



RB53379
Library
of the
University of Toronto



COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME SEPTIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME SEPTIEME.

Contenant la ſeconde Partie des *Mélanges*.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

MÉLANGES.

TOME SECOND.

DISCOURS

SUR

CETTE QUESTION.

Quelle est la Vertu la plus nécessaire aux Héros ; & quels sont les Héros à qui cette Vertu a manqué ?

Proposée en 1751 par l'Académie de Corse.



GENEVE.

M. DCC. LXXXI.



AVERTISSEMENT.

CETTE Piece eſt très-mauvaiſe, & je le ſentis ſi bien après l'avoir écrite, que je ne daignai pas même l'envoyer. Il eſt aiſé de faire moins mal ſur le même ſujet, mais non pas de faire bien : car il n'y a jamais de bonne réponſe à faire à des queſtions frivoles. C'eſt toujours une leçon utile à tirer d'un mauvais écrit.



DISCOURS

SUR

CETTE QUESTION.

Quelle est la Vertu la plus nécessaire aux Héros ; & quels sont les Héros à qui cette Vertu a manqué ?

SI je n'étois *Alexandre*, disoit ce Conquérant, je voudrois être *Diogene*. Le Philosophe eût-il dit : si je n'étois ce que je suis, je voudrois être *Alexandre*. J'en doute ; un Conquérant consentiroit plutôt d'être un Sage qu'un Sage d'être un Conquérant. Mais quel homme au monde ne consentiroit pas d'être un Héros ? On sent donc que l'Héroïsme a des vertus à lui, qui ne dépendent point de la fortune, mais qui ont besoin d'elle pour se développer. Le Héros est l'ouvrage de la nature, de la fortune, & de lui-même. Pour bien le définir, il faudroit assigner ce qu'il tient de chacun des trois.

Toutes les vertus appartiennent au Sage. Le Héros se dédommage de celles qui lui manquent par l'éclat de celles qu'il possede. Les vertus du premier sont tempérées, mais il est exempt de vices ; si le second a des défauts, ils sont effacés par l'éclat de ses vertus. L'un toujours vrai n'a point de mauvaises qualités ; l'autre toujours grand n'en a point

de médiocres. Tous deux ſont fermes & inébranlables, mais de différentes manieres & en différentes choſes; l'un ne cede jamais que par raiſon, l'autre jamais que par généroſité; les foibleſſes ſont auſſi peu connues du Sage que les lâchetés le ſont peu du Héros, & la violence n'a pas plus d'empire ſur l'ame de celui-ci que les paſſions ſur celle de l'autre.

Il y a donc plus de ſolidité dans le caractere du Sage & plus d'éclat dans celui du Héros; & la préférence ſe trouveroit décidée en faveur du premier, en ſe contentant de les conſidérer ainſi en eux-mêmes. Mais ſi nous les envifageons par leur rapport avec l'intérêt de la Société, de nouvelles réflexions produiront bientôt d'autres jugemens & rendront aux qualités Héroïques cette prééminence qui leur eſt due, & qui leur a été accordée dans tous les ſiecles, d'un commun conſentement.

En effet, le ſoin de ſa propre félicité fait toute l'occupation du Sage, & c'en eſt bien aſſez ſans doute pour remplir la tâche d'un homme ordinaire. Les vues du vrai Héros s'étendent plus loin; le bonheur des hommes eſt ſon objet, & c'eſt à ce ſublime travail qu'il conſacre la grande ame qu'il a reçue du Ciel. Les Philoſophes, je l'avoue, prétendent enſeigner aux hommes l'art d'être heureux, & comme s'ils devoient s'attendre à former des nations de Sages, ils prêchent aux Peuples une félicité chimérique qu'ils n'ont pas eux-mêmes, & dont ceux-ci ne prennent jamais ni l'idée ni le goût. *Socrate* vit & déplora les malheurs de ſa Patrie; mais c'eſt à *Traſibule* qu'il étoit réſervé

de les finir ; & *Platon*, après avoir perdu son éloquence, son honneur & son tems à la cour d'un Tyran, fut contraint d'abandonner à un autre la gloire de délivrer Syracuse du joug de la tyrannie. Le Philosophe peut donner à l'Univers quelques instructions salutaires ; mais ses leçons ne corrigeront jamais ni les Grands qui les méprisent, ni le Peuple qui ne les entend point. Les hommes ne se gouvernent pas ainsi par des vues abstraites ; on ne les rend heureux qu'en les contraignant à l'être, & il faut leur faire éprouver le bonheur pour le leur faire aimer : voilà l'occupation & les talens du Héros ; c'est souvent la force à la main qu'il se met en état de recevoir les bénédictions des hommes qu'il contraint d'abord à porter le joug des loix pour les soumettre enfin à l'autorité de la raison.

L'Héroïsme est donc, de toutes les qualités de l'ame, celle dont il importe le plus aux Peuples que ceux qui les gouvernent soient revêtus. C'est la collection d'un grand nombre de vertus sublimes, rares dans leur assemblage, plus rares dans leur énergie, & d'autant plus rares encore que l'Héroïsme qu'elles constituent, détaché de tout intérêt personnel, n'a pour objet que la félicité des autres & pour prix que leur admiration.

Je n'ai rien dit ici de la gloire légitimement due aux grandes actions ; je n'ai point parlé de la force de génie ni des autres qualités personnelles nécessaires au Héros, & qui, sans être vertus, servent souvent plus qu'elles au succès des grandes entreprises. Pour placer le vrai Héros à son rang, je n'ai eu recours qu'à ce principe incontestable : que c'est

entre les hommes celui qui ſe rend le plus utile aux autres qui doit être le premier de tous. Je ne crains point que les Sages appellent d'une déciſion fondée ſur cette maxime.

Il eſt vrai, & je me hâte de l'avouer, qu'il ſe préſente, dans cette maniere d'enviſager l'Héroïſme, une objection qui ſemble d'autant plus difficile à réſoudre qu'elle eſt tirée du fond même du ſujet.

Il ne faut point, diſoient les Anciens, deux Soleils dans la nature, ni deux *Céſars* ſur la terre. En effet, il en eſt de l'Héroïſme comme de ces métaux recherchés dont le prix conſiſte dans leur rareté, & que leur abondance rendroit pernicieux ou inutiles. Celui dont la valeur a pacifié le Monde l'eût déſolé, s'il y eût trouvé un ſeul rival digne de lui. Telles circonſtances peuvent rendre un Héros néceſſaire au ſalut du genre-humain; mais, en quelque tems que ce ſoit, un peuple de Héros en ſeroit infailliblement la ruine, &, ſemblable aux Soldats de *Cadmus*, il ſe détruiroit bientôt lui-même.

Quoi donc, me dira-t-on, la multiplication des bienfaiteurs du genre-humain peut-elle être dangereuſe aux hommes, & peut-il y avoir trop de gens qui travaillent au bonheur de tous? Oui, ſans doute, répondrai-je, quand ils s'y prennent mal, ou qu'ils ne s'en occupent qu'en apparence. Ne nous diſſimulons rien; la félicité publique eſt bien moins la fin des actions du Héros qu'un moyen pour arriver à celle qu'il ſe propoſe, & cette fin eſt preſque toujours ſa gloire perſonnelle. L'amour de la gloire a fait des biens & des maux innombrables; l'amour de la Patrie eſt plus pur dans ſon principe, & plus sûr dans ſes

les effets ; aussi le Monde a-t-il été souvent surchargé de Héros ; mais les nations n'auront jamais assez de citoyens. Il y a bien de la différence entre l'homme vertueux & celui qui a des vertus ; celles du Héros ont rarement leur source dans la pureté de l'ame, &, semblables à ces drogues salutaires, mais peu agissantes, qu'il faut animer par des sels âcres & corrosifs, on diroit qu'elles aient besoin du concours de quelques vices pour leur donner de l'activité.

Il ne faut donc pas se représenter l'Héroïsme sous l'idée d'une perfection morale qui ne lui convient nullement, mais comme un composé de bonnes & mauvaises qualités salutaires ou nuisibles selon les circonstances, & combinées dans une telle proportion qu'il en résulte souvent plus de fortune & de gloire pour celui qui les possede, & quelquefois même plus de bonheur pour les Peuples, que d'une vertu plus parfaite.

De ces notions bien développées il s'ensuit qu'il peut y avoir bien des vertus contraires à l'Héroïsme ; d'autres qui lui soient indifférentes ; que d'autres lui sont plus ou moins favorables selon leurs différens rapports avec le grand art de subjuguer les cœurs & d'enlever l'admiration des Peuples ; & qu'enfin parmi ces dernieres il doit y en avoir quelqu'une qui lui soit plus nécessaire, plus essentielle, plus indispensable, & qui le caractérise en quelque maniere : c'est cette vertu spéciale & proprement Héroïque qui doit être ici l'objet de mes recherches.

Rien n'est si décisif que l'ignorance, & le doute est aussi rare parmi le Peuple que l'affirmation chez les vrais Philosophes. Il y a long-tems que le préjugé vulgaire a prononcé sur la question que nous agitons aujourd'hui, & que la valeur guer-

riere paſſe chez la plupart des hommes pour la premiere vertu du Héros. Oſons appeller de ce jugement aveugle au Tribunal de la raiſon, & que les préjugés, ſi ſouvent ſes ennemis & ſes vainqueurs, apprennent à lui céder à leur tour.

Ne nous refuſons point à la premiere réflexion que ce ſujet fournit, & convenons d'abord que les Peuples ont bien inconſidérément accordé leur eſtime & leur encens à la vaillance martiale, ou que c'eſt en eux une inconſéquence bien odieuſe de croire que ce ſoit par la deſtruction des hommes que les bienfaiteurs du genre-humain annoncent leur caractere. Nous ſommes à la fois bien mal-adroits & bien malheureux, ſi ce n'eſt qu'à force de nous déſoler qu'on peut exciter notre admiration. Faut-il donc croire que, ſi jamais les jours de bonheur & de paix renaiſſoient parmi nous, ils en banniroient l'Héroïſme avec le cortege affreux des calamités publiques, & que les Héros ſeroient tous relégués dans le Temple de *Janus*, comme on enferme, après la guerre, de vieilles & inutiles armes dans nos Arſenaux.

Je ſais qu'entre les qualités qui doivent former le grand homme, le courage eſt quelque choſe; mais hors du combat la valeur n'eſt rien. Le brave ne fait ſes preuves qu'aux jours de bataille; le vrai Héros fait les ſiennes tous les jours, & ſes vertus, pour ſe montrer quelquefois en pompe, n'en ſont pas d'un uſage moins fréquent ſous un extérieur plus modeſte.

Oſons le dire. Tant s'en faut que la valeur ſoit la premiere vertu du Héros, qu'il eſt douteux même qu'on la doive compter au nombre des vertus. Comment pourroit-on honorer de ce titre une qualité ſur laquelle tant de ſcélérats ont fondé leurs

crimes? Non, jamais les *Catilinas* ni les *Cromwels* n'eussent rendu leurs noms célebres; jamais l'un n'eût tenté la ruine de sa Patrie, ni l'autre asservi la sienne, si la plus inébranlable intrépidité n'eût fait le fond de leur caractere. Avec quelques vertus de plus, me direz-vous, ils eussent été des Heros; dites plutôt qu'avec quelques crimes de moins ils eussent été des hommes.

Je ne passerai point ici en revue ces guerriers funestes, la terreur & le fléau du genre-humain, ces hommes avides de sang & de conquêtes, dont on ne peut prononcer les noms sans frémir, des *Marius*, des *Totilas*, des *Tamerlans*. Je ne me prévaudrai point de la juste horreur qu'ils ont inspirée aux nations. Et qu'est-il besoin de recourir à des monstres pour établir que la bravoure même la plus généreuse est plus suspecte dans son principe, plus journaliere dans ses exemples, plus funeste dans ses effets qu'il n'appartient à la constance, à la solidité & aux avantages de la vertu. Combien d'actions mémorables ont été inspirées par la honte ou par la vanité? Combien d'exploits, exécutés à la face du Soleil, sous les yeux des chefs & en présence de toute une armée, ont été démentis dans le silence & l'obscurité de la nuit? Tel est brave au milieu de ses compagnons, qui ne seroit qu'un lâche, abandonné à lui-même; tel a la tête d'un Général qui n'eut jamais le cœur d'un Soldat; tel affronte sur une breche la mort & le fer de son ennemi, qui dans le secret de sa maison ne peut soutenir la vue du fer salutaire d'un Chirurgien.

Un tel étoit brave un tel jour, disoient les Espagnols du tems de *Charles-Quint*, & ces gens-là se connoissoient en

bravoure. En effet, rien peut-être n'eſt ſi journalier que la valeur, & il y a bien peu de guerriers ſinceres qui oſaſſent répondre d'eux ſeulement pour vingt-quatre heures. *Ajax* épouvante *Hector ; Hector* épouvante *Ajax* & fuit devant *Achille*. *Antiochus le Grand* fut brave la moitié de ſa vie, & lâche l'autre moitié. Le triomphateur des trois parties du Monde perdit le cœur & la tête à *Pharſale*. *Céſar* lui-même fut ému à Dyrrachium, & eut peur à Munda; & le vainqueur de *Brutus* s'enfuit lâchement devant *Octave* & abandonna la victoire & l'empire du Monde à celui qui tenoit de lui l'un & l'autre. Croira-t-on que ce ſoit faute d'exemples modernes que je n'en cite ici que d'anciens?

Qu'on ne nous diſe donc plus que la palme Héroïque n'appartient qu'à la valeur & aux talens militaires. Ce n'eſt point ſur les exploits des grands hommes que leur réputation eſt meſurée. Cent fois les vaincus ont remporté le prix de la gloire ſur les vainqueurs. Qu'on recueille les ſuffrages & qu'on me diſe, lequel eſt le plus grand d'*Alexandre* ou de *Porus*, de *Pyrrhus* ou de *Fabrice*, d'*Antoine* ou de *Brutus ;* de *François I* dans les fers ou de *Charles-Quint* triomphant, de *Valois* vainqueur ou de *Coligny* vaincu?

Que dirons-nous de ces grands hommes qui, pour n'avoir point ſouillé leurs mains dans le ſang, n'en ſont que plus ſurement immortels? Que dirons-nous du Légiſlateur de Sparte, qui, après avoir goûté le plaiſir de régner, eut le courage de rendre la couronne au légitime poſſeſſeur qui ne la lui demandoit pas ; de ce doux & pacifique Citoyen qui ſavoit venger ſes injures non par la mort de l'offenſeur, mais

en le rendant honnête homme? Faudra-t-il démentir l'oracle qui lui accorda presque les honneurs divins, & refuser l'Héroïsme à celui qui a fait des Héros de tous ses compatriotes? Que dirons-nous du législateur d'Athenes qui sut garder sa liberté & sa vertu à la Cour même des tyrans, & osa soutenir en face à un Monarque opulent que la puissance & les richesses ne rendent point un homme heureux? Que dirons-nous du plus grand des Romains & du plus vertueux des hommes, de ce modele des citoyens auquel seul l'oppresseur de la Patrie fit l'honneur de le haïr assez pour prendre la plume contre lui, même après sa mort? Ferons-nous cet affront à l'Héroïsme d'en refuser le titre à *Caton* d'*Utique*? Et pourtant cet homme ne s'est point illustré dans les combats, & n'a point rempli le monde du bruit de ses exploits. Je me trompe; il en a fait un, le plus difficile qui ait jamais été entrepris, & le seul qui ne sera point imité, quand d'un corps de gens de guerre il forma une société d'hommes sages, équitables & modestes.

On sait assez que le partage d'*Auguste* n'étoit pas la valeur. Ce n'est point aux rives d'Actium ni dans les plaines de Philippes qu'il a cueilli les lauriers qui l'ont immortalisé, mais bien dans Rome pacifique & rendue heureuse. L'Univers soumis a moins fait pour la gloire & pour la sureté de sa vie que l'équité de ses loix & le pardon de *Cinna*: tant les vertus sociales sont dans les Héros même préférables au courage! Le plus grand Capitaine du monde meurt assassiné en plein Sénat pour un peu de hauteur indiscrete, pour avoir voulu ajouter un vain titre à un pouvoir réel; & l'auteur odieux

des profcriptions, effaçant fes forfaits à force de juftice & de clémence, devient le pere de fa Patrie qu'il avoit défolée, & meurt adoré des Romains qu'il avoit affervis.

Qui de nous ofera ôter à tous ces grands hommes la couronne Héroïque dont leurs têtes immortelles font ornées ? Qui l'ofera refufer à ce guerrier Philofophe & bienfaifant qui d'une main accoutumée à manier les armes, écarte de votre fein les calamités d'une longue & funefte guerre, & fait briller au milieu de vous avec une magnificence Royale les fciences & les beaux-arts. O Spectacle digne des tems Héroïques! Je vois les Mufes dans tout leur éclat marcher d'un pas affuré parmi vos bataillons, Apollon & Mars fe couronner réciproquement, & votre Ifle encore fumante des ravages de la foudre en braver déformais les éclats à l'abri de ces doubles lauriers. Décidez donc, Citoyens illuftres, lefquels ont mieux mérité la palme Héroïque, des Guerriers qui font accourus à votre defenfe, ou des Sages qui font tout pour votre bonheur; ou plutôt épargnez-vous un choix inutile, puifqu'à ce double titre vous n'aurez que les mêmes fronts à couronner.

Aux exemples qui fe préfentent en foule & qu'il ne m'eft pas permis d'épuifer, ajoutons quelques réflexions qui confirment les inductions que j'en veux tirer ici. Affigner le premier rang à la valeur dans le caractere Héroïque, ce feroit donner au bras qui exécute la préférence fur la tête qui projette. Cependant on trouve plus aifément des bras que des têtes. On peut confier à d'autres l'exécution d'un grand projet fans en perdre le principal mérite; mais exécuter le

projet d'autrui, c'eſt rentrer volontairement dans l'ordre ſubalterne qui ne convient point au Héros.

Ainſi, quelle que ſoit la vertu qui le caractériſe, elle doit annoncer le génie & en être inſéparable. Les qualités Héroïques ont bien leur germe dans le cœur, mais c'eſt dans la tête qu'elles ſe développent & prennent de la ſolidité. L'ame la plus pure peut s'égarer dans la route même du bien, ſi l'eſprit & la raiſon ne la guident, & toutes les vertus s'alterent ſans le concours de la ſageſſe. La fermeté dégénere aiſément en opiniâtreté, la douceur en foibleſſe, le zele en fanatiſme, la valeur en férocité. Souvent une grande entrepriſe mal concertée fait plus de tort à celui qui la manque qu'un ſuccès mérité ne lui eût fait d'honneur; car le mépris eſt ordinairement plus fort que l'eſtime. Il ſemble même que, pour établir une réputation éclatante, les talens ſuppléent bien plus aiſément aux vertus que les vertus aux talens. Le Soldat du Nord, avec un génie étroit & un courage ſans bornes, perdit ſans retour, dès le milieu de ſa carriere, une gloire acquiſe par des prodiges de valeur & de généroſité; & il eſt encore douteux dans l'opinion publique ſi le meurtrier de *Charles Stuard* n'eſt point avec tous ſes forfaits un des plus grands hommes qui aient jamais exiſté.

La bravoure ne conſtitue point un caractere, & c'eſt au contraire du caractere de celui qui la poſſede qu'elle tire ſa forme particuliere. Elle eſt vertu dans une ame vertueuſe & vice dans un méchant. Le Chevalier *Bayard* étoit brave; *Cartouche* l'étoit auſſi: mais croira-t-on jamais qu'ils le fuſſent de la même maniere? La valeur eſt ſuſceptible de toutes les formes;

elle eſt généreuſe ou brutale, ſtupide ou éclairée, furieuſe ou tranquille, ſelon l'ame qui la poſſede; ſelon les circonſtances, elle eſt l'épée du vice ou le bouclier de la vertu; & puiſqu'elle n'annonce néceſſairement ni la grandeur de l'ame ni celle de l'eſprit, elle n'eſt point la vertu la plus néceſſaire au Héros. Pardonnez-le moi, Peuple vaillant & infortuné qui avez ſi long-tems rempli l'Europe du bruit de vos exploits & de vos malheurs. Non, ce n'eſt point à la bravoure de ceux de vos Concitoyens qui ont verſé leur ſang pour leur pays que j'accorderai la Couronne Héroïque, mais à leur ardent amour pour la Patrie & à leur conſtance invincible dans l'adverſité. Pour être des Héros avec de tels ſentimens, ils auroient même pu ſe paſſer d'être braves.

J'ai attaqué une opinion dangereuſe & trop répandue; je n'ai pas les mêmes raiſons pour ſuivre dans tous ces détails la méthode des excluſions. Toutes les vertus naiſſent des différens rapports que la Société a établis entre les hommes. Or le nombre de ces rapports eſt preſqu'infini. Quelle tâche ſeroit-ce donc d'entreprendre de les parcourir? Elle ſeroit immenſe; puiſqu'il y a parmi les hommes autant de vertus poſſibles que de vices réels; elle ſeroit ſuperflue, puiſque dans le nombre des grandes & difficiles vertus dont le Héros a beſoin pour bien commander, on ne ſauroit comprendre comme néceſſaires le grand nombre de vertus plus difficiles encore, dont la multitude a beſoin pour obéir. Tel a brillé dans le premier rang qui, né dans le dernier, fût mort obſcur ſans s'être fait remarquer. Je ne ſais ce qui fût arrivé d'*Epictete*, placé ſur le trône du Monde; mais je ſais qu'à la place d'*Epictete*,

Céſar

Céſar lui-même n'eût jamais été qu'un chétif eſclave.

Bornons-nous donc, pour abréger, aux diviſions établies par les Philoſophes, & contentons-nous de parcourir les quatre principales vertus auxquelles ils rapportent toutes les autres, bien ſûrs que ce n'eſt pas dans des qualités acceſſoires, obſcures & ſubalternes, que l'on doit chercher la baſe de l'Héroïſme.

Mais dirons-nous que la juſtice ſoit cette baſe, tandis que c'eſt ſur l'injuſtice même que la plupart des grands hommes ont fondé le monument de leur gloire? Les uns enivrés d'amour pour la Patrie n'ont rien trouvé d'illégitime pour la ſervir & n'ont point héſité d'employer pour ſon avantage des moyens odieux que leurs généreuſes ames n'euſſent jamais pu ſe réſoudre à employer pour le leur, d'autres dévorés d'ambition n'ont travaillé qu'à mettre leur pays dans les fers; l'ardeur de la vengeance en a porté d'autres à le trahir. Les uns ont été d'avides conquérans, d'autres d'adroits uſurpateurs, d'autres même n'ont pas eu honte de ſe rendre les Miniſtres de la tyrannie d'autrui. Les uns ont mépriſé leur devoir, les autres ſe ſont joués de leur foi. Quelques-uns ont été injuſtes par ſyſtême, d'autres par foibleſſe, la plupart par ambition: tous ſont allés à l'immortalité.

La juſtice n'eſt donc pas la vertu qui caractériſe le Héros. On ne dira pas mieux que ce ſoit la tempérance ou la modération, puiſque c'eſt pour avoir manqué de cette derniere vertu que les hommes les plus célebres ſe ſont rendus immortels, & que le vice oppoſé à l'autre n'a empêché nul d'entr'eux de le devenir; pas même *Alexandre*, que ce vice affreux couvrit du ſang de ſon ami; pas même *Céſar*, à qui toutes les diſſo-

lutions de sa vie n'ôterent pas un seul autel après sa mort.

La prudence est plutôt une qualité de l'esprit qu'une vertu de l'ame. Mais, de quelque maniere qu'on l'envisage, on lui trouve toujours plus de solidité que d'éclat, & elle sert plutôt à faire valoir les autres vertus qu'à briller par elle-même. La prudence, dit Montagne, si tendre & circonspecte, est mortelle ennemie des hautes exécutions, & de tout acte véritablement héroïque : si elle prévient les grandes fautes, elle nuit aussi aux grandes entreprises ; car il en est peu où il ne faille toujours donner au hazard beaucoup plus qu'il ne convient à l'homme sage. D'ailleurs, le caractere de l'Héroïsme est de porter au plus haut degré les vertus qui lui sont propres. Or rien n'approche tant de la pusillanimité qu'une prudence excessive, & l'on ne s'éleve gueres au-dessus de l'homme, qu'en foulant quelquefois aux pieds la raison humaine. La prudence n'est donc point encore la vertu caractéristique du Héros.

La tempérance l'est encore moins, elle à qui l'Héroïsme même, qui n'est qu'une intempérance de gloire, semble donner l'exclusion. Où sont les Héros que des excès de quelque espece n'ont point avilis ? Alexandre, dit-on, fut chaste ; mais fut-il sobre ? Cet émule du premier vainqueur de l'Inde n'imita-t-il pas ses dissolutions ? ne les réunit-il pas, quand à la suite d'une Courtisane il brûla le Palais de Persepolis ? Ah, que n'avoit-il une Maîtresse ! Dans sa funeste crapule il n'eût point tué son ami. César fut sobre, mais fut-il chaste, lui qui fit connoître à Rome des prostitutions inouies & changeoit de sexe à son gré. Alcibiade eut toutes les sortes d'intempérances, & n'en fut pas moins un des grands hommes de la Grece. Le vieux

Caton lui-même aima l'argent & le vin. Il eut des vices ignobles & fut l'admiration des Romains. Or ce Peuple se connoissoit en gloire.

L'homme vertueux est juste, prudent, modéré, sans être pour cela un Héros; & trop fréquemment le Héros n'est rien de tout cela. Ne craignons point d'en convenir; c'est souvent au mépris même de ces vertus que l'Héroïsme a dû son éclat. Que deviennent *César*, *Alexandre*, *Pyrrhus*, *Annibal*, envisagés de ce côté? Avec quelques vices de moins peut-être eussent-ils été moins célebres; car la gloire est le prix de l'Héroïsme; mais il en faut un autre pour la vertu.

S'il faloit distribuer les vertus à ceux à qui elles conviennent le mieux, j'assignerois à l'homme d'État la prudence; au Citoyen la justice; au Philosophe la modération; pour la force de l'ame, je la donnerois au Héros, & il n'auroit pas à se plaindre de son partage.

En effet, la force est le vrai fondement de l'Héroïsme; elle est la source ou le supplément des vertus qui le composent, & c'est elle qui le rend propre aux grandes choses. Rassemblez à plaisir les qualités qui peuvent concourir à former le grand homme, si vous n'y joignez la force pour les animer, elles tombent toutes en langueur & l'Héroïsme s'évanouit. Au contraire, la seule force de l'ame donne nécessairement un grand nombre de vertus Héroïques à celui qui en est doué, & supplée à toutes les autres.

Comme on peut faire des actions de vertu sans être vertueux, on peut faire de grandes actions sans avoir droit à l'Héroïsme. Le Héros ne fait pas toujours de grandes actions;

mais il eſt toujours prêt à en faire au beſoin, & ſe montre grand dans toutes les circonſtances de ſa vie : voilà ce qui le diſtingue de l'homme vulgaire. Un infirme peut prendre la bêche & labourer quelques momens la terre : mais il s'épuiſe & ſe laſſe bientôt. Un robuſte laboureur ne ſupporte pas de grands travaux ſans ceſſe ; mais il le pourroit ſans s'incommoder, & c'eſt à ſa force corporelle qu'il doit ce pouvoir. La force de l'ame eſt la même choſe ; elle conſiſte à pouvoir toujours agir fortement.

Les hommes ſont plus aveugles que méchans ; & il y a plus de foibleſſe que de malignité dans leurs vices. Nous nous trompons nous-mêmes avant que de tromper les autres, & nos fautes ne viennent que de nos erreurs ; nous n'en commettons gueres que parce que nous nous laiſſons gagner à de petits intérêts préſens qui nous font oublier les choſes plus importantes & plus éloignées. De-là toutes les petiteſſes qui caractériſent le vulgaire, inconſtance, légéreté, caprice, fourberie, fanatiſme, cruauté : vices qui tous ont leur ſource dans la foibleſſe de l'ame. Au contraire, tout eſt grand & généreux dans une ame forte, parce qu'elle ſait diſcerner le beau du ſpécieux, la réalité de l'apparence, & ſe fixer à ſon objet avec cette fermeté qui écarte les illuſions & ſurmonte les plus grands obſtacles.

C'eſt ainſi qu'un jugement incertain & un cœur facile à ſéduire rendent les hommes foibles & petits. Pour être grand il ne faut que ſe rendre maître de ſoi. C'eſt au-dedans de nous-mêmes que ſont nos plus redoutables ennemis ; & quiconque aura ſu les combattre & les vaincre, aura plus fait pour la

gloire, au jugement des Sages, que s'il eut conquis l'Univers.

Voilà ce que produit la force de l'ame; c'eſt ainſi qu'elle peut éclairer l'eſprit, étendre le génie & donner de l'énergie & de la vigueur à toutes les autres vertus; elle peut même ſuppléer à celles qui nous manquent; car celui qui ne feroit ni courageux, ni juſte, ni ſage, ni modéré par inclination, le ſera pourtant par raiſon, ſi-tôt qu'ayant ſurmonté ſes paſſions & vaincu ſes préjugés, il ſentira combien il lui eſt avantageux de l'être; ſi-tôt qu'il ſera convaincu qu'il ne peut faire ſon bonheur qu'en travaillant à celui des autres. La force eſt donc la vertu qui caractériſe l'Héroïſme, & elle l'eſt encore par un autre argument ſans replique que je tire des réflexions d'un grand homme: les autres vertus, dit *Bacon*, nous délivrent de la domination des vices; la ſeule force nous garantit de celle de la fortune. En effet, quelles ſont les vertus qui n'ont pas beſoin de certaines circonſtances pour les mettre en œuvre? De quoi ſert la juſtice avec les tyrans, la prudence avec les inſenſés, la tempérance dans la miſere? Mais tous les événemens honorent l'homme fort, le bonheur & l'adverſité ſervent également à ſa gloire, & il ne regne pas moins dans les fers que ſur le Trône. Le martyre de Regulus à Carthage, le feſtin de Caton rejetté du conſulat, le ſens-froid d'Epictete eſtropié par ſon maître ne ſont pas moins illuſtres que les triomphes d'Alexandre & de Céſar; & ſi Socrate étoit mort dans ſon lit, on douteroit peut-être aujourd'hui s'il fût rien de plus qu'un adroit Sophiſte.

Après avoir déterminé la vertu la plus propre au Héros, je devrois parler encore de ceux qui ſont parvenus à l'Héroïſme

ſans la poſſéder. Mais comment y ſeroient-ils parvenus ſans la partie qui ſeule conſtitue le vrai Héros & qui lui eſt eſſentielle ? Je n'ai rien à dire là-deſſus, & c'eſt le triomphe de ma cauſe. Parmi les hommes célebres, dont les noms ſont inſcrits au Temple de la Gloire, les uns ont manqué de ſageſſe, les autres de modération ; il y en a eu de cruels, d'injuſtes, d'imprudens, de perfides ; tous ont eu des foibleſſes ; nul d'entr'eux n'a été un homme foible. En un mot, toutes les autres vertus ont pu manquer à quelques grands hommes ; mais, ſans la force de l'ame, il n'y eut jamais de Héros.



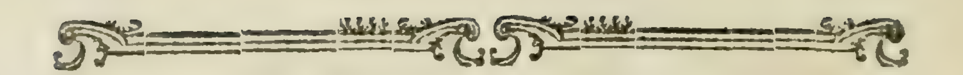
DISCOURS
QUI A REMPORTÉ LE PRIX A L'ACADEMIE *DE DIJON*,

En l'année 1750.

Sur cette Question proposée par la même Académie :

Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis. Ovid.



AVERTISSEMENT.

QU'EST-CE que la célébrité? Voici le malheureux Ouvrage à qui je dois la mienne. Il eſt certain que cette Piece, qui m'a valu un prix & qui m'a fait un nom, eſt tout au plus médiocre, & j'oſe ajouter qu'elle eſt une des moindres de tout ce Recueil. Quel gouffre de miſeres n'eût point évité l'Auteur, ſi ce premier Ecrit n'eût été reçu que comme il méritoit de l'être? Mais il faloit qu'une faveur d'abord injuſte m'attirât par degrés une rigueur qui l'eſt encore plus.

PRÉFACE.

DISCOURS
QUI A REMPORTÉ LE PRIX A L'ACADEMIE DE DIJON,

En l'année 1750.

Sur cette Question proposée par la même Académie :

Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis. Ovid.



GENEVE.

M. DCC. LXXXI.

AVERTISSEMENT.

QU'EST-CE que la célébrité ? Voici le malheureux Ouvrage à qui je dois la mienne. Il est certain que cette Piece, qui m'a valu un prix & qui m'a fait un nom, est tout au plus médiocre, & j'ose ajouter qu'elle est une des moindres de tout ce Recueil. Quel gouffre de miseres n'eût point évité l'Auteur, si ce premier Ecrit n'eût été reçu que comme il méritoit de l'être ? Mais il faloit qu'une faveur d'abord injuste m'attirât par degrés une rigueur qui l'est encore plus.



PRÉFACE.

VOICI une des grandes & belles queſtions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce Diſcours de ces ſubtilités métaphyſiques qui ont gagné toutes les parties de la Littérature, & dont les Programmes d'Académie ne ſont pas toujours exempts; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre-humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai oſé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme univerſel; & ce n'eſt pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages, que je dois compter ſur celle du Public: auſſi mon parti eſt-il pris; je ne me ſoucie de plaire ni aux Beaux-Eſprits, ni aux Gens à la mode. Il y aura dans tous les tems des hommes faits pour être ſubjugués par les opinions de leur ſiecle, de leur Pays, de leur Société: tel fait aujourd'hui l'Eſprit fort & le Philoſophe, qui, par la même raiſon, n'eût été qu'un fanatique du tems de la Ligue. Il ne faut point écrire pour de tels Lecteurs, quand on veut vivre au-delà de ſon ſiecle.

Un mot encore, & je finis. Comptant peu ſur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu & augmenté ce Diſcours, au point d'en faire, en quelque maniere, un autre Ouvrage; aujourd'hui, je me ſuis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai ſeulement jetté quelques notes & laiſſé deux additions faciles à reconnoître, & que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai penſé que l'équité, le reſpect & la reconnoiſſance exigeoient de moi cet avertiſſement.

DISCOURS.

Decipimur ſpecie recti.

LE rétabliſſement des Sciences & des Arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs ? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette queſtion ? Celui, Meſſieurs, qui convient à un honnête-homme qui ne ſait rien, & qui ne s'en eſtime pas moins.

Il ſera difficile, je le ſens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oſer blâmer les Sciences devant une des plus ſavantes Compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célebre Académie, & concilier le mépris pour l'étude avec le reſpect pour les vrais Savans ? J'ai vu ces contrariétés ; & elles ne m'ont point rebuté. Ce n'eſt point la Science que je maltraite, me ſuis-je dit ; c'eſt la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité eſt encore plus chere aux Gens-de-bien, que l'érudition aux Doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? Les lumieres de l'Aſſemblée qui m'écoute ? Je l'avoue ; mais c'eſt pour la conſtitution du diſcours, & non pour le ſentiment de l'Orateur. Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à ſe condamner eux-mêmes dans des diſcuſſions douteuſes ; & la poſition la plus avantageuſe au bon droit, eſt d'avoir à ſe défendre contre une partie integre & éclairée, juge en ſa propre cauſe.

A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me

détermine : c'eſt qu'après avoir ſoutenu, ſelon ma lumiere naturelle, le parti de la vérité; quel que ſoit mon ſuccès, il eſt un prix qui ne peut me manquer : Je le trouverai dans le fond de mon cœur.

PREMIERE PARTIE.

C'EST un grand & beau ſpectacle de voir l'homme ſortir en quelque maniere du néant par ſes propres efforts; diſſiper, par les lumieres de ſa raiſon, les ténebres dans leſquelles la nature l'avoit enveloppé; s'élever au-deſſus de lui-même; s'élancer par l'eſprit juſques dans les régions céleſtes; parcourir à pas de Géant ainſi que le Soleil, la vaſte étendue de l'Univers; &, ce qui eſt encore plus grand & plus difficile, rentrer en ſoi pour y étudier l'homme & connoître ſa nature, ſes devoirs & ſa fin. Toutes ces merveilles ſe ſont renouvellées depuis peu de Générations.

L'Europe étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui ſi éclairée vivoient, il y a quelques ſiecles, dans un état pire que l'ignorance. Je ne ſais quel jargon ſcientifique, encore plus mépriſable que l'ignorance avoit uſurpé le nom du ſavoir, & oppoſoit à ſon retour un obſtacle preſque invincible. Il faloit une révolution pour ramener les hommes au ſens commun; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendue. Ce fut le ſtupide Muſulman, ce fut l'éternel fléau des Lettres qui les fit renaître parmi nous. La chûte du Trône de Conſtantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grece. La France s'enrichit à ſon tour de ces précieuſes dépouilles. Bientôt

les Sciences ſuivirent les Lettres ; à l'Art d'écrire ſe joignit l'Art de penſer ; gradation qui paroît étrange & qui n'eſt peut-être que trop naturelle ; & l'on commença à ſentir le principal avantage du commerce des muſes, celui de rendre les hommes plus ſociables en leur inſpirant le deſir de ſe plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'eſprit a ſes beſoins, ainſi que le corps. Ceux-ci ſont les fondemens de la ſociété, les autres en ſont l'agrément. Tandis que le Gouvernement & les loix pourvoient à la ſureté & au bien-être des hommes aſſemblés ; les Sciences, les Lettres & les Arts, moins deſpotiques & plus puiſſans peut-être, étendent des guirlandes de fleurs ſur les chaînes de fer dont ils ſont chargés, étouffent en eux le ſentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils ſembloient être nés, leur font aimer leur eſclavage & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le beſoin éleva les Trônes ; les Sciences & les Arts les ont affermis. Puiſſances de la Terre, aimez les talens, & protégez ceux qui les cultivent (*). Peuples policés, cultivez-les : Heureux eſclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont

(*) Les Princes voient toujours avec plaiſir le goût des Arts agréables & des ſuperfluités dont l'exportation de l'argent ne réſulte pas, s'étendre parmi leurs ſujets. Car outre qu'ils les nourriſſent ainſi dans cette petiteſſe d'ame ſi propre à la ſervitude, ils ſavent très-bien que tous les beſoins que le Peuple ſe donne, ſont autant de chaînes dont il ſe charge. Alexandre, voulant maintenir les Ichtyophages dans ſa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche & de ſe nourrir des alimens communs aux autres Peuples ; & les Sauvages de l'Amérique qui vont tout nuds & qui ne vivent que du produit de leur chaſſe, n'ont jamais pu être domptés. En effet, quel joug impoſeroit-on à des hommes qui n'ont beſoin de rien ?

vous vous piquez; cette douceur de caractere & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce ſi liant & ſi facile; en un mot, les apparences de toutes les vertus ſans en avoir aucune.

C'eſt par cette ſorte de politeſſe, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de ſe montrer, que ſe diſtinguerent autrefois Athenes & Rome dans les jours ſi vantés de leur magnificence & de leur éclat : c'eſt par elle, ſans doute, que notre ſiecle & notre Nation l'emporteront ſur tous les tems & ſur tous les Peuples. Un ton philoſophe ſans pédanterie, des manieres naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la ruſticité Tudeſque & de la Pantomime ultramontaine : voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études & perfectionné dans le commerce du monde.

Qu'il ſeroit doux de vivre parmi nous, ſi la contenance extérieure étoit toujours l'image des diſpoſitions du cœur; ſi la décence étoit la vertu; ſi nos maximes nous ſervoient de regles; ſi la véritable Philoſophie étoit inſéparable du titre de Philoſophe! Mais tant de qualités vont trop rarement enſemble, & la vertu ne marche gueres en ſi grande pompe. La richeſſe de la parure peut annoncer un homme opulent, & ſon élégance un homme de goût; l'homme ſain & robuſte ſe reconnoît à d'autres marques : c'eſt ſous l'habit ruſtique d'un Laboureur, & non ſous la dorure d'un Courtiſan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps. La parure n'eſt pas moins étrangere à la vertu qui eſt la force & la vigueur de l'ame. L'homme de bien eſt un Athlete qui ſe plaît à combattre nud : il mépriſe tous ces vils ornemens qui gêneroient

l'uſage de ſes forces, & dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

Avant que l'Art eut façonné nos manieres & appris à nos paſſions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient ruſtiques, mais naturelles; & la différence des procédés annonçoit au premier coup-d'œil celle des caracteres. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure; mais les hommes trouvoient leur ſécurité dans la facilité de ſe pénétrer réciproquement, & cet avantage, dont nous ne ſentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

Aujourd'hui que des recherches plus ſubtiles & un goût plus fin ont réduit l'Art de plaire en principes, il regne dans nos mœurs une vile & trompeuſe uniformité, & tous les eſprits ſemblent avoir été jettés dans un même moule: ſans ceſſe la politeſſe exige, la bienſéance ordonne: ſans ceſſe on ſuit des uſages, jamais ſon propre génie. On n'oſe plus paroître ce qu'on eſt; & dans cette contrainte perpétuelle, les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle ſociété, placés dans les mêmes circonſtances, feront tous les mêmes choſes ſi des motifs plus puiſſans ne les en détournent. On ne ſaura donc jamais bien à qui l'on a affaire: il faudra donc, pour connoître ſon ami, attendre les grandes occaſions, c'eſt-à-dire, attendre qu'il n'en ſoit plus tems, puiſque c'eſt pour ces occaſions mêmes qu'il eut été eſſentiel de le connoitre.

Quel cortége de vices n'accompagnera point cette incertitude? Plus d'amitiés ſinceres; plus d'eſtime réelle; plus de confiance fondée. Les ſoupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réſerve, la haine, la trahiſon ſe cacheront ſans

ceſſe ſous ce voile uniforme & perfide de politeſſe, ſous cette urbanité ſi vantée que nous devons aux lumieres de notre ſiecle. On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'Univers, mais on l'inſultera par des blaſphêmes, ſans que nos oreilles ſcrupuleuſes en ſoient offenſées. On ne vantera pas ſon propre mérite, mais on rabaiſſera celui d'autrui. On n'outragera point groſſiérement ſon ennemi, mais on le calomniera avec adreſſe. Les haines nationales s'éteindront, mais ce ſera avec l'amour de la Patrie. A l'ignorance mépriſée, on ſubſtituera un dangereux Pyrrhoniſme. Il y aura des excès proſcrits, des vices déshonorés, mais d'autres ſeront décorés du nom de vertus; il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la ſobriété des Sages du tems, je n'y vois, pour moi, qu'un rafinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuſe ſimplicité (*).

Telle eſt la pureté que nos mœurs ont acquiſe. C'eſt ainſi que nous ſommes devenus Gens de bien. C'eſt aux Lettres, aux Sciences & aux Arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un ſi ſalutaire ouvrage. J'ajouterai ſeulement une réflexion; c'eſt qu'un Habitant de quelques contrées éloignées qui chercheroit à ſe former une idée des mœurs Européennes ſur l'état des Sciences parmi nous, ſur la perfection de nos Arts, ſur la bienſéance de nos Spectacles, ſur la politeſſe de nos manieres, ſur l'affabilité de nos diſcours, ſur nos démonſ-

(*) *J'aime*, dit Montagne, *à conteſter & diſcourir; mais c'eſt avec peu d'hommes & pour moi. Car de ſervir de Spectacle aux Grands & faire à l'envi parade de ſon eſprit & de ſon caquet, je trouve que c'eſt un métier très-mésſéant à un homme d'honneur.* C'eſt celui de tous nos beaux-eſprits, hors un.

trations

ftations perpétuelles de bienveillance, & fur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état qui femblent empreffés depuis le lever de l'Aurore jufqu'au coucher du Soleil à s'obliger réciproquement ; c'eft que cet Etranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles font.

Où il n'y a nul effet, il n'y a point de caufe à chercher : mais ici l'effet eft certain, la dépravation réelle, & nos ames fe font corrompues à mefure que nos Sciences & nos Arts fe font avancés à la perfection. Dira-t-on que c'eft un malheur particulier à notre âge ? Non, Meffieurs ; les maux caufés par notre vaine curiofité font auffi vieux que le monde. L'élévation & l'abaiffement journalier des eaux de l'Océan n'ont pas été plus réguliérement affujettis au cours de l'Aftre qui nous éclaire durant la nuit, que le fort des mœurs & de la probité au progrès des Sciences & des Arts. On a vu la vertu s'enfuir à mefure que leur lumiere s'élevoit fur notre horizon, & le même phénomene s'eft obfervé dans tous les tems & dans tous les lieux.

Voyez l'Egypte, cette premiere école de l'Univers, ce climat fi fertile fous un Ciel d'airain, cette contrée célebre, d'où Sefoftris partit autrefois pour conquérir le Monde. Elle devient la mere de la Philofophie & des beaux-Arts, & bientôt après, la conquête de Cambyfe, puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

Voyez la Grece, jadis peuplée de Héros qui vainquirent deux fois l'Afie, l'une devant Troye & l'autre dans leurs propres foyers. Les Lettres naiffantes n'avoient point porté

encore la corruption dans les cœurs de ſes Habitans; mais le progrès des Arts, la diſſolution des mœurs & le joug du Macédonien ſe ſuivirent de près; & la Grece, toujours ſavante, toujours voluptueuſe, & toujours eſclave n'éprouva plus dans ſes révolutions que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démoſthene ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les Arts avoient énervé.

C'eſt au tems des Ennius & des Térences que Rome, fondée par un Pâtre, & illuſtrée par des Laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovides, les Catulles, les Martials, & cette foule d'Auteurs obſcenes, dont les noms ſeuls alarment la pudeur, Rome, jadis le Temple de la Vertu, devient le Théatre du crime, l'opprobre des Nations & le jouet des barbares. Cette Capitale du Monde tombe enfin ſous le joug qu'elle avoit impoſé à tant de Peuples, & le jour de ſa chûte fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ſes Citoyens le titre d'Arbitre du bon goût.

Que dirai-je de cette Métropole de l'Empire d'Orient, qui par ſa poſition, ſembloit devoir l'être du Monde entier, de cet aſyle des Sciences & des Arts proſcrits du reſte de l'Europe, plus peut-être par ſageſſe que par barbarie. Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux; les trahiſons, les aſſaſſinats & les poiſons de plus noir; le concours de tous les crimes de plus atroce; voilà ce qui forme le tiſſu de l'Hiſtoire de Conſtantinople; voilà la ſource pure d'où nous ſont émanées les Lumieres dont notre ſiecle ſe glorifie.

Mais pourquoi chercher dans des tems reculés des preuves d'une vérité dont nous avons ſous nos yeux des témoignages

ſubſiſtans. Il eſt en Aſie une contrée immenſe où les Lettres honorées conduiſent aux premieres dignités de l'Etat. Si les Sciences épuroient les mœurs, ſi elles apprenoient aux hommes à verſer leur ſang pour la Patrie, ſi elles animoient le courage; les Peuples de la Chine devroient être ſages, libres & invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur ſoit familier; ſi les lumieres des Miniſtres, ni la prétendue ſageſſe des Loix, ni la multitude des Habitans de ce vaſte Empire n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & groſſier, de quoi lui ont ſervi tous ſes Savans? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils ſont comblés? ſeroit-ce d'être peuplé d'eſclaves & de méchans.

Oppoſons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de Peuples qui, préſervés de cette contagion des vaines connoiſſances ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exemple des autres Nations. Tels furent les premiers Perſes, Nation ſinguliere chez laquelle on apprenoit la vertu comme chez nous on apprend la Science; qui ſubjugua l'Aſie avec tant de facilité, & qui ſeule a eu cette gloire que l'hiſtoire de ſes inſtitutions ait paſſé pour un Roman de Philoſophie: tels furent les Scythes, dont on nous a laiſſé de ſi magnifiques éloges: tels les Germains, dont une plume, laſſe de tracer les crimes & les noirceurs d'un Peuple inſtruit, opulent & voluptueux, ſe ſoulageoit à peindre la ſimplicité, l'innocence & les vertus. Telle avoit été Rome même dans les tems de ſa pauvreté & de ſon ignorance. Telle enfin s'eſt montrée juſqu'à nos jours cette nation ruſtique ſi vantée pour ſon courage que

l'adversité n'a pu abattre, & pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre (*).

Ce n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oisifs passoient leur vie à disputer sur le souverain bien, sur le vice & sur la vertu, & que d'orgueilleux raisonneurs, se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres Peuples sous le nom méprisant de barbares ; mais ils ont considéré leurs mœurs & appris à dédaigner leur doctrine (**).

Oublierois-je que ce fut dans le sein même de la Grece qu'on vit s'élever cette Cité aussi célebre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses Loix, cette République de demi-Dieux plutôt que d'hommes ? tant leurs vertus sembloient supérieures à l'humanité. O Sparte ! opprobre éternel d'une

(*) Je n'ose parler de ces Nations heureuses qui ne connoissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer, de ces sauvages de l'Amérique dont Montagne ne balance point à préférer la simple & naturelle police, non-seulement aux Loix de Platon, mais même à tout ce que la Philosophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des Peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les sauroit admirer : mais quoi ! dit-il, ils ne portent point de chausses !

(**) De bonne-foi, qu'on me dise quelle opinion les Athéniens mêmes devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écarterent avec tant de soin de ce Tribunal integre des Jugemens duquel les Dieux mêmes n'appelloient pas ? Que pensoient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur République ? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs Gens de Loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée faloit-il qu'ils eussent de la Jurisprudence ? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer par ce seul Acte tous les maux qu'ils avoient fait à ces malheureux Indiens.

vaine doctrine! Tandis que les vices conduits par les beaux-Arts s'introduisoient ensemble dans Athenes, tandis qu'un Tyran y rassembloit avec tant de soin les ouvrages du Prince des Poëtes, tu chassois de tes murs les Arts & les Artistes, les Sciences & les Savans.

L'événement marqua cette différence. Athenes devint le séjour de la politesse & du bon goût, le pays des Orateurs & des Philosophes. L'élégance des bâtimens y répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des maîtres les plus habiles. C'est d'Athenes que sont sortis ces ouvrages surprenans qui serviront de modeles dans tous les âges corrompus. Le Tableau de Lacédémone est moins brillant. *Là*, disoient les autres peuples, *les hommes naissent vertueux*, & *l'air même du Pays semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste de ses Habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athenes nous a laissés?

Quelques sages, il est vrai, ont résisté au torrent général & se sont garantis du vice dans le séjour des Muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier & le plus malheureux d'entre eux portoit des Savans & des Artistes de son tems.

« J'ai examiné, dit-il, les Poëtes, & je les regarde comme » des gens dont le talent en impose à eux-mêmes & aux » autres, qui se donnent pour sages, qu'on prend pour tels » & qui ne sont rien moins.

« Des Poëtes, continue Socrate, j'ai passé aux Artistes. » Personne n'ignoroit plus les Arts que moi; personne n'étoit » plus convaincu que les Artistes possédoient de fort beaux

» secrets. Cependant, je me suis apperçu que leur condition » n'est pas meilleure que celle des Poëtes, & qu'ils sont, les » uns & les autres, dans le même préjugé. Parce que les » plus habiles d'entre eux excellent dans leur Partie, ils se » regardent comme les plus sages des hommes. Cette pré- » somption a terni tout-à-fait leur savoir à mes yeux : de » sorte que me mettant à la place de l'Oracle & me deman- » dant ce que j'aimerois le mieux être, ce que je suis ou ce » qu'ils sont, savoir ce qu'ils ont appris ou savoir que je ne » sais rien ; j'ai répondu à moi-même & au Dieu : Je veux » rester ce que je suis.

» Nous ne savons, ni les Sophistes, ni les Poëtes, ni les Ora- » teurs, ni les Artistes ni moi, ce que c'est que le vrai, le bon & » le beau. Mais il y a entre nous cette différence, que, quoique » ces gens ne sachent rien, tous croient savoir quelque chose : » au lieu que moi, si je ne sais rien, au moins je n'en » suis pas en doute. De sorte que toute cette supériorité de » sagesse qui m'est accordée par l'Oracle, se réduit seulement » à être bien convaincu que j'ignore ce que je ne sais » pas ».

Voilà donc le plus Sage des hommes au Jugement des Dieux, & le plus savant des Athéniens au sentiment de la Grece entiere, Socrate faisant l'éloge de l'ignorance! Croit-on que s'il ressuscitoit parmi nous, nos Savans & nos Artistes lui feroient changer d'avis? Non, Messieurs, cet homme juste continueroit de mépriser nos vaines Sciences ; il n'aideroit point à grossir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, & ne laisseroit, comme il a fait, pour tout

précepte à ses disciples & à nos neveux, que l'exemple & la mémoire de sa vertu. C'est ainsi qu'il est beau d'instruire les hommes!

Socrate avoit commenc édans Athenes, le vieux Caton continua dans Rome de se déchaîner contre ces Grecs artificieux & subtils qui séduisoient la vertu & amollissoient le courage de ses concitoyens : mais les Sciences, les Arts & la dialectique prévalurent encore: Rome se remplit de Philosophes & d'Orateurs; on négligea la discipline militaire, on méprisa l'agriculture, on embrassa des sectes & l'on oublia la Patrie. Aux noms sacrés de liberté, de désintéressement, d'obéissance aux loix, succéderent les noms d'Epicure, de Zenon, d'Arcesilas. *Depuis que les Savans ont commencé à paroître parmi nous*, disoient leurs propres Philosophes, *les Gens de bien se sont éclipsés*. Jusqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu; tout fut perdu quand ils commencerent à l'étudier.

O Fabricius! qu'eût pensé votre grande ame, si pour votre malheur rappellé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras & que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes? « Dieux! » eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume & » ces foyers rustiques qu'habitoient jadis la moderation & » la vertu? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité » Romaine? Quel est ce langage étranger? Quelles sont ces » mœurs efféminées? Que signifient ces statues, ces tableaux, » ces édifices? Insensés, qu'avez-vous fait? Vous les Maîtres » des Nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hom- » mes frivoles que vous avez vaincus? Ce sont des Rhéteurs

» qui vous gouvernent? C'eſt pour enrichir des Architectes;
» des Peintres, des Statuaires & des Hiſtrions, que vous
» avez arroſé de votre ſang la Grece & l'Aſie? Les dépouilles
» de Carthage ſont la proie d'un joueur de flûte? Romains,
» hâtez-vous de renverſer ces amphithéatres; briſez ces mar-
» bres; brûlez ces tableaux; chaſſez ces eſclaves qui vous
» ſubjuguent, & dont les funeſtes arts vous corrompent. Que
» d'autres mains s'illuſtrent par de vains talens; le ſeul talent
» digne de Rome, eſt celui de conquérir le monde & d'y
» faire régner la vertu. Quand Cynéas prit notre Sénat pour
» une aſſemblée de Rois, il ne fut ébloui ni par une pompe
» vaine, ni par une élégance recherchée. Il n'y entendit point
» cette éloquence frivole, l'étude & le charme des hommes
» futiles. Que vit donc Cynéas de ſi majeſtueux? O Citoyens!
» Il vit un ſpectacle que ne donneront jamais vos richeſſes
» ni tous vos arts; le plus beau ſpectacle qui ait jamais paru
» ſous le Ciel, l'aſſemblée de deux cents hommes vertueux,
» dignes de commander à Rome & de gouverner la terre ».

Mais franchiſſons la diſtance des lieux & des tems, & voyons ce qui s'eſt paſſé dans nos contrées & ſous nos yeux; ou plutôt, écartons des peintures odieuſes qui bleſſeroient notre délicateſſe, & épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choſes ſous d'autres noms. Ce n'eſt point en vain que j'évoquois les mânes de Fabricius; & qu'ai-je fait dire à ce grand homme, que je n'euſſe pu mettre dans la bouche de Louis XII ou de Henri IV? Parmi nous, il eſt vrai, Socrate n'eût point bu la ciguë; mais il eût bu dans une coupe encore plus amere, la raillerie inſultante, & le mépris pire cent fois que la mort.

Voilà

Voilà comment le luxe, la dissolution & l'esclavage ont été de tout tems le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations, sembloit nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches. Mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons su profiter, ou que nous ayons négligée impunément? Peuples, sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers; ils seroient pires encore, s'ils avoient eu le malheur de naître savans.

Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité! que notre orgueil en doit être mortifié! Quoi! la probité seroit fille de l'ignorance? La science & la vertu seroient incompatibles? Quelles conséquences ne tireroit-on point de ces préjugés? Mais pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouissent, & que nous donnons si gratuitement aux connoissances humaines. Considérons donc les Sciences & les Arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de leur progrès; & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

SECONDE PARTIE.

C'ETOIT une ancienne tradition paſſée de l'Egypte en Grece, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes, étoit l'inventeur des ſciences (*). Quelle opinion faloit-il donc qu'euſſent d'elles les Egyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées ? C'eſt qu'ils voyoient de près les ſources qui les avoient produites. En effet, ſoit qu'on feuillete les annales du monde, ſoit qu'on ſupplée à des chroniques incertaines par des recherches philoſophiques, on ne trouvera pas aux connoiſſances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'Aſtronomie eſt née de la ſuperſtition; l'Eloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du menſonge; la Géométrie, de l'avarice; la Phyſique, d'une vaine curioſité; toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain. Les Sciences & les Arts doivent donc leur naiſſance à nos vices : nous ſerions moins en doute ſur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

Le défaut de leur origine ne nous eſt que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des Arts, ſans le luxe qui les nourrit ? Sans les injuſtices des hommes, à quoi ſerviroit la Juriſprudence ? Que deviendroit l'Hiſtoire, s'il n'y avoit ni

(*) On voit aiſément l'allégorie de la fable de Prométhée; & il ne paroit pas que les Grecs qui l'ont cloué ſur le Caucaſe, en penſaſſent gueres plus favorablement que les Egyptiens de leur Dieu Teuthus. " Le Satyre, dit une ancienne fable, voulut baiſer & embraſſer le feu, la premiere fois qu'il le vit; mais Prometheus lui cria : Satyre, tu pleureras la barbe de ton menton, car il brûle quand on y touche ". C'eſt le ſujet du frontiſpice.

Tyrans, ni Guerres, ni Conſpirateurs? Qui voudroit en un mot paſſer ſa vie à de ſtériles contemplations, ſi chacun ne conſultant que les devoirs de l'homme & les beſoins de la nature, n'avoit de tems que pour la Patrie, pour les malheureux & pour ſes amis? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés ſur les bords du puits où la vérité s'eſt retirée? Cette ſeule réflexion devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit ſérieuſement à s'inſtruire par l'étude de la Philoſophie.

Que de dangers! que de fauſſes routes dans l'inveſtigation des Sciences? Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuſes que la vérité n'eſt utile, ne faut-il point paſſer pour arriver à elle? Le déſavantage eſt viſible; car le faux eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons; mais la vérité n'a qu'une maniere d'être. Qui eſt-ce d'ailleurs, qui la cherche bien ſincérement? même avec la meilleure volonté, à quelles marques eſt-on ſûr de la reconnoître? Dans cette foule de ſentimens différens, quel ſera notre *Criterium* pour en bien juger (*)? Et ce qui eſt le plus difficile, ſi par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en ſaura faire un bon uſage?

Si nos ſciences ſont vaines dans l'objet qu'elles ſe propoſent, elles ſont encore plus dangereuſes par les effets qu'elles produiſent. Nées dans l'oiſiveté, elles la nourriſſent à leur tour;

(*) Moins on ſait, plus on croit ſavoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien? Deſcartes n'a-t-il pas conſtruit l'Univers avec des cubes & des tourbillons? Et y a-t-il aujourd'hui même, en Europe ſi mince Phyſicien, qui n'explique hardiment ce profond myſtere de l'électricité, qui ſera peut-être à jamais le déſeſpoir des vrais Philoſophes?

& la perte irréparable du tems, eſt le premier préjudice qu'elles cauſent néceſſairement à la ſociété. En politique, comme en morale, c'eſt un grand mal que de ne point faire de bien; & tout citoyen inutile peut être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc, Philoſophes illuſtres; vous par qui nous ſavons en quelles raiſons les corps s'attirent dans le vide; quels ſont, dans les révolutions des planetes, les rapports des aires parcourues en tems égaux; quelles courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion & de rebrouſſement; comment l'homme voit tout en Dieu; comment l'ame & le corps ſe correſpondent ſans communication, ainſi que feroient deux horloges; quels aſtres peuvent être habités; quels inſectes ſe reproduiſent d'une maniere extraordinaire? Répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de ſublimes connoiſſances; quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choſes, en ſerions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins floriſſans ou plus pervers? Revenez donc ſur l'importance de vos productions; & ſi les travaux des plus éclairés de nos ſavans & de nos meilleurs Citoyens nous procurent ſi peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penſer de cette foule d'Ecrivains obſcurs & de Lettrés oiſifs, qui dévorent en pure perte la ſubſtance de l'Etat.

Que dis-je; oiſifs? & plût-à-Dieu qu'ils le fuſſent en effet! Les mœurs en ſeroient plus ſaines & la ſociété plus paiſible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funeſtes paradoxes; ſapant les fondemens de la foi, & anéantiſſant la vertu. Ils ſourient dédaigneuſement à

ces vieux mots de Patrie & de Religion, & consacrent leurs talens & leur Philosophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. Non qu'au fond ils haïssent ni la vertu ni nos dogmes; c'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis; & pour les ramener aux pieds des autels, il suffiroit de les reléguer parmi les Athées. O fureur de se distinguer, que ne pouvez-vous point?

C'est un grand mal que l'abus du tems. D'autres maux pires encore suivent les Lettres & les Arts. Tel est le luxe, né comme eux de l'oisiveté & de la vanité des hommes. Le luxe va rarement sans les sciences & les arts, & jamais ils ne vont sans lui. Je sais que notre Philosophie, toujours féconde en maximes singulieres, prétend, contre l'expérience de tous les siecles, que le luxe fait la splendeur des Etats; mais après avoir oublié la nécessité des loix somptuaires, osera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des Empires, & que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs? Que le luxe soit un signe certain des richesses; qu'il serve même si l'on veut à les multiplier: que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne d'être né de nos jours; & que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit? Les anciens Politiques parloient sans cesse de mœurs & de vertu; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendroit à Alger; un autre en suivant ce calcul trouvera des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'État que la con-

ſommation qu'il y fait. Ainſi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux Républiques, de Sparte ou de Sybaris, fut ſubjuguée par une poignée de payſans, & laquelle fit trembler l'Aſie.

La Monarchie de Cyrus a été conquiſe avec trente mille hommes par un Prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perſe ; & les Scythes, le plus miſérable de tous les Peuples, a réſiſté aux plus puiſſans Monarques de l'Univers. Deux fameuſes Républiques ſe diſputerent l'Empire du Monde ; l'une étoit très-riche, l'autre n'avoit rien, & ce fut celle-ci qui détruiſit l'autre. L'Empire Romain à ſon tour, après avoir englouti toutes les richeſſes de l'Univers fut la proie de gens qui ne ſavoient pas même ce que c'étoit que richeſſe. Les Francs conquirent les Gaules, les Saxons l'Angleterre ſans autres tréſors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres Montagnards dont toute l'avidité ſe bornoit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichienne, écraſa cette opulente & redoutable Maiſon de Bourgogne qui faiſoit trembler les Potentats de l'Europe. Enfin toute la puiſſance & toute la ſageſſe de l'héritier de Charles-Quint, ſoutenues de tous les tréſors des Indes, vinrent ſe briſer contre une poignée de pêcheurs de hareng. Que nos politiques daignent ſuſpendre leurs calculs pour réfléchir à ces exemples, & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent hormis des mœurs & des Citoyens.

De quoi s'agit-il donc préciſément dans cette queſtion du luxe ? De ſavoir lequel importe le plus aux Empires d'être brillans & momentanés, ou vertueux & durables. Je dis bril-

lans, mais de quel éclat? Le goût du faste ne s'affocie gueres dans les mêmes ames avec celui de l'honnête. Non, il n'eſt pas poſſible que des eſprits dégradés par une multitude de ſoins futiles s'élevent jamais à rien de grand; & quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

Tout Artiſte veut être applaudi. Les éloges de ſes contemporains ſont la partie la plus précieuſe de ſa récompenſe. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un Peuple & dans des tems où les Savans devenus à la mode ont mis une jeuneſſe frivole en état de donner le ton; où les hommes ont ſacrifié leur goût aux Tyrans de leur liberté (*); où l'un des ſexes n'oſant approuver que ce qui eſt proportionné à la puſillanimité de l'autre, on laiſſe tomber des chefs-d'œuvres de Poéſie dramatique, & des prodiges d'harmonie ſont rebutés? Ce qu'il fera, Meſſieurs? Il rabaiſſera ſon génie au niveau de ſon ſiecle, & aimera mieux compoſer des ouvrages communs qu'on admire pendant ſa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que long-tems après ſa mort. Dites-nous, célebre Arouet, combien vous avez ſacrifié

(*) Je ſuis bien éloigné de penſer que cet aſcendant des femmes ſoit un mal en ſoi. C'eſt un préſent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre-humain: mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne ſent point aſſez quels avantages naitroient dans la ſociété d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre-humain qui gouverne l'autre. Les hommes feront toujours ce qu'il plaira aux femmes: ſi vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux femmes ce que c'eſt que grandeur d'ame & vertu. Les réflexions que ce ſujet fournit, & que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maitre & de défendre une ſi grande cauſe.

de beautés mâles & fortes à notre fauſſe délicateſſe, & combien l'eſprit de la galanterie ſi fertile en petites choſes vous en a coûté de grandes.

C'eſt ainſi que la diſſolution des mœurs, ſuite néceſſaire du luxe, entraîne à ſon tour la corruption du goût. Que ſi par hazard entre les hommes extraordinaires par leurs talens, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame & qui refuſe de ſe prêter au génie de ſon ſiecle & de s'avilir par des productions puériles, malheur à lui! Il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'eſt-ce ici un pronoſtic que je fais & non une expérience que je rapporte! Carle, Pierre; le moment eſt venu où ce pinceau deſtiné à augmenter la majeſté de nos Temples par des images ſublimes & ſaintes, tombera de vos mains, ou ſera proſtitué à orner de peintures laſcives les paneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxiteles & des Phidias; toi dont les anciens auroient employé le ciſeau à leur faire des Dieux capables d'excuſer à nos yeux leur idolâtrie; inimitable Pigal, ta main ſe réſoudra à ravaller le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oiſive.

On ne peut réfléchir ſur les mœurs, qu'on ne ſe plaiſe à ſe rappeller l'image de la ſimplicité des premiers tems. C'eſt un beau rivage, paré des ſeules mains de la nature, vers lequel on tourne inceſſamment les yeux, & dont on ſe ſent éloigner à regret. Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions ils habitoient enſemble ſous les mêmes cabanes; mais bientôt devenus méchans, ils ſe laſſerent de ces incommodes ſpectateurs & les reléguerent dans des Temples magnifiques.

Ils

Ils les en chasserent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les Temples des Dieux ne se distinguerent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des Palais des Grands sur des colonnes de marbre, & gravés sur des chapiteaux Corinthiens.

Tandis que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent & que le luxe s'étend; le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent, & c'est encore l'ouvrage des sciences & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Goths ravagerent la Grece, toutes les Bibliotheques ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entre eux, qu'il faloit laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire & à les amuser à des occupations oisives & sédentaires. Charles VIII. se vit maître de la Toscane & du Royaume de Naples sans avoir presque tiré l'épée; & toute sa Cour attribua cette facilité inespérée à ce que les Princes & la Noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux & savans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui sont semblables, l'étude des sciences est bien plus propre à amollir & efféminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avoient commencé à se connoitre

en tableaux, en Gravures, en vases d'Orfévrerie, & à cultiver les beaux-arts; & comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des Médicis & le rétablissement des Lettres ont fait tomber derechef & peut-être pour toujours cette réputation guerriere que l'Italie sembloit avoir recouvrée il y a quelques siecles.

Les anciennes Républiques de la Grece avec cette sagesse qui brilloit dans la plupart de leurs institutions avoient interdit à leurs Citoyens tous ces métiers tranquilles & sédentaires qui en affaissant & corrompant le corps, énervent si-tôt la vigueur de l'ame. De quel œil, en effet, pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers & la mort, des hommes que le moindre besoin accable, & que la moindre peine rebute. Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs dont ils n'ont aucune habitude? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées sous des Officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si savamment disciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille, mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail, comment ils résistent à la rigueur des saisons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige, il ne faut que la privation de quelques superfluités pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre; vous êtes braves, je le sais; vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes & à

Trasimene; César avec vous eût passé le Rubicon & asservi son pays; mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes, & que l'autre eût vaincu vos ayeux.

Les combats ne font pas toujours le succès de la guerre, & il est pour les Généraux un art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très-mauvais officier : dans le soldat même, un peu plus de force & de vigueur seroit peut-être plus nécessaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort; & qu'importe à l'Etat que ses troupes périssent par la fiévre & le froid, ou par le fer de l'ennemi?

Si la culture des sciences est nuisible aux qualités guerrieres, elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premieres années qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on éleve à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue, mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part : ils sauront composer des Vers qu'à peine ils pourront comprendre : sans savoir démêler l'erreur de la vérité, ils posséderont l'art de les rendre méconnoissables aux autres par des argumens spécieux : mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne sauront ce que c'est; ce doux nom de Patrie ne frappera jamais leur oreille; & s'ils entendent parler de Dieu, ce sera moins pour le craindre que pour en avoir peur (*). J'aimerois autant, disoit un Sage, que mon écolier

(*) Pens. Philosoph.

eût passé le tems dans un Jeu de paume, au moins le corps en seroit plus dispos. Je sais qu'il faut occuper les enfans, & que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent? Voilà certes une belle question! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes (*); & non ce qu'ils doivent oublier.

Nos jardins sont ornés de statues & nos Galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvres de l'art exposés à l'admiration publique? Les défenseurs de la Patrie? ou ces hommes plus grands encore qui l'ont enrichie par leurs vertus? Non. Ce sont des images de tous les égaremens du cœur & de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne Mythologie, & présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans; sans doute afin qu'ils aient sous leurs yeux des modeles de mauvaises actions, avant même que de savoir lire.

(*) Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs Rois. C'est, dit Montagne, chose digne de très-grande considération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, & à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, & au gîte même des Muses, il s'y fasse si peu mention de la doctrine: comme si cette généreuse jeunesse dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au lieu de nos Maîtres de sciences, seulement des Maîtres de vaillance, prudence & justice.

Voyons maintenant comment le même Auteur parle des anciens Perses. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur succession royale étoit ainsi nourri. Après sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des Eunuques de la premiere autorité près du Roi, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & sain, & après sept ans, le duisoient à monter à cheval & aller à la chasse. Quand il étoit arrivé au quatorzieme, ils le déposoient entre les mains de quatre: le plus sage, le plus juste, le plus temperant, le plus vaillant de la Nation. Le premier

D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste introduite entre les hommes par la distinction des talens & par l'avilissement des vertus ? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, & la plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; ni d'un Livre s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel-esprit, & la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions. Qu'on me dise, cependant, si la gloire attachée au meilleur des discours qui seront couronnés dans cette Académie, est comparable au mérite d'en avoir fondé le prix ?

Le sage ne court point après la fortune; mais il n'est pas insensible à la gloire, & quand il la voit si mal distribuée, sa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée & rendu avantageuse à la société, tombe en langueur, & s'éteint dans la

lui apprenoit la Religion : le second à être toujours véritable, le tiers à vaincre ses cupidités, le quart à ne rien craindre. Tous, ajouterai-je, à le rendre bon, aucun à le rendre savant.

Astyage, en Xénophon, demande à Cyrus compte de sa derniere leçon : c'est, dit-il, qu'en notre école un grand garçon ayant une petite saye, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & lui ôta son saye qui étoit plus grand. Notre Précepteur m'ayant fait juge de ce différent, je jugeai qu'il faloit laisser les choses en cet état, & que l'un & l'autre sembloit être mieux accommodé en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avois mal fait : car je m'étois arrêté à considérer la bienséance; & il faloit premiérement avoir pourvû à la justice, qui vouloit que nul ne fût forcé en ce qui lui appartenoit. Et dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le premier aoriste de τύπτω. Mon Régent me feroit une belle harangue, *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là.

misere & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables sur les talens utiles ; & ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des sciences & des arts. Nous avons des Physiciens, des Géometres, des Chymistes, des Astronomes, des Poëtes, des Musiciens, des Peintres; nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens & méprisés. Tel est l'état où sont réduits, tels sont les sentimens qu'obtiennentde, nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent du lait à nos enfans.

Je l'avoue, cependant ; le mal n'est pas aussi grand qu'il auroit pu le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverses plantes nuisibles des simples salutaires, & dans la substance de plusieurs animaux malfaisans le remede à leurs blessures, a enseigné aux Souverains qui sont ses ministres à imiter sa sagesse. C'est à son exemple que du sein même des sciences & des arts, sources de mille déréglemens, ce grand Monarque dont la gloire ne sera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces sociétés célebres chargées à la fois du dangereux dépôt des connoissances humaines, & du dépôt sacré des mœurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces sages institutions affermies par son auguste successeur, & imitées par tous les Rois de l'Europe, serviront du moins de frein aux gens de lettres, qui tous aspirant à l'honneur d'être admis dans les Académies, veilleront sur eux-

mêmes, & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irréprochables. Celles de ces Compagnies, qui pour les prix dont elles honorent le mérite littéraire feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des Citoyens, montreront que cet amour regne parmi elles, & donneront aux Peuples ce plaisir si rare & si doux de voir des sociétés savantes se dévouer à verser sur le Genre-humain, non-seulement des lumieres agréables, mais aussi des Instructions salutaires.

Qu'on ne m'oppose donc point une objection qui n'est pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de soins ne montrent que trop la nécessité de les prendre, & l'on ne cherche point des remedes à des maux qui n'existent pas. Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore par leur insuffisance le caractere des remedes ordinaires? Tant d'établissemens faits à l'avantage des savans n'en sont que plus capables d'en imposer sur les objets des sciences & de tourner les esprits à leur culture. Il semble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de Laboureurs & qu'on craigne de manquer de Philosophes. Je ne veux point hazarder ici une comparaison de l'agriculture & de la philosophie : on ne la supporteroit pas. Je demanderai seulement, qu'est-ce que la Philosophie? Que contiennent les écrits des Philosophes les plus connus? Quelles sont les Leçons de ces amis de la sagesse? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans criant, chacun de son côté sur une place publique; Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point? L'un prétend qu'il n'y a point de corps & que tout est en représentation. L'autre, qu'il n'y a d'autre subs-

tance que la matiere ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, & que le bien & le mal moral ſont des chimeres. Celui-là, que les hommes ſont des loups & peuvent ſe dévorer en ſureté de conſcience. O grands Philoſophes! que ne réſervez-vous pour vos amis & pour vos enfans ces Leçons profitables; vous en recevriez bientôt le prix, & nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos ſectateurs.

Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'eſtime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité réſervée après leur trépas! Voilà les ſages maximes que nous avons reçues d'eux & que nous tranſmettrons d'âge en âge à nos deſcendans. Le Paganiſme, livré à tous les égaremens de la raiſon humaine a-t-il laiſſé à la poſtérité rien qu'on puiſſe comparer aux monumens honteux que lui a préparé l'Imprimerie, ſous le regne de l'Evangile? Les écrits impies des Leucippes & des Diagoras ſont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniſer les extravagances de l'eſprit humain. Mais, grace aux caracteres Typographiques (*) & à l'uſage que nous en faiſons, les dangereuſes rêveries des Hobbes & des Spinoſa reſteront à jamais. Allez, écrits cé-

(*) A conſidérer les déſordres affreux que l'Imprimerie a déjà cauſés en Europe, à juger de l'avenir par le progres que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aiſément que les Souverains ne tarderont pas à ſe donner autant de ſoins pour bannir cet art terrible de leurs Etats, qu'ils en ont pris pour l'y introduire. Le Sultan Achmet cédant aux importunités de quelques pretendus gens de goût, avoit conſenti d'établir une Imprimerie à Conſtantinople. Mais à peine la preſſe fut-elle en train qu'on fut contraint de la détruire & d'en jetter les inſtrumens dans un puits. On dit

lebres

lebres dont l'ignorance & la rusticité de nos Peres n'auroient point été capables ; accompagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre siecle, & portez ensemble aux siecles à venir une histoire fidelle du progrès & des avantages de nos sciences & de nos arts. S'ils vous lisent, vous ne leur laisserez aucune perplexité sur la question que nous agitons aujourd'hui : & à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils leveront leurs mains au Ciel, & diront dans l'amertume de leur cœur ; « Dieu tout-puissant, toi qui tiens dans tes mains les Esprits, » délivre-nous des Lumieres & des funestes arts de nos Peres, » & rends-nous l'ignorance, l'innocence & la pauvreté, les » seuls biens qui puissent faire notre bonheur & qui soient » précieux devant toi ».

Mais si le progrès des sciences & des arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité ; s'il a corrompu nos mœurs, & si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penserons-nous de cette foule d'Auteurs élémentaires qui ont écarté du Temple des Muses les difficultés qui défendoient son abord, & que la nature y avoit répandues comme une épreuve des forces de ceux qui seroient tentés de savoir ? Que

que le Calife Omar, consulté sur ce qu'il falloit faire de la bibliotheque d'Alexandrie, répondit en ces termes. Si les Livres de cette bibliotheque contiennent des choses opposées à l'Alcoran, ils sont mauvais, & il faut les brûler. S'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore : ils sont superflus. Nos Savans ont cité ce raisonnement comme le comble de l'absurdité. Cependant, supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar & l'Evangile à la place de l'Alcoran, la bibliotheque auroit encore été brûlée, & ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre Pontife.

penserons-nous de ces Compilateurs d'ouvrages qui ont indiscrétement brisé la porte des Sciences & introduit dans leur Sanctuaire une populace indigne d'en approcher ; tandis qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carriere des Lettres, eussent été rebutés dès l'entrée, & se fussent jettés dans des Arts utiles à la société. Tel qui sera toute sa vie un mauvais versificateur, un Géometre subalterne, seroit peut-être devenu un grand fabricateur d'étoffes. Il n'a point falu de maîtres à ceux que la nature destinoit à faire des disciples. Les Verulams, les Descartes & les Newtons, ces Précepteurs du Genre-humain n'en ont point eu eux-mêmes, & quels guides les eussent conduits jusqu'où leur vaste génie les a portés ? Des Maîtres ordinaires n'auroient pu que retrécir leur entendement en le resserrant dans l'étroite capacité du leur : C'est par les premiers obstacles qu'ils ont appris à faire des efforts, & qu'ils se sont exercés à franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des Sciences & des Arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces, & de les devancer : C'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur génie, il faut que rien ne soit au-dessus de leurs espérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin. L'ame se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupent, & ce sont les grandes occasions qui font les grands hommes. Le Prince de l'Eloquence fut Consul de Rome, & le plus grand, peut-être, des Philosophes, Chancelier d'Angleterre. Croit-on que si l'un

n'eût occupé qu'une chaire dans quelque Université, & que l'autre n'eût obtenu qu'une modique pension d'Académie; croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne se sentiroient pas de leur état? Que les Rois ne dédaignent donc pas d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller: qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des Grands, que l'art de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer: comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les savans du premier ordre trouvent dans leurs Cours d'honorables asyles. Qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux; celle de contribuer par leur crédit au bonheur des Peuples à qui ils auront enseigné la sagesse. C'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science & l'autorité animées d'une noble émulation & travaillant de concert à la félicité du Genre-humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté; les lumieres & la sagesse seules d'un autre; les savans penseront rarement de grandes choses, les Princes en feront plus rarement de belles, & les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

Pour nous, hommes vulgaires, à qui le Ciel n'a point départi de si grands talens & qu'il ne destine pas à tant de gloire, restons dans notre obscurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperoit, & qui, dans l'état présent des choses ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui si nous pouvons le trouver en nous-mêmes? Laissons à d'autres le soin d'in-

truire les Peuples de leurs devoirs, & bornons-nous à bien remplir les nôtres, nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

O vertu! Science sublime des ames simples, faut-il donc tant de peines & d'appareil pour te connoître? Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs, & ne suffit-il pas pour apprendre tes Loix de rentrer en soi-même & d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions? Voilà la véritable Philosophie, sachons nous en contenter; & sans envier la gloire de ces hommes célebres qui s'immortalisent dans la République des Lettres; tâchons de mettre entre eux & nous cette distinction glorieuse qu'on remarquoit jadis entre deux grands Peuples; que l'un savoit bien dire, & l'autre, bien faire.

FIN.

LETTRE

A M. L'ABBÉ RAYNAL,

AUTEUR DU MERCURE DE FRANCE,

Tirée du Mercure de Juin 1751, 2e. Volume.

JE dois, Monſieur, des remercîmens à ceux qui vous ont fait paſſer les obſervations que vous avez la bonté de me communiquer, & je tâcherai d'en faire mon profit : je vous avouerai pourtant que je trouve mes Cenſeurs un peu ſéveres ſur ma logique, & je ſoupçonne qu'ils ſe feroient montrés moins ſcrupuleux, ſi j'avois été de leur avis. Il me ſemble au moins que s'ils avoient eux-mêmes un peu de cette exactitude rigoureuſe qu'ils exigent de moi, je n'aurois aucun beſoin des éclairciſſemens que je leur vais demander.

L'Auteur ſemble, diſent-ils, *préférer la ſituation où étoit l'Europe avant le renouvellement des ſciences ; état pire que l'ignorance par le faux ſavoir ou le jargon qui étoit en regne.*

L'Auteur de cette obſervation ſemble me faire dire que le faux ſavoir, ou le jargon ſcholaſtique ſoit préférable à la ſcience ; & c'eſt moi-même qui ai dit qu'il étoit pire que l'ignorance ; mais qu'entend-il par ce mot de *ſituation ?* l'applique-t-il aux lumieres ou aux mœurs, ou s'il confond ces choſes que j'ai tant pris de peine à diſtinguer ? au reſte, comme

c'eſt ici le fond de la queſtion, j'avoue qu'il eſt très-maladroit à moi de n'avoir fait que ſembler prendre parti là-deſſus.

Ils ajoutent que *l'Auteur préfere la ruſticité à la politeſſe.* Il eſt vrai que l'Auteur préfere la ruſticité à l'orgueilleuſe & fauſſe politeſſe de notre ſiecle, & il en a dit la raiſon. *Et qu'il fait main baſſe ſur tous les ſavans & les Artiſtes.* Soit puiſqu'on le veut ainſi, je conſens de ſupprimer toutes les diſtinctions que j'y avois miſes.

Il auroit dû, diſent-ils encore, *marquer le point d'où il part, pour déſigner l'époque de la décadence :* j'ai fait plus; j'ai rendu ma propoſition générale : j'ai aſſigné ce premier degré de la décadence des mœurs au premier moment de la culture des lettres dans tous les pays du monde, & j'ai trouvé le progrès de ces deux choſes toujours en proportion. *Et en remontant à cette premiere époque, faire comparaiſon des mœurs de ce tems-là avec les nôtres.* C'eſt ce que j'aurois fait encore plus au long dans un volume in-4°. *Sans cela nous ne voyons point juſqu'où il faudroit remonter, à moins que ce ne ſoit au tems des Apôtres.* Je ne vois pas, moi, l'inconvénient qu'il y auroit à cela, ſi le fait étoit vrai; mais je demande juſtice au Cenſeur : voudroit-il que j'euſſe dit que le tems de la plus profonde ignorance étoit celui des Apôtres?

Ils diſent de plus, *par rapport au luxe, qu'en bonne politique on ſait qu'il doit être interdit dans les petits Etats, mais que le cas d'un royaume tel que la France, par exemple, eſt tout différent, les raiſons en ſont connues.*

N'ai-je pas ici encore quelque ſujet de me plaindre? ces raiſons ſont celles auxquelles j'ai tâché de répondre. Bien ou

mal, j'ai répondu. Or on ne ſauroit gueres donner à un Auteur une plus grande marque de mépris qu'en ne lui répliquant que par les mêmes argumens qu'il a réfutés. Mais faut-il leur indiquer la difficulté qu'ils ont à résoudre ? la voici : Que deviendra la vertu quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce ſoit ? Voilà ce que je leur ai demandé, & ce que je leur demande encore.

Quant aux deux obſervations ſuivantes, dont la premiere commence par ces mots ; *enfin voici ce qu'on objecte*, &c. & l'autre par ceux-ci ; *mais ce qui touche de plus près*, &c. je ſupplie le Lecteur de m'épargner la peine de les tranſcrire. L'Académie m'avoit demandé ſi le rétabliſſement des ſciences & des arts avoit contribué à épurer les mœurs. Telle étoit la queſtion que j'avois à réſoudre : cependant voici qu'on me fait un crime de n'en avoir pas réſolu une autre. Certainement cette critique eſt tout au moins fort ſinguliere. Cependant j'ai preſque à demander pardon au Lecteur de l'avoir prévue, car c'eſt ce qu'il pourroit croire en liſant les cinq ou ſix dernieres pages de mon Diſcours.

Au reſte, ſi mes Cenſeurs s'obſtinent à déſirer encore des concluſions pratiques, je leur en promets de tres-clairement énoncées dans ma premiere réponſe.

Sur l'inutilité des loix ſomptuaires pour déraciner le luxe une fois établi, on dit *que l'Auteur n'ignore pas ce qu'il y a à dire là-deſſus*. Vraiment non, je n'ignore pas que quand un homme eſt mort, il ne faut point appeller de Médecin.

On ne ſauroit mettre dans un trop grand jour des vérités qui heurtent autant de front le goût général, & il [illegible]

d'ôter toute prise à la chicane. Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis, & je crois qu'il faut laisser des osselets aux enfans.

Il est aussi bien des Lecteurs qui les goûteront mieux dans un style tout uni, que sous cet habit de cérémonie qu'exigent les Discours Académiques. Je suis fort du goût de ces Lecteurs-là. Voici donc un point dans lequel je puis me conformer au sentiment de mes Censeurs, comme je fais dès aujourd'hui.

J'ignore quel est l'adversaire dont on me menace dans le *post scriptum;* tel qu'il puisse être, je ne saurois me résoudre à répondre à un ouvrage, avant que de l'avoir lu, ni à me tenir pour battu, avant que d'avoir été attaqué.

Au surplus, soit que je réponde aux critiques qui me sont annoncées, soit que je me contente de publier l'ouvrage augmenté qu'on me demande, j'avertis mes Censeurs qu'ils pourroient bien n'y pas trouver les modifications qu'ils esperent; je prévois que quand il sera question de me défendre, je suivrai sans scrupule toutes les conséquences de mes principes.

Je sais d'avance avec quels grands mots on m'attaquera. Lumieres, connoissances, loix, morale, raison, bienséance, égards, douceur, aménité, politesse, éducation, &c. à tout cela je ne répondrai que par deux autres mots, qui sonnent encore plus fort à mon oreille. *Vertu, vérité!* m'écrierai-je sans cesse, *vérité, vertu!* Si quelqu'un n'apperçoit-là que des mots, je n'ai plus rien à lui dire.

LETTRE

LETTRE

DE

JEAN-JAQUES ROUSSEAU,

Sur la réfutation de son Discours,

PAR M. GAUTIER,

Professeur de Mathématiques & d'Histoire, & Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Nancy.

JE vous renvoie, Monsieur, le Mercure d'Octobre que vous avez eu la bonté de me prêter. J'y ai lu avec beaucoup de plaisir la réfutation que M. Gautier a pris la peine de faire de mon Discours (*); mais je ne crois pas être, comme vous le prétendez, dans la nécessité d'y répondre ; & voici mes objections.

1. Je ne puis me persuader que pour avoir raison, on soit indispensablement obligé de parler le dernier.

2. Plus je relis la réfutation, & plus je suis convaincu que je n'ai pas besoin de donner à M. Gautier d'autre réplique que le Discours même auquel il a répondu. Lisez, je vous prie, dans l'un & l'autre écrit les articles du luxe, de la guerre,

(*) Cette réfutation de M. Gautier sera imprimée dans le premier volume du supplément.

des Académies, de l'éducation ; lisez la Prosopopée de Louis-le-Grand & celle de Fabricius ; enfin, lisez la conclusion de M. Gautier & la mienne, & vous comprendrez ce que je veux dire.

3. Je pense en tout si différemment de M. Gautier, que s'il me faloit relever tous les endroits où nous ne sommes pas de même avis, je serois obligé de le combattre, même dans les choses que j'aurois dites comme lui, & cela me donneroit un air contrariant que je voudrois bien pouvoir éviter. Par exemple, en parlant de la politesse, il fait entendre très-clairement que pour devenir homme de bien, il est bon de commencer par être hypocrite, & que la fausseté est un chemin sûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politesse ne sont pas contagieux, comme ils le seroient, s'ils se présentoient de front avec rusticité ; que l'art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de se déguiser ; qu'on est convaincu qu'il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise ou qu'on ne leur soit utile ; qu'on sait évaluer les offres spécieuses de la politesse ; c'est-à-dire, sans doute, que quand deux hommes se font des complimens, & que l'un dit à l'autre dans le fond de son cœur ; *je vous traite comme un sot, & je me moque de vous*, l'autre lui répond dans le fond du sien ; *je sais que vous mentez impudemment, mais je vous le rends de mon mieux.* Si j'avois voulu employer la plus amere ironie, j'en aurois pu dire à-peu-près autant.

4. On voit à chaque page de la réfutation, que l'Auteur n'entend point ou ne veut point entendre l'ouvrage qu'il réfute,

ce qui lui eſt aſſurément fort commode ; parce que répondant ſans ceſſe à ſa penſée, & jamais à la mienne, il a la plus belle occaſion du monde de dire tout ce qu'il lui plait. D'un autre côté, ſi ma réplique en devient plus difficile, elle en devient auſſi moins néceſſaire : car on n'a jamais ouï dire qu'un Peintre qui expoſe en public un tableau ſoit obligé de viſiter les yeux des ſpectateurs, & de fournir des lunettes à tous ceux qui en ont beſoin.

D'ailleurs, il n'eſt pas bien ſûr que je me fiſſe entendre même en répliquant; par exemple, je ſais, dirois-je à M. Gautier, que nos ſoldats ne ſont point des Réaumurs & des Fontenelles, & c'eſt tant pis pour eux, pour nous, & ſur-tout pour les ennemis. Je ſais qu'ils ne ſavent rien, qu'ils ſont brutaux & groſſiers, & toutefois j'ai dit, & je dis encore, qu'ils ſont énervés par les Sciences qu'ils mépriſent, & par les beaux Arts qu'ils ignorent. C'eſt un des grands inconvéniens de la culture des Lettres, que pour quelques hommes qu'elles éclairent, elles corrompent à pure perte toute une nation. Or vous voyez bien, Monſieur, que ceci ne ſeroit qu'un autre paradoxe inexplicable pour M. Gautier ; pour ce M. Gautier qui me demande fiérement ce que les troupes ont de commun avec les Académies ; ſi les ſoldats en auront plus de bravoure pour être mal vêtus & mal nourris ; ce que je veux dire en avançant qu'à force d'honorer les talens on néglige les vertus ; & d'autres queſtions ſemblables, qui toutes montrent qu'il eſt impoſſible d'y répondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'eſt pas la peine de m'expliquer une ſeconde fois pour n'être pas mieux entendu que la premiere.

5. Si je voulois répondre à la premiere partie de la réfutation, ce feroit le moyen de ne jamais finir. M. Gautier juge à propos de me prefcrire les Auteurs que je puis citer, & ceux qu'il faut que je rejette. Son choix eft tout-à-fait naturel; il récufe l'autorité de ceux qui dépofent pour moi, & veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrois-je lui faire entendre qu'un feul témoignage en ma faveur eft décifif, tandis que cent témoignages ne prouvent rien contre mon fentiment, parce que les témoins font parties dans le procès; en vain le prierois-je de diftinguer dans les exemples qu'il allegue; en vain lui repréfenterois-je qu'être barbare ou criminel font deux chofes tout-à-fait différentes, & que les peuples véritablement corrompus font moins ceux qui ont de mauvaifes Loix, que ceux qui méprifent les Loix; fa réplique eft aifée à prévoir. Le moyen qu'on puiffe ajouter foi à des Ecrivains fcandaleux, qui ofent louer des barbares qui ne favent ni lire ni écrire! Le moyen qu'on puiffe jamais fuppofer de la pudeur à des gens qui vont tout nuds, & de la vertu à ceux qui mangent de la chair crue? Il faudra donc difputer. Voilà donc Herodote, Strabon, Pomponius-Mela aux prifes avec Xenophon, Juftin, Quinte-Curce, Tacite; nous voilà dans les recherches de Critiques, dans les Antiquités, dans l'érudition. Les Brochures fe transforment en Volumes, les Livres fe multiplient, & la queftion s'oublie: c'eft le fort des difputes de Littérature, qu'après des in-folios d'éclairciffemens, on finit toujours par ne favoir plus où l'on en eft: ce n'eft pas la peine de commencer.

Si je voulois répliquer à la feconde Partie, cela feroit bien

tôt fait ; mais je n'apprendrois rien à perſonne. M. Gautier ſe contente, pour m'y réfuter, de dire oui par-tout où j'ai dit non, & non par-tout où j'ai dit oui ; je n'ai donc qu'à dire encore non par-tout où j'avois dit non, oui par-tout où j'avois dit oui, & ſupprimer les preuves, j'aurai très-exactement répondu. En ſuivant la méthode de M. Gautier, je ne puis donc répondre aux deux Parties de la réfutation ſans en dire trop & trop peu : or je voudrois bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6. Je pourrois ſuivre une autre méthode, & examiner ſéparément les raiſonnemens de M. Gautier, & le ſtyle de la réfutation.

Si j'examinois ſes raiſonnemens, il me ſeroit aiſé de montrer qu'ils portent tous à faux, que l'Auteur n'a point ſaiſi l'état de la queſtion, & qu'il ne m'a point entendu.

Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne ſont pas ſavans, & je m'étois déjà bien douté que les Kalmouques, les Bedouins, les Caffres, n'étoient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avoit donné les mêmes ſoins à me montrer quelque Peuple ſavant qui ne fût pas vicieux, il m'auroit ſurpris davantage. Par-tout il me fait raiſonner comme ſi j'avois dit que la Science eſt la ſeule ſource de corruption parmi les hommes ; s'il a cru cela de bonne-foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

Il dit que le commerce du monde ſuffit pour acquérir cette politeſſe dont ſe pique un galant homme ; d'où il conclut qu'on n'eſt pas fondé à en faire honneur aux Sciences : mais à quoi donc nous permettra-t-il d'en faire honneur ? Depuis que les

hommes vivent en ſociété, il y a eu des Peuples polis, & d'autres qui ne l'étoient pas. M. Gautier a oublié de nous rendre raiſon de cette différence.

M. Gautier eſt par-tout en admiration de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il en a, fait aſſurément beaucoup d'honneur aux ſiennes; mais elle n'annonce pas une grande expérience. On diroit au ton dont il en parle qu'il a étudié les hommes comme les Péripatéticiens étudioient la Phyſique, ſans ſortir de ſon cabinet. Quant à moi, j'ai fermé mes Livres; & après avoir écouté parler les hommes, je les ai regardé agir. Ce n'eſt pas une merveille qu'ayant ſuivi des méthodes ſi différentes, nous nous rencontrions ſi peu dans nos jugemens. Je vois qu'on ne ſauroit employer un langage plus honnête que celui de notre ſiecle; & voilà ce qui frappe M. Gautier : mais je vois auſſi qu'on ne ſauroit avoir des mœurs plus corrompues, & voilà ce qui me ſcandaliſe. Penſons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir?

Il dit encore que quand même on pourroit prouver par des faits que la diſſolution des mœurs a toujours régné avec les Sciences, il ne s'enſuivroit pas que le ſort de la probité dépendît de leur progrès. Après avoir employé la premiere Partie de mon Diſcours à prouver que ces choſes avoient toujours marché enſemble, j'ai deſtiné la ſeconde à montrer qu'en effet l'une tenoit à l'autre. A qui donc puis-je imaginer que M. Gautier veut répondre ici?

Il me paroît ſur-tout très-ſcandaliſé de la maniere dont j'ai

parlé de l'éducation des Colleges. Il m'apprend qu'on y enſeigne aux jeunes gens je ne ſais combien de belles choſes qui peuvent être d'une bonne reſſource pour leur amuſement quand ils feront grands, mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des Citoyens, dont il faut commencer par les inſtruire. « Nous nous enquérons volontiers fait-il du » Grec & du Latin? Ecrit-il en vers ou en proſe? Mais s'il » eſt devenu meilleur ou plus aviſé, c'étoit le principal; & » c'eſt ce qui demeure derriere. Criez d'un Paſſant à notre » Peuple, *ô le ſavant homme*! & d'un autre, *ô le bon-homme*! » Il ne faudra pas à détourner ſes yeux & ſon reſpect vers le » premier. Il y faudroit un tiers Crieur. *O les lourdes têtes!* »

J'ai dit que la Nature a voulu nous préſerver de la Science comme une mere arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant, & que la peine que nous trouvons à nous inſtruire n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. M. Gautier aimeroit autant que j'euſſe dit: Peuples, ſachez donc une fois que la Nature ne veut pas que vous vous nourriſſiez des productions de la terre; la peine qu'elle a attachée à ſa culture eſt un avertiſſement pour vous de la laiſſer en friche. M. Gautier n'a pas ſongé, qu'avec un peu de travail, on eſt ſûr de faire du pain; mais qu'avec beaucoup d'étude il eſt très-douteux qu'on parvienne à faire un homme raiſonnable. Il n'a pas ſongé encore que ceci n'eſt précisément qu'une obſervation de plus en ma faveur; car pourquoi la Nature nous a-t-elle impoſé des travaux néceſſaires, ſi ce n'eſt pour nous détourner des occupations oiſeuſes? Mais au mépris qu'il montre pour l'agriculture, on voit aiſément que s'il ne tenoit qu'à lui, tous les Laboureurs déſerteroient

bientôt les Campagnes, pour aller argumenter dans les Ecoles; occupation, ſelon M. Gautier, & je crois, ſelon bien des Profeſſeurs, fort importante pour le bonheur de l'Etat.

En raiſonnant ſur un paſſage de Platon, j'avois préſumé que peut-être les anciens Egyptiens ne faiſoient-ils pas des Sciences tout le cas qu'on auroit pu croire. L'Auteur de la réfutation me demande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inſcription qu'Oſymandias avoit miſe à ſa Bibliotheque. Cette difficulté eût pu être bonne du vivant de ce Prince. A préſent qu'il eſt mort, je demande à mon tour où eſt la néceſſité de faire accorder le ſentiment du Roi Oſymandias avec celui des Sages d'Egypte. S'il eût compté, & ſur-tout peſé les voix, qui me répondra que le mot de *poiſons* n'eût pas été ſubſtitué à celui de *remedes?* Mais paſſons cette faſtueuſe Inſcription. Ces remedes ſont excellens, j'en conviens, & je l'ai déjà répété bien des fois; mais eſt-ce une raiſon pour les adminiſtrer inconſidérément, & ſans égard aux tempéramens des malades? Tel aliment eſt très-bon en ſoi, qui dans un eſtomac infirme ne produit qu'indigeſtions & mauvaiſes humeurs. Que diroit-on d'un Médecin, qui après avoir fait l'éloge de quelques viandes ſucculentes, concluroit que tous les malades s'en doivent raſſaſier?

J'ai fait voir que les Sciences & les Arts énervent le courage. M. Gautier appelle cela une façon ſinguliere de raiſonner, & il ne voit point la liaiſon qui ſe trouve entre le courage & la vertu. Ce n'eſt pourtant pas, ce me ſemble, une choſe ſi difficile à comprendre. Celui qui s'eſt une fois accoutumé à préférer ſa vie à ſon devoir, ne tardera gueres à

lui préférer encore les choses qui rendent la vie facile & agréable.

J'ai dit que la Science convient à quelques grands génies; mais qu'elle est toujours nuisible aux Peuples qui la cultivent. M. Gautier dit que Socrate & Caton, qui blâmoient les Sciences, étoient pourtant eux-mêmes de fort savans Hommes; & il appelle cela m'avoir réfuté.

J'ai dit que Socrate étoit le plus savant des Athéniens, & c'est de-là que je tire l'autorité de son témoignage : tout cela n'empêche point M. Gautier de m'apprendre que Socrate étoit savant.

Il me blâme d'avoir avancé que Caton méprisoit les Philosophes Grecs; & il se fonde sur ce que Carnéade se faisoit un jeu d'établir & de renverser les mêmes propositions; ce qui prévint mal-à-propos Caton contre la Littérature des Grecs. M. Gautier devroit bien nous dire quel étoit le pays & le métier de ce Carnéade.

Sans doute que Carnéade est le seul Philosophe ou le seul savant qui se soit piqué de soutenir le pour & le contre, autrement tout ce que dit ici M. Gautier ne signifieroit rien du tout. Je m'en rapporte sur ce point à son érudition.

Si la réfutation n'est pas abondante en bons raisonnemens, en revanche elle l'est fort en belles déclamations. L'Auteur substitue par-tout les ornemens de l'art à la solidité des preuves qu'il promettoit en commençant ; & c'est en prodigant la pompe oratoire dans une réfutation, qu'il me reproche à moi de l'avoir employée dans un Discours Académique.

A quoi tendent donc, dit M. Gautier, *les éloquentes décla-*

mations de M. Rousseau? A abolir, s'il étoit possible, les vaines déclamations des Colleges. *Qui ne seroit pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.* J'avoue qu'il y a un peu de flatterie à dire que nous en avons les apparences; mais M. Gautier auroit dû mieux que personne me pardonner celle-là. *Eh! pourquoi n'a-t-on plus de vertu? c'est qu'on cultive les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts.* Pour cela précisément. *Si l'on étoit impolis, rustiques, ignorans, Goths, Huns, ou Vandales, on seroit digne des éloges de M. Rousseau.* Pourquoi non? Y a-t-il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'exclusion à la vertu? *Ne se lassera-t-on point d'invectiver les hommes?* Ne se lasseront-ils point d'être méchans? *Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur disant qu'ils n'ont point de vertu?* Croira-t-on les rendre meilleurs, en leur persuadant qu'ils sont assez bons? *Sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis?* Sous prétexte d'éclairer les esprits, faudra-t-il pervertir les ames? *O doux nœuds de la société! charme des vrais Philosophes, aimables vertus; c'est par vos propres attraits que vous régnez dans les cœurs; vous ne devez votre empire ni à l'âpreté stoïque, ni à des clameurs barbares, ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité.*

Je remarquerai d'abord une chose assez plaisante; c'est que de toutes les Sectes des anciens Philosophes que j'ai attaquées comme inutiles à la vertu, les Stoïciens sont les seuls que M. Gautier m'abandonne, & qu'il semble même vouloir mettre de mon côté. Il a raison; je n'en serai gueres plus fier.

Mais voyons un peu si je pourrois rendre exactement en

d'autres termes le ſens de cette exclamation : *O aimables vertus ! c'eſt par vos propres attraits que vous régnez dans les ames. Vous n'avez pas beſoin de tout ce grand appareil d'ignorance & de ruſticité. Vous ſavez aller au cœur par des routes plus ſimples & plus naturelles. Il ſuffit de ſavoir la Rhétorique, la Logique, la Phyſique, la Métaphyſique & les Mathématiques, pour acquérir le droit de vous poſſéder.*

Autre exemple du ſtyle de M. Gautier.

Vous ſavez que les Sciences dont on occupe les jeunes Philoſophes dans les Univerſités, ſont la Logique, la Métaphyſique, la Morale, la Phyſique, les Mathématiques élémentaires. Si je l'ai ſçu, je l'avois oublié, comme nous faiſons tous en devenant raiſonnables. *Ce ſont donc là, ſelon vous, de ſtériles ſpéculations !* ſtériles ſelon l'opinion commune ; mais, ſelon moi, très-fertiles en mauvaiſes choſes. *Les Univerſités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces ſciences s'eſt retirée au fond d'un puits.* Je ne crois pas avoir appris cela à perſonne. Cette ſentence n'eſt point de mon invention ; elle eſt auſſi ancienne que la Philoſophie. Au reſte, je ſais que les Univerſités ne me doivent aucune reconnoiſſance ; & je n'ignorois pas, en prenant la plume, que je ne pouvois à la fois faire ma cour aux hommes, & rendre hommage à la vérité. *Les grands Philoſophes qui les poſſèdent dans un degré éminent ſont ſans doute bien ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſavent rien.* Je crois qu'en effet ces grands Philoſophes qui poſſedent toutes ces grandes ſciences dans un dégré éminent, ſeroient très-ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſavent rien. Mais je ſerois bien plus ſurpris moi-même, ſi

ces hommes qui ſavent tant de choſes, ſavoient jamais celle-là.

Je remarque que M. Gautier, qui me traite par-tout avec la plus grande politeſſe, n'épargne aucune occaſion de me ſuſciter des ennemis; il étend ſes ſoins à cet égard depuis les Régens de College juſqu'à la ſouveraine puiſſance. M. Gautier fait fort bien de juſtifier les uſages du monde; on voit qu'ils ne lui ſont point étrangers. Mais revenons à la réfutation.

Toutes ces manieres d'écrire & de raiſonner, qui ne vont point à un homme d'autant d'eſprit que M. Gautier me paroît en avoir, m'ont fait faire une conjecture que vous trouverez hardie, & que je crois raiſonnable. Il m'accuſe, très-ſûrement ſans en rien croire, de n'être point perſuadé du ſentiment que je ſoutiens. Moi, je le ſoupçonne, avec plus de fondement, d'être en ſecret de mon avis. Les places qu'il occupe, les circonſtances où il ſe trouve l'auront mis dans une eſpece de néceſſité de prendre parti contre moi. La bienſéance de notre ſiecle eſt bonne à bien des choſes; il m'aura donc réfuté par bienſéance; mais il aura pris toutes ſortes de précautions, & employé tout l'art poſſible pour le faire de maniere à ne perſuader perſonne.

C'eſt dans cette vue qu'il commence par déclarer très-mal-à-propos que la cauſe qu'il défend intéreſſe le bonheur de l'aſſemblée devant laquelle il parle, & la gloire du grand Prince ſous les loix duquel il a la douceur de vivre. C'eſt préciſément comme s'il diſoit; vous ne pouvez, Meſſieurs, ſans ingratitude envers votre reſpectable Protecteur, vous diſpenſer de me donner raiſon; & de plus, c'eſt votre propre cauſe que je plaide aujourd'hui devant vous; ainſi de quelque côté que vous envi-

sagiez mes preuves, j'ai droit de compter que vous ne vous rendrez pas difficiles sur leur solidité. Je dis que tout homme qui parle ainsi a plus d'attention à fermer la bouche aux gens que d'envie de les convaincre.

Si vous lisez attentivement la réfutation, vous n'y trouverez presque pas une ligne qui ne semble être là pour attendre & indiquer sa réponse. Un seul exemple suffira pour me faire entendre.

Les victoires que les Athéniens remporterent sur les Perses & sur les Lacédémoniens mêmes font voir que les Arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Je demande si ce n'est pas-là une adresse pour rappeller ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire songer au dénouement de la guerre du Péloponèse. *Leur gouvernement devenu vénal sous Periclès, prend une nouvelle face; l'amour du plaisir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus honorables sont avilies, l'impunité multiplie les mauvais Citoyens, les fonds destinés à la guerre sont destinés à nourrir la mollesse & l'oisiveté; toutes ces causes de corruption quel rapport ont-elles aux Sciences?*

Que fait ici M. Gautier, sinon de rappeller toute la seconde Partie de mon Discours où j'ai montré ce rapport? Remarquez l'art avec lequel il nous donne pour causes les effets de la corruption, afin d'engager tout homme de bon sens à remonter de lui-même à la premiere cause de ces causes prétendues, Remarquez encore comment, pour en laisser faire la réflexion au Lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on ne peut supposer qu'il ignore en effet, & ce que tous les Historiens disent unanimement, que la dépravation des mœurs & du gouvernement des

Athéniens furent l'ouvrage des Orateurs. Il eſt donc certain que m'attaquer de cette maniere, c'eſt bien clairement m'indiquer les réponſes que je dois faire.

Ceci n'eſt pourtant qu'une conjecture que je ne prétends point garantir. M. Gautier n'approuveroit peut-être pas que je vouluſſe juſtifier ſon ſavoir aux dépens de ſa bonne-foi : mais ſi en effet il a parlé ſincérement en réfutant mon Diſcours, comment M. Gautier, Profeſſeur en Hiſtoire, Profeſſeur en Mathématique, Membre de l'Académie de Nancy, ne s'eſt-il pas un peu défié de tous les titres qu'il porte ?

Je ne répliquerai donc pas à M. Gautier, c'eſt un point réſolu. Je ne pourrois jamais répondre ſérieuſement, & ſuivre la réfutation pied à pied ; vous en voyez la raiſon ; & ce ſeroit mal reconnoître les éloges dont M. Gautier m'honore, que d'employer le *ridiculum acri*, l'ironie & l'amere plaiſanterie. Je crains bien déjà qu'il n'ait que trop à ſe plaindre du ton de cette Lettre : au moins n'ignoroit-il pas en écrivant ſa réfutation, qu'il attaquoit un homme qui ne fait pas aſſez de cas de la politeſſe pour vouloir apprendre d'elle à déguiſer ſon ſentiment.

Au reſte, je ſuis prêt à rendre à M. Gautier toute la juſtice qui lui eſt due. Son Ouvrage me paroît celui d'un homme d'eſprit qui a bien des connoiſſances. D'autres y trouveront peut-être de la Philoſophie ; quant à moi j'y trouve beaucoup d'érudition.

Je ſuis de tout mon cœur, Monſieur, &c.

P. S. Je viens de lire dans la Gazette d'Utrecht du 22 Octobre, une pompeuſe expoſition de l'ouvrage de M. Gautier, & cette expoſition ſemble faite exprès pour confirmer mes ſoupçons. Un Auteur qui a quelque confiance en ſon Ouvrage laiſſe aux autres le ſoin d'en faire l'éloge, & ſe borne à en faire un bon Extrait. Celui de la réfutation eſt tourné avec tant d'adreſſe, que, quoiqu'il tombe uniquement ſur des bagatelles que je n'avois employées que pour ſervir de tranſitions, il n'y en a pas une ſeule ſur laquelle un Lecteur judicieux puiſſe être de l'avis de M. Gautier.

Il n'eſt pas vrai, ſelon lui, que ce ſoit des vices des hommes que l'Hiſtoire tire ſon principal intérêt.

Je pourrois laiſſer les preuves de raiſonnement; & pour mettre M. Gautier ſur ſon terrein, je lui citerois des autorités.

Heureux les Peuples dont les Rois ont fait peu de bruit dans l'Hiſtoire.

Si jamais les hommes deviennent ſages, leur hiſtoire n'amuſera gueres.

M. Gautier dit avec raiſon qu'une ſociété, fût-elle toute compoſée d'hommes juſtes, ne ſauroit ſubſiſter ſans Loix; & il conclut de-là qu'il n'eſt pas vrai que, ſans les injuſtices des hommes, la Juriſprudence ſeroit inutile. Un ſi ſavant Auteur confondroit-il la Juriſprudence & les Loix?

Je pourrois encore laiſſer les preuves de raiſonnement; & pour mettre M. Gautier ſur ſon terrein, je lui citerois des faits.

Les Lacédémoniens n'avoient ni Juriſconſultes ni Avocats;

leurs Loix n'étoient pas même écrites : cependant ils avoient des Loix. Je m'en rapporte à l'érudition de M. Gautier, pour ſavoir ſi les Loix étoient plus mal obſervées à Lacédémone, que dans les Pays où fourmillent les Gens de Loi.

Je ne m'arrêterai point à toutes les minuties qui ſervent de texte à M. Gautier, & qu'il étale dans la Gazette ; mais je finirai par cette obſervation, que je ſoumets à votre examen.

Donnons par-tout raiſon à M. Gautier, & retranchons de mon Diſcours toutes les choſes qu'il attaque, mes preuves n'auront preſque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. Gautier tout ce qui ne touche pas le fond de la queſtion ; il n'y reſtera rien du tout.

Je conclus toujours qu'il ne faut point répondre à M. Gautier.

A Paris, ce premier Novembre 1751.



REPONSE
AU ROI DE POLOGNE
DUC DE LORRAINE,
OU
OBSERVATIONS
DE JEAN-JAQUES ROUSSEAU,
Sur la Réponse qui a été faite à son Discours.

REPONSE AU ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE,

OU

OBSERVATIONS DE JEAN-JAQUES ROUSSEAU,

Sur la Réponse qui a été faite à son Discours.



GENEVE.

M. DCC. LXXXI.

OBSERVATIONS

DE

JEAN-JAQUES ROUSSEAU,

DE GENEVE.

Sur la Réponſe qui a été faite à ſon Diſcours.

JE devrois plutôt un remercîment qu'une réplique à l'Auteur Anonyme (*), qui vient d'honorer mon Diſcours d'une Réponſe. Mais ce que je dois à la reconnoiſſance ne me fera point oublier ce que je dois à la vérité ; & je n'oublierai pas, non plus, que toutes les fois qu'il eſt queſtion de raiſon, les hommes rentrent dans le droit de la Nature, & reprennent leur premiere égalité.

Le Diſcours auquel j'ai à répliquer eſt plein de choſes très-vraies & très-bien prouvées, auxquelles je ne vois aucune Réponſe : car quoique j'y ſois qualifié de Docteur, je ſerois bien fâché d'être au nombre de ceux qui ſavent répondre à tout.

Ma défenſe n'en ſera pas moins facile. Elle ſe bornera à comparer avec mon ſentiment les vérités qu'on m'objecte ; car

(*) L'Ouvrage du Roi de Pologne étant d'abord anonyme & non avoué par l'Auteur, m'obligeoit à lui laiſſer l'*incognito* qu'il avoit pris ; mais ce Prince, ayant depuis reconnu publiquement ce même Ouvrage, m'a diſpenſé de taire plus long-tems l'honneur qu'il m'a fait.

[*L'ouvrage du Roi de Pologne* [illegible] *imprimé dans le premier Volume du Supplément, au recueil des Écrits de M. Rouſſeau.*]

ſi je prouve qu'elles ne l'attaquent point, ce ſera, je crois, l'avoir aſſez bien défendu.

Je puis réduire à deux points principaux, toutes les Propoſitions établies par mon Adverſaire; l'un renferme l'éloge des Sciences; l'autre traite de leur abus. Je les examinerai ſéparément.

Il ſemble au ton de la Réponſe, qu'on ſeroit bien aiſe que j'euſſe dit des Sciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y ſuppoſe que leur éloge qui ſe trouve à la tête de mon Diſcours, a dû me coûter beaucoup; c'eſt, ſelon l'Auteur, un aveu arraché à la vérité & que je n'ai pas tardé à rétracter.

Si cet aveu eſt un éloge arraché par la vérité, il faut donc croire que je penſois des Sciences le bien que j'en ai dit; le bien que l'Auteur en dit lui-même n'eſt donc point contraire à mon ſentiment. Cet aveu, dit-on, eſt arraché par force: tant mieux pour ma cauſe; car cela montre que la vérité eſt chez moi plus forte que le penchant. Mais ſur quoi peut-on juger que cet éloge eſt forcé? Seroit-ce pour être mal fait? ce ſeroit intenter un procès bien terrible à la ſincérité des Auteurs, que d'en juger ſur ce nouveau principe. Seroit-ce pour être trop court? Il me ſemble que j'aurois pu facilement dire moins de choſes en plus de pages. C'eſt, dit-on, que je me ſuis rétracté; j'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute; & tout ce que je puis répondre, c'eſt que ce n'a pas été mon intention.

La Science eſt très-bonne en ſoi, cela eſt évident; & il faudroit avoir renoncé au bon ſens, pour dire le contraire. L'Auteur de toutes choſes eſt la ſource de la vérité; tout con-

noître est un de ses divins attributs. C'est donc participer en quelque sorte à la suprême intelligence, que d'acquérir des connoissances & d'étendre ses lumieres. En ce sens j'ai loué le savoir, & c'est en ce sens que le loue mon Adversaire. Il s'étend encore sur les divers genres d'utilité que l'Homme peut retirer des Arts & des Sciences; & j'en aurois volontiers dit autant, si cela eût été de mon sujet. Ainsi nous sommes parfaitement d'accord en ce point.

Mais comment se peut-il faire, que les Sciences dont la source est si pure & la fin si louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'hérésies, tant d'erreurs, tant de systêmes absurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de Satires ameres, tant de misérables Romans, tant de Vers licencieux, tant de Livres obscenes; & dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalousies, tant de mensonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches & honteuses flatteries? Je disois que c'est parce que la Science toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point faite pour l'homme; qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage; que c'est assez pour lui de bien étudier ses devoirs, & que chacun a reçu toutes les lumieres dont il a besoin pour cette étude. Mon Adversaire avoue de son côté que les Sciences deviennent nuisibles quand on en abuse, & que plusieurs en abusent en effet. En cela, nous ne disons pas, je crois, des choses fort différentes; j'ajoute, il est vrai, qu'on en abuse beaucoup, & qu'on en abuse toujours, & il ne me semble pas que dans la Réponse on ait soutenu le contraire.

Je peux donc aſſurer que nos principes, & par conſéquent, toutes les propoſitions qu'on en peut déduire n'ont rien d'oppoſé, & c'eſt ce que j'avois à prouver. Cependant, quand nous venons à conclure, nos deux concluſions ſe trouvent contraires. La mienne étoit que, puiſque les Sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la ſociété, il eût été à deſirer que les hommes s'y fuſſent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon Adverſaire eſt que, quoique les Sciences faſſent beaucoup de mal, il ne faut pas laiſſer de les cultiver à cauſe du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au Public, mais au petit nombre des vrais Philoſophes, ſur celle qu'il faut préférer de ces deux concluſions.

Il me reſte de légeres Obſervations à faire, ſur quelques endroits de cette Réponſe, qui m'ont paru manquer un peu de la juſteſſe que j'admire volontiers dans les autres, & qui ont pu contribuer par-là à l'erreur de la conſéquence que l'Auteur en tire.

L'ouvrage commence par quelques perſonnalités que je ne releverai qu'autant qu'elles feront à la queſtion. L'Auteur m'honore de pluſieurs éloges, & c'eſt aſſurément m'ouvrir une belle carriere. Mais il y a trop peu de proportion entre ces choſes: un ſilence reſpectueux ſur les objets de notre admiration, eſt ſouvent plus convenable, que des louanges indiſcretes (*).

(*) Tous les Princes, bons & mauvais, feront toujours baſſement & indifféremment loués, tant qu'il y aura des Courtiſans & des Gens de Lettres. Quant aux Princes qui ſont de grands Hommes, il leur faut des éloges plus modérés & mieux choiſis. La flatterie offenſe leur vertu, & la louange même peut faire tort à leur gloire. Je ſais bien, du moins, que Trajan ſeroit beaucoup plus grand à mes yeux, ſi Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet ce qu'il affectoit de paroître, il n'eût point

Mon discours, dit-on, a de quoi surprendre (*a*); il me semble que ceci demanderoit quelque éclaircissement. On est encore surpris de le voir couronné; ce n'est pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre sens cette surprise seroit aussi honorable à l'Académie de Dijon, qu'injurieuse à l'intégrité des Académies en général; & il est aisé de sentir combien j'en ferois le profit de ma cause.

On me taxe par des phrases fort agréablement arrangées de contradiction entre ma conduite & ma doctrine; on me reproche d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne (*b*); puisque la Science & la Vertu sont incompati-

songé à son portrait ni à sa statue; mais pour son Panégyrique, il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire, au risque de n'en point avoir. Le seul éloge digne d'un Roi, est celui qui se fait entendre, non par la bouche mercenaire d'un Orateur, mais par la voix d'un Peuple libre. *Pour que je prisse plaisir à vos louanges*, disoit l'Empereur Julien à des Courtisans qui vantoient sa justice, *il faudroit que vous osassiez dire le contraire, s'il étoit vrai.*

(*a*) C'est de la question même qu'on pourroit être surpris: grande & belle question s'il en fût jamais, & qui pourra bien n'être pas si-tôt renouvellée. L'Académie Françoise vient de proposer pour le prix d'éloquence de l'année 1752, un sujet fort semblable à celui-là. Il s'agit de soutenir que l'*Amour des Lettres inspire l'amour de la vertu.* L'Académie n'a pas jugé à propos de laisser un tel sujet en problême; & cette sage Compagnie a doublé dans cette occasion le tems qu'elle accordoit ci-devant aux Auteurs, même pour les sujets les plus difficiles.

(*b*) Je ne saurois me justifier, comme bien d'autres, sur ce que notre éducation ne dépend point de nous, & qu'on ne nous consulte pas pour nous empoisonner: c'est de très-bon gré que je me suis jetté dans l'étude; & c'est de meilleur cœur encore que je l'ai abandonnée, en m'appercevant du trouble qu'elle jettoit dans mon ame sans aucun profit pour ma raison. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la sagesse, en faisant tout pour la vanité.

bles, comme on prétend que je m'efforce de le prouver, on me demande d'un ton assez pressant comment j'ose employer l'une en me déclarant pour l'autre.

Il y a beaucoup d'adresse à m'impliquer ainsi moi-même dans la question; cette personnalité ne peut manquer de jetter de l'embarras dans ma Réponse, ou plutôt dans mes Réponses; car malheureusement j'en ai plus d'une à faire. Tâchons du moins que la justesse y supplée à l'agrément.

1. Que la culture des Sciences corrompe les mœurs d'une nation, c'est ce que j'ai osé soutenir, c'est ce que j'ose croire avoir prouvé. Mais comment aurois-je pu dire que dans chaque Homme en particulier la Science & la Vertu sont incompatibles, moi qui ai exhorté les Princes à appeller les vrais Savans à leur Cour, & à leur donner leur confiance, afin qu'on voye une fois ce que peuvent la Science & la Vertu réunies pour le bonheur du genre-humain? Ces vrais Savans sont en petit nombre, je l'avoue; car pour bien user de la Science, il faut réunir de grands talens & de grandes Vertus; or c'est ce qu'on peut espérer de quelques ames privilégiées, mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On ne sauroit donc conclure de mes principes qu'un homme ne puisse être savant & vertueux tout à la fois.

2. On pourroit encore moins me presser personnellement par cette prétendue contradiction, quand même elle existeroit réellement. J'adore la Vertu, mon cœur me rend ce témoignage; il me dit trop aussi, combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux; d'ailleurs, je suis fort éloigné d'avoir de la Science, & plus encore d'en affecter. J'aurois

rois cru que l'aveu ingénu que j'ai fait au commencement de mon discours me garantiroit de cette imputation, je craignois bien plutôt qu'on ne m'accusât de juger des choses que je ne connoissois pas. On sent assez combien il m'étoit impossible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que sais-je même, si l'on n'en viendroit point à les réunir, si je ne me hâtois de passer condamnation sur celui-ci, quelque peu mérité qu'il puisse être?

3. Je pourrois rapporter à ce sujet, ce que disoient les Peres de l'Eglise des Sciences mondaines qu'ils méprisoient, & dont pourtant ils se servoient pour combattre les Philosophes Païens. Je pourrois citer la comparaison qu'ils en faisoient avec les vases des Egyptiens volés par les Israëlites: mais je me contenterai pour derniere Réponse, de proposer cette question: si quelqu'un venoit pour me tuer & que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me seroit-il défendu, avant que de la jetter, de m'en servir pour le chasser de chez moi?

Si la contradiction qu'on me reproche n'existe pas, il n'est donc pas nécessaire de supposer que je n'ai voulu que m'égayer sur un frivole paradoxe; & cela me paroît d'autant moins nécessaire, que le ton que j'ai pris, quelque mauvais qu'il puisse être, n'est pas du moins celui qu'on emploie dans les jeux d'esprit.

Il est tems de finir sur ce qui me regarde: on ne gagne jamais rien à parler de soi; & c'est une indiscrétion que le Public pardonne difficilement, même quand on y est forcé. La vérité est si indépendante de ceux qui l'attaquent & de ceux

qui la défendent, que les Auteurs qui en difputent devroient bien s'oublier réciproquement; cela épargneroit beaucoup de papier & d'encre. Mais cette regle fi aifée à pratiquer avec moi, ne l'eft point du tout vis-à-vis de mon Adverfaire; & c'eft une différence qui n'eft pas à l'avantage de ma réplique.

L'Auteur obfervant que j'attaque les Sciences & les Arts, par leurs effets fur les mœurs, emploie pour me répondre le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les états; c'eft comme fi, pour juftifier un accufé, on fe contentoit de prouver qu'il fe porte fort bien, qu'il a beaucoup d'habileté, ou qu'il eft fort riche. Pourvu qu'on m'accorde que les Arts & les Sciences nous rendent malhonnêtes gens, je ne difconviendrai pas qu'ils ne nous foient d'ailleurs très-commodes; c'eft une conformité de plus qu'ils auront avec la plupart des vices.

L'Auteur va plus loin, & prétend encore que l'étude nous eft néceffaire pour admirer les beautés de l'Univers, & que le fpectacle de la nature, expofé, ce femble, aux yeux de tous pour l'inftruction des fimples, exige lui-même beaucoup d'inftruction dans les Obfervateurs pour en être apperçu. J'avoue que cette propofition me furprend: feroit-ce qu'il eft ordonné à tous les hommes d'être Philofophes, ou qu'il n'eft ordonné qu'aux feuls Philofophes de croire en Dieu? L'Ecriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur & la bonté de Dieu dans les merveilles de fes œuvres; je ne penfe pas qu'elle nous ait prefcrit nulle part d'étudier la Phyfique, ni que l'Auteur de la Nature foit moins bien

adoré par moi qui ne ſais rien, que par celui qui connoît & le cedre, & l'hyſope, & la trompe de la mouche, & celle de l'Eléphant: *Non enim nos Deus iſta ſcire, ſed tantummodo uti voluit.*

On croit toujours avoir dit ce que font les Sciences, quand on a dit ce qu'elles devroient faire. Cela me paroît pourtant fort différent : l'étude de l'Univers devroit élever l'homme à ſon Créateur, je le ſais ; mais elle n'éleve que la vanité humaine. Le Philoſophe, qui ſe flatte de pénétrer dans les ſecrets de Dieu, oſe aſſocier ſa prétendue ſageſſe à la ſageſſe éternelle : il approuve, il blâme, il corrige, il preſcrit des loix à la nature, & des bornes à la divinité ; & tandis qu'occupé de ſes vains ſyſtêmes, il ſe donne mille peines pour arranger la machine du monde, le Laboureur qui voit la pluie & le ſoleil tour-à-tour fertiliſer ſon champ, admire, loue & bénit la main dont il reçoit ces graces, ſans ſe mêler de la maniere dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à juſtifier ſon ignorance ou ſes vices par ſon incrédulité. Il ne cenſure point les œuvres de Dieu, & ne s'attaque point à ſon maître pour faire briller ſa ſuffiſance. Jamais le mot impie d'Alphonſe X. ne tombera dans l'eſprit d'un homme vulgaire : c'eſt à une bouche ſavante que ce blaſphême étoit réſervé. Tandis que la ſavante Grece étoit pleine d'Athées, Elien remarquoit (*) que jamais Barbare n'avoit mis en doute l'exiſtence de la divinité. Nous pouvons remarquer de même aujourd'hui qu'il n'y a dans toute l'Aſie qu'un ſeul Peuple

(*) Var. Hiſt. L. 2. c. 31.

Lettré, que plus de la moitié de ce Peuple eſt Athée, & que c'eſt la ſeule nation de l'Aſie ou l'Athéiſme ſoit connu.

La curioſité naturelle à l'homme, continue-t-on, *lui inſpire l'envie d'apprendre.* Il devroit donc travailler à la contenir, comme tous ſes penchans naturels. *Ses beſoins lui en font ſentir la néceſſité.* A bien des égards les connoiſſances ſont utiles; cependant les Sauvages ſont des hommes, & ne ſentent point cette néceſſité-là. *Ses emplois lui en impoſent l'obligation.* Ils lui impoſent bien plus ſouvent celle de renoncer à l'étude pour vaquer à ſes devoirs (*c*). *Ses progrès lui en font goûter le plaiſir.* C'eſt pour cela même qu'il devroit s'en défier. *Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de ſavoir.* Cela arrive en effet à ceux qui ont du talent. *Plus il connoît, plus il ſent qu'il a de connoiſſances à acquérir;* c'eſt-à-dire, que l'uſage de tout le tems qu'il perd, eſt de l'exciter à en perdre encore davantage : mais il n'y a gueres qu'un petit nombre d'hommes de génie en qui la vue de leur ignorance ſe développe en apprenant, & c'eſt pour eux ſeulement que l'étude peut être bonne : à peine les petits eſprits

(*c*) C'eſt une mauvaiſe marque pour une ſociété, qu'il faille tant de Science dans ceux qui la conduiſent, ſi les hommes étoient ce qu'ils doivent être, ils n'auroient gueres beſoin d'étudier pour apprendre les choſes qu'ils ont à faire. Au reſte, Cicéron lui-même qui, dit Montagne, " devoit au ſavoir tout ſon vaillant; " reprend aucuns de ſes amis, d'avoir accoutumé de mettre à l'Aſtrologie, au Droit, à la Dialectique & à la Géométrie plus de tems que ne méritoient ces Arts, " & que cela les divertiſſoit des devoirs de la vie plus utiles & honeſtes. " Il me ſemble que dans cette cauſe commune, les Savans devroient mieux s'entendre entr'eux, & donner au moins des raiſons ſur leſquelles eux-mêmes fuſſent d'accord.

ont-ils appris quelque chose qu'ils croient tout savoir, & il n'y a sorte de sottise que cette persuasion ne leur fasse dire & faire. *Plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.* On voit qu'en parlant ainsi, l'Auteur a bien plus consulté son cœur qu'il n'a observé les hommes.

Il avance encore, qu'il est bon de connoître le mal pour apprendre à le fuir; & il fait entendre qu'on ne peut s'assurer de sa vertu qu'après l'avoir mise à l'épreuve. Ces maximes sont au moins douteuses & sujettes à bien des discussions. Il n'est pas certain que pour apprendre à bien faire, on soit obligé de savoir en combien de manieres on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur, bien plus infaillible que tous les livres, & qui ne nous abandonne jamais dans le besoin. C'en seroit assez pour nous conduire innocemment, si nous voulions l'écouter toujours; & comment seroit-on obligé d'éprouver ses forces pour s'assurer de sa vertu, si c'est un des exercices de la vertu de fuir les occasions du vice?

L'homme sage est continuellement sur ses gardes, & se défie toujours de ses propres forces: il réserve tout son courage pour le besoin, & ne s'expose jamais mal-à-propos. Le fanfaron est celui qui se vante sans cesse de plus qu'il ne peut faire, & qui, après avoir bravé & insulté tout le monde, se laisse battre à la premiere rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits ressemble le mieux à un Philosophe aux prises avec ses passions.

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les Anciens mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage, si j'avois pu remonter plus

haut ; j'ai cité auſſi un peuple moderne, & ce n'eſt pas ma faute, ſi je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore dans une maxime générale des paralleles odieux, où il entre, dit-on, moins de zele & d'équité que d'envie contre mes compatriotes & d'humeur contre mes contemporains. Cependant, perſonne, peut-être, n'aime autant que moi ſon pays & ſes compatriotes. Au ſurplus, je n'ai qu'un mot à répondre. J'ai dit mes raiſons & ce ſont elles qu'il faut peſer. Quant à mes intentions, il en faut laiſſer le jugement à celui-là ſeul auquel il appartient.

Je ne dois point paſſer ici ſous ſilence une objection conſidérable qui m'a déjà été faite par un Philoſophe (*) : *N'eſt-ce point*, me dit-on ici, *au climat*, *au tempérament*, *au manque d'occaſion*, *au défaut d'objet*, *à l'économie du gouvernement*, *aux Coutumes*, *aux Loix*, *à toute autre cauſe qu'aux Sciences qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs en différens pays & en différens tems* ?

Cette queſtion renferme de grandes vues & demanderoit des éclairciſſemens trop étendus pour convenir à cet écrit. D'ailleurs, il s'agiroit d'examiner les relations très-cachées, mais très-réelles qui ſe trouvent entre la nature du gouvernement, & le génie, les mœurs & les connoiſſances des citoyens ; & ceci me jetteroit dans des diſcuſſions délicates, qui me pourroient mener trop loin. De plus, il me ſeroit bien difficile de parler de gouvernement, ſans donner trop beau jeu à mon

(*) Préf. de l'Encycl.

Adverſaire, & tout bien peſé, ce ſont des recherches bonnes à faire à Geneve, & dans d'autres circonſtances.

Je paſſe à une accuſation bien plus grave que l'objection précédente. Je la tranſcrirai dans ſes propres termes; car il eſt important de la mettre fidélement ſous les yeux du Lecteur.

Plus le Chrétien examine l'authenticité de ſes Titres, plus il ſe raſſure dans la poſſeſſion de ſa croyance; plus il étudie la révélation, plus il ſe fortifie dans la foi: C'eſt dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence; c'eſt dans les doctes écrits des Peres de l'Egliſe, qu'il en ſuit de ſiele en ſiecle le développement; c'eſt dans les Livres de morale & les annales ſaintes, qu'il en voit les exemples & qu'il s'en fait l'application.

Quoi! l'ignorance enlevera à la Religion & à la vertu des appuis ſi puiſſans! & ce ſera à elle qu'un Docteur de Geneve enſeignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs! On s'étonneroit davantage d'entendre un ſi étrange paradoxe, ſi on ne ſavoit que la ſingularité d'un ſyſtême, quelque dangereux qu'il ſoit, n'eſt qu'une raiſon de plus pour qui n'a pour regle que l'eſprit particulier.

J'oſe le demander à l'Auteur; comment a-t-il pu jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis? Comment a-t-il pu m'accuſer de blâmer l'étude de la Religion, moi qui blâme ſur-tout l'étude de nos vaines Sciences, parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs? & qu'eſt-ce que l'étude des devoirs du Chrétien, ſinon celle de ſa Religion même.

Sans doute j'aurois dû blâmer expreſſément toutes ces pué-

riles ſubtilités de la Scholaſtique, avec leſquelles, ſous prétexte d'éclaircir les principes de la Religion, on en anéantit l'eſprit en ſubſtituant l'orgueil ſcientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces Miniſtres indiſcrets, qui les premiers ont oſé porter les mains à l'Arche, pour étayer avec leur foible ſavoir un édifice ſoutenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles, qui par leurs miſérables pointilleries, ont avili la ſublime ſimplicité de l'Evangile, & réduit en ſyllogiſmes la doctrine de Jéſus-Chriſt. Mais il s'agit aujourd'hui de me défendre, & non d'attaquer.

Je vois que c'eſt par l'hiſtoire & les faits qu'il faudroit terminer cette diſpute. Si je ſavois expoſer en peu de mots ce que les Sciences & la Religion ont eu de commun dès le commencement, peut-être cela ſerviroit-il à décider la queſtion ſur ce point.

Le Peuple que Dieu s'étoit choiſi, n'a jamais cultivé les Sciences, & on ne lui en a jamais conſeillé l'étude; cependant, ſi cette étude étoit bonne à quelque choſe, il en auroit eu plus beſoin qu'un autre. Au contraire, ſes Chefs firent toujours leurs efforts pour le tenir ſéparé autant qu'il étoit poſſible des Nations idolâtres & ſavantes qui l'environnoient. Précaution moins néceſſaire pour lui d'un côté que de l'autre; car ce Peuple foible & groſſier, étoit bien plus aiſé à ſéduire par les fourberies des Prêtres de Baal, que par les ſophiſmes des Philoſophes.

Après des diſperſions fréquentes parmi les Egyptiens & les Grecs, la Science eut encore mille peines à germer dans les

têtes

têtes des Hébreux. Joſeph & Philon, qui par-tout ailleurs n'auroient été que deux hommes médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les Saducéens, reconnoiſſables à leur irréligion, furent les Philoſophes de Jéruſalem; les Phariſiens, grands hypocrites, en furent les Docteurs (*d*). Ceux-ci, quoiqu'ils bornaſſent à peu près leur Science à l'étude de la Loi, faiſoient cette étude avec tout le faſte & toute la ſuffiſance dogmatique; ils obſervoient auſſi avec un très-grand ſoin toutes les pratiques de la Religion; mais l'Evangile nous apprend l'eſprit de cette exactitude, & le cas qu'il en faloit faire: au ſurplus, ils avoient tous très-peu de Science & beaucoup d'orgueil; & ce n'eſt pas en cela qu'ils différoient le plus de nos Docteurs d'aujourd'hui.

Dans l'établiſſement de la nouvelle Loi, ce ne fut point à des Savans que Jéſus-Chriſt voulut confier ſa doctrine & ſon miniſtere. Il ſuivit dans ſon choix la prédilection qu'il a montrée en toute occaſion pour les petits & les ſimples. Et dans les inſtructions qu'il donnoit à ſes diſciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de Science, ſi ce n'eſt pour marquer le mépris qu'il faiſoit de tout cela.

(*d*) On voyoit régner entre ces deux partis, cette haine & ce mépris réciproque qui régnerent de tout tems entre les Docteurs & les Philoſophes; c'eſt-à-dire, entre ceux qui font de leur tête un répertoire de la Science d'autrui, & ceux qui ſe piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux priſes le maitre de muſique & le maitre à danſer du Bourgeois Gentilhomme, vous aurez l'antiquaire & le bel eſprit, le Chymiſte & l'Homme de Lettres; le Juriſconſulte & le Médecin; le Géometre & le Verſificateur; le Théologien & le Philoſophe: pour bien juger de tous ces Gens-là, il ſuffit de s'en rapporter à eux-mêmes, & d'écouter ce que chacun vous dit, non de ſoi, mais des autres.

Après la mort de Jésus-Christ, douze pauvres pêcheurs & artisans entreprirent d'instruire & de convertir le monde. Leur méthode étoit simple ; ils prêchoient sans art, mais avec un cœur pénétré, & de tous les miracles dont Dieu honoroit leur foi ; le plus frappant étoit la sainteté de leur vie ; leurs disciples suivirent cet exemple, & le succès fut prodigieux. Les Prêtres Païens alarmés firent entendre aux Princes que l'état étoit perdu parce que les offrandes diminuoient. Les persécutions s'éleverent, & les persécuteurs ne firent qu'accélérer les progrès de cette Religion qu'ils vouloient étouffer. Tous les Chrétiens couroient au martyre, tous les Peuples couroient au baptême : l'histoire de ces premiers tems est un prodige continuel.

Cependant les Prêtres des idoles, non contens de persécuter les Chrétiens, se mirent à les calomnier ; les Philosophes, qui ne trouvoient pas leur compte dans une Religion qui prêche l'humilité, se joignirent à leurs Prêtres. Les simples se faisoient Chrétiens, il est vrai ; mais les savans se moquoient d'eux, & l'on sait avec quel mépris Saint Paul lui-même fut reçu des Athéniens. Les railleries & les injures pleuvoient de toutes parts sur la nouvelle Secte. Il falut prendre la plume pour se défendre. Saint Justin Martyr (*e*) écrivit le premier l'Apologie de sa

(*e*) Ces premiers écrivains qui scelloient de leur sang le témoignage de leur plume, seroient aujourd'hui des Auteurs bien scandaleux ; car ils soutenoient précisément le même sentiment que moi. Saint Justin dans son entretien avec Triphon, passe en revue les diverses Sectes de Philosophie dont il avoit autrefois essayé, & les rend si ridicules qu'on croiroit lire un Dialogue de Lucien : aussi voit-on dans l'Apologie de Tertullien, com-

ſoi. On attaqua les Païens à leur tour ; les attaquer c'étoit les vaincre ; les premiers ſuccès encouragerent d'autres écrivains : ſous prétexte d'expoſer la turpitude du Paganiſme, on ſe jetta

bien les premiers Chrétiens ſe tenoient offenſés d'être pris pour des Philoſophes.

Ce ſeroit, en effet, un détail bien flétriſſant pour la Philoſophie, que l'expoſition des maximes pernicieuſes, & des dogmes impies de ſes diverſes Sectes. Les Epicuriens nioient toute providence, les Académiciens doutoient de l'exiſtence de la Divinité, & les Stoïciens de l'immortalité de l'ame. Les Sectes moins célebres n'avoient pas de meilleurs ſentimens ; en voici un échantillon dans ceux de Théodore, chef d'une des deux branches des Cyrenaïques, rapporté par Diogene-Laërce. *Suſtulit amicitiam quòd ea neque inſipientibus neque ſapientibus adſit . . . Probabile dicebat prudentem virum non ſeipſum pro patriâ periculis exponere, neque enim pro inſipientium commodis amittendam eſſe prudentiam. Furto quoque & adulterio & ſacrilegio cum tempeſtivum erit daturum operam ſapientem. Nihil quippe horum turpe naturâ eſſe. Sed auferatur de hiſce vulgaris opinio, quæ è ſtultorum imperitorumque plebeculâ conſlata eſt. . . . ſapientem publicè abſque ullo pudore ac ſuſpicione ſcortis congreſſurum.*

Ces opinions ſont particulieres, je le ſais ; mais y a-t-il une ſeule de toutes les Sectes qui ne ſoit tombée dans quelque erreur dangereuſe ; & que dirons-nous de la diſtinction des deux doctrines ſi avidement reçue de tous les Philoſophes, & par laquelle ils profeſſoient en ſecret des ſentimens contraires à ceux qu'ils enſeignoient publiquement ? Pythagore fut le premier qui fit uſage de la doctrine intérieure ; il ne la découvroit à ſes diſciples qu'après de longues épreuves & avec le plus grand myſtere ; il leur donnoit en ſecret des leçons d'Athéiſme, & offroit ſolemnellement des Hécatombes à Jupiter. Les Philoſophes ſe trouverent ſi bien de cette méthode, qu'elle ſe répandit rapidement dans la Grece, & de-là dans Rome ; comme on le voit par les ouvrages de Cicéron, qui ſe moquoit avec ſes amis des Dieux immortels, qu'il atteſtoit avec tant d'emphaſe ſur la Tribune aux harangues.

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine ; mais elle y eſt née auſſi avec la Philoſophie ; & c'eſt à elle que les Chinois ſont redevables de cette foule d'Athées ou de Philoſophes qu'ils ont parmi eux. L'Hiſtoire de cette fatale doctrine, faite par un homme inſtruit

dans la mythologie & dans l'érudition (*f*) ; on voulut montrer de la Science & du bel esprit, les Livres parurent en foule, & les mœurs commencerent à se relâcher.

Bientôt on ne se contenta plus de la simplicité de l'Evangile & de la foi des Apôtres, il falut toujours avoir plus d'esprit que ses prédécesseurs. On subtilisa sur tous les dogmes ; chacun voulut soutenir son opinion, personne ne voulut céder. L'ambition d'être Chef de Secte se fit entendre, les hérésies pullulerent de toutes parts.

L'emportement & la violence ne tarderent pas à se joindre à la dispute. Ces Chrétiens si doux, qui ne savoient que tendre la gorge aux couteaux, devinrent entr'eux des persécuteurs furieux pires que les idolâtres : tous tremperent dans les mêmes excès & le parti de la vérité ne fut pas soutenu avec plus de modération que celui de l'erreur. Un autre mal encore plus dangereux naquit de la même source. C'est l'introduction de l'ancienne Philosophie dans la doctrine Chrétienne. A force d'étudier les Philosophes Grecs, on crut y voir des rapports avec le Christianisme. On osa croire que la Religion en deviendroit plus respectable, revêtue de l'autorité de la Philoso-

& sincere, feroit un terrible coup porté à la Philosophie ancienne & moderne. Mais la Philosophie bravera toujours la raison, la vérité, & le tems même ; parce qu'elle a sa source dans l'orgueil humain, plus fort que toutes ces choses.

(*f*) On a fait de justes reproches à Clément d'Alexandrie, d'avoir affecté dans ses écrits une érudition profane, peu convenable à un Chrétien. Cependant, il semble qu'on étoit excusable alors de s'instruire de la doctrine contre laquelle on avoit à se défendre. Mais qui pourroit voir sans rire toutes les peines que se donnent aujourd'hui nos Savans, pour éclaircir les rêveries de la mythologie ?

phie ; il fut un tems où il faloit être Platonicien pour être Orthodoxe ; & peu s'en falut que Platon d'abord, & ensuite Aristote ne fût placé sur l'Autel à côté de Jésus-Christ.

L'Eglise s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illustres défenseurs les déplorerent souvent en termes pleins de force & d'énergie : souvent ils tenterent d'en bannir toute cette Science mondaine, qui en souilloit la pureté. Un des plus illustres Papes en vint même jusqu'à cet excès de zele de soutenir que c'étoit une chose honteuse d'asservir la parole de Dieu aux regles de la Grammaire.

Mais ils eurent beau crier ; entraînés par le torrent, ils furent contraints de se conformer eux-mêmes à l'usage qu'ils condamnoient ; & ce fut d'une maniere très-savante, que la plupart d'entr'eux déclamerent contre le progrès des Sciences.

Après de longues agitations, les choses prirent enfin une assiette plus fixe. Vers le dixieme siecle, le flambeau des Sciences cessa d'éclairer la terre ; le Clergé demeura plongé dans une ignorance, que je ne veux pas justifier, puisqu'elle ne tomboit pas moins sur les choses qu'il doit savoir que sur celles qui lui sont inutiles, mais à laquelle l'Eglise gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé jusques-là.

Après la renaissance des Lettres, les divisions ne tarderent pas à recommencer plus terribles que jamais. De savans Hommes émurent la querelle, de savans Hommes la soutinrent, & les plus capables se montrerent toujours les plus obstinés. C'est en vain qu'on établit des conférences entre les Docteurs des différens partis : aucun n'y portoit l'amour de la réconciliation, ni peut-être celui de la vérité ; tous n'y portoient

que le desir de briller aux dépens de leur Adversaire ; chacun vouloit vaincre, nul ne vouloit s'instruire ; le plus fort imposoit silence au plus foible ; la dispute se terminoit toujours par des injures, & la persécution en a toujours été le fruit. Dieu seul sait quand tous ces maux finiront.

Les Sciences sont florissantes aujourd'hui, la Littérature & les Arts brillent parmi nous ; quel profit en a tiré la Religion ? Demandons-le à cette multitude de Philosophes qui se piquent de n'en point avoir. Nos Bibliothéques regorgent de Livres de Théologie ; & les Casuistes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des Saints & point de Casuistes. La Science s'étend & la foi s'anéantit. Tout le monde veut enseigner à bien faire, & personne ne veut l'apprendre ; nous sommes tous devenus Docteurs, & nous avons cessé d'être Chrétiens.

Non, ce n'est point avec tant d'art & d'appareil que l'Evangile s'est étendu par tout l'Univers, & que sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin Livre, le seul nécessaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur, & la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. O vous, Ministres de la Loi qui m'y est annoncée, donnez-vous moins de peine pour m'instruire de tant de choses inutiles. Laissez-là tous ces Livres savans, qui ne savent ni me convaincre, ni me toucher. Prosternez-vous au pied de ce Dieu de miséricorde, que vous vous char-

gez de me faire connoître & aimer ; demandez-lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étalez point à mes yeux cette Science orgueilleuse, ni ce faste indécent qui vous déshonorent & qui me révoltent ; soyez touchés vous-mêmes, si vous voulez que je le sois ; & sur-tout, montrez-moi dans votre conduite la pratique de cette Loi dont vous prétendez m'instruire. Vous n'avez pas besoin d'en savoir, ni de m'en enseigner davantage, & votre ministere est accompli. Il n'est point en tout cela question de belles-Lettres, ni de Philosophie. C'est ainsi qu'il convient de suivre & de prêcher l'Evangile, & c'est ainsi que ses premiers défenseurs l'ont fait triompher de toutes les Nations, *non Aristotelico more*, disoient les Peres de l'Eglise, *sed Piscatorio* (*).

Je sens que je deviens long, mais j'ai cru ne pouvoir me dispenser de m'étendre un peu sur un point de l'importance de celui-ci. De plus, les Lecteurs impatiens doivent faire réflexion que c'est une chose bien commode que la critique ; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.

Je passe à la deuxieme partie de la Réponse, sur laquelle je

(*) Notre foi, dit Montagne, ce n'est pas notre acquêt, c'est un pur présent de la libéralité d'autrui. Ce n'est pas par discours ou par notre entendement que nous avons reçeu notre Religion, c'est par autorité & par commandement étranger. La foiblesse de notre jugement nous y aide plus que la force, & notre aveuglement plus que notre clair-voyance. C'est par l'entremise de notre ignorance que nous sommes savans. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels & terrestres ne peuvent concevoir cette connoissance supernaturelle & celeste : apportons-y seulement du nôtre, l'obéissance & la subjection : car, comme il est ecrit : je destruirai la sapience des sages, & abattrai la prudence des prudens.

tâcherai d'être plus court, quoique je n'y trouve gueres moins d'obſervations à faire.

Ce n'eſt pas des Sciences, me dit-on, *c'eſt du ſein des richeſſes que ſont nés de tout tems la molleſſe & le luxe.* Je n'avois pas dit non plus, que le luxe fût né des Sciences; mais qu'ils étoient nés enſemble & que l'un n'alloit gueres ſans l'autre. Voici comment j'arrangerois cette généalogie. La premiere ſource du mal eſt l'inégalité; de l'inégalité ſont venues les richeſſes; car ces mots de pauvre & de riche ſont relatifs, & par-tout où les hommes ſeront égaux, il n'y aura ni riches ni pauvres. Des richeſſes ſont nés le luxe & l'oiſiveté; du luxe ſont venus les beaux-Arts, & de l'oiſiveté les Sciences. *Dans aucun tems les richeſſes n'ont été l'appanage des Savans.* C'eſt en cela même que le mal eſt plus grand, les riches & les ſavans ne ſervent qu'à ſe corrompre mutuellement. Si les riches étoient plus ſavans, ou que les ſavans fuſſent plus riches; les uns ſeroient de moins lâches flatteurs; les autres aimeroient moins la baſſe flatterie, & tous en vaudroient mieux. C'eſt ce qui peut ſe voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être ſavans & riches tout à la fois. *Pour un Platon dans l'opulence, pour un Ariſtippe accrédité à la Cour, combien de Philoſophes réduits au manteau & à la beſace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur ſolitude?* Je ne diſconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de Philoſophes très-pauvres, & ſurement très-fâchés de l'être: je ne doute pas non plus que ce ne ſoit à leur ſeule pauvreté, que la plupart d'entr'eux doivent leur Philoſophie: mais quand je voudrois bien les ſuppoſer vertueux, ſeroit-ce ſur leurs mœurs que le peuple

ne

ne voit point, qu'il apprendroit à réformer les siennes? *Les Savans n'ont ni le goût, ni le loisir d'amasser de grands biens.* Je consens à croire qu'ils n'en ont pas le loisir. *Ils aiment l'étude.* Celui qui n'aimeroit pas son métier, seroit un homme bien fou, ou bien misérable. *Ils vivent dans la médiocrité*; il faut être extrêmement disposé en leur faveur pour leur en faire un mérite. *Une vie laborieuse & modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle.* Non pas du moins aux yeux des hommes: tout dépend de l'intérieur. Un homme peut être contraint à mener une telle vie, & avoir pourtant l'ame très-corrompue; d'ailleurs qu'importe qu'il soit lui-même vertueux & modeste, si les travaux dont il s'occupe, nourrissent l'oisiveté & gâtent l'esprit de ses concitoyens? *Les commodités de la vie pour être souvent le fruit des Arts, n'en sont pas davantage le partage des Artistes.* Il ne me paroît gueres qu'ils soient gens à se les refuser; sur-tout ceux qui s'occupant d'Arts tout-à-fait inutiles & par conséquent très-lucratifs, sont plus en état de se procurer tout ce qu'ils desirent. *Ils ne travaillent que pour les riches.* Au train que prennent les choses, je ne serois pas étonné de voir quelque jour les riches travailler pour eux. *Et ce sont les riches oisifs qui profitent & abusent des fruits de leur industrie.* Encore une fois, je ne vois point que nos Artistes soient des gens si simples & si modestes; le luxe ne sauroit régner dans un ordre de Citoyens, qu'il ne se glisse bientôt parmi tous les autres sous différentes modifications, & par-tout il fait le même ravage.

Le luxe corrompt tout; & le riche qui en jouit, & le misé-

rable qui le convoite. On ne ſauroit dire que ce ſoit un mal en ſoi de porter des manchettes de point, un habit brodé, & une boîte émaillée. Mais c'en eſt un très-grand de faire quelque cas de ces colifichets, d'eſtimer heureux le peuple qui les porte, & de conſacrer à ſe mettre en état d'en acquérir de ſemblables, un tems & des ſoins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas beſoin d'apprendre quel eſt le métier de celui qui s'occupe de telles vues, pour ſavoir le jugement que je dois porter de lui.

J'ai paſſé le beau portrait qu'on nous fait ici des Savans, & je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaiſance. Mon Adverſaire eſt moins indulgent : non-ſeulement il ne m'accorde rien qu'il puiſſe me refuſer ; mais plutôt que de paſſer condamnation ſur le mal que je penſe de notre vaine & fauſſe politeſſe, il aime mieux excuſer l'hypocriſie. Il me demande ſi je voudrois que le vice ſe montrât à découvert? Aſſurément je le voudrois. La confiance & l'eſtime renaîtroient entre les bons, on apprendroit à ſe défier des méchans, & la ſociété en ſeroit plus sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte, que de venir en trahiſon me frapper par derriere. Quoi donc! faudra-t-il joindre le ſcandale au crime? Je ne ſais; mais je voudrois bien qu'on n'y joignît pas la fourberie. C'eſt une choſe très-commode pour les vicieux que toutes les maximes qu'on nous débite depuis long-tems ſur le ſcandale : ſi on les vouloit ſuivre à la rigueur, il faudroit ſe laiſſer piller, trahir, tuer impunément & ne jamais punir perſonne; car c'eſt un objet très-ſcandaleux, qu'un ſcélérat ſur la roue. Mais l'hypocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu? Oui,

comme celui des aſſaſſins de Céſar, qui ſe proſternoient à ſes pieds pour l'égorger plus ſurement. Cette penſée a beau être brillante, elle a beau être autoriſée du nom célebre de ſon Auteur (*), elle n'en eſt pas plus juſte. Dira-t-on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maiſon pour faire ſon coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maiſon qu'il vole? Non, couvrir ſa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocriſie, ce n'eſt point honorer la vertu; c'eſt l'outrager en profanant ſes enſeignes; c'eſt ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices; c'eſt ſe fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caracteres élevés qui portent juſques dans le crime je ne ſais quoi de fier & de généreux, qui laiſſe voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu céleſte fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rampante de l'hypocrite eſt ſemblable à un cadavre, où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni reſſource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands ſcélérats rentrer en eux-mêmes, achever ſaintement leur carriere & mourir en prédeſtinés. Mais ce que perſonne n'a jamais vu, c'eſt un hypocrite devenir homme de bien; on auroit pu raiſonnablement tenter la converſion de Cartouche, jamais un homme ſage n'eût entrepris celle de Cromwel.

J'ai attribué au rétabliſſement des Lettres & des Arts, l'élégance & la politeſſe qui regnent dans nos manieres. L'Auteur de la Réponſe me le diſpute, & j'en ſuis étonné, car puiſqu'il fait tant de cas de la politeſſe, & qu'il fait tant

(*) Le Duc de la Rochefoucault.

de cas des Sciences, je n'apperçois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces chofes l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons fes preuves : elles fe réduifent à ceci. *On ne voit point que les Savans foient plus polis que les autres hommes ; au contraire, ils le font fouvent beaucoup moins ; donc notre politeffe n'eft pas l'ouvrage des Sciences.*

Je remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de Sciences que de Littérature, de beaux Arts & d'ouvrages de goût ; & nos beaux efprits, auffi peu Savans qu'on voudra, mais fi polis, fi répandus, fi brillans, fi petits-maîtres, fe reconnoîtront difficilement à l'air mauffade & pédantefque que l'Auteur de la Réponfe leur veut donner. Mais paffons-lui cet antécédent ; accordons, s'il le faut, que les Savans, les Poëtes & les beaux efprits font tous également ridicules ; que Meffieurs de l'Académie des Belles-Lettres, Meffieurs de l'Académie des Sciences, Meffieurs de l'Académie Françoife, font des gens groffiers, qui ne connoiffent ni le ton, ni les ufages du monde, & exclus par état de la bonne compagnie ; l'Auteur gagnera peu de chofe à cela, & n'en fera pas plus en droit de nier que la politeffe & l'urbanité qui regnent parmi nous foient l'effet du bon goût, puifé d'abord chez les anciens & répandu parmi les peuples de l'Europe par les Livres agréables qu'on y publie de toutes parts (*g*). Comme les meilleurs maîtres à danfer ne font pas toujours les gens qui fe préfentent le mieux, on

(*g*) Quand il eft queftion d'objets auffi généraux que les mœurs & les manieres d'un peuple, il faut prendre garde de ne pas toujours rétrécir fes vues, fur des exemples particuliers. Ce feroit le moyen de ne jamais appercevoir les fources des chofes. Pour favoir fi j'ai raifon d'att...

peut donner de très-bonnes leçons de politeſſe, ſans vouloir ou pouvoir être fort poli ſoi-même. Ces peſans Commentateurs qu'on nous dit qui connoiſſoient tout dans les anciens, hors la grace & la fineſſe, n'ont pas laiſſé, par leurs ouvrages utiles, quoique mépriſés, de nous apprendre à ſentir ces beautés qu'ils ne ſentoient point. Il en eſt de même de cet agrément du commerce, & de cette élégance de mœurs qu'on ſubſtitue à leur pureté, & qui s'eſt fait remarquer chez tous les peuples où les Lettres ont été en honneur; à Athenes, à Rome, à la Chine, par-tout on a vu la politeſſe & du langage & des manieres accompagner toujours, non les Savans & les Artiſtes, mais les Sciences & les beaux-Arts.

L'Auteur attaque enſuite les louanges que j'ai données à l'ignorance : & me taxant d'avoir parlé plus en Orateur qu'en Philoſophe, il peint l'ignorance à ſon tour; & l'on peut bien ſe douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

Je ne nie point qu'il ait raiſon, mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une diſtinction très-juſte & très-vraie pour nous concilier.

buer la politeſſe à la culture des Lettres, il ne faut pas chercher ſi un Savant ou un autre ſont des gens polis; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature & la politeſſe, & voir enſuite quels ſont les peuples chez leſquels ces choſes ſe ſont trouvées réunies ou ſéparées. J'en dis autant du luxe, de la liberté, & de toutes les autres choſes qui influent ſur les mœurs d'une Nation, & ſur leſquelles j'entends faire chaque jour tant de miſérables raiſonnemens : examiner tout cela en petit & ſur quelques individus, ce n'eſt pas Philoſopher, c'eſt perdre ſon tems & ſes réflexions : car on peut connoître à fond Pierre ou Jacques, & avoir fait très-peu de progrès dans la connoiſſance des hommes.

Il y a une ignorance féroce *(h)* & brutale, qui naît d'un mauvais cœur & d'un esprit faux ; une ignorance criminelle qui s'étend jusqu'aux devoirs de l'humanité ; qui multiplie les vices ; qui dégrade la raison, avilit l'ame & rend les hommes semblables aux bêtes : cette ignorance est celle que l'Auteur attaque, & dont il fait un portrait fort odieux & fort ressemblant. Il y a une autre sorte d'ignorance raisonnable, qui consiste à borner sa curiosité à l'étendue des facultés qu'on a reçues ; une ignorance modeste, qui naît d'un vif amour pour la vertu, & n'inspire qu'indifférence sur toutes les choses qui ne sont point dignes de remplir le cœur de l'homme, & qui ne contribuent point à le rendre meilleur ; une douce & précieuse ignorance, trésor d'une ame pure & contente de soi, qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même, à se rendre témoignage de son innocence, & n'a pas besoin de chercher un faux & vain bonheur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ses lumieres : voilà l'ignorance que j'ai louée, & celle que je demande au Ciel en punition du scandale que j'ai causé aux doctes, par mon mépris déclaré pour les Sciences humaines.

Que l'on compare, dit l'Auteur, *à ces tems d'ignorance &*

(*h*) Je serai fort étonné, si quelqu'un de mes critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de plusieurs peuples ignorans & vertueux, pour m'opposer la liste de toutes les troupes de brigands qui ont infecté la terre, & qui, pour l'ordinaire, n'étoient pas de fort savans hommes. Je les exhorte d'avance, à ne pas se fatiguer à cette recherche, à moins qu'ils ne l'estiment nécessaire pour montrer de l'érudition. Si j'avois dit qu'il suffit d'être ignorant pour être vertueux, ce ne seroit pas la peine de me répondre ; & par la même raison, je me croirai très-dispensé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur tems à me soutenir le contraire. Voyez le Timon de M. de Voltaire.

de barbarie, ces ſiecles heureux où les Sciences ont répandu par-tout l'eſprit d'ordre & de juſtice. Ces ſiecles heureux ſeront difficiles à trouver ; mais on en trouvera plus aiſément où, grace aux Sciences, *Ordre* & *Juſtice* ne ſeront plus que de vains noms faits pour en impoſer au peuple, & où l'apparence en aura été conſervée avec ſoin, pour les détruire en effet plus impunément. *On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus juſtes ;* en quelque tems que ce ſoit, comment la guerre pourra-t-elle être plus juſte dans l'un des partis, ſans être plus injuſte dans l'autre ? Je ne ſaurois concevoir cela ! *Des actions moins étonnantes, mais plus héroïques.* Perſonne aſſurément ne diſputera à mon Adverſaire le droit de juger de l'héroïſme ; mais penſe-t-il que ce qui n'eſt point étonnant pour lui, ne le ſoit pas pour nous ? *Des victoires moins ſanglantes, mais plus glorieuſes ; des Conquêtes moins rapides, mais plus aſſurées ; des guerriers moins violens, mais plus redoutés ; ſachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité ; l'honneur eſt leur guide, la gloire leur récompenſe.* Je ne nie pas à l'Auteur qu'il n'y ait de grands hommes parmi nous, il lui ſeroit trop aiſé d'en fournir la preuve ; ce qui n'empêche point que les peuples ne ſoient très-corrompus. Au reſte, ces choſes ſont ſi vagues qu'on pourroit preſque les dire de tous les âges ; & il eſt impoſſible d'y répondre, parce qu'il faudroit feuilleter des Bibliotheques & faire des in-folios pour établir des preuves pour ou contre.

Quand Socrate a maltraité les Sciences, il n'a pu, ce me ſemble, avoir en vue, ni l'orgueil des Stoïciens, ni la molleſſe des Epicuriens, ni l'abſurde jargon des Pyrrhoniens,

parce qu'aucun de tous ces gens-là n'exiſtoit de ſon tems. Mais ce léger anacroniſme n'eſt point meſſéant à mon Adverſaire : il a mieux employé ſa vie qu'à vérifier des dates, & n'eſt pas plus obligé de ſavoir par cœur ſon Diogene-Laërce, que moi d'avoir vu de près ce qui ſe paſſe dans les combats.

Je conviens donc que Socrate n'a ſongé qu'à relever les vices des Philoſophes de ſon tems : mais je ne ſais qu'en conclure, ſinon que dès ce tems-là les vices pulluloient avec les Philoſophes. A cela on me répond que c'eſt l'abus de la Philoſophie, & je ne penſe pas avoir dit le contraire. Quoi ! faut-il donc ſupprimer toutes les choſes dont on abuſe ? Oui ſans doute, répondrai-je ſans balancer : toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur uſage ne fait de bien.

Arrêtons-nous un inſtant ſur cette derniere conſéquence, & gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les Bibliotheques & détruire les Univerſités & les Académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie, & les mœurs n'y gagneroient rien (*). C'eſt avec douleur que je vais prononcer une grande & fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du ſavoir à l'ignorance ; & l'alternative de l'un à l'autre eſt fréquente chez les Nations ; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous prétendriez détruire les ſources du mal ; en vain vous ôteriez les alimens de la vanité, de l'oiſiveté & du luxe ; en vain même

(*) *Les vices nous reſteroient*, dit le Philoſophe que j'ai déjà cité, *& nous aurions l'ignorance de plus.* Dans le peu de lignes que cet Auteur a écrites ſur ce grand ſujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté, & qu'il a vu loin.

vous

vous rameneriez les hommes à cette premiere égalité, conservatrice de l'innocence & source de toute vertu : leurs cœurs une fois gâtés le seront toujours ; il n'y a plus de remede, à moins de quelque grande révolution presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir, & qu'il est blâmable de désirer & impossible de prévoir.

Laissons donc les Sciences & les Arts adoucir en quelque sorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus ; cherchons à faire une diversion sage, & tâchons de donner le change à leurs passions. Offrons quelques alimens à ces tigres, afin qu'ils ne dévorent pas nos enfans. Les lumieres du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité ; elles le rendent au moins plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire, par la connoissance de celui qu'il en recevroit lui-même.

J'ai loué les Académies & leurs illustres Fondateurs, & j'en répéterai volontiers l'éloge. Quand le mal est incurable, le Médecin applique des palliatifs, & proportionne les remedes, moins aux besoins qu'au tempérament du malade. C'est aux sages législateurs d'imiter sa prudence ; &, ne pouvant plus approprier aux Peuples malades, la plus excellente police, de leur donner du moins, comme Solon, la meilleure qu'ils puissent comporter.

Il y a en Europe un grand Prince, & ce qui est bien plus, un vertueux Citoyen, qui dans la patrie qu'il a adoptée & qu'il rend heureuse, vient de former plusieurs institutions en faveur des Lettres. Il a fait en cela une chose très-digne de sa sagesse & de sa vertu. Quand il est question d'établissemens politiques, c'est le tems & le lieu qui décident de tout.

Il faut pour leurs propres intérêts que les Princes favoriſent toujours les Sciences & les Arts; j'en ai dit la raiſon : & dans l'état préſent des choſes, il faut encore qu'ils les favoriſent aujourd'hui pour l'intérêt même des peuples. S'il y avoit actuellement parmi nous quelque Monarque aſſez borné pour penſer & agir différemment, ſes ſujets reſteroient pauvres & ignorans, & n'en ſeroient pas moins vicieux. Mon Adverſaire a négligé de tirer avantage d'un exemple ſi frappant & ſi favorable en apparence à ſa cauſe; peut-être eſt-il le ſeul qui l'ignore, ou qui n'y ait pas ſongé. Qu'il ſouffre donc qu'on le lui rappelle; qu'il ne refuſe point à de grandes choſes les éloges qui leur ſont dûs; qu'il les admire ainſi que nous, & ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.

FIN.

DERNIERE
REPONSE
DE
JEAN-JAQUES ROUSSEAU.

Ne, dùm tacemus, non verecundiæ sed diffidentiæ causa tacere videamur.

Cyprian. contra Demet.

DERNIERE
RÉPONSE
DE
JEAN-JAQUES ROUSSEAU.

Ne, dùm tacemus, non verecundiæ ſed diffidentiæ causâ tacere videamur. Cyprian. contra Demet.



GENEVE.

M. DCC. LXXXI.

DERNIERE RÉPONSE

DE

JEAN-JAQUES ROUSSEAU

DE GENEVE (*).

C'Eſt avec une extrême répugnance que j'amuſe de mes diſputes des Lecteurs oiſifs qui ſe ſoucient très-peu de la vérité : mais la maniere dont on vient de l'attaquer me force à prendre ſa défenſe encore une fois, afin que mon ſilence ne ſoit pas pris par la multitude pour un aveu, ni pour un dédain par les Philoſophes.

Il faut me répéter ; je le ſens bien, & le public ne me le pardonnera pas. Mais les ſages diront : Cet homme n'a pas beſoin de chercher ſans ceſſe de nouvelles raiſons ; c'eſt une preuve de la ſolidité des ſiennes (**).

(*) Le diſcours auquel M. Rouſſeau répond ici eſt de M. Borde, Académicien de Lyon, & ſera imprimé dans le premier volume du ſupplément.

(**) Il y a des vérités très-certaines qui, au premier coup-d'œil, paroiſſent des abſurdités, & qui paſſeront toujours pour telles auprès de la plupart des gens. Allez dire à un homme du Peuple que le ſoleil eſt plus près de nous en hiver qu'en été, ou qu'il eſt couché avant que nous ceſſions de le voir, il ſe moquera de vous. Il en eſt ainſi du ſentiment que je ſoutiens. Les hommes les plus ſuperficiels ont toujours été les plus prompts à prendre [illegible]

Comme ceux qui m'attaquent ne manquent jamais de s'écarter de la queſtion & de ſupprimer les diſtinctions eſſentielles que j'y ai miſes, il faut toujours commencer par les y ramener. Voici donc un ſommaire des propoſitions que j'ai ſoutenues & que je ſoutiendrai auſſi long-tems que je ne conſulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les Sciences ſont le chef-d'œuvre du génie & de la raiſon. L'eſprit d'imitation a produit les beaux-Arts, & l'expérience les a perfectionnés. Nous ſommes redevables aux arts mécaniques d'un grand nombre d'inventions utiles qui ont ajouté aux charmes & aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très-bon cœur aſſurément. Mais conſidérons maintenant toutes ces connoiſſances par rapport aux mœurs (*).

Si des intelligences céleſtes cultivoient les ſciences, il n'en

contre moi ; les vrais Philoſophes ſe hâtent moins ; & ſi j'ai la gloire d'avoir fait quelques proſélytes, ce n'eſt que parmi ces derniers. Avant que de m'expliquer, j'ai long-tems & profondément médité mon ſujet, & j'ai tâché de le conſidérer par toutes ſes faces. Je doute qu'aucun de mes adverſaires en puiſſe dire autant. Au moins n'apperçois-je point dans leurs écrits de ces vérités lumineuſes qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté, & qui ſont toujours le fruit & la preuve d'une ſuffiſante méditation. J'oſe dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raiſonnable que je n'euſſe prévue & à laquelle je n'aye répondu d'avance. Voilà pourquoi je ſuis réduit à redire toujours les mêmes choſes.

(*) *Les connoiſſances rendent les hommes doux*, dit ce Philoſophe illuſtre dont l'ouvrage, toujours profond & quelquefois ſublime, reſpire par-tout l'amour de l'humanité. Il a écrit en ce peu de mots, &, ce qui eſt rare, ſans déclamation, ce qu'on a jamais écrit de plus ſolide à l'avantage des Lettres. Il eſt vrai, les connoiſſances rendent les hommes doux : mais la douceur, qui eſt la plus aimable des vertus, eſt auſſi quelquefois une foibleſſe de l'ame : la vertu n'eſt

résulteroit que du bien ; j'en dis autant des grands hommes, qui sont faits pour guider les autres. Socrate savant & vertueux fut l'honneur de l'humanité : mais les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connoissances & les rendent pernicieuses aux Nations ; les méchans en tirent beaucoup de choses nuisibles ; les bons en tirent peu d'avantage. Si nul autre que Socrate ne se fût piqué de Philosophie à Athenes, le sang d'un juste n'eût point crié vengeance contre la patrie des Sciences & des Arts (*).

C'est une question à examiner, s'il seroit avantageux aux hommes d'avoir de la science, en supposant que ce qu'ils appellent de ce nom le méritât en effet : mais c'est une folie de prétendre que les chimeres de la Philosophie, les erreurs &

pas toujours douce ; elle sait s'armer à propos de sévérité contre le vice, elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

Et le juste au méchant ne sait point pardonner.

Ce fut une réponse très-sage que celle d'un Roi de Lacédémone à ceux qui louoient en sa présence l'extrême bonté de son Collegue Charillus. *Et comment seroit-il bon*, leur dit-il, *s'il ne sait pas être terrible aux méchans?* " *Quod malos boni oderint, bonos oportet esse.* „ Brutus n'étoit point un homme doux ; qui auroit le front de dire qu'il n'étoit pas vertueux ? Au contraire, il y a des ames lâches & pusillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur, & qui ne sont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle est la douceur qu'inspire aux Peuples le goût des Lettres.

(*) Il en a coûté la vie à Socrate pour avoir dit précisément les mêmes choses que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ses accusateurs plaidoit pour les Artistes, l'autre pour les Orateurs, le troisieme pour les Poëtes, tous pour la prétendue cause des Dieux. Les Poëtes, les Artistes, les Fanatiques, les Rhéteurs triomphèrent ; & Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon siecle en avançant que Socrate n'y eût point bu la ciguë. On remarquera que je disois cela dès l'année 1752.

les menſonges des Philoſophes puiſſent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots ? & ne comprendrons-nous jamais qu'études , connoiſſances , ſavoir & Philoſophie, ne ſont que de vains ſimulacres élevés par l'orgueil humain, & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne ?

A meſure que le goût de ces niaiſeries s'étend chez une nation , elle perd celui des ſolides vertus : car il en coûte moins pour ſe diſtinguer par du babil que par de bonnes mœurs , dès qu'on eſt diſpenſé d'être homme de bien pourvu qu'on ſoit un homme agréable.

Plus l'intérieur ſe corrompt & plus l'extérieur ſe compoſe (*) : c'eſt ainſi que la culture des Lettres engendre inſenſiblement la politeſſe. Le goût naît encore de la même ſource. L'approbation publique étant le premier prix des travaux littéraires , il eſt naturel que ceux qui s'en occupent réfléchiſſent ſur les moyens de plaire ; & ce ſont ces réflexions qui à la longue forment le ſtyle , épurent le goût , & répandent par-tout les graces & l'urbanité. Toutes ces choſes ſeront , ſi l'on veut , le ſupplément de la vertu : mais jamais on ne pourra dire qu'elles ſoient la vertu , & rarement elles s'aſſocieront avec elle. Il y

(*) Je n'aſſiſte jamais à la repréſentation d'une Comédie de Moliere que je n'admire la délicateſſe des ſpectateurs. Un mot un peu libre , une expreſſion plutôt groſſiere qu'obſcene , tout bleſſe leurs chaſtes oreilles ; & je ne doute nullement que les plus corrompus ne ſoient toujours les plus ſcandaliſés. Cependant ſi l'on comparoit les mœurs du ſiecle de Moliere avec celles du nôtre , quelqu'un croira-t-il que le reſultat fût à l'avantage de celui-ci ? Quand l'imagination eſt une fois ſalie , tout devient pour elle un ſujet de ſcandale, quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur , on redouble tous les ſoins pour le conſerver.

aura

aura toujours cette différence, que celui qui ſe rend utile travaille pour les autres, & que celui qui ne ſonge qu'à ſe rendre agréable ne travaille que pour lui. Le flatteur, par exemple, n'épargne aucun ſoin pour plaire, & cependant il ne fait que du mal.

La vanité & l'oiſiveté, qui ont engendré nos ſciences, ont auſſi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des Lettres, & le goût des Lettres accompagne ſouvent celui du luxe (*) : toutes ces choſes ſe tiennent aſſez fidelle compagnie, parce qu'elles ſont l'ouvrage des mêmes vices.

Si l'expérience ne s'accordoit pas avec ces propoſitions démontrées, il faudroit chercher les cauſes particulieres de cette contrariété. Mais la premiere idée de ces propoſitions eſt née elle-même d'une longue méditation ſur l'expérience : & pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du monde.

Les premiers hommes furent très-ignorans. Comment oſeroit-on dire qu'ils étoient corrompus, dans des tems où les ſources de la corruption n'étoient pas encore ouvertes ?

A travers l'obſcurité des anciens tems & la ruſticité des anciens Peuples, on apperçoit chez pluſieurs d'entr'eux de fort

(*) On m'a oppoſé quelque part le luxe des Aſiatiques, par cette même maniere de raiſonner qui fait qu'on m'oppoſe les vices des peuples ignorans. Mais par un malheur qui pourſuit mes adverſaires, ils ſe trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je ſais bien que les peuples de l'Orient ne ſont pas moins ignorans que nous ; mais cela n'empêche pas qu'ils ne ſoient auſſi vains & ne faſſent preſque autant de livres. Les Turcs, ceux de tous qui cultivent le moins les Lettres, comptoient parmi eux cinq cents quatre-vingt Poetes claſſiques vers le milieu du ſiecle dernier.

grandes vertus, ſur-tout une ſévérité de mœurs qui eſt une marque infaillible de leur pureté, la bonne foi, l'hoſpitalité, la juſtice, &, ce qui eſt très - important, une grande horreur pour la débauche (*), mere féconde de tous les autres

(*) Je n'ai nul deſſein de faire ma cour aux femmes; je conſens qu'elles m'honorent de l'épithete de Pédant ſi redoutée de tous nos galans Philoſophes. Je ſuis groſſier, mauſſade, impoli par principes, & ne veux point de prôneurs; ainſi je vais dire la vérité tout à mon aiſe.

L'homme & la femme ſont faits pour s'aimer & s'unir; mais paſſé cette union légitime, tout commerce d'amour entr'eux eſt une ſource affreuſe de déſordres dans la ſociété & dans les mœurs. Il eſt certain que les femmes ſeules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous: mais elles dédaignent des mains de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes; ainſi elles ne font que du mal, & reçoivent ſouvent elles-mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment, dans une Religion ſi pure, la chaſteté a pu devenir une vertu baſſe & monacale capable de rendre ridicule tout homme, & je dirois preſque toute femme, qui oſeroit s'en piquer; tandis que chez les Païens cette même vertu étoit univerſellement honorée, regardée comme propre aux grands hommes, & admirée dans leurs plus illuſtres héros. J'en puis nommer trois qui ne céderont le pas à nul autre, & qui, ſans que la Religion s'en mêlât, ont tous donné des exemples mémorables de continence: Cyrus, Alexandre, & le jeune Scipion. De toutes les raretés que renferme le Cabinet du Roi, je ne voudrois voir que le bouclier d'argent qui fut donné à ce dernier par les Peuples d'Eſpagne & ſur lequel ils avoient fait graver le triomphe de ſa vertu: c'eſt ainſi qu'il appartenoit aux Romains de ſoumettre les Peuples, autant par la vénération due à leurs mœurs, que par l'effort de leurs armes; c'eſt ainſi que la ville des Faliſques fut ſubjuguée, & Pyrrhus vainqueur, chaſſé de l'Italie.

Je me ſouviens d'avoir lu quelque part une aſſez bonne réponſe du Poëte Dryden à un jeune Seigneur Anglois, qui lui reprochoit que dans une de ſes Tragédies, Cléomenes s'amuſoit à cauſer tête-à-tête avec ſon amante au lieu de former quelque entrepriſe digne de ſon amour. Quand je ſuis auprès d'une belle, lui diſoit le jeune Lord, je ſais mieux mettre le tems à profit: Je le crois, lui répliqua Dryden, mais auſſi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un Héros.

vices. La vertu n'eſt donc pas incompatible avec l'ignorance.

Elle n'eſt pas non plus toujours ſa compagne : car pluſieurs peuples très-ignorans étoient très-vicieux. L'ignorance n'eſt un obſtacle ni au bien ni au mal ; elle eſt ſeulement l'état naturel de l'homme (*).

On n'en pourra pas dire autant de la ſcience. Tous les Peuples ſavans ont été corrompus, & c'eſt déjà un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaiſons de Peuple à Peuple ſont difficiles, qu'il y faut faire entrer un fort grand nombre d'objets, & qu'elles manquent toujours d'exactitude par quelque côté, on eſt beaucoup plus ſûr de ce qu'on fait en ſuivant l'hiſtoire d'un même Peuple, & comparant les progrès de ſes connoiſſances avec les révolutions de ſes mœurs. Or, le réſultat de cet examen eſt que le beau tems, le tems de la vertu de chaque Peuple, a été celui de ſon ignorance ; & qu'à meſure qu'il eſt devenu ſavant, artiſte, & philoſophe, il a perdu ſes mœurs & ſa probité ; il eſt redeſcendu à cet égard au rang des Nations ignorantes & vicieuſes qui ſont la honte de l'humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences, j'en puis reconnoître une, & la voici : C'eſt que tous les Peuples barbares, ceux mêmes qui ſont ſans vertu honorent cependant

(*) Je ne puis m'empêcher de rire en voyant je ne ſais combien de fort ſavans hommes qui m'honorent de leur critique, m'oppoſer toujours les vices d'une multitude de Peuples ignorans, comme ſi cela faiſoit quelque choſe à la queſtion. De ce que la ſcience engendre néceſſairement le vice, s'enſuit-il que l'ignorance engendre néceſſairement la vertu ? Ces manieres d'argumenter peuvent être bonnes pour des Rhéteurs, ou pour les enfans par leſquels on m'a fait réfuter dans mon pays ; mais les Philoſophes doivent raiſonner d'autre ſorte.

toujours la vertu, au lieu qu'à force de progrès, les Peuples ſavans & Philoſophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriſer. C'eſt quand une nation eſt une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption eſt au comble & qu'il ne faut plus eſpérer de remedes.

Tel eſt le ſommaire des choſes que j'ai avancées, & dont je crois avoir donné les preuves. Voyons maintenant celui de la Doctrine qu'on m'oppoſe.

« Les hommes ſont méchans naturellement; ils ont été tels » avant la formation des ſociétés; & par-tout où les ſciences » n'ont pas porté leur flambeau, les Peuples, abandonnés aux » ſeules *facultés de l'inſtinct*, réduits avec les lions & les ours » à une vie purement animale, ſont demeurés plongés dans la » barbarie & dans la miſere.

» La Grece ſeule dans les anciens tems penſa & *s'éleva par* » *l'eſprit* à tout ce qui peut rendre un Peuple recommandable. » Des Philoſophes formerent ſes mœurs & lui donnerent des » loix.

» Sparte, il eſt vrai, fut pauvre & ignorante par inſtitution » & par choix; mais ſes loix avoient de grands défauts, ſes » Citoyens un grand penchant à ſe laiſſer corrompre; ſa gloire » fut peu ſolide, & elle perdit bientôt ſes inſtitutions, ſes loix » & ſes mœurs.

» Athenes & Rome dégénerent auſſi. L'une céda à la for- » tune de la Macédoine; l'autre ſuccomba ſous ſa propre gran- » deur, parce que les loix d'une petite ville n'étoient pas faites » pour gouverner le monde. S'il eſt arrivé quelquefois que la » gloire des grands Empires n'ait pas duré long-tems avec celle

» des lettres, c'eſt qu'elle étoit à ſon comble lorſque les » lettres y ont été cultivées, & que c'eſt le ſort des choſes » humaines de ne pas durer long-tems dans le même état. » En accordant donc que l'altération des loix & des mœurs » aient influé ſur ces grands événemens, on ne ſera point » forcé de convenir que les Sciences & les Arts y aient con- » tribué : & l'on peut obſerver, au contraire, que le progrès » & la décadence des lettres eſt toujours en proportion avec » la fortune & l'abaiſſement des Empires.

» Cette vérité ſe confirme par l'expérience des derniers » tems, où l'on voit dans une Monarchie vaſte & puiſſante » la proſpérité de l'Etat, la culture des Sciences & des Arts, » & la vertu guerriere concourir à la fois à la gloire & à la » grandeur de l'Empire.

» Nos mœurs ſont les meilleures qu'on puiſſe avoir; plu- » ſieurs vices ont été proſcrits parmi nous ; ceux qui nous » reſtent appartiennent à l'humanité, & les Sciences n'y ont » nulle part.

» Le luxe n'a rien non plus de commun avec elles; ainſi » les déſordres qu'il peut cauſer ne doivent point leur être » attribués. D'ailleurs le luxe eſt néceſſaire dans les grands » Etats ; il y fait plus de bien que de mal ; il eſt utile » pour occuper les Citoyens oiſifs & donner du pain aux » pauvres.

» La politeſſe doit être plutôt comptée au nombre des » vertus qu'au nombre des vices : elle empêche les hom- » mes de ſe montrer tels qu'ils ſont ; précaution très-né- » ceſſaire pour les rendre ſupportables les uns aux autres.

„ Les Sciences ont rarement atteint le but qu'elles ſe pro-
„ poſent; mais au moins elles y viſent. On avance à pas
„ lents dans la connoiſſance de la vérité : ce qui n'empêche
„ pas qu'on n'y faſſe quelque progrès.

„ Enfin quand il ſeroit vrai que les Sciences & les Arts
„ amolliſſent le courage, les biens infinis qu'ils nous pro-
„ curent ne ſeroient-ils pas encore préférables à cette vertu
„ barbare & farouche qui fait frémir l'humanité ? „ Je paſſe l'inutile & pompeuſe revue de ces biens : & pour commencer ſur ce dernier point par un aveu propre à prévenir bien du verbiage, je déclare une fois pour toutes que ſi quelque choſe peut compenſer la ruine des mœurs, je ſuis prêt à convenir que les Sciences font plus de bien que de mal. Venons maintenant au reſte.

Je pourrois ſans beaucoup de riſque ſuppoſer tout cela prouvé, puiſque de tant d'aſſertions ſi hardiment avancées, il y en a très-peu qui touchent le fond de la queſtion, moins encore dont on puiſſe tirer contre mon ſentiment quelque concluſion valable, & que même la plupart d'entr'elles fourniroient de nouveaux argumens en ma faveur, ſi ma cauſe en avoit beſoin.

En effet, 1. Si les hommes ſont méchans par leur nature, il peut arriver, ſi l'on veut, que les Sciences produiront quelque bien entre leurs mains; mais il eſt très-certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal : il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2. Si les Sciences atteignent rarement leur but, il y aura toujours beaucoup plus de tems perdu que de tems bien

employé. Et quand il feroit vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes, la plupart de nos travaux feroient encore auffi ridicules que ceux d'un homme qui, bien fûr de fuivre exactement la ligne d'aplomb, voudroit mener un puits jufqu'au centre de la terre.

3. Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale, ni la confidérer comme le pire état où nous puiffions tomber; car il vaudroit encore mieux reffembler à une brebis qu'à un mauvais Ange.

4. La Grece fut redevable de fes mœurs & de fes loix à des Philofophes & à des Légiflateurs. Je le veux. J'ai déjà dit cent fois qu'il eft bon qu'il y ait des Philofophes, pourvu que le Peuple ne fe mêle pas de l'être.

5. N'ofant avancer que Sparte n'avoit pas de bonnes loix, on blâme les loix de Sparte d'avoir eu de grands défauts: de forte que, pour rétorquer les reproches que je fais aux Peuples favans d'avoir toujours été corrompus, on reproche aux Peuples ignorans de n'avoir pas atteint la perfection.

6. Le progrès des lettres eft toujours en proportion avec la grandeur des Empires. Soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune & de grandeur. Je parlois moi de mœurs & de vertu.

7. Nos mœurs font les meilleures que de méchans hommes comme nous puiffent avoir; cela peut être. Nous avons profcrit plufieurs vices; je n'en difconviens pas. Je n'accufe point les hommes de ce fiecle d'avoir tous les vices; ils n'ont que ceux des ames lâches; ils font feulement fourbes & fripons. Quant aux vices qui fuppofent du courage & de la fermeté, je les en crois incapables.

8. Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres : mais, s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres (*). Il occupe les Citoyens oisifs. Et pourquoi y a-t-il des Citoyens oisifs ? Quand l'agriculture étoit en honneur, il n'y avoit ni misere ni oisiveté, & il y avoit beaucoup moins de vices.

9. Je vois qu'on a fort à cœur cette cause de luxe, qu'on feint pourtant de vouloir séparer de celle des Sciences & des Arts. Je conviendrai donc, puisqu'on le veut si absolument, que le luxe sert au soutien des Etats, comme les Cariatides servent à soutenir les palais qu'elles décorent ; ou plutôt, comme ces poutres dont on étaye des bâtimens pourris, & qui souvent achevent de les renverser. Hommes sages & prudens, sortez de toute maison qu'on étaye.

Ceci peut montrer combien il me seroit aisé de retourner en ma faveur la plupart des choses qu'on prétend m'opposer ; mais, à parler franchement, je ne les trouve pas assez bien prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

(*) Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes : l'argent qui circule entre les mains des riches & des Artistes pour fournir à leurs superfluités, est perdu pour la subsistance du Laboureur ; & celui-ci n'a point d'habit, précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matieres qui servent à la nourriture des hommes suffit seul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Mes adversaires sont bienheureux que la coupable délicatesse de notre langue m'empêche d'entrer là-dessus dans des détails qui les feroient rougir de la cause qu'ils osent défendre. Il faut des jus dans nos cuisines ; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables ; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques ; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

On

On avance que les premiers hommes furent méchans; d'où il suit que l'homme est méchant naturellement (*). Ceci n'est pas une assertion de légere importance; il me semble qu'elle eût bien valu la peine d'être prouvée. Les Annales de tous les peuples qu'on ose citer en preuve, sont beaucoup plus favorables à la supposition contraire; & il faudroit bien des témoignages pour m'obliger de croire une absurdité. Avant que ces mots affreux de *tien* & de *mien* fussent inventés; avant qu'il y eût de cette espece d'hommes cruels & brutaux qu'on appelle maîtres, & de cette autre espece d'hommes fripons & menteurs qu'on appelle esclaves; avant qu'il y eût des hommes assez abominables pour oser avoir du superflu pendant que d'autres hommes meurent de faim; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux & traîtres; je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient consister ces vices, ces crimes qu'on leur reproche avec tant d'emphase. On m'assure qu'on est depuis long-tems désabusé de la chimere de l'Age d'or. Que n'ajoutoit-on encore qu'il y a long-tems qu'on est désabusé de la chimere de la vertu?

J'ai dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que

(*) Cette note est pour les Philosophes; je conseille aux autres de la passer.

Si l'homme est méchant par sa nature, il est clair que les Sciences ne feront que le rendre pire; ainsi voilà leur cause perdue par cette seule supposition. Mais il faut bien faire attention que, quoique l'homme soit naturellement bon, comme je le crois, & comme j'ai le bonheur de le sentir, il ne s'ensuit pas pour cela que les Sciences lui soient salutaires; car toute position qui met un peuple dans le cas de les cultiver, annonce nécessairement un commencement de corruption qu'elles accélerent bien vite. Alors le vice de la constitution fait tout le mal qu'auroit pu faire celui de la nature, & les mauvais préjugés tiennent lieu des mauvais penchans.

la ſcience les eût corrompus ; & je ne veux pas me rétracter ſur ce point, quoiqu'en y regardant de plus près, je ne ſois pas ſans défiance ſur la ſolidité des vertus d'un peuple ſi babillard, ni ſur la juſtice des éloges qu'il aimoit tant à ſe prodiguer & que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppoſe-t-on à cela ? Que les premiers Grecs dont j'ai loué la vertu étoient éclairés & ſavans, puiſque des Philoſophes formerent leurs mœurs & leur donnerent des loix ; mais avec cette maniere de raiſonner, qui m'empêchera d'en dire autant de toutes les autres Nations ? Les Perſes n'ont-ils pas eu leurs Mages, les Aſſyriens leurs Chaldéens, les Indes leurs Gymnoſophiſtes, les Celtes leurs Druides ? Ochus n'a-t-il pas brillé chez les Phéniciens, Atlas chez les Lybiens, Zoroaſtre chez les Perſes, Zamolxis chez les Thraces ? Et pluſieurs même n'ont-ils pas prétendu que la Philoſophie étoit née chez les Barbares ? C'étoient donc des ſavans à ce compte que tous ces peuples-là ? *A côté des Miltiade & des Themiſtocle, on trouvoit*, me dit-on, *les Ariſtide & les Socrate.* A côté, ſi l'on veut ; car que m'importe ? Cependant Miltiade, Ariſtide, Thémiſtocle, qui étoient des Héros, vivoient dans un tems, Socrate & Platon, qui étoient des Philoſophes, vivoient dans un autre ; & quand on commença à ouvrir des écoles publiques de Philoſophie, la Grece avilie & dégénérée avoit déjà renoncé à ſa vertu & vendu ſa liberté.

La ſuperbe Aſie vit briſer ſes forces innombrables contre une poignée d'hommes que la Philoſophie conduiſoit à la gloire. Il eſt vrai : la Philoſophie de l'ame conduit à la véritable gloire, mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. *Tel eſt l'in-*

faillible effet des connoiſſances de l'eſprit. Je prie le Lecteur d'être attentif à cette concluſion. *Les mœurs & les loix ſont la ſeule ſource du véritable héroïſme.* Les Sciences n'y ont donc que faire. *En un mot, la Grece dut tout aux ſciences, & le reſte du monde dut tout à la Grece.* La Grece ni le monde ne durent donc rien aux loix ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes adverſaires ; mais il n'y a pas moyen de leur paſſer ces ſophiſmes.

Examinons encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grece ſur tous les autres peuples, & dont il ſemble qu'on ſe ſoit fait un point capital. *J'admirerai, ſi l'on veut, des peuples qui paſſent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent ſur la terre & vivent de légumes.* Cette admiration eſt en effet très-digne d'un vrai Philoſophe : il n'appartient qu'au peuple aveugle & ſtupide d'admirer des gens qui paſſent leur vie, non à défendre leur liberté, mais à ſe voler & ſe trahir mutuellement pour ſatisfaire leur molleſſe ou leur ambition, & qui oſent nourrir leur oiſiveté de la ſueur du ſang & des travaux d'un million de malheureux. *Mais eſt-ce parmi ces gens groſſiers qu'on ira chercher le bonheur ?* On l'y chercheroit beaucoup plus raiſonnablement, que la vertu parmi les autres. *Quel ſpectacle nous préſenteroit le Genre-humain compoſé uniquement de laboureurs, de ſoldats, de chaſſeurs & de bergers?* Un ſpectacle infiniment plus beau que celui du Genre-humain compoſé de Cuiſiniers, de Poëtes, d'Imprimeurs, d'Orfevres, de Peintres & de Muſiciens. Il n'y a que le mot *ſoldat* qu'il faut rayer du premier Tableau. La Guerre eſt quelquefois un devoir, & n'eſt point faite pour être un

métier. Tout homme doit être soldat pour la défense de sa liberté ; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui : & mourir en servant la patrie est un emploi trop beau pour le confier à des mercenaires. *Faut-il donc, pour être dignes du nom d'hommes, vivre comme les lions & les ours?* Si j'ai le bonheur de trouver un seul Lecteur impartial & ami de la vérité ; je le prie de jeter un coup-d'œil sur la société actuelle, & d'y remarquer qui sont ceux qui vivent entr'eux comme les lions & les ours, comme les tigres & les crocodiles. *Erigera-t-on en vertu les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer & se défendre?* Ce sont des vertus, n'en doutons pas, quand elles sont guidées par la raison & sagement ménagées ; & ce sont, sur-tout, des vertus quand elles sont employées à l'assistance de nos semblables. *Je ne vois-là que des vertus animales peu conformes à la dignité de notre être. Le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir.* Je dirois volontiers en parcourant les fastueuses recherches de toutes nos Académies : « Je ne vois-là que d'ingénieuses subtilités, peu » conformes à la dignité de notre être. L'esprit est exercé, mais » l'ame esclave ne fait que ramper & languir. » *Otez les Arts du monde*, nous dit-on ailleurs, *que reste-t-il? les exercices du corps & les passions.* Voyez, je vous prie, comment la raison & la vertu sont toujours oubliées! *Les Arts ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous.* C'est-à-dire qu'ils en ont substitué d'autres à celui de bien faire, beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on suive l'esprit de tout ceci, on y verra, comme dans les raisonnemens de la plupart de mes adversaires, un enthousiasme si marqué

ſur les merveilles de l'entendement, que cette autre faculté infiniment plus ſublime & plus capable d'élever & d'ennoblir l'ame, n'y eſt jamais comptée pour rien? Voilà l'effet toujours aſſuré de la culture des lettres. Je ſuis ſûr qu'il n'y a pas actuellement un ſavant qui n'eſtime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que ſon zele, & qui n'aimât infiniment mieux avoir compoſé les Catilinaires que d'avoir ſauvé ſon pays.

L'embarras de mes adverſaires eſt viſible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneroient-ils point pour que cette fatale Sparte n'eût jamais exiſté? & eux qui prétendent que les grandes actions ne ſont bonnes qu'à être célébrées, à quel prix ne voudroient-ils point que les ſiennes ne l'euſſent jamais été! C'eſt une terrible choſe qu'au milieu de cette fameuſe Grece qui ne devoit, dit-on, ſa vertu qu'à la Philoſophie, l'Etat où la vertu a été la plus pure & a duré le plus long-tems ait été préciſément celui où il n'y avoit point de Philoſophes. Les mœurs de Sparte ont toujours été propoſées en exemples à toute la Grece; toute la Grece étoit corrompue, & il y avoit encore de la vertu à Sparte; toute la Grece étoit eſclave, Sparte ſeule étoit encore libre: cela eſt déſolant. Mais enfin la fiere Sparte perdit ſes mœurs & ſa liberté, comme les avoit perdues la ſavante Athenes; Sparte a fini. Que puis-je répondre à cela?

Encore deux obſervations ſur Sparte, & je paſſe à autre choſe; voici la premiere. *Après avoir été pluſieurs fois ſur le point de vaincre, Athenes fut vaincue, il eſt vrai; & il eſt ſurprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puiſque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit ſe défendre que*

par la supériorité de succès. Athenes eût dû vaincre par toutes sortes de raisons. Elle étoit plus grande & beaucoup plus peuplée que Lacédémone ; elle avoit de grands revenus & plusieurs peuples étoient ses tributaires ; Sparte n'avoit rien de tout cela. Athenes sur-tout par sa position avoit un avantage dont Sparte étoit privée, qui la mit en état de désoler plusieurs fois le Péloponèse, & qui devoit seul lui assurer l'Empire de la Grece. C'étoit un port vaste & commode ; c'étoit une Marine formidable dont elle étoit redevable à la prévoyance de ce rustre de Thémistocle qui ne savoit pas jouer de la flûte. On pourroit donc être surpris qu'Athenes, avec tant d'avantages, ait pourtant enfin succombé. Mais quoique la guerre du Péloponèse, qui a ruiné la Grece, n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre République, & qu'elle ait sur-tout été de la part des Lacédémoniens une infraction des maximes de leur sage Législateur, il ne faut pas s'étonner qu'à la longue le vrai courage l'ait emporté sur les ressources, ni même que la réputation de Sparte lui en ait donné plusieurs qui lui faciliterent la victoire. En vérité, j'ai bien de la honte de savoir ces choses-là, & d'être forcé de les dire.

L'autre observation ne sera pas moins remarquable. En voici le texte, que je crois devoir remettre sous les yeux du Lecteur.

Je suppose que tous les états dont la Grece étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte, que nous resteroit-il de cette contrée si célebre ? A peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité ; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous ; il nous seroit indiffé-

rent, par conséquent, qu'elles eussent existé ou non. Les nombreux systêmes de Philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées ; ces chefs-d'œuvres d'éloquence & de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur ; les Arts utiles ou agréables qui conservent ou embellissent la vie ; enfin, l'inestimable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siecles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédées comme celles des animaux, sans aucun fruit pour la postérité, & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence, le monde auroit vieilli, & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

Supposons à notre tour qu'un Lacédémonien pénétré de la force de ces raisons eût voulu les exposer à ses compatriotes, & tâchons d'imaginer le discours qu'il eût pu faire dans la place publique de Sparte.

« Citoyens, ouvrez les yeux & sortez de votre aveuglement.
» Je vois avec douleur que vous ne travaillez qu'à acquérir de
» la vertu, qu'à exercer votre courage & maintenir votre li-
» berté ; & cependant vous oubliez le devoir plus important
» d'amuser les oisifs des races futures. Dites-moi, à quoi
» peut être bonne la vertu, si ce n'est à faire du bruit dans le
» monde ? Que vous aura servi d'être gens de bien, quand
» personne ne parlera de vous ? Qu'importera aux siecles à

„ venir que vous vous ſoyez dévoués à la mort aux Termo-
„ piles pour le ſalut des Athéniens, ſi vous ne laiſſez comme
„ eux ni ſyſtêmes de Philoſophie, ni vers, ni comédies,
„ ni ſtatues (*)? Hâtez-vous donc d'abandonner des loix qui
„ ne ſont bonnes qu'à vous rendre heureux; ne ſongez qu'à
„ faire beaucoup parler de vous quand vous ne ſerez plus; &
„ n'oubliez jamais que, ſi l'on ne célébroit les grands hommes,
„ il ſeroit inutile de l'être „.

Voilà, je penſe, à-peu-près ce qu'auroit pu dire cet homme, ſi les Ephores l'euſſent laiſſé achever.

Ce n'eſt pas dans cet endroit ſeulement qu'on nous avertit que la vertu n'eſt bonne qu'à faire parler de ſoi. Ailleurs on nous vante encore les penſées du Philoſophe, parce qu'elles ſont immortelles & conſacrées à l'admiration de tous les ſiecles; *tandis que les autres voient diſparoître leurs idées avec le jour*,

(*) Périclès avoit de grands talens, beaucoup d'éloquence, de magnificence & de goût: il embellit Athenes d'excellens ouvrages de ſculpture, d'édifices ſomptueux & de chefs-d'œuvres dans tous les arts. Auſſi Dieu ſait comment il a été prôné par la foule des écrivains! Cependant il reſte encore à ſavoir ſi Périclès a été un bon Magiſtrat: car dans la conduite des Etats il ne s'agit pas d'élever des ſtatues, mais de bien gouverner des hommes. Je ne m'amuſerai point à développer les motifs ſecrets de la guerre du Péloponèſe, qui fut la ruine de la République; je ne rechercherai point ſi le conſeil d'Alcibiade étoit bien ou mal fondé, ſi Périclès fut juſtement ou injuſtement accuſé de malverſation; je demanderai ſeulement ſi les Athéniens devinrent meilleurs ou pires ſous ſon gouvernement; je prierai qu'on me nomme quelqu'un parmi les Citoyens, parmi les Eſclaves, même parmi ſes propres enfans, dont ſes ſoins aient fait un homme de bien. Voilà pourtant, ce me ſemble, la premiere fonction du Magiſtrat & du Souverain. Car le plus court & le plus ſûr moyen de rendre les hommes heureux, n'eſt pas d'orner leurs villes ni même de les enrichir, mais de les rendre bons.

la circonstance, le moment qui les a vu naître. Chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace. Ah ! il en reste au moins quelqu'une dans le témoignage d'une bonne conscience, dans les malheureux qu'on a soulagés, dans les bonnes actions qu'on a faites, & dans la mémoire de ce Dieu bienfaisant qu'on aura servi en silence. *Mort ou vivant*, disoit le bon Socrate, *l'homme de bien n'est jamais oublié des Dieux.* On me répondra, peut-être, que ce n'est pas de ces sortes de pensées qu'on a voulu parler; & moi je dis, que toutes les autres ne valent pas la peine qu'on en parle.

Il est aisé de s'imaginer que faisant si peu de cas de Sparte, on ne montre gueres plus d'estime pour les anciens Romains. *On consent à croire que c'étoient de grands hommes, quoiqu'ils ne fissent que de petites choses.* Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a long-tems qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche à leur tempérance & à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus, mais des qualités forcées (*) : cependant quelques

(*) Je vois la plupart des esprits de mon tems faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles & généreuses actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile, & leur controuvant des occasions & des causes vaines. Grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sait, à qui les veut étendre, quelle diversité d'images ne souffre notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement & grossierement les ingénieux avec leur médisance. La même peine qu'on prend à détracter ces grands noms, & la même licence, je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hausser. Ces rares figures & triées pour l'exemple du monde par le consentement des sages, je ne me feindrois pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interpré-

pages après, on avoue que Fabricius méprisoit l'or de Pyrrhus, & l'on ne peut ignorer que l'histoire Romaine est pleine d'exemples de la facilité qu'eussent eue à s'enrichir ces Magistrats, ces guerriers vénérables qui faisoient tant de cas de leur pauvreté (*). Quant au courage ne sait-on pas que la lâcheté ne sauroit entendre raison ? & qu'un poltron ne laisse pas de fuir, quoique sûr d'être tué en fuyant ? *C'est*, dit-on, *vouloir contraindre un homme fort & robuste à bégayer dans un berceau, que de vouloir rappeller les grands Etats aux petites vertus des petites Républiques.* Voilà une phrase qui ne doit pas être nouvelle dans les Cours. Elle eût été très-digne de Tibere ou de Catherine de Médicis, & je ne doute pas que l'un & l'autre n'en aient souvent employé de semblables.

Il feroit difficile d'imaginer qu'il falût mesurer la morale avec un instrument d'arpenteur. Cependant on ne sauroit dire que l'étendue des Etats soit tout-à-fait indifférente aux mœurs des Citoyens. Il y a surement quelque proportion entre ces choses; je ne sais si cette proportion ne seroit point inverse (*). Voilà une importante question à méditer ; & je crois qu'on

tation & favorables circonstances. Et il faut croire que les efforts de notre invention sont bien au-dessous de leur mérite. C'est l'office de gens de bien de peindre la vertu la plus belle qu'il se puisse. Et ne messieroit pas quand la passion nous transporteroit à la faveur de si saintes formes. Ce n'est pas Rousseau qui dit tout cela, c'est Montagne.

(*) Curius refusant les présens des Samnites, disoit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or que d'en avoir lui-même. Curius avoit raison. Ceux qui aiment les richesses sont faits pour servir, & ceux qui les méprisent pour commander. Ce n'est pas la force de l'or qui asservit les pauvres aux riches, mais c'est qu'ils veulent s'enrichir à leur tour ; sans cela, ils seroient nécessairement les maitres.

(**) La hauteur de mes adversaires

peut bien la regarder encore comme indéciſe, malgré le ton plus mépriſant que philoſophique avec lequel elle eſt ici tranchée en deux mots.

C'étoit, continue-t-on, *la folie de Caton : avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans ſa famille*, *il déclama toute ſa vie*, *combattit & mourut ſans avoir rien fait d'utile pour ſa patrie.* Je ne ſais s'il n'a rien fait pour ſa patrie ; mais je ſais qu'il a beaucoup fait pour le genre-humain, en lui donnant le ſpectacle & le modele de la vertu la plus pure qui ait jamais exiſté : il a appris à ceux qui aiment ſincérement le véritable honneur, à ſavoir réſiſter aux vices de leur ſiecle & à déteſter cette horrible maxime des gens à la mode *qu'il faut faire comme les autres ;* maxime avec laquelle ils iroient loin ſans doute, s'ils avoient le malheur de tomber dans quelque bande de Cartouchiens. Nos deſcendans apprendront un jour que dans ce ſiecle de ſages & de Philoſophes, le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule & traité de fou, pour n'avoir pas voulu ſouiller ſa grande ame des crimes de ſes contemporains, pour n'avoir pas voulu être un ſcélérat avec Céſar & les autres brigands de ſon tems.

On vient de voir comment nos Philoſophes parlent de Caton. On va voir comment en parloient les anciens Philoſophes. *Ecce ſpectaculum dignum ad quod reſpiciat, intentus operi ſuo, Deus. Ecce par Deo dignum, vir fortis cum mali*

me donneroit à la fin de l'indiſcrétion, ſi je continuois à diſputer contre eux. Ils croient m'en impoſer avec leur [illegible] pour les petits Etats : [illegible] crai- [illegible] grands ?

fortunâ compositus. Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, si convertere animum velit, quàm ut spectet Catonem, jàm partibus non semel fractis, nihilominus inter ruinas publicas erectum.

Voici ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains. *J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginius, les Scevola.* C'est quelque chose dans le siecle où nous sommes. *Mais j'admirerai encore plus un état puissant & bien gouverné.* Un état puissant, & bien gouverné! Et moi aussi, vraiment. *Où les Citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.* J'entends; il est plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun soit dispensé d'être homme de bien. Mais si les Citoyens de cet état qu'on admire, se trouvoient réduits par quelque malheur ou à renoncer à la vertu, ou à pratiquer ces vertus cruelles, & qu'ils eussent la force de faire leur devoir, seroit-ce donc une raison de les admirer moins?

Prenons l'exemple qui révolte le plus notre siecle, & examinons la conduite de Brutus souverain Magistrat, faisant mourir ses enfans qui avoient conspiré contre l'Etat dans un moment critique où il ne faloit presque rien pour le renverser. Il est certain que, s'il leur eût fait grace, son collegue eût infailliblement sauvé tous les autres complices, & que la République étoit perdue. Qu'importe, me dira-t-on? Puisque cela est si indifférent, supposons donc qu'elle eût subsisté, & que Brutus ayant condamné à mort quelque malfaiteur, le coupable lui eût parlé ainsi: « Consul, pourquoi me fais-tu » mourir? Ai-je fait pis que de trahir ma patrie? & ne suis-

„ je pas auſſi ton enfant ? „ Je voudrois bien qu'on prît la peine de me dire ce que Brutus auroit pu répondre.

Brutus, me dira-t-on encore, devoit abdiquer le Conſulat, plutôt que de faire périr ſes enfans. Et moi je dis que tout Magiſtrat qui, dans une circonſtance auſſi périlleuſe, abandonne le ſoin de la patrie & abdique la Magiſtrature, eſt un traître qui mérite la mort.

Il n'y a point de milieu ; il faloit que Brutus fût un infâme, ou que les têtes de Titus & de Tiberinus tombaſſent par ſon ordre ſous la hache des Licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup de gens euſſent choiſi comme lui.

Quoiqu'on ne ſe décide pas ouvertement pour les derniers tems de Rome, on laiſſe pourtant aſſez entendre qu'on les préfere aux premiers ; & l'on a autant de peine à appercevoir de grands hommes à travers la ſimplicité de ceux-ci, que j'en ai moi-même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppoſe Titus à Fabricius : mais on a omis cette différence, qu'au tems de Pyrrhus tous les Romains étoient des Fabricius, au lieu que ſous le regne de Tite il n'y avoit que lui ſeul d'homme de bien (*). J'oublierai, ſi l'on veut, les actions héroïques des premiers Romains & les crimes des derniers : mais ce que je ne ſaurois oublier, c'eſt que la vertu étoit honorée des uns & mépriſée des autres ;

(*) Si Titus n'eût été Empereur, nous n'aurions jamais entendu parler de lui ; car il eût continué de vivre comme les autres : & il ne devint homme de bien, que quand, ceſſant de recevoir l'exemple de ſon ſiecle, il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus atque etiam ſub patre principe, ne odio quidem, nedum reprehenſione caruit. At illi ea fama pro bono ceſſit, converſaque eſt in maximas laudes.*

& que quand il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des jeux du Cirque, il n'y en avoit plus pour celui qui sauvoit la vie à un Citoyen. Qu'on ne croye pas, au reste, que ceci soit particulier à Rome. Il fut un tems où la République d'Athenes étoit assez riche pour dépenser des sommes immenses à ses spectacles, & pour payer très-chérement les Auteurs, les Comédiens, & même les Spectateurs : ce même tems fut celui où il ne se trouva point d'argent pour défendre l'Etat contre les entreprises de Philippe.

On vient enfin aux peuples modernes ; & je n'ai garde de suivre les raisonnemens qu'on juge à propos de faire à ce sujet. Je remarquerai seulement que c'est un avantage peu honorable que celui qu'on se procure, non en réfutant les raisons de son adversaire, mais en l'empêchant de les dire.

Je ne suivrai pas non plus toutes les réflexions qu'on prend la peine de faire sur le luxe, sur la politesse, sur l'admirable éducation de nos enfans (*), sur les meilleures méthodes pour étendre nos connoissances, sur l'utilité des Sciences & l'agrément des beaux-Arts, & sur d'autres points dont plu-

(*) Il ne faut pas demander si les peres & les maîtres seront attentifs à écarter mes dangereux écrits des yeux de leurs enfans & de leurs éleves. En effet, quel affreux désordre, quelle indécence ne seroit-ce point, si ces enfans si bien élevés venoient à dédaigner tant de jolies choses, & à préférer tout de bon la vertu au savoir? Ceci me rappelle la réponse d'un précepteur Lacédémonien à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son eleve. *Je lui apprendrai*, dit-il, *à aimer les choses honnêtes.* Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille : gardez-vous bien de parler ainsi ; car jamais vous n'auriez de disciples ; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous réponds de votre fortune.

ſieurs ne me regardent pas, dont quelques-uns ſe réfutent d'eux-mêmes, & dont les autres ont déjà été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hazard, & qui me paroîtront avoir beſoin d'éclairciſſement. Il faut bien que je me borne à des phraſes, dans l'impoſſibilité de ſuivre des raiſonnemens dont je n'ai pu ſaiſir le fil.

On prétend que les Nations ignorantes qui ont eu *des idées de la gloire & de la vertu, ſont des exceptions ſingulieres qui ne peuvent former aucun préjugé contre les ſciences.* Fort bien; mais toutes les Nations ſavantes, avec leurs belles idées de gloire & de vertu, en ont toujours perdu l'amour & la pratique. Cela eſt ſans exception : paſſons à la preuve. *Pour nous en convaincre, jettons les yeux ſur l'immenſe continent de l'Afrique, où nul mortel n'eſt aſſez hardi pour pénétrer, ou aſſez heureux pour l'avoir tenté impunément.* Ainſi de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce que nous ignorons ce qui s'y paſſe, on nous fait conclure que les peuples en ſont chargés de vices : c'eſt ſi nous avions trouvé le moyen d'y porter les nôtres, qu'il faudroit tirer cette concluſion. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferois élever ſur la frontiere du pays une potence où je ferois pendre ſans rémiſſion le premier Européen qui oſeroit y pénétrer & le premier Citoyen qui tenteroit d'en ſortir (*). *L'Amérique*

(*) On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'état un Citoyen qui en ſort pour n'y plus rentrer? Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne, il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes manieres c'eſt à la loi de le prévenir, & il vaut encore mieux qu'il ſoit pendu que méchant.

ne nous offre pas des ſpectacles moins honteux pour l'eſpece humaine. Sur-tout depuis que les Européens y ſont. *On comptera cent peuples barbares ou ſauvages dans l'ignorance pour un ſeul vertueux.* Soit ; on en comptera du moins un : mais de peuple vertueux & cultivant les ſciences, on n'en a jamais vu. *La terre abandonnée ſans culture n'eſt point oiſive ; elle produit des poiſons, elle nourrit des monſtres.* Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des Arts frivoles a fait abandonner celui de l'agriculture. *Notre ame*, peut-on dire auſſi, *n'eſt point oiſive quand la vertu l'abandonne. Elle produit des fictions, des Romans, des Satires, des Vers ; elle nourrit des vices.*

Si des Barbares ont fait des conquêtes, c'eſt qu'ils étoient très-injuſtes. Qu'étions-nous donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique qu'on admire ſi fort? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des cartes marines & des bouſſoles, puiſſent commettre des injuſtices! Me dira-t-on que l'événement marque la valeur des Conquérans? Il marque ſeulement leur ruſe & leur habileté ; il marque qu'un homme adroit & ſubtil peut tenir de ſon induſtrie les ſuccès qu'un brave homme n'attend que de ſa valeur. Parlons ſans partialité. Qui jugerons-nous le plus courageux, de l'odieux Cortez ſubjuguant le Mexique à force de poudre, de perfidie & de trahiſons ; ou de l'infortuné Guatimozin étendu par d'honnêtes Européens ſur des charbons ardens pour avoir ſes tréſors, tançant un de ſes Officiers à qui le même traitement arrachoit quelques plaintes, & lui diſant fiérement : Et moi, ſuis-je ſur des roſes ?

Dire

Dire que les sciences sont nées de l'oisiveté, c'est abuser visiblement des termes ; elles naissent du loisir ; mais elles garantissent de l'oisiveté. De sorte qu'un homme qui s'amuseroit au bord d'un grand chemin à tirer sur les Passans, pourroit dire qu'il occupe son loisir à se garantir de l'oisiveté. Je n'entends point cette distinction de l'oisiveté & du loisir. Mais je sais très-certainement que nul honnête-homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une Patrie à servir, des malheureux à soulager ; & je défie qu'on me montre dans mes principes aucun sens honnête dont ce mot *loisir* puisse être susceptible. *Le Citoyen que ses besoins attachent à la charrue, n'est pas plus occupé que le Géometre ou l'Anatomiste.* Pas plus que l'enfant qui éleve un château de cartes, mais plus utilement. *Sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre?* Pourquoi non? Qu'ils paissent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que s'entre-dévorer dans les villes : il est vrai que tels que je les demande, ils ressembleroient beaucoup à des bêtes; & que tels qu'ils sont, ils ressemblent beaucoup à des hommes.

L'état d'ignorance est un état de crainte & de besoin. Tout est danger alors pour notre fragilité. La mort gronde sur nos têtes ; elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds: Lorsqu'on craint tout & qu'on a besoin de tout, quelle disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître? Il ne faut que considérer les inquiétudes continuelles des Médecins & des Anatomistes sur leur vie & sur leur santé, pour savoir

ſi les connoiſſances ſervent à nous raſſurer ſur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus que de moyens de nous en garantir, ce n'eſt pas une merveille ſi elles ne font qu'augmenter nos alarmes & nous rendre puſillanimes. Les animaux vivent ſur tout cela dans une ſécurité profonde, & ne s'en trouvent pas plus mal. Une Géniſſe n'a pas beſoin d'étudier la botanique pour apprendre à trier ſon foin, & le loup dévore ſa proie ſans ſonger à l'indigeſtion. Pour répondre à cela, oſera-t-on prendre le parti de l'inſtinct contre la raiſon? C'eſt préciſément ce que je demande.

Il ſemble, nous dit-on, *qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de Philoſophes. Je demanderai à mon tour, ſi l'on craint que les profeſſions lucratives ne manquent de ſujets pour les exercer? C'eſt bien mal connoître l'empire de la cupidité. Tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles. Et quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oſer n'être qu'un Deſcartes, un Newton, un Locke?*

Leibnitz & Newton ſont morts comblés de biens & d'honneurs, & ils en méritoient encore davantage. Dirons-nous que c'eſt par modération qu'ils ne ſe ſont point élevés juſqu'à la charrue? Je connois aſſez l'empire de la cupidité, pour ſavoir que tout nous porte aux profeſſions lucratives; voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des profeſſions utiles. Un Hebert, un Lafrenaye, un Dulac, un Martin gagnent plus d'argent en un jour, que tous les laboureurs d'une Province ne ſauroient faire en un mois. Je pourrois propoſer un problême aſſez ſingulier ſur le paſſage qui m'occupe actuellement. Ce ſeroit, en

ôtant les deux premieres lignes & le lisant isolé, de deviner s'il est tiré de mes écrits ou de ceux de mes adversaires.

Les bons livres sont la seule défense des esprits foibles, c'est-à-dire des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Premiérement, les Savans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples. Secondement, il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troisieme lieu, les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir, sont la raison & la conscience : *Paucis est opus litteris ad mentem bonam.* Quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la conscience endurcie, la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien. Enfin, pour quelque homme que ce soit, il n'y a de livres nécessaires que ceux de la Religion, les seuls que je n'ai jamais condamnés.

On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses. Remarquez que c'est Platon qui prétend cela. J'avois cru me faire une sauve-garde de l'autorité de ce Philosophe : mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animosité de mes adversaires : *Tros Rutulusve fuat*; ils aiment mieux se percer l'un l'autre, que de me donner le moindre quartier, & se font plus de mal qu'à moi (*). *Cette éducation étoit*, dit-on, *fondée sur des principes barbares; parce qu'on donnoit un maître pour l'exercice de chaque vertu, quoique la vertu soit indivisible; parce*

(*) Il me passe par la tête un nouveau projet de défense, & je ne réponds pas que je n'aye encore la foiblesse de l'exécuter quelque jour. Cette défense ne sera composée que de raisons tirées des Philosophes; d'où il s'ensuivra qu'ils ont tous été des bavards, comme je le prétends, si l'on trouve leurs raisons mauvaises, ou que j'ai cause gagnée, si on les trouve bonnes.

qu'il s'agit de l'inspirer, *& non de l'enseigner*; *d'en faire aimer la pratique*, *& non d'en démontrer la Théorie.* Que de choses n'aurois-je point à répondre ? mais il ne faut pas faire au Lecteur l'injure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La premiere, que celui qui veut élever un enfant, ne commence pas par lui dire qu'il faut pratiquer la vertu ; car il n'en seroit pas entendu : mais il lui enseigne premiérement à être vrai, & puis à être tempérant, & puis courageux, &c. & enfin il lui apprend que la collection de toutes ces choses s'appelle vertu. La seconde, que c'est nous qui nous contentons de démontrer la Théorie ; mais les Perses enseignoient la pratique. Voyez mon discours, page 53.

Tous les reproches qu'on fait à la Philosophie attaquent l'esprit humain. J'en conviens. *Ou plutôt l'auteur de la nature, qui nous a fait tels que nous sommes.* S'il nous a fait Philosophes, à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir ? *Les Philosophes étoient des hommes ; ils se sont trompés ; doit-on s'en étonner ?* C'est quand ils ne se tromperont plus qu'il faudra s'en étonner. *Plaignons-les*, *profitons de leurs fautes*, *& corrigeons-nous.* Oui, corrigeons-nous, & ne philosophons plus.... *Mille routes conduisent à l'erreur*, *une seule mene à la vérité?* Voilà précisément ce que je disois. *Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci*, *& qu'elle ait été découverte si tard ?* Ah ! nous l'avons donc trouvée à la fin !

On nous oppose un jugement de Socrate, *qui porta*, *non sur les Savans*, *mais sur les Sophistes*, *non sur les sciences*, *mais sur l'abus qu'on en peut faire.* Que peut demander de

plus celui qui ſoutient que toutes nos ſciences ne ſont qu'abus & tous nos Savans que de vrais Sophiſtes? *Socrate étoit chef d'une ſecte qui enſeignoit à douter.* Je rabattrois bien de ma vénération pour Socrate, ſi je croyois qu'il eût eu la ſotte vanité de vouloir être chef de ſecte. *Et il cenſuroit avec juſtice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout ſavoir.* C'eſt-à-dire l'orgueil de tous les Savans. *La vraie ſcience eſt bien éloignée de cette affectation.* Il eſt vrai : mais c'eſt de la nôtre que je parle. *Socrate eſt ici témoin contre lui-même.* Ceci me paroît difficile à entendre. *Le plus ſavant des Grecs ne rougiſſoit point de ſon ignorance.* Le plus ſavant des Grecs ne ſavoit rien, de ſon propre aveu ; tirez la concluſion pour les autres. *Les Sciences n'ont donc pas leurs ſources dans nos vices.* Nos Sciences ont donc leurs ſources dans nos vices. *Elles ne ſont donc pas toutes nées de l'orgueil humain.* J'ai déjà dit mon ſentiment là-deſſus. *Déclamation vaine, qui ne peut faire illuſion qu'à des eſprits prévenus.* Je ne ſais point répondre à cela.

En parlant des bornes du luxe, on prétend qu'il ne faut pas raiſonner ſur cette matiere du paſſé au préſent. *Lorſque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'aviſa le premier de porter des ſabots, paſſa pour un voluptueux ; de ſiecle en ſiecle, on n'a ceſſé de crier à la corruption, ſans comprendre ce qu'on vouloit dire.*

Il eſt vrai que juſqu'à ce tems, le luxe, quoique ſouvent en regne, avoit du moins été regardé dans tous les âges comme la ſource funeſte d'une infinité de maux. Il étoit réſervé à M Melon de publier le premier cette doctrine empoiſonnée, dont

la nouveauté lui a acquis plus de ſectateurs que la ſolidité de ſes raiſons. Je ne crains point de combattre ſeul dans mon ſiecle ces maximes odieuſes qui ne tendent qu'à détruire & avilir la vertu, & à faire des riches & des miſérables, c'eſt-à-dire, toujours des méchans.

On croit m'embarraſſer beaucoup en me demandant à quel point il faut borner le luxe? Mon ſentiment eſt qu'il n'en faut point du tout. Tout eſt ſource de mal au-delà du néceſſaire phyſique. La nature ne nous donne que trop de beſoins; & c'eſt au moins une très-haute imprudence de les multiplier ſans néceſſité, & de mettre ainſi ſon ame dans une plus grande dépendance. Ce n'eſt pas ſans raiſon que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, ſe félicitoit de n'avoir à faire de rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un, que le premier qui porta des ſabots étoit un homme puniſſable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous, nous ſommes trop obligés d'avoir des ſouliers, pour n'être pas diſpenſés d'avoir de la vertu.

J'ai déjà dit ailleurs que je ne propoſois point de bouleverſer la ſociété actuelle, de brûler les Bibliotheques & tous les livres, de détruire les Colleges & les Académies: & je dois ajouter ici que je ne propoſe point non plus de réduire les hommes à ſe contenter du ſimple néceſſaire. Je ſens bien qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes gens: mais je me ſuis cru obligé de dire ſans déguiſement la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal & tâché d'en trouver les cauſes: d'autres plus hardis ou plus inſenſés pourront chercher le remede.

Je me laſſe & je poſe la plume pour ne la plus reprendre dans cette trop longue diſpute. J'apprends qu'un très-grand nombre d'Auteurs (*) ſe ſont exercés à me réfuter. Je ſuis très-fâché de ne pouvoir répondre à tous ; mais je crois avoir montré, par ceux que j'ai choiſis (†) pour cela, que ce n'eſt pas la crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'Art ſa force & ſa ſolidité : la vérité ſeule, à qui je l'ai conſacré, a droit de le rendre inébranlable : & ſi je repouſſe encore une fois les coups qu'on lui porte, c'eſt plus pour m'honorer moi-même en la défendant, que pour lui prêter un ſecours dont elle n'a pas beſoin.

Qu'il me ſoit permis de proteſter en finiſſant, que le ſeul amour de l'humanité & de la vertu m'a fait rompre le ſilence ; & que l'amertume de mes invectives contre les vices dont je ſuis le témoin, ne naît que de la douleur qu'ils m'inſpirent, & du deſir ardent que j'aurois de voir les hommes plus heureux, & ſur-tout plus dignes de l'être.

(*) Il n'y a pas juſqu'à de petites feuilles critiques faites pour l'amuſement des jeunes gens, où l'on ne m'ait fait l'honneur de ſe ſouvenir de moi. Je ne les ai point lues & ne les lirai point très-aſſurément ; mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent, & je ne doute point que tout cela ne ſoit fort plaiſant.

(†) On m'aſſure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me répliquer, quoique je ne lui euſſe point répondu & que j'euſſe même expoſé mes raiſons pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raiſons bonnes, puiſqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier ; & je conviens de très-bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre ; ainſi nous voilà d'accord. Mon regret eſt de ne pouvoir réparer ma faute. Car par malheur il n'eſt plus temps, & perſonne ne ſauroit de quoi je veux parler.

LETTRE

LETTRE

DE

JEAN-JAQUES ROUSSEAU,

Sur une nouvelle Réfutation de fon Difcours, par un Académicien de Dijon (*a*).

JE viens, Monfieur, de voir une Brochure intitulée: *Difcours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon en* 1750, *&c. accompagné de la réfutation de ce Difcours, par un Académicien de Dijon qui lui a refufé fon fuffrage*; & je penfois en parcourant cet Ecrit, qu'au lieu de s'abaiffer jufqu'à être l'Editeur de mon Difcours, l'Académicien qui lui refufa fon fuffrage, auroit bien dû publier l'ouvrage auquel il l'avoit accordé : ç'eût été une très-bonne maniere de réfuter le mien.

Voilà donc un de mes Juges qui ne dédaigne pas de devenir un de mes adverfaires, & qui trouve très-mauvais que fes collegues m'aient honoré du Prix : j'avoue que j'en ai été fort étonné moi-même; j'avois tâché de le mériter, mais je

(*a*) L'ouvrage auquel répond M. Rouffeau, eft une brochure *in*-8°. en deux colonnes, imprimée en 1751, & contenant 132 pages. Dans l'une de ces colonnes eft le Difcours de M. Rouffeau, qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon. Dans l'autre eft une Réfutation de ce Difcours. On y a joint des apoftilles critiques, & une réplique à la réponfe faite par M. Rouffeau à M. Gautier. Cette réplique, ainfi que la nouvelle Réfutation, n'ont jamais paru dignes d'etre inférees dans les Recueils des *Oeuvres de M. Rouffeau.*

n'avois rien fait pour l'obtenir. D'ailleurs, quoique je ſçuſſe que les Académies n'adoptent point les ſentimens des Auteurs qu'elles couronnent, & que le Prix s'accorde, non à celui qu'on croit avoir ſoutenu la meilleure cauſe, mais à celui qui a le mieux parlé ; même en me ſuppoſant dans ce cas, j'étois bien éloigné d'attendre d'une Académie cette impartialité, dont les ſavans ne ſe piquent nullement toutes les fois qu'il s'agit de leurs intérêts.

Mais ſi j'ai été ſurpris de l'équité de mes Juges, j'avoue que je ne le ſuis pas moins de l'indiſcrétion de mes adverſaires : comment oſent-ils témoigner ſi publiquement leur mauvaiſe humeur ſur l'honneur que j'ai reçu ? comment n'apperçoivent-ils point le tort irréparable qu'ils font en cela à leur propre cauſe ? Qu'ils ne ſe flattent pas que perſonne prenne le change ſur le ſujet de leur chagrin : ce n'eſt pas parce que mon Diſcours eſt mal fait, qu'ils ſont fâchés de le voir couronné ; on en couronne tous les jours d'auſſi mauvais, & ils ne diſent mot ; c'eſt par une autre raiſon qui touche de plus près à leur métier, & qui n'eſt pas difficile à voir. Je ſavois bien que les Sciences corrompoient les mœurs, rendoient les hommes injuſtes & jaloux, & leur faiſoient tout ſacrifier à leur intérêt & à leur vaine gloire ; mais j'avois cru m'appercevoir que cela ſe faiſoit avec un peu plus de décence & d'adreſſe : je voyois que les gens de lettres parloient ſans ceſſe d'équité, de modération, de vertu, & que c'étoit ſous la ſauve-garde ſacrée de ces beaux mots qu'ils ſe livroient impunément à leurs paſſions & à leurs vices ; mais je n'aurois jamais cru qu'ils euſſent le front de blâmer publiquement l'impartialité de leurs Confreres.

Par-tout ailleurs, c'eſt la gloire des Juges de prononcer ſelon l'équité contre leur propre intérêt; il n'appartient qu'aux Sciences de faire à ceux qui les cultivent, un crime de leur intégrité : voilà vraiment un beau privilege qu'elles ont là.

J'oſe le dire, l'Académie ne Dijon en faiſant beaucoup pour ma gloire, a beaucoup fait pour la ſienne : un jour à venir les adverſaires de ma cauſe tireront avantage de ce Jugement, pour prouver que la culture des Lettres peut s'aſſocier avec l'équité & le deſintéreſſement. Alors les Partiſans de la vérité leur répondront : voilà un exemple particulier qui ſemble faire contre nous; mais ſouvenez-vous du ſcandale que ce Jugement cauſa dans le tems parmi la foule des gens de Lettres, & de la maniere dont ils s'en plaignirent, & tirez de-là une juſte conſéquence ſur leurs maximes.

Ce n'eſt pas, à mon avis, une moindre imprudence de ſe plaindre que l'Académie ait propoſé ſon ſujet en problême : je laiſſe à part le peu de vraiſemblance qu'il y avoit, que dans l'enthouſiaſme univerſel qui regne aujourd'hui, quelqu'un eût le courage de renoncer volontairement au Prix, en ſe déclarant pour la négative; mais je ne ſais comment des Philoſophes oſent trouver mauvais qu'on leur offre des voies de diſcuſſion : bel amour de la vérité, qui tremble qu'on n'examine le pour & le contre! Dans les recherches de Philoſophie, le meilleur moyen de rendre un ſentiment ſuſpect, c'eſt de donner l'excluſion au ſentiment contraire : quiconque s'y prend ainſi, a bien l'air d'un homme de mauvaiſe foi, qui ſe défie de la bonté de ſa cauſe. Toute la France eſt dans l'attente de la Piece qui remportera cette année le Prix à

l'Académie Françoiſe; non-ſeulement elle effacera très-certainement mon Diſcours, ce qui ne ſera gueres difficile, mais on ne ſauroit même douter qu'elle ne ſoit un chef-d'œuvre. Cependant, que fera cela à la ſolution de la queſtion? rien du tout; car chacun dira, après l'avoir lue : *Ce diſcours eſt fort beau; mais ſi l'Auteur avoit eu la liberté de prendre le ſentiment contraire, il en eût peut-être fait un plus beau encore.*

J'ai parcouru la nouvelle réfutation; car c'en eſt encore une, & je ne ſais par quelle fatalité les Ecrits de mes adverſaires qui portent ce titre ſi déciſif, ſont toujours ceux où je ſuis le plus mal réfuté. Je l'ai donc parcourue cette réfutation, ſans avoir le moindre regret à la réſolution que j'ai priſe de ne plus répondre à perſonne; je me contenterai de citer un ſeul paſſage, ſur lequel le Lecteur pourra juger ſi j'ai tort ou raiſon : le voici.

Je conviendrai qu'on peut être honnête homme ſans talens; mais n'eſt-on engagé dans la ſociété qu'à être honnête homme? Et qu'eſt-ce qu'un honnête homme ignorant & ſans talens? un fardeau inutile, à charge même à la terre, &c. Je ne répondrai pas, ſans doute, à un Auteur capable d'écrire de cette maniere; mais je crois qu'il peut m'en remercier.

Il n'y auroit gueres moyen, non plus, à moins que de vouloir être auſſi diffus que l'Auteur, de répondre à la nombreuſe collection des paſſages latins, des vers de la Fontaine, de Boileau, de Moliere, de Voiture, de Regnard, de M. Greſſet, ni à l'hiſtoire de Nemrod, ni à celle des Payſans Picards; car que peut-on dire à un Philoſophe, qui nous aſſure qu'il veut

du mal aux ignorans, parce que fon Fermier de Picardie, qui n'eft pas un Docteur, le paye exactement, à la vérité, mais ne lui donne pas affez d'argent de fa terre? L'Auteur eft fi occupé de fes terres, qu'il me parle même de la mienne. Une terre à moi! la terre de Jean-Jaques Rouffeau! en vérité je lui confeille de me calomnier (*) plus adroitement.

Si j'avois à répondre à quelque partie de la réfutation, ce feroit aux perfonnalités dont cette critique eft remplie; mais comme elles ne font rien à la queftion, je ne m'écarterai point de la conftante maxime que j'ai toujours fuivie de me renfermer dans le fujet que je traite, fans y mêler rien de perfonnel : le véritable refpect qu'on doit au Public, eft de lui épargner, non de triftes vérités qui peuvent lui être utiles, mais bien toutes les petites hargneries d'Auteurs (†) dont on remplit les Ecrits polémiques, & qui ne font bonnes qu'à fatisfaire une honteufe animofité. On veut que j'aye pris dans Clénard (**) un mot de Cicéron, foit : que j'aye fait des folécifmes, à la bonne heure; que je cultive les Belles-Lettres & la Mufique, malgré le mal que j'en penfe; j'en convien-

(*) Si l'Auteur me fait l'honneur de réfuter cette Lettre, il ne faut pas douter qu'il ne me prouve dans une belle & docte démonftration, foutenue de très-graves autorités, que ce n'eft point un crime d'avoir une terre : en effet, il fe peut que ce n'en foit pas un pour d'autres, mais c'en feroit un pour moi.

(†) On peut voir dans le Difcours de Lyon un très-beau modele de la maniere dont il convient aux Philofophes d'attaquer & de combattre fans perfonnalités & fans invectives. Je me flatte qu'on trouvera auffi dans ma réponfe, qui eft fous preffe, un exemple de la maniere dont on peut défendre ce qu'on croit vrai, avec la force dont on eft capable, fans aigreur contre ceux qui l'attaquent.

(**) Si je difois qu'une fi [illegible] tation vient à coup fûr de quelqu'un

drai si l'on veut, je dois porter dans un âge plus raisonnable la peine des amusemens de ma jeunesse : mais enfin, qu'importe tout cela, & au public & à la cause des Sciences ? Rousseau peut mal parler françois, & que la Grammaire n'en soit pas plus utile à la vertu. Jean-Jaques peut avoir une mauvaise conduite, & que celle des Savans n'en soit pas meilleure : voilà toute la réponse que je ferai, & je crois, toute celle que je dois faire à la nouvelle réfutation.

Je finirai cette Lettre, & ce que j'ai à dire sur un sujet si long-tems débattu, par un conseil à mes adversaires, qu'ils

à qui la méthode Grecque de Clénard est plus familiere que les Offices de Cicéron, & qui par conséquent semble se porter assez gratuitement pour défenseur des bonnes Lettres; si j'ajoutois qu'il y a des professions, comme par exemple, la Chirurgie, où l'on emploie tant de termes dérivés du Grec, que cela met ceux qui les exercent, dans la nécessité d'avoir quelques notions élémentaires de cette Langue; ce seroit prendre le ton du nouvel adversaire, & répondre comme il auroit pu faire à ma place. Je puis répondre, moi, que quand j'ai hazardé le mot *Investigation*, j'ai voulu rendre un service à la Langue, en essayant d'y introduire un terme doux, harmonieux, dont le sens est déjà connu, & qui n'a point de synonyme en François. C'est, je crois, toutes les conditions qu'on exige pour autoriser cette liberté salutaire :

Ego cur, acquirere pauca
Si possum, invideor; cum lingua Catonis & Enni
Sermonem Patrium ditaverit ?

J'ai sur-tout voulu rendre exactement mon idée, je sais, il est vrai, que la premiere regle de tous nos Ecrivains, est d'écrire correctement, &, comme ils disent, de parler françois; c'est qu'ils ont des prétentions, & qu'ils veulent passer pour avoir de la correction & de l'élégance. Ma premiere regle, à moi qui ne me soucie nullement de ce qu'on pensera de mon style, est de me faire entendre : toutes les fois qu'à l'aide de dix solécismes, je pourrai m'exprimer plus fortement ou plus clairement, je ne balancerai jamais. Pourvu que je sois bien compris des Philosophes, je laisse volontiers les Puristes courir après les mots.

mépriseront à coup-sûr, & qui pourtant seroit plus avantageux qu'ils ne pensent au parti qu'ils veulent défendre; c'est de ne pas tellement écouter leur zele, qu'ils négligent de consulter leurs forces, & *quid valeant humeri.* Ils me diront sans doute que j'aurois dû prendre cet avis pour moi-même, & cela peut être vrai; mais il y a au moins cette différence que j'étois seul de mon parti, au lieu que le leur étant celui de la foule, les derniers venus sembloient dispensés de se mettre sur les rangs, ou obligés de faire mieux que les autres.

De peur que cet avis ne paroisse téméraire ou présomptueux, je joins ici un échantillon des raisonnemens de mes adversaires, par lequel on pourra juger de la justesse & de la force de leurs critiques: *Les Peuples de l'Europe*, ai-je dit, *vivoient il y a quelques siecles dans un état pire que l'ignorance; je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable qu'elle, avoit usurpé le nom du savoir, & opposoit à son retour un obstacle presque invincible: il faloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun.* Les Peuples avoient perdu le sens commun, non parce qu'ils étoient ignorans, mais parce qu'ils avoient la bêtise de croire savoir quelque chose, avec les grands mots d'Aristote & l'impertinente doctrine de Raymond Lulle; il faloit une révolution pour leur apprendre qu'ils ne savoient rien, & nous en aurions grand besoin d'une autre pour nous apprendre la même vérité. Voici là-dessus l'argument de mes adversaires: *Cette révolution est due aux Lettres; elles ont ramené le sens commun, de l'aveu de l'Auteur; mais aussi, selon lui, elles ont corrompu les mœurs: il faut donc qu'un Peuple renonce au sens commun pour avoir de bonnes mœurs.*

Trois Ecrivains de ſuite ont répété ce beau raiſonnement : je leur demande maintenant lequel ils aiment mieux que j'accuſe, ou leur eſprit, de n'avoir pu pénétrer le ſens très-clair de ce paſſage, ou leur mauvaiſe foi, d'avoir feint de ne pas l'entendre ? Ils ſont gens de Lettres, ainſi leur choix ne ſera pas douteux. Mais que dirons-nous des plaiſantes interprétations qu'il plaît à ce dernier adverſaire de prêter à la figure de mon Frontiſpice ? J'aurois cru faire injure aux Lecteurs, & les traiter comme des enfans, de leur interpréter une allégorie ſi claire ; de leur dire que le flambeau de Prométhée eſt celui des Sciences fait pour animer les grands génies ; que le Satyre, qui voyant le feu pour la premiere fois, court à lui, & veut l'embraſſer, repréſente les hommes vulgaires, qui, ſéduits par l'éclat des Lettres, ſe livrent indiſcrétement à l'étude ; que le Prométhée qui crie & les avertit du danger, eſt le Citoyen de Geneve. Cette allégorie eſt juſte, belle, j'oſe la croire ſublime. Que doit-on penſer d'un Ecrivain qui l'a méditée, & qui n'a pu parvenir à l'entendre ? On peut croire que cet homme-là n'eût pas été un grand Docteur parmi les Egyptiens ſes amis.

Je prends donc la liberté de propoſer à mes adverſaires, & ſur-tout au dernier, cette ſage leçon d'un Philoſophe ſur un autre ſujet : ſachez qu'il n'y a point d'objections qui puiſſent faire autant de tort à votre parti que les mauvaiſes réponſes ; ſachez que ſi vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cauſe, en vous faiſant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire.

Je ſuis, &c.

LE

LE LÉVITE
D'ÉPHRAÏM.



C. Bubier l'aîné Inv. 182

LE LÉVITE D'ÉPHRAÏM.

LE LÉVITE D'ÉPHRAÏM.

CHANT PREMIER.

SAINTE colere de la vertu, viens animer ma voix; je dirai les crimes de Benjamin, & les vengeances d'Iſraël; je dirai des forfaits inouis, & des châtimens encore plus terribles. Mortels, reſpectez la beauté, les mœurs, l'hoſpitalité; ſoyez juſtes ſans cruauté, miſéricordieux ſans foibleſſe; & ſachez pardonner au coupable, plutôt que de punir l'innocent.

O vous, hommes débonnaires, ennemis de toute inhumanité; vous qui, de peur d'enviſager les crimes de vos freres, aimez mieux les laiſſer impunis, quel tableau viens-je offrir à vos yeux? Le corps d'une femme coupé par pieces; ſes membres déchirés & palpitans envoyés aux douze Tribus; tout le peuple, ſaiſi d'horreur, élevant juſqu'au Ciel une clameur unanime, & s'écriant de concert: non, jamais rien de pareil ne s'eſt fait en Iſraël, depuis le jour où nos Peres ſortirent d'Egypte juſqu'à ce jour. Peuple ſaint, raſſemble-toi; prononce ſur cet acte horrible, & décerne le prix qu'il a mérité. A de tels forfaits celui qui détourne ſes regards eſt un lâche, un déſerteur de la juſtice; la véritable humanité les enviſage, pour les connoître, pour les juger, pour les déteſter.

Osons entrer dans ces détails, & remontons à la ſource des guerres civiles qui firent périr une des Tribus, & coûterent tant de ſang aux autres. Benjamin, triſte enfant de douleur, qui donnas la mort à ta mere, c'eſt de ton ſein qu'eſt ſorti le crime qui t'a perdu, c'eſt ta race impie qui put le commettre, & qui devoit trop l'expier.

Dans les jours de liberté où nul ne régnoit ſur le peuple du Seigneur, il fut un tems de licence où chacun, ſans reconnoître ni magiſtrat ni juge, étoit ſeul ſon propre maître & faiſoit tout ce qui lui ſembloit bon. Iſraël, alors épars dans les champs, avoit peu de grandes villes, & la ſimplicité de ſes mœurs rendoit ſuperflu l'empire des loix. Mais tous les cœurs n'étoient pas également purs, & les méchans trouvoient l'impunité du vice dans la ſécurité de la vertu.

Durant un de ces courts intervalles de calme & d'égalité qui reſtent dans l'oubli parce que nul n'y commande aux autres & qu'on n'y fait point de mal, un Lévite des monts d'Ephraïm vit dans Bethléem une jeune fille qui lui plut. Il lui dit : Fille de Juda, tu n'es pas de ma Tribu, tu n'as point de frere ; tu es comme les filles de Salphaad, & je ne puis t'épouſer ſelon la loi du Seigneur (*). Mais mon cœur eſt à toi; viens avec moi, vivons enſemble; nous ſerons unis & libres; tu feras mon bonheur, & je ferai le tien. Le Lévite étoit jeune & beau; la jeune fille ſourit; ils s'unirent, puis il l'emmena dans ſes montagnes.

(*) Nombres. C. XXXVI. ℣. 8. Je ſais que les enfans de Lévi pouvoient ſe marier dans toutes les Tribus, mais non dans le cas ſuppoſé.

Là, coulant une douce vie, si chere aux cœurs tendres & simples, il goûtoit dans sa retraite les charmes d'un amour partagé : là, sur un sistre d'or fait pour chanter les louanges du Très-Haut, il chantoit souvent les charmes de sa jeune épouse. Combien de fois les côteaux du mont Hébal retentirent de ses aimables chansons? Combien de fois il la mena sous l'ombrage, dans les vallons de Sichem, cueillir des roses champêtres & goûter le frais au bord des ruisseaux? Tantôt il cherchoit dans les creux des rochers des rayons d'un miel doré dont elle faisoit ses délices; tantôt dans le feuillage des oliviers il tendoit aux oiseaux des piéges trompeurs, & lui apportoit une tourterelle craintive qu'elle baisoit en la flattant, puis l'enfermant dans son sein, elle tressailloit d'aise en la sentant se débattre & palpiter. Fille de Bethléem, lui disoit-il, pourquoi pleures-tu toujours ta famille & ton pays? Les enfans d'Ephraïm n'ont-ils point aussi des fêtes, les filles de la riante Sichem sont-elles sans grace & sans gaité, les habitans de l'antique Atharot manquent-ils de force & d'adresse? Viens voir leurs jeux & les embellir. Donne-moi des plaisirs, ô ma bien-aimée; en est-il pour moi d'autres que les tiens?

Toutefois la jeune fille s'ennuya du Lévite, peut-être parce qu'il ne lui laissoit rien à desirer. Elle se dérobe & s'enfuit vers son pere, vers sa tendre mere, vers ses folâtres sœurs. Elle y croit retrouver les plaisirs innocens de son enfance, comme si elle y portoit le même âge & le même cœur.

Mais le Lévite abandonné ne pouvoit oublier sa volage épouse. Tout lui rappelloit dans sa solitude les jours heureux qu'il avoit passés auprès d'elle; leurs jeux, leurs plaisirs, leurs

querelles, & leurs tendres raccommodemens. Soit que le ſoleil levant dorât la cime des montagnes de Gelboë, ſoit qu'au ſoir un vent de mer vînt rafraîchir leurs roches brûlantes, il erroit en ſoupirant dans les lieux qu'avoit aimés l'infidelle, & la nuit, ſeul dans ſa couche nuptiale, il abreuvoit ſon chevet de ſes pleurs.

Après avoir flotté quatre mois entre le regret & le dépit; comme un enfant chaſſé du jeu par les autres feint n'en vouloir plus en brûlant de s'y remettre, puis enfin demande en pleurant d'y rentrer, le Lévite, entraîné par ſon amour, prend ſa monture, & ſuivi de ſon ſerviteur avec deux ânes d'Epha chargés de ſes proviſions & de dons pour les parens de la jeune fille, il retourne à Bethléem, pour ſe reconcilier avec elle & tâcher de la ramener.

La jeune femme l'appercevant de loin treſſaillit, court au-devant de lui, & l'accueillant avec careſſes l'introduit dans la maiſon de ſon pere; lequel apprenant ſon arrivée accourt auſſi plein de joie, l'embraſſe, le reçoit, lui, ſon ſerviteur, ſon équipage, & s'empreſſe à le bien traiter. Mais le Lévite ayant le cœur ſerré ne pouvoit parler; néanmoins ému par le bon accueil de la famille, il leva les yeux ſur ſa jeune épouſe, & lui dit : Fille d'Iſraël, pourquoi me fuis-tu? Quel mal t'ai-je fait? La jeune fille ſe mit à pleurer en ſe couvrant le viſage. Puis il dit au pere : rendez-moi ma compagne; rendez-la moi pour l'amour d'elle; pourquoi vivroit-elle ſeule & délaiſſée? Quel autre que moi peut honorer comme ſa femme celle que j'ai reçu vierge?

Le pere regarda ſa fille, & la fille avoit le cœur attendri

du retour de ſon mari. Le pere dit donc à ſon gendre : mon fils, donnez-moi trois jours; paſſons ces trois jours dans la joie, & le quatrieme jour vous & ma fille partirez en paix. Le Lévite reſta donc trois jours avec ſon beau-pere & toute ſa famille, mangeant & buvant familiérement avec eux : & la nuit du quatrieme jour, ſe levant avant le ſoleil, il voulut partir. Mais ſon beau-pere l'arrêtant par la main lui dit : Quoi ! voulez-vous partir à jeun? Venez fortifier votre eſtomac, & puis vous partirez. Ils ſe mirent donc à table, & après avoir mangé & bu, le pere lui dit : mon fils, je vous ſupplie de vous réjouir avec nous encore aujourd'hui. Toutefois le Lévite ſe levant vouloit partir; il croyoit ravir à l'amour le tems qu'il paſſoit loin de ſa retraite, livré à d'autres qu'à ſa bien-aimée. Mais le pere ne pouvant ſe réſoudre à s'en ſéparer engagea ſa fille d'obtenir encore cette journée; & la fille, careſſant ſon mari, le fit reſter juſqu'au lendemain.

Dès le matin, comme il étoit prêt à partir, il fut encore arrêté par ſon beau-pere, qui le força de ſe mettre à table en attendant le grand jour; & le tems s'écouloit ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Alors le jeune homme s'étant levé pour partir avec ſa femme & ſon ſerviteur, & ayant préparé toute choſe; ô, mon fils! lui dit le pere; vous voyez que le jour s'avance & que le ſoleil eſt ſur ſon déclin. Ne vous mettez pas ſi tard en route; de grace, réjouiſſez mon cœur encore le reſte de cette journée : demain dès le point du jour vous partirez ſans retard : & en diſant ainſi, le bon vieillard étoit tout ſaiſi; ſes yeux paternels ſe rempliſſoient de larmes. Mais le Lévite ne ſe rendit point, & voulut partir à l'inſtant.

Que de regrets coûta cette ſéparation funeſte ! Que de touchans adieux furent dits & recommencés ! Que de pleurs les ſœurs de la jeune fille verſerent ſur ſon viſage ! Combien de fois elles la reprirent tour-à-tour dans leurs bras ! Combien de fois ſa mere éplorée, en la ſerrant derechef dans les ſiens, ſentit les douleurs d'une nouvelle ſéparation ! Mais ſon pere en l'embraſſant ne pleuroit pas : ſes muettes étreintes étoient mornes & convulſives ; des ſoupirs tranchans ſoulevoient ſa poitrine. Hélas ! il ſembloit prévoir l'horrible ſort de l'infortunée. Oh s'il eût ſu qu'elle ne reverroit jamais l'aurore ! S'il eût ſu que ce jour étoit le dernier de ſes jours...... Ils partent enfin, ſuivis des tendres bénédictions de toute leur famille, & de vœux qui méritoient d'être exaucés. Heureuſe famille, qui dans l'union la plus pure, coule au ſein de l'amitié ſes paiſibles jours, & ſemble n'avoir qu'un cœur à tous ſes membres. Oh innocence des mœurs, douceur d'ame, antique ſimplicité, que vous êtes aimables ! Comment la brutalité du vice a-t-elle pu trouver place au milieu de vous ? Comment les fureurs de la barbarie n'ont-elles pas reſpecté vos plaiſirs ?



CHANT SECOND.

LE jeune Lévite ſuivoit ſa route avec ſa femme, ſon ſerviteur & ſon bagage, transporté de joie de ramener l'amie de ſon cœur, & inquiet du ſoleil & de la pouſſiere, comme une mere qui ramene ſon enfant chez la nourrice, & craint pour lui les injures de l'air. Déjà l'on découvroit la ville de Jébus à main droite, & ſes murs auſſi vieux que les ſiecles, leur offroient un aſyle aux approches de la nuit. Le ſerviteur dit donc à ſon maître ; vous voyez le jour prêt à finir : avant que les ténebres nous ſurprennent, entrons dans la ville des Jébuſéens, nous y chercherons un aſyle, & demain, pourſuivant notre voyage, nous pourrons arriver à Geba.

A Dieu ne plaiſe, dit le Lévite, que je loge chez un peuple infidele, & qu'un Cananéen donne le couvert au miniſtre du Seigneur. Non, mais allons juſques à Gabaa chercher l'hoſpitalité chez nos freres. Ils laiſſerent donc Jéruſalem derriere eux ; ils arriverent après le coucher du ſoleil à la hauteur de Gabaa, qui eſt de la Tribu de Benjamin. Ils ſe détournerent pour y paſſer la nuit, & y étant entrés, ils allerent s'aſſeoir dans la place publique ; mais nul ne leur offrit un aſyle, & ils demeuroient à découvert.

Hommes de nos jours, ne calomniez pas les mœurs de vos peres. Ces premiers tems, il eſt vrai, n'abondoient pas comme les vôtres en commodités de la vie ; de vils métaux n'y ſuffiſoient pas à tout : mais l'homme avoit des entrailles qui faiſoient

le reſte : l'hoſpitalité n'étoit pas à vendre, & l'on n'y trafiquoit pas des vertus. Les fils de Jémini n'étoient pas les ſeuls, ſans doute, dont les cœurs de fer fuſſent endurcis ; mais cette dureté n'étoit pas commune. Par-tout avec la patience on trouvoit des freres ; le voyageur dépourvu de tout, ne manquoit de rien.

Après avoir attendu long-tems inutilement, le Lévite alloit détacher ſon bagage, pour en faire à la jeune fille un lit moins dur que la terre nue ; quand il apperçut un homme vieux, revenant ſur le tard de ſes champs & de ſes travaux ruſtiques. Cet homme étoit comme lui des monts d'Ephraïm, & il étoit venu s'établir autrefois dans cette ville parmi les enfans de Benjamin.

Le vieillard élevant les yeux, vit un homme & une femme aſſiſe au milieu de la place, avec un ſerviteur des bêtes de ſomme & du bagage. Alors s'approchant, il dit au Lévite : Etranger, d'où êtes-vous, & où allez-vous ? lequel lui répondit ; nous venons de Bethléem, ville de Juda : nous retournons dans notre demeure ſur le penchant du mont d'Ephraïm, d'où nous étions venus ; & maintenant nous cherchions l'hoſpice du Seigneur ; mais nul n'a voulu nous loger. Nous avons du grain pour nos animaux, du pain, du vin pour moi, pour votre ſervante, & pour le garçon qui nous ſuit ; nous avons tout ce qui nous eſt néceſſaire, il nous manque ſeulement le couvert. Le vieillard lui répondit ; paix vous ſoit mon frere : vous ne reſterez point dans la place, ſi quelque choſe vous manque, que le crime en ſoit ſur moi. Enſuite il les mena dans ſa maiſon, fit décharger leur équipage, garnir le ratelier pour leurs bêtes, & ayant fait laver les pieds à ſes hôtes, il leur fit un feſtin de Patriarches, ſimple & ſans faſte, mais abondant.

Tandis qu'ils étoient à table avec leur hôte & sa fille (*), promise à un jeune homme du pays, & que dans la gaîté d'un repas offert avec joie, ils se délassoient agréablement, les hommes de cette ville, enfans de Bélial, sans joug, sans frein, sans retenue, & bravant le Ciel comme les Cyclopes du Mont Etna, vinrent environner la maison, frappant rudement à la porte, & criant au vieillard d'un ton menaçant : Livre-nous ce jeune étranger que sans congé tu reçois dans nos murs, que sa beauté nous paye le prix de cet asyle, & qu'il expie ta témérité. Car ils avoient vu le Lévite sur la place, &, par un reste de respect pour le plus sacré de tous les droits, n'avoient pas voulu le loger dans leurs maisons pour lui faire violence ; mais ils avoient comploté de revenir le surprendre au milieu de la nuit, & ayant su que le vieillard lui avoit donné retraite, ils accouroient sans justice & sans honte, pour l'arracher de sa maison.

Le vieillard entendant ces forcenés, se trouble, s'effraye, & dit au Lévite : nous sommes perdus. Ces méchans ne sont pas des gens que la raison ramene, & qui reviennent jamais de ce qu'ils ont résolu. Toutefois il sort au-devant d'eux pour tâcher de les fléchir. Il se prosterne, & levant au Ciel ses mains pures de toute rapine, il leur dit : Oh mes freres ! quels discours avez-vous prononcés ? Ah ! ne faites pas ce mal devant le Seigneur ; n'outragez-pas ainsi la nature, ne violez pas la sainte hospitalité. Mais voyant qu'ils ne l'écoutoient point, &

(*) Dans l'usage antique les femmes de la maison ne se mettoient pas à table avec leurs hôtes, quand c'étoient des hommes ; mais lorsqu'il y avoit des femmes, elles s'y mettoient avec elles.

que, prêts à le maltraiter lui-même, ils alloient forcer la maifon, le vieillard au défefpoir prit à l'inftant fon parti, & faifant figne de la main pour fe faire entendre au milieu du tumulte, il reprit d'une voix plus forte : non, moi vivant un tel forfait ne déshonorera point mon hôte & ne fouillera point ma maifon: Mais, écoutez, hommes cruels, les fupplications d'un malheureux pere. J'ai une fille encore vierge, promife à l'un d'entre vous; je vais l'amener pour vous être immolée, mais feulement que vos mains facrileges s'abftiennent de toucher au Lévite du Seigneur. Alors, fans attendre leur réponfe, il court chercher fa fille pour racheter fon hôte aux dépens de fon propre fang.

Mais le Lévite, que jufqu'à cet inftant la terreur rendoit immobile, fe réveillant à ce déplorable afpect, prévient le généreux vieillard, s'élance au-devant de lui, le force à rentrer avec fa fille, & prenant lui-même fa compagne bien aimée, fans lui dire un feul mot, fans lever les yeux fur elle, l'entraîne jufqu'à la porte, & la livre à ces maudits. Auffi-tôt ils entourent la jeune fille à demi-morte, la faififfent, fe l'arrachent fans pitié ; tels dans leur brutale furie qu'au pied des Alpes glacées un troupeau de loups affamés furprend une foible geniffe, fe jette fur elle & la déchire, au retour de l'abreuvoir. Oh miférables, qui détruifez votre efpece par les plaifirs deftinés à la reproduire, comment cette beauté mourante ne glace-t-elle point vos féroces defirs ? Voyez fes yeux déjà fermés à la lumiere, fes traits effacés, fon vifage éteint; la pâleur de la mort a couvert fes joues, les violettes livides en ont chaffé les rofes, elle n'a plus de voix pour gémir, fes mains n'ont

plus de force pour repouffer vos outrages: Hélas ! elle eſt déjà morte ! Barbares, indignes du nom d'hommes; vos hurlemens reſſemblent aux cris de l'horrible Hyene, & comme elle, vous dévorez les cadavres.

Les approches du jour qui rechaſſe les bêtes farouches dans leurs tanieres ayant diſperſé ces brigands, l'infortunée uſe le reſte de ſa force à ſe traîner juſqu'au logis du vieillard; elle tombe à la porte la face contre terre & les bras étendus ſur le ſeuil. Cependant, après avoir paſſé la nuit à remplir la maiſon de ſon hôte d'imprécations & de pleurs, le Lévite prêt à ſortir ouvre la porte & trouve dans cet état celle qu'il a tant aimée. Quel ſpectacle pour ſon cœur déchiré ! Il éleve un cri plaintif vers le ciel vengeur du crime : puis, adreſſant la parole à la jeune fille; leve-toi, lui dit-il, fuyons la malédiction qui couvre cette terre : viens, ô ma compagne ! je ſuis cauſe de ta perte, je ſerai ta conſolation : périſſe l'homme injuſte & vil qui jamais te reprochera ta miſere; tu m'es plus reſpectable qu'avant nos malheurs. La jeune fille ne répond point : il ſe trouble, ſon cœur ſaiſi d'effroi commence à craindre de plus grands maux : il l'appelle derechef, il regarde, il la touche; elle n'étoit plus. O fille trop aimable, & trop aimée ! c'eſt donc pour cela que je t'ai tiré de la maiſon de ton pere ? Voilà donc le ſort que te préparoit mon amour? Il acheva ces mots prêt à la ſuivre, & ne lui ſurvéquit que pour la venger.

Dès cet inſtant, occupé du ſeul projet dont ſon ame étoit remplie il fut ſourd à tout autre ſentiment; l'amour, les regrets, la pitié, tout en lui ſe change en fureur. L'aſpect même de ce

corps, qui devroit le faire fondre en larmes, ne lui arrache plus ni plaintes ni pleurs : il le contemple d'un œil ſec & ſombre ; il n'y voit plus qu'un objet de rage & de déſeſpoir. Aidé de ſon ſerviteur, il le charge ſur ſa monture & l'emporte dans ſa maiſon. Là, ſans héſiter, ſans trembler, le barbare oſe couper ce corps en douze pieces ; d'une main ferme & ſûre il frappe ſans crainte, il coupe la chair & les os, il ſépare la tête & les membres, & après avoir fait aux Tribus ces envois effroyables, il les précede à Maſpha, déchire ſes vêtemens, couvre ſa tête de cendres, ſe proſterne à meſure qu'ils arrivent & réclame à grands cris la juſtice du Dieu d'Iſraël.



CHANT TROISIEME.

CEPENDANT vous euſſiez vu tout le Peuple de Dieu, s'émouvoir, s'aſſembler, ſortir de ſes demeures, accourir de toutes les Tribus à Maſpha devant le Seigneur, comme un nombreux eſſaim d'abeilles ſe raſſemble en bourdonnant autour de leur Roi. Ils vinrent tous, ils vinrent de toutes parts, de tous les cantons, tous d'accord comme un ſeul homme depuis Dan juſqu'à Beerſabée, & depuis Galaad juſqu'à Maſpha.

Alors le Lévite, s'étant préſenté dans un appareil lugubre, fut interrogé par les anciens devant l'aſſemblée ſur le meurtre de la jeune fille, & il leur parla ainſi : « Je ſuis entré dans » Gabaa ville de Benjamin avec ma femme pour y paſſer la » nuit; & les gens du pays ont entouré la maiſon où j'étois » logé, voulant m'outrager & me faire périr. J'ai été forcé » de livrer ma femme à leur débauche, & elle eſt morte » en ſortant de leurs mains. Alors j'ai pris ſon corps, je l'ai » mis en pieces, & je vous les ai envoyées à chacun dans » vos limites. Peuple du Seigneur, j'ai dit la vérité; faites ce » qui vous ſemblera juſte devant le Très-Haut.

A l'inſtant il s'éleva dans tout Iſraël un ſeul cri, mais éclatant, mais unanime : Que le ſang de la jeune femme retombe ſur ſes meurtriers. Vive l'Eternel! nous ne rentrerons point dans nos demeures, & nul de nous ne retournera ſous ſon toit que Gabaa ne ſoit exterminé. Alors le Lévite s'écria d'une voix forte : béni ſoit Iſraël qui punit l'infamie & venge

le ſang innocent. Fille de Bethléem, je te porte une bonne nouvelle; ta mémoire ne reſtera point ſans honneur. En diſant ces mots, il tomba ſur ſa face, & mourut. Son corps fut honoré de funérailles publiques. Les membres de la jeune femme furent raſſemblés & mis dans le même ſépulcre, & tout Iſraël pleura ſur eux.

Les apprêts de la guerre qu'on alloit entreprendre commencerent par un ſerment ſolemnel de mettre à mort quiconque négligeroit de s'y trouver. Enſuite on fit le dénombrement de tous les Hébreux portans armes, & l'on choiſit dix de cent, cent de mille, & mille de dix mille, la dixieme partie du peuple entier, dont on fit une armée de quarante mille hommes qui devoit agir contre Gabaa, tandis qu'un pareil nombre étoit chargé des convois de munitions & de vivres pour l'approviſionnement de l'armée. Enſuite le Peuple vint à Silo devant l'arche du Seigneur, en diſant: quelle Tribu commandera les autres contre les enfans de Benjamin? Et le Seigneur répondit; c'eſt le ſang de Juda qui crie vengeance; que Juda ſoit votre chef.

Mais avant de tirer le glaive contre leurs freres, ils envoyerent à la Tribu de Benjamin des Hérauts, leſquels dirent aux Benjamites. Pourquoi cette horreur ſe trouve-t-elle au milieu de vous? Livrez-nous ceux qui l'ont commiſe, afin qu'ils meurent, & que le mal ſoit ôté du ſein d'Iſraël.

Les farouches enfans de Jémini, qui n'avoient pas ignoré l'aſſemblée de Maſpha, ni la réſolution qu'on y avoit priſe, s'étant préparés de leur côté, crurent que leur valeur les diſpenſoit d'être juſtes. Ils n'écouterent point l'exhortation de

leurs

leurs freres, &, loin de leur accorder la satisfaction qu'ils leur devoient, ils sortirent en armes de toutes les villes de leurs partages, & accoururent à la défense de Gabaa, sans se laisser effrayer par le nombre, & résolus de combattre seuls tout le peuple réuni. L'armée de Benjamin se trouva de vingt-cinq mille hommes tirant l'épée, outre les habitans de Gabaa, au nombre de sept-cents hommes bien aguerris, maniant les armes des deux mains avec la même adresse & tous si excellens tireurs de fronde qu'ils pouvoient atteindre un cheveu, sans que la pierre déclinât de côté ni d'autre.

L'armée d'Israël s'étant assemblée & ayant élu ses chefs vint camper devant Gabaa, comptant emporter aisément cette place. Mais les Benjamites étant sortis en bon ordre, l'attaquent, la rompent, la poursuivent avec furie, la terreur les précede & la mort les suit. On voyoit les forts d'Israël en déroute tomber par milliers sous leur épée, & les champs de Rama se couvrir de cadavres, comme les sables d'Elath se couvrent des nuées de sauterelles qu'un vent brûlant apporte & tue en un jour. Vingt-deux mille hommes de l'armée d'Israël périrent dans ce combat : mais leurs freres ne se découragerent point, & se fiant à leur force & à leur grand nombre encore plus qu'à la justice de leur cause, ils vinrent le lendemain se ranger en bataille dans le même lieu.

Toutefois avant que de risquer un nouveau combat, ils étoient montés la veille devant le Seigneur, & pleurant jusqu'au soir en sa présence ils l'avoient consulté sur le sort de cette guerre. Mais il leur dit; allez & combattez; votre devoir dépend-il de l'événement?

Comme ils marchoient donc vers Gabaa, les Benjamites firent une sortie par toutes les portes, & tombant sur eux avec plus de fureur que la veille, ils les défirent, & les poursuivirent avec un tel acharnement, que dix-huit mille hommes de guerre périrent encore ce jour-là dans l'armée d'Israël. Alors tout le peuple vint derechef se prosterner & pleurer devant le Seigneur, & jeûnant jusqu'au soir, ils offrirent des oblations & des sacrifices. Dieu d'Abraham, disoient-ils en gémissant, ton peuple, épargné tant de fois dans ta juste colere, périra-t-il pour vouloir ôter le mal de son sein ? Puis, s'étant présentés devant l'Arche redoutable, & consultant derechef le Seigneur par la bouche de Phinées fils d'Éléazar, ils lui dirent: marcherons-nous encore contre nos freres, ou laisserons-nous en paix Benjamin? La voix du Tout-Puissant daigna leur répondre: Marchez, & ne vous fiez plus en votre nombre, mais au Seigneur qui donne & ôte le courage comme il lui plaît: Demain je livrerai Benjamin entre vos mains.

A l'instant ils sentent déjà dans leurs cœurs l'effet de cette promesse. Une valeur froide & sûre succédant à leur brutale impétuosité les éclaire & les conduit. Ils s'apprêtent posément au combat, & ne s'y présentent plus en forcenés, mais en hommes sages & braves qui savent vaincre sans fureur, & mourir sans désespoir. Ils cachent des troupes derriere le côteau de Gabaa, & se rangent en bataille avec le reste de leur armée, ils attirent loin de la ville les Benjamites, qui, sur leurs premiers succès, pleins d'une confiance trompeuse sortent plutôt pour les tuer que pour les combattre; ils poursuivent avec impétuosité l'armée qui cede & recule à dessein devant eux; ils

arrivent après elle jusqu'où se joignent les chemins de Béthel & de Gabaa, & crient en s'animant au carnage; ils tombent devant nous comme les premieres fois. Aveugles, qui dans l'éblouissement d'un vain succès ne voient pas l'Ange de la vengeance qui vole déjà sur leurs rangs, armé du glaive exterminateur.

Cependant le corps de troupes caché derriere le côteau, sort de son embuscade en bon ordre, au nombre de dix mille hommes, & s'étendant autour de la Ville, l'attaque, la force, en passe tous les habitans au fil de l'épée, puis élevant une grande fumée, il donne à l'armée le signal convenu, tandis que le Benjamite acharné, s'excite à poursuivre sa victoire.

Mais les forts d'Israël ayant apperçu le signal, firent face à l'ennemi en Bahal-Tamar. Les Benjamites, surpris de voir les bataillons d'Israël se former, se développer, s'étendre, fondre sur eux, commencerent à perdre courage, & tournant le dos, ils virent avec effroi les tourbillons de fumée qui leur annonçoient le désastre de Gabaa. Alors frappés de terreur à leur tour, ils connurent que le bras du Seigneur les avoit atteints, & fuyant en déroute vers le désert, ils furent environnés, poursuivis, tués, foulés aux pieds; tandis que divers détachemens entrant dans les Villes, y mettoient à mort chacun dans son habitation.

En ce jour de colere & de meurtre, presque toute la Tribu de Benjamin, au nombre de vingt-six mille hommes, périt sous l'épée d'Israël; savoir, dix-huit mille hommes dans leur premiere retraite depuis Menuha jusqu'à l'Est du côteau, cinq

mille dans la déroute vers le désert, deux mille qu'on atteignit près de Guidhon, & le reste dans les places qui furent brûlées, & dont tous les habitans hommes & femmes, jeunes & vieux, grands & petits, jusqu'aux bêtes, furent mis à mort, sans qu'on fit grace à aucun : en sorte que ce beau pays, auparavant si vivant, si peuplé, si fertile, & maintenant moissonné par la flamme & par le fer, n'offroit plus qu'une affreuse solitude couverte de cendres & d'ossemens.

Six cents hommes seulement, dernier reste de cette malheureuse Tribu échapperent au glaive d'Israël, & se réfugierent au rocher de Rhimmon, où ils resterent cachés quatre mois, pleurant trop tard le forfait de leurs freres, & la misere où il les avoit réduits.

Mais les Tribus victorieuses voyant le sang qu'elles avoient versé, sentirent la plaie qu'elles s'étoient faite. Le peuple vint & se rassemblant devant la maison du Dieu fort, éleva un autel sur lequel il lui rendit ses hommages, lui offrant des holocaustes & des actions de graces ; puis élevant sa voix, il pleura ; il pleura sa victoire après avoir pleuré sa défaite. Dieu d'Abraham, s'écrioient-ils dans leur affliction, ah ! où sont tes promesses, & comment ce mal est-il arrivé à ton peuple qu'une Tribu soit éteinte en Israël ? Malheureux humains qui ne savez ce qui vous est bon, vous avez beau vouloir sanctifier vos passions ; elles vous punissent toujours des excès qu'elles vous font commettre, & c'est en exauçant vos vœux injustes que le Ciel vous les fait expier.

CHANT QUATRIEME.

APRÈS avoir gémi du mal qu'ils avoient fait dans leur colere, les enfans d'Iſraël y chercherent quelque remede qui pût rétablir en ſon entier la race de Jacob mutilée. Emus de compaſſion pour les ſix cents hommes réfugiés au rocher de Rhimmon, ils dirent; que ferons-nous pour conſerver ce dernier & précieux reſte d'une de nos Tribus preſque éteinte? Car ils avoient juré par le Seigneur, diſant; ſi jamais aucun d'entre nous donne ſa fille au fils d'un enfant de Jémini & mêle ſon ſang au ſang de Benjamin. Alors pour éluder un ſerment ſi cruel, méditant de nouveaux carnages, ils firent le dénombrement de l'armée, pour voir ſi, malgré l'engagement ſolemnel, quelqu'un d'eux avoit manqué de s'y rendre, & il ne s'y trouva nul des habitans de Jabès de Galaad. Cette branche des enfans de Manaſſé, regardant moins à la punition du crime qu'à l'effuſion du ſang fraternel, s'étoit refuſée à des vengeances plus atroces que le forfait, ſans conſidérer que le parjure & la déſertion de la cauſe commune ſont pires que la cruauté. Hélas! la mort, la mort barbare fut le prix de leur injuſte pitié. Dix mille hommes détachés de l'armée d'Iſraël reçurent & exécuterent cet ordre effroyable; Allez, exterminez Jabès de Galaad & tous ſes habitans, hommes, femmes, enfans, excepté les ſeules filles vierges que vous amenerez au camp, afin qu'elles ſoient données en mariage aux enfans de Benjamin. Ainſi pour réparer la déſolation de tant de meurtres, ce peuple farouche

en commit de plus grands ; semblable en sa furie à ces globes de fer lancés par nos machines embrasées, lesquels, tombés à terre après leur premier effet, se relevent avec une impétuosité nouvelle, & dans leurs bonds inattendus, renversent & détruisent des rangs entiers.

Pendant cette exécution funeste, Israël envoya des paroles de paix aux six cents de Benjamin réfugiés au rocher de Rhimmon ; & ils revinrent parmi leurs freres. Leur retour ne fut point un retour de joie : ils avoient la contenance abattue & les yeux baissés ; la honte & le remords couvroient leurs visages, & tout Israël consterné, poussa des lamentations en voyant ces tristes restes d'une de ses Tribus bénites, de laquelle Jacob avoit dit : « Benjamin est un loup dévorant ; au matin il dé- » chirera sa proie, & le soir il partagera le butin ».

Après que les dix mille hommes envoyés à Jabès furent de retour, & qu'on eut dénombré les filles qu'ils amenoient, il ne s'en trouva que quatre cents, & on les donna à autant de Benjamites, comme une proie qu'on venoit de ravir pour eux. Quelles noces pour de jeunes vierges timides, dont on vient d'égorger les freres, les peres, les meres devant leurs yeux, & qui reçoivent des liens d'attachement & d'amour par des mains dégoûtantes du sang de leurs proches ! Sexe toujours esclave ou tyran, que l'homme opprime ou qu'il adore, & qu'il ne peut pourtant rendre heureux ni l'être, qu'en le laissant égal à lui.

Malgré ce terrible expédient, il restoit deux cents hommes à pourvoir, & ce peuple, cruel dans sa pitié même & à qui le sang de ses freres coûtoit si peu, songeoit peut-être à

faire pour eux de nouvelles veuves, lorſqu'un vieillard de Lébona parlant aux anciens leur dit : hommes Iſraélites, écoutez l'avis d'un de vos freres. Quand vos mains ſe laſſeront-elles du meurtre des innocens ? Voici les jours de la ſolemnité de l'Eternel en Silo. Dites ainſi aux enfans de Benjamin : Allez, & mettez des embûches aux vignes : puis quand vous verrez que les filles de Silo ſortiront pour danſer avec des flûtes, alors vous les envelopperez, & raviſſant chacun ſa femme, vous retournerez vous établir avec elles au pays de Benjamin. Et quand les peres ou les freres des jeunes filles viendront ſe plaindre à nous, nous leur dirons; ayez pitié d'eux pour l'amour de nous & de vous-mémes qui êtes leur freres; puiſque n'ayant pu les pourvoir après cette guerre & ne pouvant leur donner nos filles contre le ſerment, nous ſerons coupables de leur perte ſi nous les laiſſons périr ſans deſcendans.

Les enfans donc de Benjamin firent ainſi qu'il leur fut dit, & lorſque les jeunes filles ſortirent de Silo pour danſer, ils s'élancerent & les environnerent. La craintive troupe fuit, ſe diſperſe; la terreur ſuccede à leur innocente gaîté; chacune appelle à grands cris ſes compagnes, & court de toutes ſes forces. Les ceps déchirent leurs voiles, la terre eſt jonchée de leurs parures, la courſe anime leur teint & l'ardeur des raviſſeurs. Jeunes beautés où courez-vous ? En fuyant l'oppreſſeur qui vous pourſuit vous tombez dans des bras qui vous enchaînent. Chacun ravit la ſienne, & s'efforçant de l'appaiſer l'effraye encore plus par ſes carreſſes que par ſa violence. Au tumulte qui s'éleve, aux cris qui ſe font entendre au loin tout le peuple accourt; les peres & meres accourent

la foule & veulent dégager leurs filles ; les raviſſeurs autoriſés défendent leur proie ; enfin les anciens font entendre leur voix, & le peuple, ému de compaſſion pour les Benjamites s'intéreſſe en leur faveur.

Mais les peres, indignés de l'outrage fait à leurs filles, ne ceſſoient point leurs clameurs. Quoi ! s'écrioient-ils avec véhémence, des filles d'Iſraël ſeront-elles aſſervies & traitées en eſclaves ſous les yeux du Seigneur? Benjamin nous ſera-t-il comme le Moabite & l'Iduméen ? Où eſt la liberté du peuple de Dieu ? Partagée entre la juſtice & la pitié, l'aſſemblée prononce enfin que les captives ſeront remiſes en liberté & décideront elles-mêmes de leur ſort. Les raviſſeurs forcés de céder à ce jugement les relâchent à regret, & tâchent de ſubſtituer à la force des moyens plus puiſſans ſur leurs jeunes cœurs. Auſſi-tôt elles s'échappent & fuient toutes enſemble; ils les ſuivent, leur tendent les bras, & leur crient; filles de Silo, ſerez-vous plus heureuſes avec d'autres ? Les reſtes de Benjamin ſont-ils indignes de vous fléchir ? Mais pluſieurs d'entr'elles, déjà liées par des attachemens ſecrets palpitoient d'aiſe d'échapper à leurs raviſſeurs. Axa, la tendre Axa parmi les autres, en s'élançant dans les bras de ſa mere qu'elle voit accourir, jette furtivement les yeux ſur le jeune Elmacin auquel elle étoit promiſe, & qui venoit plein de douleur & de rage la dégager au prix de ſon ſang. Elmacin la revoit, tend les bras, s'écrie & ne peut parler ; la courſe & l'émotion l'ont mis hors d'haleine. Le Benjamite apperçoit ce tranſport, ce coup-d'œil; il devine tout, il gémit & prêt à ſe retirer il voit arriver le Pere d'Axa.

C'étoit

C'étoit le même vieillard auteur du conseil donné aux Benjamites. Il avoit choisi lui-même Elmacin pour son gendre ; mais sa probité l'avoit empêché d'avertir sa fille du risque auquel il exposoit celles d'autrui.

Il arrive, & la prenant par la main : Axa, lui dit-il, tu connois mon cœur; j'aime Elmacin, il eût été la consolation de mes vieux jours : mais le salut de ton peuple & l'honneur de ton pere doivent l'emporter sur lui. Fais ton devoir ma fille, & sauve-moi de l'opprobre parmi mes freres ; car j'ai conseillé tout ce qui s'est fait. Axa baisse la tête & soupire sans répondre ; mais enfin levant les yeux, elle rencontre ceux de son vénérable pere. Ils ont plus dit que sa bouche : elle prend son parti. Sa voix foible & tremblante prononce à peine dans un foible & dernier adieu le nom d'Elmacin qu'elle n'ose regarder, & se retournant à l'instant demi-morte, elle tombe dans les bras du Benjamite.

Un bruit s'excite dans l'assemblée. Mais Elmacin s'avance & fait signe de la main. Puis élevant la voix : écoute, ô Axa, lui dit-il, mon vœu solemnel. Puisque je ne puis être à toi, je ne serai jamais à nulle autre : le seul souvenir de nos jeunes ans que l'innocence & l'amour ont embellis me suffit. Jamais le fer n'a passé sur ma tête, jamais le vin n'a mouillé mes levres, mon corps est aussi pur que mon cœur : Prêtres du Dieu vivant, je me voue à son service ; recevez le Nazaréen du Seigneur.

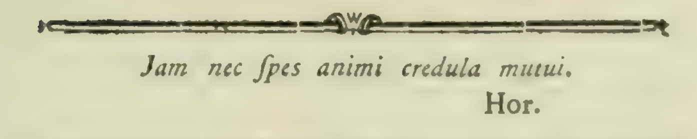
Aussi-tôt, comme par une inspiration subite, toutes les filles, entraînées par l'exemple d'Axa imitent son sacrifice, & renonçant à leurs premieres amours se livrent aux Benja-

mites qui les ſuivoient. A ce touchant aſpect il s'éleve un cri de joie au milieu du Peuple. Vierges d'Ephraïm, par vous Benjamin va renaître. Béni ſoit le Dieu de nos peres : il eſt encore des vertus en Iſraël.



LETTRES

A SARA.



Jam nec spes animi credula mutui.

Hor.



AVERTISSEMENT.

ON comprendra ſans peine comment une eſpece de défi a pu faire écrire ces quatre Lettres. On demandoit ſi un Amant d'un demi-ſiecle pouvoit ne pas faire rire. Il m'a ſemblé qu'on pouvoit ſe laiſſer ſurprendre à tout âge, qu'un Barbon pouvoit même écrire juſqu'à quatre Lettres d'Amour, & intéreſſer encore les honnêtes gens, mais qu'il ne pouvoit aller juſqu'à ſix ſans ſe déshonorer. Je n'ai pas beſoin de dire ici mes raiſons, on peut les ſentir en liſant ces Lettres; après leur lecture on en jugera.



LETTRES A SARA.

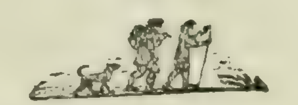
PREMIERE LETTRE.

TU lis dans mon cœur, jeune Sara; tu m'as pénétré, je le fais, je le fens. Cent fois le jour ton œil curieux vient épier l'effet de tes charmes. A ton air fatisfait, à tes cruelles bontés, à tes méprifantes agaceries, je vois que tu jouis en fecret de ma mifere; tu t'applaudis avec un fouris moqueur du défefpoir où tu plonges un malheureux, pour qui l'amour n'eft plus qu'un opprobre. Tu te trompes, Sara, je fuis à plaindre, mais je ne fuis point à railler: je ne fuis point digne de mépris, mais de pitié, parce que je ne m'en impofe ni fur ma figure ni fur mon âge, qu'en aimant je me fens indigne de plaire, & que la fatale illufion qui m'égare, m'empêche de te voir telle que tu es, fans m'empêcher de me voir tel que je fuis. Tu peux m'abufer fur tout, hormis fur moi-même: tu peux me perfuader tout au monde, excepté que tu puiffes partager mes feux infenfés. C'eft le pire de mes fupplices de me voir comme tu me vois; tes trompeufes careffes ne font pour moi qu'une humiliation de plus, & j'aime avec la certitude affreufe de ne pouvoir être aimé.

Sois donc contente. Hé bien, oui, je t'adore; oui je brûle pour toi de la plus cruelle des paffions. Mais tente, fi tu l'ofes,

de m'enchaîner à ton char comme un ſoupirant à cheveux gris, comme un amant barbon qui veut faire l'agréable, &, dans ſon extravagant délire, s'imagine avoir des droits ſur un jeune objet. Tu n'auras pas cette gloire, ô Sara, ne t'en flatte pas: tu ne me verras point à tes pieds vouloir t'amuſer avec le jargon de la galanterie, ou t'attendrir avec des propos langoureux. Tu peux m'arracher des pleurs, mais ils ſont moins d'amour que de rage. Ris, ſi tu veux, de ma foibleſſe; tu ne riras pas, au moins, de ma crédulité.

Je te parle avec emportement de ma paſſion, parce que l'humiliation eſt toujours cruelle, & que le dédain eſt dur à ſupporter: mais ma paſſion, toute folle qu'elle eſt, n'eſt point emportée; elle eſt à la fois vive & douce comme toi. Privé de tout eſpoir, je ſuis mort au bonheur & ne vis que de ta vie. Tes plaiſirs ſont mes ſeuls plaiſirs; je ne puis avoir d'autres jouiſſances que les tiennes, ni former d'autres vœux que tes vœux. J'aimerois mon Rival même ſi tu l'aimois; ſi tu ne l'aimois pas, je voudrois qu'il pût mériter ton amour; qu'il eût mon cœur pour t'aimer plus dignement & te rendre plus heureuſe. C'eſt le ſeul deſir permis à quiconque oſe aimer ſans être aimable. Aime & ſois aimée, ô Sara. Vis contente, & je mourrai content.



SECONDE LETTRE.

PUISQUE je vous ai écrit, je veux vous écrire encore. Ma premiere faute en attire une autre ; mais je saurai m'arrêter, soyez-en sure ; & c'est la maniere dont vous m'avez traité durant mon délire, qui décidera de mes sentimens à votre égard quand j'en serai revenu. Vous avez beau feindre de n'avoir pas lu ma lettre : vous mentez, je le sais, vous l'avez lue. Oui, vous mentez sans me rien dire, par l'air égal avec lequel vous croyez m'en imposer : si vous êtes la même qu'auparavant, c'est parce que vous avez été toujours fausse, & la simplicité que vous affectez avec moi, me prouve que vous n'en avez jamais eu. Vous ne dissimulez ma folie que pour l'augmenter ; vous n'êtes pas contente que je vous écrive si vous ne me voyez encore à vos pieds : vous voulez me rendre aussi ridicule que je peux l'être ; vous voulez me donner en spectacle à vous-même, peut-être à d'autres, & vous ne vous croyez pas assez triomphante, si je ne suis déshonoré.

Je vois tout cela, fille artificieuse, dans cette feinte modestie par laquelle vous espérez m'en imposer, dans cette feinte égalité par laquelle vous semblez vouloir me tenter d'oublier ma faute, en paroissant vous-même n'en rien savoir. Encore une fois, vous avez lu ma lettre ; je le sais, je l'ai vu. Je vous ai vu, quand j'entrois dans votre chambre, poser précipitamment le livre où je l'avois mise ; je vous ai vu rougir & marquer un moment de trouble. Trouble séducteur & cruel qui peut-être

eſt encore un de vos pieges, & qui m'a fait plus de mal que tous vos regards. Que devins-je à cet aſpect qui m'agite encore? Cent fois en un inſtant, prêt à me précipiter aux pieds de l'orgueilleuſe, que de combats, que d'efforts pour me retenir! Je ſortis pourtant, je ſortis palpitant de joie d'échapper à l'indigne baſſeſſe que j'allois faire. Ce ſeul moment me venge de tes outrages. Sois moins fiere, ô Sara, d'un penchant que je peux vaincre, puiſqu'une fois en ma vie j'ai déjà triomphé de toi.

Infortuné! J'impute à ta vanité des fictions de mon amour-propre. Que n'ai-je le bonheur de pouvoir croire que tu t'occupes de moi, ne fût-ce que pour me tyranniſer! mais daigner tyranniſer un amant griſon, ſeroit lui faire trop d'honneur encore. Non, tu n'as point d'autre art que ton indifférence; ton dédain fait toute ta coquetterie, tu me déſoles ſans ſonger à moi. Je ſuis malheureux juſqu'à ne pouvoir t'occuper au moins de mes ridicules, & tu mépriſes ma folie juſqu'à ne daigner pas même t'en moquer. Tu as lu ma lettre, & tu l'as oubliée; tu ne m'as point parlé de mes maux, parce que tu n'y ſongeois plus. Quoi! je ſuis donc nul pour toi? Mes fureurs, mes tourmens, loin d'exciter ta pitié, n'excitent pas même ton attention? Ah! où eſt cette douceur que tes yeux promettent? où eſt ce ſentiment ſi tendre qui paroît les animer?...... Barbare!...... inſenſible à mon état tu dois l'être à tout ſentiment honnête. Ta figure promet une ame; elle ment, tu n'as que de la férocité...... Ah Sara! j'aurois attendu de ton bon cœur quelque conſolation dans ma miſere.

TROISIEME LETTRE.

ENFIN, rien ne manque plus à ma honte, & je ſuis auſſi humilié que tu l'as voulu. Voilà donc à quoi ont abouti mon dépit, mes combats, mes réſolutions, ma conſtance? Je ſerois moins avili ſi j'avois moins réſiſté. Qui, moi! j'ai fait l'amour en jeune-homme? j'ai paſſé deux heures aux genoux d'un enfant? j'ai verſé ſur ſes mains des torrens de larmes? j'ai ſouffert qu'elle me conſolât, qu'elle me plaignît, qu'elle eſſuyât mes yeux ternis par les ans? j'ai reçu d'elle des leçons de raiſon, de courage? j'ai bien profité de ma longue expérience & de mes triſtes réflexions! Combien de fois j'ai rougi d'avoir été à vingt ans ce que je redeviens à cinquante! Ah, je n'ai donc vécu que pour me déshonorer! Si du moins un vrai repentir me ramenoit à des ſentimens plus honnêtes: mais non je me complais malgré moi dans ceux que tu m'inſpires, dans le délire où tu me plonges, dans l'abaiſſement où tu m'as réduit. Quand je m'imagine à mon âge à genoux devant toi, tout mon cœur ſe ſouleve & s'irrite; mais il s'oublie & ſe perd dans les raviſſemens que j'y ai ſentis. Ah! je ne me voyois pas alors; je ne voyois que toi, fille adorée: tes charmes, tes ſentimens, tes diſcours rempliſſoient, formoient tout mon être: j'étois jeune de ta jeuneſſe, ſage de ta raiſon, vertueux de ta vertu. Pouvois-je mépriſer celui que tu honorois de ton eſtime? Pouvois-je haïr celui que tu daignois appeller ton ami? Hélas! cette tendreſſe de pere que tu me demandois d'un ton

ſi touchant, ce nom de fille que tu voulois recevoir de moi; me faiſoient bientôt rentrer en moi-même : tes propos ſi tendres, tes careſſes ſi pures m'enchantoient & me déchiroient, des pleurs d'amour & de rage couloient de mes yeux. Je ſentois que je n'étois heureux que par ma miſere, & que ſi j'euſſe été plus digne de plaire, je n'aurois pas été ſi bien traité.

N'importe. J'ai pu porter l'attendriſſement dans ton cœur. La pitié le ferme à l'amour, je le ſais, mais elle en a pour moi tous les charmes. Quoi! j'ai vu s'humecter pour moi tes beaux yeux? j'ai ſenti tomber ſur ma joue une de tes larmes? O cette larme, quel embraſement dévorant elle a cauſé! & je ne ſerois pas le plus heureux des hommes? Ah, combien je le ſuis au-deſſus de ma plus orgueilleuſe attente!

Oui, que ces deux heures reviennent ſans ceſſe, qu'elles rempliſſent de leur retour ou de leur ſouvenir le reſte de ma vie. Eh qu'a-t-elle eu de comparable à ce que j'ai ſenti dans cette attitude? J'étois humilié, j'étois inſenſé, j'étois ridicule; mais j'étois heureux, & j'ai goûté dans ce court eſpace plus de plaiſirs que je n'en eus dans tout le cours de mes ans. Oui, Sara, oui, charmante Sara, j'ai perdu tout repentir, toute honte; je ne me ſouviens plus de moi; je ne ſens que le feu qui me dévore; je puis dans tes fers braver les huées du monde entier. Que m'importe ce que je peux paroître aux autres? j'ai pour toi le cœur d'un jeune-homme, & cela me ſuffit. L'hiver a beau couvrir l'Etna de ſes glaces, ſon ſein n'eſt pas moins embraſé.

QUATRIEME LETTRE.

QUOI! c'étoit vous que je redoutois; c'étoit vous que je rougiſſois d'aimer? O Sara, fille adorable, ame plus belle que ta figure! ſi je m'eſtime déſormais quelque choſe, c'eſt d'avoir un cœur fait pour ſentir tout ton prix. Oui, ſans doute, je rougis de l'amour que j'avois pour toi, mais c'eſt parce qu'il étoit trop rampant, trop languiſſant, trop foible, trop peu digne de ſon objet. Il y a ſix mois que mes yeux & mon cœur devorent tes charmes, il y a ſix mois que tu m'occupes ſeule & que je ne vis que pour toi : mais ce n'eſt que d'hier que j'ai appris à t'aimer. Tandis que tu me parlois & que des diſcours dignes du Ciel ſortoient de ta bouche, je croyois voir changer tes traits, ton air, ton port, ta figure; je ne ſais quel feu ſurnaturel luiſoit dans tes yeux, des rayons de lumiere ſembloient t'entourer. Ah Sara! ſi réellement tu n'es pas une mortelle, ſi tu es l'Ange envoyé du Ciel pour ramener un cœur qui s'égare, dis-le moi; peut-être il eſt tems encore. Ne laiſſe plus profaner ton image par des deſirs formés malgré moi. Hélas! ſi je m'abuſe dans mes vœux, dans mes tranſports, dans mes téméraires hommages, guéris-moi d'une erreur qui t'offenſe, apprends-moi comment il faut t'adorer.

Vous m'avez ſubjugué, Sara, de toutes les manieres, & ſi vous me faites aimer ma folie, vous me la faites cruellement ſentir. Quand je compare votre conduite à la mienne, je trouve un ſage dans une jeune fille, & je ne ſens en moi

qu'un vieux enfant. Votre douceur, ſi pleine de dignité, de raiſon, de bienſéance, m'a dit tout ce que ne m'eût pas dit un accueil plus ſévere; elle m'a fait plus rougir de moi que n'euſſent fait vos reproches; & l'accent un peu plus grave que vous avez mis hier dans vos diſcours m'a fait aiſément connoître que je n'aurois pas dû vous expoſer à me les tenir deux fois. Je vous entends, Sara, & j'eſpere vous prouver auſſi que ſi je ne ſuis pas digne de vous plaire par mon amour, je le ſuis par les ſentimens qui l'accompagnent. Mon égarement ſera auſſi court qu'il a été grand, vous me l'avez montré, cela ſuffit; j'en ſaurai ſortir, ſoyez-en ſûre : quelque aliéné que je puiſſe être, ſi j'en avois vu toute l'étendue, jamais je n'aurois fait le premier pas. Quand je méritois des cenſures vous ne m'avez donné que des avis, & vous avez bien voulu ne me voir que foible lorſque j'étois criminel. Ce que vous ne m'avez pas dit, je ſais me le dire; je ſais donner à ma conduite auprès de vous le nom que vous ne lui avez pas donné & ſi j'ai pu faire une baſſeſſe ſans la connoître, je vous ferai voir que je ne porte point un cœur bas. Sans doute c'eſt moins mon âge que le vôtre qui me rend coupable. Mon mépris pour moi m'empêchoit de voir toute l'indignité de ma démarche. Trente ans de différence ne me montroient que ma honte & me cachoient vos dangers. Hélas! quels dangers? Je n'étois pas aſſez vain pour en ſuppoſer : je n'imaginois pas pouvoir tendre un piege à votre innocence, & ſi vous euſſiez été moins vertueuſe, j'étois un ſuborneur ſans en rien ſavoir.

O Sara! ta vertu eſt à des épreuves plus dangereuſes, &

tes charmes ont mieux à choifir. Mais mon devoir ne dépend ni de ta vertu ni de tes charmes, fa voix me parle & je le fuivrai. Qu'un éternel oubli ne peut-il te cacher mes erreurs! Que ne les puis-je oublier moi-même! Mais non, je le fens, j'en ai pour la vie, & le trait s'enfonce par mes efforts pour l'arracher. C'eft mon fort de brûler jufqu'à mon dernier foupir d'un feu que rien ne peut éteindre, & auquel chaque jour ôte un degré d'efpérance & en ajoute un de déraifon. Voilà ce qui ne dépend pas de moi; mais voici, Sara, ce qui en dépend. Je vous donne ma foi d'homme qui ne la fauffa jamais, que je ne vous reparlerai de mes jours de cette paffion ridicule & malheureufe que j'ai pu peut-être empêcher de naître, mais que je ne puis plus étouffer. Quand je dis que je ne vous en parlerai pas, j'entends que rien en moi ne vous dira ce que je dois taire. J'impofe à mes yeux le même filence qu'à ma bouche : mais de grace impofez aux vôtres de ne plus venir m'arracher ce trifte fecret. Je fuis à l'épreuve de tout, hors de vos regards : vous favez trop combien il vous eft aifé de me rendre parjure. Un triomphe fi fûr pour vous & fi flétriffant pour moi pourroit-il flatter votre belle ame? Non, divine Sara, ne profane pas le temple où tu es adorée, & laiffe au moins quelque vertu dans ce cœur à qui tu as tout ôté.

Je ne puis ni ne veux reprendre le malheureux fecret qui m'eft échappé; il eft trop tard, il faut qu'il vous refte, & il eft fi peu intéreffant pour vous qu'il feroit bientôt oublié fi l'aveu ne s'en renouvelloit fans ceffe. Ah! je ferois trop à plaindre dans ma mifere fi jamais je ne pouvois me dire que vous la

plaignez, & vous devez d'autant plus la plaindre que vous n'aurez jamais à m'en consoler. Vous me verrez toujours tel que je dois être, mais connoissez-moi toujours tel que je suis: vous n'aurez plus à censurer mes discours, mais souffrez mes lettres; c'est tout ce que je vous demande. Je n'approcherai de vous que comme d'une Divinité devant laquelle on impose silence à ses passions. Vos vertus suspendront l'effet de vos charmes; votre présence purifiera mon cœur; je ne craindrai point d'être un séducteur en ne vous disant rien qu'il ne vous convienne d'entendre; je cesserai de me croire ridicule quand vous ne me verrez jamais tel; & je voudrai n'être plus coupable, quand je ne pourrai l'être que loin de vous.

Mes Lettres? Non. Je ne dois pas même desirer de vous écrire, & vous ne devez le souffrir jamais. Je vous estimerois moins si vous en étiez capable. Sara, je te donne cette arme, pour t'en servir contre moi. Tu peux être dépositaire de mon fatal secret, tu n'en peux être la confidente. C'est assez pour moi que tu le saches, ce seroit trop pour toi de l'entendre répéter. Je me tairai: qu'aurois-je de plus à te dire? Bannis-moi, méprise-moi désormais, si tu revois jamais ton amant dans l'ami que tu t'es choisi. Sans pouvoir te fuir, je te dis adieu pour la vie. Ce sacrifice étoit le dernier qui me restoit à te faire. C'étoit le seul qui fût digne de tes vertus & de mon cœur.

LA REINE FANTASQUE,

CONTE.

LA

LA REINE FANTASQUE,

CONTE.

IL y avoit autrefois un Roi qui aimoit ſon peuple...... Cela commence comme un conte de Fée, interrompit le Druide? C'en eſt un auſſi, répondit Jalamir. Il y avoit donc un Roi qui aimoit ſon peuple, & qui, par conſéquent, en étoit adoré. Il avoit fait tous ſes efforts pour trouver des Miniſtres auſſi bien intentionnés que lui; mais ayant enfin reconnu la folie d'une pareille recherche, il avoit pris le parti de faire par lui-même toutes les choſes qu'il pouvoit dérober à leur mal-faiſante activité. Comme il étoit fort entêté du bizarre projet de rendre ſes ſujets heureux, il agiſſoit en conſéquence, & une conduite ſi ſinguliere lui donnoit parmi les Grands un ridicule ineffaçable. Le peuple le béniſſoit, mais à la Cour il paſſoit pour un fou. A cela près, il ne manquoit pas de mérite; auſſi s'appelloit-il Phénix.

Si ce Prince étoit extraordinaire, il avoit une femme qui l'étoit moins. Vive, étourdie, capricieuſe, folle par la tête, ſage par le cœur, bonne par tempérament, méchante par caprice; voilà en quatre mots le portrait de la Reine. Fantaſque étoit ſon nom: nom célebre qu'elle avoit reçu de ſes ancêtres en ligne féminine, & dont elle ſoutenoit dignement l'honneur. Cette perſonne ſi illuſtre & ſi raiſonnable, étoit le charme & le ſup-

plice de son cher époux, car elle l'aimoit aussi fort sincérement, peut-être à cause de la facilité qu'elle avoit à le tourmenter. Malgré l'amour réciproque qui régnoit entre eux, ils passerent plusieurs années sans pouvoir obtenir aucun fruit de leur union. Le Roi en étoit pénétré de chagrin, & la Reine s'en mettoit dans des impatiences dont ce bon Prince ne se ressentoit pas tout seul : elle s'en prenoit à tout le monde, de ce qu'elle n'avoit point d'enfans ; il n'y avoit pas un courtisan à qui elle ne demandât étourdiment quelque secret pour en avoir, & qu'elle ne rendît responsable du mauvais succès.

Les médecins ne furent point oubliés; car la Reine avoit pour eux une docilité peu commune, & ils n'ordonnoient pas une drogue qu'elle ne fît préparer très-soigneusement, pour avoir le plaisir de la leur jetter au nez, à l'instant qu'il la faloit prendre. Les Derviches eurent leur tour; il falut recourir aux neuvaines, aux vœux, sur-tout aux offrandes; & malheur aux deservans des Temples où Sa Majesté alloit en pélerinage: elle fourrageoit tout, & sous prétexte d'aller respirer un air prolifique, elle ne manquoit jamais de mettre sens dessus-dessous toutes les cellules des Moines. Elle portoit aussi leurs reliques, & s'affubloit alternativement de tous leurs différens équipages : tantôt c'étoit un cordon blanc, tantôt une ceinture de cuir, tantôt un capuchon, tantôt un scapulaire; il n'y avoit sorte de mascarade monastique dont sa dévotion ne s'avisât ; & comme elle avoit un petit air éveillé qui la rendoit charmante sous tous ces déguisemens, elle n'en quittoit aucun sans avoir eu soin de s'y faire peindre.

Enfin à force de dévotions si bien faites, à force de méde-

cines si sagement employées, le ciel & la terre exaucerent les vœux de la Reine; elle devint grosse au moment qu'on commençoit à en désespérer. Je laisse à deviner la joie du Roi & celle du peuple. Pour la sienne, elle alla, comme toutes ses passions jusqu'à l'extravagance : dans ses transports, elle cassoit & brisoit tout; elle embrassoit indifféremment tout ce qu'elle rencontroit, hommes, femmes, courtisans, valets; c'étoit risquer de se faire étouffer que se trouver sur son passage. Elle ne connoissoit point, disoit-elle, de ravissement pareil à celui d'avoir un enfant à qui elle pût donner le fouet tout à son aise, dans ses momens de mauvaise humeur.

Comme la grossesse de la Reine avoit été long-tems inutilement attendue, elle passoit pour un de ces événemens extraordinaires, dont tout le monde veut avoir l'honneur. Les médecins l'attribuoient à leurs drogues, les moines à leurs reliques, le peuple à ses prieres, & le Roi à son amour. Chacun s'intéressoit à l'enfant qui devoit naître, comme si ç'eût été le sien, & tous faisoient des vœux sinceres pour l'heureuse naissance du Prince, car on en vouloit un; & le peuple, les Grands & le Roi réunissoient leurs desirs sur ce point. La Reine trouva fort mauvais qu'on s'avisât de lui prescrire de qui elle devoit accoucher, & déclara qu'elle prétendoit avoir une fille; ajoutant qu'il lui paroissoit assez singulier que quelqu'un osât lui disputer le droit de disposer d'un bien qui n'appartenoit incontestablement qu'à elle seule.

Phénix voulut en vain lui faire entendre raison; elle lui dit nettement que ce n'étoient point-là ses affaires, & s'enferma dans son cabinet pour bouder; occupation chérie à laquelle

elle employoit réguliérement au moins ſix mois de l'année. Je dis ſix mois, non de ſuite ; ç'eût été autant de repos pour ſon mari, mais pris dans des intervalles propres à le chagriner.

Le Roi comprenoit fort bien que les caprices de la mere ne détermineroient pas le ſexe de l'enfant ; mais il étoit au déſeſpoir qu'elle donnât ainſi ſes travers en ſpectacle à toute la Cour. Il eût ſacrifié tout au monde pour que l'eſtime univerſelle eût juſtifié l'amour qu'il avoit pour elle, & le bruit qu'il fit mal-à-propos en cette occaſion ne fut pas la ſeule folie que lui eût fait faire le ridicule eſpoir de rendre ſa femme raiſonnable.

Ne ſachant plus à quel Saint ſe vouer, il eut recours à la Fée Diſcrete ſon amie, & la protectrice de ſon royaume. La Fée lui conſeilla de prendre les voies de la douceur, c'eſt-à-dire de demander excuſe à la Reine. Le ſeul but, lui dit-elle, de toutes les fantaiſies des femmes eſt de déſorienter un peu la morgue maſculine, & d'accoutumer les hommes à l'obéiſſance qui leur convient. Le meilleur moyen que vous ayez de guérir les extravagances de votre femme, eſt d'extravaguer avec elle. Dès le moment que vous ceſſerez de contrarier ſes caprices, aſſurez-vous qu'elle ceſſera d'en avoir, & qu'elle n'attend pour devenir ſage, que de vous avoir rendu bien complétement fou. Faites donc les choſes de bonne grace, & tâchez de céder en cette occaſion, pour obtenir tout ce que vous voudrez dans une autre. Le Roi crut la Fée, & pour ſe conformer à ſon avis, s'étant rendu au cercle de la Reine, il la prit à part, lui dit tout bas qu'il étoit fâché d'avoir conteſté contre elle mal-à-propos, & qu'il tâcheroit de la dédommager à l'avenir par

ſa complaiſance, de l'humeur qu'il pouvoit avoir miſe dans ſes diſcours, en diſputant impoliment contre elle.

Fantaſque qui craignit que la douceur de Phénix ne la couvrît ſeule de tout le ridicule de cette affaire, ſe hâta de lui répondre que ſous cette excuſe ironique elle voyoit encore plus d'orgueil que dans les diſputes précédentes, mais que puiſque les torts d'un mari n'autoriſoient point ceux d'une femme elle ſe hâtoit de céder en cette occaſion comme elle avoit toujours fait : Mon prince & mon époux, ajouta-t-elle tout haut, m'ordonne d'accoucher d'un garçon & je ſais trop bien mon devoir pour manquer d'obéir. Je n'ignore pas que quand ſa Majeſté m'honore des marques de ſa tendreſſe, c'eſt moins pour l'amour de moi que pour celui de ſon Peuple, dont l'intérêt ne l'occupe gueres moins la nuit que le jour ; je dois imiter un ſi noble déſintéreſſement, & je vais demander au Divan un mémoire inſtructif du nombre & du ſexe des enfans qui conviennent à la famille Royale ; mémoire important au bonheur de l'Etat & ſur lequel toute Reine doit apprendre à régler ſa conduite pendant la nuit.

Ce beau ſoliloque fut écouté de tout le cercle avec beaucoup d'attentiou & je vous laiſſe à penſer combien d'éclats de rire furent aſſez mal-adroitement étouffés. Ah! dit triſtement le Roi en ſortant & hauſſant les épaules ; je vois bien que quand on a une femme folle on ne peut éviter d'être un ſot.

La Fée Diſcrete dont le ſexe & le nom contraſtoient quelquefois plaiſamment dans ſon caractere, trouva cette querelle ſi réjouiſſante qu'elle réſolut de s'en amuſer juſqu'au bout.

Elle dit publiquement au Roi qu'elle avoit consulté les Cometes qui président à la naissance des Princes, & qu'elle pouvoit lui répondre que l'Enfant qui naîtroit de lui seroit un garçon ; mais en secret elle assura la Reine qu'elle auroit une fille.

Cet avis rendit tout-à-coup Fantasque aussi raisonnable qu'elle avoit été capricieuse jusqu'alors. Ce fut avec une douceur & une complaisance infinies qu'elle prit toutes les mesures possibles pour désoler le Roi & toute la Cour. Elle se hâta de faire faire une layette des plus superbes, affectant de la rendre si propre à un garçon qu'elle devînt ridicule à une fille ; il falut dans ce dessein changer plusieurs modes ; mais tout cela ne lui coûtoit rien. Elle fit préparer un beau collier de l'ordre tout brillant de pierreries, & voulut absolument que le Roi nommât d'avance le Gouverneur & le Précepteur du jeune Prince.

Si-tôt qu'elle fut sure d'avoir une fille elle ne parla que de son fils, & n'omit aucune des précautions inutiles qui pouvoient faire oublier celles qu'on auroit dû prendre. Elle rioit aux éclats en se peignant la contenance étonnée & bête qu'auroient les Grands & les Magistrats qui devoient orner ses couches de leur présence. Il me semble, disoit-elle à la Fée, voir d'un côté notre vénérable Chancelier arborer de grandes lunettes pour vérifier le sexe de l'enfant, & de l'autre sa sacrée Majesté baisser les yeux, & dire en balbutiant : je croyois ...... la Fée m'avoit pourtant dit ...... Messieurs, ce n'est pas ma faute ; & d'autres apophthegmes aussi spirituels recueillis par les savans de la Cour & bientôt portés jusqu'aux extrémités des Indes.

Elle ſe repréſentoit avec un plaiſir malin le déſordre & la confuſion que ce merveilleux événement alloit jetter dans toute l'aſſemblée. Elle ſe figuroit d'avance les diſputes, l'agitation de toutes les Dames du Palais pour réclamer, ajuſter, concilier en ce moment imprévu les droits de leurs importantes charges, & toute la Cour en mouvement pour un béguin.

Ce fut auſſi dans cette occaſion qu'elle inventa le décent & ſpirituel uſage de faire haranguer par les Magiſtrats en robe, le Prince nouveau-né. Phénix voulut lui repréſenter que c'étoit avilir la Magiſtrature à pure perte & jetter un comique extravagant ſur tout le cérémonial de la Cour, que d'aller en grand appareil étaler du phébus à un petit Marmot avant qu'il le pût entendre, ou du moins y répondre.

Eh tant mieux! reprit vivement la Reine, tant mieux pour votre fils! Ne ſeroit-il pas trop heureux que toutes les bêtiſes qu'ils ont à lui dire fuſſent épuiſées avant qu'il les entendît, & voudriez-vous qu'on lui gardât pour l'âge de raiſon des diſcours propres à le rendre fou? Pour Dieu laiſſez-les haranguer tout leur bien-aiſe, tandis qu'on eſt ſûr qu'il n'y comprend rien & qu'il en a l'ennui de moins : vous devez ſavoir de reſte qu'on n'en eſt pas toujours quitte à ſi bon marché. Il en falut paſſer par-là, & de l'ordre exprès de ſa Majéſté les Préſidens du Sénat & des Académies commencerent à compoſer, étudier, raturer, & feuilleter leur Vaumoriere & leur Démoſthene pour apprendre à parler à un Embryon.

Enfin le moment critique arriva. La Reine ſentit les pre-

mieres douleurs avec des transports de joie dont on ne s'avise gueres en pareille occasion. Elle se plaignoit de si bonne grace & pleuroit d'un air si riant qu'on eût cru que le plus grand de ses plaisirs étoit celui d'accoucher.

Aussi-tôt ce fut dans tout le Palais une rumeur épouvantable. Les uns couroient chercher le Roi, d'autres les Princes, d'autres les Ministres, d'autres le Sénat, le plus grand nombre & les plus pressés alloient pour aller & roulant leur tonneau comme Diogene avoient pour toute affaire de se donner un air affairé. Dans l'empressement de rassembler tant de gens nécessaires, la derniere personne à qui l'on songea fut l'accoucheur, & le Roi que son trouble mettoit hors de lui ayant demandé par mégarde une sage-femme, cette inadvertance excita parmi les Dames du Palais des ris immodérés qui, joints à la bonne humeur de la Reine, firent l'accouchement le plus gai dont on eût jamais entendu parler.

Quoique Fantasque eût gardé de son mieux le secret de la Fée, il n'avoit pas laissé de transpirer parmi les femmes de sa maison, & celles-ci le garderent si soigneusement elles-mêmes, que le bruit fut plus de trois jours à s'en répandre par toute la Ville, de sorte qu'il n'y avoit depuis long-tems que le Roi seul qui n'en sût rien. Chacun étoit donc attentif à la scene qui se préparoit; l'intérêt public fournissant un prétexte à tous les curieux de s'amuser aux dépens de la Famille Royale, ils se faisoient une fête d'épier la contenance de leurs Majestés, & de voir comment avec deux promesses contradictoires, la Fée pourroit se tirer d'affaires & conserver son crédit.

Oh çà, Monseigneur, dit Jalamir au Druide en s'interrompant;

pant ; convenez qu'il ne tient qu'à moi de vous impatienter dans les regles : car vous sentez bien que voici le moment des digressions, des portraits, & de cette multitude de belles choses que tout auteur homme d'esprit ne manque jamais d'employer à propos dans l'endroit le plus intéressant pour amuser ses lecteurs ! Comment, par Dieu, dit le Druide, t'imagines-tu qu'il y en ait d'assez sots pour lire tout cet esprit-là ? Apprends qu'on a toujours celui de le passer, & qu'en dépit de M. l'Auteur, on a bientôt couvert son étalage des feuillets de son livre. Et toi qui fais ici le raisonneur, penses-tu que tes propos vaillent mieux que l'esprit des autres, & que pour éviter l'imputation d'une sottise, il suffise de dire qu'il ne tiendroit qu'à toi de la faire ? Vraiment, il ne faloit que le dire pour le prouver. Et malheureusement je n'ai pas, moi, la ressource de tourner les feuillets. Consolez-vous, lui dit doucement Jalamir ; d'autres les tourneront pour vous si jamais on écrit ceci. Cependant, considérez que voilà toute la Cour rassemblée dans la chambre de la Reine ; que c'est la plus belle occasion que j'aurai jamais de vous peindre tant d'illustres originaux, & la seule, peut-être, que vous aurez de les connoître. Que Dieu t'entende, repartit plaisamment le Druide ; je ne les connoîtrai que trop par leurs actions : fais-les donc agir si ton histoire a besoin d'eux, & n'en dis mot s'ils sont inutiles : je ne veux point d'autres portraits que les faits. Puisqu'il n'y a pas moyen, dit Jalamir, d'égayer mon récit par un peu de métaphysique, j'en vais tout bêtement reprendre le fil ; mais conter pour conter est d'un ennui : vous ne savez pas combien de belles choses vous allez perdre ! Aidez-moi, je vous prie, à me retrouver ; car

l'essentiel m'a tellement emporté, que je ne sais plus à quoi j'en étois du conte.

A cette Reine, dit le Druide impatienté, que tu as tant de peine à faire accoucher & avec laquelle tu me tiens depuis une heure en travail. Oh, oh! reprit Jalamir; croyez-vous que les enfans des Rois se pondent comme des œufs de grive? Vous allez voir si ce n'étoit pas bien la peine de pérorer. La Reine donc, après bien des cris & des ris, tira enfin les curieux de peine & la Fée d'intrigue, en mettant au jour une fille & un garçon plus beaux que la lune & le soleil, & qui se ressembloient si fort, qu'on avoit peine à les distinguer, ce qui fit que dans leur enfance on se plaisoit à les habiller de même. Dans ce moment si desiré, le Roi sortant de la Majesté pour se rendre à la nature, fit des extravagances qu'en d'autres tems il n'eût pas laissé faire à la Reine, & le plaisir d'avoir des Enfans le rendoit si enfant lui-même, qu'il courut sur son balcon crier à pleine tête. *Mes amis, réjouissez-vous tous; il vient de me naître un Fils, & à vous un Pere, & une Fille à ma Femme.* La Reine, qui se trouvoit pour la premiere fois de sa vie à pareille fête, ne s'apperçut pas de tout l'ouvrage qu'elle avoit fait, & la Fée qui connoissoit son esprit fantasque se contenta, conformément à ce qu'elle avoit desiré, de lui annoncer d'abord une Fille. La Reine se la fit apporter, & ce qui surprit fort les spectateurs, elle l'embrassa tendrement, à la vérité, mais les larmes aux yeux & avec un air de tristesse qui cadroit mal avec celui qu'elle avoit eu jusqu'alors. J'ai déjà dit qu'elle aimoit sincérement son Epoux: elle avoit été touchée de l'inquiétude & de l'attendrissement qu'elle avoit lu dans ses regards durant ses

fouffrances. Elle avoit fait dans un tems, à la vérité, fingu-liérement choifi, des réflexions fur la cruauté qu'il y avoit à défoler un mari fi bon, & quand on lui préfenta fa Fille, elle ne fongea qu'au regret qu'auroit le Roi de n'avoir pas un Fils. Difcrete à qui l'efprit de fon fexe & le don de féerie apprenoient à lire facilement dans les cœurs, pénétra fur-le-champ ce qui fe paffoit dans celui de la Reine, & n'ayant plus de raifon pour lui déguifer la vérité, elle fit apporter le jeune Prince. La Reine revenue de fa furprife, trouva l'expédient fi plaifant, qu'elle en fit des éclats de rire dangereux dans l'état où elle étoit. Elle fe trouva mal. On eut beaucoup de peine à la faire revenir, & fi la Fée n'eût répondu de fa vie, la douleur la plus vive alloit fuccéder aux tranfports de joie dans le cœur du Roi & fur les vifages des Courtifans.

Mais voici ce qu'il y eut de plus fingulier dans toute cette aventure : le regret fincere qu'avoit la Reine d'avoir tourmenté fon mari, lui fit prendre une affection plus vive pour le jeune Prince que pour fa fœur, & le Roi de fon côté qui adoroit la Reine, marqua la même préférence à la Fille qu'elle avoit fouhaitée. Les careffes indirectes que ces deux uniques Epoux fe faifoient ainfi l'un à l'autre devinrent bientôt un goût très-décidé, & la Reine ne pouvoit non plus fe paffer de fon Fils que le Roi de fa Fille.

Ce double événement fit un grand plaifir à tout le Peuple, & le raffura du moins pour un tems fur la frayeur de manquer de maîtres. Les efprits-forts qui s'étoient moqués des promeffes de la Fée furent moqués à leur tour. Mais ils ne fe tinrent pas pour battus, difant qu'ils n'accordoient pas même à la Fée

l'infaillibilité du menſonge ni à ſes prédictions la vertu de rendre impoſſibles les choſes qu'elle annonçoit. D'autres, fondés ſur la prédilection qui commençoit à ſe déclarer, pouſſerent l'impudence juſqu'à ſoutenir qu'en donnant un Fils à la Reine & une Fille au Roi, l'événement avoit de tout point démenti la prophétie.

Tandis que tout ſe diſpoſoit pour la pompe du baptême des deux nouveaux nés, & que l'orgueil humain ſe préparoit à briller humblement aux autels des Dieux...... Un moment, interrompit le Druide ; tu me brouilles d'une terrible façon. Apprends-moi, je te prie, en quel lieu nous ſommes. D'abord, pour rendre la Reine enceinte, tu la promenois parmi des reliques & des capuchons. Après cela tu nous as tout-à-coup fait paſſer aux Indes. A préſent tu viens me parler du baptême, & puis des autels des Dieux. Par le grand Thamiris, je ne ſais plus ſi dans la cérémonie que tu prépares nous allons adorer Jupiter, la bonne Vierge, ou Mahomet. Ce n'eſt pas qu'à moi Druide, il m'importe beaucoup que tes deux bambins ſoient baptiſés ou circoncis, mais encore faut-il obſerver le coſtume, & ne pas m'expoſer à prendre un Evêque pour le Moufti, & le Miſſel pour l'Alcoran. Le grand malheur! lui dit Jalamir, d'auſſi fins que vous s'y tromperoient bien. Dieu garde de mal tous les Prélats qui ont des ſérails & prennent pour de l'arabe le latin du bréviaire : Dieu faſſe paix à tous les honnêtes Caffards qui ſuivent l'intolérance du Prophete de la Mecque, toujours prêts à maſſacrer ſaintement le genre-humain pour la plus grande gloire du Créateur : mais vous devez vous reſſouvenir que nous ſommes dans un pays de Fées, où l'on n'envoie

perſonne en enfer pour le bien de ſon ame, où l'on ne s'aviſe point de regarder au prépuce des gens pour les damner ou les abſoudre, & où la Mitre & le Turban verd couvrent également les têtes ſacrées pour ſervir de ſignalement aux yeux des ſages, & de parure à ceux des ſots.

Je ſais bien que les loix de la Géographie qui reglent toutes les Religions du monde, veulent que les deux nouveaux-nés ſoient Muſulmans, mais on ne circoncit que les mâles, & j'ai beſoin que mes jumeaux ſoient adminiſtrés tous deux; ainſi trouvez bon que je les baptiſe. Fais, fais, dit le Druide; voilà, foi de Prêtre, un choix le mieux motivé dont j'aye entendu parler de ma vie.

La Reine qui ſe plaiſoit à bouleverſer toute étiquette, voulut ſe lever au bout de ſix jours, & ſortir le ſeptieme, ſous prétexte qu'elle ſe portoit bien; en effet, elle nourriſſoit ſes enfans. Exemple odieux dont toutes les femmes lui repréſenterent très-fortement les conſéquences. Mais Fantaſque qui craignoit les ravages du lait répandu, ſoutint qu'il n'y a point de tems plus perdu pour le plaiſir de la vie, que celui qui vient après la mort; que le ſein d'une femme morte ne ſe flétrit pas moins que celui d'une nourrice, ajoutant d'un ton de Duegne, qu'il n'y a point de ſi belle gorge aux yeux d'un mari, que celle d'une mere qui nourrit ſes enfans. Cette intervention des maris, dans des ſoins qui les regardent ſi peu, fit beaucoup rire les dames, & la Reine, trop jolie pour l'être impunément, leur parut dès-lors, malgré ſes caprices, preſque auſſi ridicule que ſon Epoux, qu'elles appelloient par dériſion, le Bourgeois de Vaugirard.

Je te vois venir, dit auſſi-tôt le Druide, tu voudrois me

donner insensiblement le rôle de Schah-bahan, & me faire demander s'il y a aussi un Vaugirard aux Indes, comme un Madrid au bois de Boulogne, un Opéra dans Paris, & un Philosophe à la Cour. Mais poursuis ta rapsodie, & ne me tends plus de ces pieges; car n'étant ni marié, ni Sultan, ce n'est pas la peine d'être un sot.

Enfin, dit Jalamir sans répondre au Druide, tout étant prêt, le jour fut pris pour ouvrir les portes du Ciel aux deux nouveaux-nés. La Fée se rendit de bon matin au Palais, & déclara aux augustes Epoux qu'elle alloit faire à chacun de leurs enfans un présent digne de leur naissance & de son pouvoir. Je veux, dit-elle, avant que l'eau magique les dérobe à ma protection, les enrichir de mes dons, & leur donner des noms plus efficaces que ceux de tous les pieds-plats du Calendrier, puisqu'ils exprimeront les perfections dont j'aurai soin de les douer en même tems: mais comme vous devez connoître mieux que moi les qualités qui conviennent au bonheur de votre famille & de vos peuples, choisissez vous-mêmes, & faites ainsi d'un seul acte de volonté sur chacun de vos deux enfans, ce que vingt ans d'éducation font rarement dans la jeunesse, & que la raison ne fait plus dans un âge avancé.

Aussi-tôt grande altercation entre les deux Epoux. La Reine prétendoit seule régler à sa fantaisie le caractere de toute sa famille; & le bon Prince qui sentoit toute l'importance d'un pareil choix, n'avoit garde de l'abandonner au caprice d'une femme dont il adoroit les folies sans les partager. Phénix vouloit des enfans qui devinssent un jour des gens raisonnables; Fantasque aimoit mieux avoir de jolis enfans, & pourvu qu'ils

brillaſſent à ſix ans, elle s'embarraſſoit fort peu qu'ils fuſſent des ſots à trente. La Fée eut beau s'efforcer de mettre leurs Majeſtés d'accord; bientôt le caractere des nouveaux-nés ne fut plus que le prétexte de la diſpute, & il n'étoit pas queſtion d'avoir raiſon, mais de ſe mettre l'un l'autre à la raiſon.

Enfin Diſcrete imagina un moyen de tout ajuſter, ſans donner le tort à perſonne, ce fut que chacun diſposât à ſon gré de l'enfant de ſon ſexe. Le Roi approuva un expédient qui pourvoyoit à l'eſſentiel, en mettant à couvert des bizarres ſouhaits de la Reine, l'héritier préſomptif de la couronne, & voyant les deux enfans ſur les genoux de leur gouvernante, il ſe hâta de s'emparer du Prince, non ſans regarder ſa ſœur d'un œil de commiſération. Mais Fantaſque, d'autant plus mutinée qu'elle avoit moins raiſon de l'être, courut comme une emportée à la jeune Princeſſe, & la prenant auſſi dans ſes bras : vous vous uniſſez tous, dit-elle, pour m'excéder, mais afin que les caprices du Roi tournent malgré lui-même au profit d'un de ſes enfans, je déclare que je demande pour celui que je tiens, tout le contraire de ce qu'il demandera pour l'autre. Choiſiſſez maintenant, dit-elle au Roi d'un air de triomphe, & puiſque vous trouvez tant de charmes à tout diriger, décidez d'un ſeul mot le ſort de votre famille entiere. La Fée & le Roi tâcherent en vain de la diſſuader d'une réſolution qui mettoit ce Prince dans un étrange embarras; elle n'en voulut jamais démordre, & dit qu'elle ſe félicitoit beaucoup d'un expédient qui feroit rejaillir ſur ſa fille tout le mérite que le Roi ne ſauroit pas donner à ſon fils. Ah! dit ce Prince

outré de dépit, vous n'avez jamais eu pour votre fille que de l'averſion, & vous le prouvez dans l'occaſion la plus importante de ſa vie; mais, ajouta-t-il dans un tranſport de colere dont il ne fut pas le maître, pour la rendre parfaite en dépit de vous, je demande que cet enfant-ci vous reſſemble. Tant mieux pour vous & pour lui, reprit vivement la Reine, mais je ſerai vengée, & votre fille vous reſſemblera. A peine ces mots furent-ils lâchés de part & d'autre avec une impétuoſité ſans égale, que le Roi, déſeſpéré de ſon étourderie, les eût bien voulu retenir; mais c'en étoit fait, & les deux enfans étoient doués ſans retour des caracteres demandés. Le garçon reçut le nom de Prince Caprice, & la fille s'appella la Princeſſe Raiſon, nom bizarre qu'elle illuſtra ſi bien qu'aucune femme n'oſa le porter depuis.

Voilà donc le futur ſucceſſeur au trône orné de toutes les perfections d'une jolie femme, & la Princeſſe ſa ſœur deſtinée à poſſéder un jour toutes les vertus d'un honnête-homme, & les qualités d'un bon Roi; partage qui ne paroiſſoit pas des mieux entendus, mais ſur lequel on ne pouvoit plus revenir. Le plaiſant fut que l'amour mutuel des deux Epoux agiſſant en cet inſtant avec toute la force que lui rendoient toujours, mais ſouvent trop tard, les occaſions eſſentielles, & la prédilection ne ceſſant d'agir, chacun trouva celui de ſes enfans qui devoit lui reſſembler, le plus mal partagé des deux, & ſongea moins à le féliciter qu'à le plaindre. Le Roi prit ſa fille dans ſes bras, & la ſerrant tendrement : hélas, lui dit-il, que te ſerviroit la beauté même de ta mere, ſans ſon talent pour la faire valoir? Tu ſeras trop raiſonnable pour faire tourner la

tête

tête à personne ! Fantasque plus circonspecte sur ses propres vérités, ne dit pas tout ce qu'elle pensoit de la sagesse du Roi futur, mais il étoit aisé de douter, à l'air triste dont elle le caressoit, qu'elle eût au fond du cœur une grande opinion de son partage. Cependant le Roi la regardant avec une sorte de confusion, lui fit quelques reproches sur ce qui s'étoit passé. Je sens mes torts, lui dit-il, mais ils sont votre ouvrage ; nos enfans auroient valu beaucoup mieux que nous, vous êtes cause qu'ils ne feront que nous ressembler. Au moins, dit-elle aussi-tôt, en sautant au cou de son mari, je suis sûre qu'ils s'aimeront autant qu'il est possible. Phénix touché de ce qu'il y avoit de tendre dans cette saillie, se consola par cette réflexion qu'il avoit si souvent occasion de faire, qu'en effet la bonté naturelle, & un cœur sensible suffisent pour tout réparer.

Je devine si bien tout le reste, dit le Druide à Jalamir en l'interrompant, que j'acheverois le conte pour toi. Ton Prince Caprice fera tourner la tête à tout le monde, & sera trop bien l'imitateur de sa mere pour n'en pas être le tourment. Il bouleversera le Royaume en voulant le réformer. Pour rendre ses sujets heureux, il les mettra au désespoir, s'en prenant toujours aux autres de ses propres torts ; injuste pour avoir été imprudent, le regret de ses fautes lui en fera commettre de nouvelles. Comme la sagesse ne le conduira jamais, le bien qu'il voudra faire augmentera le mal qu'il aura fait. En un mot, quoiqu'au fond il soit bon, sensible & généreux, ses vertus mêmes lui tourneront à préjudice, & sa seule étourderie unie à tout son pouvoir, le fera plus haïr que n'auroit fait une méchanceté raisonnée. D'un autre côté ta Princesse Raison, nou-

velle héroïne du pays des Fées, deviendra un prodige de sagesse & de prudence, & sans avoir d'adorateurs, se fera tellement adorer du Peuple, que chacun fera des vœux pour être gouverné par elle : sa bonne conduite, avantageuse à tout le monde & à elle-même, ne fera du tort qu'à son frere, dont on opposera sans cesse les travers à ses vertus, & à qui la prévention publique donnera tous les défauts qu'elle n'aura pas, quand même il ne les auroit pas lui-même. Il sera question d'intervertir l'ordre de la succession au trône, d'asservir la marotte à la quenouille, & la fortune à la raison. Les Docteurs exposeront avec emphase les conséquences d'un tel exemple, & prouveront qu'il vaut mieux que le peuple obéisse aveuglément aux enragés que le hazard peut lui donner pour maîtres, que de se choisir lui-même des chefs raisonnables; que quoiqu'on interdise à un fou le gouvernement de son propre bien, il est bon de lui laisser la suprême disposition de nos biens & de nos vies; que le plus insensé des hommes est encore préférable à la plus sage des femmes, & que le mâle ou le premier né, fût-il un singe ou un loup, il faudroit en bonne politique qu'une Héroïne ou un Ange, naissant après lui, obéît à ses volontés. Objections & répliques de la part des séditieux, dans lesquelles Dieu sait comme on verra briller ta sophistique éloquence; car je te connois; c'est sur-tout à médire de ce qui se fait, que ta bile s'exhale avec volupté, & ton amere franchise semble se réjouir de la méchanceté des hommes, par le plaisir qu'elle prend à la leur reprocher.

Tubleu, Pere Druide, comme vous y allez, dit Jalamir tout surpris; quel flux de paroles! Où diable avez vous pris

de si belles tirades? Vous ne prêchâtes de votre vie aussi bien dans le bois sacré, quoique vous n'y parliez pas plus vrai. Si je vous laissois faire, vous changeriez bientôt un conte de Fées en un traité de politique, & l'on trouveroit quelque jour dans les cabinets des Princes Barbe-bleue ou Peau-d'âne au lieu de Machiavel. Mais ne vous mettez point tant en frais pour deviner la fin de mon Conte.

Pour vous montrer que les dénouemens ne me manquent pas au besoin, j'en vais dans quatre mots expédier un non pas aussi savant que le vôtre, mais peut-être aussi naturel, & à coup sûr plus imprévu.

Vous saurez donc que les deux enfans jumeaux étant, comme je l'ai remarqué, fort semblables de figure & de plus habillés de même, le Roi croyant avoir pris son fils tenoit sa fille entre ses bras au moment de l'influence, & que la Reine trompée par le choix de son mari ayant aussi pris son fils pour sa fille, la Fée profita de cette erreur pour douer les deux enfans de la maniere qui leur convenoit le mieux. Caprice fut donc le nom de la Princesse, Raison celui du Prince son frere, & en dépit des bizarreries de la Reine, tout se trouva dans l'ordre naturel. Parvenu au Trône après la mort du Roi, Raison fit beaucoup de bien & fort peu de bruit; cherchant plutôt à remplir ses devoirs qu'à s'acquérir de la réputation, il ne fit ni guerre aux étrangers ni violence à ses sujets & reçut plus de bénédictions que d'éloges. Tous les projets formés sous le précédent regne furent exécutés sous celui-ci, & en passant de la domination du Pere sous celle du fils, les Peuples deux fois heureux crurent n'avoir pas changé de

Maître. La Princeſſe Caprice, après avoir fait perdre la vie ou la raiſon à des multitudes d'amans tendres & aimables, fut enfin mariée à un Roi voiſin qu'elle préféra, parce qu'il portoit la plus longue mouſtache & ſautoit le mieux à cloche-pied. Pour Fantaſque elle mourut d'une indigeſtion de pieds de Perdrix en ragoût qu'elle voulut manger avant de ſe mettre au lit où le Roi ſe morfondoit à l'attendre, un ſoir qu'à force d'agaceries elle l'avoit engagé à venir coucher avec elle.



LE
PERSIFLEUR.

LE PERSIFLEUR (*).

Dès qu'on m'a appris que les Ecrivains qui s'étoient chargés d'examiner les ouvrages nouveaux, avoient, par divers accidens, successivement résigné leurs emplois, je me suis mis en tête que je pourrois fort bien les remplacer; &, comme je n'ai pas la mauvaise vanité de vouloir être modeste avec le Public, j'avoue franchement que je m'en suis trouvé très-capable; je soutiens même qu'on ne doit jamais parler autrement de soi que quand on est bien sûr de n'en pas être la dupe. Si j'étois un Auteur connu, j'affecterois peut-être de débiter des contre-vérités à mon désavantage pour tâcher à leur faveur, d'amener adroitement dans la même classe les défauts que je serois contraint d'avouer: mais actuellement le stratagême seroit trop dangereux, le Lecteur, par provision, me joueroit infailliblement le tour de tout prendre au pied de la lettre: or, je le demande à mes chers confreres, est-ce là le compte d'un Auteur qui parle mal de soi?

Je sens bien qu'il ne suffit pas tout-à-fait que je sois convaincu de ma grande capacité, & qu'il seroit assez nécessaire que le Public fût de moitié dans cette conviction: mais il m'est aisé de montrer que cette réflexion, même prise comme il faut, tourne presque toute à mon profit. Car remarquez,

(*) Ce morceau devoit être la premiere feuille d'un écrit périodique projetté, dit l'Auteur, pour être fait alternativement entre M. D... & lui: l'Auteur en esquissa la premiere feuille, & par des événemens imprévus le projet en demeura-là.

je vous prie, que si le Public n'a point de preuves que je sois pourvu des talens convenables pour réussir dans l'ouvrage que j'entreprends, on ne peut pas dire non plus, qu'il en ait du contraire. Voilà donc déjà pour moi un avantage considérable sur la plupart de mes concurrens ; j'ai réellement vis-à-vis d'eux une avance relative de tout le chemin qu'ils ont fait en arriere.

Je pars ainsi d'un préjugé favorable & je le confirme par les raisons suivantes, très-capables, à mon avis, de dissiper pour jamais toute espece de doute désavantageux sur mon compte.

1°. On a publié depuis un grand nombre d'années une infinité de journaux, feuilles & autres ouvrages périodiques en tout pays & en toute langue, & j'ai apporté la plus scrupuleuse attention à ne jamais rien lire de tout cela. D'où je conclus que n'ayant point la tête farcie de ce jargon, je suis en état d'en tirer des productions beaucoup meilleures en elles-mêmes, quoique peut-être en moindre quantité. Cette raison est bonne pour le Public, mais j'ai été contraint de la retourner pour mon Libraire, en lui disant que le jugement engendre plus de choses à mesure que la mémoire en est moins chargée, & qu'ainsi les matériaux ne nous manqueroient pas.

2°. Je n'ai pas non plus trouvé à propos, & à-peu-près par la même raison, de perdre beaucoup de tems à l'étude des sciences ni à celle des Auteurs anciens. La Physique systématique est depuis long-tems reléguée dans le pays des Romans, la Physique expérimentale ne me paroît plus que l'art d'arranger agréablement de jolis brimborions, & la Géométrie celui de se passer du raisonnement à l'aide de quelques formules.

Quant

Quant aux anciens, il m'a femblé que dans les jugemens que j'aurois à porter, la probité ne vouloit pas que je donnaffe le change à mes lecteurs ainfi que faifoient jadis nos favans, en fubftituant frauduleufement, à mon avis qu'ils attendroient, celui d'Ariftote ou de Cicéron dont ils n'ont que faire; grace à l'efprit de nos modernes, il y a long-tems que ce fcandale a ceffé & je me garderai bien d'en ramener la pénible mode. Je me fuis feulement appliqué à la lecture des Dictionnaires & j'y ai fait un tel profit qu'en moins de trois mois, je me fuis vu en état de décider de tout avec autant d'affurance & d'autorité que fi j'avois eu deux ans d'étude. J'ai de plus acquis un petit recueil de paffages latins tirés de divers Poëtes, où je trouverai de quoi broder & enjoliver mes feuilles, en les ménageant avec économie afin qu'ils durent long-tems; je fais combien les vers latins cités à propos donnent de relief à un philofophe, & par la même raifon je me fuis fourni de quantité d'axiomes & de fentences philofophiques pour orner mes differtations quand il fera queftion de Poéfie. Car je n'ignore pas que c'eft un devoir indifpenfable pour quiconque afpire à la réputation d'Auteur célebre, de parler pertinemment de toutes les fciences, hors celle dont il fe mêle. D'ailleurs je ne fens point du tout la néceffité d'être fort favant pour juger les ouvrages qu'on nous donne aujourd'hui. Ne diroit-on pas qu'il faut avoir lu le P. Pétau, Montfaucon, &c, & être profond dans les Mathématiques, &c. pour juger Tanzaï, Grigri, Angola, Mifapouf, & autres fublimes productions de ce fiecle.

Ma derniere raifon, & dans le fond la feule dont j'avois

befoin, eſt tirée de mon objet même. Le but que je me propoſe dans le travail médité, eſt de faire l'analyſe des ouvrages nouveaux qui paroîtront, d'y joindre mon ſentiment & de communiquer l'un & l'autre au public ; or dans tout cela, je ne vois pas la moindre néceſſité d'être ſavant; juger ſainement & impartialement, bien écrire, ſavoir ſa langue; ce ſont-là, ce me ſemble, toutes les connoiſſances néceſſaires en pareil cas : mais ces connoiſſances, qui eſt-ce qui ſe vante de les poſſéder mieux que moi & à un plus haut degré; à la vérité, je ne ſaurois pas bien démontrer que cela ſoit réellement tout-à-fait comme je le dis, mais c'eſt juſtement à cauſe de cela que je le crois encore plus fort : on ne peut trop ſentir ſoi-même ce qu'on veut perſuader aux autres : ſerois-je donc le premier qui à force de ſe croire un fort habile homme l'auroit auſſi fait croire au public, & ſi je parviens à lui donner de moi une ſemblable opinion, qu'elle ſoit bien ou mal fondée n'eſt-ce pas pour ce qui me regarde à-peu-près la même choſe dans le cas dont il s'agit?

On ne peut donc nier que je ne ſois très-fondé à m'ériger en Ariſtarque, en juge ſouverain des ouvrages nouveaux, louant, blâmant, critiquant à ma fantaiſie ſans que perſonne ſoit en droit de me taxer de témérité, ſauf à tous & un chacun de ſe prévaloir contre moi du droit de repréſailles que je leur accorde de très-grand cœur, deſirant ſeulement qu'il leur prenne en gré de dire du mal de moi de la même maniere & dans le même ſens que je m'aviſe d'en dire du bien.

C'eſt par une ſuite de ce principe d'équité que, n'étant point connu de ceux qui pourroient devenir mes adverſaires, je

déclare que toute critique ou observation personnelle sera pour toujours bannie de mon journal : ce ne sont que des livres que je vais examiner, le mot d'Auteur ne sera pour moi que l'esprit du livre même, il ne s'étendra point au-delà, & j'avertis positivement que je ne m'en servirai jamais dans un autre sens ; de sorte que si, dans mes jours de mauvaise humeur, il m'arrive quelquefois de dire : voilà un sot, un impertinent écrivain, c'est l'ouvrage seul qui sera taxé d'impertinence & de sottise, & je n'entends nullement que l'Auteur en soit moins un génie du premier ordre, & peut-être même un digne Académicien. Que sais-je, par exemple, si l'on ne s'avisera point de régaler mes feuilles des épithetes dont je viens de parler : or on voit bien d'abord que je ne cesserai pas pour cela d'être un homme de beaucoup de mérite.

Comme tout ce que j'ai dit jusqu'à présent paroîtroit un peu vague si je n'ajoutois rien pour exposer plus nettement mon projet & la maniere dont je me propose de l'exécuter, je vais prévenir mon lecteur sur certaines particularités de mon caractere qui le mettront au fait de ce qu'il peut s'attendre à trouver dans mes écrits.

Quand Boileau a dit de l'homme en général qu'il changeoit du blanc au noir, il a croqué mon portrait en deux mots, en qualité d'individu. Il l'eût rendu plus précis s'il y eût ajouté toutes les autres couleurs avec les nuances intermédiaires. Rien n'est si dissemblable à moi que moi-même ; c'est pourquoi il seroit inutile de tenter de me définir autrement que par cette variété singuliere ; elle est telle dans mon esprit qu'elle influe de tems à autre jusques sur mes sentimens. Quelquefois je suis

un dur & féroce misanthrope; en d'autres momens, j'entre en extase au milieu des charmes de la société & des délices de l'amour. Tantôt je suis austere & dévot, & pour le bien de mon ame je fais tous mes efforts pour rendre durables ces saintes dispositions : mais je deviens bientôt un franc libertin, & comme je m'occupe alors beaucoup plus de mes sens que de ma raison, je m'abstiens constamment d'écrire dans ces momens-là : c'est sur quoi il est bon que mes lecteurs soient suffisamment prévenus, de peur qu'ils ne s'attendent à trouver dans mes feuilles des choses que certainement ils n'y verront jamais. En un mot, un Protée, un Caméléon, une femme sont des êtres moins changeans que moi. Ce qui doit dès l'abord ôter aux curieux toute espérance de me reconnoître quelque jour à mon caractere : car ils me trouveront toujours sous quelque forme particuliere qui ne sera la mienne que pendant ce moment-là, & ils ne peuvent pas même espérer de me reconnoître à ces changemens; car comme ils n'ont point de période fixe, ils se feront quelquefois d'un instant à l'autre, & d'autres fois je demeurerai des mois entiers dans le même état. C'est cette irrégularité même qui fait le fond de ma constitution. Bien plus; le retour des mêmes objets renouvelle ordinairement en moi des dispositions semblables à celles où je me suis trouvé la premiere fois que je les ai vus, c'est pourquoi je suis assez constamment de la même humeur avec les mêmes personnes. De sorte qu'à entendre séparément tous ceux qui me connoissent rien ne paroîtroit moins varié que mon caractere : mais, allez aux derniers éclaircissemens, l'un vous dira que je suis badin,

l'autre grave, celui-ci me prendra pour un ignorant, l'autre pour un homme fort docte ; en un mot, autant de têtes, autant d'avis. Je me trouve si bizarrement disposé à cet égard qu'étant un jour abordé par deux personnes à la fois, avec l'une desquelles j'avois accoutumé d'être gai jusqu'à la folie, & plus ténébreux qu'Héraclite avec l'autre, je me sentis si puissamment agité que je fus contraint de les quitter brusquement de peur que le contraste des passions opposées ne me fît tomber en syncope.

Avec tout cela, à force de m'examiner, je n'ai pas laissé que de démêler en moi certaines dispositions dominantes & certains retours presque périodiques qui seroient difficiles à remarquer à tout autre qu'à l'observateur le plus attentif, en un mot, qu'à moi-même : c'est à-peu-près ainsi que toutes les vicissitudes & les irrégularités de l'air, n'empêchent pas que les marins & les habitans de la campagne n'y aient remarqué quelques circonstances annuelles & quelques phénomenes qu'ils ont réduits en regle pour prédire à-peu-près le tems qu'il fera dans certaines saisons. Je suis sujet, par exemple, à deux dispositions principales qui changent assez constamment de huit en huit jours, & que j'appelle mes ames hebdomadaires ; par l'une je me trouve sagement fou, par l'autre follement sage, mais de telle maniere pourtant que la folie l'emportant sur la sagesse dans l'un & dans l'autre cas, elle a sur-tout manifestement le dessus dans la semaine où je m'appelle sage ; car alors, le fond de toutes les matieres que je traite, quelque raisonnable qu'il puisse être en soi, se trouve presque entiérement absorbé par les futilités & les extravagances dont j'ai toujours soin de l'habiller. Pour mon ame folle elle est bien plus sage que celle,

car bien qu'elle tire toujours de son propre fond le texte sur lequel elle argumente, elle met tant d'art, tant d'ordre, & tant de force dans ses raisonnemens & dans ses preuves, qu'une folie ainsi déguisée ne differe presque en rien de la sagesse. Sur ces idées que je garantis justes ou à-peu-près, je trouve un petit problême à proposer à mes lecteurs, & je les prie de vouloir bien décider laquelle c'est de mes deux ames qui a dicté cette feuille ?

Qu'on ne s'attende donc point à ne voir ici que de sages & graves dissertations, on y en verra sans doute, & où seroit la variété : mais je ne garantis point du tout qu'au milieu de la plus profonde métaphysique, il ne me prenne tout d'un coup une saillie extravagante, & qu'emboîtant mon lecteur dans l'Icosaëdre de Bergerac, je ne le transporte tout d'un coup dans la lune ; tout comme à propos de l'Arioste & de l'Hypogriphe, je pourrois fort bien lui citer Platon, Locke ou Mallebranche.

Au reste, toutes matieres seront de ma compétence, j'étends ma jurisdiction indistinctement sur tout ce qui sortira de la presse, je m'arrogerai même, quand le cas y écherra, le droit de révision sur les jugemens de mes confreres ; & non content de me soumettre toutes les Imprimeries de France, je me propose aussi de faire de tems en tems de bonnes excursions hors du Royaume, & de me rendre tributaires l'Italie, la Hollande, & même l'Angleterre chacune à son tour, promettant foi de voyageur, la véracité la plus exacte dans les actes que j'en rapporterai.

Quoique le lecteur se soucie, sans doute, assez peu des

détails que je lui fais ici de moi & de mon caractere, j'ai résolu de ne pas lui en faire grace d'une seule ligne ; c'est autant pour son profit que pour ma commodité que j'en agis ainsi. Après avoir commencé par me persifler moi-même, j'aurai tout le tems de persifler les autres, j'ouvrirai les yeux, j'écrirai ce que je vois, & l'on trouvera que je me serai assez bien acquitté de ma tâche.

Il me reste à faire excuse d'avance aux Auteurs que je pourrois maltraiter à tort, & au public de tous les éloges injustes que je pourrois donner aux ouvrages qu'on lui présente. Ce ne sera jamais volontairement que je commettrai de pareilles erreurs ; je sais que l'impartialité dans un journaliste ne sert qu'à lui faire des ennemis de tous les Auteurs, pour n'avoir pas dit au gré de chacun d'eux assez de bien de lui ni assez de mal de ses confreres : c'est pour cela que je veux toujours rester inconnu, ma grande folie est de vouloir ne consulter que la raison & ne dire que la vérité : de sorte que suivant l'étendue de mes lumieres & la disposition de mon esprit on pourra trouver en moi tantôt un critique plaisant & badin, tantôt un censeur severe & bourru, non pas un satirique amer ni un puérile adulateur. Les jugemens peuvent être faux, mais le juge ne sera jamais inique.



TRADUCTION

TRADUCTION
DU PREMIER LIVRE
DE L'HISTOIRE
DE TACITE.

AVERTISSEMENT.

QUAND j'eus le malheur de vouloir parler au Public, je sentis le besoin d'apprendre à écrire, & j'osai m'essayer sur Tacite. Dans cette vue, entendant médiocrement le latin, & souvent n'entendant point mon Auteur, j'ai dû faire bien des contre-sens particuliers sur ses pensées ; mais si je n'en ai point fait un général sur son esprit, j'ai rempli mon but ; car je ne cherchois pas à rendre les phrases de Tacite, mais son style, ni de dire ce qu'il a dit en latin, mais ce qu'il eût dit en François.

Ce n'est donc ici qu'un travail d'Ecolier, j'en conviens, & je ne le donne que pour tel : ce n'est de plus qu'un simple fragment, un essai, j'en conviens encore ; un si rude joûteur m'a bientôt lassé. Mais ici les essais peuvent être admis en attendant mieux, & avant que d'avoir une bonne traduction complete, il faut supporter encore bien des thêmes. C'est une grande entreprise qu'une pareille traduction : quiconque en sent assez la difficulté pour pouvoir la vaincre persévérera difficilement. Tout homme en état de suivre Tacite est bientôt tenté d'aller seul.

C. CORNELII
TACITI
HISTORIARUM
LIBER I.

INITIUM mihi operis Serv. Galba iterum, T. Vinius consules erunt. Nam post conditam urbem DCC. & XX. prioris ævi annos multi auctores retulerunt; dum res populi Romani memorabantur, pari eloquentiâ ac libertate. Postquam bellatum apud Actium, atque omnem potestatem ad unum conferri pacis interfuit; magna illa ingenia cessere. Simul veritas pluribus modis infracta; primùm inscitiâ Reipublicæ ut alienæ, mox libidine assentandi, aut rursus odio adversus dominantes. Ita neutris cura posteritatis, inter infensos vel obnoxios. Sed ambitionem scriptoris facilè adverseris: obtrectatio & livor pronis auribus accipiuntur; quippe adulationi fœdum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest. Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti. Dignitatem nostram à Vespasiano inchoatam, à Tito auctam, à Domitiano longiùs provectam non abnuerim; sed incorruptam fidem professis, nec amore quisquam, & sine odio dicendus est. Quòd si vita suppeditet, principatum divi Nervæ, & imperium Trajani, uberiorem securioremque materiam senectuti seposui: rarâ temporum felicitate, ubi sentire quæ velis, & quæ sentias dicere licet.

TRADUCTION
DU PREMIER LIVRE
DE L'HISTOIRE
DE TACITE.

JE commencerai cet ouvrage par le fecond Confulat de Galba & l'unique de Vinius. Les 720 premieres années de Rome ont été décrites par divers Auteurs avec l'éloquence & la liberté dont elles étoient dignes. Mais après la bataille d'Actium qu'il falut fe donner un maître pour avoir la paix, ces grands génies difparurent. L'ignorance des affaires d'une République devenue étrangere à fes Citoyens, le goût effréné de la flatterie, la haine contre les chefs, altérerent la vérité de mille manieres; tout fut loué ou blâmé par paffion, fans égard pour la poftérité: mais en démêlant les vues de ces Ecrivains, elle fe prêtera plus volontiers aux traits de l'envie & de la fatire qui flatte la malignité par un faux air d'indépendance, qu'à la baffe adulation qui marque la fervitude & rebute par fa lâcheté. Quant à moi, Galba, Vitellius, Othon, ne m'ont fait ni bien ni mal: Vefpafien commença ma fortune, Tite l'augmenta, Domitien l'acheva, j'en conviens; mais un Hiftorien qui fe confacre à la vérité doit parler fans amour & fans haine. Que s'il me refte affez de vie, je réferve pour ma vieilleffe la riche & paifible matiere des regnes de Nerva & de Trajan; rares & heureux tems où l'on peut penfer librement, & dire ce que l'on penfe!

Opus aggredior opimum caſibus, atrox prœliis, diſcors ſeditionibus, ipsâ etiam pace ſævum. Quatuor principes ferro interempti. Tria bella civilia, plura externa, ac plerumque permixta proſperæ, in Oriente; adverſæ in Occidente res. Turbatum Illyricum, Galliæ nutantes, perdomita Britannia, & ſtatim amiſſa; coortæ Sarmatarum ac Suevorum gentes, nobilitatus cladibus mutuis Dacus. Mota etiam propè Parthorum arma falſi Neronis ludibrio. Jam verò Italia novis cladibus, vel poſt longam ſæculorum ſeriem repetitis, afflicta. Hauſtæ vel obrutæ urbes fecundiſſimæ Campaniæ oræ. Urbs incendiis vaſtata, conſumptis antiquiſſimis delubris, ipſo Capitolio civium manibus incenſo. Pollutæ cerimoniæ; magna adulteria; plenum exſiliis mare; infecti cædibus ſcopuli; atrocius in urbe ſævitum. Nobilitas, opes, omiſſi geſtique honores pro crimine, & ob virtutes certiſſimum exitium. Nec minus præmia delatorum inviſa quàm ſcelera : cùm alii ſacerdotia & conſulatus ut ſpolia adepti, procurationes alii & interiorem potentiam, agerent, verterent cuncta odio & terrore. Corrupti in dominos ſervi, in patronos liberti; & quibus deerat inimicus, per amicos oppreſſi.

Non tamen adeò virtutum ſterile ſæculum, ut non & bona exempla prodiderit. Comitatæ profugos liberos matres, ſecutæ

J'entreprends une hiſtoire pleine de cataſtrophes, de combats, de ſéditions, terrible même durant la paix. Quatre Empereurs égorgés, trois guerres civiles, pluſieurs étrangeres & la plupart mixtes. Des ſuccès en Orient, des revers en Occident, des troubles en Illyrie; la Gaule ébranlée, l'Angleterre conquiſe & d'abord abandonnée; les Sarmates & les Sueves commençant à ſe montrer; les Daces illuſtrés par de mutuelles défaites; les Parthes, joués par un faux Néron, tout prêts à prendre les armes; l'Italie, après les malheurs de tant de ſiecles, en proie à de nouveaux déſaſtres dans celui-ci; des villes écraſées ou conſumées dans les fertiles régions de la Campanie; Rome dévaſtée par le feu, les plus anciens temples brûlés, le Capitole même livré aux flammes par les mains des Citoyens; le culte profané, des adulteres publics, les mers couvertes d'exilés, les iſles pleines de meurtres; des cruautés plus atroces dans la Capitale, où les biens, le rang la vie privée ou publique, tout étoit également imputé à crime, & où le plus irrémiſſible étoit la vertu. Les délateurs non moins odieux par leurs fortunes que par leurs forfaits; les uns faiſoient trophée du Sacerdoce & du Conſulat, dépouilles de leurs victimes; d'autres tout puiſſans tant au dedans qu'au dehors, portant par-tout le trouble, la haine & l'effroi : les Maîtres trahis par leurs Eſclaves, les Patrons par leurs Affranchis, & pour comble, enfin, ceux qui manquoient d'ennemis, opprimés par leurs amis mêmes.

Ce ſiecle ſi fertile en crimes ne fut pourtant pas ſans vertus. On vit des meres accompagner leurs enfans dans leur fuite,

maritos in exſilia conjuges, propinqui audentes, conſtantes generi, contumax etiam adverſus tormenta ſervorum fides. Supremæ clarorum virorum neceſſitates, ipſa neceſſitas fortiter tolerata, & laudatis antiquorum mortibus pares exitus. Præter multiplices rerum humanarum caſus, cœlo terrâque prodigia, & fulminum monitus, & futurorum præſagia, læta, triſtia, ambigua, manifeſta. Nec enim unquam atrocioribus populi Romani cladibus, magiſve juſtis judiciis approbatum eſt, non eſſe curæ deis ſecuritatem noſtram, eſſe ultionem.

Ceterùm antequam deſtinata componam, repetendum videtur, qualis ſtatus urbis, quæ mens exercituum, quis habitus provinciarum, quid in toto terrarum orbe validum, quid ægrum fuerit : ut non modò caſus eventuſque rerum, qui plerumque fortuiti ſunt, ſed ratio etiam cauſſæque noſcantur.

Finis Neronis, ut lætus primo gaudentium impetu fuerat, ita varios motus animorum, non modò in urbe apud patres, aut populum, aut urbanum militem, ſed omnes legiones duceſque conciverat; evulgato imperii arcano, poſſe principem alibi quàm Romæ fieri. Sed patres læti, uſurpatâ ſtatim libertate, licentiùs ut erga principem novum & abſentem; primores equitum proximi gaudio patrum; pars populi integra, & magnis domibus annexi clientes libertique damnatorum & exulum, in ſpem erecti. Plebs ſordida & circo ac theatris

des

des femmes suivre leurs maris en exil, des parens intrépides, des gendres inébranlables, des esclaves mêmes à l'épreuve des tourmens. On vit de grands hommes, fermes dans toutes les adversités, porter & quitter la vie avec une constance digne de nos peres. A ces multitudes d'événemens humains se joignirent les prodiges du Ciel & de la Terre, les signes tirés de la foudre, les présages de toute espece, obscurs ou manifestes, sinistres ou favorables. Jamais les plus tristes calamités du peuple Romain, jamais les plus justes jugemens du Ciel ne montrerent avec tant d'évidence que si les Dieux songent à nous, c'est moins pour nous conserver que pour nous punir.

Mais avant que d'entrer en matiere, pour développer les causes des événemens qui semblent souvent l'effet du hazard, il convient d'exposer l'état de Rome, le génie des armées, les mœurs des provinces, & ce qu'il y avoit de sain & de corrompu dans toutes les régions du monde.

Après les premiers transports excités par la mort de Néron, il s'étoit élevé des mouvemens divers non-seulement au Sénat, parmi le Peuple & les Bandes prétoriennes, mais entre tous les chefs & dans toutes les Légions. Le secret de l'Empire étoit enfin dévoilé, & l'on voyoit que le Prince pouvoit s'élire ailleurs que dans la Capitale. Mais le Sénat ivre de joie se pressoit, sous un nouveau Prince encore éloigné, d'abuser de la liberté qu'il venoit d'usurper. Les principaux de l'ordre équestre n'étoient gueres moins contens. La plus saine partie du peuple qui tenoit aux grandes maisons, les cliens, les affranchis des proscrits

sueta, simul deterrimi servorum, aut qui adesis bonis, per dedecus Neronis alebantur, mæsti & rumorum avidi.

Miles urbanus longo Cæsarum sacramento imbutus, & ad destituendum Neronem arte magis & impulsu, quam suo ingenio traductus, postquam neque dari donativum sub nomine Galbæ promissum, neque magnis meritis ac præmiis eundem in pace qui in bello locum, præventamque gratiam intelligit, apud principem à legionibus factum; pronus ad novas res, scelere insuper Nymphidii Sabini Præfecti imperium sibi molientis agitatur. Et Nymphidius quidem in ipso conatu oppressus. Sed quamvis capite defectionis ablato, manebat plerisque militum conscientia; nec deerant sermones, senium atque avaritiam Galbæ increpantium. Laudata olim & militari famâ celebrata severitas ejus, angebat coaspernantes veterem disciplinam, atque ita XIIII annis à Nerone assuefactos, ut haud minus vitia principum amarent, quàm olim virtutes verebantur. Accessit Galbæ vox pro Republica honesta, ipsi anceps, legi à se militem, non emi. Nec enim ad hanc formam cetera erant.

Invalidum senem T. Vinius & Cornelius Laco, alter deterrimus mortalium, alter ignavissimus, odio flagitiorum oneratum, contemptu inertiæ destruebant. Tardum Galbæ iter &

& des exilés ſe livroient à l'eſpérance. La vile populace qui ne bougeoit du Cirque & des Théatres, les eſclaves perfides, ou ceux qui à la honte de Néron vivoient des dépouilles des gens de bien, s'affligeoient & ne cherchoient que des troubles.

La milice de Rome de tout tems attachée aux Céſars, & qui s'étoit laiſſée porter à dépoſer Néron plus à force d'art & de ſollicitations que de ſon bon gré, ne recevant point le donatif promis au nom de Galba, jugeant de plus, que les ſervices & les récompenſes militaires auroient moins lieu durant la paix, & ſe voyant prévenue dans la faveur du Prince par les Légions qui l'avoient élu, ſe livroit à ſon penchant pour les nouveautés, excitée par la trahiſon de ſon Préfet Nymphidius qui aſpiroit à l'Empire. Nymphidius périt dans cette entrepriſe; mais après avoir perdu le chef de la ſédition, ſes complices ne l'avoient pas oubliée, & gloſoient ſur la vieilleſſe & l'avarice de Galba. Le bruit de ſa ſévérité militaire, autrefois ſi louée, alarmoit ceux qui ne pouvoient ſouffrir l'ancienne diſcipline, & quatorze ans de relâchement ſous Néron leur faiſoient autant aimer les vices de leurs Princes que jadis ils reſpectoient leurs vertus. On répandoit auſſi ce mot de Galba qui eût fait honneur à un Prince plus libéral, mais qu'on interprétoit par ſon humeur. Je ſais choiſir mes ſoldats & non les acheter.

Vinius & Lacon, l'un le plus vil & l'autre le plus méchant des hommes, le décrioient par leur conduite, & la haine de leurs forfaits retomboit ſur ſon indolence. Cependant Galba

cruentum, interfectis Cingonio Varrone consule designato, & Petronio Turpiliano consulari; ille ut Nymphidii socius, hic ut dux Neronis, inauditi atque indefensi, tanquam innocentes perierant. Introitus in urbem, trucidatis tot millibus inermium militum, infaustus omine, atque ipsis etiam qui occiderant, formidolosus. Inductâ legione Hispanâ, remanente eâ quam è classe Nero conscripserat, plena urbs exercitu insolito; multi adhoc numeri è Germaniâ ac Britanniâ & Illyrico, quos idem Nero electos præmissosque ad claustra Caspiarum, & bellum quod in Albanos parabat, opprimendis Vindicis cœptis revocaverat: ingens novis rebus materia, ut non in unum aliquem prono favore, ita audenti parata.

Fortè congruerat, ut Clodii Macri & Fonteii Capitonis cædes nuntiarentur. Macrum in Africâ haud dubiè turbantem, Trebonius Garucianus procurator, jussu Galbæ: Capitonem in Germaniâ, cùm similia cœptaret, Cornelius Aquinus & Fabius Valens legati legionum interfecerant, antequam juberentur. Fuere qui crederent, Capitonem, ut avaritiâ & libidine fœdum ac maculosum, ita cogitatione rerum novarum abstinuisse: sed à legatis bellum suadentibus, postquam impellere nequiverint, crimen ac dolum compositum ultrò: & Galbam mobilitate ingenii, an ne altiùs scrutaretur, quoquo modo acta, quia mutari non poterant, comprobasse. Ceterùm utraque cædes sinistrè accepta: & inviso semel principe, seu benè seu malè facta

venoit lentement & enſanglantoit ſa route. Il fit mourir Varron Conſul déſigné, comme complice de Nymphidius, & Turpilien Conſulaire, comme Général de Néron. Tous deux, exécutés ſans avoir été entendus & ſans forme de procès paſſerent pour innocens. A ſon arrivée il fit égorger par milliers les Soldats déſarmés ; préſage funeſte pour ſon regne & de mauvais augure même aux meurtriers. La Légion qu'il amenoit d'Eſpagne jointe à celle que Néron avoit levée, remplirent la Ville de nouvelles Troupes qu'augmentoient encore les nombreux détachemens d'Allemagne, d'Angleterre & d'Illyrie, choiſis & envoyés par Néron aux portes Caſpiennes où il préparoit la guerre d'Albanie, & qu'il avoit rappellés pour réprimer les mouvemens de Vindex. Tous gens à beaucoup entreprendre, ſans chef encore, mais prêts à ſervir le premier audacieux.

Par hazard on apprit dans ce même tems les meurtres de Macer & de Capiton. Galba fit mettre à mort le premier par l'Intendant Garucianus ſur l'avis certain de ſes mouvemens en Afrique, & l'autre commençant auſſi à remuer en Allemagne fut traité de même avant l'ordre du Prince par Aquinus & Valens Lieutenans-généraux. Pluſieurs crurent que Capiton, quoique décrié pour ſon avarice & pour ſa débauche, étoit innocent des trames qu'on lui imputoit, mais que ſes Lieutenans s'étant vainement efforcés de l'exciter à la guerre avoient ainſi couvert leur crime, & que Galba, ſoit par légéreté ſoit de peur d'en trop apprendre, prit le parti d'approuver une conduite qu'il ne pouvoit plus réparer. Quoi-

premunt. Jam afferebant venalia cuncta præpotentes liberti. Servorum manus subitis avidæ, & tamquam apud senem festinantes; eademque novæ aulæ mala, æquè gravia, non æquè excusata. Ipsa ætas Galbæ, & irrisui & fastidio erat, assuetis juventæ Neronis, & imperatores formâ ac decore corporis (ut est mos vulgi) comparantibus.

Et hic quidem Romæ, tamquam in tantâ multitudine, habitus animorum fuit. E provinciis, Hispaniæ præerat Cluvius Rufus, vir facundus, & pacis artibus, belli inexpertus. Galliæ, super memoriam Vindicis, obligatæ recenti dono Romanæ civitatis, & in posterum tributi levamento. Proximæ tamen Germanis exercitibus Galliarum civitates, non eodem honore habitæ, quædam etiam finibus ademptis, pari dolore commoda aliena ac suas injurias metiebantur. Germanici exercitus, quod periculosissimum in tantis viribus, soliciti & irati superbiâ recentis victoriæ, & metu, tamquam alias partes fovissent. Tardè à Nerone desciverant : nec statim pro Galbâ Verginius; an imperare voluisset dubium : delatum ei à milite imperium conveniebat. Fonteium Capitonem occisum, etiam qui queri non poterant, tamen indignabantur. Dux deerat, abducto Verginio per simulationem amicitiæ : quem non remitti, atque etiam reum esse, tamquam suum crimen accipiebant.

qu'il en ſoit, ces aſſaſſinats firent un mauvais effet; car ſous un Prince une fois odieux, tout ce qu'il fait, bien ou mal, lui attire le même blâme. Les affranchis tout puiſſans à la Cour y vendoient tout; les eſclaves ardens à profiter d'une occaſion paſſagere, ſe hâtoient ſous un vieillard d'aſſouvir leur avidité. On éprouvoit toutes les calamités du regne précédent ſans les excuſer de même : il n'y avoit pas juſqu'à l'âge de Galba qui n'excitât la riſée & le mépris du peuple accoutumé à la jeuneſſe de Néron, & à ne juger des Princes que ſur la figure.

Telle étoit à Rome la diſpoſition d'eſprit la plus générale chez une ſi grande multitude. Dans les Provinces, Rufus, beau parleur, & bon chef en tems de paix, mais ſans expérience militaire commandoit en Eſpagne. Les Gaules conſervoient le ſouvenir de Vindex & des faveurs de Galba, qui venoit de leur accorder le droit de Bourgeoiſie Romaine, & de plus, la ſuppreſſion des impôts. On excepta pourtant de cet honneur les villes voiſines des armées d'Allemagne, & l'on en priva même pluſieurs de leur territoire; ce qui leur fit ſupporter avec un double dépit leurs propres pertes & les graces faites à autrui. Mais où le danger étoit grand à proportion des forces, c'étoit dans les armées d'Allemagne fieres de leur récente victoire, & craignant le blâme d'avoir favoriſé d'autres partis; car elles n'avoient abandonné Néron qu'avec peine; Verginius ne s'étoit pas d'abord déclaré pour Galba, & s'il étoit douteux qu'il eût aſpiré à l'Empire, il étoit ſûr que l'armée le lui avoit offert : ceux mêmes qui

Superior exercitus legatum Hordeonium Flaccum ſpernebat, ſenectâ ac debilitate pedum invalidum, ſine conſtantiâ, ſine auctoritate : ne quieto quidem milite, regimen; adeò furentes infirmitate retinentis ultrò etiam accendebantur. Inferioris Germaniæ legiones diutiùs ſine conſulari fuere : donec, miſſu Galbæ, Vitellius aderat, Cenſoris Vitellii ac ter conſulis filius. Id ſatis videbatur. In Britannico exercitu nihil irarum. Non ſanè aliæ legiones per omnes civilium bellorum motus, innocentiùs egerunt : ſeu quia procul, & Oceano diviſæ; ſeu, crebris expeditionibus, doctæ hoſtem potiùs odiſſe. Quies & Illyrico : quamquam excitæ à Nerone legiones, dum in Italiâ cunctantur, Verginium legationibus adiſſent. Sed longis ſpatiis diſcreti exercitus, quod ſaluberrimum eſt ad continendam militarem fidem, nec vitiis nec viribus miſcebantur.

Oriens adhuc immotus; Syriam & quatuor legiones obtinebat Licinius Mucianus, vir ſecundis adverſiſque juxtà famoſus. Inſignes amicitias juvenis ambitiosè coluerat; mox atte-

ne

ne prenoient aucun intérêt à Capiton ne laissoient pas de murmurer de sa mort. Enfin Verginius ayant été rappellé sous un faux-semblant d'amitié, les Troupes privées de leur chef, le voyant retenu & accusé, s'en offensoient comme d'une accusation tacite contre elles-mêmes.

Dans la haute Allemagne Flaccus, vieillard infirme, qui pouvoit à peine se soutenir, & qui n'avoit ni autorité ni fermeté, étoit méprisé de l'armée qu'il commandoit, & ses soldats qu'il ne pouvoit contenir même en plein repos, animés par sa foiblesse ne connoissoient plus de frein. Les Légions de la basse Allemagne resterent long-tems sans chef consulaire ; enfin Galba leur donna Vitellius dont le Pere avoit été Censeur & trois fois Consul ; ce qui parut suffisant. Le calme régnoit dans l'armée d'Angleterre, & parmi tous ces mouvemens de guerres civiles les Légions qui la composoient furent celles qui se comporterent le mieux, soit à cause de leur éloignement & de la mer qui les enfermoit, soit que leurs fréquentes expéditions leur apprissent à ne haïr que l'ennemi. L'Illyrie n'étoit pas moins paisible, quoique ses Légions appellées par Néron eussent durant leur séjour en Italie envoyé des députés à Verginius. Mais ces armées trop séparées pour unir leurs forces & mêler leurs vices, furent par ce salutaire moyen maintenues dans leur devoir.

Rien ne remuoit encore en Orient. Mucianus, homme également célebre dans les succès & dans les revers, tenoit la Syrie avec quatre Légions. Ambitieux dès sa jeunesse,

ritis opibus, lubrico ſtatu, ſuſpectâ etiam Claudii iracundiâ; in ſecretum Aſiæ repoſitus, tam propè ab exſule fuit, quàm poſtea à principe. Luxuriâ, induſtriâ, comitate, arrogantiâ, malis bonisque artibus mixtus; nimiæ voluptates, cùm vacaret: quoties expedierat, magnæ virtutes. Palàm laudares, ſecreta malè audiebant. Sed apud ſubjectos, apud proximos, apud collegas, variis illecebris potens: & cui expeditius fuerit tradere imperium, quam obtinere. Bellum Judaicum Flavius Veſpaſianus (ducem eum Nero delegerat) tribus legionibus adminiſtrabat. Nec Veſpaſiano adverſus Galbam votum, aut animus. Quippe T. filium ad venerationem cultumque ejus miſerat, ut ſuo loco memorabimus. Occultâ lege fati, & oſtentis ac reſponſis deſtinatum Veſpaſiano liberisque ejus imperium, poſt fortunam credidimus.

Ægyptum copiasque quibus coerceretur, jam inde à divo Auguſto, equites Romani obtinent loco regum. Ita viſum expedire, provinciam aditu difficilem, annonæ fecundam, ſuperſtitione, ac laſciviâ diſcordem & mobilem, inſciam legum, ignaram magiſtratuum domi retinere. Regebat tum Tiberius Alexander ejuſdem nationis. Africa, ac legiones in eâ, interfecto Clodio Macro, contentæ qualicumque principe, poſt experimentum domini minoris. Duæ Mauretaniæ, Rhætia, Noricum, Thracia, & quæ aliæ procuratoribus cohibentur, ut cuique exercitui vicinæ, ita in favorem aut odium con-

il s'étoit lié aux Grands; mais bientôt voyant sa fortune dissipée, sa personne en danger, & suspectant la colere du Prince, il s'alla cacher en Asie, aussi près de l'exil qu'il fut ensuite du rang suprême. Unissant la mollesse à l'activité, la douceur & l'arrogance, les talens bons & mauvais, outrant la débauche dans l'oisiveté, mais ferme & courageux dans l'occasion : estimable en public, blâmé dans sa vie privée ; enfin si séduisant que ses inférieurs, ses proches ni ses égaux ne pouvoient lui résister, il lui étoit plus aisé de donner l'Empire que de l'usurper. Vespasien choisi par Néron faisoit la guerre en Judée avec trois Légions, & se montra si peu contraire à Galba qu'il lui envoya Tite son fils pour lui rendre hommage & cultiver ses bonnes graces comme nous dirons ci-après. Mais leur destin se cachoit encore, & ce n'est qu'après l'événement qu'on a remarqué les signes & les oracles qui promettoient l'Empire à Vespasien & à ses enfans.

En Egypte, c'étoit aux Chevaliers Romains au lieu des Rois, qu'Auguste avoit confié le commandement de la province & des Troupes; précaution qui parut nécessaire dans un pays abondant en bled, d'un abord difficile, & dont le peuple changeant & superstitieux ne respecte ni magistrats ni loix. Alexandre Egyptien gouvernoit alors ce royaume. L'Afrique & ses Légions, après la mort de Macer, ayant souffert la domination particuliere étoient prêtes à se donner au premier venu. Les deux Mauritanies, la Rhétie, la Norique, la Thrace, & toutes les Nations qui n'obéissoient qu'à des

tactu valentiorum agebantur. Inermes provinciæ, atque ipsa in primis Italia, cuicumque servitio expositæ, in pretium belli cessuræ erant. Hic fuit rerum Romanarum status, cùm Ser. Galba iterùm, Titus Vinius consules, inchoavere annum sibi ultimum, Reipublicæ propè supremum.

Paucis post Kalendas Januarias diebus, Pompeii Propinqui procuratoris, è Belgicâ litteræ afferuntur, superioris Germaniæ legiones, ruptâ sacramenti reverentiâ, imperatorem alium flagitare, & Senatui ac Populo Romano arbitrium eligendi permittere, quo seditio mollius acciperetur. Maturavit ea res consilium Galbæ, jam pridem de adoptione secum & cum proximis agitantis. Non sanè crebrior totâ civitate sermo per illos menses fuerat; primùm licentiâ ac libidine talia loquendi, dein fessâ jam ætate Galbæ. Paucis judicium, aut reipublicæ amor: multi occultâ spe; prout quis amicus vel cliens, hunc vel illum ambitiosis rumoribus destinabant, etiam in T. Vinii odium; qui in dies quanto potentior, eodem actu invisior erat. Quippe hiantes in magnâ fortunâ amicorum cupiditates, ipsa Galbæ facilitas intendebat cùm apud infirmum & credulum minore metu, & majore præmio peccaretur.

Intendans se tournoient pour ou contre selon le voisinage des armées & l'impulsion des plus puissans. Les Provinces sans défense, & sur-tout l'Italie, n'avoient pas même le choix de leurs fers & n'étoient que le prix des vainqueurs. Tel étoit l'état de l'Empire Romain quand Galba, Consul pour la deuxieme fois, & Vinius son collegue, commencerent leur derniere année & presque celle de la République.

Au commencement de Janvier on reçut avis de Propinquus Intendant de la Belgique, que les Légions de la Germanie supérieure, sans respect pour leur serment demandoient un autre Empereur, & que pour rendre leur révolte moins odieuse, elles consentoient qu'il fût élu par le Sénat & le Peuple Romain. Ces nouvelles accélérerent l'adoption dont Galba délibéroit auparavant en lui-même & avec ses amis, & dont le bruit étoit grand depuis quelque tems dans toute la ville, tant par la licence des nouvellistes qu'à cause de l'âge avancé de Galba. La raison, l'amour de la patrie dictoient les vœux du petit nombre; mais la multitude passionnée nommant tantôt l'un tantôt l'autre, chacun son protecteur ou son ami, consultoit uniquement ses desirs secrets ou sa haine pour Vinius, qui, devenant de jour en jour plus puissant, devenoit plus odieux en même mesure; car comme sous un maitre infirme & crédule les fraudes sont plus profitables & moins dangereuses, la facilité de Galba augmentoit l'avidité des parvenus, qui mesuroient leur ambition sur leur fortune.

Potentia principatus diviſa in T. Vinium conſulem, & Cornelium Laconem prætorii præfectum. Nec minor gratia Icelo Galbæ liberto, quem annulis donatum equeſtri nomine Martianum vocitabant. Hi diſcordes, & rebus minoribus ſibi quiſque tendentes, circa conſilium eligendi ſucceſſoris in duas factiones ſcindebantur. Vinius pro Othone, Laco atque Icelus conſenſu non tam unum aliquem fovebant, quam alium. Neque erat Galbæ ignota Othonis ac T. Vinii amicitia, ex rumoribus nihil ſilentio tranſmittentium : quia Vinio vidua filia, cælebs Otho, gener ac ſocer deſtinabantur. Credo & Reipublicæ curam ſubiiſſe, fruſtra à Nerone translatæ, ſi apud Othonem relinqueretur. Namque Otho pueritiam incuriosè, adoleſcentiam petulanter egerat, gratus Neroni æmulatione luxus. Eoque jam Poppæam Sabinam principale ſcortum, ut apud conſcium libidinum depoſuerat, donec Octaviam uxorem amoliretur. Mox ſuſpectum in eâdem Poppæâ in provinciam Luſitaniam ſpecie legationis ſepoſuit. Otho, comiter adminiſtratâ provinciâ, primus in partes tranſgreſſus, nec ſegnis, & donec bellum fuit, inter præſentes ſplendidiſſimus, ſpem adoptionis ſtatim conceptam, acrius in dies rapiebat : faventibus pleriſque militum, pronâ in eum aulâ Neronis ut ſimilem.

Le pouvoir du Prince étoit partagé entre le Conful Vinius & Lacon Préfet du Prétoire. Mais Icelus affranchi de Galba, & qui ayant reçu l'anneau portoit dans l'ordre équeftre le nom de Marcian, ne leur cédoit point en crédit. Ces favoris, toujours en difcorde, & jufques dans les moindres chofes ne confultant chacun que fon intérêt, formoient deux factions pour le choix du fucceffeur à l'Empire. Vinius étoit pour Othon. Icelus & Lacon s'uniffoient pour le rejetter fans en préférer un autre. Le Public qui ne fait rien taire ne laiffoit pas ignorer à Galba l'amitié d'Othon & de Vinius, ni l'alliance qu'ils projettoient entr'eux par le mariage de la fille de Vinius & d'Othon, l'une veuve & l'autre garçon; mais je crois qu'occupé du bien de l'Etat, Galba jugeoit qu'autant eût valu laiffer à Néron l'Empire que de le donner à Othon. En effet Othon négligé dans fon enfance, emporté dans fa jeuneffe, fe rendit fi agréable à Néron par l'imitation de fon luxe que ce fut à lui, comme affocié à fes débauches, qu'il confia Poppée la principale de fes courtifanes, jufqu'à ce qu'il fe fût défait de fa femme Octavie; mais le foupçonnant d'abufer de fon dépôt il le relégua en Lufitanie fous le nom de Gouverneur. Othon ayant adminiftré fa province avec douceur paffa des premiers dans le parti contraire; y montra de l'activité, & tant que la guerre dura s'étant diftingué par fa magnificence, il conçut tout d'un coup l'efpoir de fe faire adopter; efpoir qui devenoit chaque jour plus ardent, tant par la faveur des gens de guerre que par celle de la Cour de Néron qui comptoit le retrouver en lui.

Sed Galba, post nuntios Germanicæ seditionis, quamquam nihil adhuc de Vitellio certum, anxius quònam exercituum vis erumperet, ne urbano quidem militi confisus, quod remedium unicum rebatur, comitia imperii transigit. Adhibitoque super Vinium, ac Laconem, Mario Celso consule designato, ac Ducennio Gemino præfecto urbis, pauca præfatus de sua senectute, Pisonem Licianianum accersiri jubet : seu propriâ dilectione, sive ut quidam tradiderunt, Lacone instante; cui apud Rubellium Plautum exercita cum Pisone amicitia : sed callidè ut ignotum fovebat, & próspera de Pisone fama consilio ejus fidem addiderat. Piso M. Crasso & Scriboniâ genitus, nobilis utrimque, vultu habituque moris antiqui, & æstimatione rectâ severus, deterius interpretantibus tristior habebatur. Ea pars morum ejus, quo suspectior solicitis, adoptanti placebat.

Igitur Galba apprehensâ Pisonis manu, in hunc modum locutus fertur. *Si te privatus, lege curiata apud Pontifices, ut moris est, adoptarem; & mihi egregium erat tunc, Pompeii & M. Crassi sobolem in penates meos adsciscere; & tibi insigne, Sulpiciæ ac Lutatiæ decora, nobilitati tuæ adjecisse. Nunc me deorum hominumque consensu ad imperium vocatum, præclara indoles tua, & amor patriæ impulit, ut principatum, de quo majores nostri armis certabant, bello adeptus, quiescenti offeram; exemplo divi Augusti, qui sororis filium Marcellum, dein generum Agrippam, mox nepotes*

Mais

Mais ſur les premieres nouvelles de la ſédition d'Allemagne & avant que d'avoir rien d'aſſuré du côté de Vitellius, l'incertitude de Galba ſur les lieux où tomberoit l'effort des armées & la défiance des troupes mêmes qui étoient à Rome le déterminerent à ſe donner un Collegue à l'Empire, comme à l'unique parti qu'il crût lui reſter à prendre. Ayant donc aſſemblé avec Vinius & Lacon, Celſus conſul déſigné & Geminus préfet de Rome, après quelques diſcours ſur ſa vieilleſſe il fit appeller Piſon, ſoit de ſon propre mouvement, ſoit ſelon quelques-uns, à l'inſtigation de Lacon, qui, par le moyen de Plautus, avoit lié amitié avec Piſon, & le portant adroitement ſans paroître y prendre intérêt étoit ſecondé par la bonne opinion publique. Piſon fils de Craſſus & de Scribonia, tous deux d'illuſtres maiſons, ſuivoit les mœurs antiques, homme auſtere à le juger équitablement, triſte & dur ſelon ceux qui tournent tout en mal, & dont l'adoption plaiſoit à Galba par le côté même qui choquoit les autres.

Prenant donc Piſon par la main, Galba lui parla, dit-on, de cette maniere. « Si, comme particulier, je vous adoptois, » ſelon l'uſage, par-devant les Pontifes, il nous ſeroit hono- » rable, à moi, d'admettre dans ma famille un deſcendant » de Pompée & de Craſſus; à vous, d'ajouter à votre nobleſſe » celle des maiſons Lutatienne & Sulpicienne. Maintenant, » appellé à l'Empire du conſentement des Dieux & des hom- » mes, l'amour de la patrie & votre heureux naturel me por- » tent à vous offrir au ſein de la paix, ce pouvoir ſuprême que » la guerre m'a donné & que nos ancêtres ſe ſont diſputés

suos, postremo Tiberium Neronem privignum, in proximo sibi fastigio collocavit. Sed Augustus in domo successorem quæsivit; ego, in Republicâ. Non quia propinquos aut socios belli non habeam : sed neque ipse imperium ambitione accepi, & judicii mei documentum sint, non meæ tantùm necessitudines, quas tibi postposui, sed & tuæ. Est tibi frater pari nobilitate, natu major, dignus hac fortunâ, nisi tu potior esses. Ea ætas tua, quæ cupiditates adolescentiæ jam effugerit : ea vita, in quâ nihil præteritum excusandum habeas. Fortunam adhuc tantum adversam tulisti. Secundæ res acrioribus stimulis animos explorant : quia miseriæ tolerantur, felicitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam, præcipua humani animi bona, tu quidem eâdem constantiâ retinebis : sed alii per obsequium imminuent. Irrumpet adulatio, blanditiæ pessimum veri affectus venenum, sua cuique utilitas. Etiam ego ac tu simplicissimè inter nos hodie loquimur; ceteri, libentiùs cum fortunâ nostrâ, quam nobiscum. Nam suadere principi quod oporteat, multi laboris : assentatio erga principem quemcumque sine affectu peragitur.

Si immensum imperii corpus stare ac librari sine rectore posset, dignus eram, à quo Respublica inciperet. Nunc eò necessitatis jampridem ventum est, ut nec mea senectus con-

» par les armes. C'eſt ainſi que le grand Auguſte mit au premier rang après lui, d'abord ſon neveu Marcellus, enſuite Agrippa ſon gendre, puis ſes petits-fils, & enfin Tibere fils de ſa femme : mais Auguſte choiſit ſon ſucceſſeur dans ſa maiſon ; je choiſis le mien dans la République ; non que je manque de proches ou de compagnons d'armes ; mais je n'ai point moi-même brigué l'Empire, & vous préférer à mes parens & aux vôtres, c'eſt montrer aſſez mes vrais ſentimens. Vous avez un frere, illuſtre ainſi que vous, votre aîné, & digne du rang où vous montez ſi vous ne l'étiez encore plus. Vous avez paſſé ſans reproche l'âge de la jeuneſſe & des paſſions. Mais vous n'avez ſoutenu juſqu'ici que la mauvaiſe fortune, il vous reſte une épreuve plus dangereuſe à faire en réſiſtant à la bonne : car l'adverſité déchire l'ame, mais le bonheur la corrompt. Vous aurez beau cultiver toujours avec la même conſtance l'amitié, la foi, la liberté qui ſont les premiers biens de l'homme ; un vain reſpect les écartera malgré vous. Les flatteurs vous accableront de leurs fauſſes careſſes, poiſon de la vraie amitié & chacun ne ſongera qu'à ſon intérêt. Vous & moi nous parlons aujourd'hui l'un à l'autre avec ſimplicité ; mais tous s'adreſſeront à notre fortune plutôt qu'à nous ; car on riſque beaucoup à montrer leur devoir aux Princes, & rien à leur perſuader qu'ils le ſont.

» Si la maſſe immenſe de cet empire eût pu garder d'elle-même ſon équilibre, j'étois digne de rétablir la République ; mais depuis long-tems les choſes en ſont à tel point,

ferre plus Populo Romano possit, quàm bonum successorem; nec tua plus juventa, quàm bonum principem; sub Tiberio, & Caio, & Claudio, unius familiæ quasi hereditas fuimus: loco libertatis erit, quod eligi cœpimus. Et finitâ Juliorum Claudiorumque domo, optimum quemque adoptio inveniet. Nam generari & nasci à principibus, fortuitum, nec ultrà æstimatur: adoptandi judicium integrum; & si velis eligere, consensu monstratur. Sit ante oculos Nero, quem longâ Cæsarum serie tumentem, non Vindex cum inermi provinciâ, aut ego cum unâ legione; sed sua immanitas, sua luxuria cervicibus publicis depulere. Neque erat adhuc damnati principis exemplum. Nos bello, & ab æstimantibus asciti, cum invidiâ quamvis, egregii erimus. Ne tamen territus fueris, si duæ legiones in hoc concussi orbis motu nondum quiescunt. Ne ipse quidem ad securas res accessi: & auditâ adoptione desinam videri senex, quod nunc mihi unum objicitur. Nero à pessimo quoque semper desiderabitur: mihi ac tibi providendum est, ne etiam à bonis desideretur. Monere diutius, neque temporis hujus, & impletum est omne consilium, si te benè elegi. Utilissimusque idem ac brevissimus bonarum malarumque rerum delectus est, cogitare quid aut volueris sub alio principe, aut nolueris. Neque enim hîc, ut in ceteris gentibus quæ regnantur, certa dominorum domus, & ceteri servi: sed imperaturus es hominibus, qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem. Et Galba quidem, hæc ac talia, tamquam principem faceret; ceteri, tamquam cum facto loquebantur.

» que tout ce qui reſte à faire en faveur du Peuple Romain, » c'eſt, pour moi, d'employer mes derniers jours à lui choiſir » un bon maître, & pour vous, d'être tel durant tout le » cours des vôtres. Sous les Empereurs précédens l'Etat n'étoit » l'héritage que d'une ſeule famille; par nous le choix de ſes » chefs lui tiendra lieu de liberté; après l'extinction des Jules » & des Claudes l'adoption reſte ouverte au plus digne. Le » droit du ſang & de la naiſſance ne mérite aucune eſtime » & fait un Prince au hazard : mais l'adoption permet le » choix & la voix publique l'indique. Ayez toujours ſous les » yeux le ſort de Néron, fier d'une longue ſuite de Céſars; » ce n'eſt ni le pays déſarmé de Vindex, ni l'unique Légion » de Galba, mais ſon luxe & ſes cruautés qui nous ont dé- » livrés de ſon joug, quoiqu'un Empereur proſcrit fût alors » un événement ſans exemple. Pour nous que la guerre & » l'eſtime publique ont élevés, ſans mériter d'ennemis, n'eſ- » pérons pas n'en point avoir : mais après ces grands mou- » vemens de tout l'Univers, deux Légions émues doivent » peu vous effrayer. Ma propre élévation ne fut pas tranquille, » & ma vieilleſſe, la ſeule choſe qu'on me reproche, diſpa- » roîtra devant celui qu'on a choiſi pour la ſoutenir. Je ſais » que Néron ſera toujours regretté des méchans; c'eſt à vous » & à moi d'empêcher qu'il ne le ſoit auſſi des gens de bien. » Il n'eſt pas tems d'en dire ici davantage & cela ſeroit ſu- » perflu ſi j'ai fait en vous un bon choix. La plus ſimple & » la meilleure regle à ſuivre dans votre conduite, c'eſt de » chercher ce que vous auriez approuvé ou blâmé ſous un » autre Prince. Songez qu'il n'en eſt pas ici comme des Mo-

Pisonem ferunt statim intuentibus, & mox conjectis in eum omnium oculis, nullum turbati, aut exsultantis animi motum prodidisse. Sermo erga patrem imperatoremque reverens, de se moderatus, nihil in vultu habituque mutatum : quasi imperare posset magis, quam vellet. Consultatum indè, pro rostris, an in senatu, an in castris adoptio nuncùparetur. Iri in castra placuit ; honorificum id militibus fore, quorum favorem ut largitione & ambitu malè acquiri, ita per bonas artes haud spernendum. Circumsteterat interim palatium publica exspectatio magni secreti impatiens, & malè coërcitam famam supprimentes augebant.

Quartum Idus Januarias fœdum imbribus diem, tonitrua & fulgura & cœlestes minæ ultra solitum turbaverant. Observatum id antiquitus comitiis dirimendis, non terruit Galbam quo minus in castra pergeret : contemptorem talium ut fortuitorum, seu quæ fato manent, quamvis significata, non vi-

» narchies où une ſeule famille commande & tout le reſte obéit, » & que vous allez gouverner un Peuple qui ne peut ſup- » porter ni une ſervitude extrême ni une entiere liberté ». Ainſi parloit Galba en homme qui fait un ſouverain, tandis que tous les autres prenoient d'avance le ton qu'on prend avec un ſouverain déjà fait.

On dit que de toute l'aſſemblée qui tourna les yeux ſur Piſon, même de ceux qui l'obſervoient à deſſein, nul ne put remarquer en lui la moindre émotion de plaiſir ou de trouble. Sa réponſe fut reſpectueuſe envers ſon Empereur & ſon pere, modeſte à l'égard de lui-même; rien ne parut changé dans ſon air & dans ſes manieres; on y voyoit plutôt le pouvoir que la volonté de commander. On délibéra enſuite ſi la cérémonie de l'adoption ſe feroit devant le Peuple, au Sénat, ou dans le Camp. On préféra le Camp pour faire honneur aux Troupes, comme ne voulant point acheter leur faveur par la flatterie ou à prix d'argent, ni dédaigner de l'acquérir par les moyens honnêtes. Cependant le Peuple environnoit le Palais impatient d'apprendre l'importante affaire qui s'y traitoit en ſecret, & dont le bruit s'augmentoit encore par les vains efforts qu'on faiſoit pour l'étouffer.

Le dix de Janvier le jour fut obſcurci par de grandes pluies accompagnées d'éclairs, de tonnerres & de ſignes extraordinaires du courroux céleſte. Ces préſages, qui jadis euſſent rompu les Comices ne détournerent point Galba d'aller au Camp. Soit qu'il les mépriſât comme des choſes fortuites,

tantur. Apud frequentem militum concionem, imperatoria brevitate, adoptari à se Pisonem, more divi Augusti, & exemplo militari, quo vir virum legeret, pronuntiat : ac ne dissimulata seditio in majus crederetur, ultrò asseverat, quartam & duo & vicesimam legiones, paucis seditionis auctoribus, non ultra verba ac voces errasse, & brevi in officio fore. Nec ullum orationi aut lenocinium addit, aut pretium. Tribuni tamen centurionesque, & proximi militum, grata auditu respondent; per ceteros mæstitia ac silentium, tamquam usurpatam etiam in pace donativi necessitatem, bello perdidissent. Constat potuisse conciliari animos quantulacumque parci senis liberalitate. Nocuit antiquus rigor, & nimia severitas, cui jam pares non sumus.

Inde apud senatum non comptior Galbæ, non longior quàm apud milites sermo : Pisonis comis oratio. Et patrum favor aderat, multi voluntate effusius, qui noluerant mediè, ac plurimi obvio obsequio privatas spes agitantes, sine publicâ curâ. Nec aliud sequenti quatriduo (quod medium inter adoptionem & cædem fuit) dictum à Pisone in publico, factumve.

soit

ſoit que les prenant pour des ſignes réels il en jugeât l'événement inévitable. Les gens de guerre étant donc aſſemblés en grand nombre, il leur dit dans un diſcours grave & concis, qu'il adoptoit Piſon à l'exemple d'Auguſte & ſuivant l'uſage militaire qui laiſſe aux Généraux le choix de leurs Lieutenans. Puis, de peur que ſon ſilence au ſujet de la ſédition ne la fît croire plus dangereuſe, il aſſura fort que n'ayant été formée dans la quatrieme & la dix-huitieme Légion que par un petit nombre de gens, elle s'étoit bornée à des murmures & des paroles, & que dans peu tout ſeroit pacifié. Il ne mêla dans ſon diſcours ni flatteries ni promeſſes. Les Tribuns, les Centurions & quelques ſoldats voiſins applaudirent, mais tout le reſte gardoit un morne ſilence ſe voyant privés dans la guerre du donatif qu'ils avoient même exigé durant la paix. Il paroît que la moindre libéralité arrachée à l'auſtere parſimonie de ce Vieillard eût pu lui concilier les eſprits. Sa perte vint de cette antique roideur, & de cet excès de ſévérité qui ne convient plus à notre foibleſſe.

De-là s'étant rendu au Sénat il n'y parla ni moins ſimplement ni plus longuement qu'aux ſoldats. La harangue de Piſon fut gracieuſe & bien reçue; pluſieurs le félicitoient de bon cœur; ceux qui l'aimoient le moins avec plus d'affectation, & le plus grand nombre par intérêt pour eux-mêmes ſans aucun ſouci de celui de l'Etat. Durant les quatre jours ſuivans qui furent l'intervalle entre l'adoption & la mort de Piſon, il ne fit ni ne dit plus rien en public.

Crebrioribus in dies Germanicæ defectionis nuntiis, & facili civitate ad accipienda credendaque omnia nova, cùm tristia sunt; censuerant patres mittendos ad Germanicum exercitum legatos; agitatum secreto, num & Piso proficisceretur, majore pretextu: illi auctoritatem senatus, hic dignationem Cæsaris laturus. Placebat & Laconem prætorii præfectum simul mitti. Is consilio intercessit. Legati quoque (nam senatus electionem Galbæ permiserat) fœdâ inconstantiâ nominati, excusati, substituti, ambitu remanendi aut eundi, ut quemque metus vel spes impulerat.

Proxima pecuniæ cura. Et cuncta scrutantibus justissimum visum est, inde repeti, ubi inopiæ caussa erat. Bis & vicies mille sestertium donationibus Nero effuderat. Appellari singulos jussit, decumâ parte liberalitatis apud quemque eorum relictâ. At illis vix decumæ super portiones erant: iisdem erga aliena sumptibus, quibus sua prodegerant, cùm rapacissimo cuique ac perditissimo, non agri, aut fœnus, sed sola instrumenta vitiorum manerent. Exactioni xxx. equites Romani præpositi, novum officii genus, & ambitu ac numero onerosum: ubique hasta, & sector, & inquieta urbs auctionibus. Attamen grande gaudium, quòd tam pauperes forent quibus donasset Nero, quàm quibus abstulisset. Exauctorati per eos dies tribuni, è prætorio Antonius Taurus, & Antonius Naso: ex urbanis cohortibus, Æmylius Pacensis: è vigiliis, Julius

Cependant les fréquens avis du progrès de la défection en Allemagne, & la facilité avec laquelle les mauvaises nouvelles s'accréditoient à Rome engagerent le Sénat à envoyer une députation aux Légions révoltées, & il fut mis secrétement en délibération si Pison ne s'y joindroit point lui-même pour lui donner plus de poids, en ajoutant la majesté impériale à l'autorité du Sénat. On vouloit que Lacon Préfet du prétoire fût aussi du voyage, mais il s'en excusa. Quant aux Députés, le Sénat en ayant laissé le choix à Galba, on vit par la plus honteuse inconstance des nominations, des refus, des substitutions, des brigues pour aller ou pour demeurer selon l'espoir ou la crainte dont chacun étoit agité.

Ensuite il falut chercher de l'argent, &, tout bien pesé, il parut très-juste que l'Etat eût recours à ceux qui l'avoient appauvri. Les dons versés par Néron montoient à plus de soixante millions. Il fit donc citer tous les donataires, leur redemandant les neuf dixiemes de ce qu'ils avoient reçu, & dont à peine leur restoit-il l'autre dixieme partie : car également avides & dissipateurs, & non moins prodigues du bien d'autrui que du leur, ils n'avoient conservé au lieu de terres & de revenus que les instrumens ou les vices qui avoient acquis & consumé tout cela. Trente Chevaliers Romains furent préposés au recouvrement ; nouvelle magistrature onéreuse par les brigues & par le nombre. On ne voyoit que ventes, huissiers ; & le peuple, tourmenté par ces vexations, ne laissoit pas de se réjouir de voir ceux que Néron

Fronto. Nec remedium in ceteros fuit, sed metus initium: tamquam per artem & formidinem singuli pellerenter, omnibus suspectis.

Interea Othonem, cui compositis rebus nulla spes, omne in turbido consilium, multa simul exstimulabant: luxuria etiam principi onerosa, inopia vix privato toleranda, in Galbam ira, in Pisonem invidia. Fingebat & metum, quo magis concupisceret. *Prægravem se Neroni fuisse nec Lusitaniam rursus aut alterius exsilii honorem exspectandum : suspectum semper invisumque dominantibus, qui proximus destinaretur. Nocuisse id sibi apud senem principem : magis nociturum apud juvenem, ingenio trucem, & longo exsilio efferatum. Occidi Othonem posse, proin agendum audendumque, dum Galbæ auctoritas fluxa, Pisonis nondum coaluisset. Opportunos magnis conatibus transitus rerum : nec cunctatione opus, ubi perniciosior sit quies, quàm temeritas. Mortem omnibus ex naturâ æqualem, oblivione apud posteros, vel gloriâ distingui. Ac si nocentem innocentemque idem exitus maneat, acrioris viri esse, meritò perire.*

avoit enrichis aussi pauvres que ceux qu'il avoit dépouillés. En ce même tems Taurus & Nason Tribuns prétoriens, Pacensis Tribun des milices bourgeoises & Fronto Tribun du guet ayant été cassés, cet exemple servit moins à contenir les Officiers qu'à les effrayer, & leur fit craindre qu'étant tous suspects on ne voulût les chasser l'un après l'autre.

Cependant Othon, qui n'attendoit rien d'un gouvernement tranquille, ne cherchoit que de nouveaux troubles. Son indigence, qui eût été à charge même à des particuliers, son luxe qui l'eût été, même à des Princes, son ressentiment contre Galba, sa haine pour Pison, tout l'excitoit à remuer. Il se forgeoit même des craintes pour irriter ses desirs. N'avoit-il pas été suspect à Néron lui-même? Faloit-il attendre encore l'honneur d'un second exil en Lusitanie ou ailleurs? Les souverains ne voient-ils pas toujours avec défiance & de mauvais œil ceux qui peuvent leur succéder? Si cette idée lui avoit nui près d'un vieux Prince, combien plus lui nuiroit-elle auprès d'un jeune homme naturellement cruel, aigri par un long exil! Que s'ils étoient tentés de se défaire de lui, pourquoi ne les préviendroit-il pas, tandis que Galba chanceloit encore, & avant que Pison fût affermi? Les tems de crise sont ceux où conviennent les grands efforts, & c'est une erreur de temporiser quand les délais sont plus dangereux que l'audace. Tous les hommes meurent également; c'est la loi de la nature; mais la postérité les distingue par la gloire ou l'oubli. Que si le même sort attend l'innocent & le coupable, il est plus digne d'un homme de courage de ne pas périr sans sujet.

Non erat Othonis mollis & corporis ſimilis animus. Et intimi libertorum ſervorumque corruptiùs, quàm in privatâ domo habiti, aulam Neronis, & luxus, adulteria, matrimonia ceteraſque regnorum libidines, avido talium, ſi auderet, ut ſua oſtentantes; quieſcenti, ut aliena exprobrabant: urgentibus etiam mathematicis, dum novos motus, & clarum Othoni annum obſervatione ſiderum affirmant, genus hominum potentibus infidum, ſperantibus fallax, quod in civitate noſtrâ & vetabitur ſemper, & retinebitur. Multos ſecreta Poppææ mathematicos, peſſimum principalis matrimonii inſtrumentum, habuerant: è quibus Ptolemæus Othoni in Hiſpaniâ comes, cùm ſuperfuturum eum Neroni promiſiſſet, poſtquam ex eventu fides, conjecturâ jam & rumore, ſenium Galbæ, & juventam Othonis computantium, perſuaſerat fore, ut in imperium adſciſceretur. Sed Otho tamquam peritiâ, & monitu fatorum prædicta accipiebat, cupidine ingenii humani libentiùs obſcura credi. Nec deerat Ptolemæus, jam & ſceleris inſtinctor, ad quod facillimè ab ejuſmodi voto tranſitur.

Sed celeris cogitatio incertum an repens, ſtudia militum jampridem ſpe ſucceſſionis, aut paratu facinoris affectaverat. In itinere, in agmine, in ſtationibus, vetuſtiſſimum quemque militum nomine vocans, ac memoriâ Neroniani comitatus, contubernales appellando, alios agnoſcere, quoſdam re-

Othon avoit le cœur moins efféminé que le corps. Ses plus familiers esclaves & affranchis, accoutumés à une vie trop licencieuse pour une maison privée, en rappellant la magnificence du Palais de Néron, les adulteres, les fêtes nuptiales, & toutes les debauches des Princes, à un homme ardent après tout cela, le lui montroient en proie à d'autres par son indolence, & à lui s'il osoit s'en emparer. Les Astrologues l'animoient encore, en publiant que d'extraordinaires mouvemens dans les Cieux lui annonçoient une année glorieuse. Genre d'hommes fait pour leurrer les Grands, abuser les simples, qu'on chassera sans cesse de notre Ville, & qui s'y maintiendra toujours. Poppée en avoit secrétement employé plusieurs qui furent l'instrument funeste de son mariage avec l'Empereur. Ptolomée un d'entr'eux qui avoit accompagné Othon, lui avoit promis qu'il survivroit à Néron, & l'événement joint à la vieillesse de Galba, à la jeunesse d'Othon, aux conjectures & aux bruits publics, lui fit ajouter qu'il parviendroit à l'Empire. Othon, suivant le penchant qu'a l'esprit humain de s'affectionner aux opinions par leur obscurité même, prenoit tout cela pour de la science & pour des avis du destin, & Ptolomée ne manqua pas, selon la coutume, d'être l'instigateur du crime dont il avoit été le Prophete.

Soit qu'Othon eût ou non formé ce projet, il est certain qu'il cultivoit depuis long-tems les gens de guerre, comme espérant succéder à l'Empire ou l'usurper. En route, en bataille, au Camp, nommant les vieux soldats par leur nom, & comme ayant servi avec eux sous Néron, les appellant *Camarades*,

quirere, & pecuniâ aut gratiâ juvare : inferendo fæpiùs querelas, & ambiguos de Galbâ fermones, quæque alia turbamenta vulgi. Labores itinerum, inopia commeatuum, duritia imperii, atrociùs accipiebantur : cùm Campaniæ lacus & Achaiæ urbes claffibus adire foliti, Pirenæum & Alpes, & immenfa viarum fpatia, ægrè fub armis eniterentur.

Flagrantibus jam militum animis, velut faces addiderat Mevius Pudens, è proximis Tigellini; is mobiliffimum quemque ingenio, aut pecuniæ indigum, & in novas cupiditates præcipitem alliciendo, eò paulatim progreffus eft, ut per fpeciem convivii, quoties Galba apud Othonem epularetur, cohorti excubias agenti, viritim centenos nummos divideret; quam velut publicam largitionem, Otho, fecretioribus apud fingulos præmiis, intendebat; adeò animofus corruptor, ut Cocceio Proculo fpeculatori de parte finium cum vicino ambigenti, univerfum vicini agrum fuâ pecuniâ emptum dono dederit : per focordiam præfecti, quem nota pariter & occulta fallebant.

Sed tum è libertis Onomaftum futuro fceleri præfecit, à quo Barbium Proculum Tefferarium fpeculatorum, & Veturium Optionem eorumdem perductos, poftquam vario fermone callidos, audacefque cognovit, pretio & promiffis onerat, datâ pecuniâ ad pertentandos plurium animos. Sufcepere duo manipil

il reconnoiſſoit les uns, s'informoit des autres, & les aidoit tous de ſa bourſe ou de ſon crédit. Il entre-méloit tout cela de fréquentes plaintes, de diſcours équivoques ſur Galba, & de ce qu'il y a de plus propre à émouvoir le Peuple. Les fatigues des marches, la rareté des vivres, la dureté du commandement, il envenimoit tout, comparant les anciennes & agréables navigations de la Campanie & des Villes Grecques avec les longs & rudes trajets des Pyrénées & des Alpes, où l'on pouvoit à peine ſoutenir le poids de ſes armes.

Pudens, un des confidens de Tigellinus ſéduiſant diverſement les plus remuans, les plus obérés, les plus crédules, achevoit d'allumer les eſprits déjà échauffés des Soldats. Il en vint au point que chaque fois que Galba mangeoit chez Othon l'on diſtribuoit cent ſeſterces par tête à la cohorte qui étoit de garde, comme pour ſa part du feſtin; diſtribution que ſous l'air d'une largeſſe publique Othon ſoutenoit encore par d'autres dons particuliers. Il étoit même ſi ardent à les corrompre, & la ſtupidité du Préfet qu'on trompoit juſques ſous ſes yeux fut ſi grande que, ſur une diſpute de Proculus lancier de la garde avec un voiſin pour quelque borne commune, Othon acheta tout le champ du voiſin & le donna à Proculus.

Enſuite il choiſit pour chef de l'entrepriſe qu'il méditoit Onomaſtus un de ſes affranchis, qui, lui ayant amené Barbius & Veturius tous deux bas officiers des gardes, après les avoir trouvés à l'examen ruſés & courageux, il les chargea de dons, de promeſſes, d'argent pour en gagner d'autres, & l'on vit

pulares imperium Pop. Rom. transferendum, & transtulerunt. In conscientiam facinoris pauci asciti, suspensos ceterorum animos, diversis artibus stimulant: primores militum, per beneficia Nymphidii ut suspectos: vulgus & ceteros, ira & desperatione dilati toties donativi; erant quos memoria Neronis, ac desiderium prioris licentiæ accenderet in commune omnes metu mutandæ militiæ exterrebantur.

Infecit ea tabes legionum quoque & auxiliorum motas jam mentes, postquam vulgatum erat labare Germanici exercitus fidem. Adeoque parata apud malos seditio, etiam apud integros dissimulatio fuit, ut postero Iduum die, redeuntem à cœnâ Othonem rapturi fuerint, nisi incerta noctis, & totâ urbe sparsa militum castra, nec facilem inter temulentos consensum timuissent: non Reipublicæ curâ, quam fœdare principis sui sanguine sobrii parabant, sed ne per tenebras, ut quisque Pannonici vel Germanici exercitus militibus oblatus esset, ignorantibus plerisque pro Othone destinaretur. Multa erumpentis seditionis indicia per conscios oppressa; quædam apud Galbæ aures præfectus Laco elusit, ignarus militarium animorum, consiliique quamvis egregii, quod non ipse afferret, inimicus, & adversus peritos pervicax.

XVIII. Kalend. Feb. sacrificanti pro æde Apollinis Galbæ, haruspex Umbricius tristia exta, & instantes insidias, ac do-

ainsi deux manipulaires entreprendre & venir à bout de disposer de l'Empire Romain. Ils mirent peu de gens dans le secret, & tenant les autres en suspens, ils les excitoient par divers moyens; les chefs comme suspects par les bienfaits de Nymphidius, les soldats par le dépit de se voir frustrés du donatif si long-tems attendu : rappellant à quelques-uns le souvenir de Néron, ils rallumoient en eux le desir de l'ancienne licence : enfin ils les effrayoient tous par la peur d'un changement dans la milice.

Si-tôt qu'on sut la défection de l'armée d'Allemagne, le venin gagna les esprits déjà émus des Légions & des Auxiliaires. Bientôt les mal-intentionnés se trouverent si disposés à la sédition, & les bons si tiedes à la réprimer, que le quatorze de Janvier, Othon revenant de souper eût été enlevé, si l'on n'eût craint les erreurs de la nuit, les troupes cantonnées par toute la Ville, & le peu d'accord qui regne dans la chaleur du vin. Ce ne fut pas l'intérêt de l'Etat qui retint ceux qui méditoient à jeun de souiller leurs mains dans le sang de leur Prince, mais le danger qu'un autre ne fût pris dans l'obscurité pour Othon par les soldats des armées de Hongrie & d'Allemagne qui ne le connoissoient pas. Les conjurés étoufferent plusieurs indices de la sédition naissante, & ce qu'il en parvint aux oreilles de Galba fut éludé par Lacon, homme incapable de lire dans l'esprit des soldats, ennemi de tout bon conseil qu'il n'avoit pas donné, & toujours résistant à l'avis des Sages.

Le quinze de Janvier, comme Galba sacrifioit au Temple d'Apollon, l'Aruspice Umbricius sur le triste aspect des en-

mesticum hostem prædicit : audiente Othone (nam proximus adstiterat) idque ut lætum è contrario, & suis cogitationibus prosperum interpretante. Nec multo post libertus Onomastus nuntiat, exspectari eum ab architecto & redemptoribus ; quæ significatio coëuntium jam militum, & paratæ conjurationis convenerat. Otho, caussam digressus requirentibus, cùm emi sibi prædia vetustate suspecta, eoque priùs exploranda finxisset, innixus liberto, per Tiberianam domum in Velabrum, inde ad Miliarium aureum, sub ædem Saturni pergit. Ibi tres & viginti speculatores consalutatum imperatorem, ac paucitate salutantium trepidum, & sellæ festinanter impositum, strictis mucronibus rapiunt. Totidem fermè milites in itinere aggregantur, alii conscientiâ, plerique miraculo : pars clamore & gladiis, pars silentio, animum ex eventu sumpturi.

Stationem in castris agebat Julius Martialis tribunus. Is magnitudine subiti sceleris, an corrupta latiùs castra, ac si contra tenderet, exitium metuens, præbuit plerisque suspicionem conscientiæ. Anteposuere ceteri quoque tribuni centurionesque præsentia dubiis & honestis. Isque habitus animorum fuit, ut pessimum facinus auderent pauci, plures vellent, omnes paterentur.

trailles lui dénonça d'actuelles embûches & un ennemi domestique, tandis qu'Othon qui étoit présent, se réjouissoit de ces mauvais augures & les interprétoit favorablement pour ses desseins. Un moment après, Onomastus vint lui dire que l'Architecte & les Experts l'attendoient; mot convenu pour lui annoncer l'assemblée des soldats & les apprêts de la conjuration. Othon fit croire à ceux qui demandoient où il alloit, que, prêt d'acheter une vieille maison de campagne, il vouloit auparavant la faire examiner; puis, suivant l'affranchi à travers le Palais de Tibere au Vélabre, & de-là vers la colonne dorée sous le Temple de Saturne, il fut salué Empereur par vingt-trois soldats, qui le placerent aussi-tôt sur une Chaire curule tout consterné de leur petit nombre, & l'environnerent l'épée à la main. Chemin faisant, ils furent joints par un nombre à-peu-près égal de leurs camarades. Les uns instruits du complot, l'accompagnoient à grands cris avec leurs armes, d'autres frappés du spectacle se disposoient en silence à prendre conseil de l'événement.

Le Tribun Martialis qui étoit de garde au Camp, effrayé d'une si prompte & si grande entreprise, ou craignant que la sédition n'eût gagné ses soldats & qu'il ne fût tué en s'y opposant, fut soupçonné par plusieurs d'en être complice. Tous les autres Tribuns & Centurions préférerent aussi le parti le plus sûr au plus honnête. Enfin tel fut l'état des esprits qu'un petit nombre ayant entrepris un forfait détestable, plusieurs l'approuverent & tous le souffrirent.

Ignarus interim Galba & ſacris intentus, fatigabat alieni jam imperii deos : cum affertur rumor rapi in caſtra, incertum quem ſenatorem, mox Othonem eſſe qui raperetur. Simul ex totâ urbe, ut quiſque obvius fuerat, alii formidinem augentes, quidam minora vero, ne tum quidem obliti adulationis. Igitur conſultantibus placuit pertentari animum cohortis, quæ in palatio ſtationem agebat, nec per ipſum Galbam, cujus integra auctoritas majoribus remediis ſervabatur : Piſo pro gradibus domus vocatos, in hunc modum allocutus eſt. *Sextus dies agitur, commilitones, ex quo ignarus futuri, & ſive optandum hoc nomen ſive timendum erat, Cæſar aſcitus ſum : quo domus noſtræ aut Reipublicæ fato, in veſtrâ manu poſitum eſt ; non quia, meo nomine, triſtiorem caſum paveam, ut qui adverſa expertus cum maximè, ducam ne ſecunda quidem minus diſcriminis habere : patris & ſenatus & ipſius imperii vicem doleo, ſi nobis aut perire hodie neceſſe eſt ; aut, quod æquè apud bonos miſerum eſt, occidere. Solatium proximi motus habebamus, incruentam urbem & res ſine diſcordiâ tranſlatas. Proviſum adoptione videbatur, ut ne poſt Galbam quidem bello locus eſſet.*

Nihil arrogabo mihi nobilitatis aut modeſtiæ ; neque enim relatu virtutum, in comparatione Othonis opus eſt. Vitia, quibus ſolis gloriatur, evertêre imperium, etiam cùm amicum impe-

Cependant Galba, tranquillement occupé de ſon ſacrifice, importunoit les Dieux pour un Empire qui n'étoit plus à lui, quand tout-à-coup un bruit s'éleva que les troupes enlevoient un Sénateur qu'on ne nommoit pas, mais qu'on ſut enſuite être Othon. Auſſi-tôt on vit accourir des gens de tous les quartiers, & à meſure qu'on les rencontroit pluſieurs augmentoient le mal & d'autres l'exténuoient, ne pouvant en cet inſtant même renoncer à la flatterie. On tint conſeil & il fut réſolu que Piſon ſonderoit la diſpoſition de la cohorte qui étoit de garde au Palais, réſervant l'autorité encore entiere de Galba pour de plus preſſans beſoins. Ayant donc aſſemblé les ſoldats devant les degrés du Palais, Piſon leur parla ainſi. « Compagnons, il y a ſix jours que je fus nommé Céſar ſans » prévoir l'avenir & ſans ſavoir ſi ce choix me feroit utile » ou funeſte. C'eſt à vous d'en fixer le ſort pour la République » & pour nous; ce n'eſt pas que je craigne pour moi-même, » trop inſtruit par mes malheurs à ne point compter ſur la » proſpérité. Mais je plains mon pere, le Sénat & l'Empire, » en nous voyant réduits à recevoir la mort ou à la donner, » extrêmité non moins cruelle pour des gens de bien, tandis » qu'après les derniers mouvemens on ſe félicitoit que Rome » eût été exempte de violence & de meurtres, & qu'on eſpéroit avoir pourvu par l'adoption à prévenir toute cauſe de » guerre après la mort de Galba.

» Je ne vous parlerai ni de mon nom ni de mes mœurs; » on a peu beſoin de vertus pour ſe comparer à Othon. Ses » vices dont il fait toute ſa gloire ont ruiné l'Etat quand il

ratoris ageret. Habitune & inceſſu, an illo muliebri ornatu, mereretur imperium? Falluntur, quibus luxuria ſpecie liberalitatis imponit. Perdere iſte ſciet, donare neſciet. Stupra nunc, & comeſſationes, & feminarum cœtus, voluit animo; hæc principatus præmia putat, quorum libido ac voluptas, penes ipſum ſit; rubor ac dedecus, penes omnes. Nemo enim unquam imperium flagitio quæſitum bonis artibus exercuit. Galbam conſenſus generis humani; me Galba, conſentientibus vobis, Cæſarem dixit. Si Reſpublica & ſenatus, & populus, vana nomina ſunt: veſtrâ, commilitones, intereſt, ne imperatorem peſſimi faciant.

Legionum ſeditio adverſum duces ſuos audita eſt aliquando: veſtra fides famaque illæſa ad hunc diem manſit; & Nero quoque vos deſtituit, non vos Neronem. Minus XXX transfugæ & deſertores, quos centurionem aut tribunum ſibi eligentes nemo ferret, imperium aſſignabunt? Admittitis exemplum? & quieſcendo commune crimen facitis? Tranſcendet hæc licentia in provincias: & ad nos ſcelerum exitus, bellorum ad vos pertinebunt. Nec eſt plus quod pro cæde principis, quàm quod innocentibus datur; ſed proinde à nobis donativum ob fidem, quàm ab aliis pro facinore accipietis.

» étoit

» étoit ami du Prince. Eſt-ce par ſon air, par ſa démarche,
» par ſa parure efféminée qu'il ſe croit digne de l'Empire ?
» On ſe trompe beaucoup ſi l'on prend ſon luxe pour de la
» libéralité. Plus il ſaura perdre, & moins il ſaura donner.
» Débauches, feſtins, attroupemens de femmes, voilà les
» projets qu'il médite, &, ſelon lui, les droits de l'empire,
» dont la volupté ſera pour lui ſeul, la honte & le déshon-
» neur pour tous ; car jamais ſouverain pouvoir acquis
» par le crime ne fut vertueuſement exercé. Galba fut nommé
» Céſar par le genre-humain, & je l'ai été par Galba de
» votre conſentement : Compagnons, j'ignore s'il vous eſt
» indifférent que la République, le Sénat & le Peuple ne ſoient
» que de vains noms, mais je ſais au moins qu'il vous im-
» porte que des ſcélérats ne vous donnent pas un Chef.

» On a vu quelquefois des Légions ſe révolter contre leurs
» Tribuns. Juſqu'ici votre gloire & votre fidélité n'ont reçu
» nulle atteinte, & Néron lui-même vous abandonna plutôt
» qu'il ne fut abandonné de vous. Quoi ! verrons-nous une
» trentaine au plus de déſerteurs & de transfuges à qui l'on
» ne permettroit pas de ſe choiſir ſeulement un officier, faire
» un Empereur ? Si vous ſouffrez un tel exemple, ſi vous par-
» tagez le crime en le laiſſant commettre, cette licence paſ-
» ſera dans les provinces ; nous périrons par les meurtres &
» vous par les combats, ſans que la ſolde en ſoit plus grande
» pour avoir égorgé ſon Prince, que pour avoir fait ſon devoir :
» mais le donatif n'en vaudra pas moins, reçu de nous pour le
» prix de la fidélité, que d'un autre pour le prix de la trahiſon.

Dilapſis ſpeculatoribus, cetera cohors non aſpernata concionantem, ut turbidis rebus evenit, forte magis, & non nullo adhuc conſilio, parat ſigna, quod poſtea creditum eſt, inſidiis & ſimulatione. Miſſus & Celſus Marius ad electos Illyrici exercitus, Vipſanii in porticu tendentes. Præceptum Amulio Sereno & Domitio Sabino primipilaribus, ut Germanicos milites è Libertatis atrio accerſerent. Legioni claſſicæ diffidebat, infeſtæ ob cædem commilitonum, quos primo ſtatim introitu trucidaverat Galba. Pergunt etiam in caſtra prætorianorum tribuni Cerius Severus, Subrius Dexter, Pompeius Longinus, ſi incipiens adhuc & nondum adulta ſeditio melioribus conſiliis flecteretur. Tribunorum Subrium & Cerium milites adorti minis, Longinum manibus coërcent, exarmantque : quia non ordine militiæ, ſed è Galbæ amicis, fidus principi ſuo, & deſciſcentibus ſuſpectior erat. Legio claſſica nihil cunctata prætorianis adjungitur. Illyrici exercitus electi, Celſum infeſtis pilis proturbant. Germanica vexilla diu nutavere, invalidis adhuc corporibus, & placatis animis, quòd eos à Nerone Alexandriam premiſſos, atque inde rurſus longâ navigatione ægros, impenſiore curâ Galba refovebat. Univerſa jam plebs palatium implebat, mixtis ſervitiis, & diſſono clamore, cædem Othonis & conjuratorum exſilium poſcentium, ut ſi in circo ac theatro ludicrum aliquod poſtularent. Neque illis judicium aut veritas : quippe eodem die diverſa pari certamine poſtulaturis : ſed tradito more, quemcumque principem adulandi, licentiâ acclamationum, & ſtudiis inanibus.

Les Lanciers de la garde ayant difparu, le refte de la cohorte, fans paroître méprifer le difcours de Pifon, fe mit en devoir de préparer fes Enfeignes plutôt par hazard, &, comme il arrive en ces momens de trouble, fans trop favoir ce qu'on faifoit, que par une feinte infidieufe comme on l'a cru dans la fuite. Celfus fut envoyé au détachement de l'armée d'Illyrie vers le Portique de Vipfanius. On ordonna aux Primipilaires Serenus & Sabinus d'amener les foldats Germains du Temple de la liberté. On fe défioit de la Légion marine, aigrie par le meurtre de fes foldats que Galba avoit fait tuer à fon arrivée. Les Tribuns Cerius, Subrinus & Longinus allerent au Camp Prétorien pour tâcher d'étouffer la fédition naiffante avant qu'elle eût éclaté. Les foldats menacerent les deux premiers; mais Longin fut maltraité & défarmé, parce qu'il n'avoit pas paffé par les grades militaires, & qu'étant dans la confiance de Galba, il en étoit plus fufpect aux rebelles. La Légion de mer ne balança pas à fe joindre aux Prétoriens. Ceux du détachement d'Illyrie préfentant à Celfus la pointe des armes ne voulurent point l'écouter. Mais les troupes d'Allemagne héfiterent long-tems, n'ayant pas encore recouvré leurs forces & ayant perdu toute mauvaife volonté, depuis que revenues malades de la longue navigation d'Alexandrie où Neron les avoit envoyées, Galba n'épargnoit ni foin ni dépenfe pour les rétablir. La foule du Peuple & des efclaves qui durant ce tems rempliffoient le Palais, demandoit à cris perçans la mort d'Othon & l'exil des conjurés, comme ils auroient demandé quelque fcene dans les jeux publics; non que le jugement ou le zele excitât des clameurs qui chan-

Interim Galbam duæ sententiæ distinebant. Titus Vinius *manendum intra domum, opponenda servitia, firmandos aditus, non eumdum ad iratos censebat : daret malorum pœnitentiæ, daret bonorum consensui spatium ; scelera impetu, bona consilia morâ valescere. Denique eundi ultrò si ratio sit, eamdem mox facultatem : regressus, si pæniteat, in alienâ potestate.*

Festinandum ceteris videbatur, antequam cresceret invalida adhuc conjuratio paucorum. *Trepidaturum etiam Othonem, qui furtim digressus, ad ignaros illatus, cunctatione nunc & segnitiâ terentium tempus, imitari Principem discat. Non exspectandum, ut compositis castris, forum invadat, & prospectante Galbâ Capitolium adeat : dum egregius imperator, cum fortibus amicis, januâ, ac limine tenus domum cludit, obsidionem nimirum toleraturus. Et præclarum in servis auxilium, si consensus tantæ multitudinis, & quæ plurimum valet, prima indignatio languescat. Proinde intuta, quæ indecora : vel si cadere necesse sit, occurrendum discrimini. Id Othoni invidiosius, & ipsis honestum.* Repugnantem huic sententiæ Vinium, Laco minaciter invasit, stimulante Icelo, privati odii pertinaciâ, in publicum exitium.

gerent d'objet dès le même jour, mais par l'uſage établi d'enivrer chaque Prince d'acclamations effrénées & de vaines flatteries.

Cependant Galba flottoit entre deux avis : celui de Vinius étoit qu'il faloit armer les eſclaves, reſter dans le Palais, & en barricader les avenues ; qu'au lieu de s'offrir à des gens échauffés, on devoit laiſſer le tems aux révoltés de ſe repentir & aux fideles de ſe raſſurer ; que ſi la promptitude convient aux forfaits, le tems favoriſe les bons deſſeins, qu'enfin l'on auroit toujours la même liberté d'aller s'il étoit néceſſaire, mais qu'on n'étoit pas ſûr d'avoir celle du retour au beſoin.

Les autres jugeoient qu'en ſe hâtant de prévenir le progrès d'une ſédition foible encore & peu nombreuſe on épouvanteroit Othon même, qui, s'étant livré furtivement à des inconnus profiteroit, pour apprendre à repréſenter, de tout le tems qu'on perdroit dans une lâche indolence. Faloit-il attendre qu'ayant pacifié le Camp il vînt s'emparer de la place & monter au Capitole aux yeux même de Galba, tandis qu'un ſi grand Capitaine & ſes braves amis renfermés dans les portes & le ſeuil du Palais l'inviteroient pour ainſi dire à les aſſiéger ? Quel ſecours pouvoit-on ſe promettre des eſclaves ſi on laiſſoit refroidir la faveur de la multitude & ſa premiere indignation plus puiſſante que tout le reſte ? D'ailleurs, diſoient-ils, le parti le moins honnête eſt auſſi le moins ſûr, & dut-on ſuccomber au péril, il vaut encore mieux l'aller chercher ;

Nec diutiùs Galba cunctatus speciosiora suadentibus accessit. Præmissus tamen in castra Piso, ut juvenis magno nomine, recenti favore, & infensus T. Vinio, seu quia erat, seu quia irati ita volebant. Et faciliùs de odio creditur. Vix dum egresso Pisone, occisum in castris Othonem, vagus primùm & incertus rumor, mox ut in magnis mendaciis, interfuisse se quidam, & vidisse affirmabant; credula fama, inter gaudentes, & incuriosos. Multi arbitrabantur compositum auctumque rumorem, mixtis jam Othonianis, qui ad evocandum Galbam, læta falso vulgaverint.

Tum verò non populus tantùm & imperita plebs in plausus & immodica studia, sed equitum plerique ac senatorum, posito metu incauti, refractis palatii foribus ruere intus, ac se Galbæ ostentare, præreptam sibi ultionem querentes. Ignavissimus quisque, (& ut res docuit) in periculo non ausurus, nimii verbis, linguæ feroces : nemo scire, & omnes affirmare; donec inopiâ veri, & consensu errantium victus, sumpto thorace Galba, irruenti turbæ neque ætate neque corpore sistens, sellâ levaretur. Obvius in palatio Julius

Othon en ſera plus odieux & nous en aurons plus d'honneur. Vinius réſiſtant à cet avis fut menacé par Lacon à l'inſtigation d'Icelus, toujours prét à ſervir ſa haine particuliere aux dépens de l'Etat.

Galba ſans héſiter plus long-tems choiſit le parti le plus ſpécieux. On envoya Piſon le premier au Camp, appuyé du crédit que devoient lui donner ſa naiſſance, le rang auquel il venoit de monter, & ſa colere contre Vinius, véritable, ou ſuppoſée telle par ceux dont Vinius étoit haï & que leur haine rendoit crédules. A peine Piſon fut parti qu'il s'éleva un bruit, d'abord vague & incertain, qu'Othon avoit été tué dans le Camp. Puis, comme il arrive aux menſonges importans, il ſe trouva bientôt des témoins oculaires du fait, qui perſuaderent aiſément tous ceux qui s'en réjouiſſoient ou qui s'en ſoucioient peu. Mais pluſieurs crurent que ce bruit étoit répandu & fomenté par les amis d'Othon, pour attirer Galba par le leurre d'une bonne nouvelle.

Ce fut alors que les applaudiſſemens & l'empreſſement outré gagnant plus haut qu'une populace imprudente, la plupart des Chevaliers & des Sénateurs, raſſurés & ſans précaution forcerent les portes du Palais, & courant au-devant de Galba, ſe plaignoient que l'honneur de le venger leur eût été ravi. Les plus lâches, & comme l'effet le prouva, les moins capables d'affronter le danger, téméraires en paroles & braves de la langue, affirmoient tellement ce qu'ils ſavoient le moins, que, faute d'avis certains, & vaincu par ces clameurs, Galba prit une

Atticus ſpeculator, cruentum gladium oſtentans, occiſum à ſe Othonem exclamavit : Et Galba, *Commilito*, inquit, *quis juſſit?* inſigni animo ad coërcendam militarem licentiam, minantibus intrepidus, adverſus blandientes incorruptus.

Haud dubiæ jam in caſtris omnium mentes, tantusque ardor, ut non contenti agmine & corporibus, in ſuggeſtu, in quo paulò antè aurea Galbæ ſtatua fuerat, medium inter ſigna Othonem vexillis circumdarent. Nec tribunis aut centurionibus adeundi locus : gregarius miles caveri inſuper præpoſitos jubebat. Strepere cuncta clamoribus, & tumultu, & exhortatione mutuâ, non tamquam in populo ac plebe, variis ſegni adulatione vocibus, ſed ut quemque affluentium militum aſpexerant, prehenſare manibus, complecti armis, collocare juxta, præire ſacramentum, modò imperatorem militibus, modò imperatori milites commendare. Nec deerat Otho protendens manus, adorare vulgum, jacere oſcula, & omnia ſerviliter pro dominatione.

Poſtquam univerſa claſſiariorum legio ſacramentum ejus accepit, fidens viribus, & quos adhuc ſingulos exſtimulaverat, accendendos in commune ratus, pro vallo caſtrorum ita cœpit.

cuiraſſe

cuiraſſe, & n'étant ni d'âge ni de force à ſoutenir le choc de la foule, ſe fit porter dans ſa chaiſe. Il rencontra ſortant du Palais un Gendarme nommé Julius Atticus qui, montrant ſon glaive tout ſanglant, s'écria qu'il avoit tué Othon. *Camarade*, lui dit Galba, *qui vous l'a commandé ?* Vigueur ſinguliere d'un homme attentif à réprimer la licence militaire, & qui ne ſe laiſſoit pas plus amorcer par les flatteries, qu'effrayer par les menaces !

Dans le Camp les ſentimens n'étoient plus douteux ni partagés, & le zele des ſoldats étoit tel que, non contens d'environner Othon de leurs corps & de leurs bataillons, ils le placerent au milieu des Enſeignes & des Drapeaux dans l'enceinte où étoit peu auparavant la Statue d'or de Galba. Ni Tribuns ni Centurions ne pouvoient approcher, & les ſimples ſoldats crioient qu'on prît garde aux Officiers. On n'entendoit que clameurs, tumultes, exhortations mutuelles. Ce n'étoient pas les tiedes & les diſcordantes acclamations d'une populace qui flatte ſon maître, mais tous les ſoldats qu'on voyoit accourir en foule étoient pris par la main, embraſſés tout armés, amenés devant lui, & après leur avoir dicté le ferment, ils recommandoient l'Empereur aux Troupes & les Troupes à l'Empereur. Othon de ſon côté, tendant les bras, ſaluant la multitude, envoyant des baiſers, n'omettoit rien de ſervile pour commander.

Enfin après que toute la Légion de mer lui eut prêté le ferment, ſe confiant en ſes forces, & voulant animer en commun tous ceux qu'il avoit excités en particulier, il monta ſur le rempart du Camp & leur tint ce diſcours.

Quis ad vos processerim commilitones dicere non possum : quia nec privatum me vocare sustineo, princeps à vobis nominatus; nec principem, alio imperante. Vestrum quoque nomen in incerto erit, donec dubitabitur imperatorem populi Romani in castris, an hostem habeatis. Auditisne, ut pœna mea, & supplicium vestrum simul postulentur? adeò manifestum est, neque perire nos, neque salvos esse, nisi unà, posse. Et cujus levitatis est Galba, tam fortasse promisit : ut qui nullo exposcente, tot millia innocentissimorum militum trucidaverit. Horror animum subit, quoties recordor feralem introitum, & hanc solam Galbæ victoriam, cùm in oculis urbis decumari deditos juberet, quos deprecantes in fidem acceperat. His auspiciis urbem ingressus, quam gloriam ad principatum attulit, nisi occisi Obultronii Sabini, & Cornelii Marcelli in Hispaniâ, Bervichilonis in Galliâ, Fonteii Capitonis in Germaniâ, Clodii Macri in Africâ, Cingonii in viâ, Turpiliani in urbe, Nymphidii in castris? Quæ usquam provincia, quæ castra sunt, nisi cruenta & maculata? aut, ut ipse prædicat, emendata & correcta? Nam quæ alii scelera, hic remedia vocat : dum falsis nominibus, severitatem pro sævitiâ, parsimoniam pro avaritiâ, supplicia & contumelias vestras, disciplinam appellat. Septem à Neronis fine menses sunt, & jam plus rapuit Icelus, quàm quod Polycleti, & Vatinii, & Elii, paraverunt. Minore avaritiâ ac licentiâ grassatus esset T. Vinius, si ipse imperasset; nunc & subjectos nos habuit tamquàm suos, & viles ut alienos. Una illa domus sufficit donativo, quod vobis nunquàm datur, & quotidiè exprobratur.

« Compagnons, j'ai peine à dire ſous quel titre je me pré-
» ſente en ce lieu : car élevé par vous à l'Empire je ne puis
» me regarder comme particulier, ni comme Empereur tandis
» qu'un autre commande, & l'on ne peut ſavoir quel nom vous
» convient à vous-mêmes qu'en décidant ſi celui que vous pro-
» tégez eſt le Chef ou l'ennemi du Peuple Romain. Vous en-
» tendez que nul ne demande ma punition qui ne demande
» auſſi la vôtre, tant il eſt certain que nous ne pouvons nous
» ſauver ou périr qu'enſemble, & vous devez juger de la facilité
» avec laquelle le clément Galba a peut-être déjà promis votre
» mort par le meurtre de tant de milliers de ſoldats innocens
» que perſonne ne lui demandoit. Je frémis en me rappellant
» l'horreur de ſon entrée & de ſon unique victoire, lorſqu'aux
» yeux de toute la Ville il fit décimer les priſonniers ſupplians
» qu'il avoit reçus en grace. Entré dans Rome ſous de tels auſ-
» pices, quelle gloire a-t-il acquiſe dans le gouvernement, ſi
» ce n'eſt d'avoir fait mourir Sabinus & Marcellus en Eſpagne,
» Chilon dans les Gaules, Capiton en Allemagne, Macer en
» Afrique, Cingonius en route, Turpilien dans Rome, &
» Nymphidius au Camp? Quelle armée ou quelle Province ſi
» reculée ſa cruauté n'a-t-elle point ſouillée & deshonorée, ou
» ſelon lui lavée & purifiée avec du ſang? Car traitant les crimes
» de remedes & donnant de faux noms aux choſes, il appelle
» la barbarie ſévérité, l'avarice économie, & diſcipline tous
» les maux qu'il vous fait ſouffrir. Il n'y a pas ſept mois que
» Néron eſt mort, & Icelus a déja plus volé que n'ont fait
» Elius, Polyclete & Vatinius. Si Vinius lui-même eût été
» Empereur, il eût gouverné avec moins d'avarice & de licence,

Ac ne qua ſaltem in ſucceſſore Galbæ ſpes eſſet, accerſit ab exſilio, quem triſtitiâ & avaritiâ ſui ſimillimum judicabat. Vidiſtis, commilitones, notabili tempeſtate, etiam deos inſauſtam adoptionem averſantes. Idem ſenatus, idem populi Romani animus eſt. Veſtra virtus expectatur, apud quos omne honeſtis conſiliis robur, & ſine quibus quamvis egregia invalida ſunt. Non ad bellum vos, nec ad periculum voco : omnium militum arma nobiſcum ſunt. Nec una cohors togata defendit nunc Galbam, ſed detinet. Cùm vos aſpexerit, cùm ſignum meum acceperit, hoc ſolum erit certamen, quis mihi plurimùm imputet. Nullus cunctationi locus eſt in eo conſilio, quod non poteſt laudari niſi peractum.

Aperiri deinde armamentarium juſſit; rapta ſtatim arma, ſine more & ordine militiæ, ut prætorianus, aut legionarius inſignibus ſuis diſtingueretur. Miſcentur auxiliaribus, galeis ſcutisque. Nullo tribunorum centuriorumve adhortante, ſibi quiſque dux & inſtigator : & præcipuum peſſimorum incitamentum, quod boni mærebant.

» mais il nous commande comme à ses sujets & nous dédaigne » comme ceux d'un autre. Ses richesses seules suffisent pour ce » donatif qu'on vous vante sans cesse & qu'on ne vous donne » jamais.

» Afin de ne pas même laisser d'espoir à son successeur, » Galba a rappellé d'exil un homme qu'il jugeoit avare & dur » comme lui. Les Dieux vous ont avertis par les signes les » plus évidens qu'ils désapprouvoient cette élection : le Sénat » & le Peuple Romain ne lui sont pas plus favorables ; mais » leur confiance est toute en votre courage ; car vous avez la » force en main pour exécuter les choses honnêtes, & sans » vous les meilleurs desseins ne peuvent avoir d'effet. Ne croyez » pas qu'il soit ici question de guerres ni de périls, puisque » toutes les troupes sont pour nous, que Galba n'a qu'une co- » horte en toge, dont il n'est pas le chef, mais le prisonnier, » & dont le seul combat à votre aspect & à mon premier signe » va être à qui m'aura le plutôt reconnu. Enfin ce n'est pas » le cas de temporiser dans une entreprise qu'on ne peut louer » qu'après l'exécution ».

Aussi-tôt ayant fait ouvrir l'Arsenal, tous coururent aux armes sans ordre, sans regle, sans distinction des Enseignes prétoriennes & des Légionnaires, de l'écu des Auxiliaires & du bouclier Romain. Et sans que ni Tribun ni Centurion s'en mêlât, chaque soldat devenu son propre officier s'animoit & s'excitoit lui-même à mal faire par le plaisir d'affliger les gens de bien.

Jam exterritus Piſo fremitu crebreſcentis ſeditionis, & vocibus in urbem uſque reſonantibus, egreſſum interim Galbam & foro appropinquantem aſſecutus erat; jam Marius Celſus haud læta retulerat: cùm alii in palatium redire, alii Capitolium petere, plerique roſtra occupanda cenſerent, plures tantùm ſententiis aliorum contradicerent; utque evenit in conſiliis infelicibus, optima viderentur, quorum tempus effugerat. Agitaſſe Laco, ignaro Galbâ, de occidendo T. Vinio dicitur, ſive ut pœna ejus animos militum mulceret, ſeu conſcium Othonis credebat, ad poſtremum vel odio. Hæſitationem attulit tempus ac locus, quia initio cædis orto, difficilis modus: & turbavere conſilium trepidi nuntii, ac proximorum diffugia, languentibus omnium ſtudiis, qui primò alacres fidem atque animum oſtentaverant.

Agebatur huc illuc Galba, vario turbæ fluctuantis impulſu, completis undique baſilicis ac templis, lugubri proſpectu neque populi aut plebis ulla vox, ſed attoniti vultus, & converſæ ad omnia aures; non tumultus, non quies, quale magni metus, & magnæ iræ ſilentium eſt. Othoni tamen armari plebem nuntiabatur. Ire præcipites, & occupare pericula jubet. Igitur milites Romani, quaſi Vologeſen, aut Pacorum, avito Arſacidarum ſolio depulſuri, ac non imperatorem ſuum inermem & ſenem trucidare pergerent, disjectâ plebe, proculcato ſenatu, truces armis, rapidis equis forum irrumpunt. Nec illos Capitolii

Déjà Pifon, effrayé du frémiffement de la fédition croiffante & du bruit des clameurs qui retentiffoit jufques dans la Ville, s'étoit mis à la fuite de Galba qui s'acheminoit vers la place : déjà, fur les mauvaifes nouvelles apportées par Celfus, les uns parloient de retourner au Palais, d'autres d'aller au Capitole, le plus grand nombre d'occuper les roftres. Plufieurs fe contentoient de contredire l'avis des autres, &, comme il arrive dans les mauvais fuccès, le parti qu'il n'étoit plus tems de prendre, fembloit alors le meilleur. On dit que Lacon méditoit à l'infu de Galba de faire tuer Vinius ; foit qu'il efpérât adoucir les foldats par ce châtiment, foit qu'il le crût complice d'Othon, foit enfin par un mouvement de haine. Mais le tems & le lieu l'ayant fait balancer par la crainte de ne pouvoir plus arrêter le fang après avoir commencé d'en répandre, l'effroi des furvenans, la difperfion du cortege, & le trouble de ceux qui s'étoient d'abord montrés fi pleins de zele & d'ardeur, acheverent de l'en détourner.

Cependant entraîné çà & là, Galba cédoit à l'impulfion des flots de la multitude, qui, rempliffant de toutes parts les Temples & les Bafiliques, n'offroit qu'un afpect lugubre. Le Peuple & les Citoyens, l'air morne & l'oreille attentive, ne pouffoient point de cris : il ne régnoit ni tranquillité ni tumulte, mais un filence qui marquoit à la fois la frayeur & l'indignation. On dit pourtant à Othon que le Peuple prenoit les armes, fur quoi il ordonna de forcer les paffages & d'occuper les poftes importans. Alors, comme s'il eût été queftion, non de maffacrer dans leur Prince un vieillard défarmé, mais de renverfer l'Etat

aſpectus, & imminentium templorum religio, & priores & futuri principes terruere, quo minus facerent ſcelus, cujus ultor eſt quiſquis ſucceſſit.

Viſo cominus armatorum agmine, vexillarius comitantis Galbam cohortis (Atilium Vergilionem fuiſſe tradunt) dereptam Galbæ imaginem ſolo afflixit. Eo ſigno manifeſta in Othonem omnium militum ſtudia, deſertum fugâ populi forum, diſtricta adverſus dubitantes tela. Juxta Curtium lacum, trepidatione ferentium Galba projectus è ſellâ, ac provolutus eſt. Extremam ejus vocem, ut cuique odium aut admiratio fuit, variè prodidere. Alii ſuppliciter interrogaſſe, quid mali meruiſſet? paucos dies exſolvendo donativo deprecatum. Plures obtuliſſe ultrò percuſſoribus jugulum, agerent ac ferirent, ſi ita è Rep. videretur; non interfuit occidentium quid diceret. De percuſſore non ſatis conſtat. Quidam Terentium Evocatum, alii Lecanium, crebrior fama tradidit Camurium XV. legionis militem, impreſſo gladio, jugulum ejus hauſiſſe. Ceteri crura brachiaque (nam pectus tegebatur) fœdè laniavere; pleraque vulnera, feritate & ſævitiâ trunco jam corpori adjecta.

ou

ou Vologese du Trône des Arsacides, on vit les soldats Romains, écrasant le Peuple, foulant aux pieds les Sénateurs, pénétrer dans la place à la course de leurs chevaux & à la pointe de leurs armes, sans respecter le Capitole ni les Temples des Dieux, sans craindre les Princes présens & à venir, vengeurs de ceux qui les ont précédés.

A peine apperçut-on les troupes d'Othon, que l'Enseigne de l'escorte de Galba appellé, dit-on, Vergilio, arracha l'image de l'Empereur & la jetta par terre. A l'instant tous les soldats se déclarent, le Peuple fuit, quiconque hésite voit le fer prêt à le percer. Près du Lac de Curtius, Galba tomba de sa chaise par l'effroi de ceux qui le portoient, & fut d'abord enveloppé. On a rapporté diversement ses dernieres paroles selon la haine ou l'admiration qu'on avoit pour lui. Quelques-uns disent qu'il demanda d'un ton suppliant quel mal il avoit fait, priant qu'on lui laissât quelques jours pour payer le donatif: Mais plusieurs assurent que, présentant hardiment la gorge aux soldats, il leur dit de frapper s'ils croyoient sa mort utile à l'Etat. Les meurtriers écouterent peu ce qu'il pouvoit dire. On n'a pas bien su qui l'avoit tué: les uns nomment Terentius, d'autres Lecanius; mais le bruit commun est que Camurius soldat de la quinzieme Légion lui coupa la gorge. Les autres lui déchiqueterent cruellement les bras & les jambes, car la cuirasse couvroit la poitrine, & leur barbare férocité chargeoit encore de blessures un corps déjà mutilé.

Titum inde Vinium invafere ; de quo & ipfo ambigitur, confumpferit ne vocem ejus inftans metus, an proclamaverit, non effe ab Othone mandatum ut occideretur. Quod feu finxit formidine, feu confcientiâ conjurationis confeffus eft : huc potiùs ejus vita famaque inclinat, ut confcius fceleris fuerit, cujus cauffa erat ; ante ædem divi Julii jacuit, primo ictu in poplitem, mox ab Julio Caro legionario milite in utrumque latus transverberatus.

Infignem illâ die virum Sempronium Denfum ætas noftra vidit. Centurio is prætoriæ cohortis à Galba cuftodiæ Pifonis additus, ftricto pugione occurrens armatis, & fcelus exprobrans, ac modò manu, modò voce, vertendo in fe percuffores, quamquam vulnerato Pifoni effugium dedit. Pifo in ædem Veftæ pervafit, exceptufque mifericordiâ publici fervi, & contubernio ejus abditus, non religione, nec cærimoniis, fed latebrâ imminens exitium differebat ; cùm abvenere, miffu Othonis, nominatim in cædem ejus ardentes, Sulpicius Florus è Britannicis cohortibus, nuper à Galbâ civitate donatus, & Statius Murcus fpeculator ; à quibus protractus Pifo, in foribus templi trucidatur.

Nullam cædem Otho majore lætitiâ excepiffe, nullum caput tam infatiabilibus oculis perluftraffe dicitur : feu tum primùm levata omni folicitudine mens, vagare gaudio cœperat, feu recordatio majeftatis in Galbâ, amicitiæ in T. Vinio, quamvis

On vint enſuite à Vinius, dont il eſt pareillement douteux ſi le ſubit effroi lui coupa la voix, ou s'il s'écria qu'Othon n'avoit point ordonné ſa mort : paroles qui pouvoient être l'effet de ſa crainte, ou plutôt l'aveu de ſa trahiſon, ſa vie & ſa réputation portant à le croire complice d'un crime dont il étoit cauſe.

On vit ce jour-là dans Sempronius Denſus un exemple mémorable pour notre tems. C'étoit un Centurion de la cohorte Prétorienne, chargé par Galba de la garde de Piſon. Il ſe jetta le poignard à la main au-devant des ſoldats en leur reprochant leur crime, & du geſte & de la voix attirant les coups ſur lui ſeul, il donna le tems à Piſon de s'échapper, quoique bleſſé. Piſon ſe ſauva dans le Temple de Veſta, où il reçut aſyle par la piété d'un eſclave qui le cacha dans ſa chambre ; précaution plus propre à différer ſa mort que la Religion ni le reſpect des Autels. Mais Florus, ſoldat des cohortes Britanniques, qui depuis long-tems avoit été fait Citoyen par Galba, & Statius Murcus Lancier de la garde, tous deux particuliérement altérés du ſang de Piſon, vinrent de la part d'Othon le tirer de ſon aſyle & le tuerent à la porte du Temple.

Cette mort fut celle qui fit le plus de plaiſir à Othon, & l'on dit que ſes regards avides ne pouvoient ſe laſſer de conſidérer cette tête : ſoit que, délivré de toute inquiétude, il commençât alors à ſe livrer à la joie, ſoit que ſon ancien reſpect

immitem animum imagine trifti confuderat. Pifonis, ut inimici & æmuli, cæde lætari, jus fafque credebat. Præfixa contis capita geftabantur, inter figna cohortium juxta Aquilam legionis, certatim oftentantibus cruentas manus qui occiderant, qui interfuerant, qui verè, qui falsò, ut pulchrum & memorabile facinus jactabant. Plures quàm cxx. libellos præmia expofcentium, ob aliquam notabilem illâ die operam, Vitellius poftea invenit; omnefque conquiri & interfici juffit, non honore Galbæ, fed tradito principibus more, munimentum ad præfens; in pofterum, ultionem.

Alium crederes fenatum, alium populum. Ruere cuncti in caftra, anteire proximos, certare cùm præcurrentibus, increpare Galbam, laudare militum judicium, exofculari Othonis manum, quantoque magis falfa erant quæ fiebant, tanto plura facere. Nec afpernabatur fingulos Otho, avidum & minacem militum animum, voce vultuque temperans. Marium Celfum confulem defignatum, & Galbæ ufque in extremas res amicum fidumque, ad fupplicium expoftulabant, induftriæ ejus innocentiæque quafi malis artibus infenfi. Cædis & prædarum initium, & optimo cuique perniciem quæri apparebat, fed Othoni nondum auctoritas inerat ad prohibendum fcelus, jubere jam poterat. Ita fimulatione iræ, vinciri juffum, & majores pœnas daturum affirmans, præfenti exitio fubtraxit.

pour Galba & son amitié pour Vinius mêlant à sa cruauté quelque image de tristesse, il se crût plus permis de prendre plaisir à la mort d'un concurrent & d'un ennemi. Les têtes furent mises chacune au bout d'une pique & portées parmi les Enseignes des cohortes & autour de l'Aigle de la Légion. C'étoit à qui feroit parade de ses mains sanglantes, à qui, faussement ou non, se vanteroit d'avoir commis ou vu ces assassinats, comme d'exploits glorieux & mémorables. Vitellius trouva dans la suite plus de cent vingt placets de gens qui demandoient récompense pour quelque fait notable de ce jour-là. Il les fit tous chercher & mettre à mort, non pour honorer Galba, mais selon la maxime des Princes de pourvoir à leur sureté présente par la crainte des châtimens futurs.

Vous eussiez cru voir un autre Sénat & un autre Peuple. Tout accouroit au Camp; chacun s'empressoit à devancer les autres, à maudire Galba, à vanter le bon choix des troupes, à baiser les mains d'Othon; moins le zele étoit sincere, plus on affectoit d'en montrer. Othon, de son côté, ne rebutoit personne, mais des yeux & de la voix tâchoit d'adoucir l'avide férocité des soldats. Ils ne cessoient de demander le supplice de Celsus Consul désigné, & jusqu'à l'extrémité fidele ami de Galba. Son innocence & ses services étoient des crimes qui les irritoient. On voyoit qu'ils ne cherchoient qu'à faire périr tout homme de bien & commencer les meurtres & le pillage. Mais Othon qui pouvoit commander des assassinats, n'avoit pas encore assez d'autorité pour les défendre. Il fit donc lier Celsus, affectant une grande colere, & le sauva d'une mort pressante en feignant de le réserver à des tourmens plus cruels.

Omnia deinde arbitrio militum acta. Prætorii præfectos ſibi ipſi legere : Plotium Firmum è manipularibus quondam, tum vigilibus præpoſitum, & incolumi adhuc Galbâ partes Othonis ſecutum. Adjungitur Licinius Proculus, intimâ familiaritate Othonis, ſuſpectus conſilia ejus foviſſe. Urbi Flavium Sabinum præfecere, judicium Neronis ſecuti, ſub quo eamdem curam obtinuerat, pleriſque Veſpaſianum fratrem in eo reſpicientibus. Flagitatum, ut vacationes præſtari centurionibus ſolitæ remitterentur. Namque gregarius miles, ut tributum annuum pendebat. Pars manipulis, pars per commeatus, aut in ipſis caſtris vaga, dum mercedem centurioni exſolveret, neque modum oneris quiſquam, neque genus quæſtus penſi habebat. Per latrocinia & raptus, aut ſervilibus miniſteriis, militare otium redimebant. Tum locupletiſſimus quiſque miles, labore ac ſævitiâ fatigari, donec vacationem emeret. Ubi ſumptibus exhauſtus, ſocordiâ inſuper elanguerat, inops pro locuplete, & iners pro ſtrenuo, in manipulum redibat ; ac rurſus alius atque alius, eâdem egeſtate ac licentiâ corrupti, ad ſeditionem & diſcordias, & ad extremum, bella civilia ruebant. Sed Otho, ne vulgi largitione, centurionum animos averteret, ex fiſco ſuo vacationes annuas exſoluturum promiſit : rem haud dubiè utilem, & à bonis poſtea principibus, perpetuitate diſciplinæ, firmatam. Laco præfectus, tamquam in inſulam ſeponeretur, ab Evocato, quem ad cædem ejus Otho præmiſerat, confoſſus. In Martianum Icelum, ut in libertum, palàm animadverſum.

Alors tout ſe fit au gré des ſoldats. Les Prétoriens ſe choiſirent eux-mêmes leurs Préfets. A Firmus, jadis Manipulaire, puis Commandant du guet, & qui du vivant même de Galba s'étoit attaché à Othon, ils joignirent Licinius Proculus, que ſon étroite familiarité avec Othon fit ſoupçonner d'avoir favoriſé ſes deſſeins. En donnant à Sabinus la Préfecture de Rome, ils ſuivirent le ſentiment de Néron ſous lequel il avoit eu le même emploi; mais le plus grand nombre ne voyoit en lui que Veſpaſien ſon frere. Ils ſolliciterent l'affranchiſſement des tributs annuels que, ſous le nom de congés à tems les ſimples ſoldats payoient aux Centurions. Le quart des Manipulaires étoit aux vivres ou diſperſé dans le Camp, & pourvu que le droit du Centurion ne fût pas oublié, il n'y avoit ſorte de vexation dont ils s'abſtinſſent, ni ſorte de métier dont ils rougiſſent. Du profit de leurs voleries & des plus ſerviles emplois ils payoient l'exemption du ſervice militaire, & quand ils s'étoient enrichis, les Officiers les accablant de travaux & de peine les forçoient d'acheter de nouveaux congés. Enfin, épuiſés de dépenſe & perdus de molleſſe ils revenoient au manipule pauvres & fainéans, de laborieux qu'ils en étoient partis & de riches qu'ils y devoient retourner. Voilà comment, également corrompus tour-à-tour par la licence & par la miſere ils ne cherchoient que mutineries, révoltes & guerres civiles. De peur d'irriter les Centurions en gratifiant les ſoldats à leurs dépens, Othon promit de payer du fiſc les congés annuels; établiſſement utile, & depuis confirmé par tous les bons Princes pour le maintien de la diſcipline. Le Préfet Lacon qu'on feignit de reléguer dans une iſle, fut tué par un garde envoyé pour cela par Othon. Icelus fut puni publiquement en qualité d'affranchi.

Exacto per scelera die, novissimum malorum fuit lætitia. Vocat senatum prætor urbanus; certant adulationibus ceteri magistratus. Accurrunt patres, decernitur Othoni tribunicia potestas, & nomen Augusti, & omnes principum honores, annitentibus cunctis abolere convicia ac probra, quæ promiscuè jacta hæsisse animo ejus nemo sensit. Omisisset offensas, an distulisset, brevitate imperii in incerto fuit.

Otho, cruento adhuc foro, per strages jacentium, in Capitolium atque inde in Palatium vectus, concedi corpora sepulturæ, cremarique permisit. Pisonem Verania uxor ac frater Scribonianus, T. Vinium Crispina filia composuere, quæsitis redemptisque capitibus, quæ venalia interfectores servaverant.

Piso unum & tricesimum ætatis annum explebat, famâ meliore quàm fortunâ. Fratres ejus Magnum Claudius, Crassum Nero interfecerant. Ipse diu exsul, quatriduo Cæsar properatâ adoptione, ad hoc tantum majori fratri prælatus est, ut prior occideretur. T. Vinius XLVII. annos variis moribus egit. Pater illi è prætoriâ familiâ, maternus avus è proscriptis. Primâ militiâ infamis, Legatum Calvisium Sabinum habuerat: cujus uxor, malâ cupidine visendi situm castrorum, per noctem militari habitu ingressa, cùm vigilias & cetera militiæ munia eâdem lasciviâ tentasset, in ipsis principiis stuprum ausa, & criminis hujus reus T. Vinius arguebatur. Igitur jussu C. Cæsaris one-

Le

Le comble des maux dans un jour ſi rempli de crimes fut l'alégreſſe qui le termina. Le Préteur de *Rome* convoqua le Sénat, & tandis que les autres Magiſtrats outroient à l'envi l'adulation, les Sénateurs accourent, décernent à Othon la puiſſance Tribunicienne, le nom d'Auguſte, & tous les honneurs des Empereurs précédens, tâchant d'effacer ainſi les injures dont ils venoient de le charger & auxquelles il ne parut point ſenſible. Que ce fût clémence ou délai de ſa part, c'eſt ce que le peu de tems qu'il a régné n'a pas permis de ſavoir.

S'étant fait conduire au Capitole, puis au Palais, il trouva la place enſanglantée des morts qui y étoient encore étendus, & permit qu'ils fuſſent brûlés & enterrés. Verania femme de Piſon, Scribonianus ſon frere, & Criſpine fille de Vinius, recueillirent leurs corps, & ayant cherché les têtes, les racheterent des meurtriers qui les avoient gardées pour les vendre.

Piſon finit ainſi la trente-unieme année d'une vie paſſée avec moins de bonheur que d'honneur. Deux de ſes freres avoient été mis à mort, Magnus par Claude & Craſſus par Neron. Lui-même après un long exil fut ſix jours Céſar, & par une adoption précipitée ſembla n'avoir été préféré à ſon aîné que pour être mis à mort avant lui. Vinius vécut quarante-ſept ans avec des mœurs inconſtantes. Son Pere étoit de famille Prétorienne ; ſon aïeul maternel fut au nombre des proſcrits. Il fit avec infamie ſes premieres armes ſous Calviſius Sabinus Lieutenant-général, dont la femme indécemment curieuſe de voir l'ordre du Camp, y entra de nuit en habit d'homme, &

ratus catenis ; mox mutatione temporum dimiſſus, curſu honorum in offenſo, legioni poſt præturam præpoſitus, probatuſque ; ſervili deinceps probro reſperſus eſt, tamquam ſcyphum aureum in convivio Claudii furatus. Et Claudius poſtera die ſoli omnium Vinio fictilibus miniſtrari juſſit. Sed Vinius, proconſulatu, Galliam Narbonenſem ſeverè integrèque rexit. Mox Galbæ amicitia in abruptum tractus, audax, callidus, promptus, & prout animum intendiſſet, pravus aut induſtrius, eâdem vi. Teſtamentum T. Vinii magnitudine opum irritum : Piſonis ſupremam voluntatem paupertas firmavit.

Galbæ corpus diu neglectum, & licentia tenebrarum plurimis ludibriis vexatum, diſpenſator Argius, è prioribus ſervis, humili ſepultura in privatis ejus hortis contexit. Caput per lixas caloneſque ſuffixum, laceratumque ante Patrobii tumulum (libertus is Neronis punitus à Galba fuerat) poſtera demum die repertum, & cremato jam corpori admixtum eſt. Hunc exitum habuit Ser. Galba tribus & ſeptuaginta annis ; quinque principes proſpera fortuna emenſus, & alieno imperio felicior, quàm ſuo. Vetus in familiâ nobilitas, magnæ opes ; ipſi medium ingenium, magis extra vitia quàm cum virtutibus. Famæ nec incurioſus, nec venditator. Pecuniæ alienæ non appetens, ſuæ

avec la même impudence parcourut les gardes & tous les postes, après avoir commencé par souiller le lit conjugal; crime dont on taxa Vinius d'être complice. Il fut donc chargé de chaînes par ordre de Caligula: mais bientôt les révolutions des tems l'ayant fait délivrer, il monta sans reproche de grade en grade. Après sa Préture il obtint avec applaudissement le commandement d'une Légion; mais se déshonorant derechef par la plus servile bassesse il vola une coupe d'or dans un festin de Claude, qui ordonna le lendemain que de tous les convives on servît le seul Vinius en vaisselle de terre. Il ne laissa pas de gouverner ensuite la Gaule Narbonnoise en qualité de Proconsul avec la plus sévere intégrité. Enfin, devenu tout-à-coup ami de Galba, il se montra prompt, hardi, rusé, méchant, habile selon ses desseins, & toujours avec la même vigueur. On n'eut point d'égard à son testament à cause de ses grandes richesses mais la pauvreté de Pison fit respecter ses dernieres volontés.

Le corps de Galba, négligé long-tems & chargé de mille outrages dans la licence des ténebres, reçut une humble sépulture dans ses jardins particuliers par les soins d'Argius son Intendant & l'un de ses plus anciens domestiques. Sa tête plantée au bout d'une lance & défigurée par les Valets & Goujats, fut trouvée le jour suivant devant le tombeau de Patrobe, affranchi de Néron qu'il avoit fait punir, & mise avec son corps déjà brûlé. Telle fut la fin de Sergius Galba après soixante & treize ans de vie & de prospérité sous cinq Princes, & plus heureux sujet que Souverain. Sa noblesse étoit ancienne & sa fortune immense: il avoit un génie

parcus, publicæ avarus. Amicorum libertorumque, ubi in bonos incidiſſet, ſine reprehenſione patiens : ſi mali forent, uſque ad culpam ignarus. Sed claritas natalium, & metus temporum obtentui, ut quod ſegnitia erat, ſapientia vocaretur. Dum vigebat ætas, militari laude apud Germanias floruit : proconſul Africam moderatè : jam ſenior, citeriorem Hiſpaniam pari juſtitiâ continuit, major privato viſus, dum privatus fuit, & omnium conſenſu capax imperii, niſi imperaſſet.

Trepidam urbem, ac ſimul atrocitatem recentis ſceleris, ſimul veteres Othonis mores paventem, novus inſuper de Vitellio nuntius exterruit, ante cædem Galbæ ſuppreſſus, ut tantùm ſuperioris Germaniæ exercitum deſciviſſe crederetur. Tum duos omnium mortalium impudicitiâ, ignaviâ, luxuriâ deterrimos, velut ad perdendum imperium fataliter electos, non ſenatus modò & eques, quîs aliqua pars & cura Reipublicæ ſed vulgus quoque palàm mærere. Nec jam recentia ſævæ pacis exempla, ſed repetitâ bellorum civilium memoriâ, captam toties ſuis exercitibus urbem, vaſtitatem Italiæ, direptiones provinciarum, Pharſaliam, Philippos, & Peruſiam ac Mutinam, nota publicarum cladium nomina, loquebantur. *Propè everſum orbem, etiam cùm de principatu inter*

médiocre, point de vices & peu de vertus. Il ne fuyoit ni ne cherchoit la réputation ; ſans convoiter les richeſſes d'autrui, il étoit ménager des ſiennes, avare de celles de l'Etat. Subjugué par ſes amis & ſes affranchis, & juſte ou méchant par leur caractere, il laiſſoit faire également le bien & le mal, approuvant l'un & ignorant l'autre : mais un grand nom & le malheur des tems lui faiſoient imputer à vertu ce qui n'étoit qu'indolence. Il avoit ſervi dans ſa jeuneſſe en Germanie avec honneur, & s'étoit bien comporté dans le Proconſulat d'Afrique : devenu vieux, il gouverna l'Eſpagne citérieure avec la même équité. En un mot, tant qu'il fût homme privé il parut au-deſſus de ſon état, & tout le monde l'eût jugé digne de l'Empire, s'il n'y fût jamais parvenu.

A la conſternation que jetta dans Rome l'atrocité de ces récentes exécutions & à la crainte qu'y cauſoient les anciennes mœurs d'Othon, ſe joignit un nouvel effroi par la défection de Vitellius qu'on avoit cachée du vivant de Galba, en laiſſant croire qu'il n'y avoit de révolte que dans l'armée de la haute Allemagne. C'eſt alors qu'avec le Sénat & l'ordre équeſtre, qui prenoient quelque part aux affaires publiques, le peuple même déploroit ouvertement la fatalité du ſort, qui ſembloit avoir ſuſcité pour la perte de l'Empire deux hommes, les plus corrompus des mortels par la molleſſe, la débauche, l'impudicité. On ne voyoit pas ſeulement renaître les cruautés commiſes durant la paix, mais l'horreur des guerres civiles où Rome avoit été ſi ſouvent priſe par ſes

bonos certaretur, ſed manſiſſe C. Julio, manſiſſe Cæſare Auguſto victore, imperium; manſuram fuiſſe, ſub Pompeio Brutoque Rempublicam. Nunc pro Othone, an pro Vitellio, in templa ituros? Utraſque impias preces, utraque deteſtanda vota, inter duos, quorum bello ſolum id ſcires, deteriorem fore qui viciſſet. Erant qui Veſpaſianum & arma Orientis augurarentur; &, ut potior utroque Veſpaſianus, ita bellum aliud, atque alias clades horrebant. Et ambigua de Veſpaſiano fama: ſoluſque omnium ante ſe principum, in melius mutatus eſt.

Nunc initia cauſſasque motus Vitelliani expediam. Cæſo cum omnibus copiis Julio Vindice, ferox prædâ gloriâque exercitus, ut cui ſine labore ac periculo, ditiſſimi belli victoria eveniſſet, expeditionem & aciem, præmia quàm ſtipendia malebat: diuque infructuoſam & aſperam militiam toleraverat ingenio loci cælique, & ſeveritate diſciplinæ, quam in pace inexorabilem diſcordiæ civium reſolvunt: paratis utrimque corruptoribus, & perfidiâ impunitâ. Viri, arma, equi, ad uſum & ad decus ſupererant. Sed ante bellum, centurias

propres troupes, l'Italie dévaſtée, les Provinces ruinées. Pharſale, Philippes, Perouſe, & Modene, ces noms célebres par la déſolation publique revenoient ſans ceſſe à la bouche. Le monde avoit été preſque bouleverſé quand des hommes dignes du ſouverain pouvoir ſe le diſputerent. Jules & Auguſte vainqueurs avoient ſoutenu l'Empire; Pompée & Brutus euſſent relevé la République; mais étoit-ce pour Vitellius ou pour Othon qu'il faloit invoquer les Dieux, & quelque parti qu'on prît entre de tels compétiteurs, comment éviter de faire des vœux impies & des prieres ſacrileges quand l'événement de la guerre ne pouvoit dans le vainqueur montrer que le plus méchant? Il y en avoit qui ſongeoient à Veſpaſien & à l'armée d'Orient; mais quoiqu'ils préféraſſent Veſpaſien aux deux autres, ils ne laiſſoient pas de craindre cette nouvelle guerre comme une ſource de nouveaux malheurs; outre que la réputation de Veſpaſien étoit encore équivoque; car il eſt le ſeul parmi tant de Princes que le rang ſuprême ait changé en mieux.

Il faut maintenant expoſer l'origine & les cauſes des mouvemens de Vitellius. Après la défaite & la mort de Vindex, l'armée, qu'une victoire ſans danger & ſans peine venoit d'enrichir, fiere de ſa gloire & de ſon butin & préférant le pillage à la paye ne cherchoit que guerres & que combats. Long-tems le ſervice avoit été infructueux & dur, ſoit par la rigueur du climat & des ſaiſons, ſoit par la ſévérité de la diſcipline, toujours inflexible durant la paix, mais que les flatteries des ſéducteurs & l'impunité des traitres ener-

tantum ſuas turmaſque noverant: exercitus finibus provinciarum diſcernebantur. Tum adverſus Vindicem contractæ legiones ſeque & Gallias expertæ, quærere rurſus arma, novaſque diſcordias: nec ſocios ut olim, ſed hoſtes & victos vocabant. Nec deerat pars Galliarum quæ Rhenum accolit, eaſdem partes ſecuta, ac tum acerrima inſtigatrix adverſus Galbianos; hoc enim nomen faſtidito Vindice indiderant. Igitur Sequanis Æduiſque, ac deinde prout opulentia civitatibus erat, infenſi, expugnationes urbium, populationes agrorum, raptus penatium hauſerunt animo ſuper avaritiam & arrogantiam præcipua validiorum vitia, contumaciâ Gallorum irritati, qui remiſſam ſibi à Galbâ quartam tributorum partem, & publicè donatos in ignominiam exercitus jactabant.

Acceſſit callidè vulgatum, temerè creditum, decumari legiones, & promptiſſimum quemque centurionum dimitti; undique atroces nuntii, ſiniſtra ex urbe fama, infenſa Lugdunenſis colonia, & pertinaci pro Nerone fide fecunda rumoribus. Sed plurima ad fingendum credendumque materies in ipſis caſtris, odio, metu, &, ubi vires ſuas reſpexerant, ſecuritate.

vent

vent dans les guerres civiles. Hommes, armes, chevaux, tout s'offroit à qui ſauroit s'en ſervir & s'en illuſtrer, &, au lieu qu'avant la guerre les armées étant éparſes ſur les frontieres, chacun ne connoiſſoit que ſa compagnie & ſon bataillon, alors les Légions raſſemblées contre Vindex ayant comparé leur force à celles des Gaules, n'attendoient qu'un nouveau prétexte pour chercher querelle à des peuples qu'elles ne traitoient plus d'amis & de compagnons, mais de rebelles & de vaincus. Elles comptoient ſur la partie des Gaules qui confine au Rhin & dont les habitans ayant pris le même parti les excitoient alors puiſſamment contre les Galbiens, nom que par mépris pour Vindex ils avoient donné à ſes partiſans. Le Soldat animé contre les Héduens & les Séquanois & meſurant ſa colere ſur leur opulence, dévoroit déjà dans ſon cœur le pillage des villes & des champs, & les dépouilles des Citoyens ; ſon arrogance & ſon avidité, vices communs à qui ſe ſent le plus fort, s'irritoient encore par les bravades des Gaulois, qui pour faire dépit aux Troupes, ſe vantoient de la remiſe du quart des tributs, & du droit qu'ils avoient reçu de Galba.

A tout cela ſe joignoit un bruit adroitement répandu & inconſidérément adopté que les Légions ſeroient décimées & les plus braves Centurions caſſés. De toutes parts venoient des nouvelles fâcheuſes : rien de Rome que de ſiniſtre ; la mauvaiſe volonté de la Colonie Lyonnoiſe & ſon opiniâtre attachement pour Neron étoit la ſource de mille faux bruits. Mais la haine & la crainte particuliere, jointe à la

Sub ipſas ſuperioris anni Kal. Decembris Aulus Vitellius inferiorem Germaniam ingreſſus, hiberna legionum cum curâ adierat : redditi pleriſque ordines, remiſſa ignominia, allevatæ notæ : plura ambitione, quædam judicio : in quibus ſordem & avaritiam Fonteii Capitonis, adimendis aſſignandiſve militiæ ordinibus, integrè mutaverat. Nec conſularis legati menſura, ſed in majus omnia accipiebantur. Et Vitellius apud ſeveros humilis. Ita comitatem bonitatemque faventes vocabant, quòd ſine modo, ſine judicio, donaret ſua, largiretur aliena. Simul aviditate imperandi, ipſa vitia pro virtutibus interpretabantur. Multi in utroque exercitu ſicut modeſti quietique, ita mali & ſtrenui. Sed profusâ cupidine, & inſigni temeritate, legati legionum, Alienus Cæcina, & Fabius Valens : è quibus Valens infenſus Galbæ, tamquam detectam à ſe Verginii cunctationem, oppreſſa Capitonis conſilia ingratè tuliſſet, inſtigare Vitellium, ardorem militum oſtentans. *Ipſum celebri ubique famâ : nullam in Flacco Hordeonio moram, affore Britanniam, ſecutura Germanorum auxilia, malè fidas provincias, precarium ſeni imperium, & brevi tranſiturum : panderet modò ſinum, & venienti fortunæ occurreret. Meritò dubitaſſe Verginium, equeſtri familiâ, ignoto patre : imparem ſi receptiſſet imperium, tutum ſi recuſaſſet. Vitellio tres patris conſulatus, cenſuram, collegium Cæſaris, & imponere jampridem impe-*

ſécurité générale qu'inſpiroient tant de forces réunies, fourniſſoient dans le Camp une aſſez ample matiere au menſonge & à la crédulité.

Au commencement de Décembre Vitellius arrivé dans la Germanie inférieure viſita ſoigneuſement les quartiers, où, quelquefois avec prudence & plus ſouvent par ambition, il effaçoit l'ignominie, adouciſſoit les châtimens, & rétabliſſoit chacun dans ſon rang ou dans ſon honneur. Il répara ſur-tout avec beaucoup d'équité, les injuſtices que l'avarice & la corruption avoient fait commettre à Capiton en avançant ou déplaçant les gens de guerre. On lui obéiſſoit plutôt comme à un Souverain que comme à un Proconſul, mais il étoit ſouple avec les hommes fermes. Libéral de ſon bien, prodigue de celui d'autrui, il étoit d'une profuſion ſans meſure, que ſes amis, changeant par l'ardeur de commander, ſes vertus en vices, appelloient douceur & bonté. Pluſieurs dans le Camp cachoient, ſous un air modeſte & tranquille, beaucoup de vigueur à mal faire : mais Valens & Cecina Lieutenans-généraux, ſe diſtinguoient par une avidité ſans bornes qui n'en laiſſoit point à leur audace. Valens ſur-tout, après avoir étouffé les projets de Capiton & prévenu l'incertitude de Verginius, outré de l'ingratitude de Galba, ne ceſſoit d'exciter Vitellius, en lui vantant le zele des Troupes. Il lui diſoit que ſur ſa réputation Hordeonius ne balanceroit pas un moment, que l'Angleterre ſeroit pour lui, qu'il auroit des ſecours de l'Allemagne, que toutes les provinces flottoient ſous le gouvernement précaire

ratoris dignationem , & auferre privati ſecuritatem. Quatiebatur his ſegne ingenium , ut concupiſceret magis , quàm ut ſperaret.

At in ſuperiore Germaniâ , Cæcina decorâ juventâ , corpore ingens , animi immodicus , cito ſermone , erecto inceſſu , ſtudia militum inlexerat. Hunc juvenem Galba , quæſtorem in Bæticâ , impigrè in partes ſuas tranſgreſſum , legioni præpoſuit. Mox compertum publicam pecuniam avertiſſe , ut peculatorem flagitari juſſit. Cæcina ægrè paſſus , miſcere cuncta , & privata vulnera , Reipublicæ malis operire ſtatuit. Nec deerant in exercitu ſemina diſcordiæ , quòd & bello adverſus Vindicem univerſus affuerat , nec niſi occiſo Nerone tranſlatus in Galbam , atque in eo ipſo ſacramento vexillis inferioris Germaniæ præventus erat. Et Treveri ac Lingones , quaſque alias civitates atrocibus edictis , aut damno finium Galba perculerat , hibernis legionum propius miſcentur. Unde ſeditioſa colloquia , & inter paganos corruptior miles , & in Virginium favor cuicumque alii profuturus. Miſerat civitas Lingonum , vetere inſtituto , dona legionibus , dextras hoſpitii inſigne. Legati eorum in ſqualorem mæſtitiamque compoſiti

& paſſager d'un vieillard ; qu'il n'avoit qu'à tendre les bras à la fortune & courir au-devant d'elle, que les doutes convenoient à Verginius ſimple Chevalier Romain, fils d'un pere inconnu, & qui, trop au-deſſous du rang ſuprême pouvoit le refuſer ſans riſque. Mais quant à lui dont le Pere avoit eu trois Conſulats, la Cenſure, & Céſar pour collegue, que plus il avoit de titres pour aſpirer à l'Empire, plus il lui étoit dangereux de vivre en homme privé. Ces diſcours agitant Vitellius, portoient dans ſon eſprit indolent plus de déſirs que d'eſpoir.

Cependant Cecina, grand, jeune, d'une belle figure, d'une démarche impoſante, ambitieux, parlant bien, flattoit & gagnoit les ſoldats de l'Allemagne ſupérieure. Queſteur en Bétique, il avoit pris des premiers le parti de Galba qui lui donna le commandement d'une Légion ; mais ayant reconnu qu'il détournoit les deniers publics, il le fit accuſer de péculat ; ce que Cecina ſupportant impatiemment, il s'efforça de tout brouiller & d'enſevelir ſes fautes ſous les ruines de la République. Il y avoit déjà dans l'armée aſſez de penchant à la révolte ; car elle avoit de concert pris parti contre Vindex, & ce ne fut qu'après la mort de Néron qu'elle ſe déclara pour Galba, en quoi même elle ſe laiſſa prévenir par les cohortes de la Germanie inférieure. De plus, les peuples de Treves, de Langres & de toutes les Villes dont Galba avoit diminué le territoire & qu'il avoit maltraitées par de rigoureux [illegible], mêlés dans les quartiers des Légions les corrompoient par des diſcours ſéditieux, & les ſoldats corrompus par les habitans

per principia, per contubernia, modò ſuas injurias, modò civitatum vicinarum præmia & ubi pronis militum auribus accipiebantur, ipſius exercitus pericula & contumelias conquerentes, accendebant animos.

Nec procul ſeditione aberant, cùm Hordeonius Flaccus abire legatos, utque occultior digreſſus eſſet, nocte caſtris excedere jubet. Inde atrox rumor, affirmantibus pleriſque interfectos, ac ni ſibi conſulerent, fore ut acerrimi militum & præſentia conqueſti, per tenebras & inſcitiam ceterorum occiderentur. Obſtringuntur inter ſe tacito fœdere legiones. Aſciſcitur auxiliorum miles, primò ſuſpectus, tamquam circumdatis cohortibus aliſque, impetus in legiones pararetur : mox eadem acriùs volens, faciliore inter malos conſenſu ad bellum, quàm in pace ad concordiam.

Inferioris tamen Germaniæ legiones ſolenni Kalen. Januariarum ſacramento pro Galbâ adactæ, multâ cunctatione, & raris primorum ordinum vocibus : ceteri ſilentio, proximi cujuſque audaciam exſpectantes, inſitâ mortalibus naturâ propere ſequi, quæ piget inchoare. Sed ipſis legionibus inerat

n'attendoient qu'un homme qui voulût profiter de l'offre qu'ils avoient faite à Verginius. La Cité de Langres avoit felon l'ancien ufage envoyé aux Légions le préfent des mains enlacées, en figne d'hofpitalité. Les députés affectant une contenance affligée commencerent à raconter de chambrée en chambrée les injures qu'ils recevoient & les graces qu'on faifoit aux Cités voifines ; puis, fe voyant écoutés ils échauffoient les efprits par l'énumération des mécontentemens donnés à l'armée & de ceux qu'elle avoit encore à craindre.

Enfin tout fe préparant à la fédition, Hordéonius renvoya les députés & les fit fortir de nuit pour cacher leur départ. Mais cette précaution réuffit mal, plufieurs affurant qu'ils avoient été maffacrés, & que, fi l'on ne prenoit garde à foi, les plus braves foldats qui avoient ofé murmurer de ce qui fe paffoit feroient ainfi tués de nuit à l'infu des autres. Làdeffus les Légions s'étant liguées par un engagement fecret, on fit venir les auxiliaires, qui d'abord donnerent de l'inquiétude aux cohortes & à la cavalerie qu'ils environnoient, & qui craignirent d'en être attaquées. Mais bientôt tous avec la même ardeur prirent le même parti ; mutins plus d'accord dans la révolte qu'ils ne furent dans leur devoir.

Cependant le premier Janvier les Légions de la Germanie inférieure prêterent folemnellement le ferment de fidélité à Galba, mais à contre-cœur & feulement par la voix de quelques-uns dans les premiers rangs ; tous les autres gardoient le filence, chacun n'attendant que l'exemple de fon voifin,

diverſitas animorum : primani quintanique turbidi, adeò ut quidam ſaxa in Galbæ imagines jecerint : quintadecima ac ſextadecima legiones, nihil ultra fremitum & minas auſæ, initium erumpendi circumſpectabant. At in ſuperiori exercitu, quarta ac duodeviceſima legiones iiſdem hibernis tendentes, ipſo Kalend. Januariarum die dirumpunt imagines Galbæ : quarta legio promptius, duodeviceſima cunctanter, mox conſenſu. Ac ne reverentiam imperii exuere viderentur, in S. P. Q. R. oblitterata jam nomina, ſacramenta advocabant; nullo legatorum tribunorumve pro Galbâ nitente; quibuſdam, ut in tumultu, notabiliùs turbantibus. Non tamen quiſquam in modum concionis, aut ſuggeſtu locutus; neque enim erat adhuc cui imputaretur.

Spectator flagitii Hordeonius Flaccus conſularis legatus aderat, non compeſcere ruentes, non retinere dubios, non cohortari bonos auſus, ſed ſegnis, pavidus, & ſocordiâ innocens. Quatuor centuriones duodeviceſimæ legionis, Nonius Receptus, Donatius Valens, Romilius Marcellus, Calpurnius Repentinus, cùm protegerent Galbæ imagines, impetu militum abrepti, vinctique. Nec cuiquam ultrà fides, aut memoria prioris ſacramenti, ſed, quod in ſeditionibus accidit, unde

ſelon

felon la difpofition naturelle aux hommes de feconder avec courage les entreprifes qu'ils n'ofent commencer. Mais l'émotion n'étoit pas la même dans toutes les Légions. Il régnoit un fi grand trouble dans la premiere & dans la cinquieme, que quelques-uns jetterent des pierres aux images de Galba. La quinzieme & la feizieme, fans aller au-delà du murmure & des menaces, cherchoient le moment de commencer la révolte. Dans l'armée fupérieure la quatrieme & la vingt-deuxieme Légion, allant occuper les mêmes quartiers, briferent les images de Galba ce même premier de Janvier, la quatrieme fans balancer, la vingt-deuxieme ayant d'abord héfité fe détermina de même : mais pour ne pas paroître avilir la majefté de l'Empire, elles jurerent au nom du Sénat & du Peuple Romain, mots furannés depuis long-tems. On ne vit ni Généraux ni Officiers faire le moindre mouvement en faveur de Galba ; plufieurs même, dans le tumulte, cherchoient à l'augmenter, quoique jamais de deffus le Tribunal ni par de publiques harangues ; de forte que jufques-là on n'auroit fu à qui s'en prendre.

Le Proconful Hordéonius, fimple fpectateur de la révolte, n'ofa faire le moindre effort pour réprimer les féditieux, contenir ceux qui flottoient, ou ranimer les fideles : négligent & craintif, il fut clément par lâcheté. Nonius Receptus, Donatius Valens, Romilius Marcellus, Calpurnius Repentinus, tous quatre Centurions de la vingt-deuxieme Légion, ayant voulu défendre les images de Galba, les foldats fe jetterent fur eux & les lierent. Après cela, il ne fut plus queftion de

plures erant, omnes fuere. Nocte quæ Kal. Januarias secuta est, in coloniam Agrippinensem Aquilifer quartæ legionis epulanti Vitellio nuntiat, quartam & duodevicesimam legiones, projectis Galbæ imaginibus, in Senatus & Populi Romani verba jurasse. Id sacramentum inane visum; occupari nutantem fortunam, & offerri principem placuit. Missi à Vitellio ad legiones legatosque, qui descivisse à Galbâ superiorem exercitum nuntiarent: proinde aut bellandum adversus desciscentes, aut si concordia & pax placeat, faciendum imperatorem: & minore discrimine sumi principem, quàm quæri.

Proxima legionis primæ hiberna erant, & promptissimus è legatis Fabius Valens. Is die postero coloniam Agrippinensem cum equitibus legionis, auxiliariorumque ingressus, Imperatorem Vitellium consalutavit. Secutæ ingenti certamine ejusdem provinciæ legiones: & superior exercitus, speciosis senatus populique Romani nominibus relictis, III. Non. Januarias Vitellio accessit: scires illum priore biduo non penes Rempublicam fuisse. Ardorem exercituum Agrippinenses, Treveri, Lingones æquabant, auxilia, equos, arma, pecunias offerentes, ut quisque corpore, opibus, ingenio validus. Nec principes modò coloniarum aut castrorum, quibus præsentia ex affluenti, & partâ victoriâ magnæ spes: sed manipuli quoque & gregarius miles, viatica sua, & balteos, phalerasque, insignia armorum, argento decora, loco pecuniæ tradebant: instinctu, & impetu, & avaritiâ.

la foi promise ni du serment prêté ; & comme il arrive dans les séditions, tout fut bientôt du côté du plus grand nombre. La même nuit, Vitellius étant à table à Cologne, l'Enseigne de la quatrieme Légion le vint avertir que les deux Légions, après avoir renversé les images de Galba, avoient juré fidélité au Sénat & au Peuple Romain; serment qui fut trouvé ridicule. Vitellius, voyant l'occasion favorable & résolu de s'offrir pour chef, envoya des Députés annoncer aux Légions que l'armée supérieure s'étoit révoltée contre Galba, qu'il faloit se préparer à faire la guerre aux rebelles, ou, si l'on aimoit mieux la paix, à reconnoître un autre Empereur, & qu'ils couroient moins de risque à l'élire qu'à l'attendre.

Les quartiers de la premiere Légion étoient les plus voisins. Fabius Valens Lieutenant-général fut le plus diligent, & vint le lendemain à la tête de la Cavalerie, de la Légion & des Auxiliaires saluer Vitellius Empereur. Aussi-tôt ce fut parmi les Légions de la province à qui préviendroit les autres ; & l'armée supérieure laissant ces mots spécieux de Sénat & de Peuple Romain, reconnut aussi Vitellius le trois de Janvier, après s'être jouée durant deux jours du nom de la République. Ceux de Treves, de Langres & de Cologne, non moins ardens que les gens de guerre, offroient à l'envi selon leurs moyens, troupes, chevaux, armes, argent. Ce zele ne se bornoit pas aux chefs des Colonies & des quartiers, animés par le concours présent, & par les avantages que leur promettoit la victoire ; mais les manipules & même les simples soldats transportés par instinct,

Igitur laudatâ militum alacritate Vitellius minifteria principatus per libertos agi folita, in equites Romanos difponit. Vacationes centurionibus ex fifco numerat. Sævitiam militum plerofque ad pœnam expofcentium fæpiùs approbat, partim fimulatione vinculorum fruftratur. Pompeius Propinquus procurator Belgicæ ftatim interfectus. Julium Burdonem Germanicæ claffis præfectum aftu fubtraxit. Exarferat in eum iracundia exercitus, tamquam crimen, ac mox infidias, Fonteio Capitoni ftruxiffet; grata erat memoria Capitonis, & apud fævientes occidere palàm, ignofcere non nifi fallendo licebat. Ita in cuftodiâ habitus: & poft victoriam demum, ftratis jam militum odiis, dimiffus eft. Interim ut piaculum objicitur centurio Crifpinus, qui fe fanguine Capitonis cruentaverat: eoque & poftulantibus manifeftior, & punienti vilior fuit. Julius deinde Civilis periculo exemptus, præpotens inter Batavos, ne fupplicio ejus ferox gens alienaretur. Et erant in civitate Lingonum VIII. Batavorum cohortes, quartædecimæ legionis auxilia, tum difcordia temporum à legione digreffæ: prout inclinaffent, grande momentum, fociæ aut adverfæ. Nonium, Donatium, Romilium, Calpurnium, centuriones, de quibus fuprà retulimus, occidi juffit, damnatos fidei crimine, graviffimo inter defcifcentes. Acceffere partibus Valerius Afiaticus, Belgicæ provinciæ legatus, quem mox Vitellius generum afcivit: & Junius Blæfus Lugdunenfi

& prodigues par avarice, venoient, faute d'autres biens, offrir leur paye, leur équipage, & jusqu'aux ornemens d'argent dont leurs armes étoient garnies.

Vitellius, ayant remercié les troupes de leur zele, commit aux Chevaliers Romains le service auprès du Prince que les affranchis faisoient auparavant. Il acquitta du fisc les droits dus aux Centurions par les Manipulaires. Il abandonna beaucoup de gens à la fureur des soldats, & en sauva quelques-uns en feignant de les envoyer en prison. Propinquus Intendant de la Belgique, fut tué sur-le-champ : mais Vitellius fut adroitement soustraire aux Troupes irritées Julius Burdo Commandant de l'armée navale, taxé d'avoir intenté des accusations & ensuite tendu des pieges à Fonteius Capiton. Capiton étoit regretté, & parmi ces furieux on pouvoit tuer impunément, mais non pas épargner sans ruse. Burdo fut donc mis en prison, & relâché bientôt après la victoire quand les Soldats furent appaisés. Quant au Centurion Crispinus qui s'étoit souillé du sang de Capiton, & dont le crime n'étoit pas équivoque à leurs yeux ni la personne regrettable à ceux de Vitellius, il fut livré pour victime à leur vengeance. Julius Civilis, puissant chez les Bataves, échappa au péril par la crainte qu'on eut que son supplice n'aliénât un peuple si féroce; d'autant plus qu'il y avoit dans Langres huit cohortes Bataves auxiliaires de la quatorzieme Légion, lesquelles s'en étoient séparées par l'esprit de discorde qui régnoit en ce tems-là, & qui pouvoient produire un grand effet en se déclarant pour ou contre. Les Centurions Nonius, Donatius, Romilius, Calpurnius dont nous avons parlé,

Galliæ rector, cum Italicâ legione, & alâ Taurinâ, Lugduni tendentibus. Nec in Rhæticis copiis mora, quo minus ſtatim adjungerentur.

Ne in Britanniâ quidem dubitatum. Præerat Trebellius Maximus, per avaritiam ac ſortes contemptus exercitui inviſuſque. Accendebat odium ejus Roſcius Cælius legatus viceſimæ legionis olim diſcors, ſed occaſione civilium armorum atrociùs proruperant. Trebellius ſeditionem & confuſum ordinem diſciplinæ Cælio: ſpoliatas & inopes legiones Cælius Trebellio objectabat, cùm interim fœdis legatorum certaminibus, modeſtia exercitus corrupta, eoque diſcordiæ ventum, ut auxiliarium quoque militum convitiis proturbatus, & aggregantibus ſe Cælio cohortibus aliſque, deſertus Trebellius ad Vitellium perfugerit; quies provinciæ, quamquam remoto conſulari, manſit. Rexere legati legionum, pares jure, Cælius audendo potentior.

Adjuncto Britannico exercitu, ingens viribus opibuſque Vitellius, duos duces, duo itinera bello deſtinavit. Fabius Valens allicere, vel ſi abnuerent, vaſtare Gallias, & Cotianis Alpibus

furent tués par l'ordre de Vitellius comme coupables de fidélité, crime irrémissible chez des rebelles. Valerius Asiaticus Commandant de la Belgique, & dont peu après Vitellius épousa la fille, se joignit à lui. Julius Blæsus Gouverneur du Lyonnois en fit de même avec les troupes qui venoient à Lyon; savoir, la Légion d'Italie & l'Escadron de Turin: celles de la Rhétique ne tarderent point à suivre cet exemple.

Il n'y eut pas plus d'incertitude en Angleterre. Trébellius Maximus qui y commandoit s'étoit fait haïr & mépriser de l'armée par ses vices & son avarice; haine que fomentoit Roscius Cælius Commandant de la vingtieme Légion brouillé depuis long-tems avec lui, mais à l'occasion des guerres civiles devenu son ennemi déclaré. Trébellius traitoit Cælius de séditieux, de perturbateur de la discipline; Cælius l'accusoit à son tour de piller & ruiner les Légions. Tandis que les Généraux se déshonoroient par ces opprobres mutuels, les Troupes perdant tout respect en vinrent à tel excès de licence que les cohortes & la cavalerie se joignirent à Cælius, & que Trébellius abandonné de tous & chargé d'injures, fut contraint de se réfugier auprès de Vitellius. Cependant, sans chef consulaire, la Province ne laissa pas de rester tranquille, gouvernée par les Commandans des Légions, que le droit rendoit tous égaux, mais que l'audace de Cælius tenoit en respect.

Après l'accession de l'armée Britannique, Vitellius, bien pourvu d'armes & d'argent, resolut de faire marcher ses troupes par deux chemins & sous deux Généraux. Il chargea Fabius

Italiam irrumpere : Cæcina propiore transitu, Peninis jugis degredi jussus. Valenti inferioris exercitus electi cum Aquilâ quintæ legionis, & cohortibus alisque ad XL. millia armatorum data. XXX. millia Cæcina è superiore Germaniâ ducebat, quorum robur legio una, prima & vicesima fuit ; addita utrique Germanorum auxilia, è quibus Vitellius suas quoque copias supplevit, totâ mole belli secuturus.

Mira inter exercitum imperatoremque diversitas. Instare miles, arma poscere, dum Galliæ trepident, dum Hispaniæ cunctentur. non obstare hiemem, neque ignavæ pacis moras ; invadendam Italiam, occupandam urbem ; nihil in discordiis civilibus festinatione tutius, ubi facto magis quàm consulto opus esset. Torpebat Vitellius, & fortunam Principatus inerti luxu ac prodigis epulis præsumebat, medio diei temulentus, & sagina gravis ; cum tamen ardor & vis militum ultro ducis munia implebat, ut si adesset imperator, & strenuis vel ignavis spem metumque adderet.

Instructi intentique signum profectionis exposcunt : nomine Germanici, Vitellio statim addito. Cæsarem se appellari, etiam

Valens

Valens d'attirer à ſon parti les Gaules, ou ſur leur refus de les ravager, & de déboucher en Italie par les Alpes Cotiennes: il ordonna à Cecina de gagner la crête des Pennines par le plus court chemin. Valens eut l'élite de l'armée inférieure avec l'Aigle de la cinquieme Légion, & aſſez de Cohortes & de Cavalerie pour lui faire une armée de quarante mille hommes. Cecina en conduiſit trente mille de l'armée ſupérieure, dont la vingt-unieme Légion faiſoit la principale force. On joignit à l'une & à l'autre armée des Germains auxiliaires dont Vitellius recruta auſſi la ſienne, avec laquelle il ſe préparoit à ſuivre le ſort de la guerre.

Il y avoit entre l'armée & l'Empereur une oppoſition bien étrange. Les ſoldats pleins d'ardeur, ſans ſe ſoucier de l'hiver ni d'une paix prolongée par indolence, ne demandoient qu'à combattre, & perſuadés que la diligence eſt ſur-tout eſſentielle dans les guerres civiles, où il eſt plus queſtion d'agir que de conſulter, ils vouloient profiter de l'effroi des Gaules & des lenteurs de l'Eſpagne pour envahir l'Italie & marcher à Rome. Vitellius, engourdi & dès le milieu du jour ſurchargé d'indigeſtions & de vin, conſumoit d'avance les revenus de l'Empire dans un vain luxe & des feſtins immenſes; tandis que le zele & l'activité des troupes ſuppléoient au devoir du chef, comme ſi, préſent lui-même, il eût encouragé les braves & menacé les lâches.

Tout étant prêt pour le départ, elles en demanderent l'ordre, & ſur-le-champ donnerent à Vitellius le ſurnom de Germa-

victor prohibuit. Lætum augurium Fabio Valenti exercituique, quem in bellum agebat, ipſo profectionis die, aquila leni meatu, prout agmen incederet, velut dux viæ prævolavit: longumque per ſpatium, is gaudentium militum clamor, ea quies interritæ alitis fuit, ut haud dubium magnæ & proſperæ rei omen acciperetur.

Et Treveros quidem ut ſocios ſecuri adiere. Divoduri (Mediomatricorum id opidum eſt) quamquam omni comitate exceptos, ſubitus pavor exterruit, raptis repentè armis, ad cædem innoxiæ civitatis, non ob prædam, aut ſpoliandi cupidinem, ſed furore & rabie, & cauſſis incertis, eoque difficilioribus remediis; donec precibus ducis mitigati, ab excidio civitatis temperavere. Cæſa tamen ad quatuor millia hominum. Iſque terror Gallias invaſit, ut venienti mox agmini univerſæ civitates, cum magiſtratibus & precibus, occurrerent, ſtratis per vias pueris feminiſque quæque alia placamenta hoſtilis iræ, non quidem in bello, ſed pro pace tendebantur.

Nuntium de cæde Galbæ & imperio Othonis, Fabius Valens in civitate Leucorum accepit. Nec militum animus in gaudium, aut formidinem permotus, bellum volvebat. Gallis cunctatio exemta, & in Othonem ac Vitellium odium par, ex Vitellio & metus. Proxima Lingonum civitas erat, fida partibus, benignè excepti, modeſtiâ certavere. Sed brevis lætitia fuit, cohortium

nique : mais même après la victoire il défendit qu'on le nommât César. Valens & son armée eurent un favorable augure pour la guerre qu'ils alloient faire : car le jour même du départ, un Aigle planant doucement à la tête des Bataillons, sembla leur servir de guide, & durant un long espace les soldats poussérent tant de cris de joie & l'Aigle s'en effraya si peu, qu'on ne douta pas sur ces présages d'un grand & heureux succès.

L'armée vint à Treves en toute sécurité comme chez des alliés. Mais, quoiqu'elle reçût toutes sortes de bons traitemens à Divolure, Ville de la Province de Metz, une terreur panique fit prendre sans sujet les armes aux soldats pour la détruire. Ce n'étoit point l'ardeur du pillage qui les animoit, mais une fureur, une rage d'autant plus difficile à calmer qu'on en ignoroit la cause. Enfin après bien des prieres, & le meurtre de quatre mille hommes, le Général sauva le reste de la Ville. Cela répandit une telle terreur dans les Gaules, que de toutes les Provinces où passoit l'armée on voyoit accourir le peuple & les Magistrats supplians, les chemins se couvrir de femmes, d'enfans, de tous les objets les plus propres à fléchir un ennemi même, & qui sans avoir de guerre imploroient la paix.

A Toul, Valens apprit la mort de Galba & l'élection d'Othon. Cette nouvelle, sans effrayer ni réjouir les troupes ne changea rien à leurs desseins, mais elle détermina les Gaulois, qui, haïssant également Othon & Vitellius, craignoient de plus celui-ci. On vint ensuite à Langres, Province voisine, & du parti de l'armée; elle y fut bien reçue & s'y comporta honné-

intemperie, quas à legione quartadecimâ, ut suprà memoravimus, digressas exercitui suo Fabius Valens adjunxerat. Jurgia primum, mox rixa inter Batavos & legionarios. Dum his aut illis studia militum adgregantur, propè in prœlium exarsere ; ni Valens animadversione paucorum, oblitos jam Batavos imperii admonuisset. Frustra adversus Æduos quæsita belli caussa. Jussi pecuniam atque arma deferre, gratuitos insuper commeatus præbuere ; quod Ædui formidine, Lugdunenses gaudio fecere. Sed legio Italica & ala Taurina abductæ. Cohortem duodevicesimam Lugduni, solitis sibi hibernis, relinqui placuit. Manlius Valens, legatus Italicæ legionis, quamquam bene de partibus meritus, nullo apud Vitellium honore fuit. Secretis eum criminationibus, infamaverat Fabius ignarum, & quò incautior deciperetur, palàm laudatum.

Veterem inter Lugdunenses Viennensesque discordiam, proximum bellum accenderat ; multæ invicem clades, crebriùs infestiùsque, quàm ut tantùm propter Neronem Galbamque pugnaretur. Et Galba reditus Lugdunensium, occasione iræ, in fiscum verterat. Multus contrà in Viennenses honor. Unde æmulatio, & invidia & uno amne discretis connexum odium. Igitur Lugdunenses exstimulare singulos militum, & in eversionem Viennensium impellere, obsessam ab illis coloniam suam, adjutos Vindicis conatus, conscriptas nuper legiones in præsidium Galbæ referendo. Et ubi caussas odiorum prætenderant, magnitudinem

tement. Mais cette tranquillité fut troublée par les excès des Cohortes détachées de la quatorzieme Légion, dont j'ai parlé ci-devant, & que Valens avoit jointes à son armée. Une querelle qui devint émeute s'éleva entre les Bataves & les Légionnaires, & les uns & les autres ayant ameuté leurs camarades, on étoit sur le point d'en venir aux mains, si par le châtiment de quelques Bataves, Valens n'eût rappellé les autres à leur devoir. On s'en prit mal-à-propos aux Eduens du sujet de la querelle. Il leur fut ordonné de fournir de l'argent, des armes & des vivres gratuitement. Ce que les Eduens firent par force, les Lyonnois le firent volontiers : aussi furent-ils délivrés de la Légion Italique & de l'escadron de Turin qu'on emmenoit, & on ne laissa que la dix-huitieme Cohorte à Lyon, son quartier ordinaire. Quoique Manlius Valens Commandant de la Légion Italique eût bien mérité de Vitellius, il n'en reçut aucun honneur. Fabius l'avoit desservi secrétement, & pour mieux le tromper, il affectoit de le louer en public.

Il régnoit entre Vienne & Lyon d'anciennes discordes que la derniere guerre avoit ranimées : il y avoit eu beaucoup de sang versé de part & d'autre, & des combats plus fréquens & plus opiniâtres que s'il n'eût été question que des intérêts de Galba ou de Néron. Les revenus publics de la Province de Lyon avoient été confisqués par Galba sous le nom d'amende. Il fit, au contraire, toute sorte d'honneurs aux Viennois, ajoutant ainsi l'envie à la haine de ces deux Peuples, séparés seulement par un fleuve, qui n'arrêtoit pas leur animosité. Les Lyonnois animant donc le soldat, l'excitoient à détruire Vienne

prædæ oſtendebant. Nec jam ſecreta exhortatio, ſed publicæ preces : *Irent ultores, exſcinderent ſedem Gallici belli ; cuncta illic externa & hoſtilia, ſe coloniam Romanam & partem exercitus, & proſperarum adverſarumque rerum ſocios ; ſi fortuna contrà daret, iratis ne relinquerentur.* His & pluribus in eumdem modum, perpulerant, ut nec legati quidem ac duces partium reſtingui poſſe iracundiam exercitus arbitrarentur : cùm haud ignari diſcriminis ſui Viennenſes, velamenta & infulas præferentes, ubi agmen inceſſerat, arma, genua, veſtigia prehenſando, flexere militum animos. Addidit Valens trecenos ſingulis militibus ſeſtertios. Tum vetuſtas dignitaſque coloniæ valuit. Et verba Fabii ſalutem incolumitatemque Viennenſium commendantis, æquis auribus accepta. Publicè tamen armis mulctati, privatis & promiſcuis copiis juvere militem. Sed fama conſtans fuit, ipſum Valentem magnâ pecuniâ emptum. Is diu ſordidus, repentè dives, mutationem fortunæ malè tegebat, accenſis egeſtate longâ cupidinibus, immoderatus, & inopi juventâ, ſenex prodigus.

qu'ils accusoient de tenir leur Colonie affiégée, de s'être déclarée pour Vindex, & d'avoir ci-devant fourni des troupes pour le service de Galba. En leur montrant ensuite la grandeur du butin ils animoient la colere par la convoitise, & non contens de les exciter en secret : " Soyez, leur disoient-ils hautement, „ nos vengeurs & les vôtres, en détruisant la source de toutes „ les guerres des Gaules. Là, tout vous est étranger ou ennemi ; „ ici vous voyez une Colonie romaine & une portion de l'armée „ toujours fidelle à partager avec vous les bons & les mauvais „ succès : la fortune peut nous être contraire ; ne nous aban- „ donnez pas à des ennemis irrités ". Par de semblables discours ils échaufferent tellement l'esprit des soldats, que les Officiers & les Généraux désespéroient de les contenir. Les Viennois, qui n'ignoroient pas le péril, vinrent au-devant de l'armée avec des voiles & des bandelettes, & se prosternant devant les soldats, baisant leurs pas, embrassant leurs genoux & leurs armes ils calmerent leur fureur. Alors Valens leur ayant fait distribuer trois cents sesterces par tête, on eut égard à l'ancienneté & à la dignité de la Colonie, & ce qu'il dit pour le salut & la conservation des habitans, fut écouté favorablement. On désarma pourtant la Province, & les particuliers furent obligés de fournir à discrétion des vivres au soldat : mais on ne douta point qu'ils n'eussent à grand prix acheté le Général. Enrichi tout-à-coup après avoir long-tems sordidement vécu, il cachoit mal le changement de sa fortune, & se livrant sans mesure à tous ses desirs irrités par une longue abstinence, il devint un Vieillard prodigue d'un jeune-homme indigent qu'il avoit été.

Lento deinde agmine, per fines Allobrogum & Vocontiorum ductus exercitus : ipſa itinerum ſpatia, & ſtativorum mutationes venditante duce, fœdis pactionibus adverſus poſſeſſores agrorum, & magiſtratus civitatum, adeò minaciter, ut Luco (municipium id Vocontiorum eſt) faces admoverit, donec pecuniâ mitigaretur quoties pecuniæ materia deeſſet, ſtupris & adulteriis exorabatur. Sic ad Alpes perventum.

Plus prædæ ac ſanguinis Cæcina hauſit. Irritaverant turbidum ingenium Helvetii, Gallica gens, olim armis viriſque, mox memoriâ nominis clara, de cæde Galbæ ignari, & Vitellii imperium abnuentes. Initium bello fuit avaritia ac feſtinatio unæ & viceſimæ legionis. Rapuerant pecuniam miſſam in ſtipendium caſtelli, quod olim Helvetii ſuis militibus ac ſtipendiis tuebantur; ægrè id paſſi Helvetii, interceptis epiſtolis, quæ nomine Germanici exercitus ad Pannonicas legiones ferebantur, centurionem & quoſdam militum in cuſtodiâ retinebant. Cæcina belli avidus, proximam quamque culpam antequàm pœniteret, ultum ibat. Mota properè caſtra. Vaſtati agri. Direptus, longa pace in modum municipii exſtructus, locus, amœno ſalubrium aquarum uſu frequens. Miſſi ad Rhætica auxilia nuntii, ut verſos in legionem Helvetios à tergo aggrederentur. Illi ante diſcrimen feroces, in periculo pavidi, quamquam primo tumultu Claudium Severum ducem legerant, non arma noſcere, non ordines ſequi, non in unum conſulere; exitioſum adverſus veteranos prœlium, intuta obſidio, dilapſis vetuſtate mœnibus; hinc Cæ-

En

En pourſuivant lentement ſa route, il conduiſit l'armée ſur les confins des Allobroges & des Voconces, & par le plus infame commerce il régloit les ſéjours & les marches ſur l'argent qu'on lui payoit pour s'en délivrer. Il impoſoit les propriétaires des terres & les Magiſtrats des Villes avec une telle dureté, qu'il fut prêt à mettre le feu au Luc Ville des Voconces, qui l'adoucirent avec de l'argent. Ceux qui n'en avoient point l'appaiſoient en lui livrant leurs femmes & leurs filles. C'eſt ainſi qu'il marcha juſqu'aux Alpes.

Cecina fut plus ſanguinaire & plus âpre au butin. Les Suiſſes, nation Gauloiſe, illuſtre autrefois par ſes armes & ſes ſoldats, & maintenant par ſes ancêtres, ne ſachant rien de la mort de Galba & refuſant d'obéir à Vitellius, irriterent l'eſprit brouillon de ſon Général. La vingt-unieme Légion ayant enlevé la paye deſtinée à la garniſon d'un Fort où les Suiſſes entretenoient depuis long-tems des milices du pays, fut cauſe par ſa pétulance & ſon avarice du commencement de la guerre. Les Suiſſes irrités intercepterent des lettres que l'armée d'Allemagne écrivoit à celle de Hongrie, & retinrent priſonniers un Centurion & quelques ſoldats. Cecina qui ne cherchoit que la guerre & prévenoit toujours la réparation par la vengeance, leve auſſi-tôt ſon camp & dévaſte le pays. Il détruiſit un lieu que ſes eaux minérales faiſoient fréquenter & qui durant une longue paix s'étoit embelli comme une Ville. Il envoya ordre aux auxiliaires de la Rhétique de charger en queue les Suiſſes qui faiſoient face à la Légion. Ceux-ci, féroces loin du péril & lâches devant l'ennemi, élurent bien au premier tumulte Claude Sévere pour leur Général,

cina cum valido exercitu, inde Rhæticæ alæ cohortesque & ipsorum Rhætorum juventus sueta armis, & more militiæ exercita; undique populatio & cædes. Ipsi in medio vagi abjectis armis, magna pars saucii aut palantes, in montem Vocetium perfugere. Ac statim immissâ cohorte Thracum depulsi, & consectantibus Germanis Rhætisque, per silvas atque in ipsis latebris trucidati. Multa hominum millia cæsa, multa sub coronâ venumdata. Cumque direptis omnibus, Aventicum gentis caput justo agmine peteretur; missi qui dederent civitatem, & deditio accepta. In Julium Alpinum è principibus, ut concitorem belli, Cæcina animadvertit: ceteros veniæ vel sævitiæ Vitellii reliquit.

Haud facile dictu est, legati Helvetiorum minus placabilem imperatorem, an militem invenerint. Civitatis excidium poscunt, tela ac manus in ora legatorum intentant. Ne Vitellius quidem minis ac verbis temperabat: cùm Claudius Cossus, unus ex legatis, notæ facundiæ, sed dicendi artem aptâ trepidatione occultans, atque eo validior, militis animum mitigavit: ut est mos vulgo, mutabili subitis, & tam prono in misericordiam, quàm immodicum sævitiâ fuerat; effusis lacrymis, & meliora constantiùs postulando, impunitatem salutemque civitati impetravere.

mais ne ſachant ni s'accorder dans leurs délibérations, ni garder leurs rangs, ni ſe ſervir de leurs armes, ils ſe laiſſoient défaire, tuer par nos vieux ſoldats, & forcer dans leurs Places dont tous les murs tomboient en ruines. Cecina d'un côté avec une bonne armée, de l'autre les Eſcadrons & les Cohortes Rhétiques composés d'une jeuneſſe exercée aux armes & bien diſciplinée, mettoit tout à feu & à ſang. Les Suiſſes, diſperſés entre deux, jettant leurs armes & la plupart épars ou bleſſés ſe réfugierent ſur les montagnes, d'où chaſſés par une Cohorte Thrace qu'on détacha après eux & pourſuivis par l'armée des Rhétiens, on les maſſacroit dans les forêts & juſques dans leurs cavernes. On en tua par milliers & l'on en vendit un grand nombre. Quand on eut fait le dégât, on marcha en bataille à Avanche Capitale du pays. Ils envoyerent des députés pour ſe rendre & furent reçus à diſcrétion. Cecina fit punir Julius Alpinus un de leurs Chefs, comme auteur de la guerre, laiſſant au jugement de Vitellius la grace ou le châtiment des autres.

On auroit peine à dire qui, du ſoldat ou de l'Empereur, ſe montra le plus implacable aux députés Helvétiens. Tous les menaçant des armes & de la main, crioient qu'il faloit détruire leur Ville, & Vitellius même ne pouvoit modérer ſa fureur. Cependant Claudius Coſſus un des Députés, connu par ſon éloquence, ſut l'employer avec tant de force & la cacher avec tant d'adreſſe ſous un air d'effroi, qu'il adoucit l'eſprit des ſoldats, & ſelon l'inconſtance ordinaire au Peuple, les rendit auſſi portés à la clémence qu'ils l'etoient d'abord à la cruauté.

Cæcina paucos in Helvetiis moratus dies, dum ſententiæ Vitellii certior fieret, ſimul tranſitum Alpium parans, lætum ex Italiâ nuntium accipit, alam Syllanam circa Padum agentem, ſacramento Vitellii acceſſiſſe. Proconſulem Vitellium Syllani in Africâ habuerant : mox à Nerone, ut in Ægyptum præmitterentur, exciti, & ob bellum Vindicis remorati, ac tum in Italiâ manentes, inſtinctu decurionum qui Othonis ignari, Vitellio obſtricti, robur adventantium legionum & famam Germanici exercitus attollebant, tranſiere in partes : & ut donum aliquod novo principi, firmiſſima Tranſpadanæ regionis municipia, Mediolanum, ac Novariam, & Eporediam, ac Vercellas, adjunxere. Id Cæcinæ per ipſos compertum. Et quia præſidio alæ unius latiſſima pars Italiæ defendi nequibat, præmiſſis Gallorum, Luſitanorum, Britannorumque cohortibus, & Germanorum vexillis, in Alpe Graiâ ipſe paululum cunctatus, num Rhæticis jugis in Noricum flecteret, adverſus Petronium urbis procuratorem, qui concitis auxiliis, & interruptis fluminum pontibus, fidus Othoni putabatur. Sed metu ne amitteret præmiſſas jam cohortes alaſque, ſimul reputans plus gloriæ retentâ Italiâ, & ubicumque certatum foret, Noricos in cetera victoriæ præmia ceſſuros, Penino ſubſignanum militem itinere, & grave legionum agmen, hibernis adhuc Alpibus traduxit.

De ſorte qu'après beaucoup de pleurs, ayant imploré grace d'un ton plus raſſis, ils obtinrent le ſalut & l'impunité de leur Ville.

Cecina s'étant arrêté quelques jours en Suiſſe pour attendre les ordres de Vitellius & ſe préparer au paſſage des Alpes, y reçut l'agréable nouvelle que la Cavalerie Syllanienne qui bordoit le Pô s'étoit ſoumiſe à Vitellius. Elle avoit ſervi ſous lui dans ſon Proconſulat d'Afrique, puis Néron l'ayant rappellée pour l'envoyer en Egypte, la retint pour la guerre de Vindex. Elle étoit ainſi demeurée en Italie, où ſes Décurions à qui Othon étoit inconnu & qui ſe trouvoient liés à Vitellius, vantant la force des Légions qui s'approchoient & ne parlant que des armées d'Allemagne, l'attirerent dans ſon parti. Pour ne point s'offrir les mains vuides, ces Troupes déclarerent à Cecina qu'elles joignoient aux poſſeſſions de leur nouveau Prince les fortereſſes d'au-de-là du Pô; ſavoir Milan, Novarre, Yvrée & Verceil; & comme une ſeule Brigade de Cavalerie ne ſuffiſoit pas pour garder une ſi grande partie de l'Italie, il y envoya les Cohortes des Gaules, de Luſitanie & de Bretagne auxquelles il joignit les Enſeignes Allemandes & l'Eſcadron de Sicile. Quant à lui, il héſita quelque tems s'il ne traverſeroit point les Monts Rhétiens pour marcher dans la Norique contre l'Intendant Petronius, qui, ayant raſſemblé les Auxiliaires & fait couper les ponts, ſembloit vouloir être fidele à Othon. Mais craignant de perdre les Troupes qu'il avoit envoyées devant lui, trouvant auſſi plus de gloire à conſerver l'Italie, & jugeant qu'en quelque lieu que l'on combattît, la Norique ne pouvoit

Otho interim, contra ſpem omnium, non deliciis, neque deſidiâ torpeſcere; dilatæ voluptates, diſſimulata luxuria, & cuncta ad decorem imperii compoſita. Eoque plus formidinis afferebant falſæ virtutes, & vitia reditura. Marium Celſum conſulem deſignatum, per ſpeciem vinculorum, ſævitiæ militum ſubtractum, acciri in Capitolium jubet. Clementiæ titulus, è viro claro & partibus inviſo, petebatur. Celſus conſtanter ſervatæ erga Galbam fidei crimen confeſſus, exemplum ultrò imputavit. Nec Otho quaſi ignoſceret, ſed ne hoſtis metum reconciliationis adhiberet, ſtatim intra intimos amicos habuit, & mox bello inter duces delegit. Manſitque Celſo velut fataliter etiam pro Othone fides; integra & infelix. Læta primoribus civitatis, celebrata in vulgus Celſi ſalus, ne militibus quidem ingrata fuit, eamdem virtutem admirantibus cui iraſcebantur.

Par inde exſultatio, diſparibus cauſſis conſecuta, impetrato Tigellini exitio. Sophonius Tigellinus obſcuris parentibus, fœdâ pueritiâ, impudicâ ſenectâ, præfecturam vigilum & prætorii, & alia præmia virtutum, quia velocius erat vitiis adep-

échapper au vainqueur, il fit paſſer les Troupes des Alliés, & même les peſans Bataillons Légionnaires par les Alpes Pennines, quoiqu'elles fuſſent encore couvertes de neige.

Cependant, au lieu de s'abandonner aux plaiſirs & à la molleſſe, Othon renvoyant à d'autres tems le luxe & la volupté, ſurprit tout le monde en s'appliquant à rétablir la gloire de l'Empire. Mais ces fauſſes vertus ne faiſoient prévoir qu'avec plus d'effroi le moment où ſes vices reprendroient le deſſus. Il fit conduire au Capitole Marius Celſus conſul déſigné qu'il avoit feint de mettre aux fers pour le ſauver de la fureur des ſoldats, & voulut ſe donner une réputation de clémence en dérobant à la haine des ſiens une tête illuſtre. Celſus par l'exemple de ſa fidélité pour Galba, dont il faiſoit gloire, montroit à ſon ſucceſſeur ce qu'il en pouvoit attendre à ſon tour. Othon, ne jugeant pas qu'il eût beſoin de pardon & voulant ôter toute défiance à un ennemi réconcilié, l'admit au nombre de ſes plus intimes amis, & dans la guerre qui ſuivit bientôt en fit l'un de ſes Généraux. Celſus de ſon côté s'attacha ſincérement à Othon, comme ſi ç'eût été ſon ſort d'être toujours fidele au parti malheureux. Sa conſervation fut agréable aux Grands, louée du Peuple, & ne déplut pas même aux ſoldats, forcés d'admirer une vertu qu'ils haïſſoient.

Le châtiment de Tigellinus ne fut pas moins applaudi, par une cauſe toute différente. Sophonius Tigellinus, né de parens obſcurs, ſouillé dès ſon enfance, & débauché dans ſa vieilleſſe, avoit, à force de vices, obtenu les préfectures

tus, crudelitatem mox, deinde avaritiam, & virilia ſcelera exercuit: corrupto ad omne facinus Nerone, quædam ignaro auſus, ac poſtremò ejuſdem deſertor ac proditor. Unde non alium pertinaciùs ad pœnam flagitavere, diverſo affectu, quibus odium Neronis inerat, & quibus deſiderium. Apud Galbam T. Vinii potentiâ defenſus, prætexentis ſervatam ab eo filiam; & haud dubiè ſervaverat, non clementiâ (quippe tot interfectis) ſed effugio in futurum quia peſſimus quiſque, diffidentiâ præſentium mutationem pavens, adverſus publicum odium, privatam gratiam præparat: unde nulla innocentiæ cura, ſed vitæ impunitatis. Eo infenſior populus, additâ ad vetus Tigellini odium recenti T. Vinii invidiâ, concurrere è tota urbe in palatium ac fora, & ubi plurima vulgi licentia, in circum ac theatra effuſi, ſeditioſis vocibus obſtrepere: donec Tigellinus, accepto apud Sinueſſanas aquas ſupremæ neceſſitatis nuntio, inter ſtupra concubinarum, & oſcula, & deformes moras, ſectis novacula faucibus, infamem vitam fœdavit etiam exitu ſero & inhoneſto.

Per idem tempus expoſtulata ad ſupplicium Galvia Criſpinilla, variis fruſtrationibus, & adverſa diſſimulantis principis fama, periculo exempta eſt: magiſtra libidinum Neronis, tranſ-

de

de la Police, du *Prétoire*, & d'autres emplois dus à la vertu, dans lesquels il montra d'abord sa cruauté, puis son avarice & tous les crimes d'un méchant homme. Non content de corrompre Néron & de l'exciter à mille forfaits, il osoit même en commettre à son insu, & finit par l'abandonner & le trahir. Aussi nulle punition ne fut-elle plus ardemment poursuivie, mais par divers motifs, de ceux qui détestoient Néron & de ceux qui le regrettoient? Il avoit été protégé près de Galba par Vinius dont il avoit sauvé la fille, moins par pitié, lui qui commit tant d'autres meurtres, que pour s'étayer du pere au besoin. Car les scélérats, toujours en crainte des révolutions, se ménagent de loin des amis particuliers qui puissent les garantir de la haine publique, & sans s'abstenir du crime, s'assurent ainsi de l'impunité. Mais cette ressource ne rendit Tigellinus que plus odieux, en ajoutant à l'ancienne aversion qu'on avoit pour lui celle que Vinius venoit de s'attirer. On accouroit de tous les quartiers dans la place & dans le Palais : le cirque sur-tout & les théatres, lieux où la licence du Peuple est plus grande, retentissoient de clameurs séditieuses. Enfin Tigellinus ayant reçu aux eaux de Sinuesse l'ordre de mourir, après de honteux délais cherchés dans les bras des femmes, se coupa la gorge avec un rasoir, terminant ainsi une vie infâme par une mort tardive & déshonnête.

Dans ce même tems on sollicitoit la punition de Galvia Crispinilla; mais elle se tira d'affaire à force de défaites & par une connivence qui ne fit pas honneur au Prince. Elle

greſſa in Africam ad inſtigandum in arma Clodium Macrum; famem populi Romani haud obſcurè molita, totius poſtea civitatis gratiam obtinuit conſulari matrimonio innixa, & apud Galbam, Othonem, Vitellium illæſa: mox potens pecuniâ, & orbitate, quæ bonis maliſque temporibus juxtà valent.

Crebræ interim, & muliebribus blandimentis infectæ, ab Othone ad Vitellium epiſtolæ, offerebant pecuniam & gratiam, & quemcumque quietis locum prodigæ vitæ legiſſet. Paria Vitellius oſtendebat, primo molliùs, ſtultâ utrimque & indecorâ ſimulatione: mox quaſi rixantes ſtupra & flagitia invicem objectavere neuter falsò. Otho, revocatis quos Galba miſerat legatis, rurſus ad utrumque Germanicum exercitum, & ad legionem Italicam, eaſque quæ Lugduni agebânt copias, ſpecie ſenatus miſit. Legati apud Vitellium remanſere, promptius quàm ut retenti viderentur. Prætoriani, quos per ſimulationem officii legatis Otho adjunxerat, remiſſi, antequam legionibus miſcerentur. Addit epiſtolas Fabius Valens, nomine Germanici exercitus, ad prætorias & urbanas cohortes, de viribus partium magnificas, & concordiam offerentes. Increpabant ultro, quòd tanto ante traditum Vitellio imperium, ad Othonem vertiſſent. Ita promiſſis ſimul, ac minis tentabantur: ut bello impares, in pace nihil amiſſuri. Neque ideo prætorianorum fides mutata.

avoit eu Néron pour éleve de débauche : ensuite ayant passé en Afrique pour exciter Macer à prendre les armes, elle tâcha tout ouvertement d'affamer Rome. Rentrée en grace à la faveur d'un mariage consulaire & échappée aux regnes de Galba, d'Othon & de Vitellius, elle resta fort riche & sans enfans ; deux grands moyens de crédit dans tous les tems, bons & mauvais.

Cependant Othon écrivoit à Vitellius lettres sur lettres qu'il souilloit de cajoleries de femmes, lui offrant argent, graces, & tel asyle qu'il voudroit choisir pour y vivre dans les plaisirs. Vitellius lui répondoit sur le même ton ; mais ces offres mutuelles, d'abord sobrement ménagées & couvertes des deux côtés d'une sotte & honteuse dissimulation, dégénérerent bientôt en querelles, chacun reprochant à l'autre avec la même vérité ses vices & sa débauche. Othon rappella les députés de Galba & en envoya d'autres au nom du Sénat aux deux armées d'Allemagne, aux troupes qui étoient à Lyon & à la légion d'Italie. Les députés resterent auprès de Vitellius, mais trop aisément pour qu'on crût que c'étoit par force. Quant aux Prétoriens qu'Othon avoit joints comme par honneur à ces députés, on se hâta de les renvoyer avant qu'ils se mêlassent parmi les légions. Fabius Valens leur remit des lettres au nom des armées d'Allemagne pour les cohortes de la ville & du prétoire ; par lesquelles, parlant pompeusement du parti de Vitellius, on les pressoit de s'y réunir. On leur reprochoit vivement d'avoir transféré à Othon l'empire decerné longtems auparavant à Vitellius. Enfin usant pour les gagner de

Sed insidiatores ab Othone in Germaniam, à Vitellio in urbem missi. Utrisque frustra fuit : Vitellianis impunè, per tantam hominum multitudinem, mutuâ ignorantiâ fallentibus : Othoniani, novitate vultus, omnibus invicem gnaris, prodebantur. Vitellius litteras ad Titianum fratrem Othonis composuit, exitium ipsi filioque ejus minitans, ni incolumes sibi mater ac liberi servarentur. Et stetit domus utraque ; sub Othone, incertum an metu : Vitellius victor, clementiæ gloriam tulit.

Primus Othoni fiduciam addidit ex Illyrico nuntius, jurasse in eum Dalmatiæ ac Pannoniæ, & Mœsiæ, legiones. Idem ex Hispaniâ allatum : laudatusque per edictum Cluvius Rufus ; & statim cognitum est, conversam ad Vitellium Hispaniam. Nec Aquitania quidem, quamquam à Julio Cordo in verba Othonis obstricta, diu mansit. Nusquam fides aut amor, metu ac necessitate huc illuc mutabantur. Eadem formido provinciam Narbonensem ad Vitellium vertit, facili transitu ad proximos & validiores. Longinquæ provinciæ, & quidquid armorum mari dirimitur, penes Othonem manebant, non partium studio, sed erat grande momentum in nomine urbis ac prætextu senatus. Et occupaverat animos prior auditus. Judaicum

promeſſes & de menaces, on leur parloit comme à des gens à qui la paix n'ôtoit rien & qui ne pouvoient ſoutenir la guerre : mais tout cela n'ébranla point la fidélité des Pretoriens.

Alors Othon & Vitellius prirent le parti d'envoyer des aſſaſſins, l'un en Allemagne & l'autre à Rome, tous deux inutilement. Ceux de Vitellius, mêlés dans une ſi grande multitude d'hommes inconnus l'un à l'autre, ne furent pas découverts, mais ceux d'Othon furent bientôt trahis par la nouveauté de leurs viſages parmi des gens qui ſe connoiſſoient tous. Vitellius écrivit à Titien, frere d'Othon, que ſa vie & celle de ſes fils lui répondroient de ſa mere & de ſes enfans. L'une & l'autre famille fut conſervée. On douta du motif de la clémence d'Othon ; mais Vitellius, vainqueur, eut tout l'honneur de la ſienne.

La premiere nouvelle qui donna de la confiance à Othon lui vint d'Illyrie, d'où il apprit que les légions de Dalmatie, de Pannonie & de la Mœſie avoient prêté ferment en ſon nom. Il reçut d'Eſpagne un ſemblable avis & donna par édit des louanges à Cluvius Rufus ; mais on ſut bientôt après que l'Eſpagne s'étoit retournée du côté de Vitellius. L'Aquitaine que Julius Cordus avoit auſſi fait déclarer pour Othon ne lui reſta pas plus fidelle. Comme il n'étoit pas queſtion de foi ni d'attachement, chacun ſe laiſſoit entrainer çà & là ſelon ſa crainte ou ſes eſpérances. L'effroi fit déclarer de même la Province Narbonnoiſe en faveur de Vitellius qui, le plus proche & le plus puiſſant, parut aiſément le plus légitime.

exercitum Vespasianus, Syriæ legiones Mucianus sacramento Othonis adegere. Simul Ægyptus, omnesque versæ in Orientem provinciæ, nomine ejus tenebantur. Idem Africæ obsequium, initio à Carthagine orto. Neque exspectatâ Vipsanii Aproniani proconsulis auctoritate, Crescens Neronis libertus (nam & hi malis temporibus partem se Reipublicæ faciunt) epulum plebi, ob lætitiam recentis imperii, obtulerat : & populus pleraque sine modo festinavit. Carthaginem ceteræ civitates secutæ. Sic distractis exercitibus ac provinciis, Vitellio quidem ad capessendam principatus fortunam bello opus erat.

Otho, ut in multâ pace, munia imperii obibat : quædam ex dignitate Reipublicæ; pleraque, contra decus, ex præsenti usu properando. Consul cum Titiano fratre in Kalend. Martias ipse, proximos menses Verginio destinat, ut aliquod exercitui Germanico delinimentum. Jungitur Verginio Poppæus Vopiscus, prætextu veteris amicitiæ, plerique Viennensium honori datum interpretabantur. Ceteri consulatus ex destinatione Neronis, aut Galbæ, mansere. Cælio ac Flavio Sabinis, in Julias; Ario Antonino & Mario Celso, in Septembres : quorum honori ne Vitellius quidem victor intercessit.

Les Provinces les plus éloignées & celles que la mer séparoit des troupes resterent à Othon; moins pour l'amour de lui, qu'à cause du grand poids que donnoit à son parti le nom de Rome & l'autorité du Sénat, outre qu'on penchoit naturellement pour le premier reconnu (*). L'armée de Judée, par les soins de Vespasien, & les légions de Syrie par ceux de Mucianus, préterent serment à Othon. L'Egypte & toutes les Provinces d'Orient reconnoissoient son autorité. L'Afrique lui rendoit la même obéissance à l'exemple de Carthage, où, sans attendre les ordres du Proconsul Vipsanius Apronianus, Crescens, affranchi de Néron, se mêlant, comme ses pareils, des affaires de la République dans les tems de calamités, avoit en réjouissance de la nouvelle élection donné des fêtes au peuple qui se livroit étourdiment à tout. Les autres villes imiterent Carthage. Ainsi les armées & les provinces se trouvoient tellement partagées que Vitellius avoit besoin des succès de la guerre pour se mettre en possession de l'Empire.

Pour Othon, il faisoit, comme en pleine paix, les fonctions d'Empereur, quelquefois soutenant la dignité de la République, mais plus souvent l'avilissant en se hâtant de régner. Il désigna son frere Titianus, Consul avec lui, jusqu'au premier de mars, & cherchant à se concilier l'armée d'Allemagne, il destina les deux mois suivans à Verginius, auquel il donna Poppæus Vopiscus pour Collegue, sous prétexte d'une

(*) L'élection de Vitellius avoit précédé celle d'Othon, mais au delà des mers le bruit de celle-ci avoit prévenu le bruit de l'autre, ainsi Othon étoit dans ces régions le premier reconnu.

Sed Otho, pontificatus auguratuſque honoratis jam ſenibus cumulum dignitatis addidit ; & recens ab exſilio reverſos nobiles adoleſcentulos, avitis ac paternis ſacerdotiis in ſolatium recoluit. Redditus Cadio Rufo, Pedio Blæſo, Sevino Promptino ſenatorius locus, qui repetundarum criminibus ſub Claudio ac Nerone ceciderant. Placuit ignoſcentibus, verſo nomine quod avaritia fuerat, videri majeſtatem : cujus tum odio, etiam bonæ leges peribant.

Eâdem largitione, civitatum quoque ac provinciarum animos aggreſſus, Hiſpalienſibus & Emeritenſibus familiarum adjectiones, Lingonibus univerſis civitatem Romanam, provinciæ Bæticæ Maurorum civitates dono dedit. Nova jura Cappadociæ, nova Africæ, oſtentui magis quàm manſura. Inter quæ neceſſitate præſentium rerum & inſtantibus curis excuſata, ne tum quidem immemor amorum, ſtatuas Poppææ per ſenatus conſultum repoſuit. Creditus eſt etiam de celebrandâ Neronis memoriâ agitaviſſe, ſpe vulgum alliciendi. Et fuere qui imagines Neronis proponerent : atque etiam Othoni, quibuſdam diebus populus & miles, tamquam nobilitatem ac decus aſtruerent, NERONI OTHONI accla-

ancienne

ancienne amitié, mais plutôt, selon plusieurs, pour faire honneur aux Viennois. Il n'y eut rien de changé pour les autres Consulats aux nominations de Néron & de Galba. Deux Sabinus, Cœlius & Flave, resterent désignés pour mai & juin, Arius Antonius & Marius Celsus pour juillet & août; honneur dont Vitellius même ne les priva pas après sa victoire. Othon mit le comble aux dignités des plus illustres vieillards, en y ajoutant celles d'Augures & de Pontifes, & consola la jeune noblesse récemment rappellée d'exil en lui rendant le Sacerdoce dont avoient joui ses ancêtres. Il rétablit, dans le Sénat, Cadius Rufus, Pédius Blæsus & Sévinus Promptinus, qui en avoient été chassés sous Claude pour crime de concussion. L'on s'avisa, pour leur pardonner, de changer le mot de *rapine* en celui de *Lése Majesté*, mot odieux en ces tems-là & dont l'abus faisoit tort aux meilleures loix.

Il étendit aussi ses graces sur les Villes & les Provinces. Il ajouta de nouvelles familles aux Colonies d'Hispalis & d'Emérita : il donna le droit de bourgeoisie romaine à toute la province de Langres; à celle de la Bétique les Villes de la Mauritanie; à celles d'Afrique & de Cappadoce de nouveaux droits trop brillans pour être durables. Tous ces soins & les besoins pressans qui les exigeoient ne lui firent point oublier ses amours & il fit rétablir par décret du Sénat les statues de Poppée. Quelques-uns releverent aussi celles de Néron; l'on dit même qu'il délibéra s'il ne lui feroit point une oraison funebre pour plaire à la populace. Enfin le peuple & les soldats croyant bien lui faire honneur crierent durant

mavit. Ipse in suspenso tenuit, vetandi metu, vel agnoscendi pudore.

Conversis ad civile bellum animis, externa sine curâ habebantur. Eò audentius Rhoxolani, Sarmatica gens, priore hieme cæsis duabus cohortibus, magnâ spe ad Mœsiam irruperant; novem millia equitum, ex ferociâ & successu, prædæ magis quàm pugnæ intenta. Igitur vagos & incuriosos, tertia legio adjunctis auxiliis, repentè invasit. Apud Romanos omnia prælio apta. Sarmatæ dispersi, aut cupidine prædæ graves onere sarcinarum, & lubrico itinerum ademptâ equorum pernicitate, velut vincti cædebantur. Namque mirum dictu ut sit omnis Sarmatarum virtus, velut extra ipsos; nihil ad pedestrem pugnam tam ignavum; ubi per turmas advenere, vix ulla acies obstiterit. Sed tum humido die, & soluto gelu, neque conti, neque gladii, quos prælongos utrâque manu regunt, usui, lapsantibus equis, & cataphractarum pondere (id principibus & nobilissimo cuique tegmen, ferreis laminis, aut præduro corio consertum; ut adversus ictus impenetrabile, ita impetu hostium provolutis inhabile ad resurgendum) simul altitudine, & mollitiâ nivis, hauriebantur. Romanus miles facili loricâ; & missili pilo, aut lanceis assultans, ubi res posceret, levi gladio inermem Sarmatam, (neque enim defendi scuto mos est) cominus fodiebat; donec pauci, qui prœlio superfuerant, paludibus abderentur. Ibi sævitiâ, hic miseriâ vulnerum absumpti. Postquam id Romæ compertum, M. Aponius Mœsiam obtinens, triumphali statua, Fulvius Au-

quelques jours ; *vive Néron Othon.* Acclamations qu'il feignit d'ignorer, n'osant les défendre, & rougissant de les permettre.

Cependant uniquement occupés de leurs guerres civiles les Romains abandonnoient les affaires de dehors. Cette négligence inspira tant d'audace aux Roxolans, peuple Sarmate, que dès l'hiver précédent après avoir défait deux cohortes, ils firent avec beaucoup de confiance une irruption dans la Mœsie au nombre de neuf mille chevaux. Le succès joint à leur avidité leur faisant plutôt songer à piller qu'à combattre, la troisieme Légion jointe aux auxiliaires les surprit épars & sans discipline. Attaqués par les Romains en bataille, les Sarmates dispersés au pillage ou déjà chargés de butin, & ne pouvant dans des chemins glissans s'aider de la vîtesse de leurs chevaux, se laissoient tuer sans résistance. Tel est le caractere de ces étranges peuples que leur valeur semble n'être pas en eux. S'ils donnent en escadrons à peine une armée peut-elle soutenir leur choc ; s'ils combattent à pied, c'est la lâcheté même. Le dégel & l'humidité qui faisoient alors glisser & tomber leurs chevaux, leur ôtoient l'usage de leurs piques & de leurs longues épées à deux mains. Le poids des cataphractes, sorte d'armure faite de lames de fer ou d'un cuir très-dur qui rend les chefs & les officiers impénétrables aux coups, les empêchoient de se relever quand le choc des ennemis les avoit renversés, & ils étoient étouffés dans la neige qui étoit molle & haute. Les soldats romains, couverts d'une cuirasse légere, les con-

relius, & Julianus Titius, ac Numiſius Lupus, legati legionum, conſularibus ornamentis donantur : læto Othone, & gloriam in ſe trahente, tamquam & ipſe felix bello, & ſuis ducibus ſuiſque exercitibus Rempublicam auxiſſet.

Parvo interim initio, unde nihil timebatur, orta ſeditio, propè urbi excidio fuit. Septimamdecimam cohortem, è coloniâ Hoſtienſi, in urbem acciri Otho juſſerat. Armandæ ejus cura, Vario Criſpino tribuno è prætorianis, data. Is quo magis vacuus, quietis caſtris, juſſa exſequeretur ; vehicula cohortis, incipiente noƈte, onerari aperto armamentario jubet. Tempus, in ſuſpicionem ; cauſſa, in crimen ; affeƈtatio quietis, in tumultum evaluit. Et viſa inter temulentos arma, cupidinem ſui movere. Fremit miles, & tribunos centurioneſque proditionis arguit, tamquam familiæ ſenatorum ad perniciem Othonis armarentur. Pars ignari & vino graves, peſſimus quiſque in occaſionem prædarum, vulgus, ut mos eſt, cujuſque motus novi cupidum ; & obſequia meliorum nox abſtulerat. Reſiſtentem ſeditioni tribunum, & ſeveriſſimos centurionum obtruncant ; rapta arma, nudati gladii, inſidentes equis, urbem ac palatium petunt.

verſoient à coups de traits ou de lance ſelon l'occaſion, & les perçoient d'autant plus aiſément de leurs courtes épées qu'ils n'ont point la défenſe du bouclier. Un petit nombre échapperent & ſe ſauverent dans les marais où la rigueur de l'hiver & leurs bleſſures les firent périr. Sur ces nouvelles on donna à Rome une ſtatue triomphale à Marcus Apronianus qui commandoit en Mœſie, & les ornemens conſulaires à Fulvius Aurelius, Julianus Titius & Numiſius Lupus, colonels des Légions. Othon fut charmé d'un ſuccès dont il s'attribuoit l'honneur, comme d'une guerre conduite ſous ſes auſpices & par ſes Officiers au profit de l'Etat.

Tout-à-coup il s'éleva ſur le plus léger ſujet & du côté dont on ſe défioit le moins, une ſédition qui mit Rome à deux doigts de ſa ruine. Othon ayant ordonné qu'on fît venir dans la ville la dix-ſeptieme cohorte qui étoit à Oſtie, avoit chargé Varius Criſpinus, Tribun Prétorien, du ſoin de la faire armer. Criſpinus, pour prévenir l'embarras choiſit le tems où le camp étoit tranquille & le ſoldat retiré, & ayant fait ouvrir l'arſenal, commença dès l'entrée de la nuit à faire charger les fourgons de la cohorte. L'heure rendit le motif ſuſpect, & ce qu'on avoit fait pour empêcher le déſordre en produiſit un très-grand. La vue des armes donna à des gens pris de vin la tentation de s'en ſervir. Les ſoldats s'emportent & traitant de traitres leurs Officiers & Tribuns, les accuſent de vouloir armer le Sénat contre Othon. Les uns déjà ivres, ne ſavoient ce qu'ils faiſoient; les

Erat Othoni celebre convivium, primoribus feminis virifque, qui trepidi, fortuitusne militum furor, an dolus imperatoris, manere ac deprehendi, an fugere & difpergi, periculofius foret; modò conftantiam fimulare, modò formidine detegi, fimul Othonis vultum intueri. Utque evenit inclinatis ad fufpicionem mentibus, cùm timeret Otho, timebatur. Sed haud fecus difcrimine fenatus quàm fuo territus, & præfectos prætorii ad mitigandas militum iras ftatim miferat, & abire properè omnes è convivio juffit. Tum vero paffim magiftratus, projectis infignibus, vitatâ comitum & fervorum frequentiâ, fenes feminæque per tenebras, diverfa urbis itinera, rari domos, plurimi amicorum tecta, & ut cuique humillimus cliens, incertas latebras petivere.

Militum impetus ne foribus quidem palatii coërcitus, quo minus convivium irrumperent, oftendi fibi Othonem expoftu-

plus méchans ne cherchoient que l'occasion de piller : la foule se laissoit entraîner par son goût ordinaire pour les nouveautés, & la nuit empêchoit qu'on ne pût tirer parti de l'obéissance des sages. Le Tribun voulant réprimer la sédition fut tué de même que les plus séveres Centurions, après quoi, s'étant saisis des armes, ces emportés monterent à cheval, &, l'épée à la main, prirent le chemin de la ville & du palais.

Othon donnoit un festin ce jour-là à ce qu'il y avoit de plus grand à Rome dans les deux sexes. Les convives redoutant également la fureur des soldats & la trahison de l'Empereur, ne savoient ce qu'ils devoient craindre le plus, d'être pris s'ils demeuroient, ou d'être poursuivis dans leur fuite; tantôt affectant de la fermeté, tantôt décelant leur effroi, tous observoient le visage d'Othon, & comme on étoit porté à la défiance, la crainte qu'il témoignoit augmentoit celle qu'on avoit de lui. Non moins effrayé du péril du Sénat que du sien propre, Othon chargea d'abord les Préfets du prétoire d'aller appaiser les soldats & se hâta de renvoyer tout le monde. Les magistrats fuyoient çà & là, jettant les marques de leurs dignités; les vieillards & les femmes dispersés par les rues dans les ténebres se déroboient aux gens de leur suite. Peu rentrerent dans leurs maisons; presque tous chercherent chez leurs amis & les plus pauvres de leurs cliens des retraites mal-assurées.

Les soldats arriverent avec une telle impétuosité qu'ayant forcé l'entrée du palais, ils blesserent le Tribun Julius Mar-

lantes : vulnerato Julio Martiale tribuno, & Vitellio Saturnino præfecto legionis, dum ruentibus obſiſtunt. Undique arma & minæ, modò in centuriones tribunoſque, modò in ſenatum univerſum : lymphatis cæco pavore animis, & quia neminem unum deſtinare iræ poterant, licentiam in omnes poſcentibus ; donec Otho, contra decus imperii thoro inſiſtens, precibus & lacrymis ægrè cohibuit. Redieruntque in caſtra inviti, neque innocentes. Poſterâ die, velut capta urbe, clauſæ domus, rarus per vias populus, mæſta plebs, dejecti in terram militum vultus, ac plus triſtitiæ quàm pœnitentiæ. Manipulatim allocuti ſunt Licinius Proculus, & Plotius Firmus, præfecti : ex ſuo quiſque ingenio, mitiùs aut horridiùs. Finis ſermonis in eo, ut quina millia nummûm ſingulis militibus numerarentur. Tum Otho ingredi caſtra auſus. Atque illum tribuni centurioneſque circum ſiſtunt, abjectis militiæ inſignibus, otium & ſalutem flagitantes. Senſit invidiam miles, & compoſitus in obſequium, auctores ſeditionis ad ſupplicium ultrò poſtulabat.

Otho quamquam turbidis rebus, & diverſis militum animis, cùm optimus quiſque remedium præſentis licentiæ poſceret : vulgus & plures, ſeditionibus & ambitioſo imperio læti, per turbas & raptus facilius ad civile bellum impellerentur : ſimul reputans non poſſe Principatum ſcelere quæſitum, ſubitâ mo-

tialis

tialis & Vitellius Saturninus qui tâchoient de les retenir, &
pénétrerent jusques dans la salle du festin, demandant à voir
Othon. Par-tout ils menaçoient des armes & de la voix,
tantôt leurs Tribuns & Centurions, tantôt le corps entier
du Sénat : furieux & troublés d'une aveugle terreur, faute
de savoir à qui s'en prendre ils en vouloient à tout le monde.
Il falut qu'Othon sans égard pour la majesté de son rang,
montât sur un sopha, d'où à force de larmes & de prieres,
les ayant contenus avec peine, il les renvoya au camp cou-
pables & mal appaisés. Le lendemain les maisons étoient
fermées, les rues désertes, le peuple consterné comme dans
une ville prise, & les soldats baissoient les yeux moins de
repentir que de honte. Les deux préfets Proculus & Firmus
parlant avec douceur ou dureté, chacun selon son génie,
firent à chaque manipule des exhortations qu'ils conclurent
par annoncer une distribution de cinq mille sesterces par
tête. Alors Othon ayant hazardé d'entrer dans le camp,
fut environné des Tribuns & des Centurions qui, jettant leurs
ornemens militaires, lui demandoient congé & sureté. Les
soldats sentirent le reproche, & rentrant dans leur devoir,
crioient qu'on menât au supplice les auteurs de la révolte.

Au milieu de tous ces troubles & de ces mouvemens divers,
Othon voyoit bien que tout homme sage désiroit un frein
à tant de licence ; il n'ignoroit pas non plus que les attrou-
pemens & les rapines menent aisément à la guerre civile, une
multitude avide des séditions qui forcent le gouvernement à
la flatter. Alarmé du danger où il voyoit Rome & le Sénat,

deſtiâ, & priſcâ gravitate retineri, ſed diſcrimine urbis & periculo ſenatus anxius, poſtremò ita diſſeruit.

Neque ut affectus veſtros in amorem mei accenderem, commilitones; neque ut animum ad virtutem cohortarer (utraque enim egregiè ſuperſunt): ſed veni poſtulaturus à vobis temperamentum veſtræ fortitudinis, & erga me modum caritatis. Tumultus proximi initium, non cupiditate vel odio, (quæ multos exercitus in diſcordiam egere) ac ne detrectatione quidem aut formidine periculorum, nimia pietas veſtra acriùs quàm conſideratiùs excitavit. Nam ſæpe honeſtas rerum cauſſas, ni judicium adhibeas, pernicioſi exitus conſequuntur. Imus ad bellum; num omnes nuntios palàm audiri, omnia conſilia cunctis præſentibus tractari, ratio rerum, aut occaſionum velocitas patitur? Tam neſcire quædam milites, quàm ſcire oportet. Ita ſe ducum auctoritas, ſic rigor diſciplinæ habet, ut multa etiam centuriones tribunosque tantùm juberi expediat. Si ubi jubeantur, quærere ſingulis liceat: pereunte obſequio, etiam imperium intercidit. An & illic nocte intempeſtâ rapientur arma? Unus alterve perditus ac temulentus (neque enim plures conſternatione proximâ inſaniſſe crediderim) centurionis ac tribuni ſanguine manus imbuet? Imperatoris ſui tentorium irrumpet?

mais jugeant impoſſible d'exercer tout-d'un-coup avec la dignité convenable un pouvoir acquis par le crime, il tint enfin le diſcours ſuivant.

« Compagnons, je ne viens ici ni ranimer votre zele en
» ma faveur, ni réchauffer votre courage; je ſais que l'un
» & l'autre ont toujours la même vigueur; je viens vous
» exhorter au contraire à les contenir dans de juſtes bornes.
» Ce n'eſt ni l'avarice ou la haine, cauſes de tant de trou-
» bles dans les armées, ni la calomnie ou quelque vaine
» terreur, c'eſt l'excès ſeul de votre affection pour moi qui
» a produit avec plus de chaleur que de raiſon le tumulte
» de la nuit derniere : mais avec les motifs les plus honnêtes,
» une conduite inconſidérée peut avoir les plus funeſtes effets.
» Dans la guerre que nous allons commencer eſt-ce le tems
» de communiquer à tous chaque avis qu'on reçoit, &
» faut-il déliberer de chaque choſe devant tout le monde?
» L'ordre des affaires ni la rapidité de l'occaſion ne le per-
» mettroient pas, & comme il y a des choſes que le ſoldat
» doit ſavoir, il y en a d'autres qu'il doit ignorer. L'auto-
» rité des chefs & la rigueur de la diſcipline demandent
» qu'en pluſieurs occaſions les Centurions & les Tribuns eux-
» mêmes ne ſachent qu'obéir. Si chacun veut qu'on lui rende
» raiſon des ordres qu'il reçoit, c'en eſt fait de l'obéiſſance
» & par conſéquent de l'Empire. Que ſera-ce, lorſqu'on
» oſera courir aux armes dans le tems de la retraite &
» de la nuit? Lorſqu'un ou deux hommes perdus, & pris
» de vin, car je ne puis croire qu'une telle frenéſie en ait

Vos quidem iſtuc pro me ; ſed in diſcurſu ac tenebris , & rerum omnium confuſione , patefieri occaſio etiam adverſus me poteſt. Si Vitellio & ſatellitibus ejus eligendi facultas detur , quem nobis animum , quas mentes imprecentur ? Quid aliud quàm ſeditionem & diſcordiam optabunt ? Ne miles centurioni , ne centurio tribuno obſequatur : hinc confuſi pedites equiteſque , in exitium ruamus. Parendo potiùs , commilitones , quàm imperia ducum ſciſcitando res militares continentur. Et fortiſſimus in ipſo diſcrimine exercitus eſt , qui ante diſcrimen quietiſſimus. Vobis arma & animus ſit ; mihi conſilium & virtutis veſtræ regimen relinquite. Paucorum culpa fuit , duorum pœna erit. Ceteri abolete memoriam fœdiſſimæ noctis. Nec illas adverſus ſenatum voces ullus unquam exercitus audiat. Caput imperii , & decora omnium provinciarum , ad pœnam vocare , non herclè illi , quos cùm maximè Vitellius in nos ciet , Germani audeant. Ulli ne Italiæ alumni , & Romana verè juventus , ad ſanguinem & cædem depoſcerent ordinem , cujus ſplendore & gloria , ſordes & obſcuritatem Vitellianarum partium perſtringimus ? Nationes aliquas occupavit Vitellius , imaginem quamdam exercitus habet : Senatus nobiſcum eſt. Sic fit , ut hinc Reſpublica inde hoſtes Reipublicæ conſtiterint. Quid ? vos pulcherrimam hanc urbem , domibus & tectis , & congeſtu lapidum , ſtare creditis ? Muta iſta & inanima intercidere ac reparari promiſcuè poſſunt :

» faiſi davantage, tremperont leurs mains dans le ſang de » leurs officiers? Lorſqu'ils oſeront forcer l'appartement de » leur Empereur?

» Vous agiſſiez pour moi, j'en conviens; mais combien » l'affluence dans les ténebres & la confuſion de toutes » choſes fourniſſoient-elles une occaſion facile de s'en pré- » valoir contre moi-même! S'il étoit au pouvoir de Vitellius » & de ſes ſatellites de diriger nos inclinations & nos » eſprits, que voudroient-ils de plus que de nous inſpirer » la diſcorde & la ſédition, qu'exciter à la révolte le ſoldat » contre le Centurion, le Centurion contre le Tribun, &, » gens de cheval & de pied, nous entraîner ainſi tous pêle- » mêle à notre perte? Compagnons, c'eſt en exécutant les » ordres des chefs & non en les contrôlant qu'on fait heu- » reuſement la guerre, & les troupes les plus terribles dans » la mêlée ſont les plus tranquilles hors du combat. Les » armes & la valeur ſont votre partage; laiſſez-moi le ſoin » de les diriger. Que deux coupables ſeulement expient le » crime d'un petit nombre: que les autres s'efforcent d'en- » ſevelir dans un éternel oubli la honte de cette nuit, & » que de pareils diſcours contre le Sénat ne s'entendent » jamais dans aucune armée. Non, les Germains mêmes, » que Vitellius s'efforce d'exciter contre nous, n'oſeroient » menacer ce corps reſpectable, le chef & l'ornement de » l'Empire. Quels ſeroient donc les vrais enfans de Rome » ou de l'Italie qui voudroient le ſang & la mort des mem- » bres de cet Ordre, dont la ſplendeur & la gloire montent

æternitas rerum, & pax gentium, & mea cum vestrâ salus, incolumitate senatus firmatur. Hunc auspicato à parente & conditore urbis nostræ institutum, & à regibus usque ad principes continuum & immortalem, sicut à majoribus accepimus, sic posteris tradamus. Nam ut ex vobis senatores, ita ex senatoribus principes nascuntur.

Et oratio ad perstringendos mulcendosque militum animos, & severitatis modus (neque enim in plures quàm in duos animadverti jusserat) gratè accepta, compositique ad præsens, qui coërceri non poterant.

Non tamen quies urbi redierat; strepitus telorum, & facies belli erat: militibus, ut nihil in commune turbantibus, ita sparsis per domos, occulto habitu, & malignâ curâ in omnes quos nobilitas, aut opes, aut aliqua insignis claritudo rumoribus objecerat. Vitellianos quoque milites venisse in urbem ad studia partium noscenda, plerique credebant. Unde plena

„ & redoublent l'opprobre & l'obfcurité du parti de Vitellius ?
„ S'il occupe quelques provinces, s'il traîne après lui quelque fimulacre d'armée, le Sénat eft avec nous; c'eft par lui que nous fommes la République & que nos ennemis le font auffi de l'Etat. Penfez-vous que la majefté de cette ville confifte dans des amas de pierres & de maifons, monumens fans ame & fans voix qu'on peut détruire ou rétablir à fon gré ? L'éternité de l'Empire, la paix des Nations; mon falut & le vôtre, tout dépend de la confervation du Sénat. Inftitué folemnellement par le premier Pere & fondateur de cette ville pour être immortel comme elle, & continué fans interruption depuis les Rois jufqu'aux Empereurs, l'intérêt commun veut que nous le tranfmettions à nos defcendans tel que nous l'avons reçu de nos ayeux : car c'eft du Sénat que naiffent les fucceffeurs à l'Empire, comme de vous les Sénateurs.

Ayant ainfi tâché d'adoucir & contenir la fougue des foldats, Othon fe contenta d'en faire punir deux : févérité tempérée qui n'ôta rien au bon effet du difcours. C'eft ainfi qu'il appaifa, pour le moment, ceux qu'il ne pouvoit réprimer.

Mais le calme n'étoit pas pour cela rétabli dans la ville. Le bruit des armes y retentiffoit encore, & l'on y voyoit l'image de la guerre. Les foldats n'étoient pas attroupés en tumulte, mais déguifés & difperfés par les maifons, ils épioient avec une attention maligne tous ceux que leur rang, leur richeffe ou leur gloire expofoient aux difcours publics.

omnia suspicionum, & vix secreta domuum sine formidine; sed plurimum trepidationis in publico, ut quemque nuntium fama attulisset, animum vultumque conversi, ne diffidere dubiis, ac parum gaudere prosperis viderentur. Coacto verò in curiam senatu, arduus rerum omnium modus, ne contumax silentium, ne suspecta libertas. Et privato Othoni nuper, atque eadem dicenti, nota adulatio. Igitur versare sententias, & huc atque illuc torquere, hostem & parricidam Vitellium vocantes. Providentissimus quisque, vulgaribus conviciis: quidam, vera probra jacere, in clamore tamen, & ubi plurimæ voces, aut tumultu verborum sibi ipsi obstrepentes.

Prodigia insuper terrebant, diversis auctoribus vulgata. In vestibulo Capitolii omissas habenas bigæ, cui Victoria institerat; erupisse cellâ Junonis, majorem humanâ speciem; statuam divi Julii, in insula Tiberini amnis, sereno & immoto die, ab Occidente in Orientem conversam; prolocutum in Etruriâ bovem; insolitos animalium partus; & plura alia, rudibus sæculis, etiam in pace observata, quæ nunc tantùm in metu audiuntur. Sed præcipuus, & cum præsenti exitio, etiam futuri pavor, subitâ inundatione Tiberis: qui immenso auctu, prorupto ponte sublicio, ac strage obstantis molis refu-

On

On crut même qu'il s'étoit gliſſé dans Rome des ſoldats de Vitellius, pour ſonder les diſpoſitions des eſprits. Ainſi la défiance étoit univerſelle, & l'on ſe croyoit à peine en ſureté renfermé chez ſoi : mais c'étoit encore pis en public, où chacun craignant de paroître incertain dans les nouvelles douteuſes ou peu joyeux dans les favorables, couroit avec une avidité marquée au-devant de tous les bruits. Le Sénat aſſemblé ne ſavoit que faire, & trouvoit par-tout des difficultés : ſe taire étoit d'un rebelle, parler étoit d'un flatteur, & le manege de l'adulation n'étoit pas ignoré d'Othon qui s'en étoit ſervi ſi long-tems. Ainſi flottant d'avis en avis ſans s'arrêter à aucun, l'on ne s'accordoit qu'à traiter Vitellius de parricide & d'ennemi de l'Etat : les plus prévoyans ſe contentoient de l'accabler d'injures ſans conſéquence, tandis que d'autres n'épargnoient pas ſes vérités, mais à grands cris, & dans une telle confuſion de voix que chacun profitoit du bruit pour l'augmenter ſans être entendu.

Des prodiges atteſtés par divers témoins augmentoient encore l'épouvante. Dans le veſtibule du Capitole les rênes du char de la Victoire diſparurent. Un ſpectre de grandeur gigantesque fut vu dans la chapelle de Junon. La ſtatue de Jules Céſar, dans l'iſle du Tibre, ſe tourna par un tems calme & ſerein d'occident en orient. Un bœuf parla dans l'Etrurie ; pluſieurs bêtes firent des monſtres ; enfin l'on remarqua mille autres pareils phenomenes qu'on obſervoit en pleine paix dans les ſiecles groſſiers, & qu'on ne voit plus aujourd'hui que quand on a peur. Mais ce qui joignit la déſolation préſente,

ſus, non modò jacentia & plana urbis loca, ſed ſecura hujuſmodi caſuum implevit. Rapti è publico plerique, plures in tabernis & cubilibus intercepti. Fames in vulgus, inopiâ quæſtus, & penuriâ alimentorum; corrupta ſtagnantibus aquis inſularum fundamenta, dein remeante flumine dilapſa. Utque primùm vacuus à periculo animus fuit, id ipſum, quod paranti expeditionem Othoni, campus Martius & via Flaminia iter belli eſſet obſtructum, à fortuitis vel naturalibus cauſſis, in prodigium & omen imminentium cladium vertebatur.

Otho, luſtratâ urbe, & expenſis belli conſiliis, quando Peninæ Cottiæque Alpes, & ceteri Galliarum aditus Vitellianis exercitibus claudebantur, Narbonenſem Galliam aggredi ſtatuit, claſſe validâ & partibus fidâ; quòd reliquos cæſorum ad pontem Milvium, & ſævitiâ Galbæ in cuſtodiam habitos, in numeros legionis compoſuerat; facta & ceteris ſpes honoratioris in poſterum militiæ. Addidit claſſi urbanas cohortes, & pleroſque è prætorianis, vires & robur exercitûs, atque ipſis ducibus conſilium & cuſtodes. Summa expeditionis Antonio Novello, Suedio Clementi primipilaribus, Æmilio Pacenſi, cui ademptum à Galba Tribunatum reddiderat, permiſſa. Curam navium Oſcus libertus retinebat, ad obſervan-

à l'effroi pour l'avenir, fut une subite inondation du Tibre, qui crût à tel point, qu'ayant rompu le pont Sublicius, les débris dont son lit fut rempli, le firent refluer par toute la ville, même dans les lieux que leur hauteur sembloit garantir d'un pareil danger. Plusieurs furent surpris dans les rues, d'autres dans les boutiques & dans les chambres. A ce désastre se joignit la famine chez le peuple par la disette des vivres & le défaut d'argent. Enfin le Tibre, en reprenant son cours, emporta des isles dont le séjour des eaux avoit ruiné les fondemens. Mais à peine le péril passé laissa-t-il songer à d'autres choses, qu'on remarqua que la Voie Flaminienne & le champ de Mars, par où devoit passer Othon, étoient comblés. Aussi-tôt, sans songer si la cause en étoit fortuite ou naturelle, ce fut un nouveau prodige qui présageoit tous les malheurs dont on étoit menacé.

Ayant purifié la ville, Othon se livra aux soins de la guerre, & voyant que les Alpes Pennines, les Cotiennes, & toutes les autres avenues des Gaules étoient bouchées par les troupes de Vitellius, il résolut d'attaquer la Gaule Narbonnoise avec une bonne flotte dont il étoit sûr : car il avoit rétabli en Légion ceux qui avoient échappés au massacre du pont Milvius & que Galba avoit fait emprisonner, & il promit aux autres Légionnaires de les avancer dans la suite. Il joignit à la même flotte avec les Cohortes urbaines, plusieurs Prétoriens, l'élite des Troupes, lesquels servoient en même tems de conseil & de garde aux chefs. Il donna le commandement de cette expédition aux Primipilaires Antonius Novellus & Suedius

dam honestiorum fidem invitatus. Peditum equitumque copiis Suetonius Paulinus, Marius Celsus, Annius Gallus, rectores destinati. Sed plurima fides Licinio Proculo prætorii præfecto. Is urbanæ militiæ impiger, bellorum insolens, auctoritatem Paulini, vigorem Celsi, maturitatem Galli, ut cuique erat, criminando, quod facillimum factu est, pravus & callidus, bonos & modestos anteibat.

Sepositus per eos dies Cornelius Dolabella in coloniam Aquinatem, neque arctâ custodiâ, neque obscurâ : nullum ob crimen, sed vetusto nomine, & propinquitate Galbæ monstratus. Multos è magistratibus, magnam consularium partem, Otho, non participes aut ministros bello, sed comitum specie, secum expedire jubet. In quîs & L. Vitellium, eodem quo ceteros cultu, nec ut imperatoris fratrem, nec ut hostis. Igitur motæ urbis curæ, nullus ordo metu aut periculo vacuus. Primores senatus ætate invalidi, & longâ pace desides; segnis & oblita bellorum nobilitas; ignarus militiæ eques : quanto magis occultare ac abdere pavorem nitebantur, manifestiùs pavidi. Nec deerant è contrario, qui ambitione stolidâ, conspicua arma, insignes equos, quidam luxuriosos apparatus conviviorum & irritamenta libidinum, ut instrumenta belli mercarentur. Sapientibus quietis & Reipublicæ cura :

Clémens, auquel il joignit Emilius Pacensis, en lui rendant le Tribunat que Galba lui avoit ôté. La flotte fut laissée aux soins d'Oscus affranchi, qu'Othon chargea d'avoir l'œil sur la fidélité des Généraux. A l'égard des Troupes de terre, il mit à leur tête Suétonius Paulinus, Marius Celsus & Annius Gallus. Mais il donna sa plus grande confiance à Licinius Proculus, préfet du prétoire. Cet homme, officier vigilant dans Rome, mais sans expérience à la guerre, blâmant l'autorité de Paulin, la vigueur de Celsus, la maturité de Gallus, tournoit en mal tous les caracteres, &, ce qui n'est pas fort surprenant, l'emportoit ainsi par son adroite méchanceté sur des gens meilleurs & plus modestes que lui.

Environ ce tems-là, Cornelius Dolabella fut relégué dans la ville d'Aquin & gardé moins rigoureusement que surement, sans qu'on eût autre chose à lui reprocher qu'une illustre naissance & l'amitié de Galba. Plusieurs Magistrats & la plupart des Consulaires suivirent Othon par son ordre, plutôt sous le prétexte de l'accompagner que pour partager les soins de la guerre. De ce nombre étoit Lucius Vitellius qui ne fut distingué ni comme ennemi ni comme frere d'un Empereur. C'est alors que les soucis changeant d'objet, nul ordre ne fut exempt de péril ou de crainte. Les premiers du Sénat, chargés d'années & amollis par une longue paix, une noblesse énervée & qui avoit oublié l'usage des armes, des Chevaliers mal exercés, ne faisoient tous que mieux déceler leur frayeur par leurs efforts pour la cacher. Plusieurs, cependant, guerriers à prix d'argent & braves de leurs richesses, étaloient par une imbécile

leviſſimus quiſque, & futuri improvidus, ſpe vanâ tumens. Multis afflicta fides in pace, ac turbatis rebus alacres, & per incerta tutiſſimi.

Sed vulgus & magnitudine nimiâ communium curarum expers populus, ſentire paulatim belli mala, conversâ in militum uſum omni pecuniâ, intentis alimentorum pretiis: quæ motu Vindicis, haud perinde plebem attriverant, ſecurâ tum urbe, & provinciali bello, quod inter legiones Galliaſque velut externum fuit. Nam, ex quo divus Auguſtus res Cæſarum compoſuit, procul & in unius ſolicitudinem aut decus, populus Romanus bellaverat. Sub Tiberio & Caïo, tantùm pacis adverſa pertimuere. Scriboniani contra Claudium incepta, ſimul audita & coërcita. Nero nuntiis magis & rumoribus, quàm armis depulſus. Tum legiones claſſeſque, & quod raro aliàs, prætorianus urbanuſque miles, in aciem deducti, Oriens Occidenſque & quidquid utrimque virium eſt à tergo: ſi ducibus aliis bellatum foret, longo bello materia. Fuere, qui proficiſcenti Othoni moras religionemque nondum conditorum ancilium afferrent. Aſpernatus omnem cunctationem, ut Neroni quoque exitioſam: & Cæcina, jam Alpes tranſgreſſus, exſtimulabat.

vanité des armes brillantes, de ſuperbes chevaux, de pompeux équipages, & tous les apprêts du luxe & de la volupté pour ceux de la guerre. Tandis que les ſages veilloient au repos de la République, mille étourdis ſans prévoyance s'énorgueilliſſoient d'un vain eſpoir; pluſieurs, qui s'étoient mal conduits durant la paix ſe réjouiſſoient de tout ce déſordre, & tiroient du danger préſent leur ſureté perſonnelle.

Cependant le Peuple, dont tant de ſoins paſſoient la portée, voyant augmenter le prix des denrées & tout l'argent ſervir à l'entretien des Troupes, commença de ſentir les maux qu'il n'avoit fait que craindre après la révolte de Vindex, tems où la guerre allumée entre les Gaules & les Légions, laiſſant Rome & l'Italie en paix, pouvoit paſſer pour externe. Car depuis qu'Auguſte eût aſſuré l'Empire aux Céſars, le Peuple Romain avoit toujours porté ſes armes au loin & ſeulement pour la gloire & l'intérêt d'un ſeul. Les regnes de Tibere & de Caligula n'avoient été que menacés de guerres civiles. Sous Claude les premiers mouvemens de Scribonianus furent auſſi-tôt réprimés que connus; & Néron même fut expulſé par des rumeurs & des bruits plutôt que par la force des armes. Mais ici l'on avoit ſous les yeux des Légions, des flottes, & ce qui étoit plus rare encore, les Milices de Rome & les Prétoriens en armes. L'Orient & l'Occident avec toutes les forces qu'on laiſſoit derriere ſoi, euſſent fourni l'aliment d'une longue guerre à de meilleurs Généraux. Pluſieurs s'amuſant aux préſages, vouloient qu'Othon différât ſon départ juſqu'à ce que les boucliers ſacrés fuſſent prêts. Mais excité par la diligence de Cæcina

Pridie Idus Mar. commendatâ patribus Republicâ, reliquias Neronianarum ſectionum nondum in fiſcum converſas, revocatis ab exſilio conceſſit : juſtiſſimum donum, & in ſpeciem magnificum, ſed feſtinatâ exactione, uſu ſterile. Mox vocatâ concione, majeſtatis urbis, & conſenſum populi ac ſenatus pro ſe attollens, adverſum Vitellianas partes modeſtè diſſeruit inſcitiam potiùs legionum, quàm audaciam increpans, nullâ Vitellii mentione; ſive ipſius ea moderatio, ſeu ſcriptor orationis ſibi metuens, contumeliis in Vitellium abſtinuit : quando, ut in conſiliis militiæ Suetonio Paulino & Mario Celſo, ita in rebus urbanis Galerii Trachali ingenio Othonem uti credebatur; & erant qui genus ipſum orandi noſcerent, crebro fori uſu celebre, & ad implendas populi aures, latum & ſonans. Clamor voceſque vulgi, ex more adulandi, nimiæ & falſæ; quaſi dictatorem Cæſarem, aut imperatorem Auguſtum proſequerentur, ita ſtudiis votiſque certabant; nec metu aut amore, ſed ex libidine ſervitii, ut in familiis, privata cuique ſtimulatio, & vile jam decus publicum. Profectus Otho, quietem urbis curaſque imperii, Salvio Titiano fratri permiſit.

qui avoit déjà passé les Alpes, il méprisa de vains délais dont Néron s'étoit mal trouvé.

Le quatorze de mars il chargea le Sénat du soin de la République, & rendit aux Proscrits rappellés tout ce qui n'avoit point encore été dénaturé de leurs biens confisqués par Néron. Don très-juste & très-magnifique en apparence, mais qui se réduisoit presque à rien par la promptitude qu'on avoit mise à tout vendre. Ensuite dans une harangue publique il fit valoir en sa faveur la majesté de Rome, le consentement du Peuple & du Sénat, & parla modestement du parti contraire, accusant plutôt les Légions d'erreur que d'audace, sans faire aucune mention de Vitellius, soit ménagement de sa part, soit précaution de la part de l'Auteur du discours : car comme Othon consultoit Suétone Paulin & Marius Celsus sur la guerre, on crut qu'il se servoit de Galerius Trachalus dans les affaires civiles. Quelques-uns démélerent même le genre de cet Orateur, connu par ses fréquens plaidoyers & par son style empoulé propre à remplir les oreilles du Peuple. La harangue fut reçue avec ces cris, ces applaudissemens faux & outrés qui font l'adulation de la multitude. Tous s'efforçoient à l'envi d'étaler un zele & des vœux dignes de la dictature de César ou de l'empire d'Auguste ; ils ne suivoient même en cela ni l'amour ni la crainte, mais un penchant bas & servile, & comme il n'étoit plus question d'honnéteté publique, les Citoyens n'étoient que de vils esclaves flattant leur maître par intérêt. Othon en partant, remit à Salvius Titianus son frere, le gouvernement de Rome & le soin de l'Empire.



TRADUCTION

DE

L'APOCOLOKINTOSIS DE SENEQUE,

Sur la mort de l'Empereur Claude.

L. A. SENECÆ

CLAUDII CÆSARIS

APOKOLOKYNTOSIS.

QUID actum ſit in cœlo ante diem tertium eidus Octobris, Aſinio Marcello, Acilio Aviola Coſſ. anno novo, initio ſæculi feliciſſimi, volo memoriæ tradere. Nihil offenſæ vel gratiæ dabitur. Hæc ita vera ſi quis quæſierit unde ſciam: primum ſi noluero, non reſpondebo. Quis coacturus eſt? Ego ſcio me liberum factum, ex quo ſuum diem obiit ille, qui verum proverbium fecerat, aut regem aut fatuum naſci oportere.

Si libuerit reſpondere, dicam quod mihi in buccam venerit. Quis unquam ab hiſtorico jurato res exegit? Tamen ſi neceſſe fuerit auctorem producere, quærite ab eo qui Druſillam euntem in cœlum vidit. Idem Claudium vidiſſe ſe dicet iter facientem, non paſſibus æquis. Velit, nolit, neceſſe eſt, illi omnia videre, quæ in cœlo agantur. Appiæ viæ curator eſt: qua ſcis & divum Auguſtum, & Tiberium Cæſarem, ad deos iſſe. Hunc ſi interrogaveris, ſoli narrabit: coram pluribus nunquam

TRADUCTION
DE
L'APOCOLOKINTOSIS
DE SENEQUE,

Sur la mort de l'Empereur Claude.

JE veux raconter aux hommes ce qui s'eſt paſſé dans les Cieux le treize Octobre ſous le Conſulat d'Aſinius Marcellus & d'Acilius Aviola, dans la nouvelle année qui commence cet heureux ſiecle (*). Je ne ferai ni tort ni grace; mais ſi l'on demande comment je ſuis ſi bien inſtruit? Premiérement je ne répondrai rien, s'il me plaît; car qui m'y pourra contraindre? Ne ſais-je pas que me voilà devenu libre par la mort de ce galant-homme qui avoit très-bien vérifié le proverbe, qu'il faut naître ou monarque ou ſot?

Que ſi je veux répondre, je dirai comme un autre tout ce qui me viendra dans la tête. Demanda-t-on jamais caution à un

(*) Quoique les jeux ſéculaires euſſent été célébrés par Auguſte, Claude prétendant qu'il avoit mal calculé, les fit célébrer auſſi : ce qui donnoit à rire au Peuple quand le crieur public annonça dans la forme ordinaire, des jeux que nul homme vivant n'avoit vu ni ne reverroit : car non-ſeulement pluſieurs perſonnes encore vivantes avoient vu ceux d'Auguſte, mais même il y eut des Hiſtrions qui jouerent aux uns & aux autres, & Vitellius n'avoit pas honte de dire à Claude malgré la proclamation ; *Sæpe facias.*

verbum faciet. Nam ex quo in Senatu juravit ſe Druſillam vidiſſe cœlum aſcendentem, & illi pro tam bono nuntio nemo credidit quid viderit, verbis conceptis adfirmavit, ſe non indicaturum etiamſi in medio foro hominem vidiſſet occiſum. Ab hoc ego quæcumque audivi, certè clara affero, ita illum ſalvum & felicem habeam.

Jam Phœbus breviore viâ contraxerat ortum
Lucis, & obſcuri creſcebant tempora ſomni.
Jamque ſuum victrix augebat Cynthia regnum:
Et deformis hiems gratos carpebat honores
Divitis autumni, viſoque feneſcere Baccho
Carpebat raras ſerus vindemitor uvas.

Puto magis intelligi ſi dixero, menſis erat October, dies tertius eidus Octobris. Horam non poſſum tibi certam dicere; faciliùs inter philoſophos quàm inter horologia conveniet. Tamen

Hiſtorien-juré ? Cependant, ſi j'en voulois une, je n'ai qu'à citer celui qui a vu Druſille monter au Ciel ; il vous dira qu'il a vu Claude y monter auſſi tout clochant. Ne faut-il pas que cet homme voye, bon-gré malgré, tout ce qui ſe fait là-haut? n'eſt-il pas inſpecteur de la Voie Appienne par laquelle on ſait qu'Auguſte & Tibere ſont allés ſe faire Dieux ? Mais ne l'interrogez que tête-à-tête ; il ne dira rien en public ; car après avoir juré dans le Sénat qu'il avoit vu l'aſcenſion de Druſille, indigné qu'au mépris d'une ſi bonne nouvelle perſonne ne voulût croire à ce qu'il avoit vu, il proteſta en bonne forme qu'il verroit tuer un homme en pleine rue qu'il n'en diroit rien. Pour moi je peux jurer par le bien que je lui ſouhaite qu'il m'a dit ce que je vais publier. Déjà

Par un plus court chemin l'aſtre qui nous éclaire
Dirigeoit à nos yeux ſa courſe journaliere;
Le Dieu fantaſque & brun qui préſide au repos,
A de plus longues nuits, prodiguoit ſes pavots.
La blafarde Cynthie aux dépens de ſon frere,
De ſa triſte lueur éclairoit l'hémiſphere,
Et le difforme hiver obtenoit les honneurs
De la ſaiſon des fruits & du Dieu des buveurs.
Le vendangeur tardif, d'une main engourdie,
Otoit encor du cep quelque grappe flétrie.

Mais peut-être parlerai-je auſſi clairement en diſant que c'étoit le treizieme d'Octobre. A l'égard de l'heure, je ne puis vous la dire exactement, mais il eſt à croire que là-deſſus les

inter ſextam & ſeptimam erat. Nimis ruſticè acquieſcunt oneri poetæ, non contenti ortus & occaſus deſcribere, ut etiam medium diem inquietent. Tu ſic tranſibis horam tam bonam?

Jam medium curſu Phœbus diviſerat orbem;
Et propior nocti feſſas quatiebat habenas,
Oblico flexam deducens tramite lucem.

Claudius animam agere cœpit, nec invenire exitum poterat. Tum Mercurius, qui ſemper ingenio ejus delectatus eſſet, unam de tribus Parcis educit, & ait: Quid fœmina crudeliſſima hominem miſerum torqueri pateris, nec umquam meritum, ut tamdiù cruciaretur? Annus ſexageſimus & quartus eſt, ex quo cum anima luctatur. Quid huic invides? Patere mathematicos aliquando verum dicere, qui illum ex quo Princeps factus eſt, omnibus annis, omnibus menſibus efferunt. Et tamen non eſt mirum ſi errant; horam ejus nemo novit. Nemo enim illum unquam natum putavit. Fac quod faciendum eſt.

Dede neci; melior vacua ſine regnet in aulâ.

Philoſophes

Philosophes s'accorderont mieux que les horloges (*). Quoi qu'il en soit, supposons qu'il étoit entre six & sept, & puisque non contens d'écrire le commencement & la fin du jour, les Poëtes, plus actifs que des manœuvres, n'en peuvent laisser en paix le milieu; voici comment dans leur langue j'exprimerois cette heure fortunée.

> Déjà du haut des Cieux le Dieu de la lumiere
> Avoit en deux moitiés partagé l'hémisphere,
> Et pressant de la main ses Coursiers déjà las,
> Vers l'hespérique bord accéléroit leurs pas.

Quand Mercure que la folie de Claude avoit toujours amusé, voyant son ame obstruée de toutes parts chercher vainement une issue, prit à part une des trois Parques, & lui dit: comment une femme a-t-elle assez de cruauté pour voir un misérable dans des tourmens si longs & si peu mérités? Voilà bientôt soixante-quatre ans qu'il est en querelle avec son ame. Qu'attends-tu donc encore? souffre que les astrologues, qui depuis son avénement annoncent tous les ans & tous les mois son trépas, disent vrai du moins une fois. Ce n'est pas merveille, j'en conviens, s'ils se trompent en cette occasion: car qui trouva jamais son heure, & qui sait comment il peut rendre l'esprit? Mais n'importe; fais toujours ta charge, qu'il meure & céde l'Empire au plus digne.

(*) La mort de Claude fut long-tems cachée au Peuple, jusqu'à ce qu'Agrippine eût pris ses mesures pour ôter l'Empire à Britannicus & le donner à Néron. Ce qui fit que le Public n'en savoit exactement ni le jour ni l'heure.

Sed Clotho : Ego mehercule, inquit, pusillum temporis adjicere illi volebam, dum hos pauculos qui supersunt, civitate donaret. Constituerat enim omnes Græcos, Gallos, Hispanos, Britannos, togatos videre. Sed quoniam placet aliquos peregrinos in semen relinqui, & tu ita jubes fieri, fiat. Aperit tum capsulam, & tres fusos profert. Unus erat Augurini, alter Babæ, tertius Claudii. Hos, inquit, tres uno anno exiguis temporum intervallis divisos, mori jubebo : nec illum incomitatum dimittam. Non oportet enim eum, qui modo se tot millia hominum sequentia videbat, tot præcedentia, tot circumfusa, subitò solum destitui. Contentus erit his interim convictoribus.

Hæc ait, & turpi convolvens stamina fuso
Abrupit stolidæ regalia tempora vitæ.
At Lachesis redimita comas, ornata capillos,
Pieria crinem lauro frontemque coronans,
Candida de niveo subtemina vellere sumit,
Felici moderanda manu : quæ ducta colorem
Assumpsere novum : mirantur pensa sorores.
Mutatur vilis pretioso lana metallo :
Aurea formoso descendunt sæcula filo.
Nec modus est illis, felicia vellera ducunt,
Et gaudent implere manus, sunt dulcia pensa.
Sponte sua festinat opus, nulloque labore
Mollia contorto descendunt stamina fuso.
Vincunt Tithoni, vincunt & Nestoris annos.

Vraiment, répondit Clotho, je voulois lui laisser quelques jours pour faire Citoyens-Romains ce peu de gens qui sont encore à l'être, puisque c'étoit son plaisir de voir Grecs, Gaulois, Espagnols, Bretons, & tout le monde en toge. Cependant, comme il est bon de laisser quelques étrangers pour graine, soit fait selon votre volonté. Alors elle ouvre une boëte & en tire trois fuseaux : l'un pour Augurinus, l'autre pour Babe, & le troisieme pour Claude ; ce sont, dit-elle, trois personnages que j'expédierai dans l'espace d'un an à peu d'intervalle entr'eux, afin que celui-ci n'aille pas tout seul. Sortant de se voir environné de tant de milliers d'hommes, que deviendroit-il abandonné tout d'un coup à lui-même ? Mais ces deux camarades lui suffiront.

Elle dit : & d'un tour fait sur un vil fuseau,
Du stupide mortel abrégeant l'agonie,
Elle tranche le cours de sa royale vie.
A l'instant Lachésis, une de ses deux sœurs
Dans un habit paré de festons & de fleurs,
Et le front couronné des lauriers du permesse,
D'une toison d'argent prend une blanche tresse
Dont son adroite main forme un fil délicat.
Le fil sur le fuseau prend un nouvel éclat ;
De sa rare beauté les sœurs sont étonnées,
Et toutes à l'envi de guirlandes ornées,
Voyant briller leur laine & s'enrichir encor
Avec un fil doré filent le siecle d'or :
De la blanche toison la laine détachée

Phœbus adeſt cantuque juvat, gaudetque futuris :
Et lætus nunc plectra movet, nunc penſa miniſtrat,
Detinet intentas cantu, fallitque laborem.
Dumque nimis citharam, fraternaque carmina laudant,
Plus ſolito nevere manus : humanaque fata
Laudatum tranſcendit opus. Ne demite Parcæ,
Phœbus ait : vincat mortalis tempora vitæ,
Ille mihi ſimilis vultu, ſimiliſque decore,
Nec cantu, nec voce minor : felicia laſſis
Sæcula præſtabit, legumque ſilentia rumpet.
Qualis diſcutiens fugientia lucifer aſtra ;
Aut qualis ſurgit redeuntibus heſperus aſtris :
Qualis cum primum tenebris aurora ſolutis
Induxit rubicunda diem, ſol adſpicit orbem
Lucidus, & primos è carcere concitat axes :
Talis Cæſar adeſt, talem jam Roma Neronem
Adſpicit, flagrat nitidus fulgore remiſſo
Vultus, & affuſo cervix formoſa capillo.

Hæc Apollo. At Lacheſis, quæ & ipſa homini fortiſſimo faveret, fecit, & plena orditur manu, & Neroni multos annos de ſuo donat. Claudium autem jubent omnes χαίροντας, εὐφημοῦντας ἐκπέμπειν δόμων. Et ille quidem animam ebulliit, & eo deſiit vivere videri. Exſpiravit autem dum comœdos audit, ut ſcias me non ſine cauſâ illos timere. Ultima vox

Et de leurs doigts légers rapidement touchée,
Coule à l'inſtant ſans peine, & file & s'embellit,
De mille & mille tours le fuſeau ſe remplit.
Qu'il paſſe les longs jours & la trame fertile
Du rival de Céphale & du vieux Roi de Pyle.
Phœbus, d'un chant de joie annonçant l'avenir
De fuſeaux toujours neufs s'empreſſe à les ſervir,
Et cherchant ſur ſa lyre un ton qui les ſéduiſe,
Les trompe heureuſement ſur le tems qui s'épuiſe.
Puiſſe un ſi doux travail, dit-il, être éternel !
Les jours que vous filez ne ſont pas d'un mortel :
Il me ſera ſemblable & d'air & de viſage,
De la voix & des chants il aura l'avantage.
Des ſiecles plus heureux renaîtront à ſa voix ;
Sa loi fera ceſſer le ſilence des loix.
Comme on voit du matin l'étoile radieuſe
Annoncer le départ de la nuit ténébreuſe ;
Ou tel que le ſoleil diſſipant les vapeurs,
Rend la lumiere au monde & l'alégreſſe aux cœurs :
Tel Céſar va paroître, & la terre éblouie
A ſes premiers rayons eſt déjà réjouie.

Ainſi dit Apollon, & la Parque honorant la grande ame de Néron, ajoute encore de ſon chef pluſieurs années à celles qu'elle lui file à pleines mains. Pour Claude, tous ayant opiné que ſa trame pourrie fût coupée, auſſi-tôt il cracha ſon ame & ceſſa de paroître en vie. Au moment qu'il expira il écoutoit des Comédiens ; par où l'on voit que ſi je les crains ce n'eſt

ejus inter homines audita eſt, cum majorem ſonitum emiſiſſet illâ parte, quâ facilius loquebatur : Væ me, puto, concacavi me. Quid autem fecerit, neſcio : omnia certe concacavit.

Quæ in terris poſtea ſint acta, ſupervacuum eſt referre. Scitis enim optime : nec periculum eſt, ne excidant, quæ memoriæ publicum gaudium impreſſerunt. Nemo felicitatis ſuæ obliviſcitur. In cælo quæ acta ſint audite : fides penes auctorem erit. Nunciatur Jovi, veniſſe quemdam bonæ ſtaturæ, bene canum, neſcio quid illum minari : aſſiduè enim caput movere, pedem dextrum trahere. Quæſiſſe ſe, cujus nationis eſſet? reſpondiſſe, neſcio quid perturbato ſono, & voce confuſâ, non intelligere ſe linguam ejus : nec Græcum eſſe, nec Romanum, nec ullius gentis notæ.

Tum Jupiter Herculem, quia totum orbem terrarum pererraverat, & noſſe videbatur omnes nationes, jubet ire & explorare, quorum hominum eſſet. Tum Hercules primo adſpectu ſane perturbatus eſt, ut qui etiam non omnia monſtra timuerit : ut vidit novi generis faciem, inſolitum inceſſum, vocem nullius terreſtris animalis, ſed (qualis eſſe marinis belluis ſolet) raucam & implicatam, putavit ſibi tertium decimum laborem veniſſe. Diligentius intuenti, viſus eſt quaſi homo. Acceſſit itaque, & quod facillimum fuit Græculo, ait : *τὶς πόθεν εἰς ἀνδρῶν πόθι τοι πόλις.*

pas ſans cauſe. Après un ſon fort bruyant de l'organe dont il parloit le plus aiſément, ſon dernier mot fut ; *Foin ! je me ſuis embrené.* Je ne ſais au vrai ce qu'il fit de lui, mais ainſi faiſoit-il toutes choſes.

Il ſeroit ſuperflu de dire ce qui s'eſt paſſé depuis ſur la terre. Vous le ſavez tous, & il n'eſt pas à craindre que le public en perde la mémoire. Oublia-t-on jamais ſon bonheur ? Quant à ce qui s'eſt paſſé au Ciel, je vais vous le rapporter, & vous devez s'il vous plait, m'en croire. D'abord on annonça à Jupiter un Quidam d'aſſez bonne taille, blanc comme une chevre, branlant la tête & traînant le pied droit d'un air fort extravagant. Interrogé d'où il étoit, il avoit murmuré entre ſes dents je ne ſais quoi, qu'on ne put entendre, & qui n'étoit ni grec ni latin ni dans aucune langue connue.

Alors Jupiter s'adreſſant à Hercule qui ayant couru toute la terre en devoit connoître tous les peuples, le chargea d'aller examiner de quel pays étoit cet homme. Hercule, aguerri contre tant de monſtres, ne laiſſa pas de ſe troubler en abordant celui-ci : frappé de cette étrange face, de ce marcher inuſité, de ce beuglement rauque & ſourd, moins ſemblable à la voix d'un animal terreſtre qu'au mugiſſement d'un monſtre marin, ah, dit-il, voici mon treizieme travail ! Cependant en regardant mieux il crut démêler quelques traits d'un homme. Il l'arrête & lui dit aiſément en Grec bien tourné.

D'où viens-tu, quel es-tu, de quel pays es-tu ?

Ubi hæc Claudius, gaudet eſſe illic philologos homines, ſperat futurum aliquem hiſtoriis ſuis locum. Itaque & ipſe Homerico verſu Cæſarem ſe eſſe ſignificans ait:

Ἰλιόθεν με φέρων ἄνεμος Κικόνεσσι πέλασσεν.

Erat autem ſequens verſus verior, æque Homericus:

ἔνθα δ' ἐγὼ πόλιν ἔπραθον, ὤλεσα δ' αὐτούς.

Et impoſuerat Herculi homini minimè vafro, niſi fuiſſet illic Febris, quæ fano ſuo relicto ſola cum illo venerat: ceteros omnes deos Romæ reliquerat. Iſte, inquit, mera mendacia narrat. Ego tibi dico, quæ cum ipſo tot annos vixi, Lugduni natus eſt: Marci municipem vides: quod tibi narro, ad ſextum decimum lapidem à Vienna natus eſt, Gallus Germanus. Itaque quod Gallum facere oportebat, Romam cœpit. Hunc ego tibi recipio Lugduni natum, ubi Licinius multos annos regnavit. Tu autem qui plura loca calcaſti, quam ullus mulio perpetuarius, Lugdunenſes ſcire debes, & multa millia inter Xantum & Rhodanum intereſſe.

Excandeſcit hoc loco Claudius, & quanto poteſt murmure iraſcitur. Quid diceret, nemo intelligebat. Ille autem Febrim duci jubebat, illo geſtu ſolutæ manus, & ad hoc unum ſatis firmæ, quo decollare homines ſolebat. Juſſerat illi collum præcidi. Putares omnes illius eſſe libertos, adeo illum nemo curabat.

A ce mot, Claude voyant qu'il y avoit là des beaux-eſprits, eſpéra que l'un d'eux écriroit ſon hiſtoire, & s'annonçant pour Céſar par un vers d'Homere, il dit ;

Les vents m'ont amené des rivages Troyens.

mais le vers ſuivant eût été plus vrai ;

Dont j'ai détruit les murs, tué les Citoyens.

Cependant il en auroit impoſé à Hercule qui eſt un aſſez bon homme de Dieu, ſans la fievre qui laiſſant toutes les autres divinités à Rome, ſeule avoit quitté ſon Temple pour le ſuivre. Apprenez, lui dit-elle, qu'il ne fait que mentir ; je puis le ſavoir, moi qui ai demeuré tant d'années avec lui : C'eſt un bourgeois de Lyon ; il eſt né dans les Gaules à dix-ſept milles de Vienne ; il n'eſt pas Romain, vous dis-je, c'eſt un franc Gaulois, & il a traité Rome à la Gauloiſe. C'eſt un fait qu'il eſt de Lyon où Licinius a commandé ſi long-tems. Vous qui avez couru plus de pays qu'un vieux muletier, devez ſavoir ce que c'eſt que Lyon, & qu'il y a loin du Rhône au Xante.

Ici Claude enflammé de colere ſe mit à grogner le plus haut qu'il put. Voyant qu'on ne l'entendoit point, il fit ſigne qu'on arrêtat la fievre, & du geſte dont il faiſoit décoller les gens, (ſeul mouvement que ſes deux mains ſuſſent faire), il ordonna qu'on lui coupât la tête. Mais il n'étoit non-plus écouté que s'il eût parlé encore à ſes affranchis (*).

(*) On ſait combien cet imbécille avoit peu de conſidération dans ſa maiſon : à peine le maitre du monde avoit-il un valet qui lui daignât obéir. Il eſt étonnant que Seneque ait oſé dire tout cela, lui qui étoit ſi courtiſan ; mais Agrippine avoit beſoin de lui, & elle le ſavoit bien.

Tum Hercules : Audi me, inquit, tu, & deſine fatuari : veniſti huc, ubi mures ferrum rodunt. Citiùs mihi verum, ne tibi alogias excutiam. Et quo terribilior eſſet, tragicus fit, & ait :

Exprome propere, ſede quâ genitus cluas,
Hoc ne peremptus ſtipite, ad terram accidas.
Hæc clava reges ſæpe mactavit feros,
Quid nunc profatu vocis incerto ſonas ?
Quæ patria, quæ gens mobile eduxit caput ;
Ediſſere : equidem regna tergemini petens
Longinqua regis, unde ab Heſperio mari
Inachiam ab urbem nobile advexi pecus.
Vidi duobus imminens fluviis jugum
Quod Phœbus ortu ſemper obverſo videt :
Ubi Rhodanus ingens amne præpido fluit,
Ararque dubitans quo ſuos curſus agat,
Tacitus quietis alluit ripas vadis.
Eſt ne illa tellus ſpiritus altrix tui ?

Hæc ſatis animosè & fortiter. Niholominus mentis ſuæ non eſt, & timet μωροῦ πληγήν. Claudius ut vidit virum valentem oblitus nugarum, intellexit neminem parem ſibi Romæ fuiſſe : illic non habere ſe idem gratiæ : Gallum in ſuo ſterqui-

Oh, oh! L'ami, lui dit Hercule, ne va pas faire ici le ſot. Te voici dans un ſéjour où les rats rongent le fer ; déclare promptement la vérité avant que je te l'arrache ; puis prenant un ton tragique pour lui en mieux impoſer, il continua ainſi :

Nomme à l'inſtant les lieux où tu reçus le jour,
Ou ta race avec toi va périr ſans retour.
De grands Rois ont ſenti cette lourde maſſue,
Et ma main dans ſes coups ne s'eſt jamais déçue ;
Tremble de l'éprouver encore à tes dépens.
Quel murmure confus entends-je entre tes dents ?
Parle, & ne me tiens pas plus long-tems en attente :
Quels climats ont produit cette tête branlante ?
Jadis dans l'Heſpérie au triple Géryon
J'allai porter la guerre, & par occaſion,
De ſes nobles troupeaux ravis dans ſon étable
Ramenai dans Argos le trophée honorable.
En route, aux pieds d'un mont doré par l'orient,
Je vis ſe réunir dans un ſéjour riant,
Le rapide courant de l'impétueux Rhône,
Et le cours incertain de la paiſible Saône :
Eſt-ce là le pays où tu reçus le jour ?

Hercule en parlant de la ſorte affectoit plus d'intrépidité qu'il n'en avoit dans l'ame, & ne laiſſoit pas de craindre la main d'un fou. Mais Claude lui voyant l'air d'un homme réſolu qui n'entendoit pas raillerie, jugea qu'il n'étoit pas-là

linio plurimum poſſe. Itaque quantum intelligi potuit, hæc viſus eſt dicere.

Ego te fortiſſime deorum Hercules, ſperavi mihi affuturum apud alios : & ſi quis à me notorem petiiſſet, te fui nominaturus, qui me optime noſti. Nam ſi memoriā repetis, ego eram, qui tibi ante templum tuum jus dicebam totis diebus menſe Julio & Auguſto. Tu ſcis quantum illic miſeriarum pertulerim, cum cauſidicos audirem, & diem & noctem : in quos ſi incidiſſes, valde fortis licet, maluiſſes cloacas augiæ purgare : multo plus ego ſtercoris exhauſi. Sed quoniam volo, non mirum, quod impetum in curiam feciſti : nihil tibi cluſi eſt.

Modò dic nobis, qualem deum iſtum fieri velis : 'επικούρειος θεὸς non poteſt eſſe : οὔτε αὐτός πρᾶγμα ἔχει, οὔτε ἄλλοις παρέχει. Stoicus? quomodo poteſt rotundus eſſe (ut ait Varro) ſine capite, ſine præputio? Eſt aliquid in eo ſtoici Dei : jam video, nec cor nec caput habet. Si mehercules à Saturno petiiſſet hoc beneficium cujus menſem toto anno celebravit ſaturnalia ejus princeps non tuliſſet. Illum Deum ab Jove, quem quantum quidem in illo fuit, damnavit inceſti. L. Syllanum enim generum ſuum occidit. Oro per quod ſororem ſuam, feſtiviſſimam omnium puellarum, quam omnes Venerem vocarent, maluit Junonem vocare. Quare, inquit, quæro enim, ſororem ſuam ſtulte ſtudere ; Athenis dimidium licet, Alexandriæ totum? Quia

comme à Rome où nul n'osoit s'égaler à lui, & que partout le coq est maître sur son fumier. Il se remit donc à grogner, & autant qu'on put l'entendre il sembla parler ainsi.

J'espérois, ô le plus fort de tous les Dieux ! que vous me protégeriez auprès des autres, & que si j'avois eu à me renommer de quelqu'un, c'eût été de vous qui me connoissez si bien. Car souvenez-vous-en, s'il vous plaît, quel autre que moi tenoit audience devant votre temple durant les mois de Juillet & d'Août ? Vous savez ce que j'ai souffert-là de miseres, jour & nuit à la merci des avocats. Soyez sûr, tout robuste que vous êtes, qu'il vous a mieux valu purger les étables d'Augias que d'essuyer leurs criailleries, vous avez avalé moins d'ordures (*).

Or dites-nous quel Dieu nous ferons de cet homme-ci ? En ferons-nous un Dieu d'Epicure, parce qu'il ne se soucie de personne ni personne de lui ? Un Dieu Stoïcien, qui, dit Varron, ne pense ni n'engendre ? N'ayant ni cœur ni tête il semble assez propre à le devenir. Eh Messieurs ! s'il eût demandé cet honneur à Saturne même, dont, présidant à ses jeux, il fit durer le mois toute l'année, il ne l'eût pas obtenu. L'obtiendra-t-il de Jupiter qu'il a condamné pour cause d'inceste autant qu'il étoit en lui, en faisant mourir Silanus son gendre, & cela pourquoi ? Parce qu'ayant une

(*) Il y a ici très-évidemment une lacune que je ne vois pourtant marquée dans aucune édition.

Romæ, inquit, mures molas lingunt; hic nobis curva corrigit. Quid in cubiculo ſuo faciat, neſcio : etiam cœli ſcrutatur plagas, deus fieri vult. Parum eſt quod templum in Britanniâ habet, quod hunc barbari colunt, & ut deum orant. Αλώρου φιλάτου χήιν.

Tandem Jovi venit in mentem, privatis intra curiam morantibus ſententiam dicere, nec diſputare. Ego, inquit, P. C. interrogare vobis permiſeram, vos mera mapalia feciſtis. Volo ſervetis diſciplinam curiæ. Hic qualiſcumque eſt, quid de nobis exiſtimabit ?

Illo dimiſſo, primus interrogatur ſententiam Janus pater : is deſignatus erat in Kal. Julias poſtmeridianus Coſ. homo quantumvis vafer, qui ſemper videt ἅμα πρόσσω κί ἐπίσσω. Is multa diſerte, quod in foro vivat, dixit, quæ notarius perſequi non potuit : & ideo non refero : ne aliis verbis ponam, quæ ab illo dicta ſunt. Multa dixit de magnitudine deorum : non debere hunc vulgo dari honorem. Olim, inquit, magna res erat, Deum fieri : jam fama nimium feciſti. Itaque ne videar in perſonam, non in rem ſententiam dicere, cenſeo ne quis poſt hunc diem Deus fiat ex his qui ἀρέρης καρπόν ἔδουσιν : aut ex

fœur d'une humeur charmante & que tout le monde appelloit Vénus, il aima mieux l'appeller Junon. Quel fi grand crime eft-ce donc, direz-vous, de fêter difcrétement fa fœur? La loi ne le permet-elle pas à demi dans Athenes, & dans l'Egypte en plein (*)? .... A Rome .... oh à Rome ignorez-vous que les rats mangent le fer? Notre fage bouleverfe tout. Quant à lui, j'ignore ce qu'il faifoit dans fa chambre, mais le voilà maintenant furetant le Ciel pour fe faire Dieu, non content d'avoir en Angleterre un temple où les barbares le fervent comme tel.

A la fin, Jupiter s'avifa qu'il faloit arrêter les longues difputes & faire opiner chacun à fon rang. Peres Confcripts, dit-il à fes collegues; au lieu des interrogations que je vous avois permifes, vous ne faites que battre la campagne; j'entends que la cour reprenne fes formes ordinaires : que penferoit de nous ce poftulant tel qu'il foit?

L'ayant donc fait fortir, il alla aux voix, en commençant par le pere Janus. Celui-ci conful d'une après-dînée, défigné le premier Juillet, ne laiffoit pas d'être homme à deux envers, regardant à la fois devant & derriere : en vrai pilier de barreau il fe mit à débiter fort difertement beaucoup de belles chofes que le fcribe ne put fuivre, & que je ne répéterai pas de peur de prendre un mot pour l'autre. Il s'étendit fur la grandeur des Dieux, foutint qu'ils ne devoient

(*) On fait qu'il étoit permis en Egypte d'époufer fa fœur de pere & de mere & cela etoit auffi permis à Athenes, mais pour la fœur de mere feulement. Le mariage d'Elpinice & de Cimon en fournit un exemple.

his, quos alit ζείδωρος ἄρουρα. Qui contra hoc S. C. deus factus, fictus, pictusve erit, eum dedi larvis, & proximo munere inter novos auctoratos, ferulis vapulare placet.

Proximus interrogatur sententiam Diespiter Vicæ Potæ filius, & ipse designatus Cos. nummulariolus. Hic quæstu se sustinebat, vendere civitatulas solebat. Ad huncce belle accessit Hercules, & auriculam ei tetigit. Itaque in hæc verba censet : Cum Divus Claudius Divum Augustum sanguine contingat, nec minus Divam Augustam aviam suam, quam ipse Deam esse jussit, longeque omnes mortales sapientia antecellat, sitque è republicâ esse aliquem, qui cum Romulo possit :

...... Ferventia rapa vorare :

censeo, ut D. Claudius ex hac die Deus fiat, ita uti ante eum quis optimo jure factus sit : eamque rem ad μεταμορφώσεις Ovidii adjiciendam.

pas

pas s'affocier des faquins. Autrefois, dit-il, c'étoit une grande affaire que d'être fait Dieu, aujourd'hui ce n'eft plus rien (*). Vous n'avez déjà rendu cet homme-ci que trop célebre. Mais de peur qu'on ne m'accufe d'opiner fur la perfonne & non fur la chofe, mon avis eft que déformais on ne déifie plus aucun de ceux qui broutent l'herbe des champs ou qui vivent des fruits de la terre. Que fi malgré ce fénatus-confulte quelqu'un d'eux s'ingere à l'avenir de trancher du Dieu, foit de fait, foit en peinture, je le dévoue aux larves, & j'opine qu'à la premiere foire fa déité reçoive les étrivieres & foit mife en vente avec les nouveaux efclaves.

Après cela vint le tour du divin fils de Vica-Pota défigné conful grippe-fou & qui gagnoit fa vie à grimeliner & vendre les petites villes. Hercule paffant donc à celui-ci lui toucha galamment l'oreille & il opina dans ces termes : attendu que le divin Claude eft du fang du divin Augufte & du fang de la divine Livie fon ayeule, à laquelle il a même confirmé fon brevet de déeffe ; qu'il eft d'ailleurs un prodige de fcience & que le bien public exige un adjoint à l'écot de Romulus ; j'opine qu'il foit dès ce jour créé & proclamé Dieu en auffi bonne forme qu'il s'en foit jamais fait, & que cet événement foit ajouté aux métamorphofes d'Ovide.

(*) Je ne faurois me perfuader qu'il n'y ait pas encore une lacune entre ces mots ; *Olim, inquit, magna res erat Deum fieri* : & ceux-ci, *jam famam nimium fecifti.* Je n'y vois ni liaifon ni tranfition, ni aucune efpece de fens à les lire ainfi de fuite.

Variæ erant ſententiæ & videbatur Claudius ſententia vincere. Hercules enim, qui videret ferrum ſuum in igne eſſe; modo huc, modo illuc curſabat : & aiebat. Noli mihi invidere, mea res agitur : deinde ſi quid volueris, invicem faciam : Manus manum lavat.

Tunc Divus Auguſtus ſurrexit ſententiæ ſuæ dicendæ, & ſumma facundia diſſeruit. P. C. vos teſtes habeo, ex quo deus factus ſum, nullum verbum me feciſſe. Semper meum negotium ago. Sed non poſſum amplius diſſimulare, & dolorem quem graviorem pudor facit, continere. In hoc terra marique pacem peperi? Ideò civilia bella compeſcui? Ideo legibus urbem fundavi, operibus ornavi? Et quid dicam P. C. non invenio : omnia infra indignationem verba ſunt. Confugiendum eſt itaque à me ad Meſſalæ Corvini diſertiſſimi viri illam ſententiam : Præcidit jus imperii. Hic P. C. qui nobis non poſſe videtur muſcam excitare, tam facile homines occidebat, quam canis exta edit. Sed quid ego de tot acribus viris dicam? Non vacat deflere publicas clades intuenti domeſtica mala. Itaque illa omittam, hæc referam. Etiamſi Phormea Græce neſcit ego ſcio. ΕΝΤΙΚΟΝΤΟΝΥΚΗΝΔΙΗΣ ſeneſcit. Iſte quem videtis, per tot annos ſub meo nomine latens, hanc mihi gratiam retulit, ut duas Julias proneptes meas occideret, alteram ferro, alteram fame : unum abnepotem L. Syllanum. Videris Jupiter, an in cauſſa mala certe in tua, ſi hic inter nos futurus eſt. Dic mihi, Dive Claudi, quare quemquam ex his, quos, quaſque occidiſti, antequam de cauſſa cognoſ-

Quoiqu'il y eût divers avis, il paroissoit que Claude l'emporteroit, & Hercule qui sait battre le fer tandis qu'il est chaud, couroit de côté & d'autre, criant : Messieurs, un peu de faveur ; cette affaire-ci m'intéresse ; dans une autre occasion vous disposerez aussi de ma voix : il faut bien qu'une main lave l'autre.

Alors le divin Auguste s'étant levé, perora fort pompeusement & dit : Peres Conscripts, je vous prends à témoin que depuis que je suis Dieu je n'ai pas dit un seul mot, car je ne me mêle que de mes affaires ; mais comment me taire en cette occasion ? Comment dissimuler ma douleur que le dépit aigrit encore ? C'est donc pour la gloire de ce misérable que j'ai rétabli la paix sur mer & sur terre, que j'ai étouffé les guerres civiles, que Rome est affermie par mes loix & ornée par mes ouvrages ? O Peres Conscripts ! je ne puis m'exprimer, ma vive indignation ne trouve point de termes ; je ne puis que redire après l'éloquent Messala, l'Etat est perdu ! Cet imbécille qui paroît ne pas savoir troubler l'eau, tuoit les hommes comme des mouches. Mais que dire de tant d'illustres victimes ? Les désastres de ma famille me laissent-ils des larmes pour les malheurs publics ? Je n'ai que trop à parler des miens. (*). Ce galant homme que vous voyez protégé par mon nom durant tant d'années, me marqua sa reconnoissance en faisant mourir Lucius Silanus un

(*) Je n'ai point traduit ces mots. *Etiamsi Phormea Graecae nescit, ego scio* ΕΝΤΙΚΟΝΤΟΝΥΚΗΝΑΠΣ. *Senescit*, ou *si nescit*, parce que je n'y entends rien du tout. Peut-être ailleurs je trouve quelque éclaircissement car les [illegible], [illegible] je ne suis pas à portée de les consulter.

ceres, antequam audires, damnaſti? Hoc fieri ſolet? in cœlo non fit. Ecce Jupiter, qui tot annos regnat, uni Vulcano crus fregit, quem

ῥίψε ποδὸς τεταγὼν ἀπὸ βηλοῦ θεσπεσίοιο.

& iratus fuit uxori, & ſuſpendit illam: num quid occidit? Tu Meſſalinam, cujus æque avunculus major eram, quam tuus, occidiſti. Neſcio, inquis? Dii tibi malefaciant: adeo iſtud turpius eſt, quod neſcis, quam quod occidiſti.

Iſte C. Cæſarem non deſiit mortuum proſequi. Occiderat ille ſocerum: hic & generum. Caius Cæſar Craſſi filium vetuit Magnum vocari: hic nomen illi reddidit, caput tulit. Occidit in una domo Craſſum Magnum, Scriboniam, Triſtioniam, Aſſarionem, nobiles tamen: Craſſum vero tam fatuum, ut etiam regnare poſſet. Cogitate P. C. quale portentum in numerum deorum ſe recipi cupiat. Hunc nunc deum facere vultis? Videte corpus ejus, diis iratis natum. Ad ſummam tria verba citò dicat, & ſervum me ducat. Hunc deum quis colet? Quis credet? Denique dum tales deos facitis, nemo vos deos eſſe credet. Summa rei, P. C. ſi honeſte inter vos geſſi, ſi nulli durius reſpondi, vindicate injurias meas. Ego pro ſententia mea hoc cenſeo. Atque ita ex tabella recitavit.

de mes arrieres-petits-neveux & deux Julies mes arrieres-petites-niéces, l'une par le fer, l'autre par la faim. Grand Jupiter, si vous l'admettez parmi nous, à tort ou non, ce sera surement à votre blâme. Car dis-moi, je te prie, ô divin Claude, pourquoi tu fis tant tuer de gens sans les entendre, sans même t'informer de leurs crimes? C'étoit ma coutume. Ta coutume? On ne la connoît pas ici. Jupiter qui regne depuis tant d'années a-t-il jamais rien fait de semblable? Quand il estropia son fils, le tua-t-il? Quand il pendit sa femme, l'étrangla-t-il? Mais toi n'as-tu pas mis à mort Messaline, dont j'étois le grand oncle ainsi que le tien (*)? Je l'ignore, dis-tu? Misérable! Ne sais-tu pas, qu'il t'est plus honteux de l'ignorer que de l'avoir fait?

Enfin Caius Caligula s'est ressuscité dans son successeur. L'un fait tuer son beau-pere (†), & l'autre son gendre (§). L'un défend qu'on donne au fils de Crassus le surnom de grand, l'autre le lui rend & lui fait couper la tête. Sans respect pour un sang illustre, il fait périr dans une même maison Scribonie, Tristonie, Assarion, & même Crassus le grand, ce pauvre Crassus si complétement sot qu'il eût mérité de régner: songez Peres Conscripts, quel monstre ose aspirer à siéger parmi nous! Voyez, comment déifier une telle figure, vil ouvrage des Dieux irrités! A quel culte, à

(*) Par l'adoption de Drusus, Auguste étoit l'ayeul de Claude, mais il étoit aussi son grand oncle par la jeune Antonia mere de Claude & niece d'Auguste.

(†) M. Silanus.

(§) Pompeius magnus.

Quando quidem divus Claudius occidit ſocerum ſuum Appium Syllanum, generos duos, Pompeium Magnum & L. Syllanum, ſocerum filiæ ſuæ Craſſum, frugi hominem, tam ſimilem ſibi, quam ovo ovum, Scriboniam ſocrum filiæ ſuæ, Meſſalinam uxorem ſuam, & ceteros, quorum numerus iniri non potuit : placet mihi in eum ſeverè animadverti, nec illi rerum judicandarum vocationem dari, eumque quàm primum exportari, & cœlo intra dies xxx excedere, olympo intra diem tertium.

Pedibus in hanc ſententiam itum eſt. Nec mora, Cyllenius illum collo obtorto trahit ad inferos,

Illuc unde negant redire quemquam.

Dum deſcendunt per viam ſacram, interrogat Mercurius ; quid ſibi velit ille concurſus hominum, num Claudii funus eſſet ? Et erat omnium formoſiſſimum, & impenſa cura plenum, ut ſcires deum efferri, tibicinum, cornicinum, omniſque generis æneatorum tanta turba, tantus conventus, ut etiam Claudius audire poſſet. Omnes læti, hilares. P. Rom. ambulabat tamquam liber. Agatho, & pauci cauſidici plora-

quelle foi pourra-t-il prétendre? Qu'il réponde, & je me rends. Messieurs, messieurs, si vous donnez la divinité à de telles gens, qui diable reconnoîtra la vôtre? En un mot, Peres Conscripts, je vous demande pour prix de ma complaisance & de ma discrétion de venger mes injures. Voilà mes raisons & voici mon avis.

Comme ainsi soit que le divin Claude a tué son beau-pere Appius Silanus, ses deux gendres, Pompeius Magnus & Lucius Silanus, Crassus beau-pere de sa fille, cet homme si sobre (*), & en tout si semblable à lui, Scribonie belle-mere de sa fille, Messaline sa propre femme, & mille autres dont les noms ne finiroient point, j'opine qu'il soit sévérement puni, qu'on ne lui permette plus de siéger en justice, qu'enfin banni sans retard il ait à vuider l'Olympe en trois jours & le Ciel en un mois.

Cet avis fut suivi tout d'une voix. A l'instant le Cyllénien (†) lui tordant le col le tire au séjour

D'où nul, dit-on, ne retourna jamais.

En descendant par la Voie sacrée, ils trouvent un grand concours dont Mercure demande la cause. Parions, dit-il, que c'est sa pompe funebre; & en effet, la beauté du convoi, où

(*) Je n'ai gueres besoin, je crois, d'avertir que ce mot est pris ironiquement. Suetone après avoir dit qu'en tout tems, en tout lieu Claude étoit toujours prêt à manger & boire, ajoute qu'un jour ayant [illegible] l'[illegible] du [illegible], il [illegible] la [illegible] l'audience & courut se mettre à table avec eux.

(†) Mercure.

bant, ſed plane ex animo. Juriſconſulti è tenebris procedebant; pallidi, graciles, vix habentes animam, tamquam qui cum maxime reviviſcerent. Et his unus cum vidiſſet capita conferentes, & fortunas ſuas deplorantes cauſidicos, accedit, & ait: Dicebam vobis: Non ſemper Saturnalia erunt.

Claudius ut vidit funus ſuum, intellexit ſe mortuum eſſe. Ingenti enim μεγαληγορίᾳ nævia cantabatur anapæſtis.

Fundite fletus
Edite planctus,
Fingite luctus,
Reſonet triſti
Clamore forum;
Cecidit pulchre
Cordatus homo,
Quo non alius
Fuit in toto
Fortior orbe.
Ille citato
Vincere curſu
Poterat celeres;
Ille rebelles

l'argent

l'argent n'avoit pas été épargné, annonçoit bien l'enterrement d'un Dieu. Le bruit des trompettes, des cors, des inſtrumens de toute eſpece & ſur-tout de la foule, étoit ſi grand, que Claude lui-même pouvoit l'entendre. Tout le monde étoit dans l'alégreſſe; le Peuple Romain marchoit légérement comme ayant ſecoué ſes fers. Agathon & quelques chicaneurs pleuroient tout bas dans le fond du cœur. Les Juriſconſultes maigres, exténués (*), commençoient à reſpirer, & ſembloient ſortir du tombeau. Un d'entr'eux voyant les avocats la tête baſſe déplorer leur perte, leur dit en s'approchant : ne vous le diſois-je pas, que les Saturnales ne dureroient pas toujours ?

Claude en voyant ſes funérailles comprit enfin qu'il étoit mort. On lui beugloit à pleine tête ce chant funebre en jolis vers heptaſyllabes.

O cris, ô perte, ô douleurs !
De nos funebres clameurs
Faiſons retentir la place :
Que chacun ſe contrefaſſe :
Crions d'un commun accord
Ciel ! ce grand homme eſt donc mort !
Il eſt donc mort ce grand homme !
Hélas ! vous ſavez tous comme,
Sous la force de ſon bras,
Il mit tout le monde à bas.

(*) Un Juge qui n'avoit d'autre loi que ſa volonté donnoit peu d'ouvrage à ces Meſſieurs là.

Fundere Parthos,
Levibusque ſequi
Perſida telis,
Certaque manu
Tendere nervum:
Qui præcipites
Vulnere parvo
Figeret hoſtes,
Pictaque Medi
Terga fugacis.
Ille Britannos
Ultra noti
Littora ponti,
Et cæruleos
Scuta Brigantas
Dare Romuleis
Colla cathenis
Juſſit, & ipſum
Nova Romanæ
Jura ſecuris
Tremere Oceanum.
Deflete virum,
Quo non alius
Potuit citius
Diſcere cauſas,
Una tantum
Parte audita,
Sæpe & neutra.

Faloit-il vaincre à la courſe ?
Faloit - il juſques ſous l'ourſe
Des Brétons preſque ignorés
Du Cauce aux cheveux dorés
Mettre l'orgueil à la chaîne,
Et ſous la hache Romaine
Faire trembler l'Océan ?
Faloit-il en moins d'un an
Dompter le Parthe rebelle ;
Faloit - il d'un bras fidele
Bander l'arc, lancer des traits
Sur des ennemis défaits,
Et d'une audace guerriere
Bleſſer le Mede au derriere ?
Notre homme étoit prêt à tout ;
De tout il venoit à bout.
Pleurons ce nouvel oracle,
Ce grand prononceur d'arrêts ;
Ce Minos que par miracle
Le Ciel forma tout exprès.
Ce Phénix des beaux génies
N'épuiſoit point les parties
En plaidoyers ſuperflus ;
Pour juger ſans ſe méprendre
Il lui ſuffiſoit d'entendre
Une des deux tout au plus.
Quel autre toute l'année
Voudra ſiéger déſormais,

Quis nunc judex
Toto lites
Audiet anno ?
Tibi jam cedet
Sede relictâ,
Qui dat populo
Jura silent,
Cretæa tenens
Oppida centum.
Cædite moestis
Pectora palmis,
O causidici,
Venale genus :
Vosque poëtæ
Lugete novi,
Vosque in primis
Qui concusso
Magna parastis
Lucra fritillo.

Delectabatur laudibus suis Claudius, & cupiebat diutius spectare. Injicit illi manum Talthybius deorum nuncius, & trahit capite obvoluto, ne quis eum possit agnoscere, per campum Martium : & inter Tyberim & viam tectam descendit ad inferos.

Antecesserat jam compendiaria via Narcissus libertus, ad patronum excipiendum, & venienti nitidus, ut erat à Balneo, occurrit, & ait : Quid dii ad homines ? Celerius, inquit Mer-

Et n'avoir, dans la journée,
De plaiſir que les procès ?
Minos, cédez-lui la place,
Déjà ſon ombre vous chaſſe
Et va juger aux enfers.
Pleurez avocats à vendre,
Vos cabinets ſont déſerts,
Rimeurs, qu'il daignoit entendre,
A qui lirez-vous vos vers ?
Et vous, qui comptiez d'avance
Des cornets & de la chance
Tirer un ample tréſor,
Pleurez, brelandier célebre,
Bientôt un bûcher funebre
Va conſumer tout votre or.

Claude ſe délectoit à entendre ſes louanges & auroit bien voulu s'arrêter plus long-tems. Mais le Héraut des Dieux lui mettant la main au collet & lui enveloppant la tête de peur qu'il ne fût reconnu, l'entraîna par le champ de Mars, & le fit deſcendre aux enfers entre le Tibre & la Voie couverte.

Narciſſe ayant coupé par un plus court chemin vint frais ſortant du bain au-devant de ſon maître, & lui dit : comment ! les Dieux chez les hommes ? Allons, allons dit Mercure, qu'on

curius, & venire nos nuncia. Ille autem patrono plura blandiri volebat quem Mercurius iterum feſtinare juſſit, & virga morantem impulit. Dicto citius Narciſſus evolat. Omnia procliva ſunt, facile deſcenditur. Itaque quamvis podagricus eſſet, momento temporis pervenit ad januam Ditis : ubi jacebat, ut ait Horatius, bellua centiceps, ſeſe movens, villoſque horrendos excutiens puſillum ſuperturbatur, (albam canem in deliciis habere conſuerat) ut illum vidit canem nigrum villoſum ſane : quem non velis tibi in tenebris occurrere. Et magna inquit voce : Claudius Cæſar venit. Ecce extemplo cum plauſu procedunt cantantes :

εὑρήκαμεν, συγχαίρωμεν.

Hic erat C. Silius Coſ. deſig. Junius Prætorius, Sex. Trallus, M. Helvius Trogus, Cotta, Tectus, Valens, Fabius, Equ. Rom. quos Narciſſus duci juſſerat. Medius erat in hac cantantium turba Mneſter Pantomimus, quem Claudius decoris cauſſa minorem fecerat. Nec non ad Meſſalinam citò rumor percrepuit, Claudium veniſſe. Convolarunt primum omnium liberti, Polybius, Myron, Harpocras, Amphæus & Pheronactes, quos omnes, necubi imparatus eſſet, præmiſerat. Deinde præfecti duo, Juſtus Catonius, & Ruffus Pompeii F. Deinde amici, Saturnius Lucius, & Pedo Pompeius, & Lupus, & Celer Aſinius, conſulares. Noviſſime fratris filia, ſororis filia, gener, ſocer, ſocrus, omnes plane conſanguinei. Et agmine facto Claudio occurrunt. Quos cum vidiſſet Claudius, exclamat, πάντα φίλων πλήρη. Quomodo vos huc veniſtis ?

se dépêche de nous annoncer. L'autre voulant s'amuser à cajoler son maître, il le hâta d'aller à coups de caducée, & Narcisse partit sur le champ. La pente est si glissante & l'on descend si facilement, que tout gouteux qu'il étoit, il arrive en un moment à la porte des enfers. A sa vue, le monstre aux cent têtes dont parle Horace, s'agite, hérisse ses horribles crins, & Narcisse accoutumé aux caresses de sa jolie levrette blanche, éprouva quelque surprise à l'aspect d'un grand vilain chien noir à long poil, peu agréable à rencontrer dans l'obscurité. Il ne laissa pas pourtant de s'écrier à haute voix : voici Claude César. Aussi-tôt une foule s'avance en poussant des cris de joie & chantant,

Il vient, réjouissons-nous.

Parmi eux étoient Caïus Silius Consul désigné, Junius Prætorius, Sextius Trallus, Hellius Trogus, Cotta Tectus, Valens Fabius, Chevaliers Romains que Narcisse avoit tous expédiés. Au milieu de la troupe chantante étoit le pantomime Mnester à qui sa beauté avoit coûté la vie. Bientôt le bruit que Claude arrivoit parvint jusqu'à Messaline, & l'on vit accourir des premiers au-devant de lui ses affranchis Polybe, Myron, Harpocrate, Amphæus & Peronacte, qu'il avoit envoyés devant pour préparer sa maison. Suivoient les deux préfets Justus Catonius, & Rufus fils de Pompée ; puis ses amis Saturnius Lusius, & Pedo Pompeïus, & Lupus, & Celer Asinius, Consulaires. Enfin la fille de son frere, la fille de sa sœur, son gendre, son beau-pere, sa belle-mere & presque tous ses parens. Toute cette troupe accourt au-devant de Claude, qui

Tum Pedo Pompeius: Quid dicis homo crudeliſſime? Quæris quomodo? Quis enim nos alius huc miſit quam tu, omnium amicorum interfector? In jus eamus: ego tibi hic ſellas oſtendam. Ducit illum ad tribunal Æaci; is lege Corneliâ, quæ de ſicariis lata eſt, quærebat: poſtulat, nomen ejus recipi, edit ſubſcriptionem: occiſos Senatores XXX. Equites Rom. CCCXV. atque plures: ceteros CCXXI. ὅσα ψάμαθός τε κόνις τε.

Exterritus Claudius oculos undecumque circumfert, veſtigat aliquem patronum qui ſe defenderet. Advocatum non invenit. Tandem procedit P. Petronius, vetus convictor ejus, homo Claudiana lingua diſertus, & poſtulat advocationem. Non datur. Accuſat Pedo Pompeius magnis clamoribus. Incipit Petronius velle reſpondere. Æacus homo juſtiſſimus, vetat Illum tantum altera parte audita condemnat, & ait:

εἴκε πάθοι πάκ ἔρεξε, δίκη τ᾽ἰθεῖα γένοιτο.

Ingens ſilentium factum eſt. Stupebant omnes, novitate rei attoniti: negabant hoc umquam factum, Claudio iniquum magis videbatur, quàm novum. De genere pœnæ diu diſputatum eſt, quid illum pati oporteret. Erant qui dicerent, ſi uni dii laturam feciſſent, Tantalum ſiti periturum, niſi illi

les

les voyant, s'écria; bon, je trouve par-tout des amis : par quel hazard êtes-vous ici ?

Comment, scélérat, dit Pedo Pompeïus, par quel hazard ? Et qui nous y envoya que toi même, bourreau de tous tes amis ? Viens, viens devant le Juge ; ici je t'en montrerai le chemin. Il le mene au tribunal d'Eaque, lequel précisément se faisoit rendre compte de la loi Cornelia sur les meurtriers. Pedo fait inscrire son homme & présente une liste de trente Sénateurs, trois cents quinze Chevaliers Romains, deux cents vingt-un Citoyens & d'autres en nombre infini, tous tués par ses ordres.

Claude effrayé tournoit les yeux de tous côtés pour chercher un défenseur, mais aucun ne se présentoit. Enfin, P. Petronius son ancien convive & beau parleur comme lui, requit vainement d'être admis à le défendre. Pedo l'accuse à grands cris, Pétrone tâche de répondre ; mais le juste Eaque le fait taire, & après avoir entendu seulement l'une des parties, condamne l'accusé, en disant :

Il est traité comme il traita les autres.

A ces mots il se fit un grand silence : Tout le monde étonné de cette étrange forme la soutenoit sans exemple ; mais Claude la trouva plus inique que nouvelle. On disputa long-tems sur la peine qui lui seroit imposée. Quelques-uns disoient qu'il faloit faire un échange, que Tantale mourroit de soif s'il

ſuccurreretur : non umquam Siſyphum onere elevari : aliquando Ixionis miſeri rotam ſufflaminandam. Non placuit illi ex veteranis miſſionem dari, ne vel Claudius umquam ſimile ſperaret. Placuit novam pœnam excogitari debere, inſtituendum illi laborem irritum, & alicujus cupiditatis ſpecies ſine fine & affectu. Tum Æacus jubet illum aleâ ludere pertuſo fritillo. Et jam cœperat fugientes ſemper teſſeras quærere, & nihil proficere,

Nam quoties miſſurus erat reſonante fritillo,
Utraque ſubducto fugiebat teſſera fundo :
Cumque recollectos auderet mittere talos,
Luſuro ſimilis ſemper, ſemperque petenti,
Decepere fidem : refugit, digitoſque per ipſos
Fallax aſſiduo dilabitur alea furto :
Sic cum jam ſummi tanguntur culmina montis,
Irrita Siſypho volvuntur pondera collo.

Apparuit ſubitò C. Cæſar, & petere illum in ſervitutem cœpit : producit teſtes, qui illum viderant ab illo flagris, ferulis, colaphis vapulantem. Adjudicatur C. Cæſari : illum Æacus donavit. Is Menandro liberto ſuo tradidit, ut à cognitionibus ei eſſet.

n'étoit ſecouru, qu'Ixion avoit beſoin d'enrayer, & Syſiphe de reprendre haleine ; mais comme relâcher un vétéran ç'eût été laiſſer à Claude l'eſpoir d'obtenir un jour la même grace, on aima mieux imaginer quelque nouveau ſupplice qui, l'aſſujettiſſant à un vain travail, irritât inceſſamment ſa cupidité par une eſpérance illuſoire. Eaque ordonna donc qu'il jouât aux dés avec un cornet percé, & d'abord on le vit ſe tourmenter inutilement à courir après ſes dés.

Car à peine agitant le mobile cornet
Aux dés prêts à partir il demande ſonnet,
Que malgré tous ſes ſoins entre ſes doigts avides
Du cornet défoncé, panier des Danaïdes,
Il ſent couler les dés ; ils tombent, & ſouvent
Sur la table, entraîné par ſes geſtes rapides,
Son bras avec effort jette un cornet de vent.
(*) Ainſi pour terraſſer ſon adroit adverſaire
Sur l'arêne, un Athlete enflammé de colere,
Du ceſte qu'il éleve eſpere le frapper ;
L'autre gauchit, eſquive, a le tems d'échapper ;
Et le coup frappant l'air avec toute ſa force,
Au bras qui l'a porté donne une rude entorſe.

Là-deſſus Caligula paroiſſant tout-à-coup, ſe mit à le réclamer comme ſon eſclave. Il produiſoit des témoins qui l'avoient vu le charger de ſoufflets & d'étrivieres. Auſſi-tôt il lui fut adjugé par Eaque. Et Caligula le donna à Ménandre ſon affranchi, pour en faire un de ſes gens.

(*) J'ai pris la liberté de ſubſtituer cette comparaiſon à celle de Syſiphe, employée par Séneque & trop rebattue depuis cet Auteur.

OLINDE

ET

SOPHRONIE,

TIRÉ DU TASSE.

LA

GERUSALEMME

LIBERATA

CANTO SECONDO.

MEntre il Tiranno s' apparechia all' armi,
Soletto Ismeno un dì gli s' appresenta:
Ismen, che trar di sotto ai chiusi marmi
Può corpo estinto, e far che spiri e senta:
Ismen, che al suon de' mormoranti carmi
Sin nella reggia sua Pluto spaventa,
E i suòi Demon negli empj uficj impiega
Pur come servi, e gli discioglie, e lega.



Questi or Macone adora, e fu Cristiano;
Ma i primi riti anco lasciar non puote;
Anzi sovente in uso empio e profano
Confonde le due leggi a se mal note.
Ed or dalle spelonche, ove lontano
Dal vulgo esercitar suol l' arti ignote;
Vien nel publico rischio al suo signore,
A Re malvagio consiglier peggiore.

TRADUCTION
DU COMMENCEMENT
DU SECOND CHANT
DE LA
JERUSALEM DÉLIVRÉE,

Contenant l'Histoire d'Olinde & de Sophronie.

TANDIS que le tyran se prépare à la guerre, Ismene un jour se présente à lui; Ismene qui de dessous la tombe peut faire sortir un corps mort & lui rendre le sentiment & la parole. Ismene qui peut, au son des paroles magiques, effrayer Pluton, jusqu'en son palais, qui commande aux démons en maître, les emploie à ses œuvres impies & les enchaîne ou délie à son gré.

Chrétien jadis, aujourd'hui mahométan, il n'a pu quitter tout-à-fait ses anciens rites, & les profanant à de criminels usages, mêle & confond ainsi les deux loix qu'il connoit mal. Maintenant du fond des antres où il exerce ses arts ténébreux, il vient à son Seigneur dans le danger public, à mauvais Roi, pire conseiller.

Signor, dicea, ſenza tardar ſen viene
Il vincitor eſercito temuto;
Ma facciam noi ciò che a noi far conviene;
Darà il Ciel, darà il mondo ai forti ajuto.
Ben tu di Re, di Duce hai tutte piene
Le parti, e lunge hai viſto e provveduto,
S' empie in tal guiſa ogn' altro i proprj uficj;
Tomba fia queſta terra a' tuoi nemici.



Io quanto a me ne vengo, e del periglio ;
E dell' opre compagno ad aitarte.
Ciò che può dar di vecchia età conſiglio,
Tutto prometto, e ciò che magica arte.
Gli Angeli, che dal Cielo ebbero eſiglio
Coſtringerò delle fatiche a parte.
Ma dond' io voglia incominciar gl' incanti,
E con quai modi, or narrerotti avanti



Nel tempio de' Criſtiani occulto giace
Un ſotterraneo altare; e quivi è il volto
Di colei, che ſua diva, e madre face
Quel vulgo del ſuo Dio nato, e ſepolto.
Dinanzi al ſimulacro acceſa face
Continua ſplende: egli è in un velo avvolto;
Pendono intorno in lungo ordine i voti,
Che vi portaro i creduli devoti.

Sire,

Sire, dit-il, la formidable & victorieuse armée arrive. Mais nous, remplissons nos devoirs, le ciel & la terre seconderont notre courage. Doué de toutes les qualités d'un Capitaine & d'un Roi, vous avez de loin tout prévu, vous avez pourvu à tout, & si chacun s'acquitte ainsi de sa charge, cette terre sera le tombeau de vos ennemis.

Quant à moi, je viens de mon côté partager vos périls & vos travaux. J'y mettrai pour ma part les conseils de la vieillesse & les forces de l'art magique. Je contraindrai les anges bannis du ciel à concourir à mes soins. Je veux commencer mes enchantemens par une opération dont il faut vous rendre compte.

Dans le temple des Chrétiens sur un autel souterrain est une image de celle qu'ils adorent, & que leur peuple ignorant fait la mere de leur Dieu, né, mort & enséveli. Le simulacre devant lequel une lampe brûle sans cesse, est enveloppé d'un voile, & entouré d'un grand nombre de vœux suspendus en ordre & que les crédules dévots y portent de toutes parts.

Or questa effigie lor di là rapita
Voglio che tu di propria man trasporte;
E la riponga entro la tua Meschita:
Io poscia incanto adoprerò sì forte,
Ch' ogni or, mentre ella qui fia custodita,
Sarà fatal custodia a queste porte;
Tra mura inespugnabili il tuo impero
Securo fia per novo alto mistero.



Sì disse, e 'l persuase: e impaziente
Il Re sen corse alla magion di Dio,
E sforzò i Sacerdoti, e irreverente
Il casto simulacro indi rapio;
E portollo a quel tempio, ove sovente
S' irrita il Ciel col folle culto e rio.
Nel profan loco, e su la sacra imago
Susurrò poi le sue bestemmie il Mago.



Ma come apparse in ciel l' alba novella,
Quel, cui l' immondo tempio in guardia è dato,
Non rivide l' immagine; dov' ella
Fu posta, e invan cerconne in altro lato.
Tosto n' avvisa il Re, ch' alla novella
Di lui si mostra fieramente irato:
Ed immagina ben, ch' alcun fedele
Abbia fatto quel furto, e che se 'l cele.

Il s'agit d'enlever de-là cette effigie & de la transporter de vos propres mains dans votre Mosquée ; là j'y attacherai un charme si fort, qu'elle sera tant qu'on l'y gardera, la sauvegarde de vos portes, & par l'effet d'un nouveau mystere, vous conserverez dans vos murs un empire inexpugnable.

A ces mots le Roi persuadé, court impatient à la maison de Dieu, force les Prêtres, enleve sans respect le chaste simulacre & le porte à ce temple impie où un culte insensé ne fait qu'irriter le Ciel. C'est-là, c'est dans ce lieu profane & sur cette sainte image, que le magicien murmure ses blasphemes.

Mais le matin du jour suivant, le gardien du temple immonde ne vit plus l'image où elle étoit la veille, & l'ayant cherchée envain de tous côtés, courut avertir le Roi, qui, ne doutant pas que les Chrétiens ne l'eussent enlevée, en fut transporté de colere.

O ſu di man fedele opra furtiva,
O pur il Ciel qui ſua potenza adopra:
Che di colei, ch' è ſua Regina e diva,
Sdegna che loco vil l' immagin copra:
Ch' incerta fama è ancor, ſe ciò s' aſcriva
Ad arte umana, od a mirabil' opra.
Ben è pietà, che la pietade e 'l zelo
Uman cedendo, autor ſen creda il Cielo.



Il Re ne fa con importuna inchieſta
Ricercar ogni chieſa, ogni magione:
Ed a chi gli naſconde, o manifeſta
Il furto o il reo, gran pene, e premj impone.
E 'l Mago di ſpiarne anco non reſta
Con tutte l' arti il ver; ma non s' appone:
Che 'l Cielo (opra ſua foſſe, o foſſe altrui)
Celolla ad onta degl' incanti a lui.



Ma poichè 'l Re crudel vide occultarſe
Quel che peccato de' fedeli ei penſa;
Tutto in lor d' odio infelloniſſi, ed arſe
D' ira, e di rabbia immoderata immenſa.
Ogni riſpetto obblia; vuol vendicarſe,
(Segua che puote) e sfogar l' alma accenſa:
Morrà, dicea, non andrà l' ira a voto,
Nella ſtrage comune il ladro ignoto.

Soit qu'en effet ce fût un coup d'adreſſe d'une main pieuſe, ou un prodige du Ciel indigné que l'image de ſa Souveraine ſoit proſtituée en un lieu ſouillé, il eſt édifiant, il eſt juſte de faire céder le zele & la piété des hommes, & de croire que le coup eſt venu d'en-haut.

Le Roi fit faire dans chaque Egliſe & dans chaque maiſon la plus importune recherche, & décerna de grands prix & de grandes peines à qui révéleroit ou recéleroit le vol. Le magicien de ſon côté, déploya ſans ſuccès toutes les forces de ſon art pour en découvrir l'auteur. Le Ciel, au mépris de ſes enchantemens & de lui, tint l'œuvre ſecrete, de quelque part qu'elle pût venir.

Mais le tyran, furieux de ſe voir cacher le délit qu'il attribue toujours aux fideles, ſe livre contre eux à la plus ardente rage. Oubliant toute prudence, tout reſpect humain, il veut à quelque prix que ce ſoit aſſouvir ſa vengeance. « Non, non, s'écrioit-il, » la menace ne ſera pas vaine : le coupable a beau ſe cacher, » il faut qu'il meure ; ils mourront tous, & lui avec eux.

Purchè 'l reo non si salvi, il giusto pera,
E l' innocente. Ma qual giusto io dico?
E' colpevol ciascun, nè in loro schiera
Uom fu giammai del nostro nome amico.
S' anima v' è nel novo error sincera,
Basti a novella pena un fallo antico.
Su, su, fedeli miei, su via prendete
Le fiamme, e 'l ferro, ardete, ed uccidete.



Così parla alle turbe, e se n' intese
La fama tra' fedeli immantinente,
Ch 'attoniti restar, sì gli sorprese
Il timor della morte omai presente.
E non è chi la fuga o le difese,
Lo scusare o 'l pregare ardisca, o tente;
Ma le timide genti e irresolute,
Donde meno speraro ebber salute.



Vergine era fra lor di già matura
Verginità, d' alti pensieri e regi:
D' alta beltà, ma sua beltà non cura,
O tanto sol, quant' onestà sen fregi.
E' il suo pregio maggior, che tra le mura
D' angusta casa asconde i suoi gran pregi:
E da' vagheggiatori ella s' invola
Alle lodi, agli sguardi inculta e sola.

» Pourvu qu'il n'échappe pas, que le juste, que l'innocent » périsse, qu'importe ? Mais qu'ai-je dit, l'innocent ? Nul ne » l'est, & dans cette odieuse race, en est-il un seul qui ne » soit notre ennemi ? Oui, s'il en est d'exempts de ce délit, » qu'ils portent la peine due à tous pour leur haine ; que tous » périssent, l'un comme voleur & les autres comme Chrétiens. » Venez, mes loyaux, apportez la flamme & le fer. Tuez & » brûlez sans miséricorde ».

C'est ainsi qu'il parle à son peuple. Le bruit de ce danger parvient bientôt aux Chrétiens. Saisis, glacés d'effroi par l'aspect de la mort prochaine, nul ne songe à fuir ni à se défendre ; nul n'ose tenter les excuses ni les prieres. Timides, irrésolus, ils attendoient leur destinée, quand ils virent arriver leur salut, d'où ils l'espéroient le moins.

Parmi étoit une vierge, déjà nubile, d'une ame sublime ; d'une beauté d'ange qu'elle néglige ou dont elle ne prend que les soins dont l'honnêteté se pare, & ce qui ajoute au prix de ses charmes, dans les murs d'une étroite enceinte elle les soustrait aux yeux & aux vœux des amans.

Pur guardia esser non può, che 'n tutto celi
Beltà degna, ch' appaja, e che s' ammiri:
Nè tu il consenti, Amor; ma la riveli
D' un giovinetto ai cupidi desiri.
Amor, ch' or cieco, or Argo, ora ne veli
Di benda gli occhi, ora ce gli apri e giri;
Tu per mille custodie entro ai più casti
Verginei alberghi il guardo altrui portasti.



Colei Sofronia, Olindo egli s' appella,
D' una cittate entrambi, e d' una fede.
Ei che modesto è sì, com' essa è bella,
Brama assai, poco spera, e nulla chiede;
Nè sa scoprirsi, o non ardisce: ed ella
O lo sprezza, o nol vede, o non s' avvede.
Così finora il misero ha servito
O non visto, o mal noto, o mal gradito.



S' ode l' annunzio intanto, e che s' appresta
Miserabile strage al popol loro.
A lei che generosa è, quanto onesta,
Viene in pensier come salvar costoro.
Move fortezza il gran pensier, l' arresta
Poi la vergogna, e 'l virginal decoro.
Vince fortezza, anzi s' accorda, e face
Se vergognosa, e la vergogna audace.

Mais

Mais eſt-il des murs que ne perce quelque rayon d'une beauté digne de briller aux yeux & d'enflammer les cœurs ? Amour ! le ſouffrirois-tu ? Non, tu l'as révélée aux jeunes deſirs d'un adoleſcent. Amour ! qui, tantôt argus & tantôt aveugle, éclaires les yeux de ton flambeau ou les voiles de ton bandeau, malgré tous les gardiens, toutes les clôtures, juſques dans les plus chaſtes aſyles, tu ſçus porter un regard étranger.

Elle s'appelle Sophronie, Olinde eſt le nom du jeune homme, tous deux ont la même patrie & la même foi. Comme il eſt modeſte autant qu'elle eſt belle, il deſire beaucoup, eſpere peu, ne demande rien & ne ſait ou n'oſe ſe découvrir. Elle, de ſon côté, ne le voit pas, ou n'y penſe pas, ou le dédaigne, & le malheureux perd ainſi ſes ſoins ignorés, mal connus, ou mal reçus.

Cependant on entend l'horrible proclamation & le moment du maſſacre approche. Sophronie auſſi généreuſe qu'honnête forme le projet de ſauver ſon peuple. Si ſa modeſtie l'arrete, ſon courage l'anime & triomphe, ou plutôt ces deux vertus s'accordent & s'illuſtrent mutuellement.

La vergine tra 'l vulgo uſcì ſoletta,
Non coprì ſue bellezze, e non l' eſpoſe;
Raccolſe gli occhi, andò nel vel riſtretta,
Con iſchive maniere, e generoſe.
Non ſai ben dir, s' adorna, o ſe negletta;
Se caſo, od arte il bel volto compoſe;
Di Natura, d' Amor, de' Cieli amici
Le negligenze ſue ſono artificj.



Mirata da ciaſcun paſſa, e non mira
L' altera donna, e innanzi al Re ſen viene;
Nè perchè irato il veggia, il piè ritira,
Ma il fero aſpetto intrepida ſoſtiene.
Vengo, Signor (gli diſſe) e 'n tanto l' ira
Prego ſoſpenda, e 'l tuo popolo affrene:
Vengo a ſcoprirti, e vengo a darti preſo
Quel reo che cerchi, onde ſei tanto offeſo.



All' oneſta baldanza, all' improvviſo
Folgorar di bellezze altere e ſante,
Quaſi confuſo il Re, quaſi conquiſo,
Frenò lo ſdegno, e placò il fier ſembiante.
S' egli era d' alma, o ſe coſtei di viſo
Severa manco, ei diveniane amante;
Ma ritroſa beltà ritroſo core
Non prende: e ſono i vezzi eſca d'Amore.

La jeune vierge ſort ſeule au milieu du peuple; ſans expoſer ni cacher ſes charmes, en marchant elle recueille ſes yeux, reſſerre ſon voile, & en impoſe par la réſerve de ſon maintien. Soit art ou hazard, ſoit négligence ou parure, tout concourt à rendre ſa beauté touchante : le Ciel, la nature & l'amour qui la favoriſent, donnent à ſes négligences l'effet de l'art.

Sans daigner voir les regards qu'elle attire à ſon paſſage, & ſans détourner les ſiens, elle ſe préſente devant le Roi, ne tremble point en voyant ſa colere & ſoutient avec fermeté ſon féroce aſpect. Seigneur, lui dit-elle, daignez ſuſpendre votre vengeance & contenir votre peuple. Je viens vous découvrir & vous livrer le coupable que vous cherchez & qui vous a ſi fort offenſé.

A l'honnête aſſurance de cet abord, à l'éclat ſubit de ces chaſtes & fieres graces, le Roi confus & ſubjugué, calme ſa colere & adoucit ſon viſage irrité. Avec moins de ſévérité, lui dans l'ame, elle ſur le viſage, il en devenoit amoureux. Mais une beauté revêche ne prend point un cœur farouche, & les douces manieres ſont les amorces de l'amour.

Fu ſtupor, fu vaghezza, e fu diletto,
S' amor non fu, che moſſe il cor villano.
Narra (ei le dice) il tutto: ecco io commetto,
Che non s' offenda il popol tuo Criſtiano.
Ed ella: il reo ſi trova al tuo coſpetto:
Opra è il furto, Signor, di queſta mano:
Io l' immagine tolſi: io ſon colei,
Che tu ricerchi, e me punir tu dei.



Così al pubblico fato il capo altero
Offerſe, e 'l volſe in ſe ſola raccorre.
Magnanima menzogna, or quando è il vero
Sì bello, che ſi poſſa a te preporre?
Riman ſoſpeſo, e non sì toſto il fero
Tiranno all' ira, come ſuol, traſcorre.
Poi la richiede: Io vuo' che tu mi ſcopra,
Chi diè conſiglio, e chi fu inſieme all' opra.



Non volſi far della mia gloria altrui
Nè pur minima parte, ella gli dice,
Sol di me ſteſſa io conſapevol fui,
Sol conſigliera, e ſola eſecutrice.
Dunque in te ſola, ripigliò colui,
Caderà l' ira mia vendicatrice.
Diſſe ella: E' giuſto; eſſer a me conviene,
Se fui ſola all' onor, ſola alle pene.

Soit ſurpriſe, attrait ou volupté plutôt qu'attendriſſement, le barbare ſe ſentit ému. *Déclare-moi tout*, lui dit-il; voilà que j'ordonne qu'on épargne ton peuple. Le coupable, reprit-elle, eſt devant vos yeux; voilà la main dont ce vol eſt l'œuvre. Ne cherchez perſonne autre; c'eſt moi qui ai ravi l'image; & je ſuis celle que vous devez punir.

C'eſt ainſi que ſe dévouant pour le ſalut de ſon peuple, elle détourne courageuſement le malheur public ſur elle ſeule. Le Tyran, quelque tems irréſolu, ne ſe livre pas ſi-tôt à ſa furie accoutumée; il l'interroge: il faut, dit-il, que tu me déclares qui t'a donné ce conſeil & qui t'a aidé à l'exécuter.

Jalouſe de ma gloire, je n'ai voulu, répond-elle, en faire part à perſonne. Le projet, l'exécution, tout vient de moi ſeule, & ſeule j'ai ſu mon ſecret. C'eſt donc ſur toi ſeule, lui dit le Roi, que doit tomber ma vengeance. Cela eſt juſte reprend-elle; je dois ſubir toute la peine, comme j'ai remporté tout l'honneur.

Qui comincia il Tiranno a risdegnarsi;
Pur le dimanda: Ov' hai l' immago ascosa?
Non la nascosi, a lui risponde, io l' arsi;
E l' arderla stimai laudabil cosa.
Così almen non potrà più violarsi
Per man di miscredenti ingiuriosa.
Signore, o chiedi il furto, o 'l ladro chiedi;
Quel non vedrai in eterno, e questo il vedi.



Benchè nè furto è il mio, nè ladra io sono;
Giusto è ritor ciò ch' a gran torto è tolto.
Or questo udendo, in minaccevol suono
Freme il Tiranno; e 'l fren dell' ira è sciolto;
Non speri più di ritrovar perdono
Cor pudico, alta mente, o nobil volto:
E indarno Amor contra lo sdegno crudo
Di sua vaga bellezza a lei fa scudo.



Presa è la bella donna, e incrudelito
Il Re la danna entro un incendio a morte.
Già 'l velo, e 'l casto manto è a lei rapito;
Stringon le molli braccia aspre ritorte.
Ella si tace; e in lei non sbigottito,
Ma pur commosso alquanto è il petto forte;
E smarrisce il bel volto in un colore,
Che non è pallidezza, ma candore.

Ici le courroux du Tyran commence à se rallumer. Il lui demande où elle a caché l'image? Elle répond; je ne l'ai point cachée, je l'ai brûlée, & j'ai cru faire une œuvre louable de la garantir ainsi des outrages des mécréans. Seigneur, est-ce le voleur que vous cherchez? il est en votre présence. Est-ce le vol? vous ne le reverrez jamais.

Quoiqu'au reste ces noms de voleur & de vol ne conviennent ni à moi ni à ce que j'ai fait. Rien n'est plus juste que de reprendre ce qui fut pris injustement.

A ces mots, le Tyran pousse un cri menaçant: sa colere n'a plus de frein. Vertu, beauté, courage, n'espérez plus trouver grace devant lui. C'est envain que pour la défendre d'un barbare dépit, l'amour lui fait un bouclier de ses charmes.

On la saisit; rendu à toute sa cruauté, le Roi la condamne à périr sur un bûcher. Son voile, sa chaste mante lui sont arrachés; ses bras délicats sont meurtris de rudes chaînes. Elle se tait; son ame forte, sans être abattue, n'est pas sans émotion, & les roses éteintes sur son visage y laissent la candeur de l'innocence plutôt que la pâleur de la mort.

Divulgossi il gran caso, e quivi tratto
Già 'l popol s' era : Olindo anco v' accorse ;
Dubbia era la persona, e certo il fatto,
Venia, che fosse la sua donna in forse.
Come la bella prigioniera in atto
Non pur di rea, ma di dannata ei scorse ;
Come i ministri al duro uficio intenti
Vide, precipitoso urtò le genti.



Al Re gridò : Non è, non è già rea
Costei del furto, e per follia sen vanta.
Non pensò, non ardì, nè far potea
Donna sola e inesperta opra cotanta.
Come ingannò i custodi ? e della Dea
Con quali arti involò l' immagin santa ?
Se 'l fece, il narri. Io l' ho, Signor, furata.
Ahi tanto amò la non amante amata.



Soggiunse poscia : Io là, donde riceve
L' alta vostra meschita e l' aura e 'l die ;
Di notte ascesi, e trapassai per breve
Foro, tentando innaccessibil vie.
A me l' onor, la morte a me si deve ;
Non usurpi costei le pene mie.
Mie son quelle catene, e per me questa
Fiamma s' accende, e 'l rogo a me s'appresta.

Cet

Cet acte héroïque aussi-tôt se divulgue. Déjà le peuple accourt en foule. Olinde accourt aussi tout alarmé. Le fait étoit sûr, la personne encore douteuse, ce pouvoit être la maîtresse de son cœur. Mais si-tôt qu'il apperçoit la belle prisonniere en cet état, si-tôt qu'il voit les ministres de sa mort occupés à leur dur office, il s'élance, il heurte la foule.

Et crie au Roi : non, non ; ce vol n'est point de son fait ; c'est par folie qu'elle s'en ose vanter. Comment une jeune fille sans expérience pourroit-elle exécuter, tenter, concevoir même une pareille entreprise ? Comment a-t-elle trompé les gardes ? Comment s'y est-elle prise, pour enlever la sainte image ? Si elle l'a fait, qu'elle s'explique. C'est moi, Sire, qui ai fait le coup. Tel fut, tel fut l'amour dont même sans retour il brûla pour elle.

Il reprend ensuite. Je suis monté de nuit jusqu'à l'ouverture par où l'air & le jour entrent dans votre Mosquée, & tentant des routes presques inaccessibles, j'y suis entré par un passage étroit. Que celle-ci cesse d'usurper la peine qui m'est due. J'ai seul mérité l'honneur de la mort : c'est à moi qu'appartiennent ces chaînes, ce bûcher, ces flammes ; tout cela n'est destiné que pour moi.

Alza Sofronia il viso, e umanamente
Con occhi di pietate in lui rimira.
A che ne vieni, o misero innocente?
Qual consiglio o furor, ti guida o tira?
Non son io dunque senza te possente
A sostener ciò che d'un uom può l'ira?
Ho petto anch' io, ch' ad una morte crede
Di bastar solo, e compagnia non chiede.



Così parla all' amante, e nol dispone
Sì, ch' egli si disdica, o pensier mute.
O spettacolo grande, ove a tenzone
Sono amore e magnanima virtute!
Ove la morte al vincitor si pone
In premio; e 'l mal del vinto è la salute.
Ma più s' irrita il Re, quant' ella, ed esso
E' più costante in incolpar se stesso.



Pargli che vilipeso egli ne resti;
E che 'n disprezzo suo sprezzin le pene.
Credasi, dice, ad ambo, e quella e questi
Vinca, e la palma sia qual si conviene.
Indi accenna ai sergenti, i quai son presti
A legar il garzon di lor catene.
Sono ambo stretti al palo stesso, e volto
E' il tergo al tergo, e 'l volto ascoso al volto.

Sophronie leve fur lui les yeux, la douceur, la pitié font peintes dans fes regards. Innocent infortuné, lui dit-elle, que viens-tu faire ici ? Quel confeil t'y conduit ? Quelle fureur t'y traîne ? Crains-tu que fans toi mon ame ne puiffe fupporter la colere d'un homme irrité ? Non, pour une feule mort, je me fuffis à moi feule, & je n'ai pas befoin d'exemple pour apprendre à la fouffrir.

Ce difcours qu'elle tient à fon amant ne le fait point rétracter ni renoncer à fon deffein. Digne & grand fpectacle ! où l'amour entre en lice avec la vertu magnanime, où la mort eft le prix du vainqueur & la vie la peine du vaincu ! Mais loin d'être touché de ce combat de conftance & de générofité, le Roi s'en irrite.

Et s'en croit infulté, comme fi ce mépris du fupplice retomboit fur lui. Croyons-en, dit-il, à tous deux, qu'ils triomphent l'un & l'autre & partagent la palme qui leur eft due. Puis il fait figne aux fergens, & dans l'inftant Olinde eft dans les fers. Tous deux liés & adoffés au même pieu ne peuvent fe voir en face.

Compoſto è lor d' intorno il rogo omai,
E già le fiamme il mantice v' incita:
Quando il fanciullo in doloroſi lai
Proruppe, e diſſe a lei, ch 'è ſeco unita:
Queſto dunque è quel laccio, ond' io ſperai
Teco accoppiarmi in compagnia di vita?
Queſto è quel foco, ch' io credea che i cori
Ne doveſſe infiammar d' eguali ardori?



Altre fiamme, altri nodi Amor promiſe:
Altri ce n' apparecchia iniqua ſorte.
Troppo, ahi ben troppo, ella già noi diviſe;
Ma duramente or ne congiunge in morte.
Piacemi almen, poichè 'n sì ſtrane guiſe
Morir pur dei, del rogo eſſer conſorte,
Se del letto non fui: duolmi il tuo fato,
Il mio non già, poich' io ti moro a lato.



Ed o mia morte avventuroſa appieno:
O fortunati miei dolci martiri,
S' impetrerò che giunto ſeno a ſeno,
L' anima mia nella tua bocca io ſpiri;
E venendo tu meco a un tempo meno,
In me fuor mandi gli ultimi ſoſpiri.
Così dice piangendo; ella il ripiglia
Soavemente, e in tai detti il conſiglia.

On arrange autour d'eux le bûcher, & déjà l'on excite la flamme, quand le jeune homme éclatant en gémiſſemens dit à celle avec laquelle il eſt attaché : C'eſt donc-là le lien duquel j'eſpérois munir à toi pour la vie ! C'eſt donc-là ce feu dont nos cœurs devoient brûler enſemble !

O flammes, ô nœuds qu'un ſort cruel nous deſtine ! hélas, vous n'êtes pas ceux que l'amour m'avoit promis ! Sort cruel qui nous ſépara durant la vie & nous joint plus durement encore à la mort ! ah ! puiſque tu dois la ſubir auſſi funeſte, je me conſole en la partageant avec toi de t'être uni ſur ce bucher, n'ayant pu l'être à la couche nuptiale. Je pleure, mais ſur ta triſte deſtinée, & non ſur la mienne, puiſque je meurs à tes côtés.

O que la mort me ſera douce, que les tourmens me ſeront délicieux, ſi j'obtiens qu'au dernier moment, tombant l'un ſur l'autre, nos bouches ſe joignent pour exhaler & recevoir au même inſtant nos derniers ſoupirs ! Il parle & ſes pleurs étouffent ſes paroles. Elle le tance avec douceur & le remontre en ces termes.

Amico, altri penſieri, altri lamenti
Per più alta cagione il tempo chiede.
Che non penſi a tue colpe? e non rammenti
Qual Dio prometta ai buoni ampia mercede?
Soffri in ſuo nome, e ſian dolci i tormenti,
E lieto aſpira alla ſuperna ſede.
Mira il Ciel com' è bello, e mira il Sole,
Ch' a ſe par che n' inviti, e ne conſole.



Qui il volgo de' Pagani il pianto eſtolle:
Piange il fedel, ma in voci aſſai più baſſe.
Un non ſo che d' inuſitato e molle
Par che nel duro petto al Re trapaſſe.
Ei preſentillo, e ſi sdegnò; nè volle
Piegarſi, e gli occhi torſe, e ſi ritraſſe.
Tu ſola il duol comun non accompagni,
Sofronia, e pianta da ciaſcun non piagni.



Mentre ſono in tal riſchio, ecco un guerriero
(Che tal parea) d' alta ſembianza, e degna:
E moſtra d' arme, e d' abito ſtraniero,
Che di lontan peregrinando vegna.
La tigre che ſull' elmo ha per cimiero,
Tutti gli occhi a ſe trae, famoſa inſegna:
Inſegna uſata da Clorinda in guerra,
Onde la credon lei, nè 'l creder erra.

Ami, le moment où nous ſommes exige d'autres ſoins & d'autres regrets. Ah! penſe, penſe à tes fautes & au digne prix que Dieu promet aux fideles. Souffre en ſon nom, les tourmens te ſeront doux: aſpire avec joie au ſéjour céleſte. Vois le Ciel comme il eſt beau; vois le ſoleil dont il ſemble que l'aſpect riant nous appelle & nous conſole.

A ces mots tout le peuple païen éclate en ſanglots, tandis que le fidele oſe à peine gémir à plus baſſe voix. Le Roi même, le Roi ſent au fond de ſon ame dure je ne ſais quelle émotion prête à l'attendrir. Mais en la preſſentant, il s'indigne, s'y refuſe, détourne les yeux, & part ſans vouloir ſe laiſſer fléchir. Toi ſeule, ô Sophronie, n'accompagne point le deuil général, & quand tout pleure ſur toi, toi ſeule ne pleure pas!

En ce péril preſſant ſurvient un guerrier ou paroiſſant tel, d'une haute & belle apparence, dont l'armure & l'habillement étranger annonçoit qu'il venoit de loin. Le Tigre, fameuſe enſeigne qui couvre ſon caſque, attira tous les yeux & fit juger avec raiſon que c'étoit Clorinde.

Coſtei gl' ingegni femminili, e gli uſi
Tutti ſprezzò ſin dall' età più acerba:
Ai lavori d' Aracne; all' ago, ai fuſi
Inchinar non degnò la man ſuperba:
Fuggì gli abiti molli, e i lochi chiuſi;
Che ne' campi oneſtate anco ſi ſerba:
Armò d' orgoglio il volto, e ſi compiacque
Rigido farlo, e pur rigido piacque.



Tenera ancor con pargoletta deſtra
Strinſe, e lentò d' un corridore il morſo:
Trattò l' aſta e la ſpada, ed in paleſtra
Indurò i membri, ed allenogli al corſo:
Poſcia o per via montana, o per ſilveſtra,
L' orme ſeguì di fier leone e d' orſo:
Seguì le guerre, e 'n quelle, e fra le ſelve
Fera agli uomini parve, uomo alle belve.



Viene or coſtei dalle contrade Perſe,
Perchè ai Criſtiani a ſuo poter reſiſta;
Bench' altre volte ha di lor membra aſperſe
Le piagge, e l' onda di lor ſangue ha miſta.
Or quinci in arrivando a lei s' offerſe
L' apparato di morte a prima viſta.
Di mirar vaga, e di ſaper qual fallo
Condanni i rei, ſoſpinge oltre il cavallo.

Dès

Dès l'âge le plus tendre, elle méprisa les mignardises de son sexe. Jamais ses courageuses mains ne daignerent toucher le fuseau, l'aiguille & les travaux d'Arachné. Elle ne voulut ni s'amollir par des vêtemens délicats, ni s'environner timidement de clôtures. Dans les camps même, la vraie honnêteté se fait respecter, & par-tout sa force & sa vertu fut sa sauve-garde. Elle arma de fierté son visage & se plut à le rendre sévere; mais il charme tout sévere qu'il est.

D'une main encore enfantine elle apprit à gouverner le mors d'un coursier, à manier la pique & l'épée; elle endurcit son corps sur l'arêne, se rendit légere à la course, sur les rochers, à travers les bois, suivit à la piste les bêtes féroces, se fit guerriere enfin, & après avoir fait la guerre en homme aux lions dans les forêts, combattit en lion dans les camps parmi les hommes.

Elle venoit des contrées Persanes pour résister de toute sa force aux Chrétiens. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'ils éprouvoient son courage. Souvent elle avoit dispersé leurs membres sur la poussiere & rougi les eaux de leur sang. L'appareil de mort qu'elle apperçoit en arrivant la frappe; elle pousse son cheval & veut savoir quel crime attire un tel châtiment.

Cedon le turbe, e i duo legati insieme
Ella si ferma a riguardar dappresso.
Mira che l' una tace, e l' altro geme,
E più vigor mostra il men forte sesso.
Pianger lui vede in guisa d' uom cui preme
Pietà, non doglia, o duol non di se stesso:
E tacer lei con gli occhj al ciel sì fisa,
Ch' anzi 'l morir par di quaggiù divisa.



Clorinda intenerissi, e si condolse
D' ambeduo loro, e lacrimonne alquanto.
Pur maggior sente il duol per chi non duolse;
Più la move il silenzio, e meno il pianto.
Senza troppo indugiare ella si volse
Ad un uom, che canuto avea daccanto.
Deh dimmi, chi son questi? ed al martoro
Qual gli conduce, o sorte, o colpa loro?



Così pregollo: e da colui risposto
Breve, ma pieno alle dimande sue:
Stupissi udendo, e immaginò ben tosto;
Ch' egualmente innocenti eran que' due.
Già di vietar lor morte ha in se proposto;
Quanto potranno i preghi, o l'armi sue.
Pronta accorre alla fiamma, e fa ritrarla,
Che già s' appressa: ed ai ministri parla.

La foule s'écarte & Clorinde en considérant de près les deux victimes attachées ensemble, remarque le silence de l'une & les gémissemens de l'autre. Le sexe le plus foible montre en cette occasion plus de fermeté, & tandis qu'Olinde pleure de pitié plutôt que de crainte, Sophronie se tait, & les yeux fixés vers le Ciel semble avoir déjà quitté le séjour terrestre.

Clorinde encore plus touchée du tranquille silence de l'une que des douloureuses plaintes de l'autre, s'attendrit sur leur sort jusqu'aux larmes; puis se tournant vers un vieillard qu'elle apperçut auprès d'elle; dites-moi, je vous prie, lui demanda-t-elle, qui sont ces jeunes gens, & pour quel crime ou par quel malheur ils souffrent un pareil supplice?

Le vieillard en peu de mots ayant pleinement satisfait à sa demande, elle fut frappée d'étonnement, & jugeant bien que tous deux étoient innocens, elle résolut, autant que le pourroit sa priere ou ses armes, de les garantir de la mort. Elle s'approche, en faisant retirer la flamme prête à les atteindre; elle parle ainsi à ceux qui l'attisoient.

Alcun non ſia di voi, che 'n queſto duro
Uficio oltra ſeguire abbia baldanza,
Finch' io non parli al Re: ben v' aſſecuro,
Ch' ei non v' accuſerà della tardanza.
Ubbidiro i ſergenti, e moſſi furo
Da quella grande ſua regal ſembianza.
Poi verſo il Re ſi moſſe, e lui tra via
Ella trovò, che 'n contra lei venia.



Io ſon Clorinda, diſſe, hai forſe inteſa
Talor nomarmi, e qui, Signor, ne vegno,
Per ritrovarmi teco alla difeſa
Della fede comune, e del tuo regno.
Son pronta (imponi pure) ad ogni impreſa:
L' alte non temo, e l' umili non ſdegno.
Voglimi in campo aperto, o pur tra 'l chiuſo
Delle mura impiegar, nulla ricuſo.



Tacque, e riſpoſe il Re: Qual sì diſgiunta
Terra è dall' Aſia, o dal cammin del Sole,
Vergine glorioſa, ove non giunta
Sia la tua fama, e l' onor tuo non vole?
Or che s' è la tua ſpada a me congiunta,
D' ogni timor m' affidi, e mi conſole.
Non, s' eſercito grande unito inſieme
Foſſe in mio ſcampo, avrei più certa ſpeme.

Qu'aucun de vous n'ait l'audace de pourſuivre cette cruelle œuvre juſqu'à ce que j'aye parlé au Roi, je vous promets qu'il ne vous ſaura pas mauvais gré de ce retard. Frappés de ſon air grand & noble, les ſergens obéirent ; alors elle s'achemina vers le Roi & le rencontra qui venoit au-devant d'elle.

Seigneur, lui dit-elle, je ſuis Clorinde ; vous m'avez peut-être ouï nommer quelquefois. Je viens m'offrir pour défendre avec vous la foi commune & votre trône. Ordonnez, ſoit en pleine campagne ou dans l'enceinte des murs, quelqu'emploi qu'il vous plaiſe m'aſſigner, je l'accepte, ſans craindre les plus périlleux ni dédaigner les plus humbles.

Quel pays, lui répond le Roi, eſt ſi loin de l'Aſie & de la route du ſoleil, où l'illuſtre nom de Clorinde ne vole pas ſur les aîles de la gloire ! Non, vaillante guerriere, avec vous je n'ai plus ni doute ni crainte, & j'aurois moins de confiance en une armée entiere venue à mon ſecours qu'en votre ſeule aſſiſtance.

Già già mi par ch' a giunger qui Goffredo
Oltra il dover indugi. Or tu dimandi,
Ch' impieghi io te: fol di te degne credo
L' imprefe malagevoli, e le grandi.
Sovra i noftri guerrieri a te concedo
Lo fcettro, e legge fia quel che comandi.
Così parlava: ella rendea cortefe
Grazie per lodi: indi il parlar riprefe.



Nova cofa parer dovrà per certo,
Che preceda ai fervigi il guiderdone;
Ma tua bontà m' affida: io vuo' che 'n merto
Del futuro fervir que' rei mi done.
In don gli chieggio, e pur fe 'l fallo è incerto;
Gli danna inclementiffima ragione.
Ma taccio quefto, e taccio i fegni efpreffi,
Ond' argomento l' innocenza in effi.



E dirò fol, ch' è qui comun fentenza,
Che i Criftiani toglieffero l' immago;
Ma difcord' io da voi; nè però fenza
Alta ragion del mio parer m' appago.
Fu delle noftre leggi irreverenza
Quell' opra far, che perfuafe il Mago;
Che non convien ne' noftri tempj a nui
Gl' idoli avere, e men gl' idoli altrui.

Oh que Godefroy n'arrive-t-il à l'inſtant même ! Il vient trop lentement à mon gré. Vous me demandez un emploi ? Les entrepriſes difficiles & grandes ſont les ſeules dignes de vous. Commandez à nos guerriers : je vous nomme leur général. La modeſte Clorinde lui rend grace, & reprend enſuite :

C'eſt un choſe bien nouvelle, ſans doute, que le ſalaire précede les ſervices ; mais ma confiance en vos bontés me fait demander pour prix de ceux que j'aſpire à vous rendre, la grace de ces deux condamnés. Je les demande en pur don, ſans examiner ſi le crime eſt bien avéré, ſi le châtiment n'eſt point trop ſévere, & ſans m'arrêter aux ſignes ſur leſquels je préjuge leur innocence.

Je dirai ſeulement que quoiqu'on accuſe ici les Chrétiens d'avoir enlevé l'image, j'ai quelque raiſon de penſer autrement. Cette œuvre du magicien fut une profanation de notre loi qui n'admet point d'idoles dans nos temples, & moins encore celles des Dieux étrangers.

Dunque ſuſo a Macon recar mi giova
Il miracol dell' opra, ed ei la fece,
Per dimoſtrar che i tempj ſuoi con nova
Religion contaminar non lece.
Faccia Iſmeno incantando ogni ſua prova;
Egli, a cui le malie ſon d' arme in vece:
Trattiamo il ferro pur noi cavalieri;
Queſt' arte è noſtra, e'n queſta ſol ſi ſperi.



Tacque, ciò detto: e'l Re, bench' a pietade
L' irato cor difficilmente pieghi,
Pur compiacer la volle: e'l perſuade
Ragione, e'l move autorità di preghi.
Abbian vita, riſpoſe, e libertade,
E nulla a tanto interceſſor ſi neghi.
Siaſi queſta o giuſtizia, ovver perdono,
Innocenti gli aſſolvo, e rei gli dono.



Così furon diſciolti. Avventuroſo
Ben veramente fu d' Olindo il fato;
Ch' atto potè moſtrar, che'n generoſo
Petto alfine ha d' amore amor deſtato,
Va dal rogo alle nozze, ed è già ſpoſo
Fatto di reo, non pur d'amante amato.
Volle con lei morire: ella non ſchiva,
Poichè ſeco non muor, che ſeco viva.

C'eſt

C'eſt donc à Mahomet que j'aime à rapporter le miracle, & ſans doute il l'a fait pour nous apprendre à ne pas ſouiller ſes temples par d'autres cultes. Qu'Iſmene faſſe à ſon gré ſes enchantemens, lui dont les exploits ſont des maléfices. Pour nous guerriers, manions le glaive ; c'eſt-là notre défenſe & nous ne devons eſpérer qu'en lui.

Elle ſe tait ; &, quoique l'ame colere du Roi ne s'appaiſe pas ſans peine, il voulut néanmoins lui complaire, plutôt fléchi par ſa priere & par la raiſon d'Etat que par la pitié. Qu'ils aient, dit-il, la vie & la liberté : un tel interceſſeur peut-il éprouver des refus ? Soit pardon, ſoit juſtice, innocens je les abſous, coupables je leur fais grace.

Ils furent ainſi délivrés, & là fut couronné le ſort vraiment aventureux de l'amant de Sophronie. Eh ! comment refuſeroit-elle de vivre avec celui qui voulut mourir pour elle ? Du bucher ils vont à la noce ; d'amant dédaigné, de patient même, il devient heureux époux, & montre ainſi dans un mémorable exemple, que les preuves d'un amour véritable ne laiſſent point inſenſible un cœur généreux.

FRAGMENS

POUR UN

DICTIONNAIRE

DES TERMES D'USAGE

EN BOTANIQUE.

AVIS DES ÉDITEURS.

IL paroît par ces Fragmens, que le projet de M. Rousseau étoit de faciliter l'intelligence des termes usités chez les Botanistes : il est fâcheux qu'il n'ait laissé sur ce sujet intéressant que des brouillons, peut-être aussi incomplets par les articles qu'il a ébauchés, que par ceux qu'il n'a point traités. Mais nous avons pensé que, malgré leur imperfection, ces Fragmens méritoient de voir le jour, &, quelque défectueux qu'ils puissent être, nous n'avons voulu essayer, ni de suppléer aux articles qui manquent, ni de corriger ou finir ceux qui sont faits ; tout au plus avons-nous osé nous permettre de faire disparoître quelques obscurités, ou quelques défauts de style qui avoient échappé à la premiere composition.



INTRODUCTION.

LE premier malheur de la Botanique eſt d'avoir été regardée dès ſa naiſſance, comme une partie de la Médecine. Cela fit qu'on ne s'attacha qu'à trouver ou ſuppoſer des vertus aux plantes, & qu'on négligea la connoiſſance des plantes mêmes; car comment ſe livrer aux courſes immenſes & continuelles qu'exige cette recherche, & en même tems aux travaux ſédentaires du laboratoire & aux traitemens des malades, par leſquels on parvient à s'aſſurer de la nature des ſubſtances végétales, & de leurs effets dans le corps humain. Cette fauſſe maniere d'envisager la Botanique en a long-tems rétréci l'étude au point de la borner preſque aux plantes uſuelles, & de réduire la chaîne végétale à un petit nombre de chaînons interrompus. Encore ces chaînons mêmes ont-ils été très-mal étudiés, parce qu'on y regardoit ſeulement la matiere & non pas l'organiſation. Comment ſe ſeroit-on beaucoup occupé de la ſtructure organique d'une ſubſtance, ou plutôt d'une maſſe ramifiée qu'on ne ſongeoit qu'à piler dans un mortier? On ne cherchoit des plantes que pour trouver des remedes, on ne cherchoit pas des plantes mais des ſimples. C'étoit fort bien fait, dira-

t-on ; ſoit. Mais il n'en a pas moins réſulté que ſi l'on connoiſſoit fort bien les remedes, on ne laiſſoit pas de connoître fort mal les plantes ; & c'eſt tout ce que j'avance ici.

La Botanique n'étoit rien, il n'y avoit point d'étude de la Botanique, & ceux qui ſe piquoient le plus de connoître les plantes n'avoient aucune idée, ni de leur ſtructure, ni de l'économie végétale. Chacun connoiſſoit de vue cinq ou ſix plantes de ſon canton auxquelles il donnoit des noms au hazard enrichis de vertus merveilleuſes qu'il lui plaiſoit de leur ſuppoſer, & chacune de ces plantes changée en panacée univerſelle ſuffiſoit ſeule pour immortaliſer tout le genre-humain. Ces plantes transformées en beaume & en emplâtres diſparoiſſoient promptement, & faiſoient bientôt place à d'autres auxquelles de nouveaux venus, pour ſe diſtinguer, attribuoient les mêmes effets. Tantôt c'étoit une plante nouvelle qu'on décoroit d'anciennes vertus, & tantôt d'anciennes plantes propoſées ſous de nouveaux noms ſuffiſoient pour enrichir de nouveaux charlatans. Ces plantes avoient des noms vulgaires différens dans chaque canton, & ceux qui les indiquoient pour leurs drogues, ne leur donnoient que des noms connus tout au plus dans le lieu qu'ils habitoient ; & quand leurs récipés couroient dans d'autres pays, on ne ſavoit plus de quelle

plante il y étoit parlé; chacun en fubftituoit une à fa fantaifie, fans autre foin que de lui donner le même nom. Voilà tout l'art que les Myrepfus, les Hildegardes, les Suardus, les Villanova & les autres Docteurs de ces tems-là mettoient à l'étude des plantes dont ils ont parlé dans leurs livres, & il feroit difficile peut-être au peuple d'en reconnoître une feule fur leurs noms ou fur leurs defcriptions.

A la renaiffance des Lettres tout difparut pour faire place aux anciens livres; il n'y eut plus rien de bon & de vrai que ce qui étoit dans Ariftote & dans Galien. Au lieu d'étudier les plantes fur la terre, on ne les étudioit plus que dans Pline & Diofcoride, & il n'y a rien fi fréquent dans les Auteurs de ces tems-là, que d'y voir nier l'exiftence d'une plante par l'unique raifon que Diofcoride n'en a pas parlé. Mais ces doctes plantes, il faloit pourtant les trouver en nature, pour les employer felon les préceptes du maître. Alors on s'évertua, l'on fe mit à chercher, à obferver, à conjecturer & chacun ne manqua pas de faire tous fes efforts pour trouver dans la plante qu'il avoit choifie les caractères décrits dans fon auteur; & comme les traducteurs, les commentateurs, les praticiens s'accordoient rarement fur le choix, on donnoit vingt noms à la même plante, & à vingt plantes le même nom, chacun foutenant que

la ſienne étoit la véritable, & que toutes les autres n'étant pas celle dont Dioſcoride avoit parlé devoient être proſcrites de deſſus la terre. De ce conflit réſulterent enfin des recherches, à la vérité, plus attentives & quelques bonnes obſervations qui mériterent d'être conſervées, mais en même tems un tel cahos de nomenclature que les Médecins & les Herboriſtes avoient abſolument ceſſé de s'entendre entr'eux : il ne pouvoit plus y avoir communication de lumieres, il n'y avoit plus que des diſputes de mots & de noms, & même toutes les recherches & deſcriptions utiles étoient perdues faute de pouvoir décider de quelle plante chaque auteur avoit parlé.

Il commença pourtant à ſe former de vrais Botaniſtes, tels que Claſius, Cordus, Ceſalpin, Geſner, & à ſe faire de bons livres & inſtructifs ſur cette matiere, dans leſquels même on trouve déjà quelques traces de méthode. Et c'étoit certainement une perte que ces pieces devinſſent inutiles & inintelligibles par la ſeule diſcordance des noms. Mais de cela même que les auteurs commençoient à réunir les eſpeces & à ſéparer les genres, chacun ſelon ſa maniere d'obſerver le port & la ſtructure apparente, il réſulta de nouveaux inconvéniens & une nouvelle obſcurité, parce que chaque auteur réglant ſa nomenclature ſur ſa méthode créoit de nouveaux genres, ou ſéparoit les

les anciens ſelon que le requéroit le caractere des ſiens. De ſorte qu'eſpeces & genres, tout étoit tellement mélé, qu'il n'y avoit preſque pas de plante qui n'eût autant de noms différens, qu'il y avoit d'auteurs qui l'avoient décrite; ce qui rendoit l'étude de la concordance auſſi longue & ſouvent plus difficile que celle des plantes même.

Enfin parurent ces deux illuſtres freres, qui ont plus fait eux ſeuls pour le progrès de la Botanique, que tous les autres enſemble qui les ont précédés & même ſuivis juſqu'à Tournefort. Hommes rares, dont le ſavoir immenſe & les ſolides travaux conſacrés à la Botanique, les rendent dignes de l'immortalité qu'ils leur ont acquiſe. Car tant que cette ſcience naturelle ne tombera pas dans l'oubli, les noms de Jean & de Gaſpard Bauhin vivront avec elle dans la mémoire des hommes.

Ces deux hommes entreprirent, chacun de ſon côté, une hiſtoire univerſelle des plantes, & ce qui ſe rapporte plus immédiatement à cet article, ils entreprirent l'un & l'autre d'y joindre une ſynonymie, c'eſt-à-dire, une liſte exacte des noms que chacune d'elles portoit dans tous les auteurs qui les avoient précédés. Ce travail devenoit abſolument néceſſaire pour qu'on pût profiter des obſervations de chacun d'eux; car ſans cela il devenoit preſque impoſſible de ſuivre & démêler chaque plante à travers tant de noms différens.

L'aîné a exécuté à-peu-près cette entreprife dans les trois volumes in-folio qu'on a imprimés après fa mort, & il y a joint une critique fi jufte, qu'il s'eft rarement trompé dans fes fynonymies.

Le plan de fon frere étoit encore plus vafte, comme il paroît par le premier volume qu'il en a donné & qui peut faire juger de l'immenfité de tout l'ouvrage, s'il eût eu le tems de l'exécuter ; mais au volume près dont je viens de parler, nous n'avons que les titres du refte dans fon pinax, & ce pinax, fruit de quarante ans de travail eft encore aujourd'hui le guide de tous ceux qui veulent travailler fur cette matiere & confulter les anciens auteurs.

Comme la nomenclature des Bauhins n'étoit formée que des titres de leurs chapitres, & que ces titres comprenoient ordinairement plufieurs mots, de-là vient l'habitude de n'employer pour noms de plantes que des phrafes louches affez longues, ce qui rendoit cette nomenclature non-feulement traînante & embarraffante, mais pédantefque & ridicule. Il y auroit à cela, je l'avoue, quelque avantage, fi ces phrafes avoient été mieux faites ; mais compofées indifféremment des noms des lieux d'où venoient ces plantes, des noms des gens qui les avoient envoyées, & même des noms d'autres plantes avec lefquelles on leur trouvoit quelque fimilitude, ces phrafes

étoient des sources de nouveaux embarras & de nouveaux doutes, puisque la connoissance d'une seule plante exigeoit celle de plusieurs autres, auxquelles sa phrase renvoyoit, & dont les noms n'étoient pas plus déterminés que le sien.

Cependant les voyages de long cours enrichissoient incessamment la Botanique de nouveaux trésors, & tandis que les anciens noms accabloient déjà la mémoire, il en faloit inventer de nouveaux sans cesse pour les plantes nouvelles qu'on découvroit. Perdus dans ce labyrinthe immense, les Botanistes forcés de chercher un fil pour s'en tirer, s'attacherent enfin sérieusement à la méthode; Herman, Rivin, Ray, proposerent chacun la sienne; mais l'immortel Tournefort l'emporta sur eux tous: il rangea le premier systématiquement tout le regne végétal; & réformant en partie la nomenclature, la combina par ses nouveaux genres avec celle de Gaspard Bauhin. Mais loin de la débarrasser de ses longues phrases, ou il en ajouta de nouvelles, ou il chargea les anciennes des additions que sa méthode le forçoit d'y faire. Alors s'introduisit l'usage barbare de lier les nouveaux noms aux anciens par un *qui quæ quod* contradictoire, qui d'une même plante faisoit deux genres tout différens.

Dens Leonis *qui* pilosellæ folio minus villoso: Doria *quæ* Jacobæa orientalis limonii folio: Titanokeratophyton *quod* Lithophyton marinum albicans.

Ainſi la nomenclature ſe chargeoit. Les noms des plantes devenoient non-ſeulement des phraſes mais des périodes. Je n'en citerai qu'un ſeul de Plukenet qui prouvera que je n'exagere pas. " *Gramen* myloicophorum „ carolinianum ſeu gramen altiſſimum, panicula maxima „ ſpecioſa, è ſpicis majoribus compreſſiuſculis utrinque „ pinnatis blattam molendariam quodam modo referen- „ tibus, compoſita, foliis convolutus mucronatis pungen- „ tibus „ Almag. 137.

C'en étoit fait de la Botanique ſi ces pratiques euſſent été ſuivies; devenue abſolument inſupportable, la nomenclature ne pouvoit plus ſubſiſter dans cet état, & il faloit de toute néceſſité qu'il s'y fît une réforme ou que la plus riche, la plus aimable, la plus facile des trois parties de l'Hiſtoire naturelle fût abandonnée.

Enfin M. Linnæus plein de ſon ſyſtême ſexuel & des vaſtes idées qu'il lui avoit ſuggérées, forma le projet d'une refonte générale dont tout le monde ſentoit le beſoin, mais dont nul n'oſoit tenter l'entrepriſe. Il fit plus, il l'exécuta, & après avoir préparé dans ſon *Critica Botanica* les regles ſur leſquelles ce travail devoit être conduit, il détermina dans ſon *Genera plantarum* ces genres des plantes, enſuite les eſpeces dans ſon *Species;* de ſorte que gardant tous les anciens noms qui pouvoient s'accorder avec ces nouvelles regles & refondant tous les autres, il établit

enfin une nomenclature éclairée, fondée sur les vrais principes de l'art qu'il avoit lui-même exposés. Il conserva tous ceux des anciens genres qui étoient vraiment naturels, il corrigea, simplifia, réunit ou divisa les autres selon que le requéroient les vrais caracteres. Et dans la confection des noms, il suivoit quelquefois même un peu trop sévérement ses propres regles.

A l'égard des especes, il faloit bien pour les déterminer des descriptions & des différences; ainsi les phrases restoient toujours indispensables, mais s'y bornant à un petit nombre de mots techniques bien choisis & bien adaptés, il s'attacha à faire de bonnes & breves définitions tirées des vrais caracteres de la plante, bannissant rigoureusement tout ce qui lui étoit étranger. Il falut pour cela créer, pour ainsi dire, à la Botanique une nouvelle langue qui épargnât ce long circuit de paroles qu'on voit dans les anciennes descriptions. On s'est plaint que les mots de cette langue n'etoient pas tous dans Cicéron. Cette plainte auroit un sens raisonnable, si Cicéron eût fait un traité complet de Botanique. Ces mots cependant sont tous grecs ou latins, expressifs, courts, sonores, & forment même des constructions élégantes par leur extrême précision. C'est dans la pratique journaliere de l'art, qu'on sent tout l'avantage de cette nouvelle langue, aussi commode & nécessaire aux Botanistes qu'est celle de l'Algebre aux Géometres.

Jusques-là M. Linnæus avoit déterminé le plus grand nombre des plantes connues, mais il ne les avoit pas nommées : car ce n'est pas nommer une chose que de la définir ; une phrase ne sera jamais un vrai nom & n'en sauroit avoir l'usage. Il pourvut à ce défaut par l'invention des noms triviaux, qu'il joignit à ceux des genres pour distinguer les especes. De cette maniere le nom de chaque plante n'est composé jamais que de deux mots, & ces deux mots seuls choisis avec discernement & appliqués avec justesse, font souvent mieux connoître la plante que ne faisoient les longues phrases de Micheli & de Plukenet. Pour la connoître mieux encore & plus réguliérement, on a la phrase qu'il faut savoir sans doute, mais qu'on n'a plus besoin de répéter à tout propos lorsqu'il ne faut que nommer l'objet.

Rien n'étoit plus maussade & plus ridicule lorsqu'une femme ou quelqu'un de ces hommes qui leur ressemblent, vous demandoient le nom d'une herbe ou d'une fleur dans un jardin, que la nécessité de cracher en réponse une longue enfilade de mots latins qui ressembloient à des évocations magiques ; inconvénient suffisant pour rebuter ces personnes frivoles d'une étude charmante offerte avec un appareil aussi pédantesque.

Quelque nécessaire, quelque avantageuse que fût cette réforme, il ne faloit pas moins que le profond savoir de

M. Linnæus pour la faire avec ſuccès, & que la célébrité de ce grand naturaliſte pour la faire univerſellement adopter. Elle a d'abord éprouvé de la réſiſtance, elle en éprouve encore. Cela ne ſauroit être autrement, ſes rivaux dans la même carriere regardent cette adoption comme un aveu d'infériorité qu'ils n'ont garde de faire ; ſa nomenclature paroît tenir tellement à ſon ſyſtême, qu'on ne s'aviſe gueres de l'en ſéparer. Et les Botaniſtes du premier ordre, qui ſe croient obligés par hauteur de n'adopter le ſyſtême de perſonne & d'avoir chacun le ſien, n'iront pas ſacrifier leurs prétentions aux progrès d'un art dont l'amour dans ceux qui le profeſſent eſt rarement déſintéreſſé.

Les jalouſies nationales s'oppoſent encore à l'admiſſion d'un ſyſtême étranger. On ſe croit obligé de ſoutenir les illuſtres de ſon pays, ſur-tout lorſqu'ils ont ceſſé de vivre ; car même l'amour-propre qui faiſoit ſouffrir avec peine leur ſupériorité durant leur vie, s'honore de leur gloire après leur mort.

Malgré tout cela, la grande commodité de cette nouvelle nomenclature & ſon utilité que l'uſage a fait connoître, l'ont fait adopter preſque univerſellement dans toute l'Europe plutôt ou plus tard, à la vérité, mais enfin à-peu-près par-tout, & même à Paris. M. de Juſſieu vient de l'établir au jardin du Roi, préférant ainſi l'utilité

publique à la gloire d'une nouvelle refonte que sembloit demander la méthode des familles naturelles dont son illustre oncle est l'auteur. Ce n'est pas que cette nomenclature Linnéene n'ait encore ses défauts & ne laisse de grandes prises à la critique ; mais en attendant qu'on en trouve une plus parfaite à qui rien ne manque, il vaut cent fois mieux adopter celle-là que de n'en avoir aucune, ou de retomber dans les phrases de Tournefort & de Gaspard Bauhin. J'ai même peine à croire qu'une meilleure nomenclature pût avoir désormais assez de succès pour proscrire celle-ci, à laquelle les Botanistes de l'Europe sont déjà tout accoutumés, & c'est par la double chaîne de l'habitude & de la commodité qu'ils y renonceroient avec plus de peine encore qu'ils n'en eurent à l'adopter. Il faudroit, pour opérer ce changement, un auteur dont le crédit effaçât celui de M. Linnæus, & à l'autorité duquel l'Europe entiere voulût se soumettre une seconde fois, ce qui me paroît difficile à espérer. Car si son systême, quelque excellent qu'il puisse être, n'est adopté que par une seule nation, il jettera la Botanique dans un nouveau labyrinthe, & nuira plus qu'il ne servira.

Le travail même de M. Linnæus, bien qu'immense, reste encore imparfait, tant qu'il ne comprend pas toutes les plantes connues, & tant qu'il n'est pas adopté par tous les Botanistes sans exception : car les livres de

ceux

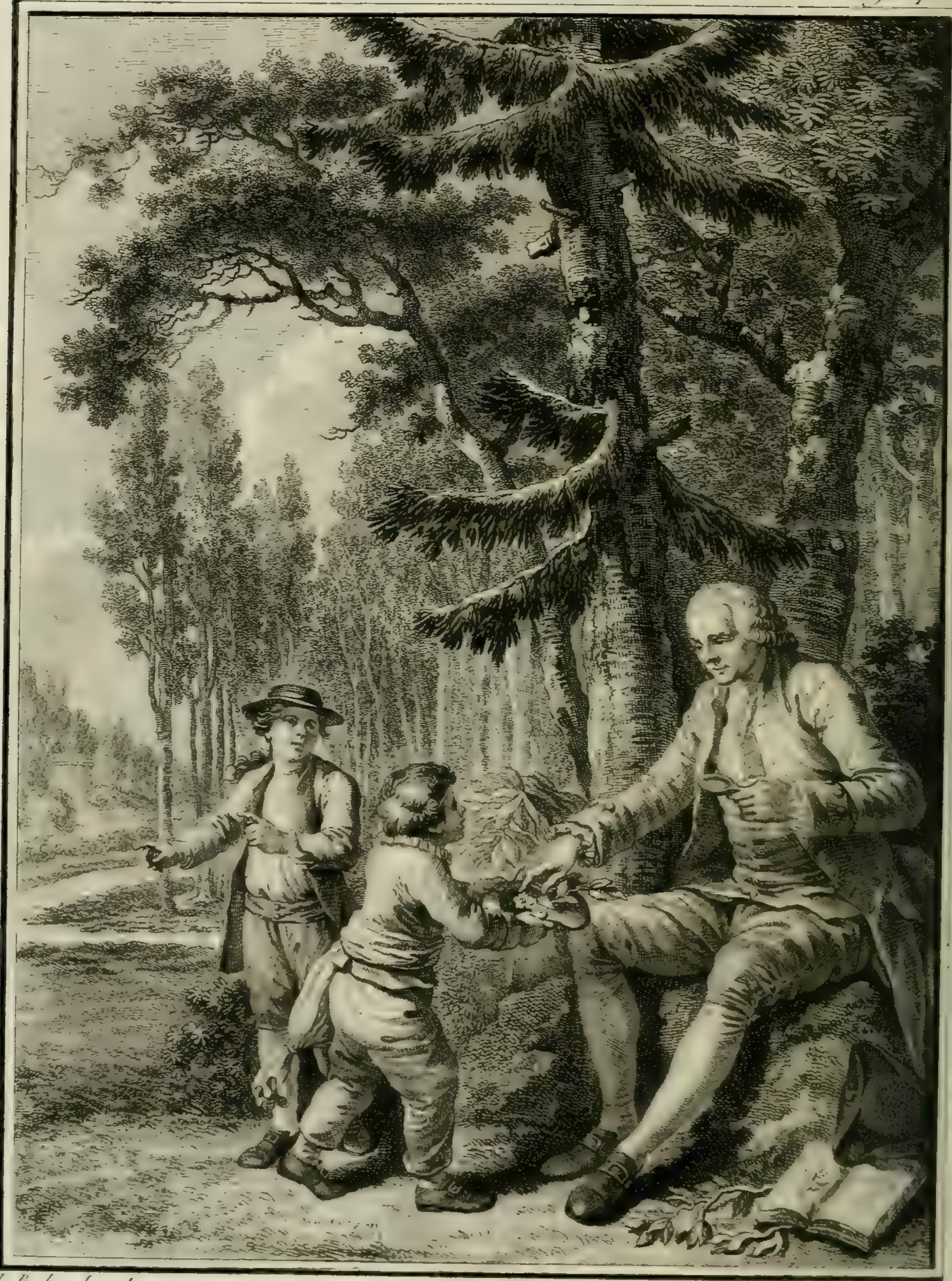
ceux qui ne s'y ſoumettent pas, exigent de la part des lecteurs, le même travail pour la concordance auquel ils étoient forcés pour les livres qui ont précédé. On a obligation à M. Crantz, malgré ſa paſſion contre M. Linnæus, d'avoir, en rejettant ſon ſyſtême, adopté ſa nomenclature. Mais M. Haller, dans ſon grand & excellent traité des plantes alpines, rejette à la fois l'un & l'autre, & M. Adanſon fait encore plus, il prend une nomenclature toute nouvelle & ne fournit aucun renſeignement pour y rapporter celle de M. Linnæus. M. Haller cite toujours les genres & quelquefois les phraſes des eſpeces de M. Linnæus, mais M. Adanſon n'en cite jamais ni genre ni phraſe. M. Haller s'attache à une ſynonymie exacte, par laquelle, quand il n'y joint pas la phraſe de M. Linnæus, on peut du moins la trouver indirectement par le rapport des ſynonymes. Mais M. Linnæus & ſes livres ſont tout-à-fait nuls pour M. Adanſon & pour ſes lecteurs, il ne laiſſe aucun renſeignement par lequel on s'y puiſſe reconnoître. Ainſi il faut opter entre M. Linnæus & M. Adanſon qui l'exclud ſans miſéricorde, & jetter tous les livres de l'un ou de l'autre au feu. Ou bien il faut entreprendre un nouveau travail qui ne ſera ni court ni facile pour faire accorder deux nomenclatures qui n'offrent aucun point de réunion.

De plus, M. Linnæus n'a point donné une ſynonymie

complete. Il s'eſt contenté pour les plantes anciennément connues de citer les Bauhins & Cluſius, & une figure de chaque plante. Pour les plantes exotiques découvertes récemment, il a cité un ou deux auteurs modernes & les figures de Rheedi, de Rumphius & quelques autres, & s'en eſt tenu-là. Son entrepriſe n'exigeoit pas de lui une compilation plus étendue, & c'étoit aſſez qu'il donnât un ſeul renſeignement ſûr pour chaque plante dont il parloit.

Tel eſt l'état actuel des choſes. Or ſur cet expoſé je demande à tout lecteur ſenſé comment il eſt poſſible de s'attacher à l'étude des plantes, en rejettant celle de la nomenclature ? c'eſt comme ſi l'on vouloit ſe rendre ſavant dans une langue ſans vouloir en apprendre les mots. Il eſt vrai que les noms ſont arbitraires, que la connoiſſance des plantes ne tient point néceſſairement à celle de la nomenclature, & qu'il eſt aiſé de ſuppoſer qu'un homme intelligent pourroit être un excellent Botaniſte, quoiqu'il ne connût pas une ſeule plante par ſon nom. Mais qu'un homme ſeul, ſans livres & ſans aucun ſecours des lumieres communiquées, parvienne à devenir de lui-même un très-médiocre Botaniſte, c'eſt une aſſertion ridicule à faire & une entrepriſe impoſſible à exécuter. Il s'agit de ſavoir ſi trois cents ans d'études & d'obſervations doivent être perdus pour la Botanique, ſi trois cents

volumes de figures & de deſcriptions doivent être jettés au feu, ſi les connoiſſances acquiſes par tous les ſavans, qui ont conſacré leur bourſe, leur vie & leurs veilles à des voyages immenſes, coûteux, pénibles & périlleux doivent être inutiles à leurs ſucceſſeurs, & ſi chacun partant toujours de zero pour ſon premier point, pourra parvenir de lui-même aux mêmes connoiſſances qu'une longue ſuite de recherches & d'études a répandues dans la maſſe du genre-humain. Si cela n'eſt pas, & que la troiſieme & plus aimable partie de l'Hiſtoire naturelle mérite l'attention des curieux, qu'on me diſe comment on s'y prendra pour faire uſage des connoiſſances ci-devant acquiſes, ſi l'on ne commence par apprendre la langue des auteurs & par ſavoir à quels objets ſe rapportent les noms employés par chacun d'eux. Admettre l'étude de la Botanique & rejetter celle de la nomenclature, c'eſt donc tomber dans la plus abſurde contradiction.



FRAGMENS

POUR UN

DICTIONNAIRE

DES TERMES D'USAGE

EN BOTANIQUE.

ABRUPTE. On donne l'épithete d'*Abrupte* aux feuilles pinnées, au sommet desquelles manque la foliole impaire terminale qu'elles ont ordinairement.

ABRUVOIRS, ou goutieres. Trous qui se forment dans le bois pourri des chicots, & qui retenant l'eau des pluies, pourrissent enfin le reste du tronc.

ACAULIS, sans tige.

AIGRETTE. Touffe de filamens simples ou plumeux qui couronnent les semences dans plusieurs genres de composées & d'autres fleurs. L'Aigrette est ou sessile, c'est-à-dire, immédiatement attachée autour de l'embrion qui les porte, ou pédiculée, c'est-à-dire, portée par un pied appellé en latin *Stipes* qui la tient élevée au-dessus de l'embrion. L'Aigrette sert d'abord de calice au fleuron, ensuite elle le pousse & le chasse à mesure qu'il se fane pour qu'il ne reste pas sous la semence & ne l'empêche pas de mûrir; elle garantit cette même semence nue de l'eau de la pluie qui pourroit la pourrir; & lorsque la se-

mence eſt mûre, elle lui ſert d'aîle pour être portée & diſſéminée au loin par les vents.

AILÉE. Une feuille compoſée de deux folioles oppoſées ſur le même pétiole, s'appelle feuille aîlée.

AISSELLE. Angle aigu ou droit, formé par une branche ſur une autre branche, ou ſur la tige, ou par une feuille ſur une branche.

AMANDE. Semence enfermée dans un noyau.

ANDROGYNE. Qui porte des fleurs mâles & des fleurs femelles ſur le même pied. Ces mots *Androgyne* & *Monoïque* ſignifient abſolument la même choſe. Excepté que dans le premier on fait plus d'attention au différent ſexe des fleurs, & dans le ſecond à leur aſſemblage ſur le même individu.

ANGIOSPERME, à ſemences enveloppées. Ce terme d'Angioſperme convient également aux fruits à capſule & aux fruits à baye.

ANTHERE. Capſule ou boëte portée par le filet de l'étamine, & qui s'ouvrant au moment de la fécondation, répand la pouſſiere prolifique.

ANTHOLOGIE. Diſcours ſur les fleurs. C'eſt le titre d'un livre de Pontedera, dans lequel il combat de toute ſa force le ſyſtême ſexuel qu'il eût ſans doute adopté lui-même, ſi les écrits de Vaillant & de Linnæus avoient précédé le ſien.

APHRODITES. M. Adanſon donne ce nom à des animaux dont chaque individu reproduit ſon ſemblable par la génération, mais ſans aucun acte extérieur de copulation ou de fécondation, tels que quelques pucerons, les conques, la plupart des vers ſans ſexe, les inſectes qui ſe reproduiſent ſans génération, mais

par la ſection d'une partie de leur corps. En ce ſens les plantes qui ſe multiplient par boutures & par caïeux peuvent être appellées auſſi Aphrodites. Cette irrégularité ſi contraire à la marche ordinaire de la nature, offre bien des difficultés à la définition de l'eſpece : eſt-ce qu'à proprement parler il n'exiſteroit point d'eſpeces dans la nature, mais ſeulement des individus? Mais on peut douter, je crois, s'il eſt des plantes abſolument *Aphrodites*, c'eſt-à-dire, qui n'ont réellement point de ſexe & ne peuvent ſe multiplier par copulation. Au reſte, il y a cette différence entre ces deux mots *Aphrodite* & *Aſexe*, que le premier s'applique aux plantes qui n'ayant point de ſexe ne laiſſent pas de multiplier; au lieu que l'autre ne convient qu'à celles qui ſont neutres ou ſtériles & incapables de reproduire leur ſemblable.

APHYLLE. On pourroit dire effeuillé, mais *effeuillé* ſignifie dont on a ôté les feuilles, & *Aphylle*, *qui n'en a point*.

ARBRE. Plante d'une grandeur conſidérable, qui n'a qu'un ſeul & principal tronc diviſé en maîtreſſes branches.

ARBRISSEAU. Plante ligneuſe de moindre taille que l'arbre, laquelle ſe diviſe ordinairement dès la racine en pluſieurs tiges. Les arbres & les arbriſſeaux pouſſent en automne des boutons dans les aiſſelles des feuilles qui ſe développent dans le printems & s'épanouiſſent en fleurs & en fruits; différence qui les diſtingue des ſous-arbriſſeaux.

ARTICULÉ. Tige, racines, feuilles, ſilique; ſe dit lorſque quelqu'une de ces parties de la plante ſe trouve coupée par des nœuds diſtribués de diſtance en diſtance.

AXILLAIRE. Qui ſort d'une aiſſelle.

BALE. Calice dans les graminées.

BAYE. Fruit charnu ou ſucculent à une ou pluſieurs loges.

BOUILLON. Groupe de fleurettes amaſſées en tête.

BOURGEON. Germe des feuilles & des branches.

BOUTON. Germe des fleurs.

BOUTURE. Eſt une jeune branche que l'on coupe à certains arbres moëlleux, tels que le figuier, le ſaule, le coignaſſier, laquelle reprend en terre ſans racine. La réuſſite des boutures dépend plutôt de leur facilité à produire des racines, que de l'abondance de la moëlle des branches; car l'oranger, le buis, l'if & la ſabine qui ont peu de moëlle, reprennent facilement de bouture.

BRANCHES. Bras plians & élaſtiques du corps de l'arbre, ce ſont elles qui lui donnent la figure; elles ſont ou alternes, ou oppoſées, ou verticillées. Le bourgeon s'étend peu-à-peu en branches poſées collatéralement & compoſées des mêmes parties de la tige, & l'on prétend que l'agitation des branches cauſée par le vent eſt aux arbres ce qu'eſt aux animaux l'impulſion du cœur. On diſtingue,

1°. Les maîtreſſes branches, qui tiennent immédiatement au tronc, & d'où partent toutes les autres.

2°. Les branches à bois, qui étant les plus groſſes & pleines de boutons plats, donnent la forme à un arbre fruitier, & doivent le conſerver en partie.

3°. Les branches à fruits ſont plus foibles & ont des boutons ronds.

4°. Les chiffonnes ſont courtes & menues.

5°. Les gourmandes ſont groſſes, droites & longues.

6°. Les

6°. Les Veules ſont longues & ne promettent aucune fécondité.

7°. La branche aoûtée eſt celle qui, après le mois d'Août, a pris naiſſance, s'endurcit & devient noirâtre.

8°. Enfin, la branche de faux-bois eſt groſſe à l'endroit où elle devroit être menue, & ne donne aucune marque de fécondité.

BULBE. Eſt une racine orbiculaire compoſée de pluſieurs peaux ou tuniques emboîtées les unes dans les autres. Les bulbes ſont plutôt des boutons ſous terre que des racines; ils en ont eux-mêmes de véritables, généralement preſque cylindriques & rameuſes.

CALICE. Enveloppe extérieure ou ſoutien des autres parties de la fleur, &c. Comme il y a des plantes qui n'ont point de calice, il y en a auſſi dont le calice ſe métamorphoſe peu-à-peu en feuilles de la plante, & réciproquement il y en a dont les feuilles de la plante ſe changent en calice : c'eſt ce qui ſe voit dans la famille de quelques renoncules, comme l'Anémone, la Pulſatille, &c.

CAMPANIFORME, ou Campanulée. Voyez Cloche.

CAPILLAIRES. On appelle feuilles capillaires dans la famille des mouſſes celles qui ſont déliées comme des cheveux. C'eſt ce qu'on trouve ſouvent exprimé dans le ſynopſis de Ray, & dans l'hiſtoire des mouſſes de Dillen, par le mot grec de *Trichodes*.

On donne auſſi le nom de Capillaires à une branche de la famille des fougeres, qui porte comme elles ſa fructification ſur le dos des feuilles, & ne s'en diſtingue que par la ſtature des plantes qui la compoſent, beaucoup plus petite dans les capillaires que dans les fougeres.

CAPRIFICATION. Fécondation des fleurs femelles d'une forte de Figuier dioïque par la pouffiere des étamines de l'individu mâle appellé caprifiguier. Au moyen de cette opération de la nature, aidée en cela de l'industrie humaine, les figues ainsi fécondées groffiffent, mûriffent & donnent une récolte meilleure & plus abondante qu'on ne l'obtiendroit fans cela.

La merveille de cette opération confifte en ce que, dans le genre du Figuier, les fleurs étant enclofes dans le fruit, il n'y a que celles qui font hermaphrodites ou androgynes qui femblent pouvoir être fécondées; car quand les fexes font tout-à-fait féparés, on ne voit pas comment la pouffiere des fleurs mâles pourroit pénétrer fa propre enveloppe & celle du fruit femelle jufqu'aux piftils qu'elle doit féconder, c'eft un infecte qui fe charge de ce tranfport. Une forte de moucheron particuliere au caprifiguier y pond, y éclos, s'y couvre de la pouffiere des étamines, la porte par l'œil de la figue à travers les écailles qui en garniffent l'entrée, jufques dans l'intérieur du fruit, & là, cette pouffiere ne trouvant plus d'obftacle, fe dépofe fur l'organe deftiné à la recevoir.

L'hiftoire de cette opération a été détaillée en premier lieu par Théophrafte, le premier, le plus favant ou, pour mieux dire, l'unique & vrai Botanifte de l'antiquité, & après lui par Pline chez les anciens. Chez les modernes par Jean Bauhin, puis par Tournefort fur les lieux mêmes, après lui par Pontedera, & par tous les compilateurs de Botanique & d'Hiftoire naturelle qui n'ont fait que tranfcrire la relation de Tournefort.

CAPSULAIRE. Les plantes capfulaires font celles dont

le fruit eſt à capſules. Ray a fait de cette diviſion ſa dix-neuvieme claſſe. *Herba vaſculifera.*

CAPSULE. Péricarpe ſec d'un fruit ſec ; car on ne donne point, par exemple, le nom de capſule à l'écorce de la Grenade, quoiqu'auſſi ſeche & dure que beaucoup d'autres capſules, parce qu'elle enveloppe un fruit mou.

CAPUCHON, CALYPTRA. Coëffe pointue qui couvre ordinairement l'urne des mouſſes. Le capuchon eſt d'abord adhérent à l'urne, mais enſuite il ſe détache & tombe quand elle approche de la maturité.

CARYOPHYLLÉE. Fleur caryophyllée ou en œillet.

CAYEUX. Bulbes par leſquelles pluſieurs liliacées & autres plantes ſe reproduiſent.

CHATON. Aſſemblage de fleurs mâles ou femelles ſpiralement attachées à un axe ou réceptacle commun, autour duquel ces fleurs prennent la figure d'une queue de chat. Il y a plus d'arbres à chatons mâles qu'il n'y en a qui aient auſſi des chatons femelles.

CHAUME. (Culmus) Nom particulier dont on diſtingue la tige des graminées de celles des autres plantes, & à qui l'on donne pour caractere propre d'être géniculée & fiſtuleuſe, quoique beaucoup d'autres plantes aient ce même caractere & que les Lêches & divers gramens des Indes ne l'aient pas. On ajoute que le chaume n'eſt jamais rameux, ce qui néanmoins ſouffre encore exception dans l'*Arundo calamagroſtis* & dans d'autres.

CLOCHE. Fleurs en cloche ou campaniformes.

COLORÉ. Les calices, les bâles, les écailles, les enve-

loppes, les parties extérieures des plantes qui ſont vertes ou griſes, communément ſont dites colorées lorſqu'elles ont une couleur plus éclatante & plus vive que leurs ſemblables, tels ſont les calices de la Circée, de la Moutarde, de la Carline; les enveloppes de l'Aſtrantia: la corolle des Ornithogales blancs & jaunes eſt verte en deſſous & colorée en deſſus; les écailles du Xeranthême ſont ſi colorées qu'on les prendroit pour des pétales, & le calice du Polygala, d'abord très-coloré, perd ſa couleur peu-à-peu, & prend enfin celle d'un calice ordinaire.

CORDON ombilical dans les capillaires & fougeres.

CORNET. Sorte de nectaire infundibuliforme.

CORYMBE. Diſpoſition de fleur qui tient le milieu entre l'ombelle & la panicule; les pédicules ſont gradués le long de la tige comme dans la panicule, & arrivent tous à la même hauteur, formant à leur ſommet une ſurface plane.

Le corymbe differe de l'ombelle, en ce que les pédicules qui le forment au lieu de partir du même centre, partent à différentes hauteurs, de divers points ſur le même axe.

CORYMBIFERES. Ce mot ſembleroit devoir déſigner les plantes à fleurs en corymbe, comme celui d'*ombelliferes* déſigne les plantes à fleurs en paraſol. Mais l'uſage n'a pas autoriſé cette analogie; l'acception dont je vais parler n'eſt pas même fort uſitée, mais comme elle a été employée par Ray & par d'autres Botaniſtes, il la faut connoître pour les entendre.

Les plantes *corymbiferes* ſont donc dans la claſſe des compoſées, & dans la ſection des diſcoïdes celles qui portent leurs ſemences nues, c'eſt-à-dire, ſans aigrettes ni filets qui les couronnent; tels ſont les Bidens, les Armoiſes, la Tanaiſie, &c.

On obſervera que les demi-fleuronnées à ſemences nues comme la Lampſane, l'Hyoſeris, la Catanance, &c. ne s'appellent pas cependant corymbiferes, parce qu'elles ne ſont pas du nombre des *diſcoïdes*.

COSSE. Péricarpe des fruits légumineux. La coſſe eſt compoſée ordinairement de deux valvules, & quelquefois n'en a qu'une ſeule.

COSSON. Nouveau ſarment qui croît ſur la vigne après qu'elle eſt taillée.

COTYLEDON. Foliole ou partie de l'embrion dans laquelle s'élaborent & ſe préparent les ſucs nutritifs de la nouvelle plante.

Les Cotyledons, autrement appellés feuilles ſéminales, ſont les premieres parties de la plante qui paroiſſent hors de terre lorſqu'elle commence à végéter. Ces premieres feuilles ſont très-ſouvent d'une autre forme que celles qui les ſuivent & qui ſont les véritables feuilles de la plante. Car pour l'ordinaire les cotyledons ne tardent pas à ſe flétrir & à tomber peu après que la plante eſt levée & qu'elle reçoit par d'autres parties une nourriture plus abondante que celle qu'elle tiroit par eux de la ſubſtance même de la ſemence.

Il y a des plantes qui n'ont qu'un cotyledon, & qui pour cela s'appellent monocotyledones, tels ſont les Palmiers, les liliacées, les graminées & d'autres plantes, le plus grand nombre en ont deux, & s'appellent dicotyledones; ſi d'autres en ont davantage, elles s'appelleront polycotyledones. Les acotyledones ſont celles qui n'ont point de cotyledons, telles que les fougeres, les mouſſes, les champignons & toutes les cryptogames.

Ces différences de la germination ont fourni à Ray, à d'autres Botaniſtes, & en dernier lieu à Meſſieurs de Juſſieu & Haller la premiere ou plus grande diviſion naturelle du regne végétal.

Mais pour claſſer les plantes ſuivant cette méthode, il faut les examiner ſortant de terre, dans leur premiere germination, & jusques dans la ſemence même; ce qui eſt ſouvent fort difficile ſur-tout pour les plantes marines & aquatiques. Et pour les arbres & plantes étrangeres ou alpines qui refuſent de germer & naître dans nos jardins.

CRUCIFERE ou CRUCIFORME, diſpoſé en forme de croix. On donne ſpécialement le nom de crucifere à une famille de plantes dont le caractere eſt d'avoir des fleurs compoſées de quatre pétales diſpoſés en croix, ſur un calice compoſé d'autant de folioles, & autour du piſtil ſix étamines, dont deux, égales entr'elles, ſont plus courtes que les quatre autres, & les diviſent également.

CUPULES. Sortes de petites calottes ou coupes qui naiſſent le plus ſouvent ſur pluſieurs Lichens & Algues; & dans le creux deſquelles on voit les ſemences naître & ſe former, ſur-tout dans le genre appellé jadis hépatique des fontaines, & aujourd'hui marchantia.

CYME, ou CYMIER. Sorte d'ombelle qui n'a rien de régulier, quoique tous ſes rayons partent du même centre; telles ſont les fleurs de l'Obier, du Chevrefeuille, &c.

DEMI-FLEURON. C'eſt le nom donné par Tournefort, dans les fleurs compoſées, aux fleurons échancrés qui garniſſent le diſque des lactucées & à ceux qui forment le contour

des radiées. Quoique ces deux ſortes de demi-fleurons ſoient exactement de même figure, & pour cela confondues ſous le même nom par les Botaniſtes, ils different pourtant eſſentiellement en ce que les premiers ont toujours des étamines & que les autres n'en ont jamais. Les demi-fleurons de même que les fleurons ſont toujours ſuperes, & portés par la ſemence qui eſt portée à ſon tour par le diſque ou réceptacle de la fleur. Le demi-fleuron eſt formé de deux parties, l'inférieure qui eſt un tube ou cylindre très-court, & la ſupérieure qui eſt plane, taillée en languette, & à qui l'on en donne le nom. Voyez *Fleuron*, *Fleur*.

DIECIE ou DIŒCIE, habitation ſéparée. On donne le nom de Diécie à une claſſe de plantes compoſées de toutes celles qui portent leurs fleurs mâles ſur un pied, & leurs fleurs femelles ſur un autre pied.

DIGITÉ. Une feuille eſt digitée lorſque ſes folioles partent toutes du ſommet de ſon pétiole comme d'un centre commun. Telle eſt, par exemple, la feuille du Marronier d'Inde.

DIOÏQUES. Toutes les plantes de la Diécie ſont Dioïques.

DISQUE. Corps intermédiaire qui tient la fleur ou quelques-unes de ſes parties élevées au-deſſus du vrai réceptacle.

Quelquefois on appelle diſque le réceptacle même comme dans les compoſées ; alors on diſtingue la ſurface du réceptacle, ou le diſque, du contour qui le borde & qu'on nomme rayon.

Diſque eſt auſſi un corps charnu qui ſe trouve dans quelques genres de plantes, au fond du calice, deſſous l'embrion ; quelquefois les étamines ſont attachées autour de ce diſque.

DRAGEONS. Branches enracinées qui tiennent au pied

d'un arbre, ou au tronc, dont on ne peut les arracher ſans l'éclater.

ECAILLES ou PAILLETTES. Petites languettes paléacées qui, dans pluſieurs genres de fleurs compoſées, implantées ſur le réceptacle, diſtinguent & ſéparent les fleurons ; quand les paillettes ſont de ſimples filets, on les appelle des poils ; mais quand elles ont quelque largeur, elles prennent le nom d'écailles.

Il eſt ſingulier dans le Xeranthême à fleur double, que les écailles autour du diſque s'alongent, ſe colorent & prennent l'apparence de vrais demi-fleurons, au point de tromper à l'aſpect, quiconque n'y regarderoit pas de bien près.

On donne très-ſouvent le nom d'écailles aux calices des chatons & des cônes : on le donne auſſi aux folioles des calices imbriqués des fleurs en tête, tels que les Chardons, les Jacées, & à celles des calices de ſubſtance ſeche & ſcarieuſe du Xeranthême & de la Catananche.

La tige des plantes dans quelques eſpeces, eſt auſſi chargée d'écailles : ce ſont des rudimens coriaces de feuilles qui quelquefois en tiennent lieu, comme dans l'Orabanche & le Tuſſillage.

Enfin on appelle encore écailles les enveloppes imbriquées des bâles de pluſieurs liliacées, & les bâles ou calices applatis des Schœnus, & d'autres graminacées.

ECORCE. Vêtement ou partie enveloppante du tronc & des branches d'un arbre. L'écorce eſt moyenne entre l'épiderme à l'extérieur, & le *liber* à l'intérieur ; ces trois enveloppes ſe réuniſſent ſouvent dans l'uſage vulgaire ſous le nom commun d'écorce.

EDULE, *EDULIS*, bon à manger. Ce mot eſt du nombre de ceux qu'il eſt à deſirer qu'on faſſe paſſer du latin dans la langue univerſelle de la Botanique.

ENTRE-NŒUDS. Ce ſont dans les chaumes des graminées les intervalles qui ſéparent les nœuds d'où naiſſent les feuilles. Il y a quelques gramens, mais en bien petit nombre, dont le chaume nud d'un bout à l'autre eſt ſans nœuds, & par conſéquent ſans entre-nœuds, tel, par exemple, que l'*Aira cærulea*.

EPERON. Protubérance en forme de cône droit ou recourbé, faite dans pluſieurs ſortes de fleurs par le prolongement du nectaire. Tels ſont les éperons des Orchis, des Linaires, des Ancolies, des Pieds-d'alouettes, de pluſieurs Geranium & de beaucoup d'autres plantes.

EPI. Forme de bouquet dans laquelle les fleurs ſont attachées autour d'un axe ou réceptacle commun formé par l'extrémité du chaume ou de la tige unique. Quand les fleurs ſont pédiculées, pourvu que tous les pédicules ſoient ſimples & attachés immédiatement à l'axe, le bouquet s'appelle toujours épi; mais dans l'épi rigoureuſement pris, les fleurs ſont ſeſſiles.

EPIDERME (l'). Eſt la peau fine extérieure qui enveloppe les couches corticales; c'eſt une membrane très-fine, tranſparente, ordinairement ſans couleur, élaſtique & un peu poreuſe.

ESPECE. Réunion de pluſieurs variétés, ou individus, ſous un caractère commun qui les diſtingue de toutes les autres plantes du même genre.

ETAMINES. Agens maſculins de la fécondation; leur forme eſt ordinairement celle d'un filet qui ſupporte une tête appellée anthère, ou ſommet. Cette anthère eſt une eſpece de capſule

qui contient la pouſſiere prolifique. Cette pouſſiere s'échappe ; ſoit par exploſion, ſoit par dilatation, & va s'introduire dans le ſtigmate, pour être portée juſqu'aux ovaires qu'elle féconde. Les étamines varient par la forme & par le nombre.

ETENDART. Pétale ſupérieur des fleurs légumineuſes.

ENVELOPPE. Eſpece de calice qui contient pluſieurs fleurs, comme dans le Pied-de-veau, le Figuier, les fleurs à fleurons. Les fleurs garnies d'une enveloppe ne ſont pas pour cela dépourvues de calice.

FANE. La fane d'une plante, eſt l'aſſemblage des feuilles d'en-bas.

FÉCONDATION. Opération naturelle par laquelle les étamines portent au moyen du piſtil juſqu'à l'ovaire, le principe de vie néceſſaire à la maturiſation des ſemences & à leur germination.

FEUILLES. Sont des organes néceſſaires aux plantes pour pomper l'humidité de l'air pendant la nuit, & faciliter la tranſpiration durant le jour ; elles ſuppléent encore dans les végétaux au mouvement progreſſif & ſpontané des animaux, & en donnant priſe au vent pour agiter les plantes & les rendre plus robuſtes. Les plantes alpines ſans ceſſe battues du vent & des ouragans, ſont toutes fortes & vigoureuſes ; au contraire, celles qu'on éleve dans un jardin ont un air trop calme, y proſperent moins & ſouvent languiſſent & dégénerent.

FILET. Pédicule qui ſoutient l'étamine. On donne auſſi le nom de filets aux poils qu'on voit ſur la ſurface des tiges, des feuilles & même des fleurs de pluſieurs plantes.

FLEUR. Si je livrois mon imagination aux douces ſenſa-

tions que ce mot ſemble appeller, je pourrois faire un article agréable peut-être aux Bergers, mais fort mauvais pour les Botaniſtes. Ecartons donc un moment les vives couleurs, les odeurs ſuaves, les formes élégantes, pour chercher premiérement à bien connoître l'être organiſé qui les raſſemble. Rien ne paroît d'abord plus facile; qui eſt-ce qui croit avoir beſoin qu'on lui apprenne ce que c'eſt qu'une fleur? Quand on ne me demande pas ce que c'eſt que le tems, diſoit Saint Auguſtin, je le ſais fort bien; je ne le ſais plus quand on me le demande. On en pourroit dire autant de la fleur & peut-être de la beauté même, qui, comme elle, eſt la rapide proie du tems. En effet, tous les Botaniſtes qui ont voulu donner juſqu'ici des définitions de la fleur ont échoué dans cette entrepriſe, & les plus illuſtres, tels que Meſſieurs Linnæus, Haller, Adanſon, qui ſentoient mieux la difficulté que les autres, n'ont pas même tenté de la ſurmonter & ont laiſſé la fleur à définir. Le premier a bien donné dans ſa philoſophie botanique les définitions de Jungius, de Ray, de Tournefort, de Pontedera, de Ludwig, mais ſans en adopter aucune, & ſans en propoſer de ſon chef.

Avant lui Pontedera avoit bien ſenti & bien expoſé cette difficulté, mais il ne put réſiſter à la tentation de la vaincre. Le lecteur pourra bientôt juger du ſuccès. Diſons maintenant en quoi cette difficulté conſiſte, ſans néanmoins compter ſi je tente à mon tour de lutter contr'elle, de réuſſir mieux qu'on n'a fait juſqu'ici.

On me préſente une roſe, & l'on me dit; voilà une fleur. C'eſt me la montrer, je l'avoue, mais ce n'eſt pas la définir, &

cette inſpection ne me ſuffira pas pour décider ſur toute autre plante ſi ce que je vois eſt ou n'eſt pas la fleur; car il y a une multitude de végétaux qui n'ont dans aucune de leurs parties la couleur apparente que *Ray*, Tournefort, Jungins font entrer dans la définition de la fleur, & qui pourtant portent des fleurs non moins réelles que celles du roſier, quoique bien moins apparentes.

On prend généralement pour la fleur la partie colorée de la fleur qui eſt la corolle, mais on s'y trompe aiſément; il y a des bractées & d'autres organes autant & plus colorés que la fleur même & qui n'en font point partie, comme on le voit dans l'Ormin, dans le Bled-de-vache, dans pluſieurs Amaranthes & Chenopodium; il y a des multitudes de fleurs qui n'ont point du tout de corolle, d'autres qui l'ont ſans couleur, ſi petite & ſi peu apparente, qu'il n'y a qu'une recherche bien ſoigneuſe qui puiſſe l'y faire trouver. Lorſque les bleds ſont en fleur, y voit-on des pétales colorés, en voit-on dans les mouſſes, dans les graminées? En voit-on dans les chatons du Noyer, du Hêtre & du Chêne, dans l'Aune, dans le Noiſetier, dans le Pin, & dans ces multitudes d'arbres & d'herbes qui n'ont que des fleurs à étamines? Ces fleurs néanmoins n'en portent pas moins le nom de fleurs; l'eſſence de la fleur n'eſt donc pas dans la corolle.

Elle n'eſt pas non plus ſéparément dans aucune des autres parties conſtituantes de la fleur, puiſqu'il n'y a aucune de ces parties qui ne manque à quelques eſpeces de fleurs. Le calice manque, par exemple, à preſque toute la famille des liliacées, & l'on ne dira pas qu'une Tulipe ou un Lis ne ſont pas une fleur. S'il y

a quelques parties plus eſſentielles que d'autres à une fleur, ce ſont certainement le piſtil & les étamines. Or, dans toute la famille des cucurbitacées & même dans toute la claſſe des monoïques, la moitié des fleurs ſont ſans piſtil, l'autre moitié ſans étamines, & cette privation n'empêche pas qu'on ne les nomme & qu'elles ne ſoient les unes & les autres de véritables fleurs. L'eſſence de la fleur ne conſiſte donc ni ſéparément dans quelques-unes de ſes parties dites conſtituantes, ni même dans l'aſſemblage de toutes ces parties. En quoi donc conſiſte proprement cette eſſence; voilà la queſtion. Voilà la difficulté, & voici la ſolution par laquelle Pontedera a tâché de s'en tirer.

La fleur, dit-il, eſt une partie dans la plante différente des autres par ſa nature & par ſa forme, toujours adhérente & utile à l'embrion, ſi la fleur a un piſtil, & ſi le piſtil manque, ne tenant à nul embrion.

Cette définition peche, ce me ſemble, en ce qu'elle embraſſe trop. Car lorſque le piſtil manque, la fleur n'ayant plus d'autres caracteres que de différer des autres parties de la plante par ſa nature & par ſa forme, on pourra donner ce nom aux Bractées, aux Stipules, aux Nectarium, aux Epines & à tout ce qui n'eſt ni feuilles ni branches. Et quand la corolle eſt tombée & que le fruit approche de ſa maturité, on pourroit encore donner le nom de fleur au calice & au réceptacle, quoique réellement il n'y ait alors plus de fleur. Si donc cette définition convient *omni*, elle ne convient pas *ſoli*, & manque par-là d'une des deux principales conditions requiſes. Elle laiſſe d'ailleurs un vuide dans l'eſprit, qui eſt le plus grand

défaut qu'une définition puisse avoir. Car après avoir assigné l'usage de la fleur au profit de l'embrion quand elle y adhere, elle fait supposer totalement inutile celle qui n'y adhere pas. Et cela remplit mal l'idée que le Botaniste doit avoir du concours des parties & de leur emploi dans le jeu de la machine organique.

Je crois que le défaut général vient ici d'avoir trop considéré la fleur comme une substance absolue, tandis qu'elle n'est, ce me semble, qu'un être collectif & relatif, & d'avoir trop rafiné sur les idées tandis qu'il faloit se borner à celle qui se présentoit naturellement. Selon cette idée, la fleur ne me paroît être que l'état passager des parties de la fructification durant la fécondation du germe; de-là suit que quand toutes les parties de la fructification seront réunies, il n'y aura qu'une fleur. Quand elles seront séparées, il y en aura autant qu'il y a de parties essentielles à la fécondation; & comme ces parties essentielles ne sont qu'au nombre de deux, savoir, le pistil & les étamines, il n'y aura par conséquent que deux fleurs, l'une mâle & l'autre femelle qui soient nécessaires à la fructification. On en peut cependant supposer une troisieme qui réuniroit les sexes séparés dans les deux autres. Mais alors si toutes ces fleurs étoient également fertiles, la troisieme rendroit les deux autres superflues, & pourroit seule suffire à l'œuvre, ou bien il y auroit réellement deux fécondations, & nous n'examinons ici la fleur que dans une.

La fleur n'est donc que le foyer & l'instrument de la fécondation. Une seule suffit quand elle est hermaphrodite. Quand elle n'est que mâle ou femelle il en faut deux, savoir, une de

chaque ſexe ; & ſi l'on fait entrer d'autres parties, comme le calice & la corolle dans la compoſition de la fleur, ce ne peut être comme eſſentielles, mais ſeulement comme nutritives & conſervatrices de celles qui le ſont. Il y a des Fleurs ſans calice, il y en a ſans corolle. Il y en a même ſans l'un & ſans l'autre ; mais il n'y en a point & il n'y en ſauroit avoir qui ſoient en même tems ſans piſtil & ſans étamines.

La Fleur eſt une partie locale & paſſagere de la plante qui précede la fécondation du germe, & dans laquelle ou par laquelle elle s'opere.

Je ne m'étendrai pas à juſtifier ici tous les termes de cette définition qui peut-être n'en vaut pas la peine ; je dirai ſeulement que le mot *précede* m'y paroît eſſentiel, parce que le plus ſouvent la corolle s'ouvre & s'épanouit avant que les anthères s'ouvrent à leur tour, & dans ce cas il eſt inconteſtable que la Fleur préexiſte à l'œuvre de la fécondation. J'ajoute que cette fécondation s'opere *dans elle* ou *par elle*, parce que dans les Fleurs mâles des plantes androgynes & dioïques, il ne s'opere aucune fructification, & qu'elles n'en ſont pas moins des Fleurs pour cela.

Voilà, ce me ſemble, la notion la plus juſte qu'on puiſſe ſe faire de la Fleur, & la ſeule qui ne laiſſe aucune priſe aux objections qui renverſent toutes les autres définitions qu'on a tenté d'en donner juſqu'ici. Il faut ſeulement ne pas prendre trop ſtrictement le mot *durant* que j'ai employé dans la premiere. Car même avant que la fécondation du germe ſoit commencée, on peut dire que la Fleur exiſte auſſi-tôt que les organes ſexuels ſont en évidence, c'eſt-à-dire, auſſi-tôt que la corolle eſt épanouie, & d'ordinaire les anthères ne s'ouvrent pas à

la pouſſiere ſéminale dès l'inſtant que la corolle s'ouvre aux anthères; cependant la fécondation ne peut commencer avant que les anthères ſoient ouvertes. De même l'œuvre de la fécondation s'acheve ſouvent avant que la corolle ſe flétriſſe & tombe: or juſqu'à cette chûte on peut dire que la Fleur exiſte encore. Il faut donc donner néceſſairement un peu d'extenſion au mot *durant* pour pouvoir dire que la Fleur & l'œuvre de la fécondation commencent & finiſſent enſemble.

Comme généralement la Fleur ſe fait remarquer par ſa corolle, partie bien plus apparente que les autres par la vivacité de ſes couleurs, c'eſt dans cette corolle auſſi qu'on fait machinalement conſiſter l'eſſence de la Fleur, & les Botaniſtes eux-mêmes ne ſont pas toujours exempts de cette petite illuſion; car ſouvent ils emploient le mot de Fleur pour celui de corolle, mais ces petites impropriétés d'inadvertanceimportent peu, quand elles ne changent rien aux idées qu'on a des choſes quand on y penſe. De-là ces mots de Fleurs monopétales, polypétales, de Fleurs labiées, perſonnées, de Fleurs régulieres, irrégulieres, &c. qu'on trouve fréquemment dans les livres même d'inſtitutions. Cette petite impropriété étoit non-ſeulement pardonnable, mais preſque forcée à Tournefort & à ſes contemporains, qui n'avoient pas encore le mot de corolle, & l'uſage s'en eſt conſervé depuis eux par l'habitude ſans grand inconvénient. Mais il ne ſeroit pas permis à moi qui remarque cette incorrection, de l'imiter ici; ainſi je renvoie au mot Corolle à parler de ſes formes diverſes & de ſes diviſions (*a*).

(*a*) Cet article *Corolle*, auquel l'Auteur renvoie ici, ne s'eſt point trouvé fait.

Mais

Mais je dois parler ici des Fleurs composées & simples, parce que c'est la Fleur même & non la corolle qui se compose, comme on le va voir après l'exposition des parties de la Fleur simple.

On divise cette Fleur en complete & incomplete. La Fleur complete est celle qui contient toutes les parties essentielles ou concourantes à la fructification, & ces parties sont au nombre de quatre; deux essentielles, savoir, le pistil & l'étamine, ou les étamines; & deux accessoires ou concourantes, savoir, la corolle & le calice, à quoi l'on doit ajouter le disque ou réceptacle qui porte le tout.

La Fleur est complete quand elle est composée de toutes ces parties; quand il lui en manque quelqu'une, elle est incomplete. Or la Fleur incomplete peut manquer non-seulement de corolle & de calice, mais même de pistil ou d'étamines; & dans ce dernier cas, il y a toujours une autre Fleur, soit sur le même individu, soit sur un différent, qui porte l'autre partie essentielle qui manque à celle-ci; de-là la division en Fleurs hermaphrodites, qui peuvent être completes ou ne l'être pas, & en Fleurs purement mâles ou femelles, qui sont toujours incompletes.

La Fleur hermaphrodite incomplete n'en est pas moins parfaite pour cela, puisqu'elle se suffit à elle-même pour opérer la fécondation; mais elle ne peut être appelée complete, puisqu'elle manque de quelqu'une des parties de celles qu'on appelle ainsi. Une Rose, un Œillet sont, par exemple, des Fleurs parfaites & completes, parce qu'elles sont pourvues de toutes ces parties. Mais une Tulipe, un Lis, ne sont

point des Fleurs completes, quoique parfaites, parce qu'elles n'ont point de calice ; de même la jolie petite Fleur appellée Paronychia eſt parfaite comme hermaphrodite, mais elle eſt incomplete, parce que, malgré ſa riante couleur, il lui manque une corolle.

Je pourrois, ſans ſortir encore de la ſection des Fleurs ſimples, parler ici des Fleurs régulieres, & des Fleurs appellées irrégalieres. Mais comme ceci ſe rapporte principalement à la corolle, il vaut mieux ſur cet article renvoyer le lecteur à ce mot (*b*). Reſte donc à parler des oppoſitions que peut ſouffrir ce nom de Fleur ſimple.

Toute Fleur d'où réſulte une ſeule fructification eſt une Fleur ſimple. Mais ſi d'une ſeule Fleur réſultent pluſieurs fruits, cette Fleur s'appellera compoſée, & cette pluralité n'a jamais lieu dans les Fleurs qui n'ont qu'une corolle. Ainſi toute Fleur compoſée a néceſſairement non-ſeulement pluſieurs pétales, mais pluſieurs corolles ; & pour que la Fleur ſoit réellement compoſée, & non par une ſeule agrégation de pluſieurs Fleurs ſimples, il faut que quelqu'une des parties de la fructification ſoit commune à tous les fleurons compoſans, & manque à chacun d'eux en particulier.

Je prends, par exemple, une Fleur de Laiteron, la voyant remplie de pluſieurs petites fleurettes, & je me demande ſi c'eſt une Fleur compoſée. Pour ſavoir cela, j'examine toutes les parties de la fructification l'une après l'autre, & je trouve que chaque fleurette a des étamines, un piſtil, une corolle,

(*b*) Voyez la note précédente

mais qu'il n'y a qu'un ſeul réceptacle en forme de diſque qui les reçoit toutes, & qu'il n'y a qu'un ſeul grand calice qui les environne; d'où je conclus que la Fleur eſt compoſée, puiſque deux parties de la fructification, ſavoir, le calice & le réceptacle, ſont communes à toutes & manquent à chacun en particulier.

Je prends enſuite une Fleur de Scabieuſe où je diſtingue auſſi pluſieurs fleurettes; je l'examine de même, & je trouve que chacune d'elles eſt pourvue en ſon particulier de toutes les parties de la fructification, ſans en excepter le calice & même le réceptacle, puiſqu'on peut regarder comme tel le ſecond calice qui ſert de baſe à la ſemence. Je conclus donc que la Scabieuſe n'eſt point une Fleur compoſée, quoiqu'elle raſſemble comme elles pluſieurs fleurettes ſur un même diſque & dans un même calice.

Comme ceci pourtant eſt ſujet à diſpute, ſur-tout à cauſe du réceptacle, on tire des fleurettes même un caractere plus ſûr, qui convient à toutes celles qui conſtituent proprement une Fleur compoſée & qui ne convient qu'à elles; c'eſt d'avoir cinq étamines réunies en tube ou cylindre par leurs anthères autour du ſtyle & diviſées par leurs cinq filets au bas de la corolle; toute Fleur dont les fleurettes ont leurs anthères ainſi diſpoſées, eſt donc une Fleur compoſée, & toute Fleur où l'on ne voit aucune fleurette de cette eſpece n'eſt point une Fleur compoſée, & ne porte même au ſingulier qu'improprement le nom de Fleur, puiſqu'elle eſt reellement une agrégation de pluſieurs Fleurs.

Ces fleurettes partielles qui ont ainſi leurs anthères réunies,

& dont l'assemblage forme une Fleur véritablement composée, sont de deux especes ; les unes qui sont régulieres & tubulées s'appellent proprement fleurons, les autres qui sont échancrées & ne présentent par le haut qu'une languette plane & le plus souvent dentelée, s'appellent demi-fleurons ; & des combinaisons de ces deux especes dans la Fleur totale, résultent trois sortes principales de Fleurs composées, savoir, celles qui ne sont garnies que de fleurons, celles qui ne sont garnies que de demi-fleurons, & celles qui sont mêlées des uns & des autres.

Les Fleurs à fleurons ou Fleurs fleuronnées se divisent encore en deux especes, relativement à leur forme extérieure ; celles qui présentent une figure arrondie en maniere de tête, & dont le calice approche de la forme hémisphérique, s'appellent Fleurs en tête, *Capitati.* Tels sont, par exemple, les *Chardons*, les *Artichauts*, la *Chausse-trape.*

Celles dont le réceptacle est plus applati, en sorte que leurs fleurons forment avec le calice une figure à-peu-près cylindrique, s'appellent Fleurs en disque *Discoïdei.* La *Santoline*, par exemple, & l'*Eupatoire*, offrent des Fleurs en disque ou discoïdes.

Les Fleurs à demi-fleurons s'appellent demi-fleuronnées & leur figure extérieure ne varie pas assez réguliérement pour offrir une division semblable à la précédente. Le *Salsifis*, la *Scorsonere*, le *Pissenlit*, la *Chicorée* ont des Fleurs demi-fleuronnées.

A l'égard des Fleurs mixtes, les demi-fleurons ne s'y mêlent pas parmi les fleurons en confusion, sans ordre, mais les

fleurons occupent le centre du disque, les demi-fleurons en garnissent la circonférence & forment une couronne à la Fleur, & ces Fleurs ainsi couronnées portent le nom de *Fleurs radiées*. Les *Reines-Marguerites* & tous les *Asters*, le *Souci*, les *Soleils*, la *Poire-de-terre* portent tous des Fleurs radiées.

Toutes ces sections forment encore dans les Fleurs composées, & relativement au sexe des fleurons, d'autres divisions dont il sera parlé dans l'article *Fleuron*.

Les Fleurs simples ont une autre sorte d'opposition dans celles qu'on appelle Fleurs doubles ou pleines.

La Fleur double est celle dont quelqu'une des parties est multipliée au-delà de son nombre naturel, mais sans que cette multiplication nuise à la fécondation du germe.

Les Fleurs se doublent rarement par le calice, presque jamais par les étamines. Leur multiplication la plus commune se fait par la corolle. Les exemples les plus fréquens en sont dans les Fleurs polypétales, comme Œillets, Anemones, Renoncules; les Fleurs monopétales doublent moins communément. Cependant on voit assez souvent des Campanules, des Primeveres, des Auricules, & sur-tout des Jacinthes à Fleur double.

Ce mot de Fleur double ne marque pas dans le nombre des pétales une simple duplication, mais une multiplication quelconque. Soit que le nombre des pétales devienne double, triple, quadruple, &c. tant qu'ils ne multiplient pas au point d'étouffer la fructification, la Fleur garde toujours le nom de Fleur double; mais lorsque les pétales trop multipliés font

disparoître les étamines & avorter le germe, alors la Fleur perd le nom de Fleur double & prend celui de Fleur pleine.

On voit par-là que la Fleur double est encore dans l'ordre de la nature, mais que la Fleur pleine n'y est plus & n'est qu'un véritable monstre.

Quoique la plus commune plénitude des Fleurs se fasse par les pétales, il y en a néanmoins qui se remplissent par le calice, & nous en avons un exemple bien remarquable dans l'Immortelle appellée *Xeranthême.* Cette Fleur qui paroît radiée & qui réellement est discoïde, porte ainsi que la *Carline* un calice imbriqué, dont le rang intérieur a ses folioles longues & colorées, & cette Fleur, quoique composée, double & multiplie tellement par ses brillantes folioles qu'on les prendroit, garnissant la plus grande partie du disque, pour autant de demi-fleurons.

Ces fausses apparences abusent souvent les yeux de ceux qui ne sont pas Botanistes : mais quiconque est initié dans l'intime structure des Fleurs, ne peut s'y tromper un moment. Une Fleur demi-fleuronnée ressemble extérieurement à une Fleur polypétale pleine, mais il y a toujours cette différence essentielle, que dans la premiere chaque demi-fleuron est une Fleur parfaite qui a son embrion, son pistil & ses étamines; au lieu que dans la Fleur pleine chaque pétale multiplié n'est toujours qu'un pétale qui ne porte aucune des parties essentielles à la fructification. Prenez l'un après l'autre les pétales d'une Renoncule simple, ou double, ou pleine, vous ne trouverez dans aucun nulle autre chose que le pétale même; mais dans le Pissenlit chaque demi-fleuron garni d'un style en-

touré d'étamines, n'eſt pas un ſimple pétale, mais une véritable Fleur.

On me préſente une Fleur de Nymphéa jaune, & l'on me demande ſi c'eſt une compoſée ou une Fleur double? Je réponds que ce n'eſt ni l'un ni l'autre. Ce n'eſt pas une compoſée, puiſque les folioles qui l'entourent ne ſont pas des demi-fleurons; & ce n'eſt pas une Fleur double, parce que la duplication n'eſt l'état naturel d'aucune Fleur, & que l'état naturel de la Fleur de Nymphéa jaune eſt d'avoir pluſieurs enceintes de pétales autour de ſon embrion. Ainſi cette multiplicité n'empêche pas le Nymphéa jaune d'être une Fleur ſimple.

La conſtitution commune au plus grand nombre des Fleurs, eſt d'être hermaphrodites; & cette conſtitution paroît en effet la plus convenable au regne végétal, où les individus dépourvus de tout mouvement progreſſif & ſpontané ne peuvent s'aller chercher l'un l'autre quand les ſexes ſont ſéparés. Dans les arbres & les plantes où ils le ſont, la nature, qui ſait varier ſes moyens, a pourvu à cet obſtacle: mais il n'en eſt pas moins vrai généralement que des êtres immobiles doivent, pour perpétuer leur eſpece, avoir en eux-mêmes tous les inſtrumens propres à cette fin.

FLEUR MUTILÉE. Eſt celle qui, pour l'ordinaire par défaut de chaleur, perd ou ne produit point la corolle qu'elle devroit naturellement avoir. Quoique cette mutilation ne doive point faire eſpece, les plantes où elle a lieu ſe diſtinguent néanmoins dans la nomenclature de celles de même eſpece qui ſont completes, comme on peut le voir dans pluſieurs eſpeces de *Quamoclit*, de *Cucubales*, de [illegible], de [illegible], &c.

FLEURETTE. Petite *Fleur* complete qui entre dans la ſtructure d'une Fleur agrégée.

FLEURON. Petite Fleur incomplete qui entre dans la ſtructure d'une Fleur compoſée. Voyez *Fleur*.

Voici quelle eſt la ſtructure naturelle des fleurons compoſans.

1. Corolle monopétale tubulée à cinq dents, ſupere.

2. Piſtil alongé, terminé par deux ſtigmates réfléchis.

3. Cinq étamines dont les filets ſont ſéparés par le bas, mais formant par l'adhérence de leurs anthères un tube autour du piſtil.

4. Semence nue alongée ayant pour baſe le réceptacle commun, & ſervant elle-même par ſon ſommet de réceptacle à la corolle.

5. Aigrette de poils ou d'écailles couronnant la ſemence, & figurant un calice à la baſe de la corolle. Cette aigrette pouſſe de bas en haut la corolle, la détache & la fait tomber lorſqu'elle eſt flétrie, & que la ſemence accrue approche de ſa maturité.

Cette ſtructure commune & générale des fleurons ſouffre des exceptions dans pluſieurs genres de compoſées, & ces différences conſtituent même des ſections qui forment autant de branches dans cette nombreuſe famille.

Celles de ces différences qui tiennent à la ſtructure même des fleurons, ont été ci-devant expliquées au mot *Fleur*. J'ai maintenant à parler de celles qui ont rapport à la fécondation.

L'ordre commun des fleurons dont je viens de parler eſt d'être hermaphrodites, & ils ſe fécondent par eux-mêmes. Mais il y en a d'autres qui ayant des étamines & n'ayant point de germe, portent le nom de mâles; d'autres qui ont un germe

& n'ont point d'étamines, s'appellent fleurons femelles; d'autres qui n'ont ni germe ni étamines, ou dont le germe imparfait avorte toujours, portent le nom de neutres.

Ces diverſes eſpeces de fleurons ne ſont pas indifféremment entremêlés dans les Fleurs compoſées; mais leurs combinaiſons méthodiques & régulieres ſont toujours relatives ou à la plus ſure fécondation, ou à la plus abondante fructification, ou à la plus pleine maturification des graines.

FRUCTIFICATION. Ce mot ſe prend toujours dans un ſens collectif, & comprend non-ſeulement l'œuvre de la fécondation du germe & de la maturification du fruit, mais l'aſſemblage de tous les inſtrumens naturels deſtinés à cette opération.

FRUIT. Dernier produit de la végétation dans l'individu, contenant les ſemences qui doivent la renouveller par d'autres individus. La ſemence n'eſt ce dernier produit que quand elle eſt ſeule & nue. Quand elle ne l'eſt pas, elle n'eſt que partie du fruit.

Fruit. Ce mot a dans la Botanique un ſens beaucoup plus étendu que dans l'uſage ordinaire. Dans les arbres & même dans d'autres plantes, toutes les ſemences ou leurs enveloppes bonnes à manger, portent en général le nom de fruit. Mais en Botanique ce même nom s'applique plus généralement encore à tout ce qui réſulte, après la fleur, de la fécondation du germe. Ainſi le fruit n'eſt proprement autre choſe que l'ovaire fécondé, & cela, ſoit qu'il ſe mange ou ne ſe mange pas, ſoit que la ſemence ſoit déjà mûre ou qu'elle ne le ſoit pas encore.

GENRE. Réunion de pluſieurs eſpeces ſous un caractere commun qui les diſtingue de toutes les autres plantes.

GERME, embrion, ovaire, fruit. Ces termes ſont ſi près d'être ſynonymes, qu'avant d'en parler ſéparément dans leurs articles, je crois devoir les unir ici.

Le germe eſt le premier rudiment de la nouvelle plante, il devient embrion ou ovaire au moment de la fécondation, & ce même embrion devient fruit en mûriſſant; voilà les différences exactes. Mais on n'y fait pas toujours attention dans l'uſage, & l'on prend ſouvent ces mots l'un pour l'autre indifféremment.

Il y a deux ſortes de germes bien diſtincts, l'un contenu dans la ſemence, lequel en ſe développant devient plante, & l'autre contenu dans la fleur, lequel par la fécondation devient fruit. On voit par quelle alternative perpétuelle chacun de ces deux germes ſe produit, & en eſt produit.

On peut encore donner le nom de germe aux rudimens des feuilles enfermées dans les bourgeons, & à ceux des fleurs enfermés dans les boutons.

GERMINATION. Premier développement des parties de la plante, contenue en petit dans le germe.

GLANDES. Organes qui ſervent à la ſecrétion des ſucs de la plante.

GOUSSE. Fruit d'une plante légumineuſe. La gouſſe qui s'appelle auſſi légume, eſt ordinairement compoſée de deux panneaux nommés coſſes, applatis ou convexes, collés l'un ſur l'autre par deux ſutures longitudinales, & qui renferment des ſemences attachées alternativement par la ſuture aux deux coſſes, leſquelles ſe ſéparent par la maturité.

GRAPPE, *racemus*. Sorte d'épi dans lequel les Fleurs ne

ſont ni ſeſſiles ni toutes attachées à la rape; mais à des pédicules partiels dans leſquels les pédicules principaux ſe diviſent. La grappe n'eſt autre choſe qu'une panicule dont les rameaux ſont plus ſerrés, plus courts, & ſouvent plus gros que dans la panicule proprement dite.

Lorſque l'axe d'une panicule ou d'un épi pend en bas au lieu de s'élever vers le Ciel, on lui donne alors le nom de grappe; tel eſt l'épi du groſeiller, telle eſt la grappe de la vigne.

GREFFE. Opération par laquelle on force les ſucs d'un arbre à paſſer par les couloirs d'un autre arbre; d'où il réſulte que les couloirs de ces deux plantes n'étant pas de même figure & dimenſions, ni placés exactement les uns vis-à-vis des autres, les ſucs forcés de ſe ſubtiliſer en ſe diviſant, donnent enſuite des fruits meilleurs & plus ſavoureux.

GREFFER. Eſt engager l'œil ou le bourgeon d'une ſaine branche d'arbre dans l'écorce d'un autre arbre, avec les précautions néceſſaires & dans la ſaiſon favorable, en ſorte que ce bourgeon reçoive le ſuc du ſecond arbre & s'en nourriſſe comme il auroit fait de celui dont il a été détaché. On donne le nom de *Greffe* à la portion qui s'unit, & de *Sujet* à l'arbre auquel il s'unit.

Il y a diverſes manieres de greffer. La greffe par approche, en fente, en couronne, en flûte, en écuſſon.

GYMNOSPERME à ſemences nues.

HAMPE. Tige ſans feuilles deſtinée uniquement à tenir la fructification élevée au-deſſus de la racine.

INFERE, SUPERE. Quoique ces mots ſoient purement latins, on eſt obligé de les employer en françois dans le langage de la Botanique, ſous peine d'être diffus, lâche & louche,

pour vouloir parler purement. La même néceſſité doit être ſuppoſée, & la même excuſe répétée dans tous les mots latins que je ſerai forcé de franciſer. Car c'eſt ce que je ne ferai jamais que pour dire ce que je ne pourrois auſſi-bien faire entendre dans un françois plus correct.

Il y a dans les fleurs deux diſpoſitions différentes du calice & de la corolle, par rapport au germe dont l'expreſſion revient ſi ſouvent, qu'il faut abſolument créer un mot pour elle. Quand le calice & la corolle portent ſur le germe, la fleur eſt dite *ſupere*. Quand le germe porte ſur le calice & la corolle, la fleur eſt dite *infere*. Quand de la corolle on tranſporte le mot au germe, il faut prendre toujours l'oppoſé. Si la corolle eſt infere, le germe eſt ſupere; ſi la corolle eſt ſupere, le germe eſt infere; ainſi l'on a le choix de ces deux manieres d'exprimer la même choſe.

Comme il y a beaucoup plus de plantes où la fleur eſt infere, que de celles où elle eſt ſupere, quand cette diſpoſition n'eſt point exprimée, on doit toujours ſous-entendre le premier cas, parce qu'il eſt le plus ordinaire; & ſi la deſcription ne parle point de la diſpoſition relative de la corolle & du germe, il faut ſuppoſer la corolle *infere*: car ſi elle étoit *ſupere*, l'auteur de la deſcription l'auroit expreſſément dit.

LEGUME. Sorte de péricarpe compoſé de deux panneaux dont les bords ſont réunis par deux ſutures longitudinales. Les ſemences ſont attachées alternativement à ces deux valves par la ſuture ſupérieure, l'inférieure eſt nue. L'on appelle de ce nom en général le fruit des plantes légumineuſes.

LEGUMINEUSES. Voyez *Fleurs*, *Plantes*.

LIBER (le). Eſt compoſé de pellicules qui repréſentent les feuillets d'un livre ; elles touchent immédiatement au bois. Le Liber ſe détache tous les ans des deux autres parties de l'écorce, & s'uniſſant avec l'aubier, il produit ſur la circonférence de l'arbre une nouvelle couche qui en augmente le diametre.

LIGNEUX. Qui a la conſiſtance de bois.

LILIACÉES. Fleurs qui portent le caractere du Lis.

LIMBE. Quand une corolle monopétale réguliere s'évaſe & s'élargit par le haut, la partie qui forme cet évaſement s'appelle le Limbe, & ſe découpe ordinairement en quatre, cinq ou pluſieurs ſegmens. Diverſes *Campanules*, *Primeveres*, *Liſerons* & autres fleurs monopétales offrent des exemples de ce Limbe, qui eſt à l'égard de la corolle à-peu-près ce qu'eſt à l'égard d'une cloche la partie qu'on nomme le pavillon. Le différent degré de l'angle que forme le Limbe avec le tube eſt ce qui fait donner à la corolle le nom d'infundibuliforme, de campaniforme, ou d'hypocrateniforme.

LOBES des ſemences ſont deux corps réunis, applatis d'un côté, convexes de l'autre. Ils ſont diſtincts dans les ſemences légumineuſes.

LOBES des feuilles.

LOGE. Cavité interieure du fruit ; il eſt à pluſieurs loges, quand il eſt partagé par des cloiſons.

MAILLET. Branche de l'année à laquelle on laiſſe pour la replanter deux chicots du vieux bois faillans des deux côtés. Cette ſorte de bouture ſe pratique ſeulement ſur la vigne & même aſſez rarement.

MASQUE. Fleur en maſque eſt une Fleur monopétale irréguliere.

MONÉCIE ou MONŒCIE. Habitation commune aux deux ſexes. On donne le nom de Monœcie à une claſſe de plantes compoſée de toutes celles qui portent des Fleurs mâles & des Fleurs femelles ſur le même pied.

MONOIQUE. Toutes les plantes de la Monœcie ſont monoïques. On appelle Plantes monoïques celles dont les Fleurs ne ſont pas hermaphrodites, mais ſéparément mâles & femelles ſur le même individu. Ce mot, formé de celui de monœcie, vient du grec & ſignifie ici que les deux ſexes occupent bien le même logis, mais ſans habiter la même chambre. Le Concombre, le Melon & toutes les cucurbitacées ſont des plantes monoïques.

MUFLE (Fleur en) Voyez *Maſque*.

NŒUDS. Sont les articulations des tiges & des racines.

NOMENCLATURE. Art de joindre aux noms qu'on impoſe aux plantes l'idée de leur ſtructure & de leur claſſification.

NOYAU. Semence oſſeuſe qui renferme une amande.

NUD. Dépourvu des vêtemens ordinaires à ſes ſemblables. On appelle graines nues celles qui n'ont point de péricarpe, ombelles nues celles qui n'ont point d'involucre, tiges nues celles qui ne ſont point garnies de feuilles, &c.

NUITS-DE-FER. *Noctes ferreæ.* Ce ſont, en Suede, celles dont la froide température arrêtant la végétation de pluſieurs plantes, produit leur dépériſſement inſenſible, leur pourriture & enfin leur mort. Leurs premieres atteintes avertiſſent de rentrer dans les ſerres les plantes étrangeres, qui périroient par ces ſortes de froids.

(C'eſt aux premiers gels aſſez communs au mois d'Août dans

les pays froids qu'on donne ce nom, qui, dans des climats tempérés, ne peut pas être employé pour les mêmes jours. H.)

ŒIL. Voyez *Ombilic*. Petite cavité qui se trouve en certains fruits à l'extrémité opposée au pédicule ; dans les fruits inferes ce sont les divisions du calice qui forment l'ombilic, comme le Coin, la Poire, la Pomme, &c. dans ceux qui sont superes, l'ombilic est la cicatrice laissée par l'insertion du pistil.

ŒILLETONS. Bourgeons qui sont à côté des racines des Artichauts & d'autres plantes, & qu'on détache afin de multiplier ces plantes.

OMBELLE. Assemblage de rayons qui partant d'un même centre, divergent comme ceux d'un parasol. L'ombelle universelle porte sur la tige ou sur une branche, l'ombelle partielle sort d'un rayon de l'ombelle universelle.

OMBILIC. C'est, dans les bayes & autres fruits mous inferes, le réceptacle de la Fleur dont, après qu'elle est tombée, la cicatrice reste sur le fruit, comme on peut le voir dans les *Airelles*. Souvent le calice reste & couronne l'ombilic qui s'appelle alors vulgairement *œil*. Ainsi l'œil des Poires & des Pommes n'est autre chose que l'ombilic autour duquel le calice persistant s'est desséché.

ONGLE. Sorte de tache sur les pétales ou sur les feuilles, qui a souvent la figure d'un ongle & d'autres figures différentes, comme on peut le voir aux fleurs des Pavots, des Roses, des Anémones, des Cistes, & aux feuilles des Renoncules, des Persicaires, &c.

ONGLET. Espece de pointe crochue par laquelle le pétale de quelques corolles est fixé sur le calice ou sur le ré-

ceptacle : l'onglet des Œillets eſt plus long que celui des Roſes.

OPPOSÉES. Les feuilles oppoſées ſont juſqu'au nombre de deux, placées l'une vis-à-vis de l'autre, des deux côtés de la tige ou des branches. Les feuilles oppoſées peuvent être pédiculées ou ſeſſiles; s'il y avoit plus de deux feuilles attachées à la même hauteur autour de la tige, alors cette pluralité dénatureroit l'oppoſition & cette diſpoſition des feuilles prendroit un nom différent. Voyez *Verticillées.*

OVAIRE. C'eſt le nom qu'on donne à l'embrion du fruit, ou c'eſt le fruit même avant la fécondation. Après la fécondation l'ovaire perd ce nom & s'appelle ſimplement fruit ou en particulier péricarpe, ſi la plante eſt angiosperme; ſemence ou graine, ſi la plante eſt gymnosperme.

PALMÉE. Une feuille eſt palmée lorſqu'au lieu d'être compoſée de pluſieurs folioles comme la feuille digitée, elle eſt ſeulement découpée en pluſieurs lobes dirigés en rayons vers le ſommet du pétiole, mais ſe réuniſſant avant que d'y arriver.

PANICULE. Epi rameux & pyramidal. Cette figure lui vient de ce que les rameaux du bas étant les plus *larges*, forment entre eux un plus large eſpace, qui ſe rétrécit en montant, à meſure que ces rameaux deviennent plus *courts*, moins nombreux; en ſorte qu'une panicule parfaitement réguliere ſe termineroit enfin par une fleur ſeſſile.

PARASITES. Plantes qui naiſſent ou croiſſent ſur d'autres plantes & ſe nourriſſent de leur ſubſtance. La Cuſcute, le Gui, pluſieurs Mouſſes & Lichens, ſont des plantes paraſites.

PARENCHYME. Subſtance pulpeuſe ou tiſſu cellulaire qui forme le corps de la feuille ou du pétal : il eſt couvert dans l'une & dans l'autre d'un épiderme.

PARTIELLE,

PARTIELLE. Voyez *Ombelle.*

PARTIES DE LA FRUCTIFICATION. Voyez *Étamines*, *Pistil.*

PAVILLON, synonyme d'étendard.

PÉDICULE. Base alongée qui porte le fruit. On dit *pedunculus* en latin, mais je crois qu'il faut dire *pédicule* en françois. C'est l'ancien usage, & il n'y a aucune bonne raison pour le changer. *Pedunculus* sonne mieux en latin & il évite l'équivoque du nom *pediculus*. Mais le mot *pédicule* est net & plus doux en françois, & dans le choix des mots, il convient de consulter l'oreille & d'avoir égard à l'accent de la langue.

L'adjectif *pédiculé* me paroît nécessaire par opposition à l'autre adjectif *sessile*. La Botanique est si embarrassée de termes, qu'on ne sauroit trop s'attacher à rendre clairs & courts ceux qui lui sont spécialement consacrés.

Le pédicule est le lien qui attache la fleur ou le fruit à la branche ou à la tige. Sa substance est d'ordinaire plus solide que celle du fruit qu'il porte par un de ses bouts, & moins que celle du bois auquel il est attaché par l'autre. Pour l'ordinaire quand le fruit est mûr, il se détache & tombe avec son pédicule. Mais quelquefois, & sur-tout dans les plantes herbacées, le fruit tombe & le pédicule reste, comme on peut le voir dans le genre des *Rumex*. On y peut remarquer encore une autre particularité. C'est que les pédicules qui tous sont verticillés autour de la tige, sont aussi tous articulés vers leur milieu. Il semble qu'en ce cas le fruit devroit se détacher à l'articulation, tomber avec une moitié du pédicule & laisser l'autre moitié seulement attachée à la plante. Voilà néanmoins

ce qui n'arrive pas. Le fruit se détache & tombe seul. Le pédicule tout entier reste, & il faut une action expresse pour le diviser en deux au point de l'articulation.

PERFOLIÉES. La feuille perfoliée est celle que la branche enfile & qui entoure celle-ci de tous côtés.

PERIANTHE. Sorte de calice qui touche immédiatement la fleur ou le fruit.

PERRUQUE. Nom donné par Vaillant aux racines garnies d'un chevelu touffu de fibrilles entrelacées comme des cheveux emmêlés.

PÉTALE. On donne le nom de pétale à chaque piece entiere de la corolle. Quand la corolle n'est que d'une seule piece, il n'y a aussi qu'un pétale ; le pétale & la corolle ne sont alors qu'une seule & même chose, & cette sorte de corolle se désigne par l'épithete de monopétale. Quand la corolle est de plusieurs pieces, ces pieces sont autant de pétales, & la corolle qu'elles composent se désigne par leur nombre tiré du grec, parce que le mot de pétale en vient aussi, & qu'il convient, quand on veut composer un mot, de tirer les deux racines de la même langue. Ainsi les mots de monopétale, de dipétale, de tripétale, de tétrapétale, de pentapétale, & enfin de polypétale, indiquent une corolle d'une seule piece, ou de deux, de trois, de quatre, de cinq, &c. enfin d'une multitude indéterminée de pieces.

PETATOIDE. Qui a des pétales. Ainsi la Fleur *pétatoïde* est l'opposé de la Fleur *apétale*.

Quelquefois ce mot entre comme seconde racine dans la composition d'un autre mot dont la premiere racine est un

nom de nombre. Alors il ſignifie une corolle monopétale profondément diviſée en autant de ſections qu'en indique la premiere racine. Ainſi la corolle tripétaloïde eſt diviſée en trois ſegmens ou demi-pétales, la pentapétaloïde en cinq, &c.

PÉTIOLE. Baſe alongée qui porte la feuille. Le mot *pétiole* eſt oppoſé à *ſeſſile* à l'égard des feuilles, comme le mot *pédicule* l'eſt à l'égard des fleurs & des fruits. Voyez *Pédicule*, *Seſſile*.

PINNÉE. Une feuille ailée à pluſieurs rangs s'appelle feuille pinnée.

PISTIL. Organe femelle de la fleur qui ſurmonte le germe, & par lequel celui-ci reçoit l'intromiſſion fécondante de la pouſſiere des anthères : le piſtil ſe prolonge ordinairement par un ou pluſieurs ſtyles, quelquefois auſſi il eſt couronné immédiatement par un ou pluſieurs ſtigmates, ſans aucun ſtyle intermédiaire. Le ſtigmate reçoit la pouſſiere prolifique du ſommet des étamines, & la tranſmet par le piſtil dans l'intérieur du germe pour féconder l'ovaire. Suivant le ſyſtême ſexuel, la fécondation des plantes ne peut s'opérer que par le concours des deux ſexes, & l'acte de la fructification n'eſt plus que celui de la génération. Les filets des étamines ſont les vaiſſeaux ſpermatiques, les anthères ſont les teſticules, la pouſſiere qu'elles répandent eſt la liqueur ſéminale, le ſtigmate devient la vulve, le ſtyle eſt la trompe ou le vagin & le germe fait l'office d'uterus ou de matrice.

PLACENTA. Réceptacle des ſemences. C'eſt le corps auquel elles ſont immédiatement attachées. M. Linnæus n'admet point ce nom de *Placenta*, & emploie toujours celui de ré-

ceptacle. Ces mots rendent pourtant des idées fort différentes. Le réceptacle eſt la partie par où le fruit tient à la plante. Le placenta eſt la partie par où les ſemences tiennent au péricarpe. Il eſt vrai que quand les ſemences ſont nues, il n'y a point d'autre placenta que le réceptacle ; mais toutes les fois que le fruit eſt angiosperme, le réceptacle & le placenta ſont différens.

Les cloiſons (*diſſépimenta*) de toutes les capſules à pluſieurs loges ſont de véritables placentas, & dans des capſules uniloges, il ne laiſſe pas d'y avoir ſouvent des placentas autres que le péricarpe.

PLANTE. Production végétale compoſée de deux parties principales, ſavoir la racine par laquelle elle eſt attachée à la terre ou à un autre corps dont elle tire ſa nourriture, & l'herbe par laquelle elle inſpire & reſpire l'élément dans lequel elle vit. De tous les végétaux connus, la Truffe eſt preſque le ſeul qu'on puiſſe dire n'être pas plante.

PLANTES. Végétaux diſſéminés ſur la ſurface de la terre pour la vêtir & la parer. Il n'y a point d'aſpect auſſi triſte que celui de la terre nue; il n'y en a point d'auſſi riant que celui des montagnes couronnées d'arbres, des rivieres bordées de bocages, des plaines tapiſſées de verdure, & des vallons émaillés de Fleurs.

On ne peut diſconvenir que les plantes ne ſoient des corps organiſés & vivans, qui ſe nourriſſent & croiſſent par intus-ſuſception, & dont chaque partie poſſede en elle-même une vitalité iſolée & indépendante des autres, puiſqu'elles ont la faculté de ſe reproduire (*c*).

(*c*) Cet article ne paroît pas achevé non plus que beaucoup d'autres, quoiqu'on ait raſſemblé, dans les trois paragraphes ci-deſſus qui compoſent celui-ci, trois morceaux de l'Auteur tous ſur autant de chiffons.

POILS ou SOYE. Filets plus ou moins solides & fermes qui naissent sur certaines parties des plantes; ils sont quarrés ou cylindriques, droits ou couchés, fourchés ou simples, subulés ou en hameçons; & ces diverses figures sont des caracteres assez constans pour pouvoir servir à classer ces plantes. Voyez l'ouvrage de M. Guettard, intitulé *Observations sur les plantes*.

POLYGAMIE, pluralité d'habitation. Une classe de plantes porte le nom de Polygamie, & renferme toutes celles qui ont des Fleurs hermaphrodites sur un pied & des Fleurs d'un seul sexe mâles ou femelles sur un autre pied.

Ce mot de Polygamie s'applique encore à plusieurs ordres de la classe des Fleurs composées, & alors on y attache une idée un peu différente.

Les Fleurs composées peuvent toutes être regardées comme Polygames, puisqu'elles renferment toutes plusieurs fleurons qui fructifient séparément, & qui par conséquent ont chacun sa propre habitation, &, pour ainsi dire, sa propre lignée. Toutes ces habitations séparées se conjoignent de différentes manieres, & par-là forment plusieurs sortes de combinaisons.

Quand tous les fleurons d'une Fleur composée sont hermaphrodites, l'ordre qu'ils forment porte le nom de Polygamie égale.

Quand tous ces fleurons composans ne sont pas hermaphrodites, ils forment entr'eux, pour ainsi dire, une Polygamie bâtarde, & cela de plusieurs façons.

1°. *Polygamie superflue*, lorsque les fleurons du disque étant

tous hermaphrodites fructifient, & que les fleurons du contour étant femelles fructifient auſſi.

2°. *Polygamie inutile*, quand les fleurons du diſque étant hermaphrodites fructifient, & que ceux du contour ſont neutres & ne fructifient point.

3°. *Polygamie néceſſaire*, quand les fleurons du diſque étant mâles & ceux du contour étant femelles, ils ont beſoin les uns des autres pour fructifier.

4°. *Polygamie ſéparée*, lorſque les fleurons compoſans ſont diviſés entr'eux, ſoit un à un, ſoit pluſieurs enſemble, par autant de calices partiels renfermés dans celui de toute la fleur.

On pourroit imaginer encore de nouvelles combinaiſons, en ſuppoſant, par exemple, des fleurons mâles au contour, & des fleurons hermaphrodites ou femelles au diſque; mais cela n'arrive point.

POUSSIERE PROLIFIQUE. C'eſt une multitude de petits corps ſphériques enfermés dans chaque anthère & qui, lorſque celle-ci s'ouvre & les verſe dans le ſtigmate, s'ouvrent à leur tour, imbibent ce même ſtigmate d'une humeur qui, pénétrant à travers le piſtil, va féconder l'embrion du fruit.

PROVIN. Branche de vigne couchée & coudée en terre. Elle pouſſe des chevelus par les nœuds qui ſe trouvent enterrés. On coupe enſuite le bois qui tient au cep, & le bout oppoſé qui ſort de terre devient un nouveau cep.

PULPE. Subſtance molle & charnue de pluſieurs fruits & racines.

RACINE. Partie de la plante par laquelle elle tient à la

terre ou au corps qui la nourrit. Les plantes ainsi attachées par la racine à leur matrice ne peuvent avoir de mouvement local; le sentiment leur seroit inutile, puisqu'elles ne peuvent chercher ce qui leur convient, ni fuir ce qui leur nuit : or la nature ne fait rien en vain.

RADICALES. Se dit des feuilles qui sont les plus près de la racine : ce mot s'étend aussi aux tiges dans le même sens.

RADICULE. Racine naissante.

RADIÉE. Voyez *Fleur.*

RÉCEPTACLE. Celle des parties de la fleur & du fruit qui sert de siege à toutes les autres & par où leur sont transmis de la plante les sucs nutritifs qu'elles en doivent tirer.

Il se divise le plus généralement en réceptacle propre, qui ne soutient qu'une seule fleur & un seul fruit, & qui, par conséquent, n'appartient qu'aux plus simples, & en réceptacle commun qui porte & reçoit plusieurs fleurs.

Quand la fleur est infere, c'est le même réceptacle qui porte toute la fructification. Mais quand la fleur est supere, le réceptacle propre est double, & celui qui porte la fleur n'est pas le même que celui qui porte le fruit. Ceci s'entend de la construction la plus commune; mais on peut proposer à ce sujet le problème suivant, dans la solution duquel la nature a mis une de ses plus ingénieuses inventions.

Quand la fleur est sur le fruit, comment se peut-il faire que la fleur & le fruit n'aient cependant qu'un seul & même réceptacle ?

Le réceptacle commun n'appartient proprement qu'aux

fleurs composées, dont il porte & unit tous les fleurons en une fleur réguliere ; en sorte que le retranchement de quelques-uns causeroit l'irrégularité de tous ; mais outre les Fleurs agrégées dont on peut dire à-peu-près la même chose, il y a d'autres sortes de réceptacles communs qui méritent encore le même nom, comme ayant le même usage. Tels sont l'*Ombelle*, l'*Épi*, la *Panicule*, le *Thyrse*, la *Cyme*, le *Spadix*, dont on trouvera les articles chacun à sa place.

RÉGULIERES (Fleurs). Elles sont symétriques dans toutes leurs parties, comme les *Cruciferes*, les *Liliacées*, &c.

RENIFORME. De la figure d'un rein.

ROSACÉE. Polypétale réguliere comme est la Rose.

ROSETTE. Fleur en rosette est une Fleur monopétale dont le tube est nul ou très-court & le lymbe très-applati.

SEMENCE. Germe ou rudiment simple d'une nouvelle plante uni à une substance propre à sa conservation avant qu'elle germe, & qui la nourrit durant la premiere germination, jusqu'à ce qu'elle puisse tirer son aliment immédiatement de la terre.

SESSILE. Cet adjectif marque privation de réceptacle. Il indique que la feuille, la fleur ou le fruit auxquels on l'applique tiennent immédiatement à la plante sans l'entremise d'aucun pétiole ou pédicule.

SEXE. Ce mot a été étendu au regne végétal & y est devenu familier depuis l'établissement du systême sexuel.

SILIQUE. Fruit composé de deux panneaux retenus par deux sutures longitudinales auxquelles les graines sont attachées des deux côtés.

La

La Silique eſt ordinairement biloculaire & partagée par une cloiſon à laquelle eſt attachée une partie des graines. Cependant cette cloiſon ne lui étant pas eſſentielle ne doit pas entrer dans ſa définition, comme on peut le voir dans le *Cléome*, dans la *Chélidoine*, &c.

SOLITAIRE. Une fleur ſolitaire eſt ſeule ſur ſon pédicule.

SOUS-ARBRISSEAU. Plante ligneuſe ou petit buiſſon moindre que l'arbriſſeau, mais qui ne pouſſe point en automne de boutons à fleurs ou à fruits. Tels ſont le *Thym*, le *Romarin*, le *Groſeiller*, les *Bruyeres*, &c.

SOYES. Voyez *Poils*.

SPADIX, ou RÉGIME. C'eſt le rameau floral dans la famille des Palmiers; il eſt le vrai réceptacle de la fructification, entouré d'un ſpathe qui lui ſert de voile.

SPATHE. Sorte de calice membraneux qui ſert d'enveloppe aux fleurs avant leur épanouiſſement, & ſe déchire pour leur ouvrir le paſſage aux approches de la fécondation.

Le Spathe eſt caractériſtique dans la famille des Palmiers & dans celle des liliacées.

SPIRALE. Ligne qui fait pluſieurs tours en s'écartant du centre où en s'en approchant.

STIGMATE. Sommet du piſtil qui s'humecte au moment de la fécondation, pour que la pouſſiere prolifique s'y attache.

STIPULE. Sorte de foliole ou d'écailles qui naît à la baſe du pétiole, du pédicule, ou de la branche. Les Stipules ſont ordinairement extérieures à la partie qu'elles accompagnent, & leur ſervent en quelque maniere de conſole: mais quelquefois

aussi elles naissent à côté, vis-à-vis, ou au-dedans même de l'angle d'insertion.

M. Adanson dit qu'il n'y a de vraies stipules que celles qui sont attachées aux tiges, comme dans les Airelles, les Apocins, les Jujubiers, les Tithymales, les Châtaigners, les Tilleuls, les Mauves, les Câpriers : elles tiennent lieu de feuilles dans les plantes qui ne les ont pas verticillées. Dans les plantes légumineuses la situation des stipules varie. Les Rosiers n'en ont pas de vraies, mais seulement un prolongement ou appendice de feuille ou une extension du pétiole. Il y a aussi des stipules membraneuses comme dans l'Espargoute.

STYLE. Partie du pistil qui tient le stigmate élevé au-dessus du germe.

SUC NOURRICIER. Partie de la seve qui est propre à nourrir la plante.

SUPERE. Voyez *Infere.*

SUPPORTS. *Fulcra.* Dix especes, savoir, la stipule, la bractée, la vrille, l'épine, l'aiguillon, le pédicule, le pétiole, la hampe, la glande & l'écaille.

SURGEON, *Surculus.* Nom donné aux jeunes branches de l'Œillet, &c. auxquelles on fait prendre racine en les buttant en terre lorsqu'elles tiennent encore à la tige : cette opération est une espece de *Marcotte.*

SYNONYMIE. Concordance de divers noms donnés par différens auteurs aux mêmes plantes.

La Synonymie n'est point une étude oiseuse & inutile.

TALON. Oreillette qui se trouve à la base des feuilles d'Orangers. C'est aussi l'endroit où tient l'œilleton qu'on

détache d'un pied d'Artichaut, & cet endroit a un peu de racine.

TERMINAL. Fleur Terminale est celle qui vient au sommet de la tige ou d'une branche.

TERNÉE. Une feuille ternée est composée de trois folicles attachées au même pétiole.

TÊTE. Fleur en Tête ou Capitée est une Fleur agrégée ou composée, dont les fleurons sont disposés sphériquement ou à-peu-près.

THIRSE. Epi rameux & cylindrique ; ce terme n'est pas extrêmement usité, parce que les exemples n'en sont pas fréquens.

TIGE. Tronc de la plante d'où sortent toutes ses autres parties qui sont hors de terre : elle a du rapport avec la côte, en ce que celle-ci est quelquefois unique & se ramifie comme elle, par exemple dans la Fougere : elle s'en distingue aussi en ce qu'uniforme dans son contour, elle n'a ni face, ni dos, ni côté déterminés, au lieu que tout cela se trouve dans la côte.

Plusieurs plantes n'ont point de tige, d'autres n'ont qu'une tige nue & sans feuilles qui pour cela change de nom. V. *Hampe*.

La tige se ramifie en branches de différentes manieres.

TOQUE. Figure de bonnet cylindrique avec une marge relevée en maniere de chapeau. Le fruit du Paliurus a la forme d'une Toque.

TRACER. Courir horisontalement entre deux terres, comme fait le chiendent. Ainsi le mot Tracer ne convient qu'aux racines. Quand on dit donc que le Frasier trace, on dit mal, il rampe, & c'est autre chose.

TRACHÉES DES PLANTES. Sont, selon Malpighi, certains vaisseaux formés par les contours spiraux d'une lame

mince, plate & aſſez large, qui, ſe roulant & contournant ainſi en tire-bourre, forme un tuyau étranglé & comme diviſé en ſa longueur en pluſieurs cellules, &c.

TRAINASSE ou TRAINÉE. Longs filets qui dans certaines plantes rampent ſur la terre, & qui d'eſpace en eſpace ont des articulations par leſquelles elles jettent en terre des radicules qui produiſent de nouvelles plantes.

TUNIQUES. Ce ſont les peaux ou enveloppes concentriques des Oignons.

VÉGÉTAL. Corps organiſé doué de vie & privé de ſentiment.

On ne me paſſera pas cette définition, je le ſais. On veut que les minéraux vivent, que les végétaux ſentent, & que la matiere même informe ſoit douée de ſentiment. Quoi qu'il en ſoit de cette nouvelle phyſique, jamais je n'ai pu, je ne pourrai jamais parler d'après les idées d'autrui, quand ces idées ne ſont pas les miennes. J'ai ſouvent vu mort un arbre que je voyois auparavant plein de vie, mais la mort d'une pierre eſt une idée qui ne ſauroit m'entrer dans l'eſprit. Je vois un ſentiment exquis dans mon chien, mais je n'en apperçois aucun dans un Chou. Les paradoxes de Jean-Jaques ſont fort célebres. J'oſe demander s'il en avança jamais d'auſſi fou que celui que j'aurois à combattre ſi j'entrois ici dans cette diſcuſſion, & qui pourtant ne choque perſonne. Mais je m'arrête & rentre dans mon ſujet.

Puiſque les végétaux naiſſent & vivent, ils ſe détruiſent & meurent, c'eſt l'irrévocable loi à laquelle tout corps eſt ſoumis; par conſéquent ils ſe reproduiſent: mais comment ſe fait cette reproduction? En tout ce qui eſt ſoumis à nos ſens dans le

regne végétal, nous la voyons ſe faire par la voie de la fructification, & l'on peut préſumer que cette loi de la nature eſt également ſuivie dans les parties du même regne, dont l'organiſation échappe à nos yeux. Je ne vois ni fleurs ni fruits dans les *Byſſus*, dans les *Conferva*, dans les *Truffes*; mais je vois ces végétaux ſe perpétuer, & l'analogie ſur laquelle je me fonde pour leur attribuer les mêmes moyens qu'aux autres de tendre à la même fin; cette analogie, dis-je, me paroît ſi ſûre, que je ne puis lui refuſer mon aſſentiment.

Il eſt vrai que la plupart des plantes ont d'autres manieres de ſe reproduire, comme par caïeux, par boutures, par drageons enracinés. Mais ces moyens ſont bien plutôt des ſupplémens que des principes d'inſtitution; ils ne ſont point communs à toutes, il n'y a que la fructification qui le ſoit et qui ne ſouffrant aucune exception dans celles qui nous ſont bien connues, n'en laiſſe point ſuppoſer dans les autres ſubſtances végétales qui le ſont moins.

VELU. Surface tapiſſée de poils.

VERTICILLE. Attache circulaire ſur le même plan & en nombre de plus de deux autour d'un axe commun.

VIVACE. Qui vit pluſieurs années; les arbres, les arbriſſeaux, les ſous-arbriſſeaux ſont tous vivaces. Pluſieurs herbes même le ſont, mais ſeulement par leurs racines. Ainſi le Chevre-feuille & le Houblon, tous deux vivaces, le ſont différemment. Le premier conſerve pendant l'hiver ſes tiges, en ſorte qu'elles bourgeonnent & fleuriſſent le printems ſuivant; mais le Houblon perd les ſiennes à la fin de chaque automne & recommence toujours chaque année à en pouſſer de ſon pied de nouvelles.

Les plantes tranſportées hors de leur climat ſont ſujettes à varier ſur cet article. Pluſieurs plantes vivaces dans les pays chauds deviennent parmi nous annuelles, & ce n'eſt pas la ſeule altération qu'elles ſubiſſent dans nos jardins.

De ſorte que la Botanique exotique étudiée en Europe, donne ſouvent de bien fauſſes obſervations.

VRILLES, ou mains. Eſpece de filets qui terminent les branches dans certaines plantes, & leur fourniſſent les moyens de s'attacher à d'autres corps. Les Vrilles ſont ſimples ou rameuſes; elles prennent, étant libres, toutes ſortes de directions, & lorſqu'elles s'accrochent à un corps étranger, elles l'embraſſent en ſpirale.

VULGAIRE. On déſigne ordinairement ainſi l'eſpece principale de chaque genre la plus anciennement connue dont il a tiré ſon nom, & qu'on regardoit d'abord comme une eſpece unique.

URNE. Boëte ou capſule remplie de pouſſiere que portent la plupart des mouſſes en fleur. La conſtruction la plus commune de ces Urnes eſt d'être élevées au-deſſus de la plante par un pédicule plus ou moins long, de porter à leur ſommet une eſpece de coëffe ou de capuchon pointu qui les couvre, adhérent d'abord à l'Urne, mais qui s'en détache enſuite & tombe lorſqu'elle eſt prête à s'ouvrir; de s'ouvrir enſuite aux deux tiers de leur hauteur, comme une boëte à ſavonnette, par un couvercle qui s'en détache & tombe à ſon tour aprè sla chûte de la coëffe; d'être doublement ciliée autour de ſa jointure, afin que l'humidité ne puiſſe pénétrer dans l'intérieur de l'Urne tant qu'elle eſt ouverte; enfin de pencher & ſe courber en en-bas aux

approches de la maturité pour verser à terre la poussiere qu'elle contient.

L'opinion générale des Botanistes sur cet article, est que cette Urne avec son pédicule est une étamine dont le pédicule est le filet, dont l'Urne est l'anthère, & dont la poudre qu'elle contient & qu'elle verse est la poussiere fécondante qui va fertiliser la fleur femelle; en conséquence de ce systême on donne communément le nom d'anthère à la capsule dont nous parlons. Cependant comme la fructification des mousses n'est pas jusqu'ici parfaitement connue, & qu'il n'est pas d'une certitude invincible que l'anthère dont nous parlons soit véritablement une anthère, je crois qu'en attendant une plus grande évidence, sans se presser d'adopter un nom si décisif que de plus grandes lumieres pourroient forcer ensuite d'abandonner, il vaut mieux conserver celui d'Urne donné par Vaillant, & qui, quelque systême qu'on adopte, peut subsister sans inconvénient.

UTRICULES. Sortes de petites outres percées par les deux bouts, & communiquant successivement de l'une à l'autre par leurs ouvertures comme les aludels d'un alambic. Ces vaisseaux sont ordinairement pleins de seve. Ils occupent les espaces ou mailles ouvertes qui se trouvent entre les fibres longitudinales & le bois.

LETTRES

LETTRES
ÉLÉMENTAIRES
SUR LA
BOTANIQUE,
A MADAME DE L***.

LETTRES
ÉLÉMENTAIRES
SUR LA
BOTANIQUE,
A MADAME DE L***. (†)

LETTRE PREMIERE.

Du 22 Août 1771.

VOTRE idée d'amuser un peu la vivacité de votre fille & de l'exercer à l'attention sur des objets agréables & variés comme les plantes, me paroît excellente, mais je n'aurois osé vous la proposer, de peur de faire le Monsieur Josse. Puisqu'elle vient de vous, je l'approuve de tout mon cœur, & j'y concourrai de même, persuadé qu'à tout âge l'étude de la nature émousse le goût des amusemens frivoles, prévient le tumulte des passions, & porte à l'ame une nourriture qui lui profite en la remplissant du plus digne objet de ses contemplations.

Vous avez commencé par apprendre à la Petite les noms d'autant de plantes que vous en aviez de communes sous les yeux :

(†) Madame de L***. qui a bien voulu nous fournir les originaux de ces Lettres, vouloit qu'on en ôtât tout ce qui la regarde personnellement; mais nous n'avons pas cru devoir supprimer des éloges très-mérités qui auroient honoré M. Rousseau lui-même, si cette Dame nous avoit permis de la nommer.

c'étoit précisément ce qu'il faloit faire. Ce petit nombre de plantes qu'elle connoît de vue sont les pieces de comparaison pour étendre ses connoissances : mais elles ne suffisent pas. Vous me demandez un petit catalogue des plantes les plus connues avec des marques pour les reconnoître. Je trouve à cela quelque embarras. C'est de vous donner par écrit ces marques ou caracteres d'une maniere claire & cependant peu diffuse. Cela me paroît impossible sans employer la langue de la chose, & les termes de cette langue forment un vocabulaire à part que vous ne sauriez entendre, s'il ne vous est préalablement expliqué.

D'ailleurs ne connoître simplement les plantes que de vue & ne savoir que leurs noms, ne peut être qu'une étude trop insipide pour des esprits comme les vôtres, & il est à présumer que votre fille ne s'en amuseroit pas long-tems. Je vous propose de prendre quelques notions préliminaires de la structure végétale ou de l'organisation des plantes, afin, dussiez-vous ne faire que quelques pas dans le plus beau, dans le plus riche des trois regnes de la nature, d'y marcher du moins avec quelques lumieres. Il ne s'agit donc pas encore de la nomenclature, qui n'est qu'un savoir d'herboriste. J'ai toujours cru qu'on pouvoit être un très-grand Botaniste sans connoître une seule plante par son nom; & sans vouloir faire de votre fille un très-grand Botaniste, je crois néanmoins qu'il lui sera toujours utile d'apprendre à bien voir ce qu'elle regarde. Ne vous effarouchez pas au reste de l'entreprise. Vous connoîtrez bientôt qu'elle n'est pas grande. Il n'y a rien de compliqué ni de difficile à suivre dans ce que j'ai à vous proposer. Il ne s'agit que d'avoir la patience de commencer par le commencement. Après cela on n'avance qu'autant qu'on veut.

Nous touchons à l'arriere-ſaiſon, & les plantes dont la ſtructure a le plus de ſimplicité ſont déjà paſſées. D'ailleurs, je vous demande quelque tems pour mettre un peu d'ordre dans vos obſervations. Mais en attendant que le printems nous mette à portée de commencer & de ſuivre le cours de la nature, je vais toujours vous donner quelques mots du vocabulaire à retenir.

Une plante parfaite eſt compoſée de racine, de tige, de branches, de feuilles, de fleurs & de fruits, (car on appelle fruit en Botanique, tant dans les herbes que dans les arbres, toute la fabrique de la ſemence). Vous connoiſſez déjà tout cela, du moins aſſez pour entendre le mot; mais il y a une partie principale qui demande un plus grand examen; c'eſt la *fructification*, c'eſt-à-dire, la *fleur* & le *fruit*. Commençons par la fleur, qui vient la premiere. C'eſt dans cette partie que la nature a renfermé le ſommaire de ſon ouvrage; c'eſt par elle qu'elle le perpétue, & c'eſt auſſi de toutes les parties du végétal la plus éclatante pour l'ordinaire, toujours la moins ſujette aux variations.

Prenez un Lis. Je penſe que vous en trouverez encore aiſément en pleine fleur. Avant qu'il s'ouvre vous voyez à l'extrémité de la tige un bouton oblong verdâtre, qui blanchit à meſure qu'il eſt prêt à s'épanouir; & quand il eſt tout-à-fait ouvert, vous voyez ſon enveloppe blanche prendre la forme d'un vaſe diviſé en pluſieurs ſegmens. Cette partie enveloppante & colorée qui eſt blanche dans le Lis, s'appelle la *corolle*, & non pas la fleur comme chez le vulgaire, parce que la fleur eſt un composé de pluſieurs parties dont la corolle eſt ſeulement la principale.

La corolle du Lis n'eſt pas d'une ſeule piece, comme il eſt facile à voir. Quand elle ſe fane & tombe, elle tombe en ſix pieces bien ſéparées, qui s'appellent des pétales. Ainſi la corolle du Lis eſt compoſée de ſix pétales. Toute corolle de fleur qui eſt ainſi de pluſieurs pieces, s'appelle corolle *polypétale*. Si la corolle n'étoit que d'une ſeule piece, comme par exemple dans le Liſeron, appellé clochette des champs, elle s'appelleroit *monopétale*. Revenons à notre Lis.

Dans la corolle vous trouverez préciſément au milieu une eſpece de petite colonne attachée tout au fond & qui pointe directement vers le haut. Cette colonne, priſe dans ſon entier, s'appelle le *Piſtil* : priſe dans ſes parties, elle ſe diviſe en trois; 1°. Sa baſe renflée en cylindre avec trois angles arrondis tout autour. Cette baſe s'appelle le *Germe*. 2°. Un filet poſé ſur le germe. Ce filet s'appelle *Style*. 3°. Le ſtyle eſt couronné par une eſpece de chapiteau avec trois échancrures. Ce chapiteau s'appelle le *Stigmate*. Voilà en quoi conſiſte le piſtil & ſes trois parties.

Entre le piſtil & la corolle vous trouvez ſix autres corps bien diſtincts, qui s'appellent les *Etamines*. Chaque étamine eſt compoſée de deux parties; ſavoir, une plus mince par laquelle l'étamine tient au fond de la corolle, & qui s'appelle le *Filet*. Une plus groſſe qui tient à l'extrémité ſupérieure du filet, & qui s'appelle *Anthère*. Chaque anthère eſt une boëte qui s'ouvre quand elle eſt mûre, & verſe une pouſſiere jaune très-odorante, dont nous parlerons dans la ſuite. Cette pouſſiere juſqu'ici n'a point de nom françois; chez les Botaniſtes on l'appelle le *Pollen*, mot qui ſignifie pouſſiere.

Voilà l'analyse grossiere des parties de la fleur. A mesure que la corolle se fane & tombe, le germe grossit & devient une capsule triangulaire alongée, dont l'intérieur contient des semences plates distribuées en trois loges. Cette capsule considérée comme l'enveloppe des graines, prend le nom de *Péricarpe*. Mais je n'entreprendrai pas ici l'analyse du fruit. Ce sera le sujet d'une autre Lettre.

Les parties que je viens de vous nommer se trouvent également dans les fleurs de la plupart des autres plantes, mais à divers degrés de proportion, de situation & de nombre. C'est par l'analogie de ces parties & par leurs diverses combinaisons, que se déterminent les diverses familles du regne végétal. Et ces analogies des parties de la fleur se lient avec d'autres analogies des parties de la plante qui semblent n'avoir aucun rapport à celles-là. Par exemple, ce nombre de six étamines, quelquefois seulement trois, de six pétales ou divisions de la corolle, & cette forme triangulaire à trois loges de l'ovaire, déterminent toute la famille des liliacées ; & dans toute cette même famille qui est très-nombreuse, les racines sont toutes des oignons ou *bulbes* plus ou moins marquées, & variées quant à leur figure ou composition. L'oignon du Lis est composé d'écailles en recouvrement ; dans l'Asphodele, c'est une liasse de navets alongés ; dans le Safran, ce sont deux bulbes l'une sur l'autre ; dans le Colchique, à côté l'une de l'autre, mais toujours des bulbes.

Le Lis, que j'ai choisi parce qu'il est de la saison, & aussi à cause de la grandeur de sa fleur & de ses parties qui les rend plus sensibles, manque cependant d'une des parties con-

titutives d'une fleur parfaite, ſavoir, le calice. Le *calice* eſt cette partie verte & diviſée communément en cinq folioles, qui ſoutient & embraſſe par le bas la corolle, & qui l'enveloppe toute entiere avant ſon épanouiſſement, comme vous aurez pu le remarquer dans la Roſe. Le calice qui accompagne preſque toutes les autres fleurs manque à la plupart des liliacées, comme la Tulipe, la Jacinthe, le Narciſſe, la Tubéreuſe, &c. & même l'Oignon, le Poireau, l'Ail, qui ſont auſſi de véritables liliacées, quoiqu'elles paroiſſent fort différentes au premier coup-d'œil. Vous verrez encore que dans toute cette même famille les tiges ſont ſimples & peu rameuſes, les feuilles entieres & jamais découpées; obſervations qui confirment dans cette famille l'analogie de la fleur & du fruit par celle des autres parties de la plante. Si vous ſuivez ces détails avec quelque attention, & que vous vous les rendiez familiers par des obſervations fréquentes, vous voilà déjà en état de déterminer par l'inſpection attentive & ſuivie d'une plante, ſi elle eſt ou non de la famille des liliacées, & cela, ſans ſavoir le nom de cette plante. Vous voyez que ce n'eſt plus ici un ſimple travail de la mémoire, mais une étude d'obſervations & de faits, vraiment digne d'un Naturaliſte. Vous ne commencerez pas par dire tout cela à votre fille, & encore moins dans la ſuite quand vous ſerez initiée dans les myſteres de la végétation; mais vous ne lui développerez par degrés que ce qui peut convenir à ſon âge & à ſon ſexe, en la guidant pour trouver les choſes par elle-même plutôt qu'en les lui apprenant. Bon jour, chere Couſine, ſi tout ce fatras vous convient; je ſuis à vos ordres.

LETTRE

LETTRE II.

Du 18 Octobre 1771.

PUISQUE vous faififfez fi bien, chere Coufine, les premiers linéamens des plantes, quoique fi légérement marqués, que votre œil clair-voyant fait déjà diftinguer un air de famille dans les liliacées, & que notre chere petite Botanifte s'amufe de corolles & de pétales, je vais vous propofer une autre famille fur laquelle elle pourra derechef exercer fon petit favoir; avec un peu plus de difficulté pourtant, je l'avoue, à caufe des fleurs beaucoup plus petites, du feuillage plus varié; mais avec le même plaifir de fa part & de la vôtre; du moins fi vous en prenez autant à fuivre cette route fleurie que j'en trouve à vous la tracer.

Quand les premiers rayons du printems auront éclairé vos progrès en vous montrant dans les jardins les Jacinthes, les Tulipes, les Narciffes, les Jonquilles & les Muguets dont l'analyfe vous eft déjà connue, d'autres fleurs arrêteront bientôt vos regards & vous demanderont un nouvel examen. Telles feront les Giroflées ou Violiers; telles les Juliennes ou Girardes. Tant que vous les trouverez doubles, ne vous attachez pas à leur examen; elles feront défigurées, ou, fi vous voulez, parées à notre mode, la nature ne s'y trouvera plus: elle refufe de fe reproduire par des monftres ainfi mutilés; car fi la partie la plus brillante, favoir, la corolle, s'y multiplie, c'eft

aux dépens des parties plus essentielles qui disparoissent sous cet éclat.

Prenez donc une Giroflée simple, & procédez à l'analyse de sa fleur. Vous y trouverez d'abord une partie extérieure qui manque dans les liliacées, savoir, le calice. Ce calice est de quatre pieces qu'il faut bien appeller feuilles ou folioles, puisque nous n'avons point de mot propre pour les exprimer, comme le mot pétales pour les pieces de la corolle. Ces quatre pieces, pour l'ordinaire, sont inégales de deux en deux: c'est-à-dire, deux folioles opposées l'une à l'autre, égales entr'elles, plus petites; & les deux autres, aussi égales entr'elles & opposées, plus grandes, & sur-tout par le bas où leur arrondissement fait en dehors une bosse assez sensible.

Dans ce calice vous trouverez une corolle composée de quatre pétales dont je laisse à part la couleur, parce qu'elle ne fait point caractere. Chacun de ces pétales est attaché au réceptacle ou fond du calice par une partie étroite & pâle qu'on appelle l'*Onglet*, & déborde le calice par une partie plus large & plus colorée, qu'on appelle la *Lame.*

Au centre de la corolle est un pistil alongé, cylindrique ou à-peu-près, terminé par un style très-court, lequel est terminé lui-même par un stigmate oblong, *bifide*, c'est-à-dire partagé en deux parties qui se réfléchissent de part & d'autre.

Si vous examinez avec soin la position respective du calice & de la corolle, vous verrez que chaque pétale, au lieu de correspondre exactement à chaque foliole du calice, est posé au contraire entre les deux; de sorte qu'il répond à l'ouver-

ture qui les sépare, & cette position alternative a lieu dans toutes les especes de Fleurs qui ont un nombre égal de petales à la corolle & de folioles au calice.

Il nous reste à parler des étamines. Vous les trouverez dans la Giroflée au nombre de six, comme dans les liliacées, mais non pas de même égales entr'elles, ou alternativement inégales ; car vous en verrez seulement deux en opposition l'une de l'autre, sensiblement plus courtes que les quatre autres qui les séparent, & qui en sont aussi séparées de deux en deux.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de leur structure & de leur position : mais je vous préviens que si vous y regardez bien, vous trouverez la raison pourquoi ces deux étamines sont plus courtes que les autres, & pourquoi deux folioles du calice sont plus bossues, ou, pour parler en termes de Botanique, plus gibbeuses & les deux autres plus applaties ?

Pour achever l'histoire de notre Giroflée, il ne faut pas l'abandonner après avoir analysé sa fleur, mais il faut attendre que la corolle se flétrisse & tombe, ce qu'elle fait assez promptement, & remarquer alors ce que devient le pistil, composé, comme nous l'avons dit ci-devant, de l'ovaire ou péricarpe, du style & du stigmate. L'ovaire s'alonge beaucoup & s'élargit un peu à mesure que le fruit mûrit. Quand il est mûr, cet ovaire ou fruit devient une espece de gousse plate appellée *Silique*.

Cette silique est composée de deux valvules posées l'une sur l'autre, & séparées par une cloison fort mince appellée *Médiastin*.

Quand la femence eft tout-à-fait mûre, les valvules s'ouvrent de bas en haut pour lui donner paffage, & reftent attachées au ftigmate par leur partie fupérieure.

Alors on voit des graines plates & circulaires pofées fur les deux faces du médiaftin, & fi l'on regarde avec foin comment elles y tiennent, on trouve que c'eft par un court pédicule qui attache chaque graine alternativement à droite & à gauche aux futures du médiaftin, c'eft-à-dire, à fes deux bords par lefquels il étoit comme coufu avec les valvules avant leur féparation.

Je crains fort, chere Coufine, de vous avoir un peu fatiguée par cette longue defcription; mais elle étoit néceffaire pour vous donner le caractere effentiel de la nombreufe famille des *Cruciferes* ou Fleurs en croix, laquelle compofe une claffe entiere dans prefque tous les fyftêmes des Botaniftes; & cette defcription difficile à entendre ici fans figure, vous deviendra plus claire, j'ofe l'efpérer, quand vous la fuivrez avec quelque attention, ayant l'objet fous les yeux.

Le grand nombre d'efpeces qui compofent la famille des Cruciferes, a déterminé les Botaniftes à la divifer en deux fections qui, quant à la fleur, font parfaitement femblables, mais different fenfiblement quant au fruit.

La premiere fection comprend les Cruciferes *à Silique*, comme la Giroflée dont je viens de parler, la Julienne, le Creffon de fontaine, les Choux, les Raves, les Navets, la Moutarde, &c.

La feconde fection comprend les Cruciferes *à Silicule*, c'eft-à-dire, dont la filique en diminutif eft extrêmement courte,

presque aussi large que longue, & autrement divisée en-dedans; comme entre autres le Cresson alenois, dit *Nasitort* ou *Natou*, le Thlaspi appellé Taraspi par les Jardiniers, le Cochléaria, la Lunaire, qui, quoique la gousse en soit fort grande, n'est pourtant qu'une silicule, parce que sa longueur excede peu sa largeur. Si vous ne connoissez ni le Cresson alenois, ni le Cochléaria, ni le Thlaspi, ni la Lunaire, vous connoissez, du moins je le présume, la Bourse-à-pasteur, si commune parmi les mauvaises herbes des jardins. Hé bien, Cousine, la Bourse-à-pasteur est une Crucifere à silicule, dont la silicule est triangulaire. Sur celle-là vous pouvez vous former une idée des autres, jusqu'à ce qu'elles vous tombent sous la main.

Il est tems de vous laisser respirer, d'autant plus que cette Lettre, avant que la saison vous permette d'en faire usage, sera j'espere suivie de plusieurs autres, où je pourrai ajouter ce qui reste à dire de nécessaire sur les Cruciferes & que je n'ai pas dit dans celle-ci. Mais il est bon peut-être de vous prévenir dès-à-présent que dans cette famille & dans beaucoup d'autres vous trouverez souvent des Fleurs beaucoup plus petites que la Giroflée, & quelquefois si petites que vous ne pourrez gueres examiner leurs parties qu'à la faveur d'une loupe; instrument dont un Botaniste ne peut se passer, non plus que d'une pointe, d'une lancette & d'une paire de bons ciseaux fins à découper. En pensant que votre zele maternel peut vous mener jusques-là, je me fais un tableau charmant de ma belle Cousine empressée avec son verre à éplucher des monceaux de Fleurs, cent fois moins fleuries, moins fraîches & moins agréables qu'elle. Bon jour, Cousine, jusqu'au chapitre suivant.

LETTRE III.

Du 16 Mai 1772.

JE ſuppoſe, chere Couſine, que vous avez bien reçu ma précédente réponſe, quoique vous ne m'en parliez point dans votre ſeconde Lettre. Répondant maintenant à celle-ci, j'eſpere ſur ce que vous m'y marquez, que la maman bien rétablie eſt partie en bon état pour la Suiſſe, & je compte que vous n'oublierez pas de me donner avis de l'effet de ce voyage & des eaux qu'elle va prendre. Comme tante Julie a dû partir avec elle, j'ai chargé M. G. qui retourne au Val-de-Travers, du petit herbier qui lui eſt deſtiné, & je l'ai mis à votre adreſſe afin qu'en ſon abſence vous puiſſiez le recevoir & vous en ſervir; ſi tant eſt que parmi ces échantillons informes il ſe trouve quelque choſe à votre uſage. Au reſte, je n'accorde pas que vous ayez des droits ſur ce chiffon. Vous en avez ſur celui qui l'a fait, les plus forts & les plus chers que je connoiſſe; mais pour l'herbier, il fut promis à votre ſœur, lorſqu'elle herboriſoit avec moi dans nos promenades à la croix de Vague, & que vous ne ſongiez à rien moins dans celles où mon cœur & mes pieds vous ſuivoient avec grand-Maman en Vaiſe. Je rougis de lui avoir tenu parole ſi tard & ſi mal; mais enfin elle avoit ſur vous à cet égard ma parole, & l'antériorité. Pour vous, chere Couſine, ſi je ne vous promets pas un herbier de ma main, c'eſt pour vous

en procurer un plus précieux de la main de votre fille, ſi vous continuez à ſuivre avec elle cette douce & charmante étude qui remplit d'intéreſſantes obſervations ſur la nature, ces vides du tems que les autres conſacrent à l'oiſiveté ou à pis. Quant à préſent reprenons le fil interrompu de nos familles végétales.

Mon intention eſt de vous décrire d'abord ſix de ces familles pour vous familiariſer avec la ſtructure générale des parties caractériſtiques des plantes. Vous en avez déjà deux; reſte à quatre qu'il faut encore avoir la patience de ſuivre, après quoi laiſſant pour un tems les autres branches de cette nombreuſe lignée, & paſſant à l'examen des parties différentes de la fructification, nous ferons en ſorte que ſans, peut-être, connoître beaucoup de plantes, vous ne ſerez du moins jamais en terre étrangere parmi les productions du regne végétal.

Mais je vous préviens que ſi vous voulez prendre des livres, & ſuivre la nomenclature ordinaire, avec beaucoup de noms vous aurez peu d'idées, celles que vous aurez ſe brouilleront & vous ne ſuivrez bien ni ma marche ni celle des autres, & n'aurez tout au plus qu'une connoiſſance de mots. Chere Couſine, je ſuis jaloux d'être votre ſeul guide dans cette partie. Quand il en ſera tems je vous indiquerai les livres que vous pourrez conſulter. En attendant, ayez la patience de ne lire que dans celui de la nature & de vous en tenir à mes lettres.

Les Pois ſont à preſent en pleine fructification. Saiſiſſons ce moment pour obſerver leurs caracteres. Il eſt un des plus curieux que puiſſe offrir la Botanique. Toutes les fleurs ſe diviſent gé-

néralement en régulieres & irrégulieres. Les premieres font celles dont toutes les parties s'écartent uniformément du centre de la fleur, & aboutiroient ainfi par leurs extrémités extérieures à la circonférence d'un cercle. Cette uniformité fait qu'en préfentant à l'œil les fleurs de cette efpece, il n'y diftingue ni deffus ni deffous, ni droite ni gauche; telles font les deux familles ci-devant examinées. Mais au premier coup-d'œil vous verrez qu'une fleur de Pois eft irréguliere, qu'on y diftingue aifément dans la corolle la partie plus longue qui doit être en haut, de la plus courte qui doit être en bas, & qu'on connoît fort bien, en préfentant la fleur vis-à-vis de l'œil, fi on la tient dans fa fituation naturelle ou fi on la renverfe. Ainfi toutes les fois qu'examinant une fleur irréguliere, on parle du haut & du bas, c'eft en la plaçant dans fa fituation naturelle.

Comme les fleurs de cette famille font d'une conftruction fort particuliere, non-feulement il faut avoir plufieurs fleurs de Pois & les difféquer fucceffivement, pour obferver toutes leurs parties l'une après l'autre, il faut même fuivre le progrès de la fructification depuis la premiere floraifon jufqu'à la maturité du fruit.

Vous trouverez d'abord un calice *monophylle*, c'eft-à-dire d'une feule piece terminée en cinq pointes bien diftinctes, dont deux un peu plus larges font en haut, & les trois plus étroites en bas. Ce calice eft recourbé vers le bas, de même que le pédicule qui le foutient, lequel pédicule eft très-délié, très-mobile, en forte que la fleur fuit aifément le courant de l'air & préfente ordinairement fon dos au vent & à la pluie.

Le calice examiné, on l'ôte, en le déchirant délicatement de

de maniere que le reſte de la fleur demeure entier, & alors vous voyez clairement que la corolle eſt polypétale.

Sa premiere piece eſt un grand & large pétale qui couvre les autres & occupe la partie ſupérieure de la corolle, à cauſe de quoi ce grand pétale a pris le nom de *Pavillon*. On l'appelle auſſi l'*Etendard*. Il faudroit ſe boucher les yeux & l'eſprit pour ne pas voir que ce pétale eſt-là comme un parapluie pour garantir ceux qu'il couvre des principales injures de l'air.

En enlevant le pavillon comme vous avez fait le calice, vous remarquerez qu'il eſt emboité de chaque côté par une petite oreillette dans les pieces latérales, de maniere que ſa ſituation ne puiſſe être dérangée par le vent.

Le pavillon ôté laiſſe à découvert ces deux pieces latérales auxquelles il étoit adhérent par ſes oreillettes; ces pieces latérales s'appellent les *aîles*. Vous trouverez en les détachant qu'emboîtées encore plus fortement avec celle qui reſte, elles n'en peuvent être ſéparées ſans quelque effort. Auſſi les aîles ne ſont gueres moins utiles pour garantir les côtés de la fleur que le pavillon pour la couvrir.

Les aîles ôtées vous laiſſent voir la derniere piece de la corolle; piece qui couvre & défend le centre de la fleur, & l'enveloppe, ſur-tout par-deſſous, auſſi ſoigneuſement que les trois autres pétales enveloppent le deſſus & les côtés. Cette derniere piece qu'à cauſe de ſa forme on appelle la *Nacelle*, eſt comme le coffre-fort dans lequel la nature a mis ſon treſor à l'abri des atteintes de l'air & de l'eau.

Après avoir bien examiné ce pétale, tirez-le doucement par-deſſous en le pinçant légérement par la quille, c'eſt-à-dire,

par la prise mince qu'il vous présente, de peur d'enlever avec lui ce qu'il enveloppe. Je suis sûr qu'au moment où ce dernier pétale sera forcé de lâcher prise & de déceler le mystere qu'il cache, vous ne pourrez en l'appercevant vous abstenir de faire un cri de surprise & d'admiration.

Le jeune fruit qu'enveloppoit la nacelle est construit de cette maniere. Une membrane cylindrique terminée par dix filets bien distincts entoure l'ovaire, c'est-à-dire, l'embrion de la gousse. Ces dix filets sont autant d'étamines qui se réunissent par le bas autour du germe & se terminent par le haut en autant d'anthères jaunes dont la poussiere va féconder le stigmate qui termine le pistil, & qui, quoique jaune aussi par la poussiere fécondante qui s'y attache, se distingue aisément des étamines par sa figure & par sa grosseur. Ainsi ces dix étamines forment encore autour de l'ovaire une derniere cuirasse pour le préserver des injures du dehors.

Si vous y regardez de bien près, vous trouverez que ces dix étamines ne font par leur base un seul corps qu'en apparence. Car dans la partie supérieure de ce cylindre il y a une piece ou étamine qui d'abord paroît adhérente aux autres, mais qui à mesure que la fleur se fane & que le fruit grossit, se détache & laisse une ouverture en-dessus par laquelle ce fruit grossissant peut s'étendre en entrouvrant & écartant de plus en plus le cylindre qui sans cela le comprimant & l'étranglant tout autour l'empêcheroit de grossir & de profiter. Si la fleur n'est pas assez avancée, vous ne verrez pas cette étamine détachée du cylindre; mais passez un camion dans deux petits trous que vous trouverez près du réceptacle à la base

de cette étamine, & bientôt vous verrez l'étamine avec ſon anthère ſuivre l'épingle & ſe détacher des neuf autres qui continueront toujours de faire enſemble un ſeul corps, juſqu'à ce qu'elles ſe flétriſſent & deſſèchent quand le germe fécondé devient gouſſe & qu'il n'a plus beſoin d'elles.

Cette *Gouſſe* dans laquelle l'ovaire ſe change en mûriſſant ſe diſtingue de la *Silique* des crucifères, en ce que dans la *Silique* les graines ſont attachées alternativement aux deux ſutures, au lieu que dans la *Gouſſe* elles ne ſont attachées que d'un côté, c'eſt-à-dire, à une ſeulement des deux ſutures, tenant alternativement à la vérité aux deux valves qui la compoſent, mais toujours du même côté. Vous ſaiſirez parfaitement cette différence, ſi vous ouvrez en même tems la *Gouſſe* d'un Pois & la *Silique* d'une Giroflée, ayant attention de ne les prendre ni l'une ni l'autre en parfaite maturité, afin qu'après l'ouverture du fruit les graines reſtent attachées par leurs ligamens à leurs ſutures & à leurs valvules.

Si je me ſuis bien fait entendre, vous comprendrez, chère Couſine, quelles étonnantes précautions ont été cumulées par la nature pour amener l'embrion du Pois à maturité, & le garantir ſur-tout, au milieu des plus grandes pluies, de l'humidité qui lui eſt funeſte, ſans cependant l'enfermer dans une coque dure qui en eût fait une autre ſorte de fruit. Le ſuprême Ouvrier, attentif à la conſervation de tous les êtres, a mis de grands ſoins à garantir la fructification des plantes des atteintes qui lui peuvent nuire; mais il paroît avoir redoublé d'attention pour celles qui ſervent à la nourriture de l'homme & des animaux, comme la plupart des légumineuſes.

L'appareil de la fructification du Pois eſt, en diverſes proportions, le même dans toute cette famille. Les fleurs y portent le nom de *Papillonacées*, parce qu'on a cru y voir quelque choſe de ſemblable à la figure d'un papillon : elles ont généralement un *Pavillon*, deux *Aîles*, une *Nacelle*, ce qui fait communément quatre pétales irréguliers. Mais il y a des genres où la nacelle ſe diviſe dans ſa longueur en deux pieces preſque adhérentes par la quille, & ces fleurs-là ont réellement cinq pétales : d'autres, comme le Treſſle des prés, ont toutes leurs parties attachées en une ſeule piece, & quoique papillonacées ne laiſſent pas d'être monopétales.

Les papillonacées ou légumineuſes ſont une des familles des plantes les plus nombreuſes & les plus utiles. On y trouve les Feves, les Genets, les Luzernes, Sainfoins, Lentilles, Veces, Geſſes, les Haricots, dont le caractere eſt d'avoir la nacelle contournée en ſpirale, ce qu'on prendroit d'abord pour un accident. Il y a des arbres, entre autres celui qu'on appelle vulgairement Acacia, & qui n'eſt pas le véritable Acacia, l'Indigo, la Régliſſe en ſont auſſi : mais nous parlerons de tout cela plus en détail dans la ſuite. Bon jour Couſine. J'embraſſe tout ce que vous aimez.



LETTRE IV.

Du 19 Juin 1772.

VOus m'avez tiré de peine, chere Coufine, mais il me refte encore de l'inquiétude fur ces maux d'eftomac appellés maux de cœur, dont votre maman fent les retours dans l'attitude d'écrire. Si c'eft feulement l'effet d'une plénitude de bile, le voyage & les eaux fuffiront pour l'évacuer ; mais je crains bien qu'il n'y ait à ces accidens quelque caufe locale qui ne fera pas fi facile à détruire, & qui demandera toujours d'elle un grand ménagement, même après fon rétabliffement. J'attends de vous des nouvelles de ce voyage, auffi-tôt que vous en aurez ; mais j'exige que la maman ne fonge à m'écrire que pour m'apprendre fon entiere guérifon.

Je ne puis comprendre pourquoi vous n'avez pas reçu l'herbier. Dans la perfuafion que tante Julie étoit deja partie, j'avois remis le paquet à M. G. pour vous l'expédier en paffant à Dijon. Je n'apprends d'aucun côté qu'il foit parvenu ni dans vos mains ni dans celles de votre fœur, & je n'imagine plus ce qu'il peut être devenu.

Parlons de plantes tandis que la faifon de les obferver nous y invite. Votre folution de la queftion que je vous avois faite fur les étamines des cruciferes eft parfaitement jufte, & me prouve bien que vous m'avez entendu ou plutôt que vous m'avez écouté ; car vous n'avez befoin que d'écouter pour en-

tendre. Vous m'avez bien rendu raiſon de la gibboſité de deux folioles du calice & de la briéveté relative de deux étamines, dans la Giroflée, par la courbure de ces deux étamines. Cependant un pas de plus vous eût mené juſqu'à la cauſe premiere de cette ſtructure : car ſi vous recherchez encore pourquoi ces deux étamines ſont ainſi recourbées & par conſéquent raccourcies, vous trouverez une petite glande implantée ſur le réceptacle entre l'étamine & le germe, & c'eſt cette glande qui, éloignant l'étamine & la forçant à prendre le contour, la raccourcit néceſſairement. Il y a encore ſur le même réceptacle deux autres glandes, une au pied de chaque paire des grandes étamines; mais ne leur faiſant point faire de contour, elles ne les raccourciſſent pas, parce que ces glandes ne ſont pas, comme les deux premieres, en dedans; c'eſt-à-dire, entre l'étamine & le germe; mais en dehors c'eſt-à-dire entre la paire d'étamines & le calice. Ainſi ces quatre étamines ſoutenues & dirigées verticalement en droite ligne, débordent celles qui ſont recourbées & ſemblent plus longues parce qu'elles ſont plus droites. Ces quatre glandes ſe trouvent, ou du moins leurs veſtiges, plus ou moins viſiblement dans preſque toutes les fleurs cruciferes, & dans quelques-unes bien plus diſtinctes que dans la Giroflée. Si vous demandez encore pourquoi ces glandes? Je vous répondrai qu'elles ſont un des inſtrumens deſtinés par la nature à unir le regne végétal au regne animal, & les faire circuler l'un dans l'autre : mais laiſſant ces recherches un peu trop anticipées, revenons quant-à-préſent à nos familles.

Les fleurs que je vous ai décrites juſqu'à préſent ſont toutes

polypétales. J'aurois dû commencer peut-être par les monopétales régulieres dont la structure est beaucoup plus simple : cette grande simplicité même est ce qui m'en a empêché. Les monopétales régulieres constituent moins une famille qu'une grande nation dans laquelle on compte plusieurs familles bien distinctes; en sorte que pour les comprendre toutes sous une indication commune, il faut employer des caracteres si généraux & si vagues que c'est paroître dire quelque chose, en ne disant en effet presque rien du tout. Il vaux mieux se renfermer dans des bornes plus étroites, mais qu'on puisse assigner avec plus de précision.

Parmi les monopétales irrégulieres, il y a une famille dont la physionomie est si marquée qu'on en distingue aisément les membres à leur air. C'est celle à laquelle on donne le nom de fleurs en gueule, parce que ces fleurs sont fendues en deux levres dont l'ouverture, soit naturelle, soit produite par une légere compression des doigts, leur donne l'air d'une gueule béante. Cette famille se subdivise en deux sections ou lignées. L'une des fleurs en levres ou *labiées*, l'autre des fleurs en masque ou *personnées* : car le mot latin *persona* signifie un masque, nom très-convenable assurément à la plupart des gens qui portent parmi nous celui de *personnes*. Le caractere commun à toute la famille est non-seulement d'avoir la corolle monopétale, &, comme je l'ai dit, fendue en deux levres ou babines, l'une supérieure appellée *casque*, l'autre inférieure appellée *barbe*, mais d'avoir quatre étamines presque sur un même rang distinguées en deux paires, l'une plus longue & l'autre plus courte. L'inspection de l'objet vous expliquera mieux ces caracteres que ne peut faire le discours.

Prenons d'abord les *labiées*. Je vous en donnerois volontiers pour exemple la Sauge, qu'on trouve dans presque tous les jardins. Mais la construction particuliere & bizarre de ses étamines qui l'a fait retrancher par quelques Botanistes du nombre des labiées, quoique la nature ait semblé l'y inscrire, me porte à chercher un autre exemple dans les Orties mortes & particuliérement dans l'espece appellée vulgairement *Ortie blanche*, mais que les Botanistes appellent plutôt *Lamier blanc*, parce qu'elle n'a nul rapport à l'Ortie par sa fructification, quoiqu'elle en ait beaucoup par son feuillage. L'Ortie blanche, si commune par-tout, durant très-long-tems en fleur, ne doit pas vous être difficile à trouver. Sans m'arrêter ici à l'élégante situation des fleurs, je me borne à leur structure. L'Ortie blanche porte une fleur monopétale labiée, dont le casque est concave & recourbé en forme de voûte pour recouvrir le reste de la fleur & particuliérement ses étamines qui se tiennent toutes quatre assez serrées sous l'abri de son toit. Vous discernerez aisément la paire plus longue & la paire plus courte, & au milieu des quatre le style de la même couleur, mais qui s'en distingue en ce qu'il est simplement fourchu par son extrémité au lieu d'y porter une anthère comme font les étamines. La barbe, c'est-à-dire, la levre inférieure se replie & pend en en-bas, & par cette situation laisse voir presque jusqu'au fond le dedans de la corolle. Dans les *Lamiers* cette barbe est refendue en longueur dans son milieu, mais cela n'arrive pas de même aux autres labiées.

Si vous arrachez la corolle, vous arracherez avec elle les étamines qui y tiennent par leurs filets, & non pas au réceptacle où

où le ſtyle reſtera ſeul attaché. En examinant comment les étamines tiennent à d'autres fleurs, on les trouve généralement attachées à la corolle quand elle eſt monopétale, & au réceptacle ou au calice quand la corolle eſt polypétale : en ſorte qu'on peut, en ce dernier cas, arracher les pétales ſans arracher les étamines. De cette obſervation l'on tire une regle belle, facile & même aſſez ſure pour ſavoir ſi une corolle eſt d'une ſeule piece ou de pluſieurs, lorſqu'il eſt difficile, comme il l'eſt quelquefois, de s'en aſſurer immédiatement.

La corolle arrachée reſte percée à ſon fond, parce qu'elle étoit attachée au réceptacle, laiſſant une ouverture circulaire par laquelle le piſtil & ce qui l'entoure pénétroit au-dedans du tube & de la corolle. Ce qui entoure ce piſtil dans le Lamier & dans toutes les labiées, ce ſont quatre embrions qui deviennent quatre graines nues, c'eſt-à-dire, ſans aucune enveloppe ; en ſorte que ces graines, quand elles ſont mûres, ſe détachent & tombent à terre ſéparément. Voilà le caractere des labiées.

L'autre lignée ou ſection, qui eſt celle des *perſonnées*, ſe diſtingue des labiées, premiérement par ſa corolle dont les deux levres ne ſont pas ordinairement ouvertes & béantes, mais fermées & jointes, comme vous le pourrez voir dans la fleur de jardin appellée *Mufflaude* ou *Muffle de veau*, ou bien à ſon défaut dans la Linaire, cette fleur jaune à éperon, ſi commune en cette ſaiſon dans la campagne. Mais un caractere plus précis & plus ſûr eſt qu'au lieu d'avoir quatre graines nues au fond du calice comme les labiées, les perſonnées y ont toutes une capſule qui renferme les graines & ne s'ou-

vre qu'à leur maturité pour les répandre. J'ajoute à ces caracteres qu'un grand nombre de labiées sont ou des plantes odorantes & aromatiques, telles que l'Origan, la Marjolaine, le Thym, le Serpolet, le Basilic, la Menthe, l'Hysope, la Lavande, &c. ou des plantes odorantes & puantes, telles que diverses especes d'Orties mortes, Staquis, Crapaudines, Marrube; quelques-unes seulement, telles que le Bugle, la Brunelle, la Toque n'ont pas d'odeur: au lieu que les personnées sont pour la plupart des plantes sans odeur comme la Mufflaude, la Linaire, l'Euphraise, la Pédiculaire, la Crête de coq, l'Orobanche, la Cimbalaire, la Velvote, la Digitale; je ne connois gueres d'odorantes dans cette branche que la Scrophulaire qui sente & qui pue, sans être aromatique. Je ne puis gueres vous citer ici que des plantes qui vraisemblablement ne vous sont pas connues, mais que peu-à-peu vous apprendrez à connoître, & dont au moins à leur rencontre vous pourrez par vous-même déterminer la famille. Je voudrois même que vous tâchassiez d'en déterminer la lignée ou section, par la physionomie, & que vous vous exerçassiez à juger au simple coup-d'œil, si la fleur en gueule que vous voyez est une labiée, ou une personnée. La figure extérieure de la corolle peut suffire pour vous guider dans ce choix, que vous pourrez vérifier ensuite en ôtant la corolle & regardant au fond du calice; car si vous avez bien jugé, la fleur que vous aurez nommée labiée vous montrera quatre graines nues, & celles que vous aurez nommée personnée vous montrera un péricarpe: le contraire vous prouveroit que vous vous êtes trompée, & par un second examen de la même plante

vous préviendrez une erreur semblable pour une autre fois. Voilà, chere Cousine, de l'occupation pour quelques promenades. Je ne tarderai pas à vous en préparer pour celles qui suivront.

LETTRE V.

Du 16 Juillet 1772.

JE vous remercie, chere Cousine, des bonnes nouvelles que vous m'avez données de la maman. J'avois espéré le bon effet du changement d'air, & je n'en attends pas moins des eaux & sur-tout du régime austere prescrit durant leur usage. Je suis touché du souvenir de cette bonne amie, & je vous prie de l'en remercier pour moi. Mais je ne veux pas absolument qu'elle m'écrive durant son séjour en Suisse, & si elle veut me donner directement de ses nouvelles, elle a près d'elle un bon secrétaire (*) qui s'en acquittera fort bien. Je suis plus charmé que surpris qu'elle réussisse en Suisse; indépendamment des graces de son âge, & de sa gaité vive & caressante, elle a dans le caractere un fond de douceur & d'égalité, dont je l'ai vu donner quelquefois à la grand'maman l'exemple charmant qu'elle a reçu de vous. Si votre sœur s'établit en Suisse, vous perdrez l'une & l'autre une grande douceur dans la vie, & elle sur-tout, des avantages difficiles à remplacer. Mais

(*a*) La sœur de Madame D. L***. que l'Auteur appelloit tante Julie.

votre pauvre maman qui porte-à-porte, fentoit pourtant fi cruellement fa féparation d'avec vous, comment fupportera-t-elle la fienne à une fi grande diftance? C'eft de vous encore qu'elle tiendra fes dédommagemens & fes reffources. Vous lui en ménagez une bien précieufe en affoupliffant dans vos douces mains la bonne & forte étoffe de votre favorite, qui, je n'en doute point, deviendra par vos foins auffi pleine de grandes qualités que de charmes. Ah coufine, l'heureufe mere que la vôtre!

Savez-vous que je commence à être en peine du petit herbier? Je n'en ai d'aucune part aucune nouvelle, quoique j'en aye eu de M. G. depuis fon retour, par fa femme qui ne me dit pas de fa part un feul mot fur cet herbier. Je lui en ai demandé des nouvelles; j'attends fa réponfe. J'ai grand'peur que ne paffant pas à Lyon, il n'ait confié le paquet à quelque quidam, qui fachant que c'étoient des herbes feches aura pris tout cela pour du foin. Cependant, fi comme je l'efpere encore, il parvient enfin à votre fœur Julie ou à vous, vous trouverez que je n'ai pas laiffé d'y prendre quelque foin. C'eft une perte qui, quoique petite, ne me feroit pas facile à réparer promptement, fur-tout à caufe du catalogue accompagné de divers petits éclairciffemens écrits fur-le-champ, & dont je n'ai gardé aucun double.

Confolez-vous, bonne Coufine, de n'avoir pas vu les glandes des cruciferes. De grands Botaniftes très-bien oculés ne les ont pas mieux vues. Tournefort lui-même n'en fait aucune mention. Elles font bien claires dans peu de genres, quoiqu'on en trouve des veftiges prefque dans tous, & c'eft à

ſorce d'analyſer des fleurs en croix & d'y voir toujours des inégalités au réceptacle, qu'en les examinant en particulier, on a trouvé que ces glandes appartenoient au plus grand nombre des genres, & qu'on les ſuppoſe par analogie dans ceux mêmes où on ne les diſtingue pas.

Je comprends qu'on eſt fâché de prendre tant de peine ſans apprendre les noms des plantes qu'on examine. Mais je vous avoue de bonne foi qu'il n'eſt pas entré dans mon plan de vous épargner ce petit chagrin. On prétend que la Botanique n'eſt qu'une ſcience de mots qui n'exerce que la mémoire & n'apprend qu'à nommer des plantes. Pour moi, je ne connois point d'étude raiſonnable qui ne ſoit qu'une ſcience de mots; & auquel des deux, je vous prie, accorderai-je le nom de Botaniſte, de celui qui ſait cracher un nom ou une phraſe à l'aſpect d'une plante, ſans rien connoître à ſa ſtructure, ou de celui qui connoiſſant très-bien cette ſtructure ignore néanmoins le nom très-arbitraire qu'on donne à cette plante en tel ou en tel pays? Si nous ne donnons à vos enfans qu'une occupation amuſante, nous manquons la meilleure moitié de notre but qui eſt, en les amuſant, d'exercer leur intelligence & de les accoutumer à l'attention. Avant de leur apprendre à nommer ce qu'ils voient, commençons par leur apprendre à le voir. Cette ſcience oubliée dans toutes les éducations doit faire la plus importante partie de la leur. Je ne le redirai jamais aſſez; apprenez-leur à ne jamais ſe payer de mots, & à croire ne rien ſavoir de ce qui n'eſt entré que dans leur mémoire.

Au reſte, pour ne pas trop faire le méchant, je vous nomme

pourtant des plantes sur lesquelles, en vous les faisant montrer, vous pouvez aisément vérifier mes descriptions. Vous n'aviez pas, je le suppose, sous vos yeux, une Ortie blanche, en lisant l'analyse des labiées; mais vous n'aviez qu'à envoyer chez l'herboriste du coin chercher de l'Ortie blanche fraîchement cueillie, vous appliquiez à sa fleur ma description, & ensuite examinant les autres parties de la plante de la maniere dont nous traiterons ci-après, vous connoissiez l'Ortie blanche infiniment mieux que l'herboriste qui la fournit ne la connoîtra de ses jours; encore trouverons-nous dans peu le moyen de nous passer d'herboriste : mais il faut premiérement achever l'examen de nos familles; ainsi je viens à la cinquieme qui, dans ce moment, est en pleine fructification.

Représentez-vous une longue tige assez droite garnie alternativement de feuilles pour l'ordinaire découpées assez menu, lesquelles embrassent par leur base des branches qui sortent de leurs aisselles. De l'extrémité supérieure de cette tige partent comme d'un centre plusieurs pédicules ou rayons, qui s'écartant circulairement & réguliérement comme les côtes d'un parasol, couronnent cette tige en forme d'un vase plus ou moins ouvert. Quelquefois ces rayons laissent un espace vide dans leur milieu & représentent alors plus exactement le creux du vase; quelquefois aussi ce milieu est fourni d'autres rayons plus courts, qui montant moins obliquement garnissent le vase & forment conjointement avec les premiers la figure à-peu-près d'un demi globe dont la partie convexe est tournée en-dessus.

Chacun de ces rayons ou pédicules est terminé à son extré-

mité, non pas encore par une fleur, mais par un autre ordre de rayons plus petits qui couronnent chacun des premiers préciſément comme ces premiers couronnent la tige.

Ainſi voilà deux ordres pareils & ſucceſſifs : l'un de grands rayons qui terminent la tige, l'autre de petits rayons ſemblables, qui terminent chacun des grands.

Les rayons des petits paraſols ne ſe ſubdiviſent plus, mais chacun d'eux eſt le pédicule d'une petite fleur dont nous parlerons tout à l'heure.

Si vous pouvez vous former l'idée de la figure que je viens de vous décrire, vous aurez celle de la diſpoſition des fleurs dans la famille des *ombelliferes* ou *porte-paraſols* : car le mot latin *umbella* ſignifie un paraſol.

Quoique cette diſpoſition réguliere de la fructification ſoit frappante & aſſez conſtante dans toutes les ombelliferes, ce n'eſt pourtant pas elle qui conſtitue le caractere de la famille. Ce caractere ſe tire de la ſtructure même de la fleur, qu'il faut maintenant vous décrire.

Mais il convient pour plus de clarté, de vous donner ici une diſtinction générale ſur la diſpoſition relative de la fleur & du fruit dans toutes les plantes, diſtinction qui facilite extrêmement leur arrangement méthodique, quelque ſyſtême qu'on veuille choiſir pour cela.

Il y a des plantes, & c'eſt le plus grand nombre, par exemple l'Œillet, dont l'ovaire eſt évidemment enfermé dans la corolle. Nous donnerons à celles-là le nom de *fleurs inferes*, parce que les pétales embraſſant l'ovaire prennent leur naiſſance au-deſſous de lui.

Dans d'autres plantes en aſſez grand nombre, l'ovaire ſe trouve placé, non dans les pétales, mais au-deſſous d'eux; ce que vous pouvez voir dans la Roſe; car le Grate-cu qui en eſt le fruit, eſt ce corps verd & renflé que vous voyez au-deſſous du calice, par conſéquent auſſi au-deſſous de la corolle qui de cette maniere couronne cet ovaire & ne l'enveloppe pas. J'appellerai celles-ci *fleurs ſuperes*, parce que la corolle eſt au-deſſus du fruit. On pourroit faire des mots plus franciſés : mais il me paroît avantageux de vous tenir toujours le plus près qu'il ſe pourra des termes admis dans la Botanique, afin que ſans avoir beſoin d'apprendre ni latin ni grec, vous puiſſiez néanmoins entendre paſſablement le vocabulaire de cette ſcience, pédanteſquement tiré de ces deux langues, comme ſi pour connoître les plantes, il faloit commencer par être un ſavant grammairien.

Tournefort exprimoit la même diſtinction en d'autres termes : dans le cas de la fleur *infère*, il diſoit que le piſtil devenoit fruit : dans le cas de la fleur *ſupere*, il diſoit que le calice devenoit fruit. Cette maniere de s'exprimer pouvoit être auſſi claire, mais elle n'étoit certainement pas auſſi juſte. Quoi qu'il en ſoit, voici une occaſion d'exercer, quand il en ſera tems, vos jeunes éleves à ſavoir démêler les mêmes idées, rendues par des termes tout différens.

Je vous dirai maintenant que les plantes ombelliferes ont la fleur *ſupere*, ou poſée ſur le fruit. La corolle de cette fleur eſt à cinq pétales appellés réguliers, quoique ſouvent les deux pétales qui ſont tournés en-dehors dans les fleurs qui bordent l'ombelle, ſoient plus grands que les trois autres.

La figure de ces pétales varie ſelon les genres, mais le plus communément elle eſt en cœur; l'onglet qui porte ſur l'ovaire eſt fort mince; la lame va en s'élargiſſant, ſon bord eſt *émarginé* (légérement échancré), ou bien il ſe termine en une pointe qui, ſe repliant en-deſſus, donne encore au pétale l'air d'être émarginé, quoiqu'on le vît pointu s'il étoit déplié.

Entre chaque pétale eſt une étamine dont l'anthère débordant ordinairement la corolle, rend les cinq étamines plus viſibles que les cinq pétales. Je ne fais pas ici mention du calice, parce que les ombelliferes n'en ont aucun bien diſtinct.

Du centre de la fleur partent deux ſtyles garnis chacun de leur ſtigmate, & aſſez apparens auſſi, leſquels après la chûte des pétales & des étamines, reſtent pour couronner le fruit.

La figure la plus commune de ce fruit eſt un ovale un peu alongé, qui dans ſa maturité s'ouvre par la moitié, & ſe partage en deux ſemences nues attachées au pédicule, lequel par un art admirable ſe diviſe en deux ainſi que le fruit, & tient les graines ſéparément ſuſpendues, juſqu'à leur chûte.

Toutes ces proportions varient ſelon les genres, mais en voilà l'ordre le plus commun. Il faut, je l'avoue, avoir l'œil très-attentif pour bien diſtinguer ſans loupe de ſi petits objets; mais ils ſont ſi dignes d'attention, qu'on n'a pas regret à ſa peine.

Voici donc le caractere propre de la famille des ombelliferes. Corolle ſupere à cinq pétales, cinq étamines, deux

ſtyles portés ſur un fruit nud *diſperme*, c'eſt-à-dire, *compoſé de deux graines* accolées.

Toutes les fois que vous trouverez ces caracteres réunis dans une fructification, comptez que la plante eſt une ombellifere, quand même elle n'auroit d'ailleurs dans ſon arrangement rien de l'ordre ci-devant marqué. Et quand vous trouveriez tout cet ordre de paraſols conforme à ma deſcription, comptez qu'il vous trompe, s'il eſt démenti par l'examen de la fleur.

S'il arrivoit, par exemple, qu'en ſortant de lire ma Lettre vous trouvaſſiez en vous promenant un Sureau encore en fleurs, je ſuis preſque aſſuré qu'au premier aſpect vous diriez, voilà une ombellifere. En y regardant, vous trouveriez grande ombelle, petite ombelle, petites fleurs blanches, corolle ſupere, cinq étamines : c'eſt une ombellifere aſſurément ; mais voyons encore : je prends une fleur.

D'abord, au lieu de cinq pétales, je trouve une corolle à cinq diviſions, il eſt vrai, mais néanmoins d'une ſeule piece. Or les fleurs des ombelliferes ne ſont pas monopétales. Voilà bien cinq étamines, mais je ne vois point de ſtyles, & je vois plus ſouvent trois ſtigmates que deux, plus ſouvent trois graines que deux. Or les ombelliferes n'ont jamais ni plus ni moins de deux ſtigmates, ni plus ni moins de deux graines pour chaque fleur. Enfin le fruit du Sureau eſt une baye molle, & celui des ombelliferes eſt ſec & nud. Le Sureau n'eſt donc pas une ombellifere.

Si vous revenez maintenant ſur vos pas en regardant de plus près à la diſpoſition des fleurs, vous verrez que cette

disposition n'est qu'en apparence celle des ombelliferes. Les grands rayons, au lieu de partir exactement du même centre, prennent leur naissance les uns plus haut, les autres plus bas; les petits naissent encore moins régulièrement : tout cela n'a point l'ordre invariable des ombelliferes. L'arrangement des fleurs du Sureau est en *Corymbe*, ou bouquet plutôt qu'en ombelle. Voilà comment en nous trompant quelquefois, nous finissons par apprendre à mieux voir.

Le *Chardon-roland*, au contraire, n'a gueres le port d'une ombellifere, & néanmoins c'en est une, puisqu'il en a tous les caracteres dans sa fructification. Où trouver, me direz-vous, le Chardon-roland ? par toute la campagne. Tous les grands chemins en sont tapissés à droite & à gauche : le premier paysan peut vous le montrer, & vous le reconnoîtriez presque vous-même à la couleur bleuâtre ou verd-de-mer de ses feuilles, à leurs durs piquans & à leur consistance lice & coriace comme du parchemin. Mais on peut laisser une plante aussi intraitable; elle n'a pas assez de beauté pour dédommager des blessures qu'on se fait en l'examinant ; & fût-elle cent fois plus jolie, ma petite Cousine avec ses petits doigts sensibles seroit bientôt rebutée de caresser une plante de si mauvaise humeur.

La famille des ombelliferes est nombreuse, & si naturelle que ses genres sont très-difficiles à distinguer : ce sont des freres que la grande ressemblance fait souvent prendre l'un pour l'autre. Pour aider à s'y reconnoître, on a imaginé des distinctions principales qui sont quelquefois utiles, mais sur lesquelles il ne faut pas non plus trop compter. Le foyer d'où

partent les rayons, tant de la grande que de la petite ombelle, n'eft pas toujours nud; il eft quelquefois entouré de folioles, comme d'une manchette. On donne à ces folioles le nom d'*involucre* (enveloppe). Quand la grande ombelle a une manchette, on donne à cette manchette le nom de *grand involucre* : on appelle *petits involucres*, ceux qui entourent quelquefois les petites ombelles. Cela donne lieu à trois fections des ombelliferes.

1°. Celles qui ont grand involucre & petits involucres.

2°. Celles qui n'ont que les petits involucres feulement.

3°. Celles qui n'ont ni grands ni petits involucres.

Il fembleroit manquer une quatrieme divifion de celles qui ont un grand involucre & point de petits; mais on ne connoît aucun genre qui foit conftamment dans ce cas.

Vos étonnans progrès, chere Coufine, & votre patience m'ont tellement enhardi que, comptant pour rien votre peine, j'ai ofé vous décrire la famille des ombelliferes fans fixer vos yeux fur aucun modele, ce qui a rendu néceffairement votre attention beaucoup plus fatigante. Cependant j'ofe douter, lifant comme vous favez faire, qu'après une ou deux lectures de ma Lettre, une ombellifere en fleurs échappe à votre efprit en frappant vos yeux, & dans cette faifon vous ne pouvez manquer d'en trouver plufieurs dans les jardins & dans la campagne.

Elles ont la plupart les fleurs blanches. Telles font la Carotte, le Cerfeuil, le Perfil, la Ciguë, l'Angélique, la Berce, la Berle, la Boucage, le Chervis ou Girole, la Percepierre, &c.

Quelques-unes, comme le Fenouil, l'Anet, le Panais, sont à fleurs jaunes ; il y en a peu à fleurs rougeâtres, & point d'aucune autre couleur.

Voilà, me direz-vous, une belle notion générale des ombelliferes : mais comment tout ce vague savoir me garantira-t-il de confondre la Ciguë avec le Cerfeuil & le Persil, que vous venez de nommer avec elle ? La moindre cuisiniere en saura là-dessus plus que nous avec toute notre doctrine. Vous avez raison. Mais cependant si nous commençons par les observations de détail, bientôt accablés par le nombre, la mémoire nous abandonnera, & nous nous perdrons dès les premiers pas dans ce regne immense ; au lieu que si nous commençons par bien reconnoître les grandes routes, nous nous égarerons rarement dans les sentiers, & nous nous retrouverons par-tout sans beaucoup de peine. Donnons cependant quelque exception à l'utilité de l'objet, & ne nous exposons pas, tout en analysant le regne végétal, à manger par ignorance une omelette à la Ciguë.

La petite Ciguë des jardins est une ombellifere ainsi que le Persil & le Cerfeuil. Elle a la fleur blanche comme l'un & l'autre (*), elle est avec le dernier dans la section qui a la petite enveloppe & qui n'a pas la grande ; elle leur ressemble assez par son feuillage, pour qu'il ne soit pas aisé de vous en marquer par écrit les différences. Mais voici des caracteres suffisans pour ne vous y pas tromper.

(*) La fleur du Persil est un peu jaunâtre. Mais plusieurs fleurs d'Ombelliferes paroissent jaunes à cause de l'ovaire & des anthères, & ne laissent pas d'avoir les pétales blancs.

Il faut commencer par voir en fleurs ces diverses plantes; car c'est en cet état que la Ciguë a son caractere propre. C'est d'avoir sous chaque petite ombelle un petit involucre composé de trois petites folioles pointues, assez longues, & toutes trois tournées en dehors; au lieu que les folioles des petites ombelles du Cerfeuil l'enveloppent tout autour, & sont tournées également de tous les côtés. A l'égard du Persil, à peine a-t-il quelques courtes folioles, fines comme des cheveux, & distribuées indifféremment, tant dans la grande ombelle que dans les petites, qui toutes sont claires & maigres.

Quand vous vous serez bien assurée de la Ciguë en fleurs, vous vous confirmerez dans votre jugement en froissant légérement & flairant son feuillage; car son odeur puante & vireuse ne vous la laissera pas confondre avec le Persil ni avec le Cerfeuil, qui tous deux ont des odeurs agréables. Bien sure enfin de ne pas faire de quiproquo, vous examinerez ensemble & séparément ces trois plantes dans tous leurs états & par toutes leurs parties, sur-tout par le feuillage qui les accompagne plus constamment que la fleur, & par cet examen comparé & répété jusqu'à ce que vous ayez acquis la certitude du coup-d'œil, vous parviendrez à distinguer & connoître imperturbablement la Ciguë. L'étude nous mene ainsi jusqu'à la porte de la pratique, après quoi celle-ci fait la facilité du savoir.

Prenez haleine, chere Cousine, car voilà une Lettre excédante; je n'ose même vous promettre plus de discrétion dans celle qui doit la suivre; mais après cela nous n'aurons devant nous qu'un chemin bordé de fleurs. Vous en méritez une

couronne pour la douceur & la conſtance avec laquelle vous daignez me ſuivre à travers ces brouſſailles, ſans vous rebuter de leurs épines.



LETTRE VI.

Du 2 Mai 1773.

QUOIQU'IL vous reſte, chere Couſine, bien des choſes à deſirer dans les notions de nos cinq premieres familles, & que je n'aye pas toujours ſu mettre mes deſcriptions à la portée de notre petite *Botanophile*, (amatrice de la Botanique), je crois néanmoins vous en avoir donné une idée ſuffiſante, pour pouvoir, après quelques mois d'herboriſation, vous familiariſer avec l'idée générale du port de chaque famille : en ſorte qu'à l'aſpect d'une plante, vous puiſſiez conjecturer à-peu-près ſi elle appartient à quelqu'une des cinq familles & à laquelle; ſauf à vérifier enſuite par l'analyſe de la fructification ſi vous vous êtes trompée ou non dans votre conjecture. Les ombelliferes, par exemple, vous ont jetté dans quelque embarras, mais dont vous pouvez ſortir quand il vous plaira, au moyen des indications que j'ai jointes aux deſcriptions : car enfin les Carottes, les Panais, ſont choſes ſi communes, que rien n'eſt plus aiſé dans le milieu de l'été que de ſe faire montrer l'une ou l'autre en fleurs dans un potager. Or au ſimple aſpect de l'ombelle & de la plante qui la porte, on doit prendre une idée ſi nette des ombelliferes,

qu'à la rencontre d'une plante de cette famille on s'y trompera rarement au premier coup-d'œil. Voilà tout ce que j'ai prétendu jusqu'ici; car il ne sera pas question si-tôt des genres & des especes; & encore une fois, ce n'est pas une nomenclature de perroquet qu'il s'agit d'acquérir, mais une science réelle, & l'une des sciences les plus aimables qu'il soit possible de cultiver. Je passe donc à notre sixieme famille avant de prendre une route plus méthodique. Elle pourra vous embarrasser d'abord autant & plus que les ombelliferes. Mais mon but n'est, quant-à-présent, que de vous en donner une notion générale, d'autant plus que nous avons bien du tems encore avant celui de la pleine floraison, & que ce tems bien employé pourra vous applanir des difficultés contre lesquelles il ne faut pas lutter encore.

Prenez une de ces petites fleurs qui, dans cette saison, tapissent les pâturages & qu'on appelle ici *paquerettes*, *petites Marguerites*, ou *Marguerites* tout court. Regardez-la bien; car à son aspect, je suis sûr de vous surprendre en vous disant que cette fleur si petite & si mignone est réellement composée de deux ou trois cents autres fleurs toutes parfaites, c'est-à-dire, ayant chacune sa corolle, son germe, son pistil, ses étamines, sa graine, en un mot aussi parfaite en son espece qu'une fleur de Jacinthe ou de Lis. Chacune de ces folioles blanches en-dessus, rose en-dessous, qui forment comme une couronne autour de la Marguerite, & qui ne vous paroissent tout au plus qu'autant de petits pétales, sont réellement autant de véritables fleurs; & chacun de ces petits brins jaunes que vous voyez dans le centre & que d'abord vous n'avez

peut-

peut-être pris que pour des étamines, sont encore autant de véritables fleurs. Si vous aviez déjà les doigts exercés aux dissections botaniques, que vous vous armassiez d'une bonne loupe & de beaucoup de patience, je pourrois vous convaincre de cette vérité par vos propres yeux; mais pour le présent il faut commencer, s'il vous plaît, par m'en croire sur ma parole, de peur de fatiguer votre attention sur des atomes. Cependant, pour vous mettre au moins sur la voie, arrachez une des folioles blanches de la couronne; vous croirez d'abord cette foliole plate d'un bout à l'autre; mais regardez-la bien par le bout qui étoit attaché à la fleur, vous verrez que ce bout n'est pas plat, mais rond & creux en forme de tube, & que de ce tube sort un petit filet à deux cornes; ce filet est le style fourchu de cette fleur, qui comme vous voyez n'est plate que par le haut.

Regardez maintenant les brins jaunes qui sont au milieu de la fleur & que je vous ai dit être autant de fleurs eux-mêmes; si la fleur est assez avancée vous en verrez plusieurs tout autour, lesquels sont ouverts dans le milieu & même découpés en plusieurs parties. Ce sont des corolles monopétales qui s'épanouissent, & dans lesquelles la loupe vous feroit aisément distinguer le pistil & même les anthères dont il est entouré. Ordinairement les fleurons jaunes qu'on voit au centre sont encore arrondis & non percés. Ce sont des fleurs comme les autres, mais qui ne sont pas encore épanouies; car elles ne s'épanouissent que successivement en avançant des bords vers le centre. En voilà assez pour vous montrer à l'œil la possibilité que tous ces brins tant blancs que

jaunes ſoient réellement autant de fleurs parfaites, & c'eſt un fait très-conſtant. Vous voyez néanmoins que toutes ces petites fleurs ſont preſſées & renfermées dans un calice qui leur eſt commun, & qui eſt celui de la Marguerite. En conſidérant toute la Marguerite comme une ſeule fleur, ce ſera donc lui donner un nom très-convenable, que de l'appeller *une fleur compoſée.* Or il y a un grand nombre d'eſpeces & de genres de fleurs formées comme la Marguerite d'un aſſemblage d'autres fleurs plus petites, contenues dans un calice commun. Voilà ce qui conſtitue la ſixieme famille dont j'avois à vous parler, ſavoir celle des *fleurs compoſées.*

Commençons par ôter ici l'équivoque du mot de fleur, en reſtreignant ce nom dans la préſente famille à la fleur compoſée, & donnant celui de *fleurons* aux petites fleurs qui la compoſent; mais n'oublions pas que dans la préciſion du mot ces fleurons eux-mêmes ſont autant de véritables fleurs.

Vous avez vu dans la Marguerite deux ſortes de fleurons, ſavoir, ceux de couleur jaune qui rempliſſent le milieu de la fleur, & les petites languettes blanches qui les entourent. Les premiers ſont dans leur petiteſſe aſſez ſemblables de figure aux fleurs du Muguet ou de la Jacinthe, & les ſeconds ont quelque rapport aux fleurs du Chevre-feuille. Nous laiſſerons aux premiers le nom de *fleurons* & pour diſtinguer les autres nous les appellerons *demi-fleurons* : car en effet ils ont aſſez l'air de fleurs monopétales qu'on auroit rognées par un côté en n'y laiſſant qu'une languette qui feroit à peine la moitié de la corolle.

Ces deux ſortes de fleurons ſe combinent dans les fleurs

composées de maniere à divifer toute la famille en trois fections bien diftinctes.

La premiere fection eft formée de celles qui ne font composées que de languettes ou demi-fleurons tant au milieu qu'à la circonférence; on les appelle *fleurs demi-fleuronnées*, & la fleur entiere dans cette fection eft toujours d'une feule couleur, le plus fouvent jaune. Telle eft la fleur appellée Dent-de-lion ou Piffenlit; telles font les fleurs de Laitues, de Chicorée (celle-ci eft bleue), de Scorfonere, de Salfifis, &c.

La feconde fection comprend les *fleurs fleuronnées*, c'eft-à-dire, qui ne font composées que de fleurons, tous pour l'ordinaire auffi d'une feule couleur. Telles font les fleurs d'Immortelles, de Bardane, d'Abfynthe, d'Armoife, de Chardon, d'Artichaut, qui eft un Chardon lui-même dont on mange le calice & le réceptacle encore en bouton, avant que la fleur foit éclofe & même formée. Cette bourre qu'on ôte du milieu de l'Artichaut n'eft autre chofe que l'affemblage des fleurons qui commencent à fe former & qui font féparés les uns des autres par de longs poils implantés fur le réceptacle.

La troifieme fection eft celle des fleurs qui raffemblent les deux fortes de fleurons. Cela fe fait toujours de maniere que les fleurons entiers occupent le centre de la fleur, & les demi-fleurons forment le contour ou la circonférence, comme vous avez vu dans la Pâquerette. Les fleurs de cette fection s'appellent *radiées*, les Botaniftes ayant donné le nom de *rayon* au contour d'une fleur composée, quand il eft formé de languettes ou demi-fleurons. A l'égard de l'aire ou du centre de la fleur occupé par les fleurons, on l'appelle le *difque*, & on

donne aussi quelquefois ce même nom de disque à la surface du réceptacle où sont plantés tous les fleurons & demi-fleurons. Dans les fleurs radiées, le disque est souvent d'une couleur & le rayon d'une autre; cependant il y a aussi des genres & des especes où tous les deux sont de la même couleur.

Tâchons à présent de bien déterminer dans votre esprit l'idée d'une *fleur composée.* Le Treffle ordinaire fleurit en cette saison; sa fleur est pourpre : s'il vous en tomboit une sous la main, vous pourriez en voyant tant de petites fleurs rassemblées être tentée de prendre le tout pour une fleur composée. Vous vous tromperiez; en quoi? en ce que, pour constituer une fleur composée, il ne suffit pas d'une agrégation de plusieurs petites fleurs, mais qu'il faut de plus qu'une ou deux des parties de la fructification leur soient communes, de maniere que toutes aient part à la même, & qu'aucune n'ait la sienne séparément. Ces deux parties communes sont le calice & le réceptacle. Il est vrai que la fleur de Treffle ou plutôt le groupe de fleurs qui n'en semblent qu'une paroît d'abord portée sur une espece de calice; mais écartez un peu ce prétendu calice, & vous verrez qu'il ne tient point à la fleur, mais qu'il est attaché au-dessous d'elle au pédicule qui la porte. Ainsi ce calice apparent n'en est point un; il appartient au feuillage, & non pas à la fleur; & cette prétendue fleur n'est en effet qu'un assemblage de fleurs légumineuses fort petites, dont chacune a son calice particulier, & qui n'ont absolument rien de commun entre elles que leur attache au même pédicule. L'usage est pourtant de prendre tout cela pour une seule fleur; mais c'est une fausse idée, ou si l'on veut absolument regar-

der comme une fleur, un bouquet de cette eſpece, il ne faut pas du moins l'appeller une *fleur compoſée*, mais une *fleur agrégée* ou une tête (*flos aggregatus*, *flos capitatus*, *capitulum*. Et ces dénominations ſont en effet quelquefois employées en ce ſens par les Botaniſtes.

Voilà, chere Couſine, la notion la plus ſimple & la plus naturelle que je puiſſe vous donner de la famille, ou plutôt de la nombreuſe claſſe des compoſées, & des trois ſections ou familles dans leſquelles elles ſe ſubdiviſent. Il faut maintenant vous parler de la ſtructure des fructifications particulieres à cette claſſe, & cela nous menera peut-être à en déterminer le caractere avec plus de préciſion.

La partie la plus eſſentielle d'une fleur compoſée eſt le réceptacle ſur lequel ſont plantés, d'abord les fleurons & demi-fleurons, & enſuite les graines qui leur ſuccedent. Ce réceptacle qui forme un diſque d'une certaine étendue fait le centre du calice, comme vous pouvez voir dans le Piſſenlit que nous prendrons ici pour exemple. Le calice dans toute cette famille eſt ordinairement découpé juſqu'à la baſe en pluſieurs pieces, afin qu'il puiſſe ſe fermer, ſe rouvrir & ſe renverſer, comme il arrive dans le progrès de la fructification, ſans y cauſer de déchirure. Le calice du Piſſenlit eſt formé de deux rangs de folioles inſérés l'un dans l'autre, & les folioles du rang extérieur qui ſoutient l'autre ſe recourbent & replient en-bas vers le pédicule, tandis que les folioles du rang intérieur reſtent droites pour entourer & contenir les demi-fleurons qui compoſent la fleur.

Une forme encore des plus communes aux calices de cette

claſſe eſt d'être *imbriqués*, c'eſt-à-dire, formés de pluſieurs rangs de folioles en recouvrement, les unes ſur les joints des autres, comme les tuiles d'un toit. L'Artichaut, le Bluet, la Jacée, la Scorſonere vous offrent des exemples de calices imbriqués.

Les fleurons & demi-fleurons enfermés dans le calice ſont plantés fort dru ſur ſon diſque ou réceptacle en quinconce ou comme les caſes d'un Damier. Quelquefois ils s'entretouchent à nud ſans rien d'intermédiaire, quelquefois ils ſont ſéparés par des cloiſons de poils ou de petites écailles qui reſtent attachées au réceptacle quand les graines ſont tombées. Vous voilà ſur la voie d'obſerver les différences de calices & de réceptacles; parlons à préſent de la ſtructure des fleurons & demi-fleurons en commençant par les premiers.

Un fleuron eſt une fleur monopétale, réguliere pour l'ordinaire, dont la corolle ſe fend dans le haut en quatre ou cinq parties. Dans cette corolle ſont attachés à ſon tube les filets des étamines au nombre de cinq: ces cinq filets ſe réuniſſent par le haut en un petit tube rond qui entoure le piſtil, & ce tube n'eſt autre choſe que les cinq anthères ou étamines réunies circulairement en un ſeul corps. Cette réunion des étamines forme aux yeux des Botaniſtes le caractere eſſentiel des fleurs compoſées, & n'appartient qu'à leurs fleurons excluſivement à toutes ſortes de fleurs. Ainſi vous aurez beau trouver pluſieurs fleurs portées ſur un même diſque, comme dans les Scabieuſes & le Chardon-à-foulon; ſi les anthères ne ſe réuniſſent pas en un tube autour du piſtil, & ſi la corolle ne porte pas ſur une ſeule graine nue, ces fleurs ne ſont pas

des fleurons & ne forment pas une fleur compoſée. Au contraire quand vous trouveriez dans une fleur unique les anthères ainſi réunies en un ſeul corps, & la corolle ſupere poſée ſur une ſeule graine, cette fleur, quoique ſeule, ſeroit un vrai fleuron, & appartiendroit à la famille des compoſées, dont il vaut mieux tirer ainſi le caractere d'une ſtructure préciſe, que d'une apparence trompeuſe.

Le piſtil porte un ſtyle plus long d'ordinaire que le fleuron au-deſſus duquel on le voit s'élever à travers le tube formé par les anthères. Il ſe termine le plus ſouvent dans le haut par un ſtigmate fourchu dont on voit aiſément les deux petites cornes. Par ſon pied le piſtil ne porte pas immédiatement ſur le réceptacle non plus que le fleuron, mais l'un & l'autre y tiennent par le germe qui leur ſert de baſe, lequel croît & s'alonge à meſure que le fleuron ſe deſſeche, & devient enfin une graine longuette qui reſte attachée au réceptacle, juſqu'à ce qu'elle ſoit mûre. Alors elle tombe ſi elle eſt nue, ou bien le vent l'emporte au loin ſi elle eſt couronnée d'une aigrette de plumes, & le réceptacle reſte à découvert tout nud dans des genres, ou garni d'écailles ou de poils dans d'autres.

La ſtructure des demi-fleurons eſt ſemblable à celle des fleurons; les étamines, le piſtil, & la graine y ſont arrangés à-peu-près de même : ſeulement dans les fleurs radiées il y a pluſieurs genres où les demi-fleurons du contour ſont ſujets à avorter, ſoit parce qu'ils manquent d'étamines, ſoit parce que celles qu'ils ont ſont ſtériles, & n'ont pas la force de féconder le germe; alors la fleur ne graine que par les fleurons du milieu.

Dans toute la classe des composées, la graine est toujours *sessile*, c'est-à-dire, qu'elle porte immédiatement sur le réceptacle sans aucun pédicule intermédiaire. Mais il y a des graines dont le sommet est couronné par une aigrette quelquefois sessile, & quelquefois attachée à la graine par un pédicule. Vous comprenez que l'usage de cette aigrette est d'éparpiller au loin les semences en donnant plus de prise à l'air pour les emporter & semer à distance.

A ces descriptions informes & tronquées, je dois ajouter que les calices ont pour l'ordinaire la propriété de s'ouvrir quand la fleur s'épanouit, de se refermer quand les fleurons se sement & tombent afin de contenir la jeune graine, & l'empêcher de se répandre avant sa maturité, enfin de se rouvrir & de se renverser tout-à-fait pour offrir dans leur centre une aire plus large aux graines qui grossissent en mûrissant. Vous avez dû souvent voir le Pissenlit dans cet état, quand les enfans le cueillent pour souffler dans ses aigrettes qui forment un globe autour du calice renversé.

Pour bien connoître cette classe, il faut en suivre les fleurs dès avant leur épanouissement jusqu'à la pleine maturité du fruit, & c'est dans cette succession qu'on voit des métamorphoses & un enchaînement de merveilles qui tiennent tout esprit sain qui les observe, dans une continuelle admiration. Une fleur commode pour ces observations est celle des Soleils qu'on rencontre fréquemment dans les vignes & dans les jardins. Le Soleil, comme vous voyez, est une radiée. La Reine-Marguerite, qui dans l'automne fait l'ornement des parterres,

terres en est une aussi. Les Chardons (*) sont des fleuronnées ; j'ai déjà dit que la Scorsonere & le Pissenlit sont des demi-fleuronnées. Toutes ces fleurs sont assez grosses pour pouvoir être disséquées & étudiées à l'œil nud sans le fatiguer beaucoup.

Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui sur la famille ou classe des composées. Je tremble déjà d'avoir trop abusé de votre patience par des détails que j'aurois rendus plus clairs si j'avois su les rendre plus courts ; mais il m'est impossible de sauver la difficulté qui naît de la petitesse des objets. Bonjour, chere Cousine.

LETTRE VII.

Sur les Arbres Fruitiers.

J'ATTENDOIS de vos nouvelles, chere Cousine, sans impatience, parce que M. T. que j'avois vu depuis la réception de votre précédente Lettre m'avoit dit avoir laissé votre maman & toute votre famille en bonne santé. Je me réjouis d'en avoir la confirmation par vous-même, ainsi que des bonnes & fraîches nouvelles que vous me donnez de ma tante Gonceru. Son souvenir & sa bénédiction ont épanoui de joie un cœur à qui depuis long-tems on ne fait plus guere éprouver

(*) Il faut prendre garde de n'y [illegible] qui n'est pas un vrai Chardon, pas même le Chardon-[illegible] ou des [illegible].

de ces ſortes de mouvemens. C'eſt par elle que je tiens encore à quelque choſe de bien précieux ſur la terre, & tant que je la conſerverai, je continuerai, quoiqu'on faſſe, à aimer la vie. Voici le tems de profiter de vos bontés ordinaires pour elle & pour moi; il me ſemble que ma petite offrande prend un prix réel en paſſant par vos mains. Si votre cher époux vient bientôt à Paris, comme vous me le faites eſpérer, je le prierai de vouloir bien ſe charger de mon tribut annuel; mais s'il tarde un peu, je vous prie de me marquer à qui je dois le remettre, afin qu'il n'y ait point de retard & que vous n'en faſſiez pas l'avance comme l'année derniere, ce que je ſais que vous faites avec plaiſir, mais à quoi je ne dois pas conſentir ſans néceſſité.

Voici, chere Couſine, les noms des plantes que vous m'avez envoyées en dernier lieu. J'ai ajouté un point d'interrogation à ceux dont je ſuis en doute, parce que vous n'avez pas eu ſoin d'y mettre des feuilles avec la fleur, & que le feuillage eſt ſouvent néceſſaire pour déterminer l'eſpece à un auſſi mince Botaniſte que moi. En arrivant à Fourriere, vous trouverez la plupart des arbres fruitiers en fleurs, & je me ſouviens que vous aviez deſiré quelques directions ſur cet article. Je ne puis en ce moment vous tracer là-deſſus que quelques mots très à la hâte, étant très-preſſé, & afin que vous ne perdiez pas encore une ſaiſon pour cet examen.

Il ne faut pas, chere amie, donner à la Botanique une importance qu'elle n'a pas; c'eſt une étude de pure curioſité & qui n'a d'autre utilité réelle que celle que peut tirer un être penſant & ſenſible de l'obſervation de la nature, & des

merveilles de l'Univers. L'homme a dénaturé beaucoup de choſes pour les mieux convertir à ſon uſage ; en cela il n'eſt point à blâmer ; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il les a ſouvent défigurées, & que, quand dans les œuvres de ſes mains, il croit étudier vraiment la nature, il ſe trompe. Cette erreur a lieu ſur-tout dans la ſociété civile, elle a lieu de même dans les jardins. Ces fleurs doubles qu'on admire dans les parterres, ſont des monſtres dépourvus de la faculté de produire leur ſemblable dont la nature a doué tous les êtres organiſés. Les arbres fruitiers ſont à-peu-près dans le même cas par la greffe ; vous aurez beau planter des pepins de Poires & de Pommes des meilleures eſpeces, il n'en naîtra jamais que des ſauvageons. Ainſi pour connoître la Poire & la Pomme de la nature, il faut les chercher non dans les potagers, mais dans les forêts. La chair n'en eſt pas ſi groſſe & ſi ſucculente, mais les ſemences en mûriſſent mieux, en multiplient davantage, & les arbres en ſont infiniment plus grands & plus vigoureux. Mais j'entame ici un article qui me meneroit trop loin : revenons à nos potagers.

Nos arbres fruitiers, quoique greffés, gardent dans leur fructification tous les caracteres botaniques qui les diſtinguent, & c'eſt par l'étude attentive de ces caracteres, auſſi-bien que par les transformations de la greffe, qu'on s'aſſure qu'il n'y a, par exemple, qu'une ſeule eſpece de Poire ſous mille noms divers, par leſquels la forme & la ſaveur de leurs fruits les a fait diſtinguer en autant de prétendues eſpeces qui ne ſont au fond que des variétés. Bien plus, la Poire & la Pomme ne ſont que deux eſpeces du même genre, & leur unique différence

bien caractéristique, est que le pédicule de la Pomme entre dans un enfoncement du fruit, & celui de la Poire tient à un prolongement du fruit un peu alongé. De même toutes les sortes de Cerises, Guignes, Griottes, Bigarreaux, ne sont que des variétés d'une même espece; toutes les Prunes ne sont qu'une espece de Prunes; le genre de la Prune contient trois especes principales, savoir la Prune proprement dite, la Cerise, & l'Abricot qui n'est aussi qu'une espece de Prune. Ainsi quand le savant Linnæus divisant le genre dans ses especes a dénommé la *Prune* Prune, la Prune Cerise, & la Prune Abricot, les ignorans se sont moqués de lui; mais les observateurs ont admiré la justesse de ses réductions, &c. Il faut courir, je me hâte.

Les arbres fruitiers entrent presque tous dans une famille nombreuse, dont le caractere est facile à saisir, en ce que les étamines, en grand nombre, au lieu d'être attachées au réceptacle sont attachées au calice, par les intervalles que laissent les pétales entre eux; toutes leurs fleurs sont polipétales & à cinq communément. Voici les principaux caracteres génériques.

Le genre de la Poire, qui comprend aussi la Pomme & le Coin. Calice monophylle à cinq pointes. Corolle à cinq pétales attachés au calice, une vingtaine d'étamines toutes attachées au calice. Germe ou ovaire infere, c'est-à-dire au-dessous de la corolle, cinq styles. Fruits charnus à cinq logettes, contenant des graines, &c.

Le genre de la Prune, qui comprend l'Abricot, la Cerise, & le Laurier-cerise. Calice, corolle & anthères à-peu-près

comme la Poire. Mais le germe est supere, c'est-à-dire, dans la corolle, & il n'y a qu'un style. Fruit plus aqueux que charnu contenant un noyau, &c.

Le genre de l'Amande, qui comprend aussi la Pêche. Presque comme la Prune, si ce n'est que le germe est velu, & que le fruit, mou dans la Pêche, sec dans l'Amande, contient un noyau dur, raboteux, parsemé de cavités, &c.

Tout ceci n'est que bien grossiérement ébauché, mais c'en est assez pour vous amuser cette année. Bonjour, chere Cousine.

LETTRE VIII.

Du 11 *Avril* 1773.

SUR LES HERBIERS.

GRACE au ciel, chere Cousine, vous voilà rétablie. Mais ce n'est pas sans que votre silence & celui de M. G. que j'avois instamment prié de m'écrire un mot à son arrivée, ne m'ait causé bien des alarmes. Dans des inquiétudes de cette espece rien n'est plus cruel que le silence, parce qu'il fait tout porter au pis. Mais tout cela est déjà oublié & je ne sens plus que le plaisir de votre rétablissement. Le retour de la belle saison, la vie moins sédentaire de Fourriere, & le plaisir de remplir avec succès la plus douce, ainsi que la plus respectable des fonctions, acheveront bientôt de l'affermir, & vous en [illegible] moins tristement l'absence passagere de votre mari, [illegible]

des chers gages de fon attachement & des foins continuels qu'ils vous demandent.

La terre commence à verdir, les arbres à bourgeonner, les fleurs à s'épanouir; il y en a déjà de paffées; un moment de retard pour la Botanique, nous reculeroit d'une année entiere: ainfi j'y paffe fans autre préambule.

Je crains que nous ne l'ayons traitée jufqu'ici d'une maniere trop abftraite, en n'appliquant point nos idées fur des objets déterminés: c'eft le défaut dans lequel je fuis tombé, principalement à l'égard des ombelliferes. Si j'avois commencé par vous en mettre une fous les yeux, je vous aurois épargné une application très-fatigante fur un objet imaginaire, & à moi des defcriptions difficiles, auxquelles un fimple coup-d'œil auroit fuppléé. Malheureufement, à la diftance où la loi de la néceffité me tient de vous, je ne fuis pas à portée de vous montrer du doigt les objets; mais fi chacun de notre côté nous en pouvons avoir fous les yeux de femblables, nous nous entendrons très-bien l'un l'autre en parlant de ce que nous voyons. Toute la difficulté eft qu'il faut que l'indication vienne de vous; car vous envoyer d'ici des plantes feches, feroit ne rien faire. Pour bien reconnoître une plante, il faut commencer par la voir fur pied. Les Herbiers fervent de mémoratifs pour celles qu'on a déjà connues; mais ils font mal connoître celles qu'on n'a pas vues auparavant. C'eft donc à vous de m'envoyer des plantes que vous voudrez connoître & que vous aurez cueillies fur pied; & c'eft à moi de vous les nommer, de les claffer, de les décrire; jufqu'à ce que par des idées comparatives, devenues familieres à vos

yeux & à votre esprit, vous parveniez à classer, ranger & nommer vous-même celles que vous verrez pour la premiere fois; science qui seule distingue le vrai Botaniste de l'Herboriste ou Nomenclateur. Il s'agit donc ici d'apprendre à préparer, dessécher & conserver les plantes ou échantillons de plantes, de maniere à les rendre faciles à reconnoître & à déterminer. C'est, en un mot, un Herbier que je vous propose de commencer. Voici une grande occupation qui de loin se prépare pour notre petite amatrice: car quant-à-présent & pour quelque tems encore, il faudra que l'adresse de vos doigts supplée à la foiblesse des siens.

Il y a d'abord une provision à faire; savoir, cinq ou six mains de papier gris, & à-peu-près autant de papier blanc, de même grandeur, assez fort & bien collé, sans quoi les plantes se pourriroient dans le papier gris, ou du moins les fleurs y perdroient leur couleur, ce qui est une des parties qui les rendent reconnoissables, & par lesquelles un Herbier est agréable à voir. Il seroit encore à desirer que vous eussiez une presse de la grandeur de votre papier, ou du moins deux bouts de planches bien unies, de maniere qu'en plaçant vos feuilles entre deux, vous les y puissiez tenir pressées par les pierres ou autres corps pesans dont vous chargerez la planche supérieure. Ces préparatifs faits, voici ce qu'il faut observer pour préparer vos plantes de maniere à les conserver & les reconnoître.

Le moment à choisir pour cela est celui où la plante est en pleine fleur, & où même quelques fleurs commencent à tomber pour faire place au fruit qui commence à paroître.

C'eſt dans ce point où toutes les parties de la fructification ſont ſenſibles, qu'il faut tâcher de prendre la plante pour la deſſécher dans cet état.

Les petites plantes ſe prennent toutes entieres avec leurs racines qu'on a ſoin de bien nettoyer avec une broſſe, afin qu'il n'y reſte point de terre. Si la terre eſt mouillée on la laiſſe ſécher pour la broſſer, ou bien on lave la racine ; mais il faut avoir alors la plus grande attention de la bien eſſuyer, & deſſécher avant de la mettre entre les papiers, ſans quoi elle s'y pourriroit infailliblement & communiqueroit ſa pourriture aux autres plantes voiſines. Il ne faut cependant s'obſtiner à conſerver les racines qu'autant qu'elles ont quelques ſingularités remarquables ; car dans le plus grand nombre, les racines ramifiées & fibreuſes ont des formes ſi ſemblables que ce n'eſt pas la peine de les conſerver. La nature qui a tant fait pour l'élégance & l'ornement dans la figure & la couleur des plantes en ce qui frappe les yeux, a deſtiné les racines uniquement aux fonctions utiles, puiſqu'étant cachées dans la terre, leur donner une ſtructure agréable, eût été cacher la lumiere ſous le boiſſeau.

Les arbres & toutes les grandes plantes ne ſe prennent que par échantillon. Mais il faut que cet échantillon ſoit ſi bien choiſi, qu'il contienne toutes les parties conſtitutives du genre & de l'eſpece, afin qu'il puiſſe ſuffire pour reconnoître & déterminer la plante qui l'a fourni. Il ne ſuffit pas que toutes les parties de la fructification y ſoient ſenſibles, ce qui ne ſerviroit qu'à diſtinguer le genre, il faut qu'on y voye bien le caractere de la foliation & de la ramification ; c'eſt-à-dire,

la

la naiſſance & la forme des feuilles & des branches, & même autant qu'il ſe peut, quelque portion de la tige; car, comme vous verrez dans la ſuite, tout cela ſert à diſtinguer les eſpeces différentes des mêmes genres qui ſont parfaitement ſemblables par la fleur & le fruit. Si les branches ſont trop épaiſſes, on les amincit avec un couteau ou canif, en diminuant adroitement par-deſſous de leur épaiſſeur autant que cela ſe peut ſans couper & mutiler les feuilles. Il y a des Botaniſtes qui ont la patience de fendre l'écorce de la branche & d'en tirer adroitement le bois, de façon que l'écorce rejointe paroît vous montrer encore la branche entiere, quoique le bois n'y ſoit plus. Au moyen de quoi l'on n'a point entre les papiers des épaiſſeurs & boſſes trop conſidérables, qui gâtent, défigurent l'Herbier, & font prendre une mauvaiſe forme aux plantes. Dans les plantes où les fleurs & les feuilles ne viennent pas en même tems, ou naiſſent trop loin les unes des autres, on prend une petite branche à fleurs & une petite branche à feuilles, & les plaçant enſemble dans le même papier, on offre ainſi à l'œil les diverſes parties de la même plante, ſuffiſantes pour la faire reconnoître. Quant aux plantes où l'on ne trouve que des feuilles, & dont la fleur n'eſt pas encore venue ou eſt déjà paſſée, il les faut laiſſer, & attendre, pour les reconnoître, qu'elles montrent leur viſage. Une plante n'eſt pas plus ſurement reconnoiſſable à ſon feuillage, qu'un homme à ſon habit.

Tel eſt le choix qu'il faut mettre dans ce qu'on cueille: il en faut mettre auſſi dans le moment qu'on prend pour cela. Les plantes cueillies le matin à la roſée, ou le ſoir à l'humi-

dité, ou le jour durant la pluie, ne se conservent point. Il faut absolument choisir un tems sec, & même dans ce tems-là, le moment le plus sec & le plus chaud de la journée, qui est en été entre onze heures du matin & cinq ou six heures du soir. Encore alors, si l'on y trouve la moindre humidité, faut-il les laisser; car infailliblement elles ne se conserveront pas.

Quand vous avez cueilli vos échantillons, vous les apportez au logis toujours bien au sec pour les placer & arranger dans vos papiers. Pour cela vous faites votre premier lit de deux feuilles au moins de papier gris, sur lesquelles vous placez une feuille de papier blanc, & sur cette feuille, vous arrangez votre plante, prenant grand soin que toutes ses parties, sur-tout les feuilles & les fleurs soient bien ouvertes, & bien étendues dans leur situation naturelle. La plante un peu flétrie, mais sans l'être trop, se prête mieux pour l'ordinaire à l'arrangement qu'on lui donne sur le papier avec le pouce & les doigts. Mais il y en a de rebelles qui se grippent d'un côté, pendant qu'on les arrange de l'autre. Pour prévenir cet inconvénient, j'ai des plombs, de gros sous, des liards, avec lesquels j'assujettis les parties que je viens d'arranger, tandis que j'arrange les autres de façon que quand j'ai fini ma plante se trouve presque toute couverte de ces pieces, qui la tiennent en état. Après cela on pose une seconde feuille blanche sur la premiere, & on la presse avec la main afin de tenir la plante assujettie dans la situation qu'on lui a donnée, avançant ainsi la main gauche qui presse à mesure qu'on retire avec la droite les plombs & les gros

ſous qui ſont entre les papiers; on met enſuite deux autres feuilles de papier gris ſur la ſeconde feuille blanche, ſans ceſſer un ſeul moment de tenir la plante aſſujettie de peur qu'elle ne perde la ſituation qu'on lui a donnée; ſur ce papier gris on met une autre feuille blanche, ſur cette feuille une plante qu'on arrange & recouvre comme ci-devant; juſqu'à ce qu'on ait placé toute la moiſſon qu'on a apportée, & qui ne doit pas être nombreuſe pour chaque fois; tant pour éviter la longueur du travail, que de peur que durant la deſſication des plantes, le papier ne contracte quelque humidité par leur grand nombre; ce qui gâteroit infailliblement vos plantes, ſi vous ne vous hâtiez de les changer de papier avec les mêmes attentions; & c'eſt même ce qu'il faut faire de tems en tems, juſqu'à ce qu'elles aient bien pris leur pli, & qu'elles ſoient toutes aſſez ſeches.

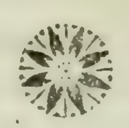
Votre pile de plantes & de papiers ainſi arrangée, doit être miſe en preſſe, ſans quoi les plantes ſe gripperoient; il y en a qui veulent être plus preſſées, d'autres moins; l'expérience vous apprendra cela, ainſi qu'à les changer de papier à propos, & auſſi ſouvent qu'il faut, ſans vous donner un travail inutile. Enfin quand vos plantes ſeront bien ſeches, vous les mettrez bien proprement chacune dans une feuille de papier, les unes ſur les autres, ſans avoir beſoin de papiers intermédiaires, & vous aurez ainſi un Herbier commencé, qui s'augmentera ſans ceſſe avec vos connoiſſances, & contiendra enfin l'hiſtoire de toute la végétation du pays: au reſte, il faut toujours tenir un Herbier bien ſerré, & un peu en preſſe; ſans quoi les plantes, quelque ſeches qu'elles fuſſent,

attireroient l'humidité de l'air, & se gripperoient encore.

Voici maintenant l'usage de tout ce travail pour parvenir à la connoissance particuliere des plantes, & à nous bien entendre lorsque nous en parlons.

Il faut cueillir deux échantillons de chaque plante; l'un plus grand pour le garder, l'autre plus petit pour me l'envoyer. Vous les numéroterez avec soin, de façon que le grand & le petit échantillons de chaque espece aient toujours le même numéro. Quand vous aurez une douzaine ou deux d'especes ainsi desséchées, vous me les enverrez dans un petit cahier par quelque occasion. Je vous enverrai le nom & la description des mêmes plantes; par le moyen des numéros, vous les reconnoîtrez dans votre Herbier, & de-là sur la terre, où je suppose que vous aurez commencé de les bien examiner. Voilà un moyen sûr de faire des progrès aussi sûrs & aussi rapides qu'il est possible loin de votre guide.

N. B. J'ai oublié de vous dire que les mêmes papiers peuvent servir plusieurs fois, pourvu qu'on ait soin de les bien aérer & dessécher auparavant. Je dois ajouter aussi que l'Herbier doit être tenu dans le lieu le plus sec de la maison, & plutôt au premier qu'au rez-de-chaussée.



DEUX LETTRES

*A M. DE M***.*

PREMIERE LETTRE.

Sur le format des Herbiers & sur la Synonymie.

SI j'ai tardé si long-tems, Monsieur, à répondre en détail à la Lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le 3 Janvier, ç'a été d'abord dans l'idée du voyage dont vous m'aviez prévenu, & auquel je n'ai appris que dans la suite que vous aviez renoncé; & ensuite par mon travail journalier qui m'est venu tout d'un coup en si grande abondance, que pour ne rebuter personne j'ai été forcé de m'y livrer tout entier, ce qui a fait à la Botanique une diversion de plusieurs mois. Mais enfin voilà la saison revenue, & je me prepare à recommencer mes courses champêtres, devenues par une longue habitude nécessaires à mon humeur & à ma santé.

En parcourant ce qui me restoit en plantes séches, je n'ai gueres trouvé, hors de mon Herbier auquel je ne veux pas toucher, que quelques doubles de ce que vous avez déjà reçu, & cela ne valant pas la peine d'être rassemblé pour un premier envoi, je trouverois convenable de [illegible]

cet été de bonnes fournitures; de les préparer, coller & ranger durant l'hiver, après quoi je pourrai continuer de même d'année en année jusqu'à ce que j'eusse épuisé tout ce que je pourrois fournir. Si cet arrangement vous convient, Monsieur, je m'y conformerai avec exactitude, & dès-à-présent je commencerai mes collections. Je desirerois seulement savoir quelle forme vous préférez. Mon idée seroit de faire le fond de chaque Herbier sur du papier à lettre, tel que celui-ci; c'est ainsi que j'en ai commencé un pour mon usage, & je sens chaque jour mieux que la commodité de ce format compense amplement l'avantage qu'ont de plus les grands Herbiers. Le papier sur lequel sont les plantes que je vous ai envoyées vaudroit encore mieux, mais je ne puis retrouver du même, & l'impôt sur les papiers a tellement dénaturé leur fabrication, que je n'en puis plus trouver pour noter qui ne perce pas. J'ai le projet aussi d'une forme de petits Herbiers à mettre dans la poche pour les plantes en miniature qui ne sont pas les moins curieuses, & je n'y ferois entrer néanmoins que des plantes qui pourroient y tenir entieres, racines & tout; entre autres, la plupart des Mousses, les Glaux, Peplis, Montia, Sagina, Passe-pierre, &c. Il me semble que ces Herbiers mignons pourroient devenir charmans & précieux en même tems. Enfin il y a des plantes d'une certaine grandeur qui ne peuvent conserver leur port dans un petit espace, & des échantillons si parfaits que ce seroit dommage de les mutiler. Je destine à ces belles plantes du papier grand & fort, & j'en ai déjà quelques-unes qui font un fort bel effet dans cette forme.

Il y a long-tems que j'éprouve les difficultés de la nomenclature, & j'ai souvent été tenté d'abandonner tout-à-fait cette partie. Mais il faudroit en même tems renoncer aux livres & à profiter des obſervations d'autrui, & il me ſemble qu'un des plus grands charmes de la Botanique eſt, après celui de voir par ſoi-même, celui de vérifier ce qu'ont vu les autres; donner ſur le témoignage de mes propres yeux mon aſſentiment aux obſervations fines & juſtes d'un auteur, me paroît une véritable jouiſſance; au lieu que quand je ne trouve pas ce qu'il dit, je ſuis toujours en inquiétude ſi ce n'eſt point moi qui vois mal. D'ailleurs ne pouvant voir par moi-même que ſi peu de choſe, il faut bien ſur le reſte me fier à ce que d'autres ont vu, & leurs différentes nomenclatures me forcent pour cela de percer de mon mieux le cahos de la ſynonymie. Il a falu, pour ne pas m'y perdre, tout rapporter à une nomenclature particuliere, & j'ai choiſi celle de Linnæus, tant par la préférence que j'ai donnée à ſon ſyſtême, que parce que ſes noms composés ſeulement de deux mots me délivrent des longues phraſes des autres. Pour y rapporter ſans peine celles de Tournefort, il me faut très-ſouvent recourir à l'auteur commun que tous deux citent aſſez conſtamment, ſavoir Gaſpard Bauhin. C'eſt dans ſon Pinax que je cherche leur concordance. Car Linnæus me paroît faire une choſe convenable & juſte, quand Tournefort n'a fait que prendre la phraſe de Bauhin, de citer l'auteur original & non pas celui qui l'a tranſcrit, comme on fait très-injuſtement en France. De ſorte que, quoique preſque toute la nomenclature de Tournefort ſoit tirée mot à mot du

Pinax, on croiroit, à lire les Botanistes François, qu'il n'a jamais existé ni Bauhin ni Pinax au monde, & pour comble ils font encore un crime à Linnæus de n'avoir pas imité leur partialité. A l'égard des plantes dont Tournefort n'a pas tiré les noms du Pinax, on en trouve aisément la concordance dans les auteurs François Linnæistes, tels que Sauvage, Gouan, Gérard, Guettard, & d'Alibard qui l'a presque toujours suivi.

J'ai fait cet hiver une seule herborisation dans le bois de Boulogne, & j'en ai rapporté quelques Mousses. Mais il ne faut pas s'attendre qu'on puisse compléter tous les genres, même par une espece unique. Il y en a de bien difficiles à mettre dans un Herbier, & il y en a de si rares qu'ils n'ont jamais passé & vraisemblablement ne passeront jamais sous mes yeux. Je crois que dans cette famille & celle des Algues, il faut se tenir aux genres dont on rencontre assez souvent des especes pour avoir le plaisir de s'y reconnoître, & négliger ceux dont la vue ne nous reprochera jamais notre ignorance, ou dont la figure extraordinaire nous fera faire effort pour la vaincre. J'ai la vue fort courte, mes yeux deviennent mauvais, & je ne puis plus espérer de recueillir que ce qui se présentera fortuitement dans les lieux à-peu-près où je saurai qu'est ce que je cherche. A l'égard de la maniere de chercher, j'ai suivi M. de Jussieu dans sa derniere herborisation, & je la trouvai si tumultueuse, & si peu utile pour moi, que quand il en auroit encore fait j'aurois renoncé à l'y suivre. J'ai accompagné son neveu l'année derniere, moi vingtieme, à Montmorenci, & j'en ai rapporté quelques jolies plantes, entr'autres

entr'autres la Lysimachia Tenella, que je crois vous avoir envoyée. Mais j'ai trouvé dans cette herborisation que les indications de Tournefort & de Vaillant sont très-fautives, ou que depuis eux, bien des plantes ont changé de sol. J'ai cherché entr'autres, & j'ai engagé tout le monde à chercher avec soin, le Plantago Monanthos à la queue de l'Etang de Montmorenci & dans tous les endroits où Tournefort & Vaillant l'indiquent, & nous n'en avons pu trouver un seul pied, en revanche j'ai trouvé plusieurs plantes de remarque & même tout près de Paris, dans des lieux où elles ne sont point indiquées. En général j'ai toujours été malheureux en cherchant d'après les autres. Je trouve encore mieux mon compte à chercher de mon chef.

J'oubliois, Monsieur, de vous parler de vos livres. Je n'ai fait encore qu'y jetter les yeux, & comme ils ne sont pas de taille à porter dans la poche, & que je ne lis guères l'été dans la chambre, je tarderai peut-être jusqu'à la fin de l'hiver prochain à vous rendre ceux dont vous n'aurez pas à faire avant ce tems-là. J'ai commencé de lire *l'Anthologie de Pontevera*, & j'y trouve contre le systême sexuel des objections qui me paroissent bien fortes, & dont je ne sais pas comment Linnæus s'est tiré. Je suis souvent tenté d'écrire dans cet auteur & dans les autres les noms de Linnæus à côté des leurs pour me reconnoître. J'ai déjà même cédé à cette tentation pour quelques-unes, n'imaginant à cela rien que d'avantageux pour l'exemplaire. Je sens pourtant que c'est une liberté que je n'aurois pas dû prendre sans votre agrément, & je l'attendrai pour continuer.

Je vous dois des remercîmens, Monſieur, pour l'emplacement que vous avez la bonté de m'offrir pour la deſſication des plantes : mais quoique ce ſoit un avantage dont je ſens bien la privation, la néceſſité de les viſiter ſouvent & l'éloignement des lieux qui me feroit conſumer beaucoup de tems en courſes, m'empêchent de me prévaloir de cette offre.

La fantaiſie m'a pris de faire une collection de fruits, & de graines de toute eſpece, qui devroient avec un Herbier faire la troiſieme partie d'un cabinet d'Hiſtoire naturelle. Quoique j'aye encore acquis très-peu de choſe, & que je ne puiſſe eſpérer de rien acquérir que très-lentement & par hazard, je ſens déjà pour cet objet le défaut de place, mais le plaiſir de parcourir & viſiter inceſſamment ma petite collection peut ſeul me payer la peine de la faire, & ſi je la tenois loin de mes yeux, je ceſſerois d'en jouir. Si par hazard vos gardes & jardiniers trouvoient quelquefois ſous leurs pas des Faînes de Hêtres, des fruits d'Aunes, d'Erables, de Bouleau, & généralement de tous les fruits ſecs des arbres des forêts ou d'autres, qu'ils en ramaſſaſſent en paſſant quelques-uns dans leurs poches, & que vous vouluſſiez bien m'en faire parvenir quelques échantillons par occaſion, j'aurois un double plaiſir d'en orner ma collection naiſſante.

Excepté l'hiſtoire des Mouſſes par Dillenius, j'ai à moi les autres livres de Botanique dont vous m'envoyez la note. Mais quand je n'en aurois aucun, je me garderois aſſurément de conſentir à vous priver, pour mon agrément, du moindre des amuſemens qui ſont à votre portée. Je vous prie, Monſieur, d'agréer mon reſpect.

SECONDE LETTRE.

SUR LES MOUSSES.

A Paris le 19 Décembre 1771.

VOICI, Monſieur, quelques échantillons de Mouſſes que j'ai raſſemblées à la hâte, pour vous mettre à portée au moins de diſtinguer les principaux genres avant que la ſaiſon de les obſerver ſoit paſſée. C'eſt une étude à laquelle j'employai délicieuſement l'hiver que j'ai paſſé à Wootton, où je me trouvois environné de montagnes, de bois & de rochers tapiſſés de Capillaires & de Mouſſes des plus curieuſes. Mais depuis lors j'ai ſi bien perdu cette famille de vue, que ma mémoire éteinte ne me fournit preſque plus rien de ce que j'avois acquis en ce genre, & n'ayant point l'ouvrage de Dillenius, guide indiſpenſable dans ces recherches, je ne ſuis parvenu qu'avec beaucoup d'effort & ſouvent avec doute à déterminer les eſpeces que je vous envoye. Plus je m'opiniâtre à vaincre les difficultés par moi-même & ſans le ſecours de perſonne, plus je me confirme dans l'opinion que la Botanique, telle qu'on la cultive, eſt une ſcience qui ne s'acquiert que par tradition; on montre la plante, on la nomme; ſa figure & ſon nom ſe gravent enſemble dans la mémoire. Il y a peu de peine à retenir ainſi la nomenclature d'un grand nombre de plantes, mais quand on ſe croit pour cela Botaniſte, on ſe trompe, on n'eſt qu'Herboriſte, & quand il s'agit de déterminer par

ſoi-même & ſans guide les plantes qu'on n'a jamais vues, c'eſt alors qu'on ſe trouve arrêté tout court, & qu'on eſt au bout de ſa doctrine. Je ſuis reſté plus ignorant encore en prenant la route contraire. Toujours ſeul & ſans autre maître que la nature, j'ai mis des efforts incroyables à de très-foibles progrès. Je ſuis parvenu à pouvoir en bien travaillant, déterminer à-peu-près les genres; mais pour les eſpeces, dont les différences ſont ſouvent très-peu marquées par la nature, & plus mal énoncées par les auteurs, je n'ai pu parvenir à en diſtinguer avec certitude qu'un très-petit nombre, ſur-tout dans la famille des Mouſſes, & ſur-tout dans les genres difficiles, tels que les Hypnum, les Jungermannia, les Lichens. Je crois pourtant être ſûr de celles que je vous envoye, à une ou deux près que j'ai déſignées par un point interrogant, afin que vous puiſſiez vérifier dans Vaillant & dans Dillenius, ſi je me ſuis trompé ou non. Quoi qu'il en ſoit, je crois qu'il faut commencer à connoître empyriquement un certain nombre d'eſpeces pour parvenir à déterminer les autres, & je crois que celles que je vous envoye peuvent ſuffire, en les étudiant bien, à vous familiariſer avec la famille, & à en diſtinguer au moins les genres au premier coup-d'œil par le *facies* propre à chacun d'eux. Mais il y a une autre difficulté; c'eſt que les Mouſſes ainſi diſpoſées par brins n'ont point ſur le papier le même coup-d'œil qu'elles ont ſur la terre raſſemblées par touffes ou gazons ſerrés. Ainſi l'on herboriſe inutilement dans un Herbier & ſur-tout dans un Mouſſier, ſi l'on n'a commencé par herboriſer ſur la terre. Ces ſortes de recueils doivent ſervir ſeulement de mémoratifs, mais non pas d'inſtruction pre-

miere. Je doute cependant, Monſieur, que vous trouviez aiſément le tems & la patience de vous appeſantir à l'examen de chaque touffe d'herbe ou de Mouſſe que vous trouverez en votre chemin. Mais voici le moyen qu'il me ſemble que vous pourriez prendre pour analyſer avec ſuccès toutes les productions végétales de vos environs, ſans vous ennuyer à des détails minutieux, inſupportables pour les eſprits accoutumés à généraliſer les idées, & à regarder toujours les objets en grand. Il faudroit inſpirer à quelqu'un de vos laquais, garde ou garçon jardinier, un peu de goût pour l'étude des plantes, & le mener à votre ſuite dans vos promenades, lui faire cueillir les plantes que vous ne connoîtriez pas, particuliérement les Mouſſes & les graminées, deux familles difficiles & nombreuſes. Il faudroit qu'il tâchât de les prendre dans l'état de floraiſon où leurs caracteres déterminans ſont les plus marqués. En prenant deux exemplaires de chacun, il en mettroit un à part pour me l'envoyer, ſous le même numéro que le ſemblable qui vous reſteroit, & ſur lequel vous feriez mettre enſuite le nom de la plante, quand je vous l'aurois envoyé. Vous vous éviteriez ainſi le travail de cette détermination, & ce travail ne ſeroit qu'un plaiſir pour moi qui en ai l'habitude, & qui m'y livre avec paſſion. Il me ſemble, Monſieur, que de cette maniere vous auriez fait en peu de tems le relevé des productions végétales de vos terres & des environs, & que vous livrant ſans fatigue au plaiſir d'obſerver, vous pourriez encore, au moyen d'une nomenclature aſſurée, avoir celui de comparer vos obſervations avec celles des auteurs. Je ne me fais pourtant pas fort de tout déterminer. Mais la longue

habitude de fureter des campagnes m'a rendu familieres la plupart des plantes indigenes. Il n'y a que les jardins & productions exotiques où je me trouve en pays perdu. Enfin ce que je n'aurai pu déterminer sera pour vous, Monsieur, un objet de recherche & de curiosité qui rendra vos amusemens plus piquans. Si cet arrangement vous plaît, je suis à vos ordres, & vous pouvez être sûr de me procurer un amusement très-intéressant pour moi.

J'attends la note que vous m'avez promise pour travailler à la remplir autant qu'il dépendra de moi. L'occupation de travailler à des Herbiers remplira très-agréablement mes beaux jours d'été. Cependant je ne prévois pas d'être jamais bien riche en plantes étrangeres, &, selon moi, le plus grand agrément de la Botanique est de pouvoir étudier & connoître la nature autour de soi plutôt qu'aux Indes. J'ai été pourtant assez heureux pour pouvoir inférer dans le petit recueil que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, quelques plantes curieuses, & entr'autres le vrai papier, qui jusqu'ici n'étoit point connu en France, pas même de M. de Jussieu. Il est vrai que je n'ai pu vous envoyer qu'un brin bien misérable, mais c'en est assez pour distinguer ce rare & précieux souchet. Voilà bien du bavardage, mais la Botanique m'entraîne, & j'ai le plaisir d'en parler avec vous : accordez-moi, Monsieur, un peu d'indulgence.

Je ne vous envoye que de vieilles Mousses; j'en ai vainement cherché de nouvelles dans la campagne. Il n'y en aura gueres qu'au mois de Février, parce que l'automne a été trop sec. Encore faudra-t-il les chercher au loin. On n'en trouve gueres autour de Paris que les mêmes répétées.

Fin du dernier Volume des Mélanges.



TABLE

DES DIFFERENTES PIECES

Contenues dans ce Volume.

TABLE.

FIN.





